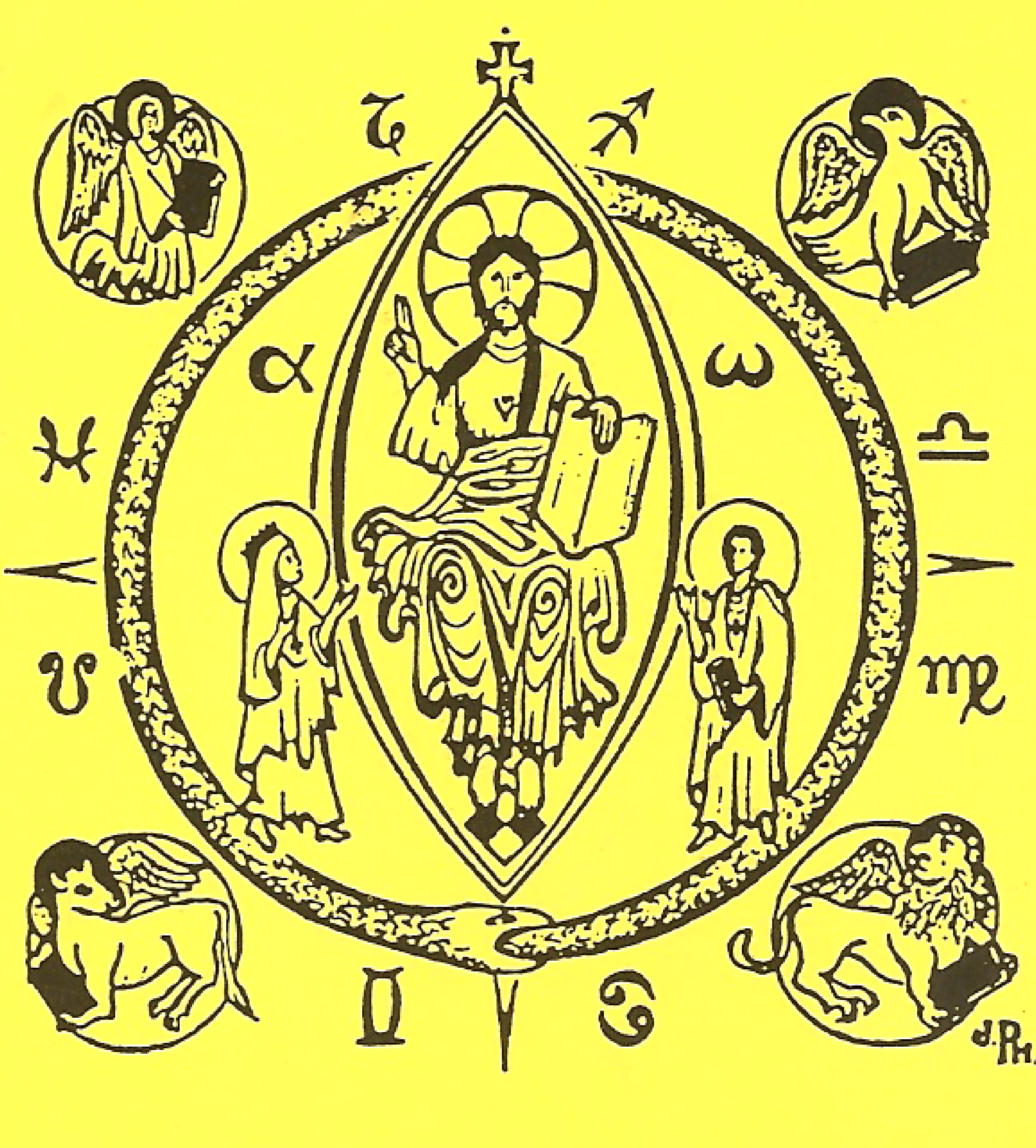
JEAN PHAURE

LE CYCLE DE L'HUMANITÉ ADAMIQUE

INTRODUCTION À L'ÉTUDE DE LA CYCLOLOGIE TRADITIONNELLE ET DE LA FIN DES TEMPS

Préface de Jacques d'Arès



DERVY

LE CYCLE DE L'HUMANITÉ ADAMIQUE

Introduction à l'étude de la cyclologie traditionnelle et de la fin des Temps

DU MÊME AUTEUR

- *Du village de Grenelle au XVe arrondissement de Paris*, 1957, hors commerce.
- *Le Pèlerin de Paris*, 1970, épuisé.
- *Le Sel d'Enfance*, Millas-Martin, 1970, épuisé.
- *L'abbaye Notre-Dame du Lys*, 1980.
- *Introduction à la géographie sacrée de Paris, Barque d'Isis*, éditions du Borrego, 1985, rééditions 1986 et 1988.
- *La France mystique, de la Gaule à la fin des Temps, Réflexions métahistoriques sur l'Histoire de France*, préface de Jacques d'Arès, Dervy-Livres, 1986.
- *Cantates du Temps et de l'Eternité, poèmes pour la Fin des Temps*, Borrego, 1987.

Autres travaux

- Participation au *Dictionnaire des sociétés secrètes en Occident* (Symbolisme architectural et poésie ésotérique). Culture. Art. Loisir, 1971.
- Participation à *Aquarius ou la nouvelle Ere du Verseau*, Albatros, 1979.
- Scénarios et commentaires de cinq films réalisés par Paul Barbanegra de 1974 à 1981 pour FR3 : *Versailles, le Palais-Temple du Roi-Soleil ; Le Mont Saint-Michel et l'Archange Lumière ; Notre-Dame de Paris, Rosace du monde ; Reims, cathédrale du Sacre ; Paris, Arche du Temps*.
- 320 articles dans diverses revues, en particulier en *Atlantis* : poésie, critique littéraire, ésotérique et artistique, histoire et symbolisme de Paris, symbolisme architectural, métaphysique traditionnelle, ésotérisme chrétien, eschatologie.
- Préface au *Message de Nostradamus sur l'ère prolétaire* de Vlaicu Ionescu, 1976. (Diffusion Dervy-Livres)
- *Joseph de Maistre prophète de l'éternité*. Numéro spécial d'Atlantis, n° 303, mai-juin 1979.

suite page 6

Collection "Histoire et Tradition"

Jean PHAURE

LE CYCLE DE L'HUMANITÉ ADAMIQUE

Introduction à l'étude de la cyclologie traditionnelle et de la fin des Temps

Préface de Jacques d'Arès, directeur de la revue ATLANTIS

40 dessins de l'auteur

Éditions DERVY
91, boulevard Saint-Germain
75006 PARIS

— *Hommage à l'adepte Viollet-le-Duc.* Numéro spécial d'Atlantis, n° 311, nov.-déc. 1980.
— Préface au *Précis d'Astrologie* de Suzanne Chiusano, 1982.
— Préface et illustrations pour *Feux de bruyères* d'Elizabeth Borione, 1982.
— Participation à *l'Agenda des Nautes,* Pica Cicero, 1983.
— Participation à *Vézelay et Saint Bernard,* Dervy-Livres, 1985.
— Participation à *Esperando el Milenio, reflexiones sobres el Fin de los Tiempos,* Ediciones 29, Mandri 41, Barcelona 08022, 1985.
— Préface et dessins pour *Les enfants dialoguent avec les dieux du Zodiaque,* de Maryse Starace, Nicole Millet, 1985.
— *Gnose et mystique en poésie, Hugo et Baudelaire devant Dieu.* Numéro spécial d'Atlantis n° 342, janv.-fév. 1986.
— Préface à *l'Ésotérisme du Graal, secret du Mont Saint-Michel* de Philippe Lavenu, Trédaniel-la-Maisnie, 1986.
— *Le sens de la Révolution française dans le déroulement de la fin des Temps,* Atlantis n° 357, printemps 1989.
— Préface aux *19 histoires d'amour*, Avatar, 1990.
— *La trompette de l'Apocalypse, de la grande doriphorie au Jour de Iahvé,* Atlantis n° 364, 1991.

ISBN : 2-85076-641-0

Je dédie ce livre à la mémoire de tous ceux qui au cours de l'humaine Histoire recherchèrent inlassablement la Tradition Primordiale, non par orgueil intellectuel ou désir de puissance, mais par amour désintéressé de la Vérité, de la Bonté et de la Beauté.

J. PH.

PLAN DE L'OUVRAGE

Introduction aux troisième et quatrième réimpressions

Nous voici aujourd'hui au crépuscule de ce terrible mais passionnant XXe siècle qui marque dans l'Histoire des Temps Modernes ce « retour du tragique » que prédisait Nietzsche à la fin du XIXe siècle. Pour les esprits méditatifs que n'aliènent pas les hymnes hystériques au prétendu « Progrès », mais qui savent lire dans le chaos actuel les signes d'un futur redressement, notre époque se révèle incontestablement comme porteuse d'une relative restauration de la Tradition métaphysique. Sous l'amas d'une littérature débile ou ordurière où pullulent les ouvrages de fausse vulgarisation et d'occultisme luciférien, d'autres livres nous restituent les fragments authentiques d'un trésor salvateur. Parmi les quelques penseurs de notre pourrissant Occident qui, parfois dans l'indifférence générale, méritent le nom de Maîtres, René Guénon (1886-1951) commence de nos jours à prendre sa véritable stature et à former dans le silence les élites spirituelles de demain.

Un de ses apports les plus précieux a été sans conteste la restitution qu'il a opérée à notre profit de la doctrine traditionnelle des CYCLES du Temps qualifié. Voici ce qu'il écrivait en 1927 au début de sa « CRISE DU MONDE MODERNE » (Gallimard et collection de poche « Idées », 1969) :

« La doctrine hindoue enseigne que la durée d'un Cycle humain, auquel elle donne le nom de MANVANTARA, se divise en quatre Ages, qui marquent autant de

phases d'un obscurcissement graduel de la spiritualité primordiale ; ce sont ces mêmes périodes que les traditions de l'antiquité occidentale, de leur côté, désignaient comme les Ages d'OR, d'ARGENT, d'AIRAIN et de FER. Nous sommes présentement dans le quatrième Age, le KALI-YUGA ou « Age sombre », et nous y sommes, dit-on, depuis déjà plus de six mille ans, c'est-à-dire depuis une époque bien antérieure à toutes celles qui sont connues de l'Histoire « classique ». Depuis lors, les vérités, QUI ETAIENT AUTREFOIS ACCESSIBLES A TOUS LES HOMMES, sont devenues de plus en plus CACHEES et difficiles à atteindre ; ceux qui les possèdent sont de moins en moins nombreux et si le trésor de la sagesse « non humaine » antérieure à tous les âges, ne peut jamais se perdre, IL S'ENVELOPPE DE VOILES DE PLUS EN PLUS IMPENETRABLES qui les dissimulent aux regards et sous lesquels il est extrêmement difficile de le découvrir. C'est pourquoi il est partout question, sous des symboles divers, de QUELQUE CHOSE QUI A ETE PERDU, en apparence tout au moins et par rapport au monde extérieur, et QUE DOIVENT RETROUVER CEUX QUI ASPIRENT A LA VERITABLE CONNAISSANCE ; mais il est dit aussi que ce qui est ainsi caché redeviendra visible à la fin de ce Cycle, qui sera en même temps, en vertu de la continuité qui relie toutes choses entre elles, LE COMMENCEMENT D'UN CYCLE NOUVEAU. »

Si nous voulons ici résumer les données fondamentales de la Cyclologie traditionnelle appliquée à notre Humanité issue de l'Adam primordial, nous dirons que les quatre Ages à la spiritualité dégressive et aux durées proportionnelles à la Tétraktys pythagoricienne inversée (4.3.2.1.), s'échelonnent ainsi :

Age d'Or	25 920 ans
Age d'Argent	19 440 ans
Age d'Airain	12 960 ans
Age de Fer	6 480 ans

En effet, ces durées procèdent du Cycle de base qui est celui de la Précession des Equinoxes de 25 920 ans, et de ses innombrables sous-multiples, dont le principal est évidemment le temps que le point vernal met à parcourir un signe du zodiaque stellaire : l'Ere précessionnelle de 2 160 ans. Paul Le Cour et Schwaller de Lubicz ont été les premiers au début de ce siècle à nous restituer cette tradition et à montrer comme le passage d'une Ere à l'autre avait dans le passé profondément modifié le symbolisme religieux de l'Humanité : les civilisations post-diluviennes du Taureau, l'épopée d'Abraham à l'entrée dans l'Ere du Bélier, et l'Incarnation du Verbe divin en Jésus-Christ à l'entrée des Poissons. C'est ce même glissement précessionnel du point vernal qui presque 2 000 ans plus tard explique le chaos de notre époque puisque nous sommes dans la période de transition entre les Poissons et le Verseau, et que toute période de cette nature apporte de profonds bouleversements humains. Mais ces bouleversements sont aujourd'hui d'autant plus grands que nous abordons la fin du Cycle adamique tout entier.

Tout le cours de l'Histoire des hommes se trouve rythmé par des cycles de différentes longueurs qui tous ont pour base la révolution des astres et les lois de l'arithmosophie. Le « hasard » n'existe pas, n'en déplaise à certains prix Nobel... Faut-il encore et sans cesse rappeler (oui il le faut, car ceci hélas n'est pas enseigné dans nos organismes athées d'enseignement public, c'est-à-dire d'intoxication matérialiste) que le monde et nous-mêmes sommes régis par trois facteurs : le déterminisme des Lois du monde sensible, parmi lesquelles les lois de la cyclologie ; la VOLONTE humaine, moteur de notre LIBRE ARBITRE ; et la divine Providence, qui la plupart du temps agit sur nous sans briser notre liberté, et qui n'exerce son pouvoir que dans la mesure où nous nous mettons en état de la mériter... Le monde est fait de l'harmonie entre ces trois influx, et cette connaissance se trouve à la base de toute science sacrée, en particulier de l'astrologie véritable, de l'astrologie spirituelle qui fait partie de la Tradition primordiale... Toute science sacrée a pour fins la REINTEGRATION de l'homme adamique en l'état originel antérieur à la Chute. Ces sciences constituent l'ESOTERISME qui par essence ne peut être que DESINTERESSE, alors que l'OCCULTISME a pour fins la RECHERCHE DES POUVOIRS, ce qui est la voie luci-

férienne... C'est pourquoi, en ce qui concerne l'astrologie, éloignons-nous des charlatans impérativement prévisionnistes, et souvenons-nous que la disposition indéfiniment changeante des astres n'est que l'« horloge » de notre destin, n'est que la QUALIFICATION d'une ambiance cosmique où notre liberté trouve toujours, en définitive, à s'exercer.

Le véritable objet de l'astrologie traditionnelle est la science des cycles du Temps qualifié, c'est-à-dire du DESSEIN DE DIEU SUR LE MONDE. C'est une leçon d'Espérance car au sein des pires épreuves l'homme n'est jamais abandonné. Et dans cette perspective, un esprit doué de facultés de synthèse ne peut que constater que non seulement l'ensemble des doctrines traditionnelles concourt à cette cohérence métaphysique, mais que bien des données des sciences modernes (à condition de les débarrasser des dogmes erronés du Transformisme et du « Progrès ») apportent de l'eau au moulin de la Tradition du Temps qualifié et du sens divin de l'Histoire.

C'est dans cet esprit de convergence entre des disciplines parfois éloignées, et de RECONSTRUCTION des éléments éclatés des traditions les plus authentiques, que j'ai été amené au choc de l'œuvre guénonienne à élaborer cette synthèse métaphysique et cyclologique où neuf chapitres permettent de considérer dans une lumière spirituelle, et chrétienne parce que traditionnelle, l'α et l'ω de l'Humanité issue de l'Adam primordial, comme les grands problèmes métaphysiques attachés à notre condition terrestre. Dans une telle perspective traditionnellement INVOLUTIVE et CYCLIQUE de l'épopée adamique, la notion de CHUTE ou de PECHE ORIGINEL prend évidemment une importance cruciale, et c'est pourquoi je lui ai consacré le chapitre central de ce livre.

Le fait qu'un livre de cette nature — dont le moins que l'on peut dire c'est qu'il n'apporte aucune concession aux modes du jour — fasse quinze ans après sa parution l'objet d'une nouvelle édition pourrait apparaître parmi d'autres signes comme un encouragement à poursuivre une lutte spirituelle dont la nécessité découle logiquement de l'involution dans laquelle nous sommes planétairement plongés.

Depuis 1973 tous les signes que nous avions analysés, en particulier dans le chapitre VIII se sont précisés, accroissant leur intensité et leur virulence mais sans changer de nature. L'étude des bouleversements subis par les sociétés depuis le XIV[e] siècle entreprise à la lumière des conceptions traditionnelles est la seule clef qui puisse en profondeur faire comprendre le monde moderne, l'origine de ses aberrations, la nature de ses illusions comme son inéluctable destination. Et d'une façon encore plus large, seule la connaissance de la loi des Quatre Ages et des Cycles apporte un regard lucide sur la cause des turpitudes de l'Histoire, y compris de celles qui relevaient de sociétés traditionnelles elles-mêmes plongées dès la plus haute Antiquité dans l'Age de Fer ou Kali Yuga.

La mentalité traditionnelle est absolument étrangère aux soupirs sur le « bon vieux temps » aussi bien qu'aux rêveries rousseauistes et socialisantes sur une amélioration spontanée de la nature humaine que faute de constater dans le présent on promet démagogiquement pour un avenir indéterminé. En fait ce qui manque cruellement à nos sociétés et aux « hommes du torrent », comme dit Louis Claude de Saint-Martin, qui y sont plongés, c'est ce que les religions dignes de ce nom enseignaient avant leur actuelle dégénérescence : la véritable nature de l'homme, ses origines, sa Chute, ses possibilités de Réintégration, et ses fins dernières. C'est cette métaphysique de base, cette « philosophia perennis » qu'entreprend de rappeler ce livre à la lumière de la Cyclologie traditionnelle.

C'est cette cyclologie étayée par les données les plus rigoureuses de l'astrologie mondiale et en particulier l'étude des planètes « lourdes » du système solaire qui nous montre combien l'apparent désordre du monde et même de nos sociétés s'inscrit en fait dans un ordre supérieur. Ainsi la catastrophique panne d'électricité survenue à New York en novembre 1965 s'est-elle répétée au même endroit en juillet 1977, c'est-à-dire douze ans plus tard, c'est-à-dire selon un cycle jupitérien. Or si nous déployons le prochain de ces cycles, nous aboutissons à la puissante doriphorie de décembre 1989 dans laquelle cette même

planète Jupiter (qui symbolise l'ordre et l'autorité) se trouvera supporter seule l'opposition de cinq planètes, parmi lesquelles Saturne, Uranus et Neptune. Il est fâcheux qu'aucun journaliste ou chroniqueur quelque peu frotté d'astrologie n'ait dans la presse relevé ce « signe » aveuglant et n en ait exprimé la terrible valeur d'AVERTISSEMENT. Ceci n'est qu'un exemple entre mille.

Car dans les années quatre-vingt de ce siècle les planètes « lourdes » décrivent une sorte de « compte à rebours » dont l'aboutissement se trouve justement être cette doriphorie de 1989 qui verra l'achèvement de la première tribulation de l'Apocalypse commencée en 1917, comme du « Grand Cycle de Daniel » de 2 592 ans ouvert en 603 avant Jésus-Christ.

Nous assistons en cette période cruciale à la fin du « temps des Nations » de 1 440 ans dont le début coïncide avec la chute définitive de l'Empire romain en 476. Les 72 ans de cette tribulation que Nostradamus prophétisait sous le nom de « Commun Advènement » sont le temps de l'Antéchrist-Légion auquel fera suite au XXIe siècle, après la restauration passagère de « l'Eglise de Philadelphie », celui de l'Antéchrist-homme.

Selon la loi d'échelonnement des quatre classes de toute société en rapport avec la loi des quatre Ages, nous assistons, après la décadence du sacerdoce et de la noblesse achevée à la fin du XVIIIe siècle, à l'auto-destruction accélérée des deux dernières classes aujourd'hui mêlées : bourgeoisie et prolétariat. Nous disons bien le prolétariat et non le peuple, qui comme la bourgeoisie créatrice a pratiquement disparu devant la mentalité d'« assisté » et le dirigisme omni-présent de l'Etat-Mammon, même des gouvernements qui se prétendent « libérés » et « avancés ».

Avancés, certes nous le sommes dans la voie de destruction de tous les rouages de la société où plus personne ne se trouve à sa place, où devant la quête de « l'emploi », la notion même de METIER et de VOCATION tend à disparaître. Dans la confusion générale, il n'est pas jusqu'aux enfants que l'on prétend « libérer » aujourd'hui de ce qu'il reste de la famille ! Les imbécilités criminelles des Jean-Jacques Rousseau, des Sigmund

Freud, des Wilhelm Reich et des Ivan Illich aboutissent à l'éclosion d'une société de barbares irresponsables voués au plaisir sexuel, au désespoir, à la drogue, et oscillant constamment de la veulerie à la violence. Comme l'écrivent les auteurs des « Racines du futur » (Masson), « une personnalité, c'est l'homme libre par excellence, capable de maîtriser son destin par une forte volonté. Or cette volonté ne peut se forger qu'au sein d'une société aux normes solides. La personnalité est le produit d'une civilisation ». Il n'est pas de liberté sans discipline, et la meilleure est celle que l'on s'impose soi-même par l'éducation.

Jamais il n'y eut davantage d'esclaves sur la Terre que depuis que l'on a érigé le mot liberté en idole, et que l'on y piétine les libertés. Il en est de même des « Droits de l'Homme » alors que plus personne n'ose parler des DEVOIRS de l'Homme. L'inversion générale des valeurs part aujourd'hui des mots eux-mêmes : l'avion Concorde a semé la discorde, Jérusalem, la Ville de la Paix, est celle de la guerre permanente, et les « unions », qu'il s'agisse des partis politiques en quête du pouvoir ou des Nations comiquement dites « Unies », donnent le spectacle de la plus incoercible désunion...

Les poissons, on le sait, pourrissent par la tête. Et la fin de cette Ere des Poissons donne en effet le spectacle généralisé d'une démission de presque toutes les prétendues « élites », agitées d'une démangeaison de démagogie, en fait victimes du « système », les meilleurs ne devant plus leur précaire maintien à des postes importants qu'aux prix d'abominables concessions et de la réitération des flatteries les plus basses comme des mensonges les plus impudents. Et ceci également au cœur même de nos temples...

Lorsque l'on envisage tous les aspects du mystère du Mal, depuis la révolte de Lucifer et la « chute des anges rebelles » aux mécanismes de l'Involution et de la fin des Temps en passant par la désobéissance adamique et la bestialisation du phylum primordial, on comprend qu'une tradition aussi complexe ait dû, au sein des diverses théologies et des divers catéchismes, faire l'objet d'un certain nombre d'adaptations et de simplifications ;

mais on s'explique moins qu'il soit depuis des siècles pratiquement passé sous silence au sein de l'Eglise romaine, alors qu'il s'y faisait jour avec ampleur chez les Pères de l'Eglise et se trouve encore aujourd'hui objet d'enseignement dans l'Eglise orthodoxe. Même la notion pourtant bien catholique et bien claire de chute des anges est de nos jours passée complètement sous silence par les prêtres issus de Vatican II, lesquels ont il est vrai jeté à la voirie tellement d'autres enseignements encore plus fondamentaux !... Comment s'étonner dès lors du succès remporté dans des milieux qui n'ont plus de chrétien que le nom par une « théologie » inversée et renversée telle que celle du fuligineux Père Teilhard de Chardin, agent bien reconnaissable de la planétaire subversion anti-traditionnelle et anti-chrétienne qui submerge aujourd'hui le monde à la faveur de l'inculture croissante et de la médiocrité mentale des milieux dits « bourgeois » ? On sait que dans ce système, qui n'est qu'un maladroit camouflage de l'athéisme marxiste, Création et Chute sont prestement évacuées, de même que toute idée de Jugement dernier et de Réintégration par la souffrance, au profit d'un très matérialiste et scientiste « point Oméga », piteux avatar du prétendu « Progrès » transformiste...

Ce que d'aucuns appellent encore pudiquement « la crise » de l'Eglise n'a fait depuis quatre ans que confirmer les diagnostics que je proposais dans mon chapitre VIII. Avec un recul de quinze ans, Vatican II apparaît maintenant avoir été pour l'Eglise ce que l'ouverture des Etats Généraux fut pour la noblesse de l'Ancien Régime : un louable désir de réforme complètement détourné de ses buts par les forces de subversion. L'ouverture de ce concile pastoral de 1962 coïncide d'ailleurs avec l'une des trois grandes doriphories de notre siècle (1941, 1962 et 1989), celle dont on trouvera le dessin en page 88 et dont je commente en page 456 une des conséquences : la destruction par les troupes maoïstes de la dernière civilisation traditionnelle de la planète, celle du Tibet. Il apparaît que ces concentrations de planètes échelonnées en notre fin des Temps (la plus « chargée » est celle de décembre 1989 dont je parlais plus haut et dont on trouvera

le dessin en page 571) « signent » les étapes principales de l'invasion de la planète par les hordes dévastatrices de Gog et Magog, ces « entités » infra-psychiques plus ou moins bien contenues tant que les religions jouaient leur rôle, et qui profitent comme le dit René Guénon des fissures de la « Grande Muraille » qui n'est pas seulement de Chine, pour investir tout ce qui sur la Terre présente encore aujourd'hui un caractère traditionnel.

En notre temps d'inversion générale des valeurs, on peut mesurer le degré d'authenticité traditionnelle d'une institution, d'une œuvre littéraire ou artistique par l'acharnement que les forces des Ténèbres déploient pour la détruire. « Satan déchaîné », selon l'expression de l'Apocalypse de saint Jean, réserve ses traits les plus acérés à tout ce qui au sommet de la pyramide humaine a été au long des siècles élevé par des « œuvriers » inspirés, en analogie avec le Ciel et en souvenir de l'Age d'Or. Son travail au long des tribulations de la fin du Cycle est d'effacer le plus rapidement possible tout ce qui dans le mental humain porte encore la mémoire des Origines, de la Chute et de ses mécanismes rédempteurs. Le travail de l'Anti-verbe est de rendre les hommes amnésiques, indifférents à leur propre salut, obsédés de plaisir physique et prêts au moindre prétexte à s'entr'égorger.

Le rôle de l'Eglise — et des églises et de toutes les religions organisées — était justement de RAPPELER sans cesse aux hommes par des rites déterminés et un enseignement précis la nature de leur origine, les raisons de leur chute, les modalités de leur salut et les fins dernières de l'humanité... Pauvres de nous ! que voilà une Eglise désormais déboussolée, vidée de toute métaphysique et de toute théologie traditionnelle, et béatement « ouverte au monde » malgré les mises en garde précises des Evangiles (par exemple Jean XVII et Ire Epître de saint Jean, II).

Que voilà les pasteurs DERRIERE les troupeaux et quêtant de la foule faveurs, sourires et indication du cap à suivre ! Décidément la mentalité démocratique aura tout contaminé ! Et que voilà toutes les âneries du marxisme allègrement enfourchées par nos ilotes vaticanes ! Lu dans « La Croix » : « La foi-recherche de

l'Eglise des pauvres s'oppose à la foi-certitude de l'Eglise des bourgeois » ! Toute idée de FONDATION, d'origine divine, comme d'eschatologie traditionnelle, est évacuée. La notion de péché est détournée de son sens. Nouveau bouc émissaire : la société bourgeoise et capitaliste. « L'Homme est bon » et grâce à la lutte des classes tout le monde sera sauvé ! Rousseau, Marx et Teilhard pères de la Nouvelle Eglise !

Le déclic a été le « démarrage » de l'apostolat en classe ouvrière, vers 1945 (livre des abbés Godin et Daniel, « France pays de mission »). On ne peut parler le langage des masses qu'en partageant leur vie : les maîtres mots seront : partage et recherche dans un monde en mutation. Il va falloir « liquider » sans espoir de retour tout ce qui s'est développé entre la communauté primitive des Actes des Apôtres et le Concile Vatican II : en effet, il s'agit d'une « Eglise du pouvoir », de la « foi-certitude ». Et ici on glisse vers des idées déjà répandues par Rousseau et les révolutionnaires : de même que la société a corrompu la nature, qui est bonne, de même l'Eglise institutionnelle a corrompu l'Evangile, en fabriquant un ensemble socio-culturel incompréhensible, et même nuisible parce qu'il est utilisé par les exploiteurs de la classe ouvrière : la religion est « l'opium du peuple » (Marx), il faut tuer la religion et faire « éclater » l'Eglise institutionnelle.

A partir de là se développe une opposition dialectique qui définit la « révolution copernicienne » de Vatican II (ou prétendue telle) : il y avait une Eglise hiérarchique, pyramidale, définie par le savoir, l'avoir et le pouvoir ; on y substitue une Eglise horizontale, définie par la pauvreté, la recherche et le service.

D'abord un principe d'acier : la foi-certitude me fait « propriétaire de Dieu » ; elle crée une supériorité par rapport à ceux qui n'ont pas cette foi. Il faut aller jusqu'à partager l'incroyance si l'on veut aimer en vérité perdre la foi pour avoir la charité !

A partir de ce « vécu » on va opérer le « changement », à savoir inventer un « dire Dieu » et un « faire Eglise » ; on « effectue un parcours », on « chemine sur une piste » ; on va ainsi se situer par rapport à ce qu'on perçoit.

Le résultat, c'est la naissance des « communautés de base » qui vont dépasser leurs différences pour apprendre à s'aimer : ceci se nomme le pluralisme. C'est une auberge espagnole dans laquelle tout est toléré sauf, bien entendu, la pensée traditionnelle. C'est en fait la dictature du chaos...

Sont atteints les niveaux que voici :

— *Exégèse biblique* : il faut trouver sa « lecture » : les plus recommandées sont la lecture matérialiste et la lecture marxiste, pour entrer dans la mentalité de ceux qui luttent pour la justice.

— *Ecclésiologie* : un prêtre définit ainsi l'Eglise : « Celle qui a pour mission de faire émerger les incertitudes. » Il n'y a plus de hiérarchie. Raisonnement : « A n'est pas un super-B, le Pape n'est pas un super-évêque, l'évêque n'est pas un super-prêtre, le prêtre n'est pas un super-chrétien.

— Donc, le *sacerdoce* : le prêtre est un baptisé comme les autres, qui a reçu un ministère de présidence : il « joue les demis de mêlée », à savoir, il contemple les postérieurs des joueurs de rugby groupés en « mêlée » en attendant que le ballon ovale sorte au ras du sol. Pas de caractère, pas de présence réelle par mode de transsubstantiation, le Christ est présent à la messe par l'effet du rassemblement des participants ; plus de confession privée, mais des absolutions collectives ; plus d'enseignement par prédication mais des « partages d'Evangile ».

— *Spiritualité* : doit éviter à la fois l'intimisme et le passéisme, le repliement sur soi-même, la récupération par l'esprit bourgeois, etc.

— *Liturgie* : la plus visible : plus de liturgie fixe, mais des « célébrations » sans cesse réinventées : recherche, changement, partage...

Un prêtre de nos amis, douloureusement lucide et pourvu pour le plus grand bien de sa santé mentale du sens de l'humour propose cette définition de la Nouvelle Eglise : « Rassemblement informel de paumés en recherche, interpellés par leur meilleur pote Jésus pour devenir partie prenante de toutes les libérations des exploités. »

(« Mon meilleur pote le Christ » est d'ailleurs le titre d'un ouvrage récemment paru.)

Faut-il dès lors que nous nous étonnions d'entendre aujourd'hui les voix de la sagesse s'élever des autres religions ? C'est avec beaucoup d'émotion et beaucoup de reconnaissance que nous avons lu sous la plume de Son Excellence Si Hamza Boubakeur, membre du Conseil supérieur des Hautes Etudes islamiques et recteur de l'Institut musulman de Paris : « L'Eglise catholique, pour nous la première des Eglises, est aujourd'hui terrassée par l'esprit moderne, grevé d'un postulat que nous rejetons : l'évolutionnisme (...) Avec une inconscience de mule, elle a subordonné le spirituel au social. On voit le résultat : Rome, c'est incroyable, Rome est devenue communiste ! (...) C'est la trahison des prêtres, c'est la trahison de l'esprit de Jésus ! (...) Redoutons le néant moral qu'entraînerait la disparition de l'Eglise catholique romaine. Il serait pire encore que le nazisme... » Et Si Hamza Boubakeur propose les remèdes de la Tradition : « Qu'ils redeviennent de vrais prêtres attentifs à la Révélation (...) Qu'ils ne voient plus à l'avenir la panacée dans leur sacro-sainte "évolution" (...) Qu'ils étudient un peu la théologie !... » (Entretien publié par *Le Quotidien de Paris* du lundi 24 octobre 1977.)

Alors que partout dans le monde et même en France (le mouvement des « nouveaux philosophes ») toute une intelligentsia jusqu'alors marxiste se réveille et prend conscience de son erreur tragique, il ne faut pas désespérer de voir les « nouveaux prêtres » se faire dans quelques années les derniers thuriféraires du collectivisme totalitaire !

Car il n'y a pas aujourd'hui que ces intellectuels rescapés du marxisme pour manifester une réaction qui pour être encore imparfaite et fort éloignée d'une prise de conscience proprement traditionnelle du problème n'en est pas moins prometteuse. Et l'on sait la véritable « résistance » à l'auto-destruction de l'Eglise que représentent depuis Vatican II les divers mouvements appelés à tort ou à raison « intégristes ». Certes leurs positions sont parfois assez étroites, regrettablement hostiles à toute mentalité ésotérique, et leur théologie ne remonte

guère au-delà du Concile de Trente, c'est-à-dire à une époque où l'Eglise était assez loin de sa métaphysique du Moyen Age. Nous nous sommes expliqué sur ce problème dans l'appendice au chapitre VIII. Mais malgré ses limitations, l'intégrisme n'en a pas moins l'immense mérite d'opposer une digue de jour en jour plus efficace aux flots de la subversion, et de garder la LETTRE de la liturgie, ce qui permettra à l'Eglise de Philadelphie de revivre avant la fin de ce siècle l'ESPRIT et la profondeur métaphysique de la Révélation chrétienne. Car l'aspect proprement eschatologique de celle-ci devra être remis en valeur avec une acuité grandissante au fur et à mesure que l'Humanité s'approchera de ses épreuves et de ses gloires finales.

Enfin, c'est dans un ordre d'idées qui nous est particulièrement cher que nous voudrions achever cette introduction complémentaire qui ne saurait évidemment en quelques pages prétendre analyser tous les aspects de l'évolution du monde de 1973 à 1983. Nous voulons parler d'une préoccupation qui court tout au long de cet ouvrage, celle de l'observation de CONVERGENCES de jour en jour plus précises entre les acquis des sciences « de pointe » les plus récentes et les données immémoriales de la cosmogonie, de la cosmogénèse et de la métaphysique traditionnelles.

Pour rester bref dans un sujet immense, nous ne ferons ici allusion qu'à la parution en 1974 de « LA GNOSE DE PRINCETON » de Raymond Ruyer, ouvrage fort dense et d'un intérêt primordial qui porte le sous-titre « Des savants à la recherche d'une religion ». Il en ressort qu'après Einstein, Planck, Pauli, Hoyle, Heisenberg, etc., des milliers de savants américains, astronomes, physiciens et biologistes principalement, se débarrassent définitivement du scientisme du siècle dernier et, à travers la physique retrouvent la métaphysique. Pour eux, le matérialisme scientifique est impossible, l'Univers est fait d'Esprit. Certes, leur « religion » est encore très panthéiste et ils abandonnent Jésus aux hippies. Mais leur « conversion » n'en est pas moins spectaculaire. Qu'on en juge : « Nous pensons que l'homme ne peut se définir comme une sorte de Vivant absolu dans un univers vide

de sens... Pour comprendre les lois de l'organisation sociale, de l'amour, du langage, il faut bien invoquer une Source, une Unité, un Ordre universel... » (page 34 de l'édition 1977 Livre de Poche « Pluriel »). « Spéculer sur l'univers totalisé, c'est penser, qu'on le veuille ou non, THEOLOGIQUEMENT » (p. 44). « Rien n'apparaît plus comme statique, tout est en devenir sinon en création » (p. 45). « La Gnose pourrait être définie comme PHILOSOPHIE DE LA LUMIERE CONSCIENTE dans un univers semblable à l'aire visuelle d'un cerveau vivant » (p. 118). « Au commencement était l'Ordre ou le Grand Ordonnateur, ou l'Anti-Hasard, ou la Conscience » (p. 118)... Et la science désormais « ouverte » de nos néognostiques va jusqu'à rencontrer des éléments d'eschatologie traditionnelle : « Les gnostiques prévoient des changements effroyables. Ils surviendront dans les vingt années prochaines. Une régression technique peut nous faire retourner aux moulins à vent et à eau. Aucun pouvoir politique ne prépare les esprits à cela. Les responsables, qu'ils soient de droite ou de gauche, de l'Est ou de l'Ouest, continuent de croire au mythe du progrès continu. Ici encore, un bon usage des mathématiques nous apprend qu'aucune courbe ne peut être exponentielle pendant longtemps. Le réveil va être brutal (...) Le troisième millénaire qui va bientôt commencer sera l'Age de l'Esprit, de la Conscience, du Divin... »

Qu'elle est donc tragique, certes, mais passionnante, notre époque pour celui qui en comprend la transcendante logique ! Six mois avant la parution de la première édition de ce livre et le début du chantage au pétrole en octobre 1973, nous évoquions cette dernière éventualité page 466. Mais c'est bien d'autres messages que de simples et fortuites « voyances » sur quelques événements à venir que nos contemporains ont besoin ! En fait, il s'agit aujourd'hui pour tout homme de Tradition de discerner, au-delà des vociférations politiques, des échéances économiques, des impacts terroristes, à travers le brouillard démoniaque des occultistes, des sectes, de tous ceux qui, moyennant finances, proposent l'accès à des « états » prétendûment supérieurs et en fait infra-humains, il s'agit de discerner le travail obscur de ceux qui par leur mentalité et leur culture véritablement traditionnelle, restaurent en fait l'ESOTERISME et l'HERMETISME véritablement spirituels.

Les hommes de Tradition sont les seuls qui aujourd'hui préparent véritablement l'avenir parce que, seuls informés des grandes lignes de l'Histoire qui est à notre porte, ils comprennent la nature exacte de ce qui croule sous nos yeux et qui doit en effet être détruit, et discernent dans la tapisserie foisonnante des événements de notre temps et des informations dont nous sommes assaillis, la restauration de plus en plus accélérée des données élémentaires de la conception traditionnelle, c'est-à-dire NORMALE et FECONDE de l'existence.

Le travail de Satan étant la destruction des âmes, il s'emploie aujourd'hui en tant que prince de ce monde, comme l'appellent les Evangiles, à DISTRAIRE de toutes les façons possibles les hommes de notre fin du Cycle, de façon à tuer en eux toute mémoire des origines et toute préoccupation des fins dernières... Ainsi s'acheminent nos contemporains abrutis d'innombrables gadgets, pare-choc contre pare-choc, vers l'avenir radieux des abattoirs climatisés... A ceux qui ont encore gardé quelque pouvoir de réflexion et quelque intuition spirituelle, notre temps cependant offre des aliments de Vie et d'Espérance. La renaissance relative des sciences ésotériques, le dévoilement des anciennes civilisations, les annonciations mariales, nous aident puissamment à réintégrer notre conscience adamique et à nous préparer aux prochaines Tribulations planétaires. Celles-ci n'interviendront que pour FILTRER cette Humanité de la Fin qui a provisoirement perdu jusqu'au souvenir de Dieu... Le long « escalier » descendu au long des Ages d'Argent, d'Airain et de Fer l'a été COLLECTIVEMENT ; c'est INDIVIDUELLEMENT, mais par l'Amour et par la Connaissance, que nous pouvons aujourd'hui espérer le remonter.

Apocalypse, ne l'oublions pas, signifie REVELATION. Si la première tribulation de cette Fin de notre Cycle d'Humanité que nous vivons et dont nous n'avons pas encore atteint la phase la plus cruciale, a commencé en cette tragique année 1917 dont je parlais plus haut, cette

première tribulation prendra fin lorsque s'achèvera le « Grand Cycle de Daniel » de 2 592 ans. C'est-à-dire peu après la Grande Doriphorie astronomique de la Noël 1989. Là est peut-être le « Jour de Iahvé »... Là finit « le temps des Nations ». Là s'ouvre le 6ᵉ Sceau. Là commence l'« entracte divin » de l'Eglise de Philadelphie où se réarmeront spirituellement ceux qui auront à combattre le second visage de la Bête. Car après l'Antéchrist-Légion du XXᵉ siècle s'élèvera, contre Dieu qu'il singera, l'Antéchrist-Homme : ce sera la seconde et dernière tribulation de l'Apocalypse...

Aussi sera-t-elle étroite la porte du Verseau, la porte de ce Millenium annoncé par saint Jean et dont nul ne peut connaître la durée !

Car il est dit dans saint Matthieu, chapitre XXIV, verset 36, que, quant à ce « Jour », personne ne peut le connaître, ni les anges, ni même le Fils. Or, quelle est cette Heure, quel est ce Jour ? C'est ce dont Paul Le Cour a tant parlé dans l'ERE DU VERSEAU, c'est le Grand Avènement du Verbe sur la Terre, non plus Jésus crucifié, mais le Christ triomphant, le Christ en gloire, tel que depuis mille ans nous le voyons sculpté sur le tympan de nos églises romanes.

Si le Cycle de l'Humanité proprement dit s'achève avec la fin de la seconde Tribulation de l'Apocalypse et dans la première moitié du XXIᵉ siècle, c'est ce « Second Avènement » qui, plus tard, viendra clore définitivement l'épopée adamique et assumer la descente de la Jérusalem céleste, Paradis du cycle futur. Ce que nous devons de toutes nos forces préparer, c'est justement ce temps intermédiaire, ces « Mille ans », comme dit saint Jean, Nombre symbolique qui veut dire PLENITUDE, cette durée qui coïncidera en effet avec une partie du passage du point vernal dans le signe stellaire du Verseau.

C'est dans ce temps que saint Jean au chapitre XX de son Apocalypse voit REVENIR A LA VIE « tous ceux qui n'avaient pas adoré la Bête ni sa statue, et qui n'avaient pas reçu sa marque sur le front et la main »... « Et ils régnèrent avec le Christ... ». Car c'est là en effet ce REGNE SOCIAL DE JESUS-CHRIST qu'avait pour tâche de préparer le Hiéron du Val d'Or de Paray-le-Monial, aujourd'hui mis sous le boisseau, avec tant d'autres avertissements divins par l'Eglise apostate (que je ne confonds pas avec l'Eglise éternelle, celle des Fidèles au Christ et qui durera jusqu'à la fin des Temps). Car l'ERE DU VERSEAU est aussi l'ERE DU LION, le temps du CHRIST-VAINQUEUR, du CHRIST-ROI.

Ce dont il est question aujourd'hui c'est de lire à travers tous les « signes » de ce temps, au-delà des échéances douloureuses de la décennie, l'accomplissement des promesses messianiques des Derniers Temps et pour nous catholiques ouverts aux autres formes de la Tradition, aussi indignes soyons-nous, notre travail spirituel est d'aplanir les voies au Règne de l'Esprit, à l'Assomption du Cycle et à l'Accomplissement du Second Avènement du Verbe divin sur la Terre.

Comment ne pas voir dès aujourd'hui, au sein même de la confusion de notre époque, monter les prémisses de ce temps qui, s'il n'est pas l'Age d'Or, en sera le reflet, et rendra aux hommes de ce temps une partie des prérogatives de l'Adam primordial ?

Que la Rose de l'Amour divin incessamment contemplé en nous, que cette Lumière des Origines incessamment méditée en nous, nous aident à assumer au sein des pires épreuves notre fonction d'HOMO RELIGIOSUS ! Car, comme le dit le grand poète Milosz,

« *Retenez mes paroles : à l'horizon de fumée et de feu, de grandes, grandes choses se lèvent pour les purs.* »

Au Marais de Paris
En la fête du Christ-Roi 1977
et en celle de Pâques 1983

Préface

Longtemps je me suis interrogé pour savoir s'il m'appartenait bien de présenter au public cette œuvre magistrale que constitue l'« essai » de Jean Phaure. Il m'apparaissait en effet, eu égard à l'importance de la thèse et aux développements qu'elle devrait avoir, qu'une haute personnalité dans le domaine de la pensée aurait été beaucoup plus idoine. Mais il est vrai qu'en ce troisième tiers du XXe siècle, de plus en plus rares sont nos contemporains qui savent élever leurs préoccupations au-dessus d'un intellectualisme desséchant. Et toutes réflexions faites, j'ai accepté, non pas à titre personnel, si j'ose dire, mais en ma qualité de rédacteur en chef de la revue « Atlantis. », et parce que ces fonctions ne sont pas étrangères au fait que depuis 14 *ans, je tente d'éclairer mes contemporains sur l'histoire comparée des civilisations.*

C'est en effet dans cette revue Atlantis *que j'ai déjà eu le plaisir de présenter en un long éditorial, le « plan de travail » établi par Jean Phaure après que nous en ayons devisé, plan qui fut proposé à la sagacité de l'ensemble des collaborateurs d'Atlantis et dont le point d'aboutissement a été quatre importants fascicules totalisant près de quatre cents pages. Sous le titre « Les cycles de la Tradition » quatre thèmes de réflexion étaient soumis au lecteur : I*) Temps profane et temps sacré, *II*) Les quatre Ages de l'humanité et la protohistoire, *III*) Christologie et Mariologie, *IV*) La fin des Temps.

*Malgré un important tirage, ces numéros d'*Atlantis *se sont épuisés avec une rapidité presque déconcertante, simple preuve d'ailleurs de l'intérêt de plus en plus grand pris*

par nos contemporains pour le devenir de l'humanité à travers son passé, son présent et son avenir.

Au surplus, une autre raison militait en faveur de cette préface. Jean Phaure, dans sa démarche intellectuelle, rend hommage au fondateur de la revue Atlantis, *Paul Le Cour mon maître, qui, le premier, évoqua de manière précise cette* Ere du Verseau, *expression qualifiant tellement bien les temps que nous commençons à vivre qu'elle est tombée dans le domaine usuel. Or, j'ai eu le privilège de présenter au public de langue française la 4ᵉ et la 5ᵉ édition de ce livre magistral (Dervy-Livres, Paris).*

L'ouvrage de Paul Le Cour sert d'ailleurs tellement bien d'introduction au Cycle de l'Humanité Adamique, *que lors de sa dernière édition, j'ai estimé indispensable de présenter, en quelques pages constituant un chapitre additif, l'essentiel de la philosophie cyclologique de Jean Phaure, car si Paul Le Cour a été inconstestablement un précurseur dans l'interprétation historique de la précession des équinoxes (ses premiers travaux en ce domaine ont été publiés en 1930), il appartenait à Jean Phaure de réussir une ambitieuse synthèse de la tradition primordiale considérée dans son « devenir », permettant ainsi une remise en ordre métaphysique et traditionnelle de notions trop souvent éparses.*

*J'ajouterai enfin que Jean Phaure est un excellent ami depuis pas mal d'années... Depuis le jour, faut-il l'avouer, où se trouvant par un effet de la Providence devenu l'un de mes collaborateurs lorsque nous étions lui et moi dans l'administration, il m'entendit parler d'*Atlantis *à un tiers.*
— Vous connaissez cette revue ? *me demanda-t-il ?* — Et pour cause ! *lui répondis-je. Notre amitié se scella sur les mots qui suivirent.*

***

Ces considérations n'ont d'autre but que de présenter au lecteur l'auteur de ce livre extraordinaire : Le Cycle de l'Humanité Adamique.

Pour se permettre d'évoquer — même en près de 700 pages — six cent cinquante siècles « d'histoire » (entre guillemets, puisque celle-ci ne commence officiellement qu'il y a soixante siècles), il est indispensable d'avoir un certain nombre de qualités sortant du commun. Et il faut au surplus que celles-ci relèvent de domaines extrêmement différents, car il s'agit essentiellement, d'une part, d'avoir une capacité d'analyse énorme, d'autre part, d'être en mesure, à partir d'éléments relevant des disciplines les plus diverses, de réaliser une synthèse décisive.

C'est ce que notre auteur, à mon sens, réalise parfaitement bien. Les raisons en sont multiples.

Né dans l'ex-Indochine française, Jean Phaure voit les racines de son ascendance puiser leur suc à des sources françaises (poitevine), hindoue et galloise ! On ne peut rêver meilleur substrat pour assimiler au mieux les enseignements traditionnels de l'Orient et de l'Occident.

Je ne m'étendrai pas sur les vicissitudes souvent dramatiques de la vie de notre auteur. Mais je considère que les privations de toutes sortes qu'il a subies, matériellement et moralement, et les épreuves qu'il a endurées dans tous les domaines également, ont exacerbé son esprit critique et donc acéré ses facultés d'analyse.

Quant aux facultés de synthèse, bien que l'exemple ne puisse être érigé au rang de loi, je considère que Jean Phaure les tient de son tempérament de poète et d'artiste. L'intuition esthétique — cette Aisthésis *célébrée par Paul Le Cour — est en effet indispensable pour compléter et affiner les résultats de l'analyse rationnelle.*

Bien que la poésie soit en ce troisième tiers du XXᵉ siècle presque totalement décriée et méconnue, il n'en reste pas moins que le terme vient du verbe grec Poieô *qui signifie « créer ». Or, l'Adam primordial a été fait à l'image de Dieu et malgré l'involution qui nous caractérise, nous ne pouvons tenter de remonter aux sources sans « créer » — tout comme Dieu a créé le monde. Et pour ce faire, il faut être « poète » même si l'on n'écrit pas de poèmes.*

Paul Valéry — si cher d'ailleurs à Jean Phaure — a pu écrire (Variété I) *:*

« Poésie porte aussi un sens plus général, plus répandu,

difficile à définir, parce qu'il est plus vague, il désigne un certain état, état qui est à la fois réceptif et productif »...

Telle est la raison pour laquelle Jean Phaure, en dehors de ses autres travaux, articles de revues, dessins, peintures, photographies, a déjà publié deux ouvrages de poésie, Le Pèlerin de Paris *et* Le Sel d'Enfance (1).

Certes, l'ouvrage que j'ai l'honneur de présenter ici n'a rien à voir avec la poésie au sens habituel du terme. Mais le lecteur comprendra de lui-même pourquoi je tiens à faire le rapprochement en lisant deux extraits de poèmes de l'auteur, inédits à ce jour, qui font partie de sa Somme poétique à paraître, Vent de Vivre. *Parmi d'autres, ils soulignent à mon sens parfaitement bien la trame sous-jacente et permanente des pages qui vont suivre.*

LE SOIR BLESSE

...O Crépuscule, ô lourd calvaire,
O maladie de la Lumière,
O nuages du soir blessé
Que le Ciel délègue à la Terre,
Quand donc en aurez-vous assez
De cette plage funéraire,
Quand aurez-vous assez de sang
Pour laver la nature entière,
Y baigner l'homme renaissant
Et sous la Croix du Tout-Puissant,
Faire du soir en son mystère
L'Aube d'un Jour éblouissant ?

Chap. XIX
(La Onzième Heure.)

(1) Le premier est épuisé. Le second est édité aux *Paragraphes littéraires de Paris*, 29, rue Boyer, Paris (20e).

L'IMMUABLE

Je cherche l'Immuable
Auquel rien ne ressemble,
Ni la Roue du voyage
Ni les hymnes des anges...

Comme flamme immobile
En l'air calme je brûle.
Au Sage sans désir
Le monde brille pur...

Je brise qui m'attache
A cette Terre sèche.
Le Seul qui me travaille
Est l'Arbre de l'Eveil.

Chap. XXIV
(Cantates d'Eternité.)

Le lecteur comprendra aisément, je pense, qu'avec de telles préoccupations, Jean Phaure se soit tôt passionné pour l'histoire et l'esthétique de Paris, le symbolisme architectural, l'ésotérisme chrétien, la métaphysique traditionnelle et l'eschatologie, pour ne prendre que les principaux thèmes de ses réflexions journalières.

***

En ce sens, notre auteur apparaît comme hors du commun, à tel point qu'en notre siècle exclusivement formateur de « spécialistes » il se situe exactement — et volontairement — à l'opposé.

Le livre que j'ai l'honneur de présenter doit être abordé dans la même optique, c'est-à-dire qu'il est essentiellement non conformiste par rapport aux positions prises en tous domaines par « l'intelligentsia » mondiale. Nous vi-

vons dans un monde essentiellement et de plus en plus matérialiste : Le Cycle de l'Humanité Adamique *constitue un véritable plaidoyer pour l'Esprit. La plupart des théories officielles sur l'évolution du Cosmos et de l'Humanité sont assises sur le transformisme darwinien : Jean Phaure démonte et réfute point par point cette « géniale et grandiose erreur » comme Nietzsche l'a qualifiée.*

Enfin, face à la « démission » de la plupart des Eglises qui, non seulement, ne transmettent plus le message traditionnel dont elles sont naturellement les gardiennes, mais en nient l'existence même, ce livre s'affirme comme essentiellement d'ésotérisme chrétien, *puisqu'aussi bien saint Augustin a fort bien affirmé que le Christianisme relevait de la Tradition Primordiale et qu'il n'avait pris ce nom qu'à partir de l'incarnation christique.*

De cet ouvrage, apparemment volumineux, mais en réalité fort mince si l'on en regarde la « matière », le lecteur devrait retirer — au milieu d'un enrichissement permanent — un certain nombre d'idées forces :

— *Notre Cosmos, mot grec signifiant* « ordre », *est effectivement ordonné selon un certain nombre de lois que, semble-t-il notre science moderne n'a pas encore toutes redécouvertes alors que tous les enseignements traditionnels s'en font l'écho depuis des millénaires.*

— *Les mythes, légendes et cosmogonies de tous les anciens peuples de la terre se font le reflet d'une même certitude, en ce qui concerne notre humanité : sa création par une puissance invisible et indéfinissable, son* involution *dans la matière, et sa possibilité* d'évolution *à travers l'Esprit.*

Cette « involution » marquée par la succession classique des quatre Ages d'or, d'argent, d'airain et de fer, est confirmée tous les jours par les découvertes archéologiques démontrant la valeur qualitativement *supérieure des civilisations les plus anciennes.*

— *Les mêmes mythes proclament depuis des millénaires l'organisation* cyclique *du monde, microcosme et macrocosme, que la science la plus récente confirme lumineusement.*

Dès lors, la notion de Paradis terrestre *ou d'Age* d'or *peut se démontrer. De même que la notion d'*Unité fondamentale, *ce qui, à mon sens, constitue une preuve de l'existence de Dieu.*

— *Toutes ces constatations, confirmées notamment par la loi de la précession des équinoxes* officiellement *connue depuis à peine plus de deux mille ans, étaient inscrites dans des textes antérieurs, dont nous avons maintenant la preuve qu'ils ne sont pas apocryphes, pour la plupart.*

— *De ce fait, si ces textes reflètent une* réalité tangible et rationnelle *pour la plupart de leurs affirmations, pourquoi la dernière partie, qui concerne l'avenir, devrait-elle être négligée ?*

— *Il est en fait* hautement scientifique *d'envisager cette hypothèse. D'ailleurs, le travail de Jean Phaure n'a d'autre prétention que d'être une* introduction à l'étude de la Cyclologie traditionnelle et de la Fin des Temps, *selon les termes propres du sous-titre du livre.*

— *En effet, nous sommes à la* Fin des Temps, *comme l'ont proclamé quelques rares précurseurs suivis maintenant, depuis quelques années seulement, par certains hommes clairvoyants.*

— *Encore faut-il non pas seulement constater les faits, mais tenter de les comprendre, donc d'expliquer leur origine et leur pourquoi, afin d'en tirer des conclusions valables pour tous.*

C'est à cheminer vers une telle compréhension que s'efforce Le Cycle de l'Humanité Adamique *de Jean Phaure, à travers ce qui demeure une très féconde et très traditionnelle hypothèse de travail.*

A mon sens, le lecteur doit en retirer une claire vision

du « devenir de l'humanité », donc des temps que nous vivons et, par-delà même, des temps à venir très prochainement dans leur perspective « apocalyptique ». Un homme averti en vaut deux, *selon le vieil adage. Alors,* mais alors seulement, *en toute conscience et en toute liberté, chacun d'entre nous peut choisir sa voie qui ne peut le mener que vers l'*Immuable, *pour reprendre le titre du poème de Jean Phaure.*

Jacques d'ARÈS

Rédacteur en chef de la revue *Atlantis*
Chargé de cours d'Histoire comparée des religions.

Quand le Père qui l'avait engendré vit le monde en mouvement et en vie devenu le Temple des Eternelles Puissances, Il fut saisi d'admiration ; dans Sa Joie, Il pensa à le rendre plus semblable encore à son modèle. Car, de même que celui-ci se trouve être un « Vivant » éternel, de même Il s'efforça de rendre, dans la mesure du possible, cet univers éternel. (...) Aussi eut-Il l'idée de former une sorte d'image mobile de l'Eternité ; et tandis qu'Il organisait le Ciel, Il forma, d'après l'Eternité immuable en son Unité, une image à l'éternel déroulement rythmé par le Nombre, et que nous avons appelé le Temps, (...) qui imite l'Eternité en décrivant des cycles au rythme des Nombres divins.

PLATON, *Timée,* 452 c d, 453 a.

Ces choses ne pourront pas être comprises par la généralité, mais seulement par le petit nombre de ceux qui seront destinés à préparer, dans une mesure ou dans une autre, les germes du Cycle futur.

René GUÉNON, *Le règne de la quantité et les signes des temps.*

Introduction

Du point de vue de l'Esprit, on pourrait répartir les hommes de cette planète en deux grandes catégories : ceux qui conjuguent le verbe AVOIR ; c'est le plus grand nombre. Et ceux qui conjuguent en eux le verbe ETRE. Ces derniers, peu nombreux et qui vivent souvent en marge des collectivités, sont les seuls à refléter un état antérieur de l'humanité où l'homme n'était pas encore projeté à l'extérieur de lui-même. Aujourd'hui la forme même de la société (y compris ce qu'elle a acquis de moins critiquable quant à l'élévation de son « niveau de vie ») pousse l'homme moderne à s'aliéner sans cesse pour l'acquisition de biens matériels dont souvent la jouissance lui est interdite faute de temps. Ce « loisir » dont l'accroissement quantitatif donne lieu à tant de revendications et de bulletins de victoire est lui-même insidieusement détruit par les formes mêmes de la survie dans les mégalopolis contemporaines : temps de transport, nuisances, pollutions, exiguité des logements, pléthore de l'« information », éloignement des lieux où la nature subsiste encore, — et surtout caractère *passif* et *grégaire* des divertissements procurés par les moyens audio-visuels, qui en arrivent à opérer un véritable « lavage de cerveaux »...

Où peut encore en ce vertige sensoriel prendre place la réflexion sur soi-même, indispensable pour retrouver périodiquement les motivations mêmes de l'action ? La plupart de nos contemporains sont si bien conditionnés

qu'ils ne savent même plus analyser les causes de leurs maux et que faute de savoir se « ressourcer » demandent à cette même activité multiforme un remède à leur angoisse et à leur aliénation. Ainsi tombent-ils de plus en plus dans les pièges chatoyants de la Matière, de la Maya, qui leur prodigue de sensibles autant qu'illusoires satisfactions et aiguise sans fin leur inextinguible soif.

Ainsi tombent au fond obscur d'un aquarium et s'amalgament au fur et à mesure les corps pesants, tandis que l'espace supérieur devient apparemment désert. Mais par un phénomène lié à l'éternel équilibre du monde remontent les objets les moins lourds qui ont pu se séparer de ce qui mettait obstacle à leur retour vers la Lumière. C'est à ces êtres qui ont pu en eux commencer tout au moins l'opération alchimique et spirituelle de la séparation du pur et de l'impur que s'adresse ce livre. A ceux-là qui, par brassées vigoureuses ou inhabiles s'efforcent de remonter de l'AVOIR vers l'ETRE, de retrouver en eux, et par ce mouvement même de remontée vers leur lumière interne, leur primitive nature de créature douée à la fois de l'existence universelle et d'une part de l'Etre créateur.

Toute méditation relative à l'Etre se nourrit de la triple et internelle interrogation : QUI SOMMES-NOUS ? D'OU VENONS-NOUS ? OU ALLONS-NOUS ? Toute la littérature spirituelle, poétique et métaphysique de l'Antiquité à nos jours, y compris parfois dans ses utopies les plus profanes, est nourrie de cette triple interrogation, soit qu'elle véhicule la lancinante nostalgie des origines et d'un état primordial qui seul pourrait nous renseigner sur notre état actuel, soit qu'elle s'enivre de la fuite éperdue vers un avenir réflétant une perfection que l'on dénie aux origines et que l'on transpose dans le futur.

Mais les seules réponses cohérentes à ces interrogations essentielles sont celles des traditions religieuses ou métaphysiques, quel que soit l'état de mutilation ou de déformation dans lequel celles-ci nous sont parvenues. A travers leur multiplicité et leurs disparités monte, pour tout chercheur doué de l'esprit de synthèse, une évidence : celle de leur Source Commune, celle d'une Tradition Primordiale, aussi loin puisse-t-elle se situer dans le passé.

Cette évidence constitue la grande redécouverte de cette relative résurrection de la pensée traditionnelle que nous vivons en cette fin du XXe siècle. Et c'est là qu'intervient le facteur premier de cette idée d'exhumation de la TRADITION, qui n'est ni « habitude », ni « routine », ni « valeurs bourgeoises », ni « folklore », ni « idées reçues », mais transmission d'une Connaissance issue des premiers âges de l'humanité : en grec Tradition se dit *paradosis*.

Toutes les traditions nous disent que de même que le Cosmos (qui veut dire *ordre*, monde *ordonné*) a eu un commencement et aura une fin, notre actuelle humanité occupe dans le temps du Cosmos une place bien délimitée qui est un Cycle lié aux structures mêmes du Temps divin ; qu'elle a d'abord connu un état de perfection ; qu'à la suite d'un « accident » elle s'est trouvée engagée dans un processus d'involution spirituelle ; que nous nous trouvons en ce XXe siècle de l'Ere chrétienne à la fin de notre Cycle ; et que celui-ci verra son terme dans une destruction suivie de la naissance d'une nouvelle humanité qui reflétera à nouveau cette similarité divine d'où nous sommes issus.

Voilà qui est de nature à éclairer de façon transcendante les désordres de l'Histoire humaine en général et de notre époque en particulier... Nombreux sont aujourd'hui — et plus nombreux d'années en années — les hommes lucides qui dénoncent les aberrations de tout genre dans lesquelles notre humanité se plonge avec délices, indifférence ou désespoir. Mais rares sont ceux qui ne se contentent pas de déplorer ces *conséquences*, mais savent remonter aux *causes* de cette dégénérescence, et remettre en question la notion même de *progrès*.

Nous ne vivons pas seulement une *crise de civilisation*, mais le début du grand bouleversement final issu du renversement des valeurs traditionnelles opéré à la fin du Moyen Age et de l'âge classique. Et il faut remonter plus loin encore pour en découvrir les germes empoisonnés.

Et ne nous faisons pas d'illusions, quelles que soient les prises de conscience individuelles relevées çà et là quant à la gravité de la situation, aucun *redressement* collectif ne sera possible tant que des événements cataclysmiques, hélas, ne seront pas intervenus : car la

mécanique aliénante mise en route par les hommes est non seulement en route depuis longtemps, mais aujourd'hui devenue folle ne s'arrêtera qu'avec sa propre destruction et la destruction de ceux qui accepteront de la servir jusqu'au bout.

Certes tout n'est pas que chute dans notre époque et nous relèverons à la fin de ce livre des signes de redressement qui doivent alimenter *hic et nunc* notre espérance et notre énergie. Certes les apports de la technologie et des lois sociales ont en bien des domaines allégé la peine des hommes. Mais ces apports ont laissé intacte — s'ils ne l'ont pas souvent aggravée — la crise spirituelle que tous aujourd'hui et la plupart inconsciemment reflètent dans leur pensée, leurs paroles et leur comportement. La destruction planétaire de la forme exotérique des religions laisse en cette zone de l'âme humaine qui touche à l'esprit un vide douloureux que ni les outils du confort, ni les déplacements rapides, ni les divertissements, ni les instruments modernes de culture ne peuvent combler. Le savoir même, aujourd'hui, en sa complexité croissante et son émiettement décourageant, contribue à éloigner l'homme de son propre centre sacré.

Entendons-nous bien : il n'est pas dans notre intention de faire ici le procès de la science contemporaine et de ses applications technologiques prises en elles-mêmes, mais de dénoncer sa prétention à explorer la totalité du Réel. Telle qu'elle a été formulée au siècle dernier, la science expérimentale se veut être avant tout la prospection du *mesurable* : « Il n'est de science que du mesurable. »

Son champ est celui du *quantitatif*. Or l'homme, aussi bien que tout ce qui participe de la vie sur la Terre échappe en grande partie à une analyse uniquement rationnelle et à une vision uniquement phénoménologique. La substance des êtres et les modalités de leur existence sont mesurables ; ce qui touche à leur essence ne l'est pas. Au fur et à mesure que dans toute manifestation vitale nous remontons du corps vers l'âme nous passons du *quantitatif* au *qualitatif*. A plus forte raison chez l'homme où l'âme supérieure est « informée » par la parcelle d'Es-

prit universel qui lui a été conférée en privilège absolu sur cette planète.

La science, avec les succès prodigieux que l'on sait, et les imprudences que l'on commence à déplorer, est extraordinairement armée pour manipuler le *Corps* du monde ; mais l'*Ame* du monde lui échappe. Quant à son *Esprit*, elle l'ignore. (Cette ignorance ou cette indifférence sont légitimes ; ce qui l'est moins, c'est la négation que certains de ses servants croient devoir exprimer à son égard, manifestant ainsi une aptitude à disserter de ce qui sort pour le moins de leur compétence.)

C'est pourquoi la majorité de nos contemporains, nourris de la pensée scientifique, n'ont des structures fondamentales du réel qu'une vision mathématique et quantitative. A peine se fait encore jour à propos d'édifices religieux du passé la notion d'espace qualitativement différencié, d'espace sacré. C'est à la restauration de la notion complémentaire et traditionnelle de *temps sacré* que s'attache ce travail, et en particulier notre premier chapitre.

Extrême certes est notre ambition de vouloir à la suite esquisser le panorama spirituel de ce « Cycle d'humanité » qui prend sa source en l'Adam de la tradition judéo-chrétienne comme des autres traditions. Aussi n'avons-nous d'autre prétention que d'introduire à cette étude, que de proposer un cadre de travail, que d'ouvrir un chantier que d'autres sauront féconder après nous. Nous n'avons d'autre prétention que de rapprocher ici en un effort audacieux de synthèse un certain nombre d'enseignements traditionnels (scripturaires, mythiques, symboliques, prophétiques), mais aussi historiques et scientifiques, relatifs à l'histoire de l'être humain que nous sommes et que nous savons être l'HOMO SAPIENS, l'HOMO RELIGIOSUS.

Partant des données traditionnelles du Temps qualifié, du déroulement cyclique de celui-ci, du phénomène astronomique de la Précession des Equinoxes et de l'échelonnement involutif des quatre Ages d'Or, d'Argent, d'Airain et de Fer qui ont rythmé le Cycle adamique, nous avons été amené à rapprocher des enseignements venus d'horizons différents mais qui nous ont semblé concorder admirablement. Car, et c'est là un des soucis majeurs de ce livre, nous nous sommes toujours efforcé de refuser

le syncrétisme, mais de tendre à la synthèse, c'est-à-dire au rapprochement d'éléments de même nature spirituelle. C'est ainsi qu'à la lecture de ce grand restaurateur de la Tradition qu'a été en notre siècle René Guénon nous avons échafaudé l'hypothèse de travail qui se trouve au cœur de notre dessein : fonder sur la chronologie hindouiste des Védas la mesure de ce Cycle d'humanité, et montrer que cette datation traditionnelle constitue le cadre harmonieux de la mise en ordre des éléments fournis par les autres traditions révélées, aussi bien quant à la genèse du Cycle qu'à sa structure quadripartite et qu'à son eschatologie.

Tout notre ouvrage ne constitue en fait que le commentaire du tableau qui se trouve à sa tête, en page 30, et où au long de 64.800 ans et de trente Eres précessionnelles se déroule l'épopée adamique. Avant même d'évoquer la nature de l'Adam primordial et son origine spirituelle, nous avons tenu à étudier au chapitre II l'hypothèse transformiste, qui aurait pu être pour le lecteur d'aujourd'hui un obstacle à la contemplation de la notion de création, et nous avons montré comment les faits de la paléontologie débarrassés de ce dogme pseudo-scientifique n'étaient nullement en contradiction avec les données de la Tradition.

Sur cette Route adamique, nous trouvons un premier « obstacle », au bout d'un Cycle précessionnel de 25.920 ans : cette « Chute », cette sortie de l'Etat primordial dont nous parlent toutes les traditions. Aussi avons-nous évoqué dans notre chapitre V ce mystère de la naissance du Mal, moteur métaphysique du processus d'involution.

De la sortie du Paradis à l'aube de l'Histoire, de cette proto-histoire, seuls les mythes jusqu'à présent nous permettaient d'esquisser le déroulement. Mais aujourd'hui certaines découvertes de l'archéologie viennent confirmer la véracité de ce que la philosophie scientifique traitait trop souvent de « légendes ». Ainsi, de même que Schliemann découvrant Troie réhabilita Homère, il semble que la toute récente découverte de la chaussée mégalithique immergée des îles Bahamas vienne aujourd'hui donner une nouvelle consistance aux récits de Platon relatifs à l'Atlantide (y compris la datation qu'il avance dans le Timée) et confirmer la belle intuition de cet autre restaurateur de la Tradition que fut Paul Le Cour, attaché toute sa vie à la résurrection archéologique et spirituelle de l'Atlantide.

Enfin nous montrerons comment l'Incarnation historique du Verbe divin dans le corps de Jésus s'inscrit avec une transcendante logique dans notre datation, et le rôle proprement eschatologique de cette Incarnation. C'est alors, en nos deux derniers chapitres, que nous analyserons les signes de notre Temps, qui est celui, comme le dit René Guénon, du « Règne de la Quantité », puis les perspectives à la fois inquiétantes... et spirituellement réjouissantes qui s'offrent à nous et à nos immédiats descendants. C'est ici que se situe un autre apport de Paul Le Cour : celui de son ouvrage L'ERE DU VERSEAU, Ere précessionnelle finale et « hors Cycle », dans laquelle l'humanité commence à entrer, et que nous assimilons au « Millenium » dont nous parle saint Jean l'Evangéliste en son Apocalypse. Ainsi se clôra notre Cycle adamique, par un « Jugement », que sous des formes variées nous annoncent toutes les traditions révélées.

On se doute qu'un tel survol de six-cent cinquante siècles ne puisse être dans l'ordre du « récit » qu'une fresque rapide. Et nous ne dissimulerons au passage ni les lacunes ni les incertitudes de détail présentées par notre hypothèse synthétique : l'humanité a bien davantage *détruit* que préservé ses « archives » !

De même n'est-ce pas proprement l'aspect arithmétique de la conception cyclologique de l'Histoire que nous nous sommes attaché à mettre en valeur. Ce livre n'est pas un traité de Cyclologie. Cette « introduction à l'étude de la Cyclologie traditionnelle » se veut d'abord un exposé de méthode, et plus encore, une *philosophie de la conception cyclologique* du temps humain, seule réponse spirituelle aux questions métaphysiques transcendantes que nous évoquions plus haut.

C'est pour laisser le plus possible la parole à ceux qui depuis des millénaires ont apporté des réponses à ces questions que nous avons délibérément donné à ce livre un aspect qui pourra peut-être surprendre : l'abondance

des citations. Certains de nos exposés constituent presque ainsi une sorte d'anthologie de textes traditionnels parfois peu connus. Nous formons le vœu que ceux de nos lecteurs pour lesquels certains de ces textes seraient des révélations voient dans notre entreprise une invitation à poursuivre ces lectures et à y constater, au-delà des divergences de détail, l'unité de la pensée traditionnelle à travers les temps et les lieux, aspect que les études par trop spécialisées de notre époque ne mettent que rarement en lumière.

Un premier état, plus succinct, de ce travail a été publié en 1967 et 1968 dans les numéros 241 à 244 de la revue *Atlantis* qui portaient le titre de « LES CYCLES DE LA TRADITION », sous forme de douze articles personnels auxquels faisaient écho d'autres études de plusieurs collaborateurs de cette revue d'archéologie scientifique et traditionnelle fondée en 1926 par Paul Le Cour. Nous remercions vivement le continuateur infatigable de ce dernier, notre ami Jacques d'Arès, secrétaire général de l'association *Atlantis* et rédacteur en chef de cette revue, de nous avoir permis de reprendre la substance de ces textes, de reproduire un grand nombre de nos dessins qui les illustraient, et d'avoir préfacé ce livre. Nul mieux que lui, qui l'a pour ainsi dire vu naître en chacun de ses états successifs, n'était mieux à même d'écrire cette préface.

Au cours de la rédaction de ce travail nous avons écarté un grand nombre de développements que nous reprendrons peut-être ailleurs quelque jour, ceci dans le double souci d'équilibrer notre propos et de ne pas donner à ce volume des dimensions exagérées. De même nous sommes-nous efforcé de réduire à l'extrème les notes de bas de page, préférant les incorporer, chaque fois que cela a été possible, à notre texte et à nos citations.

Car ce n'est pas à des spécialistes que nous voudrions nous adresser ici mais à ces êtres cultivés et doués d'intuition spirituelle que les enseignements étroitement rationalistes et agnostiques du lycée et de l'université ne satisfont plus aujourd'hui. A leur insatisfaction, à leur angoisse, à leur difficulté parfois de concilier en eux les acquis des sciences et des religions, nous proposons humblement cet essai de synthèse qui, au-delà de l'évocation d'un proche avenir inquiétant, n'en constitue pas moins à travers l'évocation de l'origine spirituelle de l'humanité, de son passé prestigieux et de ses fins dernières, un fervent message d'espérance.

Paris-Marais, 26 janvier 1972.



La Philosophia Perennis ou Cybèle ésotérique, et l'Echelle de Réintégration, au trumeau du portail du Jugement en la façade de Notre-Dame de Paris

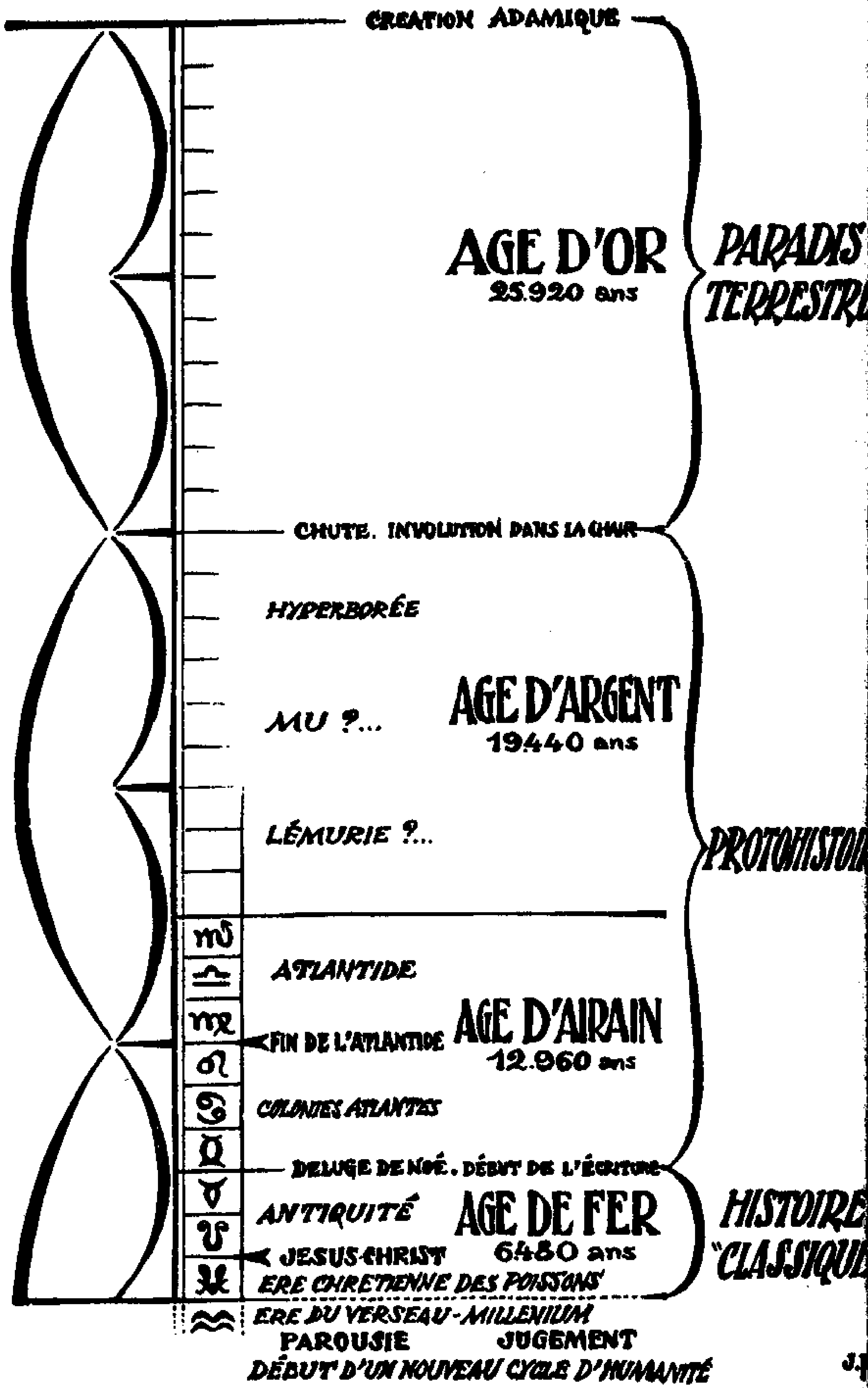


Schéma synthétique du Cycle de l'Humanité adamique selon les traditions égyptienne, hindouiste, grecque et biblique

CHAPITRE PREMIER

Le Temps qualifié

« Qu'y a-t-il de plus sage ? — Le Nombre.
Qu'y a-t-il de plus beau ? — L'Harmonie. »

PYTHAGORE, *à ses disciples.*

I. L'ASTROLOGIE SPIRITUELLE

Un exposé, même succinct, du devenir de l'Humanité sous la forme traditionnelle des Cycles du Temps, de même qu'un rappel de la notion métaphysique de Temps qualifié qui en est la base, ne peuvent être tentés qu'auprès de lecteurs avertis déjà de la nature des catégories mentales et spirituelles auxquelles nous n'allons pas cesser de nous référer. En particulier, nous espérons qu'au préalable aucune équivoque ne subsiste chez eux sur le sens véritable de l'épithète « traditionnel » que nous utilisions à l'instant, vocable auquel le langage profane ne prête que le sens d'« ancien », « habituel », « routinier », voire « suranné ».

Temps et Tradition

Les civilisations *traditionnelles,* à l'enseignement spirituel desquelles nous nous référons sans cesse puisqu'elles ont constitué les étapes cycliques intermédiaires et les milieux de transmission entre le Foyer de la Tradition Primordiale et nous, peuvent, on le sait, être succinctement définies de la façon suivante : une civilisation ou une société est « traditionnelle » lorsqu'elle est gouvernée par des principes métaphysiques qui transcendent tous les facteurs humains, sociologiques, et même religieux ; lorsque l'origine de tous les pouvoirs qui s'y exercent réside en un plan supérieur et immuable directement issu du plan divin ; enfin lorsque l'individu peut s'y insérer dans une hiérarchie sociale harmonieuse qui lui permet de s'accomplir pleinement et de donner carrière aussi bien à l'exercice efficace d'un métier que d'une réalisation spirituelle effective. (Les organisations traditionnelles parvenues jusqu'à nous en Occident, compagnonnage et maçonnerie, ayant d'ailleurs eu dans le passé cette double fonction professionnelle et gnostique.)

Car ici se trouve le départ de toute notre étude : c'est grâce à cette connaissance spirituelle transmise de génération en génération (*tradere* : transmettre, enseigner) que les civilisations traditionnelles (à la définition desquelles aucune société actuellement vivante sur le globe ne répond d'ailleurs plus...) ont pu dans l'histoire et la protohistoire donner une réponse à cette nostalgie, ancrée au cœur de tout être humain, d'un état paradisiaque, nostalgie qui est le mobile psychologique et spirituel de toute interrogation religieuse relative au Temps. Alors qu'aujourd'hui l'humanité, spirituellement déboussolée, prête l'oreille à toutes les pseudo-réponses issues d'une mentalité délibérément agnostique, et surtout aux promesses démagogiques relatives à un « âge d'or » technocratique prétendûment situé dans un proche avenir, l'enseignement de la Tradition au contraire (dont les religions en leur jeunesse avaient su recueillir la substance) apportait la réponse d'une vérité révélée dès l'aube de l'actuelle humanité, et maintenue par la suite magnifiquement vivante par

la connaissance fidèlement transmise des symboles transcendants du Temps et de l'Espace.

C'est à une modeste tentative de rassembler quelques traces de cette connaissance métaphysique, et d'apporter une réponse « traditionnelle » à notre nostalgie d'un Paradis perdu que nous allons nous attacher ici.

Espace et Temps sacrés

A l'origine de toute quête de l'*homo religiosus,* chaque fois que, du sein du monde douloureux au fond duquel nous vivons, nous avons désir de nous élever quelque peu vers un état antérieur de plénitude, chaque fois que, pour « résoudre » notre nostalgie, nous cherchons à passer mentalement du profane au sacré, ce sont tout naturellement d'abord des images *spatiales* qui se présentent à nous : de l'espace indistinct et profane des rues de la ville ou des chemins de la campagne, nous cherchons ainsi à passer dans l'espace distinct, protégé et sacré du *temple* de notre foi, soit que nous pénétrions physiquement dans un lieu ou édifice consacré, soit que, par la réflexion, la méditation ou la prière, nous y pénétrions en esprit et nous isolions ainsi du monde « extérieur ». Car prier c'est faire de soi-même un temple, c'est faire de tout son être un lieu sacralisé d'où la communication avec les Puissances supérieures va devenir possible.

Si, de cette façon, la notion d'*espace* sacré est familière à tous ceux d'entre nous chez lesquels siège encore la pratique ou la nostalgie d'une foi vivante, il est par contre moins évident que, symétriquement, la plupart d'entre nous aient aussi souvent à l'esprit la conscience du *temps* sacré. Et pourtant, la plupart des démarches de l'intelligence qui permettent d'appréhender un *espace* sacré, donc *qualifié,* trouvent également leur pleine application dans la détermination d'un *temps* sacré.

Ce sont les fondements de cette analogie que nous allons maintenant exposer succinctement.

Qualité et quantité. Essence et Substance

Toute méditation sur le caractère « insolite » d'un élément *sacré* de la Manifestation par rapport au milieu *profane* « habituel », se base toujours sur l'opposition bien connue *qualité-quantité.* Cette dualité fondamentale va par la force des choses devenir la principale constante métaphysique des études sur les Cycles du Temps que l'on va lire en ces neuf chapitres. C'est pourquoi nous voudrions à l'entrée de ces exposés insister sur la définition et la délimitation de ces concepts, de façon que les développements ultérieurs n'en paraissent que plus naturels à nos lecteurs.

A la base de cette complémentarité *qualité-quantité* se trouvent les deux aspects fondamentaux de toute manifestation que sont l'*essence* et la *substance* qui figurent le geste premier de toute création, c'est-à-dire le Principe actif, l'Essence, fécondant et « donnant forme » au principe passif indifférencié, la Substance. Nous retrouvons là bien sûr la dualité créatrice primordiale : Forme et Matière, Purusha et Prakriti, Verbe créateur et Materia Prima, masculinité et féminité, ou, dans un langage plus proprement aristotélicien : acte et puissance (dans le sens où nous disons que tel phénomène est en « puissance », c'est-à-dire qu'il est comme « en réserve » et « à la disposition » d'une intervention extérieure active). Dans la même acception métaphysique, le premier terme correspond à la *qualité* pure et le second à la *quantité* pure, étant bien entendu que ces deux concepts ne sont atteignables qu'en esprit et que tout phénomène manifesté n'est que le résultat de l'action du premier principe sur le second.

Signalons au passage — et les développements qui suivent rendent cette parenthèse nécessaire — qu'il est permis de voir dans l'Essence pure, ou Principe premier, la source directe, d'une part des IDEES PLATONICIENNES, et d'autre part des NOMBRES PYTHAGORICIENS : l'un et l'autre constituent les structures formatrices de toute émanation divine, les schémas directeurs du monde manifesté, et peuvent être considérés — si l'on veut bien nous excuser cette métaphore anthropomorphique — comme les « idées de Dieu ». (Pour désigner ce Principe formateur fondamental, Aristote employait d'ailleurs le mot grec ειδος ou « forme » qui est à l'origine du mot français « idée ».)

Le Temps qualifié

Rejoignant en cela certains aspects de la tradition métaphysique, on sait que les sciences physiques contemporaines nous ont accoutumé depuis un demi-siècle, à la suite d'Albert Einstein entre autres, à considérer le Temps comme constituant la « quatrième dimension ». On peut donc dire que c'est dans ces quatre dimensions, dans ce « continuum espace-temps » que s'organise et que s'insère la totalité du monde manifesté. Il est donc naturel que dans cette optique les phénomènes temporels puissent être classés comme les phénomènes spatiaux selon qu'ils participent plus ou moins du principe qualitatif ou du principe quantitatif (étant bien entendu que tout phénomène, dans notre monde du « mélange », participe à la fois de l'essence dans sa forme et de la substance dans sa matière, et que qualité pure et quantité pure ne sont envisageables qu'en esprit).

On aperçoit par là même que sans le secours de notre expérience ou de notre intuition, la logique la plus rigoureuse nous amène à considérer l'existence d'un Temps « sacré » ou « qualifié » parallèle à l'Espace sacré ou qualifié auquel nous faisions allusion dans nos premières lignes. Et c'est ce parallélisme, cette analogie qui nous fait comprendre la correspondance étroite, ontologique, entre le symbolisme spatial et le symbolisme temporel dont nous allons trouver maints exemples : symboles de l'Espace, et symboles du Temps procèdent en effet des NOMBRES, et tirent leur commune importance de leur commune nature *qualitative* ; la plupart, en tant qu'expression des archétypes primordiaux, sont à la base des rapports d'analogie qui permettent d'appréhender les structures fondamentales du monde manifesté.

Dès lors, les déterminations quantitatives du temps « habituel » vont devenir dérisoirement insuffisantes : de même que ce qui fait la spécificité d'un chœur de cathédrale ou du tracé régulateur d'une rosace gothique réside non plus seulement dans la *dimension*, mais dans la *proportion*, et dans la volonté de symboliser dans la matière modelée par l'homme un *ordre cosmique*, de même ce qui va marquer le caractère *qualifié* du Temps va singulièrement transcender la simple *mesure* de celui-ci : cet écoulement chronologique va devenir porteur de SYMBOLES. Du domaine des CHIFFRES, nous passons à celui des NOMBRES.

Réfléchissons en effet à la nature des phénomènes qui sont à la base de notre appréhension du Temps : battements de notre cœur, heures du jour, saisons de l'année... Tous ont pour support, soit le mouvement d'un astre, — et particulièrement la rotation quotidienne de la Terre et sa révolution annuelle — soit le mouvement d'un organisme en vie. Ces mouvements conditionnent notre biosphère et sont les régulateurs fondamentaux, soit conscients, soit inconscients, de notre existence, et de la subsistance de tout ce qui vit. Astres, cœurs, poitrines, plantes, feuilles, animaux, hommes, voient le cours de leur manifestation soumis à une succession et une combinaison de phases évolutives et involutives, c'est-à-dire de CYCLES fondamentaux.

Le Temps n'a que peu de prise sur la matière inanimée, du moins à l'échelle de nos vies. Il est au contraire le moteur direct et sensible de tout le monde vivant. Et ce « temps de vie » ne peut se représenter par une ligne droite indéfinie, mais par des *courbes*, voire des *cercles*, comme le cours des astres et la figure de nos horloges. Il est habité de pulsations et d'incessants *recommencements*. Il est RYTHME et fait de quantités de temps mesurables assez subtilement emboîtées pour que ces quantités devenues CYCLES acquièrent un caractère *qualitatif*. Chaque « tour de roue » modifie ce Temps et cette Vie qui s'en nourrit. Le rythme interne, ontologique, de ce Temps vivant sera représenté par des Cycles, où d'incessants recommencements ne marqueront pas des rapports d'*identité* mais d'*analogie*.

De même, dans cette architecture — plus « végétale » que « mécanique » — du Temps vivant, tout rythme, tout cycle bref renvoie analogiquement à un cycle plus long qui l'enserre, souvent à l'aide de nombres caractéristiques, comme nous le verrons plus loin.

Alors que l'Espace nous donne souvent (du moins à l'échelle de nos sens) l'idée d'une quantité indifférenciée dont les mesures semblent arbitraires, le Temps en ses pulsations révèle immédiatement une harmonie transcendante. Biosphère et Cosmos y dialoguent, car l'un et l'autre parlent la même langue, celle des *nombres*. Et les cycles de la vie terrestre, du microcosme, sont en étroit rapport d'analogie avec ceux du cours des astres, du macrocosme. Cette analogie est la base même de la notion même d'astrologie, science immémoriale des Cycles du Temps qualifié. Le mouvement circulaire des astres, et principalement bien sûr du soleil et de la lune — avec ou sans référence à des « divinités » correspondantes — sont les témoins visibles de ces « éternels retours », sont les horloges fondamentales de nos rythmes vitaux et constituent les « modèles » de nos propres cycles biologiques.

Fêtes et célébrations

Avant que nous soyons amené à illustrer cette notion de *cycle* qui est une des Clefs fondamentales pour la compréhension du monde manifesté, disons que ce caractère du Temps sacré est à la base de toute idée de fête et de célébration, phénomène sacré s'il en est, car il ne faut pas remonter beaucoup dans notre propre Histoire pour appréhender une époque où toute fête était par définition religieuse. A commencer par le simple dimanche de la semaine, (le repos du Septième « Jour » de la Création) toute journée « qualifiée » par un rite particulier porte le souvenir d'un événement antérieur de nature divine. Mais si l'on creuse la définition traditionnelle de ce « souvenir » collectif lié à une célébration, on rencontre toujours l'idée d'*analogie* entre le temps de l'événement initial et celui où prend place la célébration : il y a *corres-*

pondance métaphysique entre la nature de l'époque considérée, « in illo tempore », « en ce temps-là », et « l'aujourd'hui », que le cycle considéré soit hebdomadaire, mensuel, annuel ou séculaire... Et nous savons bien sûr que le support rationnel de ces correspondances analogiques est de nature céleste et physique, puisque l'observation des astres fournit à la fois les bases quantitatives et qualitatives de la connaissance du temps. (L'astronomie mettant l'accent sur l'aspect quantitatif et mesurable, et l'astrologie — tout au moins l'astrologie traditionnelle — ayant pour but l'appréhension qualitative des mouvements des astres.)

Ainsi l'homme religieux ou traditionnel (qu'hélas la plupart des hommes ne sont plus) vit dans un milieu cyclique et cohérent où tout lui rappelle les événements divins qui ont présidé à la naissance et à l'entretien de ce monde : il vit dans une durée sacralisée où sans cesse les correspondances numérologiques et astronomiques du calendrier lui fournissent des signes de reconnaissance qui donnent tout leur sens et toute leur fonction « magique » aux rites religieux auxquels il participe. L'angoisse du « devenir » liée à l'idée de cheminement aveugle au long d'un temps rectiligne, indifférencié et sans signification transcendante, est fondamentalement exclue, par la conscience qu'a l'« homo religiosus » (même s'il n'a aucune « lumière » surnaturelle sur son propre avenir) que le temps qualifié et « peuplé » dans lequel il chemine donne sa pleine signification à sa vie : le temps qualifié et sacralisé, qualifie et sacralise sa propre vie. Au lieu d'un « présent historique » plein d'embûches, il vit et « voyage » dans un Temps sacré assez riche de liens avec tous les autres moments de la durée pour pouvoir même être assimilé à l'« Eternité » ! Et, bien sûr, pour un chrétien, la totalité de ces liens rassurants entre lui et le cosmos prendra une supplémentaire et transcendante signification dans la conscience que c'est le Verbe créateur en personne qui est venu sur cette Terre dans le corps de Jésus redonner une signification à ces éléments du Temps qualifié : grâce à l'échelonnement temporel de la liturgie, de même que chaque dimanche le rédempteur offre son Corps de Vie, chaque année, et en accord avec un symbolisme astrologique et alchimique, le Verbe s'incarne, agit, parle, souffre, meurt et ressuscite à nouveau, actualisant dans une véritable « Eternité » un Sacrifice divin pourtant à l'origine inséré dans un temps historique.

Métaphysiquement parlant, tout événement passé célébré rituellement à un moment d'un cycle temporel *analogue* au premier, se répète, non seulement « symboliquement », mais *effectivement* pour tous ceux qui veulent et savent *vivre* pleinement le rite considéré : la connaissance des moments privilégiés et adéquats d'un cycle donné, liée à celle de la nature profonde de l'événement célébré, constitue la base de toute MAGIE opérative, donc de toute religion ou science traditionnelle ; elle est en particulier le fondement de l'alchimie.

On conçoit donc que ce caractère de correspondance effective entre deux événements au moyen des analogies cycliques ait engendré des expressions comme « Nouvelle Naissance » par exemple, attribuée au Nouvel An, de « Nouveau Soleil » (Nouvel Hélios : Noël) attribuée à la célébration solaire du solstice d'hiver, et plus généralement la notion d'« Eternel Retour ».

Mais que l'on prenne garde au caractère ambigu de cette dernière expression qui a conduit de nombreux penseurs — et Nietzsche en particulier — à échafauder une théorie erronée. Cette théorie était fausse parce que basée sur la croyance en des « répétitions » d'événements au long du temps historique. En réalité, et nous y insistons, il n'y a jamais, au sein de ces correspondances cycliques, *identités*, mais *analogies* : les facteurs célestes de qualification du Temps ne se retrouvent jamais complètement semblables, et nous comprenons mieux alors que le Temps à la fois assimilable à un mobile animé d'un mouvement circulaire et à un fleuve ait donné lieu à l'apophtegme célèbre de Héraclite :

« On ne se baigne jamais dans le même fleuve »

Cette réflexion est évidemment à la base de toute idée d'évolution, ce terme étant pris dans son sens étymologique.

C'est ce double caractère de *similitude* et de *diversité* des facteurs célestes du Temps qui fait de celui-ci un *temps qualifié.*

Microcosme et Macrocosme

L'Egypte, disaient les Anciens, est « à l'image du Ciel ». Il ne s'agit pas ici de vague métaphore littéraire, mais de l'affirmation du caractère éminemment traditionnel de cette civilisation, la plus ancienne qui soit parvenue jusqu'en l'aube de l'Histoire avec celle de Chine. Est traditionnelle une civilisation fondée sur des principes métaphysiques pleinement explicités et vécus, une civilisation non pas seulement « religieuse », mais qui est elle-même tout entière *religion.* En particulier, l'ordre social, comme la vie quotidienne, comme l'architecture, y *relie* efficacement la Terre et le Ciel par le symbolisme le plus opératif, afin d'y fonder cette *harmonie* qui est l'effet même de la dépendance heureuse du créé à l'égard des Puissances créatrices.

Pythagore qui passa vingt-deux ans à Memphis et à Thèbes enseignait que le monde entier n'existe que par l'harmonie, n'est qu'harmonie, Dieu l'Un étant l'harmonie suprême ; que l'Ordre est l'essence de toutes choses, et que tout est Nombre, c'est-à-dire rapports harmoniques entre les causes et leurs effets.

Cette harmonie fondamentale a trouvé son expression dans maint texte antique ou traditionnel, et particulièrement dans la *Table d'émeraude* dont voici la principale proposition :

> « Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, pour accomplir le miracle d'une même chose... »

Ces rapports d'analogie qui valent pour toute manifestation terrestre considérée quant à ses causes sont particulièrement évidents pour les fondements du temps de notre vie, puisque ceux-ci découlent des divisions opérées dans les révolutions célestes : nos années, nos jours, et nos heures sont solaires ; nos mois sont lunaires. Toute organisation sociale commence par l'observation du ciel.

Les Egyptiens dès la plus haute antiquité (la fin du cinquième millénaire avant J.-C. d'après Schwaller de Lubicz) étaient parvenus à établir un calendrier luni-solaire d'une perfection inégalée depuis, et qui impliquait des millénaires antérieurs d'observations célestes, tenant compte à la fois des mouvements de la Terre (y compris de la précession des équinoxes), du système solaire, mais aussi de certaines étoiles puisque le lever héliaque de Sirius, « l'étoile d'Isis », déterminait le premier jour de l'année fixe.

Les anciennes civilisations post ou prédiluviennes ont poussé très loin ces observations à fins d'organiser la Terre à l'image du Ciel, puisque nous trouvons chez les Egyptiens, en Chaldée, en Amérique pré-colombienne, en Extrême-Orient et dans la civilisation mégalithique de nombreux vestiges de temples, de cités, de voies, de monuments de toutes sortes, disposés selon la figure même des constellations. Il s'agissait là non pas seulement de symbolisme vague, mais de magie opérative, de façon à *achever* en quelque sorte la Création, et à mettre le plus parfaitement possible le microcosme en *accord*, en correspondance analogique avec le macrocosme. (Voir à ce sujet *Le secret d'Adam* et *Chaussées Brunehaut et monuments mégalithiques de la Gaule du Nord* de W. et M. Brou, Office international de Librairie, Bruxelles 1969-1971. *Les civilisations des étoiles* de Marcel Moreau, Laffont 1973.)

Le Temple en particulier a pour fonction précise de réaliser cette « communication » et c'est pourquoi beaucoup de ceux-ci (en Orient, dans l'Islam et dans la Chrétienté byzantine et romane en particulier) ont pour structure régulatrice un *cube* représentant la Terre et ses quatre points cardinaux surmonté d'une *coupole* figurant le Ciel. De même ceux-ci sont partout (et en Occident jusqu'au XVIe siècle) *orientés*, c'est-à-dire ont leur lieu de culte tourné vers l'Orient où le soleil « jeune » du matin, figure du Verbe créateur, recommence chaque jour un nouveau cycle solaire.

En ces « correspondances » profondes entre le Visible et l'Invisible, et que l'*Homo religiosus* prolonge par ses

rites, Tradition, intuition et raison s'accordent intimement. Au long des siècles, on entend les plus grands métaphysiciens et les plus grands mystiques tenir un langage semblable :

« Tout est plein de l'être, tout est donc continu, et ce qui est touche à ce qui est... » PARMÉNIDE (*Sur la Vérité*).

« L'univers sensible est une échelle pour monter à Dieu (...) De même que Dieu a achevé le macrocosme en six jours et s'est reposé le septième, de même le microcosme, au terme des six degrés successifs d'illumination, doit parvenir méthodiquement au repos de la contemplation (...) Toute chose est grosse de nombres (...) Dieu se révèle ainsi à nous dans tous les corps sensibles, chaque fois que nous percevons leurs nombres, que nous prenons plaisir à leur harmonie ou que nous portions un jugement irrécusable d'après les lois des rapports proportionnels (...) Toutes les créatures... sont des vestiges, des symboles et des représentations qui nous sont offerts pour nous élever à la *contuition* de Dieu, en tant que signes divins : ce sont, dis-je, des exemplaires ou plutôt des copies, à la portée de nos esprits encore grossiers et sensuels, et destinés à les faire passer de l'univers sensible, qu'ils voient, au monde intelligible, qu'ils ne voient pas, comme on passe du signe au signifié... » Saint BONAVENTURE, *Itinéraire de l'esprit vers Dieu* (chapitres I et II, trad. Henry Duméry, Vrin 1967).

« Les lois naturelles ne sont en somme qu'une expression et comme une extériorisation de la volonté divine ; cela n'autorise-t-il pas à affirmer que le symbolisme est d'origine « non humaine », comme disent les Hindous, ou, en d'autres termes, que son principe remonte *plus loin et plus haut que l'humanité ?* (...) Le monde est comme un langage divin pour ceux qui savent le comprendre (...) Le philosophe Berkeley n'avait donc pas tort lorsqu'il disait que le monde est « le langage que l'esprit infini parle aux esprits finis. » (...) Si le Verbe est Pensée à l'intérieur et Parole à l'extérieur, et si le monde est l'effet de la Parole divine proférée à l'origine des Temps, *la nature entière peut être prise comme un symbole de la réalité surnaturelle* (...) Toutes choses s'enchaînent et se correspondent pour concourir à l'harmonie universelle et totale, qui est comme un reflet de l'Unité divine elle-même... » René GUÉNON, *Le Verbe et le Symbole* in « Regnabit » de janvier 1926. Repris dans *Symboles fondamentaux de la science sacrée* (Gallimard 1962).

« Tout vit, tout agit, se correspond ; les rayons magnétiques émanés de moi-même ou des autres traversent sans obstacles la chaîne infinie des choses créées ; c'est un réseau transparent qui couvre le monde, et dont les fils déliés se communiquent de proche en proche aux planètes et aux étoiles. Captif en ce moment sur la terre, je m'entretiens avec le chœur des astres qui prend part à mes joies et à mes douleurs... » Gérard de NERVAL *Aurélia.*

La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers...

Charles BAUDELAIRE, *Les Fleurs du Mal,* sonnet des *Correspondances.*

Cette relation « biologique » entre Terre et Ciel, — que les anciens rendaient rituellement opérative et qui est le fondement de tout symbolisme authentique, — a vu cependant sa fonction même, subtile, psychique et spirituelle, niée par la plus grande partie de notre science matérialiste qui ne veut connaître que ce qu'elle mesure et qu'elle explique rationnellement.

Or il s'avère qu'en notre temps de bouleversement de récentes certitudes et de renaissance de savoirs oubliés, certains aspects de ces relations subtiles entrent dans le cadre de l'observation scientifique. Déjà la découverte des rayons cosmiques avait apporté un démenti à la négation systématique de toute « action à distance » non portée par un fluide décelable. (L'influx gravitationnel n'a ainsi jamais pu être physiquement expliqué depuis que la science a refusé l'hypothèse traditionnelle de l'« éther » interastral.)

Voici donc que des biologistes en viennent à étudier le phénomène de la « connaissance » par certaines espèces animales et végétales de l'heure, de la saison, de la marée, alors même que ces organismes sont enfermés dans des pièces hermétiquement closes où règnent lumière, humidité et température constantes. Ainsi sont découvertes les « horloges biologiques » qui, sans cause décelable, marquent l'heure du Cosmos.

« Un nouveau domaine de la science, qui lance un défi à la science elle-même, paraît aujourd'hui sur la scène. Comment l'ensemble des créatures terrestres, les plantes, les animaux, l'homme lui-même, sont-ils influencés par des modulations cosmiques presque impalpables ? L'homme est inextricablement lié au reste de l'Univers non seulement par l'intermédiaire des instruments qu'il a lui-même inventés, mais aussi grâce à la stupéfiante sensibilité de sa propre substance. » Frank A. BROWN Jr., préface à l'ouvrage de Michel GAUQUELIN, *Les horloges cosmiques* (Denoël 1970).

Déjà dans les années vingt de ce siècle A.L. Tchijevsky avait étudié statistiquement le rôle des taches solaires sur la vie humaine, et les médecins Faure et Sardou avaient prouvé le rapport entre celles-ci et les affections cardiaques. Puis en 1941 le Japonais Maki Takata montre l'influence d'un rayonnement solaire inconnu sur le sérum sanguin de l'homme ; en 1948 Frank A. Brown découvre de mystérieux rythmes exogènes chez les plantes et les animaux, dus à l'environnement cosmique de la Terre ; enfin on redécouvre l'hérédité planétaire : vers 1950, Michel Gauquelin, voulant démontrer statistiquement l'inanité de l'astrologie traditionnelle, constate honnêtement

« une étrange préférence des futurs grands médecins à naître quand les planètes Mars et Saturne viennent de se lever ou de culminer dans le ciel... » (*Les horloges cosmiques*, p. 187).

Il en est de même des sportifs et des militaires ; par contre très peu de futurs littérateurs ou artistes naissent sous ces auspices. Refusant toute explication traditionnelle, Michel Gauquelin pense que certains astres « déclenchent » certaines naissances..., ce qui revient au même.

Enfin les considérables travaux en cours d'André Faussurier, docteur-ingénieur chargé de recherches sur l'environnement à l'Université catholique de Lyon, rejoignent de façon précise, avec une rigueur toute scientifique, bien des acquits traditionnels :

« L'observation minutieuse et l'expérimentation convenablement conduite montrent que des liens existent entre la nature et l'environnement cosmique, et il semble bien que ces liens ne se limitent pas à des rayonnements habituels divers ou à des jets de particules issus des corps célestes et de régions privilégiées de l'univers (...) Je surprends toujours mes auditeurs quand je leur dis, et que je leur montre que les influences cosmiques sont beaucoup plus grandes sur certaines substances « inertes » comme de vulgaires pollutions aqueuses de sels minéraux, que sur des substances vivantes appartenant à un végétal, à un animal, ou mieux encore à un humain. Plus on monte dans l'échelle des êtres, plus ils tendent à devenir indépendants de leur environnement cosmique et à être caractérisés, par leur espèce, pour les végétaux et les animaux, et par leur individualité pour les humains. Au contraire, un élément qui appartient à notre planète est très lié à cet environnement et voit parfois ses propriétés, chimiques par exemple, profondément bouleversées lors de phénomènes astronomiques remarquables comme des éclipses de Lune ou de Soleil, ou de simples conjonctions planétaires ou de levers et de culminations d'astres. Quand ces études de cosmologie nouvelle, de cosmobiologie, qui ne font que débuter, seront développées et encouragées, nous comprendrons peut-être comment le premier contact d'un homme à sa naissance avec cet environnement, par l'intermédiaire de l'atmosphère, peut jouer un rôle si important pour son caractère, son tempérament, et mettre en marche l'horloge interne qui marquera les grandes heures de son évolution... » André FAUSSURIER, *L'Astrologie, haute science ou coïncidences fortuites*, in *Atlantis*, n° 264 (sept.-oct. 1971).

L'astrologie traditionnelle

Nous qui depuis des années nous attachons à suivre dans la mesure de notre compétence à la fois le développement des sciences et la relative résurrection de la connaissance traditionnelle de notre époque ; qui essayons de contrôler nos intuitions à cette double lumière et d'y déceler de fécondes « convergences », sommes frappé de l'évolution de la physique moderne en particulier. La découverte de la radio-activité, de la double nature de la lumière et des particules sub-atomiques, semblent davan-

tage préfigurer la science à venir que servir d'aboutissement au savoir d'hier, profondément bouleversé. De nouvelles synthèses se préparent où nous voyons l'investigation physique déboucher naturellement chez certains hommes de science sur la pensée métaphysique. En particulier le second principe de la thermo-dynamique et la mort inéluctable de toute énergie sont ouvertement çà et là mis en cause (nous y reviendrons au chapitre IV). Une entropie négative, une « néguentropie », rendrait compte aussi bien des sources d'énergie cosmiques que du phénomène de la Vie. Enfin la notion du Temps uniforme est déjà au sein des théories posteinsteiniennes remplacée par celle d'un temps « vivant », habité de phases évolutives et involutives. Le rythme y règne à nouveau.

N'est-ce pas en ce domaine l'accomplissement en cours d'une de ces bouleversantes « convergences » entre science contemporaine (la forme la plus avancée de celle-ci !) et la Tradition multi-millénaire ? Quand André Faussurier, dont nous citions à l'instant les recherches de cosmobiologie, évoque dans la revue *Equinoxe* (Lyon, n° 1, de septembre 1967) le nouveau visage de la biologie, n'est-ce pas l'essence même du temps sacré et de l'astrologie traditionnelle qu'il définit ? Jugeons-en :

> « Tout phénomène, même physicochimique, a un passé et un « devenir ». Pour chaque chose, comme pour chaque être, il y a des temps forts et des temps faibles, des temps d'accélération et de ralentissement. Partout on peut découvrir des jours et des nuits, les saisons de la jeunesse et de la vieillesse, de la vie et de la mort. Et alors apparaît un temps qualifié et non un temps quantité qui compte le nombre d'oscillations d'un pendule ou d'une voix spectrale. Un instant n'en vaut pas un autre, et on ne peut pas toujours faire n'importe quoi n'importe quand. Ce n'est plus le temps uniforme et monotone qui se manifeste. Ce sont vraiment des Temps qui se présentent à nous (...) Nommons Nature tout ce qui se manifeste à nous ; de l'étoile au grain de sable, et tous les êtres vivants ; et posons comme principe et comme simple hypothèse de recherche que cet ensemble apparemment incohérent est tenu dans une Unité rigide mais cachée, une Unité qui règne en se subdivisant en une Dualité fondamentale, en deux Pôles originels, que nous désignerons bien imparfaitement par Visible et Invisible (...) L'invisible n'est pas comme le rayonnement ultra-violet ou infrarouge pour l'œil humain ! Il n'est pas au bout de nos télescopes, ni sous nos microscopes ou nos bistouris. Partout il est nécessairement présent. »

La Tradition enseigne en effet l'Unité du monde et l'étagement de ses manifestations de l'Invisible (L'Esprit et l'Ame du monde) au Sensible ; elle enseigne l'interaction cosmique de tous les phénomènes ; elle enseigne que les rapports entre macrocosme et microcosme sont en continuel devenir, mais que par son mouvement même le monde se trouve en perpétuel équilibre ; que les astres ne *déterminent* pas le destin des êtres mais, par leurs positions *qualifient* l'ambiance cosmique où ces êtres baignent ; que ces astres sont donc des significateurs perpétuellement changeants du monde en perpétuel devenir ; et que par voie de conséquence tels phénomènes peuvent se produire sous telles « lumières » et non sous telles autres...

L'Astrologie traditionnelle, loin de diminuer le libre-arbitre, l'informe, et donc le fortifie : la « route » n'est pas modifiée, mais, éclairée par de bons « phares », peut être parcourue avec un moindre péril.

Ainsi, le premier objet de l'établissement d'un thème, c'est-à-dire de l'image du système solaire vu de la Terre au moment de la naissance, est de préciser la nature d'un être humain, principalement quant à sa psychologie, mais aussi quant à son corps et à son esprit. C'est par surcroît que, en comparant le ciel de naissance avec le ciel en devenir, l'astrologue pourra être amené à déterminer certaines potentialités et à éclairer l'avenir. Mais le premier objet de l'astrologie traditionnelle et spirituelle est de répondre à l'adage de Thalès et de Socrate :

> « Connais-toi toi-même ! »

En fait, l'astrologie traditionnelle en sa totalité s'étageait sur trois plans :

— Ce que nous nommons aujourd'hui *astronomie* :

l'étude *physique* du ciel, la description de ses astres et la mesure de leur cours.

— Ce que nous nommons aujourd'hui communément *astrologie* : l'étude *qualitative* et *psychique* (fondée sur une très longue *expérience*) des effets de la position des astres sur nos existences individuelles.

— Enfin ce que nous nommons *astrologie mondiale* : l'étude qualitative et *métaphysique* des effets de la position des astres sur le devenir des collectivités, des nations, et de l'humanité en général. C'est en ce domaine que s'exerçait principalement l'astrologie traditionnelle ; la doctrine des Cycles du Temps qualifié en formait l'armature ; et c'est en ce domaine que la décadence est la plus cruciale.

Quel que soit le niveau où l'homme exerce son investigation, toute interrogation céleste devra commencer par une solide connaissance des lois physiques de la révolution des astres. (Nous ne cessons d'exhorter depuis des années ceux qui veulent bien nous demander conseil à acquérir préalablement une bonne connaissance de l'astronomie, surtout du système solaire, avant de s'engager — avec quelle prudence ! — dans l'astrologie proprement dite.)

Notre propos n'étant pas d'écrire un traité d'astrologie (il en existe de nos jours d'excellents) nous ne rappellerons pas les bases de ce qui fut une science sacrée — qui l'est encore heureusement pour certains — mais qui trop souvent est tombée aux mains de personnes « habiles » mues beaucoup plus par des préoccupations vénales que spirituelles ; ces commerçants ne font d'ailleurs que répondre aux aspirations matérialistes d'une clientèle souvent plus préoccupée d'un éventuel héritage ou d'un gain au tiercé que de leur réintégration au sein du Père !... N'insistons pas, et constatons en revanche chez un petit nombre, mais qui semble s'accroître d'année en année, un retour salutaire à une conception plus traditionnelle donc plus spirituelle de l'astrologie individuelle, ainsi qu'un renouveau de l'astrologie mondiale.

De la même façon, nous l'avons vu, des hommes de

science, des biologistes, des physiciens se penchent sur les preuves expérimentales de certaines relations microcosme-macrocosme, et en arrivent à exprimer en termes d'expérimentation scientifique des vérités dont ils rejetaient l'expression traditionnelle.

D'autres par contre croient trouver de nouvelles armes à l'encontre de l'astrologie. C'est ainsi que de temps à autre tel homme de science, qui n'a bien sûr pas pris la peine d'ouvrir un ouvrage de qualité sur la question, « découvre » un phénomène bien connu des astrologues sérieux en affirmant qu'en raison de la précession des équinoxes, la totalité des horoscopes dressés depuis des siècles est entachée d'erreur fondamentale : ainsi les personnes ayant comme signe solaire le Sagittaire seraient en réalité du Scorpion ! Or, c'est ainsi confondre le *signe* et la *constellation* !

On sait qu'en vertu de la précession des équinoxes (dont nous traiterons au chapitre VI) — cette lente révolution d'environ 25.920 ans du point vernal au long de l'écliptique, provoquée par le mouvement de toupie de l'axe des pôles terrestres — l'endroit du ciel où le soleil semble se projeter lors de l'équinoxe de printemps « glisse » lentement le long de l'écliptique. Depuis la naissance du Christ ce « point vernal » (point ♈) a parcouru la constellation des Poissons ; il aborde maintenant celle du Verseau. Est-ce à dire que les *signes* du zodiaque suivraient ce même « glissement » et qu'une personne née par exemple le 12 mars aurait maintenant comme signe solaire le Verseau — et non comme le veut la tradition, les Poissons ? Certes non, car c'est la « roue » tout entière du zodiaque *symbolique* qui avec le point vernal (et le point automnal et les deux solstices) « tourne » et accomplit une révolution en un peu moins de 26.000 ans :

> « Les signes du zodiaque ne correspondent pas avec les constellations du même nom. Le décalage entre les signes, égaux, et les constellations inégales, est actuellement d'une trentaine de degrés environ, soit un signe zodiacal. Ce décalage, qui varie régulièrement dans le temps de un degré tous les soixante-douze ans, est la première objection que certains astronomes font aujourd'hui à l'astrologie, leur donnant ainsi « bonne

conscience » pour ne pas entrer dans cette science qu'ils critiquent de l'extérieur sans la connaître. Ce ne sont pas les étoiles des constellations zodiacales qui fixent le caractère des signes apparemment « arbitraires » du zodiaque, mais le cycle annuel, en douze phases, du soleil le long de l'écliptique. » André FAUSSURIER, in *Atlantis*, n° 264.

De même d'autres abstracteurs de quantifications ont cru pouvoir mettre l'astrologie individuelle en échec par des statistiques (1) où par exemple les thèmes de naissance des militaires ou de médecins étaient mis en rapport avec la place dans le zodiaque de Mars ou de Mercure. (On a vu que ce faisant Michel Gauquelin a trouvé ce qu'il ne cherchait pas : l'influence du lever et de la culmination de certaines planètes...) L'étonnant eût été qu'une telle entreprise ait donné des fruits ! Car un ciel de naissance ne peut être interprété que dans sa totalité : un facteur pris isolément ne peut être décisif. Dans une étude même élémentaire entrent en considération la place des deux luminaires lune et soleil, des huit planètes autres que la Terre (le thème étant géocentrique) dans chacun des degrés des douze signes, et des douze « maisons » déduites de l'heure précise de naissance. A cela s'ajoutent les « aspects » que les astres présentent entre eux, les « parts », les « nœuds », etc., bref une complexité harmonique telle que deux thèmes ne peuvent jamais présenter la même configuration, donc la même signification. Chez un bon astrologue, esprit de géométrie et esprit de finesse doivent se compénétrer, et jamais machine électronique qui travaille sur des schémas préétablis ne pourra exercer l'esprit de qualification, de synthèse et de liberté nécessaire à l'investigation astrologique.

Devraient être également bannis les horoscopes collectifs d'une certaine presse plus avide de rentabilité démagogique que de vérité. Un horoscope collectif n'est basé que sur *un* facteur : le signe solaire ; alors que la connaissance du thème entier, avec son Ascendant, ses maisons et la position des neuf autres astres est nécessaire pour

(1) Voir le n° spécial 134, mai-juin 1968, des *Cahiers astrologiques* (dir. A. Volguine, 27, boulevard de Cessole, 06 NICE) consacré aux STATISTIQUES ASTROLOGIQUES.

donner à l'étude des transits quotidiens quelque consistance !

Ce sont de telles aberrations très « rentables », et qui n'ont de commun avec l'astrologie véritable qu'une étiquette usurpée, qui la déconsidèrent aux yeux des ignorants.

Quel Hercule de la Fin des Temps balaiera ces écuries d'Augias ?

II. QUELQUES SYMBOLES DU TEMPS QUALIFIE

Parvenu à ce point de notre étude, il nous est alors possible de tenter la figuration graphique du Temps qualifié.

La connaissance de la hiérarchie métaphysique des Trois Mondes qui préside à toute manifestation (le Monde de l'Esprit, siège du Principe ineffable, et dont tout homme possède dès la naissance une étincelle ; le Monde des Formes et des Lois qui correspond dans le microcosme à l'âme humaine ; et le monde matériel de la manifestation qui correspond pour nous au corps) nous rappelle d'abord que la notion de Temps est liée à celle de « mise en forme », de « structuration » de la Matière Première par l'Esprit ou Principe essentiel porteur de ces « formes » et de ces « lois » divines et primordiales. Dans l'échelonnement des « gestes » de la Création, le Temps appartient donc au Second Monde, le Monde intermédiaire, et « féminin » qui est comme l'Ame du Cosmos émanée du Principe et destinée à imprimer à la matière les structures divines dont elle est porteuse. C'est donc en *courbes* que va pouvoir se figurer son influx (alors que les structures de l'Espace qui appartiennent au Troisième Monde sont rectilignes, du moins à l'échelle de notre microcosme.)

La notion de Temps qualifié et divin se trouve donc liée à l'idée de *cercle*. Et en effet, les astres, qui sont les *signes* du Temps et les « figurateurs » du Monde Second des Lois et des Formes, ce qui constitue la clef

de compréhension de toute mythologie et de toute astrologie, se déplacent selon des ellipses presque circulaires.

C'est dans cette pensée que Plotin écrit ce dialogue (*Ennéades*, II, 2).

> « Pourquoi le ciel se meut-il d'un mouvement circulaire ? — Parce qu'il imite l'intelligence. Or l'intelligence se meut en restant immobile. Et c'est ainsi que l'univers, en se mouvant en cercle reste pourtant à la même place... »

Car l'intelligence, dont les mouvements célestes *imitent* les rouages, appartient elle aussi, de même que la Raison et la Sensibilité, au Second Monde, celui de l'âme, et manifeste à travers son « mouvement » même, la stabilité du cosmos, cette « musicale » harmonie des Sphères où Platon voit :

> « L'image mobile de l'Eternité immobile. »

Aussi, la Musique, art du Temps — et par cela même art plus « spirituel » que les arts de l'Espace — ne cesse depuis la plus haute antiquité, de fournir les « correspondances » poétiques des mouvements célestes, parce qu'elle aussi se trouve basée sur cette suite de « respirations » cycliques qui constitue le Rythme. Aucune école métaphysique peut-être plus que celle des Pythagoriciens ne pousse plus avant cette investigation. Platoniciens, Stoïciens, Néo-platoniciens rivalisent eux aussi d'éloquence en dissertant sur ces « modèles » célestes du domaine des Nombres qui, ici, se confond avec celui de l'Amour.

> « Les choses roulent suivant l'ordre immuable des Cycles... » écrit CELSE (*Discours vrai*, 49).

Enfin, les grands mystiques chrétiens y trouvent plus tard une source inépuisable de méditations sur l'Eternel Présent, là où le Temps qualifié et sacralisé touche à l'Eternité. Ainsi Maître Eckart (*Sermon* n° 10) :

> « Le temps est toujours dans l'instant présent. Du fait que le ciel se meut circulairement, le jour date de la première rotation... »

Réflexion qui fonde la recherche mystique du « Premier Jour » du Monde, de l'Etat Primordial, objet de la quête mystique fondamentale des spirituels de tous les temps et de toutes les traditions.

L'hélice et la spirale, figurations du cycle évolutif

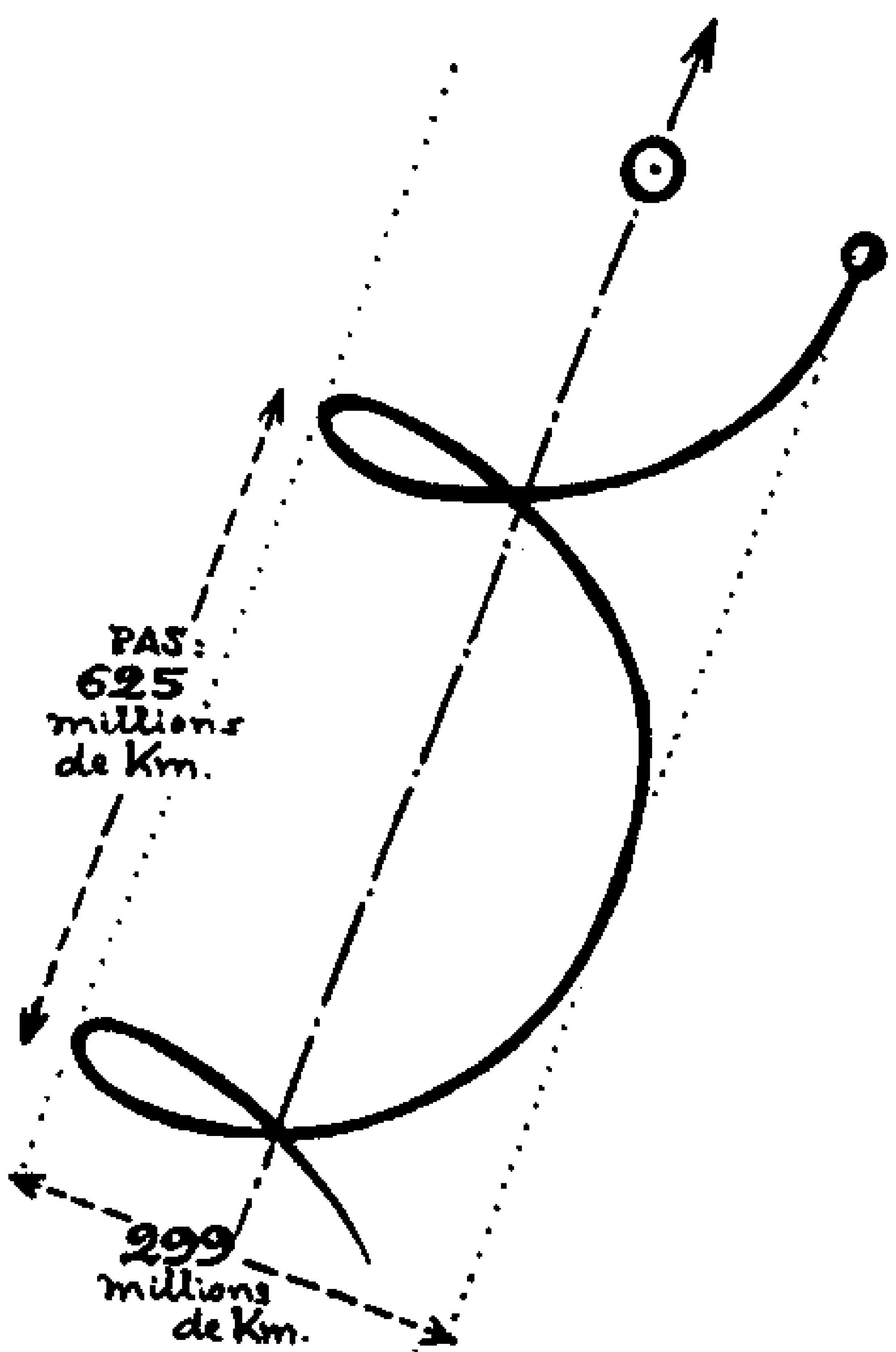
En déduirons-nous que la notion de Temps cyclique devra être par nous figurée par un cercle, ou plus exactement par un cercle qui « s'engendre » lui-même sans fin, semblable à l'*Ouroboros* classique, le Serpent qui se mord la queue ? En pratique, oui, et surtout si nous considérons les nécessités d'une figuration sur un espace à *deux dimensions* (ainsi avons-nous figuré plus loin Saturne — Kronos et son sablier entouré d'un ouroboros et des signes du zodiaque).

Mais en fait, nous savons déjà par ce qui précède que le « Serpent », symbole de cycle temporel, ne remord pas exactement sa propre queue, ne s'engendre pas exactement lui-même à nouveau, mais qu'à chaque « mort et renaissance », il engendre un *nouveau* Serpent *analogue* mais non *identique* à lui-même. D'où la signification du Serpent, commune à toutes les traditions, de *recommencement* de la vie, d'influx génétique, de passage d'un cycle à l'autre, donc d'immortalité, voire de vies successives.

Ainsi seule une figuration à *trois* dimensions pourrait ici avec exactitude concrétiser notre idée de Cycle de Temps qualifié : et cette figure sera une *hélice* (analogiquement représentée sur un espace à deux dimensions par une *spirale*).

Merveilleux accord entre le monde des idées et celui de la manifestation sensible : quelle plus belle image en effet pourrions-nous trouver de la Spirale du Temps que la trajectoire parcourue en réalité dans l'espace interstellaire par notre Terre elle-même ? Décrivant une ellipse autour du soleil en 365 jours 1/4, nous sommes en effet entraînés en même temps par le même soleil vers l'*Apex*, point de la Galaxie situé près de Véga de la Lyre, et vers lequel l'ensemble du système solaire se dirige à raison de

19,5 km à la seconde (ce qui est d'ailleurs une vitesse très faible au regard des vitesses habituelles des étoiles). Ainsi, notre planète décrit dans l'espace une gigantesque hélice d'un diamètre de 299 millions de km et d'un « pas » de 625 millions de km, chemin parcouru par le soleil en une année de 365 jours 1/4.

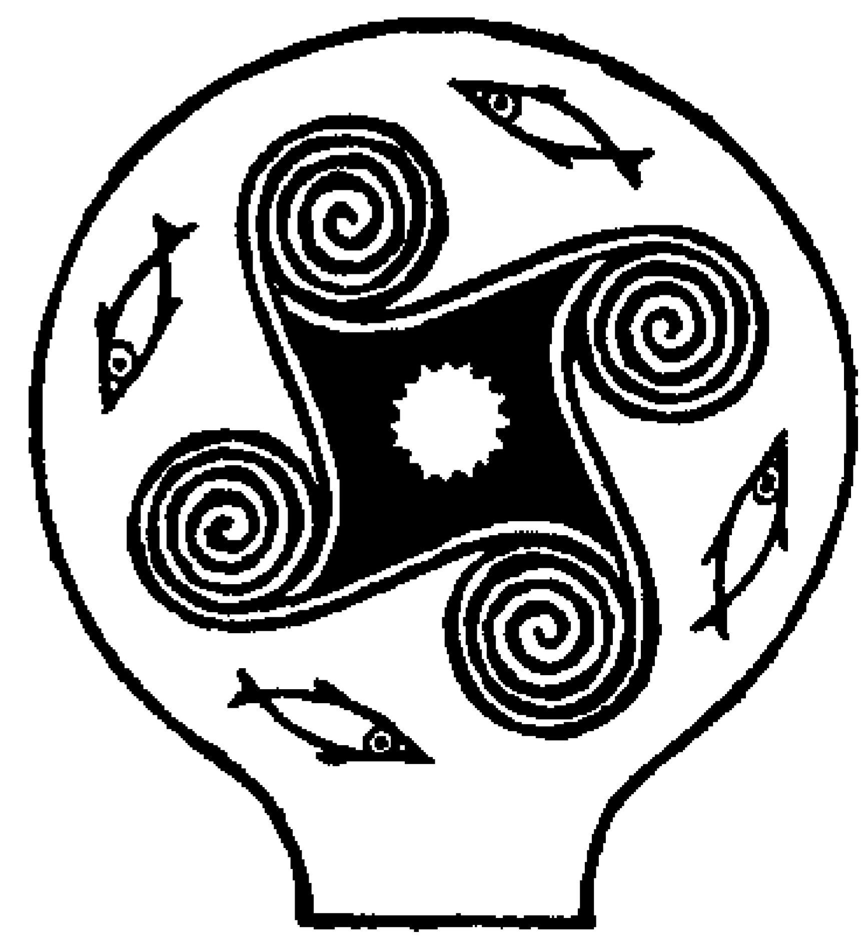


D'innombrables figurations « traditionnelles » de spirales et de mouvements hélicoïdaux existent à titre de symboles métaphysiques ou d'éléments « décoratifs » dans presque toutes les civilisations. On sait combien les monuments mégalithiques et romans, principalement, ont utilisé ces figurations cycliques, et la signification cosmique que la plupart des exégètes traditionnels leur prêtent.

Parfois la spirale est double et s'organise en une figure symétrique comme dans les chapiteaux ioniques, ou certains chapiteaux pré-romans comme celui de l'église Saint-Genest de Lavardin (vallée du Loir). On trouve aussi ce



motif dans les temples myséniens ou pré-mycéniens de Crète et de Malte. Cette double spirale commune à presque toutes les civilisations prédiluviennes et néolithiques est d'une grande richesse de significations : tout en rappelant la structure cyclique du Temps et le double mouvement d'*évolution* et d'*involution* de l'influx créateur (c'est-à-dire les alternatives de création et de décréation), elle rappelle la *bipolarité* mâle et femelle fondamentale du monde manifesté. Ainsi dans le symbolisme égyptien les deux vases *Hes* sont penchés respectivement par l'Horus solaire et le Thot lunaire sur la tête du Roi (geste répété quatre fois, une fois vers chacun des points cardinaux). Le caducée de Mercure reprendra plus tard cette signification du double influx vital.



Parfois encore la spirale est quadruple, comme en cet objet votif de la Grèce ancienne, et rappelle le caractère quadruple des fondements de l'Espace et du Temps (les quatre Eléments symboliques, les quatre saisons du cycle annuel, les quatre Ages du Cycle d'humanité, etc.).

La nature, en ses coquillages principalement, offrait à l'homme de merveilleux modèles vivants de ces symboles, enrichis, vivifiés encore par leur qualité d'organismes *marins*, donc baignant dans l'originel milieu de vie.

Enfin ne possédons-nous pas nous-mêmes, de chaque

côté de la tête, ces coquillages vivants, ces spirales de chair que sont nos deux oreilles, conques roses dont la forme à la fois symbolique et hautement « fonctionnelle » se prête particulièrement à l'exercice du plus « spirituel » de nos sens, celui de l'audition, et de la perception, sinon de la « musique des sphères », du moins celle de la voix humaine, lorsqu'elle est harmonieuse, et de nos instruments, lorsqu'ils sont accordés ?

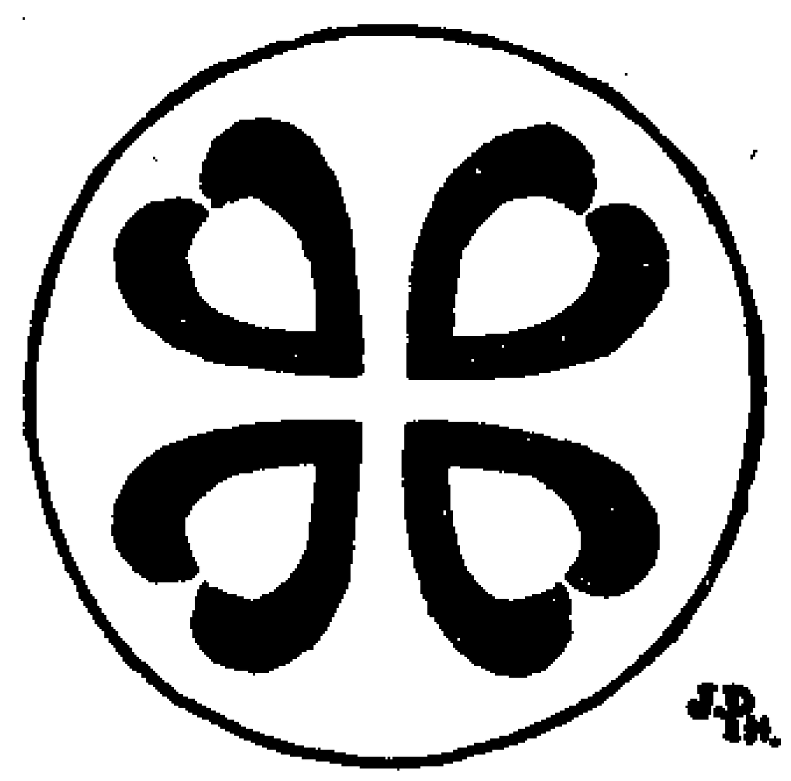
L'image biologique du Temps qualifié

Le monde, en tant qu'existence indéfiniment modulée est suspendu entre deux principes : l'Unité et la Multiplicité. Dieu l'Un, après avoir — avant le commencement de tout « temps » et de tout « cycle » — « émané » la Materia Prima, la pétrit de son Verbe et de ce geste naît le monde comme l'éclosion d'un indicible Fleur, Rose ou Lotus cosmique dont la contemplation en esprit permet à l'homme involué de retrouver son propre « centre ». La vie du Monde est tout entière contenue dans ce gigantesque *dialogue* entre l'Un et le Multiple, incessante palpitation du Verbe en création continue que le Rythme des Cycles divins fait Musique. Dans une succession de « temps » comme emboîtés les uns dans les autres, l'influx divin tantôt se fait « création » et tantôt « décréation ». « Un » tantôt se démultiplie, semble-t-il à l'infini, et tantôt paraît vouloir « s'effondrer » à nouveau vers l'Unité, comme dans ces étoiles qui semblent avoir terminé leur existence cyclique, dont les atomes constitutifs « s'effondrent » sur eux-mêmes et dont la matière dite « dégénérée » (processus inverse de la « genèse ») atteint des densités inimaginables : les « naines blanches », dites « naines noires » lorsqu'elles en arrivent à ne plus diffuser aucune lumière.

C'est pourquoi après la spirale, une autre image encore plus « vivante » s'impose à nous lorsque nous voulons figurer mentalement l'idée du Temps cyclique et rythmique envisagé alors davantage dans sa permanence que dans son devenir : celle d'une *respiration*, celle d'un

organisme vivant habité d'une pulsation régulière organisée autour d'un *centre* générateur. C'est là de tous les symboles du Temps le plus fécond peut-être pour l'investigation métaphysique, puisque nous y trouvons le schéma mental essentiel qui va inspirer tous nos exposés ultérieurs : l'idée cosmique de création (ou d'émanation) à partir du Principe transcendant, idée d'un monde manifesté qui s'étend de plus en plus loin de la Source, et qui périodiquement, « inverse » son mouvement pour se refermer sur son centre, avant de s'engager dans une nouvelle période d'expansion. On sait que de nombreuses hypothèses cosmologiques envisagent ainsi pour l'ensemble du cosmos une succession d'expansions et de contractions échelonnées sur des milliards d'années, et que l'univers serait en ce moment dans une phase d'expansion.

Comment ne pas penser ici analogiquement au système pulmonaire des animaux et des hommes, et surtout, bien sûr, au Cœur dont il est bien superflu de rappeler l'importance primordiale, et en particulier l'utilisation « chevaleresque », parmi tous les symboles spatiaux-temporels ? Après le Point placé au centre d'une Roue, le Cœur est le meilleur symbole du « moteur immobile » d'Aristote, de Celui qui meut sans être mu, le Principe suprême manifesté.



Ce symbole graphique prend une particulière importance lorsqu'il est multiplié par quatre, et disposé dans cette image de la perfection divine qu'est le cercle de façon à figurer une Croix à branches égales (dite aussi « templière ») comme on peut le voir dans maintes « croix de consécration » peintes ou sculptées dans les églises

médiévales. La Croix est on le sait comme la Rose le symbole fondamental (sans préjudice de ses nombreuses autres significations) de l'expansion créatrice à partir d'un Centre primordial : elle manifeste la Création divine, et celle-ci est alors « biologiquement » qualifiée lorsqu'elle s'inscrit entre le symbole du Cœur quatre fois répété. A travers l'idée de « battement » et de rythme, c'est la structure même de l'Espace rythmé par le Temps qui est ainsi symbolisée ; les quatre points cardinaux, les quatre Vents de l'Esprit, mais aussi les quatre saisons et les quatre Ages traditionnels des Cycles d'humanité (le Nombre quatre a toujours été celui de la manifestation terrestre). Nous y voyons les axes de « passage » de la croix templière, image des « descentes » successives du Verbe divin et de l'« entretien » du monde manifesté cycliquement par l'Esprit Saint. (Nous renvoyons pour cette vivante image de la pénétration de la matière par l'Esprit à toutes les études sur le symbolisme de la Croix, en particulier à celle de René Guénon (Véga 1931-1957 et 10.18, 1970) et aux numéros d'*Atlantis*, 183 et 216 entre autres.)

En pensant à ce symbolisme du Cœur, comment ne pourrions-nous pas admirer à quel point ces figurations biologiques du Temps cyclique manifestent la correspondance hermétique entre le microcosme et le macrocosme, entre l'homme et le monde ?

De quelques autres figurations du Temps cyclique

Symboliser graphiquement le déroulement du Temps, c'est évidemment demander à l'Espace et à l'instantanéité du regard ce que seule une intellection étendue sur une certaine durée pouvait précédemment, et non sans peine, nous suggérer. C'est passer de l'abstrait au sensible.

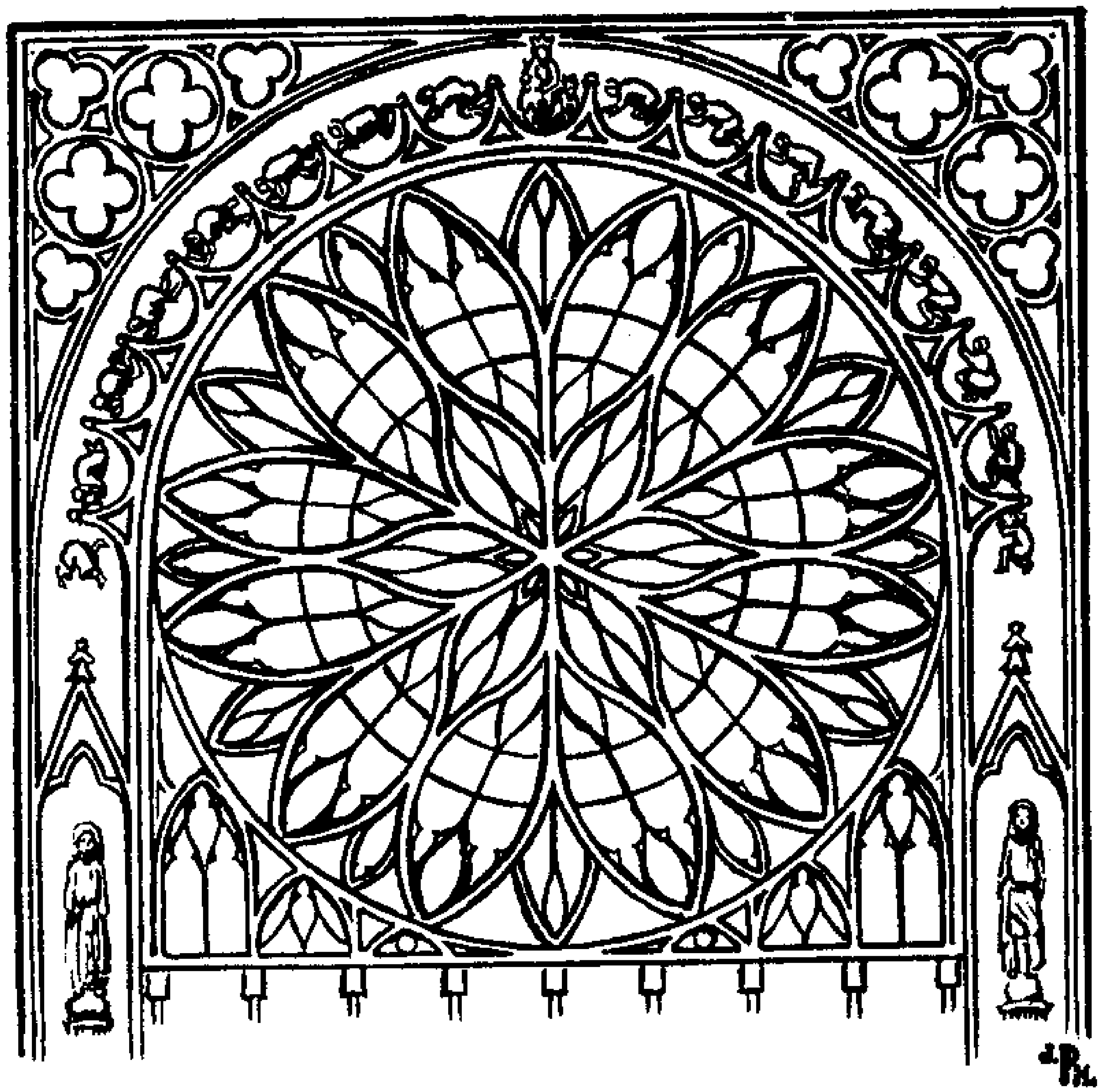
C'est pourquoi l'importance est grande de ces figurations dessinées, peintes au sculptées pour la compréhension du devenir humain au sein de la réalité cosmique, de la signification métaphysique du phénomène de l'involution ou éloignement d'un Centre primordial, et même des lois numériques qui président à ce devenir.

Après la spirale et le cœur, l'un figurant en quelque sorte la « route » du Temps, et l'autre son « moteur » biologique et divin, c'est encore à ces symboles du Centre que nous allons maintenant faire rapidement allusion : cercles, cycles, *roues* par conséquent, à commencer bien sûr par celle que nous offrent les nuits étoilées, cette bande céleste dont l'écliptique est l'axe et au sein de laquelle circulent les deux luminaires et les huit planètes, ce « chemin de Vie » qu'est très étymologiquement le *zodiaque* (*zoo diakon* je conduis la Vie). N'oublions pas que si la figuration de la zone zodiacale avec ses douze signes, soit « centrés », soit dispersés, a été surabondamment sculptée ou peinte dans les temples de toutes les traditions, plus généralement toute « roue » comprenant douze rayons est aussi implicitement un zodiaque.

Dans l'art gothique, en particulier, ce symbolisme a vivifié tout l'art prodigieux des rosaces qui évoquent essentiellement et de façon particulièrement sensible la lumière créatrice et qui, lorsqu'elles s'architecturent autour de douze rayons représentent le Temps divin et ses douze « demeures » annuelles, de la même façon que certains mandalas tibétains.

> « Les rosaces de cathédrales ne sont pas des virtuosités uniquement architecturales et esthétiques, mais des schémas de la conception du monde, et ceci de la période romane jusqu'à la fin de la période gothique. » Lucien CARNY, in *Atlantis* 237 (le symbolisme des rosaces a été étudié dans les n°s 208, 209, 218 et 237 d'*Atlantis*).

On sait de plus que Fulcanelli a mis en valeur le symbolisme alchimique des rosaces de nos grandes cathédrales. Or, que signifie du nord à l'ouest en passant par le sud la succession de l'œuvre au noir, au blanc, puis au rouge, sinon à travers le cycle solaire, le Grand Œuvre



Rosace du croisillon sud de la cathédrale d'Amiens (XIII[e] siècle) à structure hexagonale, surmontée d'une « Roue de fortune » exprimant l'idée fondamentale de croissance et de décadence cyclique. Au sommet, le « vieux Roi » assis, Saturne, symbolisant l'apogée du cycle. A ses côtés, un chien-loup, l'Anubis-Hermès, dont le rôle est repris dans la tradition chrétienne par saint Michel

cosmique, l'armature divine et trinitaire de la cosmogénèse, de la Cyclologie, l'essence même du Temps sacré ?

Et qu'est-ce encore qu'une rosace, sinon la réalisation architecturale d'un symbole spatio-temporel issu d'un schéma fondamental autant qu'universel, celui dont prend conscience l'homme de Tradition (ou d'intuition aujourd'hui) qui contemple la voûte étoilée ? Le *cosmos* sacralisé par la *Croix*, la *coupe* du monde maintenue par l'*axe* divin, le *Graal* visité par le *Verbe*, la *multiplicité* transcendée par l'*Unité*.

Tout symbole du *centre*, dont dérivent toutes les roues et cercles figurant le Temps qualifié, rappelle avec une intensité flamboyante l'Origine, le Point de départ divin de toute chose créée. Le point qui se trouve au centre du cercle qui en astrologie et en symbolique désigne le soleil rappelle le *fiat lux* de toute genèse.

> « Un Point c'est Tout »,

répète Jacques d'Arès dans ses cours de symbolique

> « Le point est l'emblème du Principe, le cercle est celui du Monde » (René GUÉNON, in *Symboles fondamentaux de la science sacrée*, NRF 1962, p. 84).

Dans une *roue*, le nombre des rayons est évidemment hautement significatif. La croix dans le cercle revêt, nous l'avons vu, une fonction quaternaire (les quatre phases de la lunaison, les quatre saisons de l'année, les quatre âges du Cycle d'humanité, etc.). Les « rouelles » celtiques ont *six* ou *huit* rayons, les unes s'apparentant au Chrisme, à la « pendule à Salomon », les autres à la rose initiatique, à la roue de sainte Catherine, à la roue bouddhique, au lotus oriental. Toutes sont à la fois des *roues* et des *roses*. A l'église d'*Echiré* (Deux-Sèvres) la fenêtre sud du transept est ornée de *neuf* rouelles, dont huit ont huit rayons, et une six : le total des rayons donne 70, et l'on sait (on le verra surtout dans notre dernier chapitre) combien le nombre *sept* est important en ce qui concerne le Temps qualifié en général et le symbolisme eschatologique en particulier.

Considérons ces rayons. Selon que l'on va les parcourir du Centre vers la circonférence ou en sens inverse nous contemplerons l'idée soit d'*émanation*, de *création* à partir du Principe éternel, soit de *décréation*. *Respiration* cosmique : *Expiration* divine (*solve*, dissipation, expansion, éloignement du Principe) ; *inspiration* divine (*coagula*, condensation, contraction, retour au Principe)... Cycles.

Dans l'ordre microcosmique et humain, le mouvement centrifuge représentera l'*involution* dans la matière, la Chute dans le Temps, l'éloignement de la Source d'Amour et de Connaissance dont l'homme contemporain donne l'image ; le mouvement centripète symbolisera la *réintégration* vers le Principe, l'obéissance à la Tradition et le détachement du « monde » que nous prêchent les écritures chrétiennes tout autant que les écrits des autres traditions religieuses authentiques comme divin remède à la « Chute » dans le Temps.

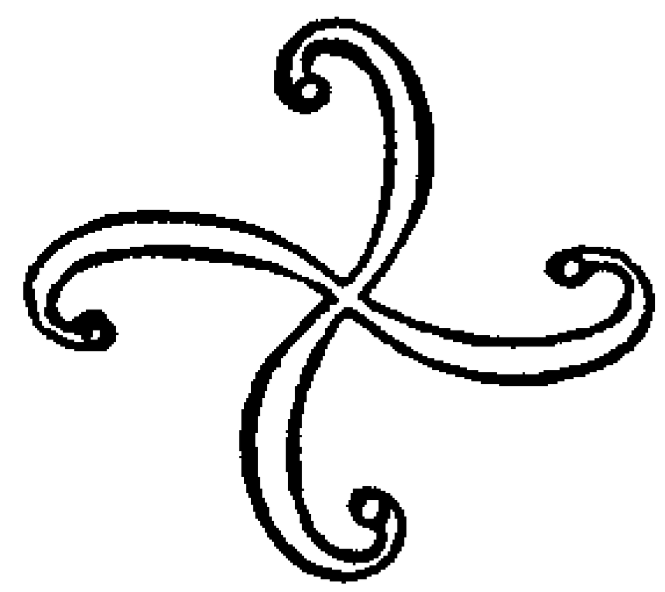
Ces rayons symboliques sont l'image même de la « religion » : ils sont ce qui relie le Ciel et la Terre. Et l'homme non déchu, l'*Homo religiosus*, remplissant aussi cette fonction, les rayons de la Roue cosmique sont à l'image de l'homme qui a pour fonction originelle de *relier* la Nature à Dieu.



Mais ces roues *tournent* aussi ! La roue cosmique qu'elles figurent était la *Rota Mundi* des Rosicruciens et des alchimistes.

> « Au moyen-âge, la rose centrale des porches se nommait *Rota*, la roue... La Rose représente... à elle seule, l'action du feu et sa durée... C'est ce dernier feu, excité par la chaleur vulgaire qui *fait tourner* la *roue* et provoque les divers phénomènes que l'artiste observe *dans son vaisseau*. » (FULCANELLI, in *Le mystère des cathédrales*, p. 65 et 66 ; l'italique est de nous).

Car toute chose manifestée est obligatoirement soumise au *mouvement*, le seul point immuable, étant le *centre*, le *Principe*, le *pôle*, image visible de l'Eternité : le « moteur immobile » d'Aristote.



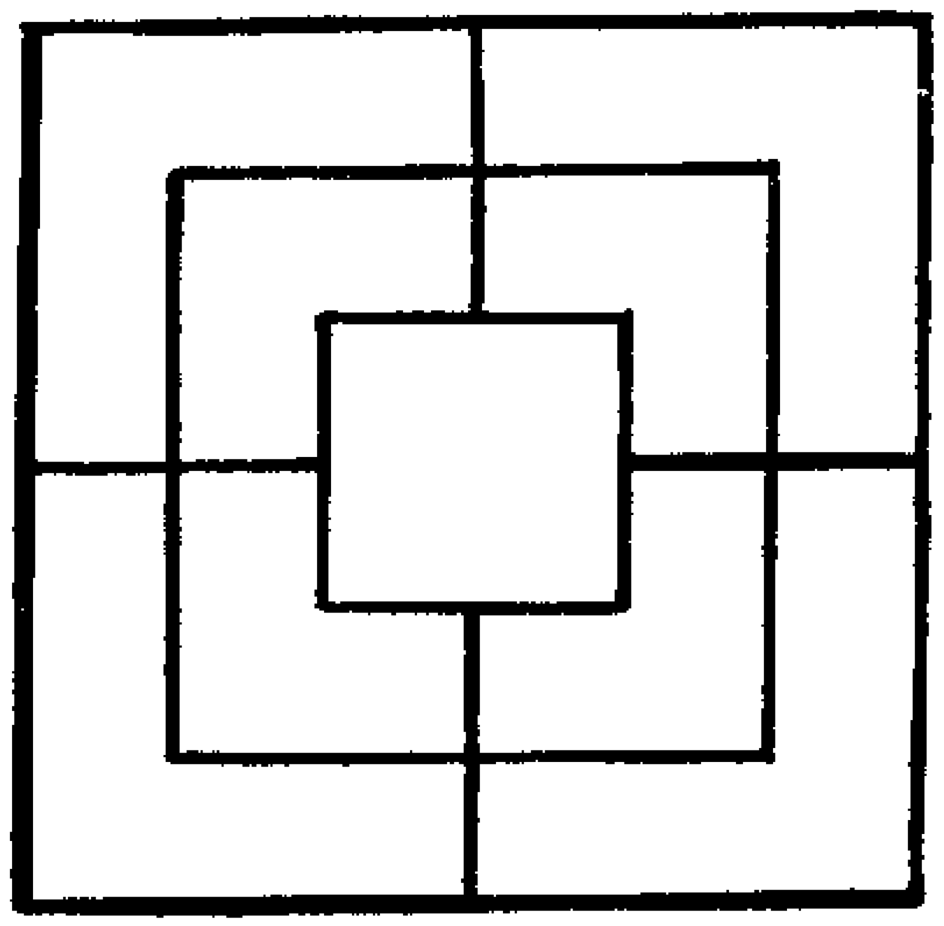
Le mouvement du « monde » n'est nulle part mieux exprimé que dans la figure du *Svastika*, qui semble, par l'intermédiaire pour nous de l'Atlantide et des civilisations celtes, venu de l'*Hyperborée* : son symbolisme solaire et polaire à la fois, lui permet en effet mieux que tout autre d'évoquer le Centre premier de diffusion de la Tradition Primordiale. On retrouve le svastika dans toutes les traditions et avec la même signification de rotation, de polarité et de force.

Autre symbole du monde en rotation cyclique, l'image du devenir douloureux de la condition humaine est, on le sait, puissamment symbolisée dans la tradition chrétienne par nos « Roues de Fortune » (la lame X du Tarot par ailleurs). Ces figurations du mouvement du monde et de la vie humaine expriment particulièrement la qualification du Temps et les phases ascendantes ou descendantes, bénéfiques ou maléfiques de la durée d'un cycle. Nous avons figuré plus haut la Roue de Fortune sculptée autour de la rosace du transept sud de la cathédrale d'Amiens.

Depuis que poussé par une infatigable curiosité métaphysique, nous essayons de rechercher dans toutes les traditions les symboles du Temps qualifié pour les besoins de cette étude et de nos travaux personnels, nous sommes arrivés à grouper une masse d'éléments dont l'importance nous a donné le vertige. Aussi ce chapitre liminaire ne pouvant dans le cadre de cet ouvrage être gonflé aux dimensions d'un traité, nous terminerons cette brève recension par deux exemples particulièrement caractéristiques.

On sait les nombreuses significations de la *triple en-*

ceinte, symbole graphique lui aussi particulièrement présent dans la filiation celto-chrétienne. Le grand Charbonneau-Lassay (dont nous ne savons hélas si sera réédité quelque jour l'admirable *Bestiaire du Christ !*) répondant en 1929 à une lettre de Paul le Cour écrivait dans une étude aujourd'hui recueillie dans *L'Esotérisme de quelques symboles géométriques chrétiens* (Editions Traditionnelles, 1960) au sujet d'une pierre druidique découverte vers 1800 à Suèvres (Loir-et-Cher) :



« Pourquoi le symbole de la Triple enceinte, que vous avez relevé sur les mégalithes des Gaules et sur le Parthénon, sur des objets romains usuels, aurait-il été mis au rebut par l'emblématique chrétienne ? En fait, nous savons qu'il n'en fut rien puisque la Triple Enceinte existe sur des églises séculières ou monastiques et sur des objets religieux ; disons seulement qu'elle entre dans cette catégorie de symboles que la « nescience » actuelle ne comprend plus, ou qu'elle ignore totalement... Je ne serais pas surpris d'apprendre que les premiers chrétiens avaient fait de la Triple enceinte l'une des images de la Jérusalem Céleste... La Triple Enceinte s'y présente tout d'abord comme l'idéogramme de la portée de la Rédemption sur le plan universel... La croix qui la traverse aux deux tiers y figure l'efficacité directe du sacrifice du Calvaire sur le monde terrestre et sur le monde astronomique (les troisième et second Mondes), mais s'arrête au seuil du monde angélique et divin, qui n'a pas besoin de rédemption... » (p. 12-15. La parenthèse est de nous).

Or, cette idée de Rédemption que Charbonneau-Lassay prête à la pierre de Suèvres, est en effet dans la conception traditionnelle du Temps qualifié, expressément « cruciale », en particulier en ce qui concerne la « Fin des Temps », c'est-à-dire la Fin du Cycle que nous vivons

actuellement, et où l'éloignement collectif du Principe divin se doit d'être corrigé » par une « Descente » divine. On voit donc à quel point la traversée du symbole quadrangulaire de la triple manifestation, les « trois Mondes », par la Croix du Verbe salvateur se charge ici d'une signification intensément chrétienne et devient un symbole majeur du Temps qualifié, sans d'ailleurs perdre aucunement ses autres significations spatiales et initiatiques que l'on connaît habituellement.

Enfin, nous avons figuré ici d'après une reproduction du *Monde des symboles* paru en 1966 aux éditions Zodiaque de la Pierre-qui-Vire, la mosaïque du baptistère d'*Albenga*, en Etrurie, et qui date du ve ou vi^e^ siècle. Toute la symbolique temporelle du Christianisme y est enclose : la croix tridimensionnelle qui

> « est la plus parfaite image sacrée du monde... signe visible de la trinité dans l'Unité... »

est ici sur une surface à deux dimensions représentée sous la forme d'une étoile à six branches embrassant le triple monde sous la forme d'un triple Chrisme rappelant les six « Jours » de la création. Trois fois répétés sur chacun des trois mondes spirituel, animique et matériel, l'α et l'ω rappellent le devenir cyclique de la création divine organisée suivant le plan de Dieu, de la Genèse à l'Apocalypse.

> « Les douze colombes rendent présente l'Eglise universelle répandue sur tout l'orbe des terres emplissant le carré terrestre marqué aux quatre coins par les quatre étoiles » (*Le monde des symboles*, p. 336 et 338).



Mosaïque du baptistère d'Albenga
(Étrurie, Ve ou VIe siècle)

Les colombes par leur nombre rappellent les douze signes du zodiaque, donc le continuum Espace-Temps : douze est en effet le Temps (*trois*) multiplié par l'Espace (*quatre*)... Le monde manifesté, en un admirable « symbole du Centre », s'offre ici tout entier, dans une divine plénitude.

III. SATURNE ET JANUS

Le caractère cyclique du Temps illustré dans les quelques figurations symboliques que nous venons d'évoquer a comme conséquence — c'est l'objet de cet ouvrage de le montrer — d'expliquer pourquoi le « temps des hommes », l'Histoire, est soumis à ces « pulsations », ces « respirations », cette suite ininterrompue de progrès et de déchéances, de grandeur et de décadence qui composent le tissu de notre devenir. Nous pouvons lire dans les hexagrammes du Yi-King taoiste, le livre des Mutations :

> « La permanence invariable est impossible ; le soleil arrivé à son zénith doit décliner ; telle est la loi universelle de progression et de régression. Que les hommes en soient avertis... »

Les Grecs et les Romains ont richement illustré leurs méditations sur la nature métaphysique du Temps par des symboles comme celui de la Roue de Fortune auquel nous faisions allusion plus haut, et par leur mythologie. Anticipant en quelque sorte sur notre chapitre III, évoquons dès maintenant les fonctions essentielles de Saturne et de Janus. Le premier de ces dieux du Temps est avec Hermès l'héritier d'une grande partie des prérogatives du dieu égyptien Thoth, *le pinceau avec lequel écrit le dieu de l'Univers*, le Maître du Second Monde des Formes et des Lois, le grand Régulateur des Cycles du Temps.

Saturne dans la mythologie



Saturne-Kronos (figuré ici à l'intérieur de l'ouroboros du Temps cyclique dont il est le « maître » et avec ses attributs traditionnels, les Clefs du Second Monde et la Faucille lunaire) tient le Sablier qui symbolise les « renversements des pôles », passages d'un Cycle à l'autre

Aucune de ces « Puissances » appelées « dieux » n'offre mieux que Kronos-Saturne l'exemple de la succession des « règnes » au sein de la céleste hiérarchie. En cela,

aucune entité cosmique n'était plus apte à personnifier le cours cyclique du Temps.

Il est possible que Kronos, comme Ouranos, Hypérion, Géa, Rhéa, etc., représente le souvenir fixé dans la mythologie grecque d'*états antérieurs* du monde, de Cycles primordiaux de manifestation et que la mythologie « classique », celle dont le Père est Zeus, corresponde à l'actuel Cycle d'humanité.

On sait qu'« au commencement », avant même que le « Temps » se manifeste, la Materia Prima, le Chaos originel se trouve baigné dans la Nuit qui est une image de la divine Potentialité. La « Création » débute avec l'influx de l'Amour divin. « L'Amour » est donc ce nom admirable que les Grecs donnaient au principe moteur de l'Etre, ce principe créationnel, que le Christianisme adorera sous l'espèce du Verbe, et dans lequel il reconnaîtra la nature divine du Christ-Jésus : celui qui dira

« Je suis la Lumière et la Vie... »

« La Nuit et l'Amour », comme dans *Les hymnes à la Nuit* de Novalis... ! En fait, il est beau que les Grecs, par « pudeur métaphysique » pourrait-on dire, n'aient pas donné de visage anthropomorphique à l'une comme à l'autre : il semble que là encore, comme dans leur conception ésotérique du « Deus absconditus », le Dieu inconnu et suprême, ils aient réservé l'avenir »...

Mais le Chaos est déjà séparé en « eaux supérieures » et « inférieures », puisque sous la Nuit existe déjà son frère l'Erèbe : les Enfers, selon la conception homérique. De cette matrice « nocturne », naît une sphère immense ; l'œuf du monde qui « éclôt », se divisant en deux moitiés : le Ciel et la Terre, *Ouranos* (ou Uranus) et *Gaia* (ou Géa), couple métaphysique primordial de toutes les générations divines.

De cette union naissent les six Titans : Okeanos, Coeos, Crios, Hypérion, Japet et Kronos ; et les six Titanides : Théia, Rhéa, Thémis, Mnémosyne, Phoébé et Téthys. Le mot *titan* est formé des racines indo-européenne *tit*, fontaine ou source, et *ain*, abîme, non-existence, que l'on retrouvera dans *sat-an* ; il désigne les forces élémentai-

res et aveugles d'un cosmos en voie d'organisation. Parmi eux, on sait que le couple Okeanos-Téthys représente les eaux primordiales mais déjà terrestres, Hypérion le Feu astral, Thémis la loi, l'Ordre du Monde, Mnémosyne la mémoire et le pouvoir de l'Esprit.

De toutes les forces primordiales à peine encore émanées de l'Etre et qui accèdent lentement à l'existence, c'est Kronos, le plus célèbre des Titans, qui va capter et ordonner les forces prolifiques et indistinctes d'Ouranos : il représente la puissance créatrice et destructrice du TEMPS, le grand Ordonnateur, l'agent de la Loi de génération et de dégénération cyclique, la Forme où se coule la divine Volonté.

Mais que de luttes pour vaincre le Chaos encore régnant ! Car Ouranos et Géa n'avaient pas eu que les Titans comme progéniture : la Terre encore toute jeune était sans cesse bouleversée par leurs autres enfants : les Cyclopes, les Monstres aux Cent-bras, etc. qu'Ouranos tenait enfermés dans les profondeurs de la Terre. C'est alors que Géa pour mettre un terme à ce continuel désordre, forme le projet de les délivrer et obtient l'aide du plus jeune et du plus entreprenant de ses enfants : Kronos. Elle lui donne la faucille qui désormais devient le principal attribut du Temps. Dans l'ombre qui cache les amours de ses « parents », Kronos émascule Ouranos. Le sang de la blessure tombe sur la Terre et la féconde. Une nouvelle génération de puissances y prend naissance, parmi lesquelles les Géants, les Erinyes, les Méliades, mais surtout la grande Vénus-Uranie qui représente la Nature sous son aspect transcendant. Désormais Kronos-Saturne règne seul sur l'univers.

Cependant il porte la malédiction de son crime : sa mère Géa lui prédit qu'il sera lui aussi détrôné par l'un de ses fils. Aussi, non content de replonger ses frères monstrueux dans les ténèbres infernales, il dévore successivement tous les enfants que lui donne la Titanide Rhéa dont il a fait son épouse : ses filles Hestia, Déméter et Héra, et ses fils Hadès et Poséidon.

Pourtant, lorsqu'il lui naît un sixième enfant, Zeus, Rhéa, avec l'aide de Géa arrive à tromper son époux ; elle

substitue une pierre au nouveau-né et trouve asile dans une caverne de Crète où le futur maître de l'Olympe va grandir, veillé par les Nymphes et les Curètes et allaité par la chèvre Amalthée. Lorsqu'il sera parvenu à l'âge adulte, Zeus-Jupiter arrivera à faire restituer à son père ses sœurs et frères qu'il avait dévorés, et avec l'aide des puissances délivrées des Enfers soutiendra une longue guerre contre lui et les Titans, guerre à l'issue de laquelle Kronos-Saturne et ses frères, détrônés, iront remplacer dans le Tartare les autres enfants d'Ouranos.

Il semble pourtant que la punition « in infernum » de Saturne n'ait eu qu'une faible durée. La légende ne nous dit-elle pas en effet que le maître du Temps ayant renoncé à la souveraineté suprême, se réfugia en Italie et y reçut l'hospitalité de Janus, roi du Latium ? (*Latium* signifie cachette, refuge, du latin *lateo.*) Episode d'une grande importance, puisque nous y voyons d'une part Janus recevoir en récompense de Saturne la faculté de connaître l'avenir comme le passé, et que d'autre part les travaux agricoles auxquels se livre le dieu-Titan ouvrent sur la Terre le règne de l'*Age d'or.*

Le symbolisme de Saturne

Platon dans le *Cratyle* (396) écrit à propos de Kronos :

> « *Coros*, voilà le sens du nom de Kronos, non pas en effet *coros* « jeune garçon », mais « ce qu'il y a de pur » (*Catharon*) de « non mélangé » (*A — Keraton*), dans son « Esprit » (*Nous*). »

Nous retrouvons dans *Kronos* les trois consonnes sacrées *KRN*, mais aussi les racines indo-européennes qui ont abouti aux noms de la famille de *Cor, Ker, Cour*, et tous attachés à l'idée de Centre divin, de *cœur* ; d'autre part au mot grec *Noûs*, l'Esprit. On voit donc que le nom de *Kronos*, composé, dit-on, par Hésiode, se place au premier rang des vocables les plus sacrés. On peut en déduire l'idée suivante : le maître du Temps est le

« cœur » de « l'Esprit », le Centre vital du Principe, le Moteur donc de la Création divine.

Par ailleurs, on retrouve dans *Saturnus* le même suffixe que dans *di-urnus, noct-urnus*, et qui nous est parvenu intact dans le mot *urne* ; la racine *sat* signifie l'*Etre* en sanskrit. Saturne est la puissance protectrice de l'*Age d'or*,

> « règne correspondant métaphysiquement à l'état d'*être au sens absolu...* » Julius EVOLA, *La tradition hermétique* (p. 90).

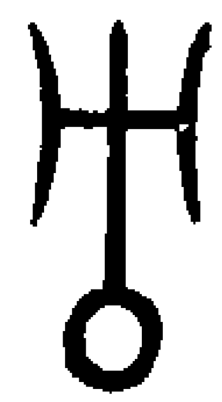
L'homme s'y trouve encore dans la plénitude de son *être créé*. On retrouve la même racine *sat* avec la même signification métaphysique dans le terme hindou qui désigne l'*Age d'or* : le *Satya-Yuga* (appelé aussi *Krita-Yuga*). L'accord sémantique entre la Puissance céleste et l'Age qu'elle régit est donc parfait. Ainsi *Saturne* peut-il être défini étymologiquement « *l'urne* » de « *l'Etre* », la Forme, le Vase sacré où vient se déposer l'influx émané du Principe, le dépôt, le siège des Lois divines. Saturne est à l'Etre suprême, au « Père », ce que le Graal est au Verbe divin, au « Fils ». D'où les affinités et correspondances qui existent entre le symbolisme de Saturne et celui de la Lune qui dans ce domaine, à une « octave » au-dessous, remplit la même fonction. Le croissant-faucille de Saturne matérialise d'ailleurs cette parenté lunaire.

On peut ainsi apprécier l'admirable complémentarité des noms de Kronos et de Saturne : le premier met l'accent sur le caractère dynamique du Maître du Temps, le second sur son aspect formateur dans l'organisation du cosmos.



Si maintenant nous examinons le hiéroglyphe de Saturne, nous constatons d'abord qu'il est composé d'une croix, symbole de la Manifestation, de la pénétration de l'Esprit dans la Matière, et qu'à cette croix pend une sorte de serpent déroulé selon le profil d'un Vase, d'une Coupe. Le hiéroglyphe d'Uranus

comporte aussi, en sa partie supérieure, cette croix, mais celle-ci y est comme enfermée entre deux lignes verticales :



la dualité cosmique Ouranos Géa. De plus, le cercle de vie est clos. Saturne délivre la croix, ouvre le cercle et le déroule vers le bas, suivant la forme d'un serpent déroulé, image de l'influx créateur d'Ouranos maintenant répandu dans la Manifestation. La tradition hindoue exprime le même geste en disant que le serpent *Shesha* se déroule pour porter la Vie de *Vishnou* dans les Cycles de création.

La prééminence de la croix nous rappelle la matérialité du lieu où se propage l'influx divin : les quatre directions de l'Espace. D'où l'appellation de « dieu de la Terre » que l'on donnait parfois à Saturne : depuis le « Centre », il « transmet » la Vie, le Feu, la Kundalini à la Terre, mais selon des Lois, selon un Ordre aussi divin que rigoureux. Ces lois *ne peuvent* être transgressées : d'où l'aspect sévère, rigoureux, impitoyable de Kronos-Saturne, maître des Cycles du Temps qualifié.

Ces cycles sont ses « enfants » qu'il dévore. Mais, ce faisant, Saturne *s'incorpore* également toutes les causes, toutes les expériences passées : il est la Mémoire du cosmos, la Coupe de l'Etre, *Sat-urnus*. C'est pourquoi il personnifie, avec une grandeur tragique, l'universelle loi de causalité, le KARMA, qui régit les individus comme les civilisations. On l'appelait aussi le « grand justicier » (sans qu'il y ait lieu de le confondre avec « le Roi de Justice » : Jupiter). Selon que l'homme met ou nom les actes et les pensées de sa vie en conformité avec la Loi divine, le *dharma* hindouiste, la loi d'Amour et de renoncement chrétienne, il allège ou alourdit son karma, et pour lui la Coupe de Saturne se vide ou s'emplit.

Ainsi, Saturne en tant que Loi karmique s'incorpore l'essence de toute vie et recueille dans sa Coupe tout ce que produit cette vie. Ce dépôt, ces causes seront libérées lors d'une nouvelle naissance. Dans le domaine de la psychologie symbolique, Saturne personnifie la mentalité qui analyse et sépare mais qui aussi se concentre sur les éléments de son analyse afin de contruire un concept

analytique. Ici son travail se trouve étroitement lié à celui de **Vénus** (Vénus-Uranie d'une part, Vénus-Aphrodite de l'autre) qui représente la plus haute intelligence de l'Ego, et à Hermès-Mercure, l'Intuition spirituelle. Ce n'est pas pour rien qu'une tradition iconographique — dont le sens est trop souvent perdu de vue — représente le vieillard Saturne tendant un miroir à Vénus...



Enfin nous découvrons aussi le sens de cette filiation « cyclique » (à laquelle nous ne pouvons faire qu'allusion ici sous peine de sortir de notre sujet) entre Mercure-Vénus (l'Hermaphrodite), puis Vénus se séparant de Mercure (fin de l'Hermaphrodisme, fin de l'Age d'Or) ; enfin Saturne attachant à la Croix, à l'Arbre de Vie, ce serpent qui fait succomber Eve à la tentation. (« *Vous serez comme des Dieux !...* »), et qui fonde la relation hermétique entre Satan et Saturne.

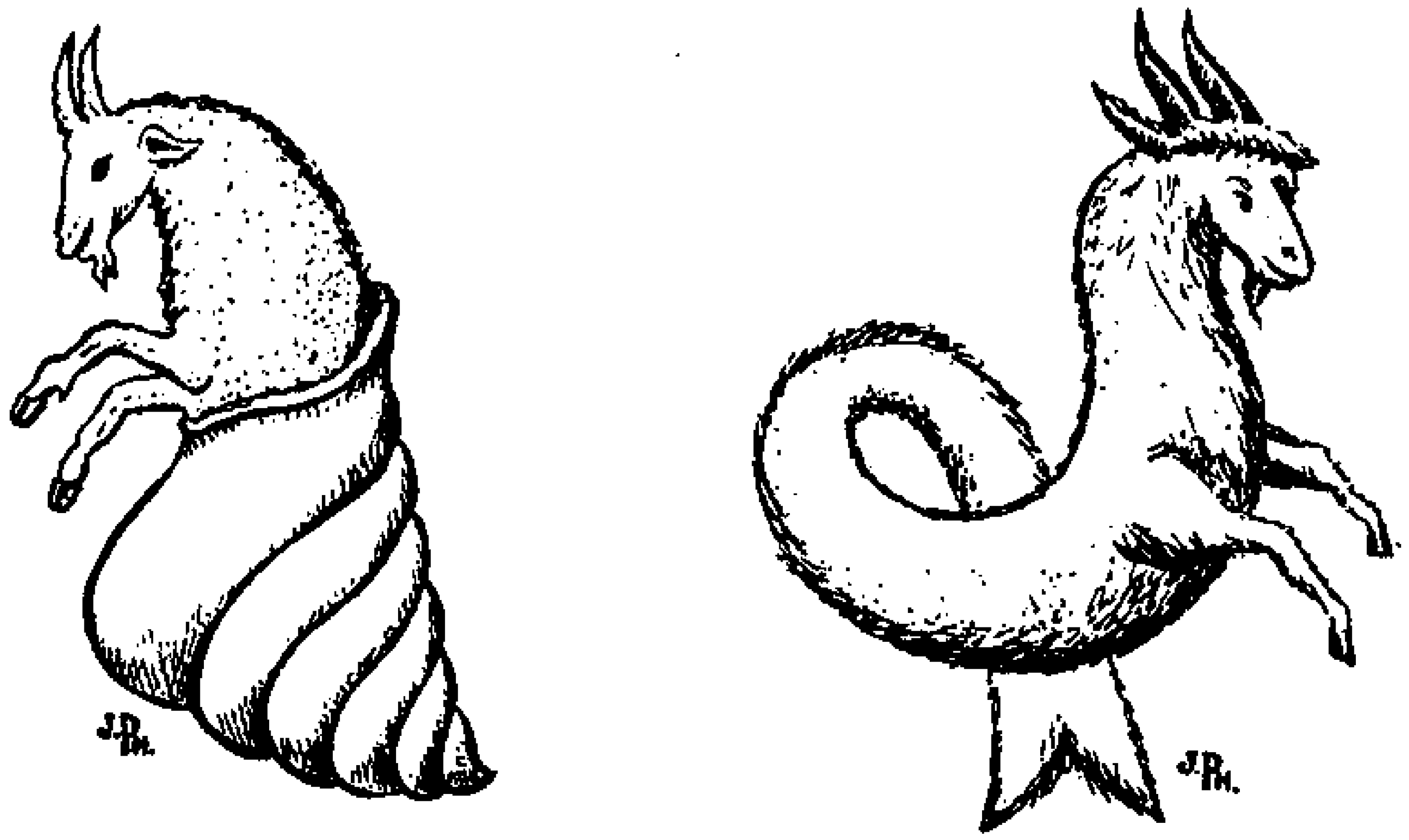
Saturne dans le zodiaque

Saturne est, selon la tradition astrologique, on le sait, régent des signes du Capricorne et du Verseau, mais depuis la découverte d'Uranus en 1781, on a, de façon très logique d'ailleurs, attribué le Verseau à cette dernière planète. Par ailleurs l'astrologie hindoue et tibétaine attribue parfois aussi le signe des Poissons à Saturne. Mais il ne fait pas de doute que le signe le plus « saturnien » est le signe de terre du Capricorne. Aussi est-ce uniquement lui que nous examinerons, de manière très succincte.

Le Capricorne est le dixième signe du zodiaque. Le nombre DIX représente, jusque dans notre arithmétique, la fin d'une numération et le passage à une numération supérieure. 10, c'est « 1 », force positive, initiale, fécondant « 0 », champ de manifestation, espace limité : c'est le début d'un nouveau Cycle de manifestation. La cuspide du signe du Capricorne correspond en effet au solstice

d'hiver et marque la fin et le début du cycle zodiacal et solaire d'un an de 365 jours 1/4 : le « nouveau soleil », le « Nouvel Hélios » (trois jours après le solstice), ce Noël où la tradition marque l'incarnation du Verbe sous la forme du Christ-Jésus. Or, parallèlement à ce cycle de gestation divine de neuf mois (puisque l'Annonciation à Marie est fixée au 24 mars), une antique tradition orientale fixe de façon symbolique « l'engendrement » du monde au début du signe du Bélier et son « achèvement » à celui du Capricorne.

On connaît l'importance symbolique des parallélismes zodiacaux entre les deux Saint-Jean qui correspondent aux deux solstices (voir en particulier René Guénon, *Symboles fondamentaux de la science sacrée*, Gallimard, 1962, chap. XXXVI et Augustin Berger, *Le temple, chronologie du monde*, chap. IV du n° 238 d'*Atlantis*), avec les notions de « portes solsticiales » à l'intérieur du zodiaque : la « porte des hommes » correspondant au Cancer, début de la phase ascendante du cycle annuel, lorsque les jours commencent à diminuer ; et la « porte des dieux » correspondant au Capricorne, début de la phase descendante. Or Saturne, régent de ce dernier signe, est le « Pont » qui permet la « descente » de la Vie sur les plans physiques les plus denses, dans la matière la plus grossière. Ce n'est donc pas « par hasard » que le Verbe divin « choisit » ce « pont » pour s'incarner sur Terre au début de la période la plus « noire » de « l'Age sombre », du Kali Yuga, dernier de notre Cycle d'humanité. Ce n'est pas « par hasard » que Saturne, par un symbolisme alchimique très profond, alors qu'il symbolisait l'OR au début du Cycle, correspond actuellement au plus « vil » des métaux : au *plomb* ; et que c'est au cœur, dans le « creuset » de ce noir métal que Celui qui est la Lumière et la Vie vient accomplir sur le plan terrestre son œuvre de Rédemption, promesse d'un « Rachat » surnaturel et de ce retour à l'Age d'Or qui, après la fin du Cycle, marquera le début du suivant.



Deux figurations traditionnelles du Capricorne



Le hiéroglyphe du Capricorne participe d'une double nature et indique à la fois une « descente » et une « remontée ». Il est la simplification d'un corps de chèvre se terminant en queue de poisson : le poisson est la vie qui plonge dans la matière, qui plonge au plus profond de la vase (le Capricorne est un signe de terre, en complémentarité avec son opposé le Cancer signe d'eau) ; la chèvre symbolise la vie qui tend à se détacher de la matière (la nouvelle naissance) et cherche à grimper sur les plus hauts sommets. Le Capricorne est le « nœud » du cycle zodiacal annuel, le lieu symbolique où l'ouroboros se mord la queue. Spirituellement, c'est le lieu du « choix » : le serpent qui délimite la Coupe de Saturne représentera pour l'homme non encore évolué toutes les tentations du monde manifesté ; pour l'autre, pour l'initié, il sera le Feu originel, l'énergie de la Kundalini qui, maîtrisée, l'élèvera vers les plus hauts sommets.

A Delphes, sous le trépied de la Sybille, dans les représentations des coursiers du char solaire, le Capricorne était symbolisé par un dauphin et le Cancer par un poulpe, figurations marines de la vie des âmes qui, selon une tradition commune à l'Orient et à l'Occident, « descendent » par la porte « sud » du zodiaque : le Cancer ; et « remontent » par la porte « nord » : le Capricorne (dans le sens inverse de la « descente » traditionnelle des dieux par ce dernier signe). On sait l'application poétique et initiatique qu'Homère a faite de ce symbolisme de « passage » dans ce fragment de l'Odyssée où il décrit la grotte d'Ithaque, l'antre des Nymphes, véritable temple zodiacal, caverne cosmique où les entrées correspondent à la « porte des hommes » et à la « porte des dieux ».

Un autre aspect de la complémentarité des signes opposés occupés par les deux Saint-Jean a été rappelé aussi par Augustin Berger dans cette même étude sur *Le temple, demeure symbolique*, page 112. Elle est d'une extrême importance : c'est la constatation que les périodes de révolution de Saturne, régent du Capricorne, et de la Lune, régente du Cancer, sont toutes deux définies par le nombre 29 : 29 jours 12 h 44 m, et 29 ans 168 jours.

Le symbolisme de Janus

Nous ne répéterons évidemment pas ici le passage de la même étude (page 103 et 104 du n° 238) où Augustin Berger rappelle la fonction de *Janitor* attribuée chez les Romains à Janus, « celui qui ouvre et qui ferme les portes du cycle annuel », ainsi que sa relation avec les petits et grands mystères qui faisaient de lui le dieu de l'initiation, et comme le précurseur dans la religion romaine de « l'église » johannite du Christianisme. On lira également avec grand profit les deux études de René Guénon (p. 145 et 250) insérées dans *Symboles fondamentaux de la science sacrée* (NRF, 1962), où celui-ci insiste justement sur le caractère initiatique et pré-johannite de l'antique culte de Janus, et sur les formes plus particulièrement ésotériques prises parfois par les figurations du Dieu à double face.

C'est le roi Numa qui en institua le culte, trahissant par là l'origine étruque du dieu auquel il avait consacré un

passage couvert situé près du Forum. Ouvert pendant la guerre pour indiquer que Janus était « parti » lui-même aux côtés des soldats, on le fermait en temps de paix. Aussi le passage, qui tenait lieu de temple ne fut-il pas fermé plus de trois fois dans l'espace de sept siècles : une première fois sous Numa, la seconde fois après la deuxième guerre punique, et la troisième sous le règne d'Auguste.

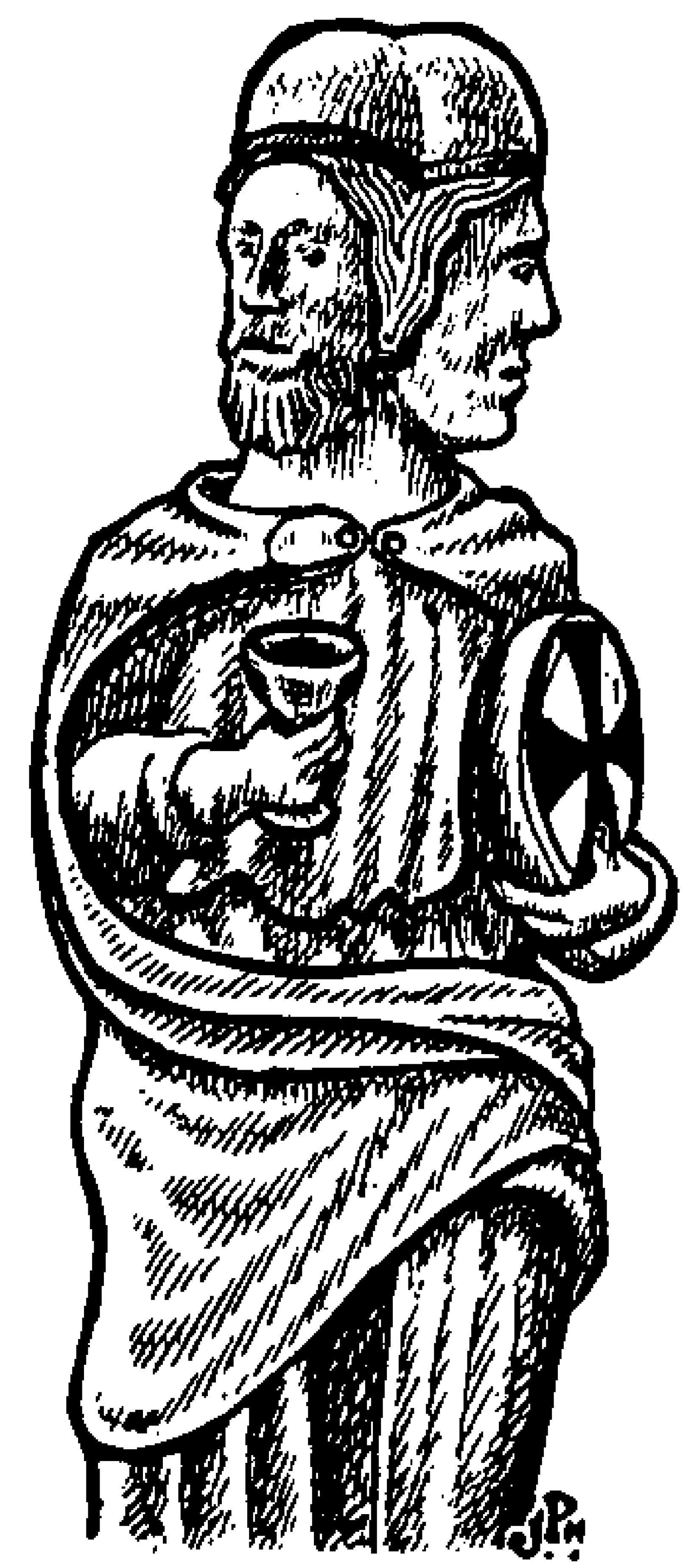
Sa fête tombait le 9 janvier, et le mois de janvier, *Januarius*, lui devait son nom. Pour le nouvel an, les Romains s'offraient des friandises et des médailles de cuivre où était figurée la double tête de Janus : ces présents, *strenae*, sont nos étrennes aujourd'hui.

Toutes les figurations antiques de Janus sont caractérisées par la présence de deux objets symboliques : une clef dans la main gauche, un sceptre dans la droite, emblèmes, respectivement, des pouvoirs sacerdotal et royal. Mais dans les représentations complètes, il y a deux clefs, d'or et d'argent, en rapport symbolique étroit avec grands et petits mystères, paradis céleste et terrestre et, en ce qui concerne les portes solsticiales, la « porte des dieux » et la « porte des hommes ». On voit donc à quel point le symbolisme de Janus représente un approfondissement du symbolisme saturnien du Capricorne quant à l'idée de cycle, collectif et individuel, et de « choix » crucial entre la voie profane et la voie initiatique et « libératrice » de la « Roue » du devenir.

Nous retrouvons cette fonction de « portier céleste » à tous les degrés de son symbolisme :

> « Tout ce que tu vois, le ciel, la mer, les nuages, les terres, ma main le ferme et l'ouvre tour à tour. Je possède seul la garde de l'univers immense. Le pouvoir d'en faire rouler les gonds m'appartient sans partage... » (Ovide, *Les Fastes*).

Que la représentation du dieu bi-frons Janus ait survécu au bouleversement mythologique apporté par le Christianisme est déjà fort révélateur. (On connaît entre autres les deux figurations de la cathédrale de Chartres.) Mais il est encore plus émouvant de voir sa représentation revêtir des formes plus particulièrement ésotériques au



Le Janus
du portail royal
de la cathédrale
de Chartres

sein même du Christianisme initiatique. C'est ainsi que Charbonneau-Lassay avait attiré l'attention en 1925 sur un cartouche peint sur une page détachée d'un livre manuscrit d'église, datant du xv[e] siècle, et trouvée à Luchon. Nous reproduisons ci-dessous ce dessin d'après la gravure insérée à la page 146 du livre de René Guénon susnommé. On remarque qu'au visage féminin correspond une clef unique (le pouvoir sacerdotal), qu'au visage masculin et barbu correspond le sceptre (le pouvoir royal). Les deux visages sont coiffés d'une couronne, mais surtout surmontés du monogramme IHS et d'un cœur.



Le Janus de Luchon, symbole du triple temps

On voit ainsi matérialisé ici au bénéfice du Christ la signification ésotérique fondamentale de Janus, commune à l'Orient et à l'Occident. Janus porteur du Christ est ici *maître du triple temps*. Au-dessus de la dualité présent-avenir, qui est une dialectique déchirante, il superpose l'insaisissable, irreprésentable et pourtant Eternel Présent qui comprend toute la réalité, tous les aspects de la manifestation. C'est la fonction divine du *trois* qui transcende le *deux*, l'œil frontal de Shiva qui figure le « sens de l'Eternité », le « moteur immobile » d'Aristote, et ici le Verbe coéternel avec le Père, celui qui a dit :

> « Je suis l'*Alpha* et l'*Oméga*, le principe et la fin », Apocalypse XXI, 6.

IV. LE TEMPS CYCLIQUE

L'échelle des cycles

Nous réservons aux développements à venir sur les rythmes du Temps qualifié l'occasion d'étudier tel ou tel cycle en particulier. Ainsi examinerons-nous au chapitre VI, car il est le fondement de la doctrine traditionnelle des cycles, le cycle précessionnel de 25.920 ans. Contentons-nous ici au passage d'embrasser du regard de l'esprit l'étendue formidable des cycles qui peuvent être envisagés du point de vue humain, depuis le « pas » de notre cœur qui bat 72 fois par minute, aux milliards d'années considérés par la tradition hindouiste.

Dans cette rapide énumération nous écartons les cycles les plus courts, des périodes intra-atomiques à notre semaine de sept jours.

Le cycle lunaire (révolution synodique) : 29 jours 12 h 44' ;
Le cycle zodiacal et solaire annuel : 1 an de 365 jours 1/4 ;
Le cycle de Mars : 687 jours ;
Le cycle de l'activité solaire : 11 ans ;
Le cycle de Jupiter : 11,86 ans ;
Le cycle de Saros qui conditionne les éclipses : 18 ans 11 jours ;
Le cycle luni-solaire de Méton : 19 ans ;
Le cycle Saturne-Jupiter : 19,9 ans ;
Le cycle de Saturne : 29 ans 168 jours ;
Le cycle de Neptune-Saturne : 35,9 ans ;
Le cycle Uranus-Saturne : 45,3 ans ;
Le cycle d'Uranus : 84 ans ;
Le cycle de Neptune : 165 ans ;
Le cycle de Pluton : 248 ans ;
Le cycle lunaire chaldéen : 600 ans ;
Le cycle sothiaque égyptien : 1.440 ans ;
L'ère zodiacale, 12[e] partie du cycle précessionnel et cycle hindou de Rama : 2.160 ans ;

Le cycle de Daniel : 2.520-2.592 ans ;
Le cycle d'Enoch : 7.000 ans ;
Le grand cycle d'Esdras (143 × 49) : 7.007 ans ;
La Grande Année grecque : 12.960 ans ;
Le cycle du déplacement du grand axe de l'orbite terrestre : 20.700 ans ;
Le cycle zodiacal précessionnel : 25.920 ans ;
Le cycle de l'obliquité de l'équateur : 40.000 ans ;
Le Manvantara ou Cycle d'humanité : 64.800 ans ;
Le cycle de la variation de l'excentricité de l'orbite terrestre : 92.000 ans ;
Le Kalpa ou Cycle de 14 Manvantaras : 907.200 ans ;
Le cycle du jour d'une année de Brahma : 64.411.200 ans ;
Le Para ou Vie de Brahma (cent années de Brahma) : 2.351.008.800.000 ans (2.351 milliards d'années).

On a pu remarquer que la plupart de ces chiffres sont... des *nombres*. Mais que dirons-nous lorsque nous aurons rappelé ces harmonies fondamentales que, pour la plupart nous a remises en mémoire la lecture du beau *Livre des cycles* de Raoul Auclair (« Aux Portes de France », 1947) ? Ecoutons :

Notre cœur bat 72 fois par minute.

Nous respirons 25.920 fois par jour.

Si nous prenons 72 ans comme durée moyenne ou théorique de la vie, celle-ci compte : 360 × 72 = 25.920 jours.

72 ans représentent un « jour » du cycle précessionnel c'est-à-dire le temps que met le point vernal pour franchir un degré du zodiaque en raison de la précession des équinoxes.

Une journée comprend 1.440 minutes.

La lumière en jour solaire parcourt 25.920 millions de kilomètres.

La surface des terres émergées est sur la Terre de 144 millions de km². Les mers occupent 72 % de la surface du globe.

La Terre, à raison de 30 km à la seconde (dans sa révolution autour du soleil) couvre 2.592.000 km par jour.

La surface de la Terre est la 12.000ᵉ partie de celle du soleil.

La distance moyenne de la Terre au soleil est de 12.000 diamètres terrestres, et à la lune, de 30 diamètres terrestres.

La masse de la lune est le 72ᵉ de celle de la Terre.

Le volume de Saturne est 72 fois celui de la Terre.

Le soleil (et tout le système solaire) se déplace vers l'*Apex* (Véga de la Lyre) à la vitesse de 72.000 km à l'heure (cette étoile de Véga sera la polaire dans 12.960 ans).

Toutes les mesures de ces corrélations biologiques et cosmiques, on l'a remarqué, sont des multiples de *trois* ou de trois au carré : *neuf* ; elles exaltent la *Triade* et l'*Ennéade* divines...

Hélas, ces harmonies cosmiques qui témoignent d'une prodigieuse *unité* de plan, comme d'une relation métaphysique entre les plus petites comme les plus grandes des parties composantes du cosmos, ces relations, spirituelles et matérielles à la fois, qui permettraient de hausser la science au niveau spirituel de la plus haute Poésie comme de la plus véritable Connaissance, et qui pourraient servir de base à de magnifiques hymnes religieux, ne sont dans notre civilisation intellectualiste et obscurantiste de la Fin des Temps, enseignées ni par le professeur de faculté, ni par le prêtre...

Devant les rouages vertigineux de cette horloge cosmique dont les « roues dentées », les « ancres », les « chaînes », les « pivots », les « balanciers », et les « arches » s'étagent dans toutes les dimensions en un espace-temps « peuplé » dont seules peut-être dans l'histoire de l'art ooccidental les prodigieuses architectures de Piranèse nous offrent une correspondance plastique, devant cette cathédrale dont les cycles emboîtés forment les innombrables pierres, deux attitudes humaines, nous semble-t-il, sont prévisibles : l'adoration ou l'effarement. Si la première réaction (nous l'espérons, lavée de toute sentimentalité !) ne peut qu'être celle des esprits véritablement spirituels, nous pouvons prévoir que la seconde sera celle des intelligences tournées davantage vers l'aspect pratique des phénomènes, et en particulier vers leur aspect *quantitatif*. Certes la nature *physique* et *mathématique* de

l'enseignement traditionnel des Cycles *doit* être prise *aussi* en considération et ce n'est pas le dessinateur que nous sommes qui reprochera à quiconque d'essayer, à partir des données numérales traditionnelles, de couvrir des rames de papier de schémas et de calculs particulièrement passionnants. La tentation est vraiment trop forte pour que nous eussions pu songer à y résister nous-même...

Mais nous ne saurions trop également mettre en garde nos lecteurs, et ceux en particulier que passionnent ces problèmes numériques du Temps, devant la tentation de réaliser *à notre époque* une synthèse mathématique *exacte* des données traditionnelles, d'abord et surtout parce que, extraordinairement éloignés que nous sommes de la Source Primordiale d'Enseignement, nous ne travaillons plus à l'heure actuelle que sur des éléments de tradition très nombreux certes, mais *mutilés* et parfois déformés, ensuite parce que, malgré notre besoin de conserver une mentalité traditionnelle, nous sommes tous à notre insu amenés à prêter aux matériaux arithmétiques considérés une nature *quantitative* (celle que l'on nous a enseignée à l'école) et non forcément *qualitative*, attitude qui seule pourrait nous donner la clef spirituelle de compréhension véritable.

Pourtant c'est à *partir* de ces difficultés, qui ne faisaient qu'aviver notre soif, que nous nous sommes aperçu que nous étions dans un temps où une tentative de synthèse impensable au début de ce siècle devenait au contraire au fil des années de moins en moins impossible. Ces raisons nouvelles, on ne les connaît malgré les apparences qu'encore médiocrement quant à leurs implications « bouleversantes » : c'est d'une part la mise à la disposition des Occidentaux de matériaux traditionnels autrefois insoupçonnés, concernant à la fois les traditions orientales et occidentales (que les meilleurs esprits se décident enfin à reconnaître *complémentaires* et non *antagonistes*), d'autre part c'est la *métamorphose* des sciences profanes (au niveau des chercheurs davantage hélas qu'à celui des « philosophes des sciences ») quant aux fondements mêmes de la vision du monde et aux apports sensationnels de l'archéologie qui a ruiné les schémas « rassurants » que certains se faisaient

du « progrès » de l'Homo Sapiens. On peut dire que la jolie « pièce montée » de la science du XIXe siècle est par terre, et qu'avec de nouveaux matériaux (que la plupart prisonniers encore de schémas mentaux vieux d'un siècle, se refusent à utiliser), de nouvelles synthèses sont possibles, où beaucoup d'antagonistes anciens entre science profane et Tradition fondent déjà comme neige au soleil.

L'histoire qualifiée par le Temps

Non, ce n'est pas « par hasard » ou par l'effet d'un déterminisme uniquement mécanique et matériel que certaines quêtes, certaines études, certaines constructions autrefois impossibles sont aujourd'hui possibles. Rien ne se fait qui ne réponde à une *correspondance* profonde entre le microcosme et le macrocosme à un moment donné de l'état global du cosmos, et, en ce qui concerne l'Humanité, de l'évolution de la planète *vivante* sur laquelle nous nous trouvons. Notre triple nature, corpus-animus-spiritus, nous met, à tous les niveaux de notre existence, en *correspondance* étroite, soit harmonique, soit disharmonique (bien que se fondant dans une harmonie supérieure), avec l'ensemble de la manifestation elle-même étagée qualitativement selon le schéma métaphysique des Trois Mondes, physique, animique et spirituel.

Heureuses les intelligences qui, devant cette Cathédrale indicible du Monde visible et invisible comprendront leurs propres limites sur le plan de l'humaine raison et, dans la connaissance intuitive de la Voie qu'ils devront suivre, s'écrieront avec saint Augustin :

Credo ut intelligam,

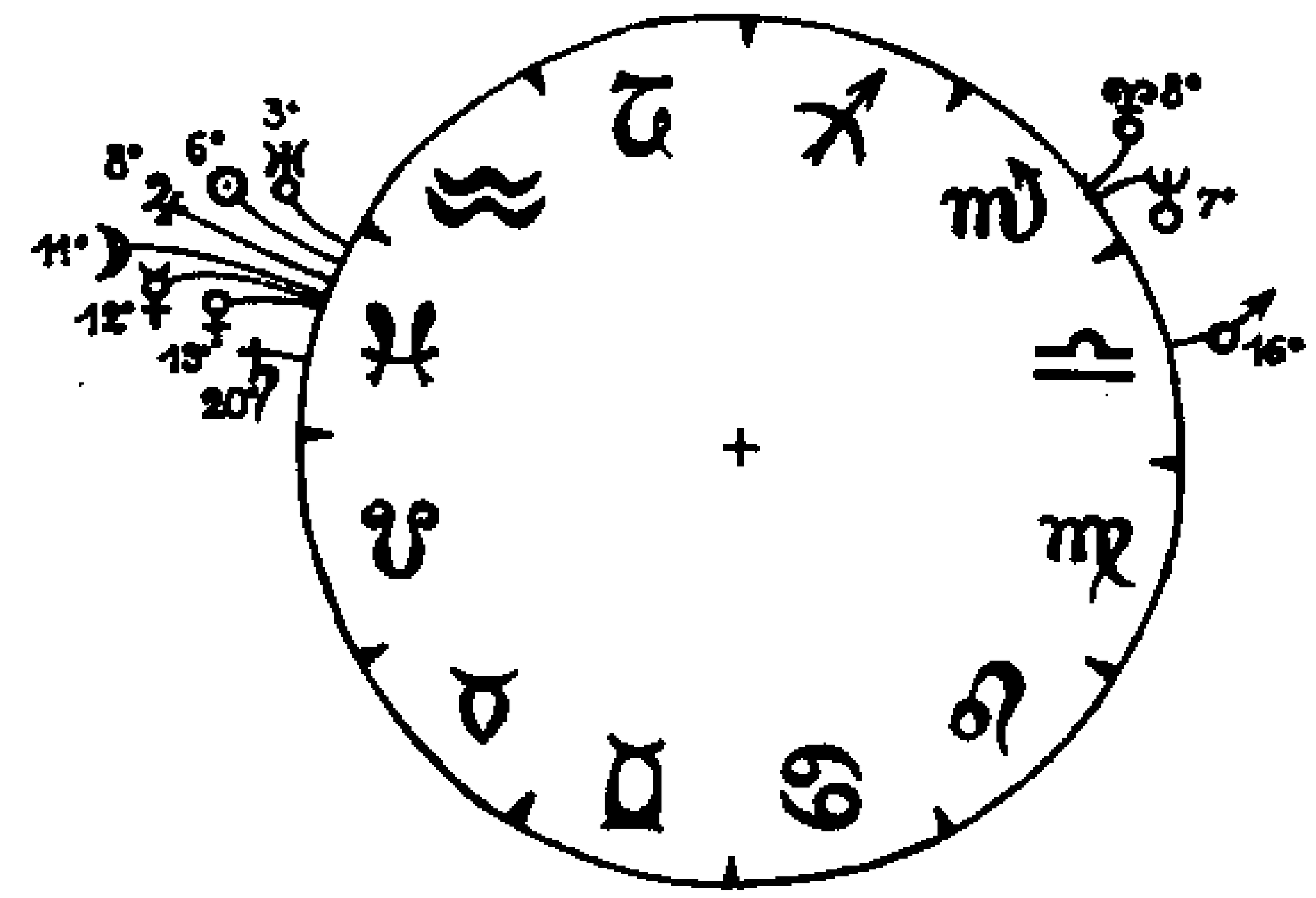
et avec saint Bernard :

« Seigneur, faites que je croie afin que je comprenne ! »

Ceux-là seront capables (et sans jamais d'ailleurs éluder la rigueur des calculs et la justesse des figures !) de traduire sans sollécisme les dialogues de la Terre et du Ciel et d'interpréter les signes planétaires et stellaires de notre propre devenir. Car, répétons-le à l'égard de ceux, hélas nombreux qui n'ont de l'astrologie qu'une conception mécanique et matérielle, *donc* superstitieuse, les astres ne sont pas les causes mais, par leurs positions indéfiniment changeantes, les symboles de l'état indéfiniment changeant du monde et des rapports de ses diverses parties entre elles. Aujourd'hui l'astrologie, effroyablement déchue, n'est presque plus qu'une simple technique de prédiction à courte échéance et de précaire certitude, manipulée par des individus des deux sexes qui n'en recherchent que le très matériel profit et se moquent éperdument de la « musique des sphères »... Un petit groupe de chercheurs contemporains qui ont la tête philosophique et même traditionnelle réagit heureusement et pose les bases déjà d'une relative renaissance, mais il est certain qu'envisagée dans son ensemble, la chose aujourd'hui appelée « astrologie » justifie une grande partie de l'actuel mépris des hommes de science, déjà sourds à la notion même de « science sacrée ».

Car en cette fonction primitive de « science sacrée », l'astrologie traditionnelle avait en effet comme premier et principal objet la science des Cycles et du Temps qualifié, et ceci en Egypte comme en Chine, dans les vallées de l'Euphrate comme de l'Indus, dans le monde celte comme en Amérique précolombienne. La base de qualification métaphysique du Temps était certes alors comme aujourd'hui ce « dialogue » entre la fixité des douze signes zodiacaux et la mobilité des sept astres principaux. Nous avons vu que la durée de rotation des planètes autour du soleil constitue la base numérique de cycles fondamentaux, mais il semble que les trop rares astrologues contemporains qui travaillent à nouveau sur l'astrologie mondiale aient perdu une grande partie de la signification traditionnelle des aspects présentés entre eux par ces planètes. Certains, encouragés par la découverte (ou redécouverte) du XVIIIe siècle à notre siècle, des trois planètes les plus lentes et les plus lointaines, Uranus, Neptune et Pluton, accordent

à nouveau toute leur attention aux aspects relativement rares et prolongés présentés par ces trois planètes avec les deux planètes « lourdes » connues dans l'antiquité : Jupiter et Saturne. En particulier, la *conjonction* de deux ou plusieurs de ces planètes lentes sur un point du zodiaque fait l'objet de réflexions fructueuses quant à la concomittance de ces aspects avec certaines périodes critiques de l'Histoire des hommes. (Voir particulièrement l'ouvrage de Michel de Socoa. *Les grandes conjonctions*, Chacornac 1951.) Il semble que parmi les signes célestes ceux-là doivent être particulièrement observés et interrogés.

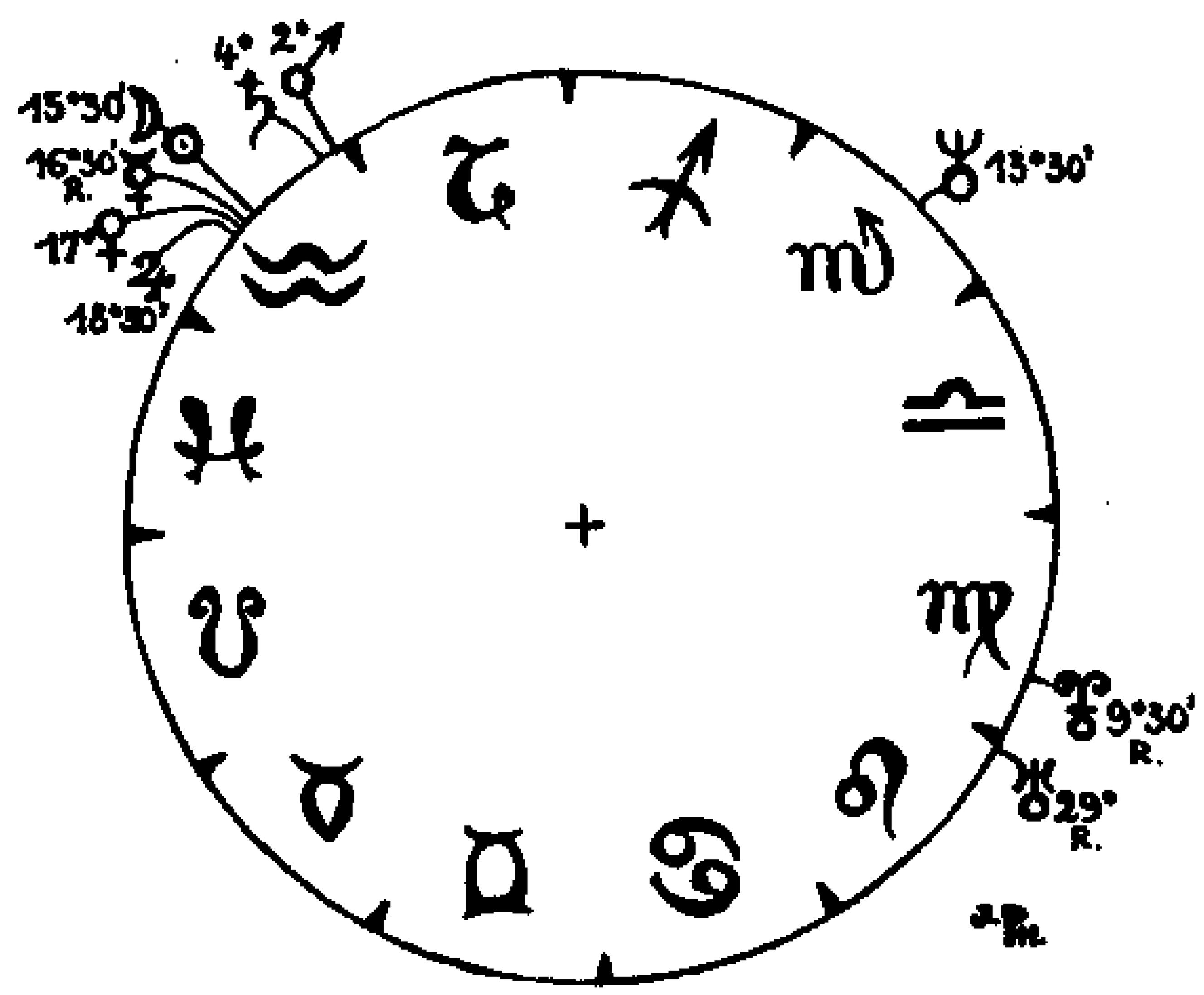


Doriphorie du mois de mars de l'an-6 av. J.-C.

Des conjonctions exceptionnellement importantes ne peuvent pas ne pas attirer l'attention des astrologues sur des variations célestes couvrant de longues périodes : ce sont les *doriphories*, c'est-à-dire l'accumulation en un seul signe, et parfois en quelques degrés du zodiaque, de cinq à sept astres. Nous avons choisi de représenter ici deux de celles-ci qui pour nous ont une particulière signification cyclique : l'entrée du monde terrestre dans « l'ère des Poissons » en mars de l'an — 6 : sept astres

sur dix sont en ce signe, et la très rare conjonction Neptune-Pluton se situe en un autre signe d'eau : le Scorpion ! Cette extraordinaire conjonction devait précéder de très peu ou marquer exactement la conception du Christ.

Le second thème figure le ciel du 4 février 1962, particulièrement « symétrique » du premier avec ses sept astres dans le signe du Verseau. Nous commenterons cet aspect céleste dans le Chapitre IX, bien qu'à la limite une figure aussi « parlante » puisse se passer de commentaires.



Doriphorie du 4 *février* 1962, 21 *h GMT* (*Nouvelle Lune*)

Ainsi, conjonctions, doriphories, cycles planétaires servent à préciser, rappeler, prévoir, et surtout qualifier — pour celui qui a la Clef de cette qualification métaphysique — un état spirituel de l'Humanité à un moment de son Histoire. La divine régularité des mouvements des « significateurs célestes » autorise par ailleurs, mais avec prudence, toutes les prévisions. L'alchimiste qui avant tout « imite » la nature dans son mode opératif, travaille donc en étroite collaboration avec l'astrologue — s'il n'est astrologue lui-même — car les « états » terrestres signifiés par les aspects célestes intéressent le milieu biologique de

la planète tout entière, et l'homme y est profondément immergé.

Dans ce « temps qualifié » n'adviennent que les événements étroitement permis par la nature de ce temps, et la part indéniable de liberté humaine est elle-même « prévue » dans ce processus ; elle ne saurait déranger l'ensemble du « plan » céleste et divin. A chaque instant le monde est ainsi en équilibre, mais cet équilibre est lui-même fondé sur le mouvement même,

« image de l'immobile Eternité... »

De plus, et nous revenons là au nœud du problème, la Tradition enseigne que, à l'intérieur d'un Cycle d'humanité, le rythme de l'apparent « écoulement » du Temps subit une accélération croissante en même temps qu'une altération continue à mesure que le monde s'éloigne de sa « jeunesse » et « dégénère » en toutes ses parties. Car l'alchimiste comme le mystique le savent, la nature elle aussi tout entière participe de l'involution planétaire et reflète la « disharmonie » croissante entre le microcosme et le macrocosme ; mais il semble bien que l'homme « précède » cette déchéance et en porte — dans la mesure où il est conscient — une grande part de responsabilité.

Le Temps cyclique image de l'Eternité

Avant de clore cet exposé très incomplet, nous nous permettrons un dernier regard « exercé » par la notion de Temps qualifié, sur un symbole extrêmement connu et au sujet duquel nous n'ajouterons rien, si ce n'est qu'il exprime lui aussi — en plus de ses multiples significations hermétiques déjà élucidées — la vérité d'un enseignement cyclique. A.R. Darry, en effet, à la page 110 de *La philosophie des nombres* (Omnium Littéraire, 1966) s'exprime ainsi sur ce symbole dans lequel on aura bien sûr reconnu le fameux *carré Sator :*

> « Il peut être lu dans toutes les directions sans que sa signification en soit altérée... Or, si ceux qui se sont

penchés sur la traduction de cette énigme sont d'accord pour traduire SATOR par le semeur, le créateur, OPERA par travaux (ou par le verbe œuvrer), ROTAS par cycles, TENET par tient ou soutient, la discussion demeure ouverte quant à la signification d'AREPO qui n'a pas de sens commun en latin. A notre avis, la solution est ridiculement simple : puisque AREPO est l'inverse d'OPERA, nous lirons : le Créateur, par inversion (par une œuvre inverse), maintient ses œuvres cycliques (ou maintient et opère les événements répétés périodiquement),... toute la création se fait et se maintient par le renouvellement d'un processus de fractionnement de l'énergie primitive « divine »...

S	A	T	O	R
A	R	E	P	O
T	E	N	E	T
O	P	E	R	A
R	O	T	A	S

Et c'est au poète de la plus haute métaphysique, à Platon, que nous demanderons de conclure par cette admirable page du *Timée* (37, 38) que nous avons appelée « *La naissance du temps* » (traduction Léon Robin, NRF, bibliothèque de la Pléiade, t. II, p. 452 et 453).

« Or, quand il vit le monde en mouvement et en vie devenir le Temple des Eternelles Puissances, le Père qui l'avait engendré fut saisi d'admiration, il fut réjoui et eut l'idée de le porter encore à plus de ressemblance à l'égard de son modèle ; car de même que ce modèle se trouve être un « Vivant » éternel, de même, il entreprit de rendre tel, autant qu'il était possible, cet univers (...) Aussi eut-il l'idée de former une sorte d'image mobile de l'Eternité : tandis qu'il organisait le Ciel, il forma, d'après l'Eternité immuable en son unité, une image à l'éternel déroulement rythmé par les Nombres : et c'est là ce que nous appelons le Temps (...) qui imite l'Eternité en décrivant des Cycles au rythme des Nombres divins... »

Que l'âme du grand Platon veuille nous guider dans nos exposés ultérieurs, qui n'auront pour objet que d'observer cet « *éternel déroulement rythmé par les Nombres* », et de tenter l'élucidation, à travers les rouages des Cycles cosmiques, des signes de notre Temps.

CHAPITRE II

La tradition des cycles devant l'hypothèse transformiste

« Elohim fit donc les bêtes sauvages selon leur espèce, les bestiaux selon leur espèce et tous les reptiles du sol selon leur espèce... »
GENÈSE I, 25.

I. LA FORMATION DU DOGME TRANSFORMISTE

Historiquement, l'idée d'une modification progressive et d'une complexification croissante du monde vivant à partir de formes élémentaires, plonge ses racines jusque dans l'Antiquité puisque nous voyons Anaximandre au VIe siècle avant Jésus-Christ, soutenir que l'homme a pour ancêtre un poisson. Il n'étaye d'ailleurs son « intuition » d'aucun essai d'explication, pas plus que ne le font Xénophane de Colophon, Anaxagore de Clazomènes ou Empédocle qui rivalisent d'imagination dans l'énoncé de théories qui, pour n'être que pittoresques, n'en ont pas moins des conséquences morales fort heureuses : c'est ain-

si que ce dernier, hissant sa conception de l'unité du monde vivant jusqu'à l'éthique, déclare que « porter la main sur un animal équivaut à un *parricide* »... Mais peut-être n'est-il pas absolument indispensable de fonder le respect et l'amour que nous devons à nos frères inférieurs sur la conception d'une commune hérédité biologique...

Une grande partie de la mythologie ancienne est fondée sur l'idée générale de *métamorphose*, que reflètent nos Bestiaires du Moyen Age et de la Renaissance.

Pourtant, pendant plus de deux millénaires la croyance en la fixité des espèces végétales et animales, fondée sur l'expérience et l'observation, de même que la conception traditionnelle de leur création divine, ne subissent aucune attaque notable. Au XVIIIe siècle, Linné et Buffon fondent au contraire une conception fixiste du monde vivant. Mais c'est à n'en pas douter Maupertuis qui, à la même époque, mérite l'épithète de « premier transformiste » et plus précisément, de « premier mutationniste », puisqu'il explique l'apparition d'espèces nouvelles par une série de petites « erreurs » accomplies par la nature dans la reproduction des espèces existantes.

A sa suite, Jean-Baptiste-Charles Robinet, La Mettrie et Diderot essaient d'expliciter par divers arguments l'hypothèse d'une origine animale de l'homme. Le premier à concevoir l'idée d'une évolution progressive embrassant l'ensemble du monde vivant est le docteur Erasme Darwin, le grand-père de Charles.

Car, c'est là un fait de civilisation et un signe des temps bien précis, nous sommes arrivés en ce XVIIIe siècle au « siècle des lumières », celles de l'humaine raison désireuse de se dégager à tout prix et de toutes les façons de la tradition révélée et, de façon encore insidieuse, avide surtout de nier l'origine divine de l'homme et de se dégager des impératifs moraux et spirituels qu'implique une telle ascendance. Voltaire, exilé en Angleterre de 1726 à 1729, se lie avec Bolingbroke, Locke, Pope et Swift, tous philosophes athées qui déjà ont substitué à l'idée de création et de tradition celle d'évolution rectiligne et de progrès sans fin. Lorsqu'il revient en France, l'anglomanie qui y sévit assure le succès de ses « Lettres anglaises », et désormais la « libre pensée », les clubs, la Franc-Maçonnerie française nouvellement formée vont, avec l'efficacité que l'on sait, modeler la pensée oratoire de ce siècle qui prêche la tolérance mais n'a de cesse de massacrer, entre autres choses, le décor, les vitraux, parfois même l'architecture des églises gothiques pour y substituer le « Grand Goût » théâtral des catafalques à la mode.

Buffon revient d'Angleterre, lui aussi, évolutionniste. Nous constatons ici le premier caractère de la doctrine : celui d'être une option philosophique avant d'être une conséquence stricte de l'examen des faits observables. Mais il est encore trop tôt pour clamer trop fort le nouveau dogme : son premier volume de *L'histoire de la Terre* lui vaut une condamnation de la Sorbonne. A sa mort, Lacépède, qui sous Napoléon Ier devient le président du Sénat et président du Grand Orient, termine son *Histoire naturelle des poissons* et la coiffe d'une préface où il expose une théorie complète de l'évolution progressive, malgré l'opposition de Daubenton et de Cuvier.

Les deux grandes dates de la formation de l'hypothèse transformiste sont, à n'en pas douter, 1809 et 1859. Ce sont, respectivement, la parution de la *Philosophie zoologique* de Jean Lamarck, et celle de *L'Origine des espèces* de Charles Darwin.

D'après Lamarck, le règne animal tout entier, y compris les formes les plus élevées, provient, par complication croissante, de l'organisation de formes rudimentaires analogues à nos infusoires. Sur les causes de cette complexification il ne nous apporte aucune lumière ; en revanche il est prolixe sur les modalités du processus : selon que, en raison du milieu externe, un organe sert ou demeure sans emploi, il se développe ou s'atrophie. Mieux encore, des organes nouveaux peuvent se former de toutes pièces ! C'est ainsi, explique-t-il, que la taupe a perdu ses yeux en vivant dans l'obscurité, que le serpent a perdu ses pattes en rampant, que les ruminants ont acquis des cornes sur la boîte crânienne en se battant front contre front, que les échassiers ont allongé leurs jambes à force de les étirer pour éviter le contact de l'eau, que le canard a palmé ses pattes à force des mouvements de nage dans le milieu liquide, que la girafe a allongé son cou à force de l'étirer vers les hauts feuillages, etc. Ainsi, le système de

Lamarck postule-t-il deux principes : l'action transformatrice et créatrice du milieu et l'hérédité des caractères acquis.

Georges Cuvier, qui vient de fonder la paléontologie, croit à la fixité des espèces et pense que le déluge biblique n'est que le dernier des grands bouleversements qui ont dans le passé modifié la surface du globe, a beau jeu de railler Lamarck :

> « Un système appuyé sur de pareilles bases peut amuser l'imagination d'un poète ; un métaphysicien peut en dériver toute une génération de systèmes, mais il ne peut soutenir l'examen de quiconque a disséqué une main, un viscère ou seulement une plume... »

Seul Geoffroy Saint-Hilaire osera s'avouer disciple de Lamarck tout en dénonçant ses exagérations. Tant qu'il se placera sur le strict terrain de l'observation, Geoffroy fera bénéficier la zoologie de fécondes découvertes.

> « En revanche, lorsqu'il voudra établir des analogies entre Vertébrés et Invertébrés, par exemple entre les anneaux des Insectes et les vertèbres des Poissons, il aboutira à d'extravagantes conclusions, qui soulèveront la juste et vive critique du grand Cuvier... » (Jean Rostand, *L'Evolution*, Delpire 1960, p. 40).

Car c'est alors qu'intervient la fameuse controverse qui, devant l'Académie des Sciences, va opposer Geoffroy Saint-Hilaire et Cuvier, et qui n'est interrompue que par la mort de ce dernier en 1832.

En 1859, la publication de *L'Origine des espèces* fait sensation et fait rebondir le débat, encore alimenté en 1871 par *La Descendance de l'homme* où Darwin affirme que l'origine animale de notre espèce est une des conséquences inéluctables du transformisme, ce qui est d'une logique irréfutable. A ce transformisme généralisé à tous les règnes du monde vivant, Darwin postule une cause omniprésente : la *variabilité spontanée* des organismes ; car, alors que, pour Lamarck, seul le milieu provoque le changement et l'adaptation du vivant, pour Darwin, le vivant est, par nature, instable : il change un peu dans tous les sens à chaque génération, et l'évolution sera

d'autant plus rapide que les générations seront plus nombreuses ; le milieu n'intervient que pour éliminer les formes aberrantes ou inadaptées. Et bien sûr, à ce système, Darwin ajoute comme Lamarck, et en toute logique, l'hérédité des caractères acquis. On comprend que cette vision d'une évolution sans plan déterminé, bien que progressive, ait à l'époque fait l'effet d'une bombe :

> « Jusqu'à Darwin, une des preuves classiques de l'existence de Dieu était la preuve dite physico-théologique, tirée de la finalité des structures animales. La perfection de la montre témoignait pour l'existence de l'horloger... Or voilà que la science par la bouche d'un véritable savant, prétendait que la montre avait pu se construire toute seule : la sélection naturelle faisait l'office du divin... » (Jean Rostand, *ibidem*, p. 57).

A partir de ce moment, la théorie du transformisme va dans toute l'Europe se diversifier et se complexifier à l'extrême pour aboutir jusqu'à nos jours à cette multiplicité de courants parfois violemment opposés et dont il ne saurait être question dans ce rapide survol de débrouiller l'écheveau.

Disons simplement que, parmi les chercheurs, certains se réclament davantage de Lamarck, d'autres de Darwin, mais les nouveaux apports de la génétique et l'impossibilité où l'on se trouve de vérifier expérimentalement l'hérédité des caractères acquis, qui est la clef de voûte de tout le système transformiste, jettent le trouble dans bien des esprits et alimentent bien des controverses, dont le moins que l'on puisse dire est que, malgré un certain conformisme du silence, elles ne sont pas apaisées de nos jours !

Le mutationnisme de H. de Vries apporte en 1901 un sang nouveau à la théorie en remplaçant les schémas lamarckien et darwinien controversés par l'idée de *variation brusque et héréditaire :* on revient à la vision de Maupertuis et surtout, contrairement à ce que les théoriciens précédents affirmaient sans preuves, on propose un processus que l'on constate abondamment dans la nature. Certains néo-darwinistes combattent violemment la nouvelle théorie. D'autres au contraire, abondamment repré-

sentés aujourd'hui, englobent la mutation parmi les principaux facteurs évolutifs.

Mais, parallèlement à ces spéculations et aux travaux de laboratoire, c'est bien sûr la paléontologie et en particulier la paléontologie humaine qui apporte le plus de matériaux à la construction sans cesse recommencée de l'« Eglise » transformiste.

Après la mort de Cuvier qui venait de fonder la nouvelle science sur des bases impérissables, c'est Boucher de Perthes, « inventeur » de la Préhistoire, qui, par ses fouilles et ses trouvailles de pierres taillées dans les alluvions de la Somme, impose l'idée d'une humanité contemporaine des animaux « antédiluviens ». Aussitôt les philosophes transformistes comprennent l'incomparable profit que leur théorie peut tirer de l'étude des ossements fossiles et dépêchent de zélés fouilleurs qui, en effet, vont accumuler jusqu'à nos jours une assez considérable masse de documents qui fourniront de nouveaux et abondants sujets de controverse.

Les ossements que l'on trouve en 1857 à Néanderthal, aux environs de Dusseldorf, malgré le surbaissement du crâne et l'énorme saillie des arcades sourcilières, correspondent à un « pré-hominien » assez proche de l'Homo Sapiens. En revanche, les transformistes croient en 1890 tenir le « chaînon » manquant prévu par Haeckel entre le singe et l'homme lorsque le docteur Dubois, en mission de fouilles à Java, exhume deux dents, un crâne et un fémur, morphologiquement intermédiaires, semble-t-il, entre ceux des primates et ceux de l'homme. En 1908, une mâchoire inférieure fossile est retirée des sables de Mauer, près d'Heidelberg, dans un terrain daté des limites du pliocène et du pléistocène, c'est-à-dire des ères tertiaire et quaternaire, aux environs de 600.000 à un million d'années. C'est alors le plus vieux fossile « humain » connu. La même année, de nouveaux ossements de « Néanderthal » sont découverts dans une grotte de La Chapelle-aux-Saints, en Corrèze ; le gisement est moustérien (environ 120.000 ans).

Les découvertes, dès lors, semblent se multiplier : 1912, Piltdown ; 1914, Talgai en Australie ; 1921-1929, le fameux Sinanthrope de Choukoutien, près de Pékin ;

1925, l'homme de Londres ; 1926, la Denise, en Auvergne ; 1947, Fontechevade ; 1955, Swanscombe ; pour n'en citer que les principales.

On s'accorde généralement à classer ces fossiles selon l'échelle suivante, dont divers éléments sont encore certes conjecturaux :

ÉPOQUES GÉOLOGIQUES		GLACIATIONS	TYPES HUMAINS ET PRÉHOMINIENS	MILLÉNAIRES
Quaternaire	Holocène	Würm I Würm II Würm III	Homo Sapiens	100
	Pleistocène		Néanderthal Homme de Palestine	
		Riss	Homme de Fontechevade Homme de Swanscombe	200
		Grand inter-glaciaire		300
			Homme de Mauer Sinanthrope Pithécanthrope	400
		Mindel	Homme de Heidelberg	500
Tertiaire	Pliocène	Günz	Australopithèque	600

Il n'est pas un de ces « préhominiens » qui n'ait, on le sait, alimenté une abondante littérature. En particulier le Sinanthrope que découvrit en 1921 le docteur Anderson... Pendant sept ans, on ne met à jour que trois molaires. En 1928, le docteur Pei recueille des morceaux de crâne et de nombreuses dents, puis une calotte crânienne. Sur le chantier de Choukoutien, nous trouvons alors le Père Teilhard de Chardin dont les écrits, on le sait, devaient depuis faire grand bruit et dont, au cours de ces pages, nous ne considérerons l'œuvre que sur le seul plan scientifique, nous réservant dans le chapitre VIII de le faire dans ses implications théologiques et métaphysiques.

On sait que celui-ci a rêvé de fondre en une audacieuse synthèse le transformisme athée et la foi chrétienne et que, pour jeter un pont entre des ordres de pensée si différents, il a cru pouvoir prêter lui aussi à la matière le pouvoir d'autocréation — reprenant en cela

« l'élan vital » de Bergson —, prévoyant dans l'avenir une assomption de la totalité du nombre vivant en une « convergence » spirituelle vers un mystérieux « point Oméga » qu'il ne craint pas d'assimiler à un « Christ cosmique évoluteur ». Cette doctrine venait à point nommé pour réchauffer un monde occidental angoissé, assoiffé d'espérance, et déchiré entre les enseignements, assez peu compris d'ailleurs, d'une science en état d'« explosion » continue, et la voix déjà très lointaine et souvent déformée d'une Eglise en son crépuscule. Grâce à Teilhard, le dogme transformiste, très largement adopté dans les milieux scientifiques, et surtout universitaires, qui basent sur lui leur éthique matérialiste, a connu dans les années soixante une popularité que l'on n'aurait jamais osé espérer il y a seulement vingt ans. Qui ne parle aujourd'hui, dans le métro, chez le coiffeur et à l'heure du thé entre deux petits fours, de « convergence », d'« hominisation », de « mutants » et de « point Oméga » ? Quelle gloire ! Quel triomphe ! Ce souffle conquérant a, semble-t-il, tout balayé. Les opposants paraissent frappés de mutisme et de paralysie. Les mécanismes de la « planétisation » en la « noosphère » et de la « christogénèse » mis en route aux sons des trompettes glorieuses de l'hymne à la Matière en voie d'« émergence » semblent maintenant régner sans discussion sur un monde qui vient d'y reconnaître un nouvel Evangile. Qui oserait s'élever contre ce cyclone aussi délicieux que rassurant ?...

Et pourtant...

II. LES OBJECTIONS SCIENTIFIQUES

Et pourtant, il se trouve que pour ceux qui savent encore tourner les pages d'un livre, explorer les publications spécialisées et se servir en toute indépendance de leur matière grise (car la pensée libre, Dieu soit loué, n'est pas l'apanage des « libres penseurs » !), d'étranges oppositions, de surprenantes contradictions apparaissent, et n'ont jamais cessé de se faire jour. En fait, cet « hymne transformiste » est plein de fausses notes. Pendant que tout le « système » omniprésent de la presse athée ou

catholique progressiste, et de la radio-télévision, continue d'entonner sans défaillance un hosanna triomphant au dieu Progrès et à l'évangile transformiste, des chercheurs, des savants, des professeurs, des écrivains, allant parfois jusqu'à compromettre leur carrière, osent écrire leur refus de l'assentiment général et exposent leurs raisons. Leurs voix certes sont étouffées, rarement leurs manuscrits trouvent un éditeur. Ils sont « inconnus » sur les ondes ou au « petit écran »... Certains cependant, servis parfois par leur profession ou leur antérieure notoriété, arrivent à offrir l'eau limpide de leur pensée à ceux qui ne se contentent pas du robinet public. C'est à cette eau que nous allons maintenant essayer de boire.

Nous prions nos lecteurs d'excuser l'abondance des citations que nous allons maintenant leur proposer. Dans un domaine controversé, celui qui ne porte pas aujourd'hui l'étiquette rassurante du « spécialiste » et marche à l'encontre des « idées reçues », court le risque de n'être pas cru sur parole s'il n'invite pas souvent les « témoins » à venir à la barre s'exprimer directement.

Le premier de ceux-ci sera Jean Rostand, illustre biologiste et profondément athée, dont on ne pourra dire que les a-priorismes « spirituels » altèrent la rigueur scientifique. Son honnêteté intellectuelle, sa franchise parfois douloureuse (qui aboutit parfois à des contradictions acceptées que l'on notera plus loin) ne se payent pas de « mots » et ont produit cet étonnant résultat que, bien que comblé de titres et de gloire, il est aujourd'hui pratiquement, sur nos ondes, aussi « inconnu » qu'Alexis Carrel...

Que nous dit-il d'abord du néo-lamarckisme ?

> « Rien à espérer de ce côté, et cela non seulement parce que les caractères acquis ne se transmettent point, mais encore et surtout parce que nous ne voyons jamais la matière vivante répondre au milieu ou au fonctionnement par l'ébauche de la moindre structure nouvelle. Il ne manque pas, présentement, de biologistes qui s'obstinent à loucher vers le lamarckisme et répètent, d'un air entendu, que celui-ci n'a pas donné son dernier mot. On se demande quelle est leur arrière-pensée, et s'ils espèrent sérieusement qu'on en reviendra à penser que c'est l'effort pour marcher qui a fait pousser les pattes, l'effort pour voler qui a fait pousser

les ailes, (...). Vraiment, il serait temps de renoncer à toute illusion lamarckienne et d'en finir, une fois pour toutes, avec ce conte de fées pour grandes personnes qui fait songer aux fameuses *Histoires comme ça* de Rudyard Kipling. » (Jean ROSTAND, *L'Evolution*, Delpire 1960, p. 80 et 83.)

« Il faut donc nécessairement faire appel, pour expliquer l'évolution, à des modifications qui surviennent directement dans les chromosomes, et qui, elles, seront par définition transmissibles : c'est alors la seconde thèse, celle du mutationnisme, qui ne fait en somme que rajeunir et préciser la thèse darwinienne. De ces modifications directes du patrimoine héréditaire, nous en connaissons, qui sont les *mutations...* » (J.R., *L'Homme*, NRF, chap. 8.)

Mais le recours aux mutations ne laisse pas de soulever lui aussi de brutales objections biologiques :

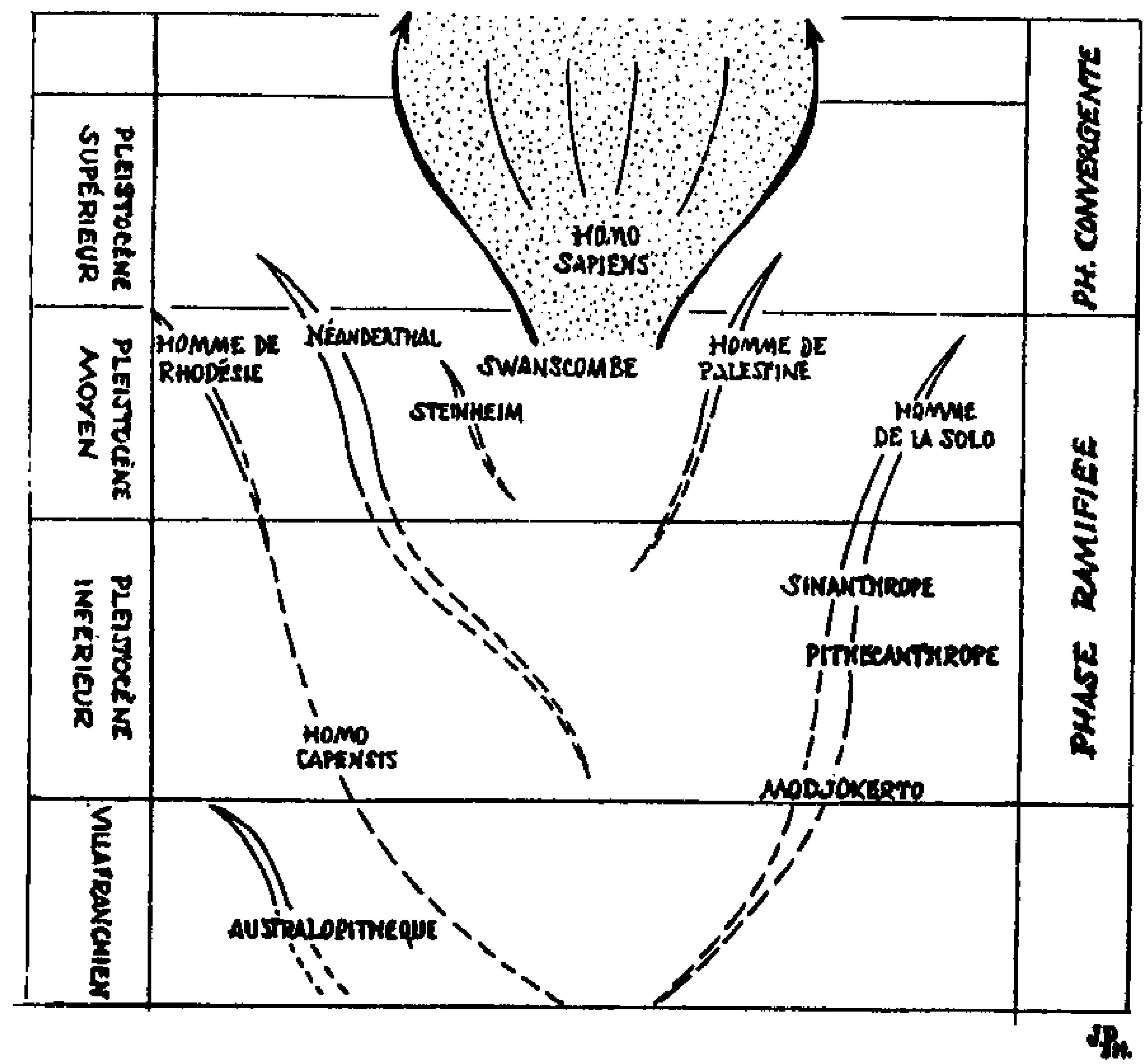
« Les mutants tels que nous pouvons les observer sont plutôt des formes de dégénérescence, que de « progrès » ou d'adaptation... » (Jean SERVIER, *L'homme et l'Invisible*, p. 23) (1).

« Les mutations que nous connaissons, et qu'on veut rendre responsables de l'édification du monde vivant, sont, en général, des privations organiques, des déficiences (perte de pigment, perte d'un appendice), ou des redoublements d'organes préexistants. En tout cas, elles n'apportent jamais rien de vraiment neuf, d'original, au plan organique, rien dont on puisse penser qu'il sera l'assise d'un nouvel organe ou l'amorce d'une nouvelle fonction (...) Je ne puis me résoudre à penser que ces « lapsus » de l'hérédité ont pu, même à la faveur des immenses durées dont disposa l'évolution de la vie, bâtir tout le monde vivant, avec ses richesses et ses délicatesses structurales, ses « adaptations » étonnantes (...) ; je ne discerne rien qui m'habilite à concevoir les profonds remaniements, les fantastiques métamorphoses que nous sommes tenus d'imaginer dans l'histoire évolutive lorsque nous évoquons le passage des Invertébrés aux Vertébrés, des Poissons au Batraciens, des Batraciens aux Reptiles, des Reptiles aux Mammifères... » (Jean ROSTAND, *L'Evolution*, p. 79.)

(1) Jean Servier est professeur d'ethnologie et de sociologie à la Faculté de Montpellier. Auteur, entre autres ouvrages des *Portes de l'Année* (rites et symboles) Laffont, d'une *Histoire de l'Utopie*, N.R.F., et d'un livre capital, *L'Homme et l'Invisible*, Laffont 1964.

On sait que, cette « histoire évolutive », on l'a abondamment représentée : « Arbre » immense dont les « rameaux » se rattachent à des « branches », puis à un « tronc ». Tout cela réjouit le regard, flatte l'imagination, séduit la raison... Mais ce bel « Arbre » du Transformisme, sur quoi est-il fondé ?

« La majeure partie des types fondamentaux du règne animal se présentent à nous sans aucun lien au point de vue paléontologie... » (Professeur DEPERET, paléontologue, *Transformation du monde animal.*)



Le Faisceau des Hominiens,
structure schématique dans l'hypothèse des « écailles »
(*in* Le Groupe Zoologique Humain
de P. Teilhard de Chardin, Albin Michel, 1956)

On peut remarquer que, dans ce schéma de l'« Arbre de l'Evolution », les branches sont en pointillé et que le tronc reste hypothétique.

> « La phénoménologie de Teilhard de Chardin aboutit à une cosmologie en pointillé... La pensée cosmologique actuelle dit moins l'univers qu'elle n'explique l'homme dans l'un de ses incoercibles besoins... » (Pierre FOUGEYROLLAS, revue *Arguments*, 4e trimestre 1961.)

> « L'origine commune reste donc toujours *en pointillé* sur les arbres généalogiques des évolutionnistes (...) Si nous refusons les tracés en pointillé des arbres évolutionnistes et les hypothèses du siècle dernier pour nous en tenir aux seuls faits observables, si nous remplaçons la vieille axiomatique par une approche phénoménologique, les hommes nous apparaissent, d'un bout à l'autre de l'espace et du temps, égaux en intelligence et en perfection morale, quelles que soient les civilisations auxquelles ils appartiennent, auxquelles ils ont appartenu (...) Nous n'avons pas le droit d'admettre un point d'insertion de l'humanité sur le tronc supposé évolutif de l'animalité : c'est un postulat ou un acte de foi, non une conclusion logique. Nous voulons voir un tronc unique aux rameaux divergents alors que l'observation des faits nous présente une forêt aux arbres différents et nettement séparés. Une volonté têtue de retrouver le « chaînon manquant » amène les savants les plus intègres à solliciter les faits, à tirer des conclusions avant d'avoir entrepris la moindre analyse (...) S'il y avait développement continu du cerveau de l'animalité à l'homme, il devrait y avoir au seuil de l'humanité des transitions que nous ne trouvons pas... » (Jean SERVIER, *L'Homme et l'Invisible*, p. 49, 363, 35 et 48.)

Que penser d'ailleurs du classement de certains des ossements présentés comme d'hypothétiques « préhominiens » ? De l'Australopithèque en particulier ?

> « Pour que l'Australopithèque soit le chaînon enfin retrouvé entre l'animalité et l'homme, avec ses 600 cm³ de capacité crânienne, il nous faudrait trouver des formes ayant 610, 620, 650, 700, 900 cm³. Il reste donc plus proche du singe et des 450 cm³ du gorille que de l'homme ; ce n'est pas un chaînon manquant » (*ibidem*, p. 47).

Si, de cet Australopithèque qui ne peut être un « ancêtre » préhominien, nous remontons vers le haut de l'« échelle » que nous reproduisions plus haut, nous trouvons quelques types très définis, en particulier le fameux Sinanthrope. Est-ce là l'« intermédiaire » cherché entre les primates et les hominidés ? Non, car

> « une femme australienne actuelle, avec 1181 cm³ de capacité, est donc proche d'un Sinanthrope qui avait entre 1 100 et 1 200 cm³. Les Néandertaliens du Mont Circé ou du Moustier, avec 1 500 et 1 564 cm³ de capacité crânienne, sont bien proches des Parisiens actuels avec leurs 1 559 cm³. Enfin l'homme de Néandertal avec 1 408 cm³ avait une capacité crânienne bien proche de celle d'un Napolitain moderne (1 401 cm³) (...) Bien plus, depuis le Néolitique, il n'y a pas eu de variation réelle dans la capacité crânienne... » (Jean SERVIER, *ibidem*, p. 47 et 46.)

De la même façon, le professeur Marcellin Boule rejette la filiation du Pithécanthrope, dans lequel il voit une forme géante du singe se rapportant au groupe du Gibbon. D'autres précisent encore :

> « Pithécanthrope et Sinanthrope peuvent donc être des variétés d'une même espèce ou deux espèces séparées, mais ils n'ont certainement pas de parenté avec l'homme. Les termes hominien et anthropien sont inventés par les évolutionnistes transformistes pour désigner des singes qui seraient les ancêtres de l'homme ; cependant ils sont aujourd'hui et ils sont restés toujours identiques à eux-mêmes : les Sinanthropes dans les 50 m qui forment le remblai du locus L. de Choukoutien sont identiques à la base comme au sommet du gisement. Ils n'ont jamais évolué, ni eux ni leurs descendants, pour réaliser la forme humaine, sauf dans l'hypothèse des transformistes... » (Docteur A. DUBOIS et Professeur O. FRIBAULT, *Evolution ou Création*, Nice 1957.)

Et comment ne pas remarquer d'ailleurs, presque toujours, la minceur et la fragilité des « pièces à conviction » ? Ici une dent, là un fragment de mâchoire ou de crâne, *à partir desquels on croit pouvoir reconstituer des squelettes entiers !*

Et en plus des *erreurs* inévitablement entraînées par de telles extrapolations, que penser des nombreux *trucages* avérés, dont certains ont d'ailleurs défrayé la chronique ?

Ainsi, de 1911 à 1913, sont exhumés divers ossements à Piltdown (Sussex), dont un crâne et une mâchoire :

> « En août 1913, un paléontologiste français, l'abbé Teilhard de Chardin, explora le gisement et trouva une canine qu'il attribua à la demi-mâchoire ; cette canine renforçait encore les caractères simiesques de la mâchoire. L'ensemble, s'inscrivant dans le sens de l'histoire et de l'évolutionnisme, fut admis sans discussion possible jusqu'en 1953. Pendant quarante ans, l'homme de Piltdown resta l'argument majeur des préhistoriens. En 1953, MM. Weiner, Le Gros, Clark et Oakley recommencèrent les dosages au fluor et prouvèrent que la mâchoire inférieure et les dents appartenaient à un singe, même pas un singe préhistorique, un singe moderne dont les restes « limés et maquillés avaient été introduits volontairement dans le gisement » (Marcellin Boule et Henri V. Vallois, p. 193 des *Hommes fossiles*, 4e éd. 1953). L'examen à la loupe de la fameuse canine révéla « des stries parallèles comme aurait pu en produire un abrasif » (*id.*). L'homme de Piltdown était un faux grossier... » (Jean Servier, *L'Homme et l'Invisible*, p. 32.)

Jean Servier ajoute pertinemment, à propos des objets et des briques de Glozel (voir le n° 227 d'Atlantis) qui prouvaient une civilisation très évoluée et très ancienne :

> « Il est bon de nous souvenir à ce propos que les faux possibles de Glozel qui allaient en sens inverse de la théorie évolutionniste, n'ont même pas eu le bénéfice du doute, même pas obtenu un sursis de quelques heures sinon quarante ans d'impunité comme l'homme de Piltdown. Trois mille cinq cents objets ont été repoussés sans aucune vérification, aucune analyse (1). Mais en revanche, des restes hétérogènes sont identifiés avec beaucoup d'enthousiasme et entrent dans la composition d'étonnantes reconstitutions... » (p. 32 et 33)

Car les transformistes veulent à toute force retrouver partout les traces d'une *évolution technique* continue de l'homme préhistorique :

(1) Les briques de Glozel recouvertes d'une écriture prédiluvienne ont été authentifiées par l'Institut scientifique danois de Riso en 1972, par le procédé de thermo-luminescence.

> « Les préhistoriens et les ethnologues ont esquivé la discontinuité des races humaines pour ne conserver que deux séries évolutives parallèles : l'augmentation, toute relative, de la capacité crânienne avec la disparition de certains caractères somatiques, et, symétriquement, la complexité croissante de l'outillage... Cette vision simpliste des techniques de l'homme est à la base de toute la pensée évolutionniste dont on a voulu faire un système scientifique. Cette idée a paru si satisfaisante pour l'esprit que de bonnes âmes ont faussé des pièces, limé des dents, tronqué une mâchoire de singe comme à Piltdown, pour mettre plus nettement l'évolution de la création en parallèle avec l'évolution des techniques de l'Occident, attribuant au Créateur des tâtonnements analogues à ceux de l'homme blanc... » (Jean Servier, *ibidem*, p. 179.)

Le postulat de base du Transformisme est en effet l'*imperfection des origines* et la quête d'une perfection progressive par une *matière créatrice de vie et de pensée !* En fait, la paléontologie humaine nous met en présence d'espèces bien déterminées. Les unes sont proches du singe, les autres de l'homme actuel, et représentent les traces de pré-Humanités disparues, de Cycles accomplis. Mais toutes s'avèrent parfaitement *stables* et *fixes* dans le temps.

Ce qui est vrai de l'humain l'est aussi de l'animal et du végétal :

> « Si les flores et les faunes se succèdent sur la scène du monde, elles n'apparaissent cependant point dans un ordre de progrès graduel comme le voudrait la théorie de la transformation et de l'évolution des espèces : les premiers êtres que l'on trouve fossilisés sont déjà très compliqués et d'aspects très variés. De plus, beaucoup d'espèces ont traversé toutes les époques géologiques et sont arrivées à nous sans changement, absolument semblables à leurs ancêtres du dévonien et du silurien ; si beaucoup d'entre elles vivent encore dans les mers actuelles, c'est parce qu'elles y trouvent des conditions de milieu semblables à celles que leurs ancêtres trouvèrent dans les mers dévoniennes et siluriennes. D'autres espèces au contraire se sont éteintes parce que le milieu où elles avaient été *créées* a disparu sans retour, tandis que des espèces *créées* pour le milieu nouveau sont venues les remplacer... » (Docteur Dubois et Professeur Fribault ; *Evolution ou Création*, p. 48.)

A ces objections contre le manque total de preuves *actuelles* d'une évolution progressive, les transformistes opposent une habituelle échappatoire : les espèces aujourd'hui fixées ont *autrefois* évolué sous l'effet de conditions différentes de celles d'aujourd'hui. Mais dans ce cas, pourquoi la paléontologie ne nous offre-t-elle pas en foule ces *formes intermédiaires* que l'on dessine « en pointillé » ? Même aujourd'hui éteintes, ces formes témoigneraient d'un transformisme passé. Or les lacunes subsistent et elles sont énormes.

> « La genèse, la vie et son évolution ultérieure n'auraient été réalisables que durant une certaine période de l'évolution cosmique... » (Jean ROSTAND, *L'Evolution*, p. 88.)

Quant à la « genèse », c'est en effet ce que les traditions ont toujours enseigné : le milieu de vie était *qualitativement* alors très différent du nôtre. Cependant elles n'ont jamais parlé d'une évolution progressive consécutive à cette genèse. Celle-ci est définie comme une *suite de créations successives :* il n'est que de lire « en esprit » le récit des six « Jours » de *la Genèse* biblique. Après chaque création, les espèces peuvent être supprimées à la suite d'un changement de milieu et s'adapter dans le détail, mais chacune d'elles demeure identique en sa spécificité et son génétisme.

> « Depuis une très longue durée, aucune grande innovation structurale n'a été introduite au domaine de la vie. Comme l'a fait remarquer Lucien Cuénot, voilà plus de six cents millions d'années que les grands phyla ou clades sont constitués dans le règne animal... » (Jean ROSTAND, *L'Homme*, chapitre 8.)

A lire ces lignes on pourrait croire que Rostand est créationniste ; mais il est plus exactement « spontaniste » :

> « Nous sommes, pour ainsi dire, réduits à admettre la génération spontanée de la vie » (Ibidem).

Il n'est pas le seul à reconnaître la *fixité* des espèces :

> « La majeure partie des types fondamentaux du règne animal se présentent à nous sans aucun lien au point de vue paléontologique » (Charles DEPÉRET, Les *transformations du monde animal*, 1907).

> « Dès le début de l'ère primaire, tous les grands groupes d'Invertébrés marins existent, nettement distincts les uns des autres. De même chaque classe de Vertébrés surgit brusquement avec des espèces nombreuses et variées. Ce fait équivaut pour l'évolutionniste à une condamnation capitale... » (Louis BOUNOURE, Professeur de biologie générale à la Faculté des Sciences de Strasbourg, *Déterminisme et finalité*, Flammarion 1957.)

> « Si nous prenons par exemple tous les echinodermes, depuis les formes fossiles du Primaire jusqu'à nos jours, c'est-à-dire sur une période que les géologues évaluent à six cents millions d'années, nous devons reconnaître qu'« il n'en est rien sorti qui ne soit echinoderme » (CUÉNOT, *L'Evolution biologique*, p. 17). Ceci revient à dire que l'oursin est resté oursin (...) Rien ne nous permet d'affirmer scientifiquement une quelconque évolution morphologique et l'existence d'une hiérarchie progressive entre les espèces vivantes : une telle croyance matérialiste est démentie par l'observation des faits sur lesquels elle prétend se baser... » (Jean SERVIER, p. 20 et 27-28.)

> « Chaque espèce qui apparaît montre dans ses premiers représentants *le type parfait réalisé du premier coup.* Bien mieux, les espèces n'apparaissent pas lentement une à une à mesure des progrès que pourrait réaliser la transformation des organismes : elles apparaissent au contraire subitement en grand nombre, « en buisson », disent les paléontologues... » (Docteur DUBOIS et Professeur FRIBAULT, *Evolution ou Création*, p. 48.)

On sait de même que le principal argument des transformistes, la série « évolutive » des équidés fossiles, qui de l'Eohippus de l'Eocène aurait abouti au cheval actuel, s'est effondré :

> « L'observation géologique établit d'une manière formelle qu'il n'existe aucun passage graduel entre ces genres : le dernier Palacotherium était éteint depuis longtemps, *sans se transformer,* lorsqu'est apparu le premier Auchitherium, et ce dernier avait à son tour

disparu, *sans modification*, avant d'être brusquement remplacé par l'invasion des Hipparion » (Charles DEPÉRET, *Les transformations du monde animal*, 1907).

Il ne s'agit donc pas d'espèces différentes qui se sont engendrées les unes les autres, mais d'espèces disparues qui ont fait place à d'autres, nouvelles, créées selon un plan de différenciation et de complexité progressives par une Intelligence supérieure.

« Les recherches récentes, contrairement à ce qu'on pouvait imaginer il y a une cinquantaine d'années, ont bien plutôt renforcé l'idée de la stabilité présente des formes animales et végétales, et ramené leurs variations, soit à des phénomènes purement individuels sans retentissement dans la lignée, soit à une diversification limitée et virtuellement contenue dans le type de chaque espèce » (Maurice CAULLERY, *Le Problème de l'Evolution*, 1931).

Il en est de même pour l'intelligence :

« Rien ne nous permet de retrouver l'aube de la pensée humaine, d'en imaginer les stades les plus anciens et d'en faire des « stades » primitifs moins complexes que ceux du présent... » (Jean SERVIER, ouvrage cité, p. 203.)

Ainsi la base matérielle et strictement expérimentale de la théorie transformiste s'effondre sous nos yeux. Son caractère de *suggestion collective* apparaît de plus en plus.

« Les faits s'écartent de cette vision simplette du monde qu'est l'évolutionnisme, cette théorie qui se voudrait conclusion scientifique et qui n'est pourtant qu'un dogme (...) La foi matérialiste repose sur un Credo : en cela elle rejoint les religions qu'elle prétend combattre et remplacer (...) L'évolution est devenue une religion sans cesse contredite par les faits : son seul dessein est de donner à l'homme une raison de sa présence sur terre : à la volonté de Dieu, elle substitue la mystérieuse tendance de toute forme vivante à évoluer vers une plus grande perfection. Que faut-il penser de cette *vis metaphysica*, cette force inconnue qui animerait la création en une spirale ascendante ?... » (Jean SERVIER, ouvrage cité, p. 15 et 18.)

A cela on répondra que Jean Servier étant un adversaire convaincu du Transformisme, il ne veut en voir que les échecs. Alors laissons la parole à Jean Rostand :

« On a peine à se défendre d'un certain scepticisme, car on a un peu l'impression que, s'agissant de ce redoutable sujet, l'esprit humain ne fait que tourner dans un cercle d'idées assez étroit. L'invention germinale était déjà dans Cournot. Quand Teilhard et Chauchard disent que la nature a voulu la production de l'homme, ils ne font que répéter Robinet, et Vandel répète Chambers quand il compare le développement de l'individu... » (*L'Evolution*, p. 91.)

Enfin, la génétique contemporaine infirme elle aussi le dogme transformiste :

« Le vrai coup de grâce asséné à l'Evolutionnisme lui a été donné par les généticiens. Leurs travaux, dans ces dernières décennies, ont révélé une série de faits dont le retentissement dans tous les domaines, anatomique, physiologique, psychologique, voire métaphysique, apparaît d'une immense ampleur : le code qui règle toute la vie physique de l'être vivant : croissance de l'embryon, caractères physiques même les plus infimes, tels la couleur des cheveux ou des yeux, la forme des doigts, etc., a pour « support matériel » de minuscules filaments visibles seulement aux plus forts grossissements de nos microscopes les plus perfectionnés, filaments inclus dans le noyau des cellules (éventuellement dans des grains de chromatine), ce sont les « chromosomes ». Ils renferment eux-mêmes une multitude de petits corps (80 à 100 000 chez l'homme) ; on a pu mesurer leur dimension : 1 ou 2 millièmes de millimètre ! leur poids : quelques milliardièmes de gramme ! Ces petits corpuscules, ce sont les « gênes », ils s'échelonnent sur toute la longueur du chromosome. Chacun de ces gênes est chargé d'une mission bien définie, et il la remplira conformément à un code rigoureusement pré-établi. Composés d'A.D.N. (acide désoxyribonucléique), de D.R.N., d'A.T.P., etc., à base d'azote, de phosphore, de sucre, etc., ils sont les « supports matériels » de cette « *substance de vie* » dont parle la « Genèse ésotérique » ; ils sont les gardiens farouches du « code génétique », leur nombre est immuablement fixé pour chaque espèce. Toutes les tentatives faites pour en modifier le nombre se sont révélées infructueuses. On ne change pas le « génotype chromosomique » d'une espèce. Bien plus,

si par des artifices ou par l'action de certains facteurs on parvient à modifier l'ordre des gênes, ou leur structure, ou leur composition, l'individu est atteint d'une maladie génotypique, souvent mortelle, toujours grave, dont nous connaissons déjà plusieurs centaines (et dont le mongolisme est la plus connue).

« Devant ces faits, comment admettre que l'homme descende du singe ? Tous les singes connus ont 48 chromosomes (sauf l'Hylobaster qui en a 44). Or, l'homme a 46 chromosomes. Ce simple fait suffirait à trancher la question (...)

« Les hématologistes, de leur côté, sont venus à la rescousse de leurs confrères généticiens avec leurs tests sanguins (...) L'homme ne peut donc être considéré comme un singe évolué. Outre les caractéristiques physiques, son « génotype chromosomique » et ses tests sanguins s'y opposent. » (Docteur Robert HOLLIER, in *Atlantis* 241, et dans *Tohu-Bohu, des confins de la science au seuil de la Connaissance*, Omnium Littéraire, 1972, p. 113-115.)

Certains n'ont pas hésité à publier la conclusion qui s'impose. Ainsi en 1938, Paul Lemoine, ancien directeur du Museum, écrivait dans « l'Encyclopédie française » (Tome V) :

« La théorie de l'évolution est impossible. Au fond, malgré les apparences, personne n'y croit plus et l'on dit sans y attacher autrement d'importance « évolution » pour signifier « enchaînement », ou « plus évolué, moins évolué » au sens de « plus perfectionné, moins perfectionné », parce que c'est un langage conventionnel admis et presque obligatoire dans le monde scientifique. L'évolution est une sorte de dogme auquel ses prêtres ne croient plus, mais qu'ils maintiennent pour le peuple. Cela, il faut avoir le courage de le dire pour que les hommes de la génération future orientent leurs recherches d'une autre façon... »

Comme s'ils se rendaient compte que la seule phénoménologie est impuissante à fonder le Transformisme, on sait de quel « pathos » philosophique certains enveloppent leurs exposés. Mais de tels écrans de mots et de fumée ne sauraient tromper ni les vrais spiritualistes ni les vrais rationalistes. Ainsi les homélies psycho-spiritualistes que Teilhard de Chardin croit devoir ajouter au Transformisme sont sévèrement goûtées par certains

agnostiques irréductibles qui n'ont pas de peine à la juger étrangère à l'essence matérialiste de la doctrine :

« Les extrapolations théologiques du R.P. ont autant de rapport avec les connaissances certaines de la paléontologie que l'océan avec un verre d'eau, et même encore moins, car l'océan se compose pour l'essentiel des mêmes éléments que l'eau du verre... » (Jean-François REVEL, *La cabale des dévots*, Julliard 1962.)

De même, Jean Rostand :

« Gardons-nous d'imaginer des tendances au progrès, des principes directeurs, des élans vitaux, ou autres entéléchies : là où l'ombre persiste encore dans le royaume de la science, on doit se méfier avant tout de « l'obscure clarté » qui tombe des métaphysiques... » (*L'Homme*, chap. 8.)

En fait, le *choix* des transformistes ressemble à un *pari* désespéré :

« En raison de quoi devrions-nous scientifiquement opter pour l'optimisme du point Oméga... plutôt que pour le pessimisme d'un non-aboutissement ? » (Pierre FOUGEYROLLAS, revue *Arguments*, 4e trimestre 1961.)

D'entre tous ces témoins, l'attitude de Jean Rostand nous semble particulièrement caractéristique : nous venons de voir avec quelle honnêteté scientifique et quel esprit critique sans défaut il démolit presque tout l'édifice des théories transformistes. Eh bien lui aussi, puisqu'il est agnostique convaincu, saute le pas, et affirme, en un véritable *acte de foi*, que le Transformisme est

« l'unique interprétation *rationnelle* de la genèse de l'homme en particulier, et du monde vivant en général... » (*L'Homme*, chap. 8.)

Ce n'est donc pas une déduction, mais un *postulat* philosophique.

Déjà, en 1879, Haeckel écrivait à l'anatomiste Virchow :

« Il ne se peut rien imaginer de plus absurde, rien qui laisse mieux voir que l'on ne comprend rien à notre théorie de l'évolution que de demander qu'on la fonde sur des preuves expérimentales. »

De même Yves Delage, en 1903, dans *L'Hérédité et les grands problèmes de la biologie générale :*

« Je reconnais sans peine que l'on n'a jamais vu une espèce en engendrer une autre, ni se transformer en une autre, et que l'on n'a aucune observation absolument formelle démontrant que cela ait jamais eu lieu. Je considère cependant l'évolution comme aussi certaine que si elle était démontrée objectivement. Ceux que ces prémisses choqueraient n'ont qu'à fermer le livre. »

Obéissant à ce vigoureux postulat aussi dogmatique qu'indémontré, oubliant que Darwin lui-même avait exprimé dans une lettre

« le doute horrible qui grandit en lui »,

un scientifique conclut à son tour aujourd'hui :

« Sous peine de faire appel à des créations à partir de rien, sans cesse répétées au cours de la durée des temps quaternaires, on ne peut concevoir la succession des formes humanoïdes, que comme une descendance en voie d'évolution... » (M.-H. Alimen, directeur de recherches au C.N.R.S., *Regards sur les origines et le passé de l'humanité,* in revue « Lumière et Vie » d'octobre 1957, p. 69.)

On observe ainsi que, pour ce dernier l'éventualité de recourir à des « créations à partir de rien, sans cesse répétées » (bonne définition d'ailleurs de l'idée cyclique de création !) est envisagée comme un pis aller irrecevable, et qu'une telle prise de position est allégrement imprimée dans un périodique chrétien, dominicain il est vrai, ce qui ne saurait nous étonner puisque nous savons qu'en notre fin des Temps l'idée anti-chrétienne et anti-traditionnelle d'évolution progressive s'est pratiquement introduite dans toutes les Eglises, qui souffrent toutes de ce que l'on pourrait appeler « le complexe de Galilée »...

En conclusion, les agnostiques *sont acculés à croire au transformisme,* même si les preuves scientifiques leur en semblent des plus fragiles... *Sinon,* ils n'ont que la ressource de retourner au fixisme et au créationnisme, ce qu'ils refusent, non pour des raisons scientifiques, mais bien philosophiques :

« S'il existait une hypothèse scientifique autre que la transcendance, pour expliquer l'origine des espèces, nombre de transformistes abandonneraient leur opinion comme insuffisamment démontrée. En dehors d'elle, il n'y a d'autres hypothèses que celle de la génération spontanée de toutes les espèces même supérieures, et celle de la création par une puissance divine quelconque. Ces deux hypothèses sont aussi extrascientifiques l'une que l'autre... » (Professeur Yves Delage, *La structure du protoplasme et de l'hérédité,* p. 204.)

« Il faudrait recourir à un Créateur pour expliquer l'apparition des êtres vivants, or le créationnisme est anti-scientifique, donc la transformation des espèces est un fait. Le fait de l'évolution s'impose, seul son mécanisme demeure incertain... » (Professeur Caullery, titulaire à la Sorbonne de la chaire de « l'évolution des êtres organisés », in *Le problème de L'Evolution,* Payot, avant-propos.)

On a « apprécié » au passage le caractère férocement dogmatique de ce que l'on n'ose appeler un raisonnement : « le créationnisme est anti-scientifique, *donc...* » !

« Les espèces sont nées des autres, ce n'est pas là seulement une déduction qui s'appuie sur les faits, car les faits peuvent être contestés ou interprétés d'une façon différente, mais une notion qui s'impose à notre esprit comme la seule acceptable dès le moment où nous avons abandonné la théorie de la Création surnaturelle... » (Yves Delage et Goldsmith, *Les théories de l'Evolution,* p. 4.)

Ainsi le Transformisme apparaît-il comme le cheval de Troie de l'anti-vérité et de l'anti-tradition et comme une forme de pensée particulièrement caractéristique de l'inversion spirituelle de notre Fin de Cycle.

III. LA REPONSE DE LA TRADITION

Demandons d'abord à Louis-Claude de Saint-Martin, « le philosophe inconnu », contemporain de Buffon et de Lamarck, l'expression de la pensée traditionnelle sur la fixité des espèces :

> « Nous devons combattre ici un faux système, renouvelé dans ces derniers temps, sur la nature des choses, dans lequel on suppose pour elles une perfectibilité progressive, qui peut successivement porter les classes et les espèces les plus inférieures aux premiers rangs d'élévation dans la chaîne des Etres : de façon que, suivant cette doctrine on ne sait plus si une pierre ne pourrait pas devenir un arbre ; si l'arbre ne deviendrait pas un cheval ; le cheval un homme ; et insensiblement un Etre d'une nature encore plus parfaite. Cette conjoncture, dictée par l'erreur et par l'ignorance des vrais principes, ne subsiste plus dès qu'on la considère avec attention.
>
> « Tout est réglé, tout est déterminé dans les espèces, et même dans les individus. Il y a, pour tout ce qui existe, une loi fixe, un nombre immuable, un caractère indélébile, comme celui de l'*être principe* en qui résident toutes les lois, tous les nombres, tous les caractères. Chaque classe, chaque famille, a sa barrière, que nulle force ne pourra jamais franchir... » (Louis-Claude de SAINT-MARTIN, in *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers,* chap. III, Griffon d'Or 1946.)

On a vu que les variations spontanées, les effets correcteurs du milieu, l'hérédité des caractères acquis, la mutation, rien de tout cela ne peut être conservé pour expliquer la naissance des espèces dans le passé. Il faudrait, seule explication plausible, faire appel à des *mutations,* non seulement *bénéfiques,* mais accomplies selon un *plan coordonné,* obéissant à une *intelligence transcendante.*

Or, que venons-nous de définir ainsi, si ce n'est un *acte créateur* accompli par Dieu ?

Jean Rostand, on l'a vu, l'avoue :

> « Nous sommes réduits à admettre la *génération spontanée de la vie* (...) Les conditions de milieu étaient-elles autrefois très différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui ? Certaines formes d'énergie se trouvaient-elles encore disponibles qui sont présentement absentes de notre vieil univers *dégradé ?* Les possibilités de synthèse qui devaient aboutir à la construction du protoplasme dépendaient-elles d'une *phase particulière du cycle cosmique ?...* » (Jean ROSTAND, *L'Homme,* chap. 8 ; l'italique est de nous.)

Nous sommes en pleine *qualification* du Temps !

> « Les biologistes, pour expliquer leurs échecs, nous affirment que la synthèse chimique de la vie a été possible à un moment indéfiniment rejeté dans le temps, « la jeunesse de la Terre », qu'il est impossible de recréer en laboratoire, donc de vérifier. Au fond, cela revient à paraphraser le premier verset de la Genèse : « L'Esprit de Dieu planait sur les eaux » (...) Nous avons *a priori* affirmé que la matière était à l'origine de la vie sans imaginer un seul instant que ce point de vue puisse être faux et que peut-être une proposition inverse rendrait mieux compte des faits... » (Jean SERVIER, *L'Homme et l'Invisible,* p. 16.)

Toutes les cosmogonies métaphysiques parlent en effet d'un Verbe créateur donnant la vie à une Materia Prima antérieurement émanée du Principe :

> « Dans toutes les civilisations, d'un bout à l'autre de l'humanité, plus que les mains de l'homme qui ont maîtrisé la matière, c'est le Verbe qui est conçu comme l'instrument unique de toute création (...) Jamais, dans l'état actuel de nos connaissances, la vie n'a pu naître de la matière, en laboratoire, alors que nous pouvons constater couramment que la matière peut naître de la vie (...) Si le passage nous paraît possible de la vie à la matière et si l'homme peut parfois côtoyer l'animalité, rien ne nous permet d'affirmer le processus inverse de la matière produisant la vie, de l'animal s'élevant jusqu'à l'homme, du plan inférieur passant matériellement au plan supérieur... » (*ibidem,* p. 30, 18 et 26).

C'est ce que Descartes — qu'il semble que beaucoup de ceux qui se disent « cartésiens » n'ont pas beaucoup lu ! — précisait il y a plus de trois siècles :

« Et de là il suit, non seulement que le néant ne saurait produire autre chose, mais aussi que ce qui est plus parfait, c'est-à-dire qui contient en soi plus de réalité, ne peut être une suite et une dépendance du moins parfait (...) Et encore qu'il puisse arriver qu'une idée donne la naissance à une autre idée cela ne peut pas toutefois être à l'infini, mais il faut à la fin parvenir à une première idée, dont la cause soit comme un patron ou un original, dans lequel toute la réalité ou perfection soit contenue formellement... » (DESCARTES, *Méditations touchant la première philosophie dans lesquelles l'existence de Dieu et la distinction réelle entre l'âme et le corps de l'homme sont démontrées*, 1641, Méditation troisième.)

Pour que le *moins* puisse produire le *plus*, pour que le moins parfait engendre le supérieur, il faut l'apport d'un acte créateur transcendant. Mais seule une humaine intelligence ayant conservé le sens du *sacré* peut encore le comprendre. Un agnostique, au contraire, et comme par instinct, mettra *l'imperfection à l'origine.*

Or, il suffirait d'un minimum de pensée métaphysique pour retourner le schéma et rétablir la vérité : l'*Etre* ne peut sortir que de l'*Etre*. Pour passer de l'existence « virtuelle » de la Vie et de la Pensée considérées comme « en puissance » dans la Matière, à leur épanouissement en « Acte » il n'y a pas deux chemins : il faut supposer un « Architecte »... Prêter à la Matière une vertu autocréatrice (non pas dans le sens de la génétique, mais de l'*invention* de nouvelles formes), c'est faire de la Matière un dieu, ou c'est adopter avec Hegel et Engels la conception « panpsychique » de la matière, ce qui revient au même. Nous sommes ici au cœur de la philosophie marxiste *qui prête à la matière des caractères divins.* On connaît l'expression lyrique, haletante, tempêtueuse de cette pensée : c'est *L'Hymne à l'univers* de Pierre Teilhard de Chardin, dont les intellectuels déspiritualisés et sentimentaux d'aujourd'hui se repaissent avec délices :

« Trempe-toi dans la Matière, Fils de la Terre, baigne-toi dans ses nappes ardentes, car elle est la Source et la Jeunesse de la Vie ! (...) Bénie sois-tu, Puissante Matière, Evolution irrésistible, réalité toujours naissante ! (...) Tu règnes, Matière, dans les hauteurs sereines où s'imaginent t'éviter les Saints. Chair si transparente et si mobile que nous ne te distinguons plus d'un esprit. Enlève-moi là-haut, Matière, par l'effort, la séparation et la mort. Enlève-moi là où il sera possible enfin d'embrasser chastement l'Univers... » (p. 66, 73 et 74).

Il n'est pas une seule de ces expressions qui ne témoigne d'une spiritualité *inversée*, et, très exactement, luciférienne.

L'évolutionnisme « mystique » auquel aboutit aujourd'hui l'agnosticisme matérialiste est une forme moderne de l'ancien panthéisme : c'est un panthéisme théogonique, dont les effluves délicieux enchantent l'homme moderne coupé de la Tradition.

Mais l'homme moderne est une « exception » dans l'histoire de l'Humanité. Aussi loin que nous puissions trouver dans le passé un homme digne de ce nom, nous rencontrons l'*homo religiosus.*

« Nous devons reconnaître l'unité de la pensée humaine face à l'Invisible (...) Tout se passe comme si dans ce domaine, l'homme avait eu, dès son apparition sur terre, des certitudes immuables... » (Jean SERVIER, *L'Homme et l'Invisible*, p. 63, 65.)

Dès son apparition sur terre... Même le Sinanthrope, issu de la création très antérieure à la nôtre de ce qu'on peut sans doute appeler une « pré-humanité », témoigne — les fouilles l'ont prouvé — un demi-million d'années peut-être avant nous, d'un culte, de l'entretien d'un feu sacré, et de sacrifices.

« L'homme est avant tout un être religieux et sûrement, dès l'origine, tous ses actes étaient imprégnés de cet esprit. L'oubli de cette vérité rend incompréhensibles les faits les plus évidents que nous révèlent les constatations paléontologiques... » (Docteur DUBOIS et Professeur FRIBAULT, *Evolution ou Création.*)

Si la technique de l'homme de la préhistoire nous échappe parfois, souvent au contraire son *art* nous a été conservé. Or,

« l'art, dès sa première manifestation, est apparu parfait. Il n'y a pas eu un long cheminement du trait à la ligne brisée puis au méandre et à la représentation figurée. Nous ne retrouvons pas au cours des âges, au fil des millénaires, un éveil comparable à celui du sens de la représentation chez l'enfant. Chaque forme de l'expression artistique a répondu à une nécessité de l'expression du *sacré*. Rien ne nous permet de placer les œuvres d'art dans une série évolutive... » (Jean SERVIER, *ibidem*, p. 184).

Un certain art moderne nous ferait plutôt penser à une évolution régressive !

Mais qu'on ne s'y trompe pas, ces grottes peintes n'étaient pas des « musées » : bien plutôt à travers même leur fonction hautement *magique*, des *sanctuaires*.

« Ce qui caractérise cet art, c'est une schématisation volontaire, allant jusqu'à l'hermétisme d'un symbolisme fermé dont seul quelques initiés ont la clé (...) De plus en plus, un fait se dégage des études récentes : la parenté existant entre les conceptions métaphysiques de toutes les civilisations, à tel point qu'il serait plus utile d'avoir comme hypothèse de rechercher la fragmentation d'un patrimoine commun, que de souligner à perte de vue les différents déterminismes matériels subis par l'homme et qui devant l'unité de pensée de l'humanité sont négligeables... Pas plus que dans les autres aspects de la pensée humaine, nous n'y sentons un apprentissage de l'esprit ; les seuls échecs, les seules imperfections semblent venir du tâtonnement nécessité par l'emploi de matériaux nouveaux : la conception restant parfaite dès l'origine, comme si le but à atteindre était connu depuis toujours... » (Jean SERVIER, *ibidem*, p. 188 et 170.)

Désireux de garder sans cesse intact le lien sacré entre lui et le Ciel qu'il considère comme sa véritable patrie, l'*homo, sapiens* parce que *religiosus*,

« assume sa condition regrettant au fond de son être de ne plus être esprit (...) Les traditions de toutes les civilisations ont choisi la solution de la Chute. Elles en tirent toutes les conséquences. La science occidentale défend, elle, l'hominisation du singe, peut-être parce qu'il est plus facile d'être un singe « parvenu » qu'un ange déchu (...) Selon toutes les traditions, l'homme a été d'abord esprit, participant de toute la sérénité du Monde Invisible. Un désir l'a poussé à rompre l'harmonie cosmique : il lui a fallu, en expiation, descendre dans la matière, dans l'univers des formes, dans l'animalité : revêtir des vêtements de peaux... » (Jean SERVIER, *ibidem*, p. 168, 27 et 365).

N'est-il pas émouvant de voir combien ce professeur d'ethnologie et de sociologie, armé d'une formation strictement scientifique, a su lire dans les arts, les mœurs, les légendes, les folklores de tous les peuples, ce que ne cessent de nous répéter les livres *révélés* de toutes les traditions ?

Mais pour un esprit sourd à toute vérité révélée et continuant à prêter à l'Evolution progressive une vertu intacte, ces notions que nous répétons sans cesse de perfection des origines, de Chute et de décadence, ne doivent-elles pas paraître absolument « gratuites » et même dictées par une certaine délectation morose ?

Pourtant l'enseignement de l'archéologie — et en particulier les apports les plus récents de celle-ci — *démentent* une conception ascendante et progressive de l'échelonnement des civilisations. D'année en année, les preuves contraires s'accumulent. En particulier, lorsque dans un site archéologique, on trouve plusieurs civilisations superposées, la plus « évoluée » intellectuellement et surtout spirituellement est souvent au niveau le plus bas : c'est donc la plus ancienne...

Dans le domaine de la biologie, un agnostique comme Jean Rostand déclare :

« Si nous ne tenons compte que des faits de variation héréditaire relevés dans l'espèce humaine, il semble que celle-ci ait à redouter une décadence plus qu'à escompter un progrès. Dès lors que les « caractères acquis » ne se transmettent point de l'ascendant au descendant, il n'y a pas à attendre que l'espèce se modifie directement sous l'effet des conditions de la civilisation, et cette conclusion négative mérite d'être fortement soulignée (...) Les changements de l'animal humain ne peuvent provenir que des mutations qui, nous l'avons vu, sont généralement des phénomènes indésirables, producteurs d'anomalies, de déficiences, de tares (...) Aucun moyen d'échapper à cette conclusion, passablement décevante. En même temps que la civili-

sation augmente sans trêve la *quantité* de vie humaine, la masse de protoplasme humain existant sur le globe, elle en réduit, du même coup, la *qualité* biologique... » (Jean ROSTAND, *L'Evolution*, p. 95 à 98.)

A travers la biologie, Rostand retrouve ainsi l'idée et le fait de l'*involution*. Il est pour nous extrêmement savoureux, après l'avoir vu rejoindre Carrel, de constater comme d'instinct ce savant et ce grand écrivain agnostique finit par apprécier l'actuelle *involution* de notre Humanité en termes de *qualité* et de *quantité*, retrouvant la distinction métaphysique de base qui permet de juger en profondeur tout phénomène humain et spirituel.

C'est au nom de cette tradition, des textes *révélés* qui l'appuient et du manque total de preuves expérimentales en faveur de la thèse opposée que nous concluons avec Vialleton :

> « Le mot Création doit reprendre sa place et se substituer à Evolution qui n'explique rien » (*L'origine des êtres vivants*, Plon, p. 365).
>
> « Il faut reconnaître que nous ne saisissons jamais en paléontologie de commencements véritables : les origines nous échappent. Une telle lacune est le plus souvent attribuée à une insuffisance de documentation que le hasard d'une fouille heureuse pourra combler un jour. Il semble au contraire qu'il y ait là l'expression d'une loi profonde à laquelle rien de ce qui se déroule selon le cours du temps ne saurait échapper. » (Jean PIVETEAU, *Traité de paléontologie*, Masson 1957, p. 327.)

En conclusion, les faits de la paléontologie nous apprennent qu'il a existé au début du quaternaire des êtres présentant des caractères morphologiques communs aux singes et aux Hommes. Ces êtres « intermédiaires » s'insèrent sans doute dans un *plan d'évolution créatrice* dont l'aboutissement est l'Homme adamique. Mais le fait qu'ils appartiennent tous à des *espèces* bien délimitées et que les « chaînons » espérés par les transformistes manquent entre ces espèces nous oblige à penser que les traditions ont raison lorsqu'elles nous disent qu'une Intelligence créatrice, un Démiurge divin a dans le passé *créé* de nouvelles espèces. A partir d'un organisme animal préexistant, par modification du code génétique et insufflation du « Pneuma » divin, l'*homo Sapiens* est né, identique physiologiquement à ce qu'il est aujourd'hui, il y a quarante, cinquante ou soixante mille ans. Hommes de Grimaldi, de Cro-Magnon et de Chancelade représentent les races différentes de la même espèce : « *Sapiens* ».

Bien plus, la paléontologie nous apprend que les derniers néanderthaliens ont été au moment de la glaciation de Würm II contemporains des premiers Sapiens, chacun avec leur identité morphologique bien caractérisée. Encore une fois, affirmer alors qu'une « mutation » bénéfique aurait « transformé un Néanderthal en Cro-Magnon », c'est se payer de mots et vouloir à toute force décrire sous le nom de mutation la naissance d'une espèce nouvelle en évitant à tout prix le mot de *création* !

Car c'est bien d'une volonté inconsciente ou le plus souvent très déterminée, de *nier le spirituel* que procède la fable du Transformisme. Et cette imposture ne continue au mépris de toute honnêteté, à être enseignée comme vérité indiscutable dans nos lycées et facultés que parce qu'elle constitue (provisoirement...) une des armes les plus efficaces contre l'Esprit qu'ait jamais forgée notre société matérialiste et apostate.

CHAPITRE III

Les sources traditionnelles de la loi des quatre Ages

> « *Le Bienheureux Seigneur dit : L'ordre quadruple fut créé par Moi selon les différences de qualités et de fonctions actives. Sache que c'est Moi qui l'instituai (cet ordre quadruple des actions humaines), Moi qui suis cependant l'impérissable non agissant.* »
> Baghavad Gita, IV.

L'homo Sapiens, « créé » en un point déterminé du Temps qualifié, créé, c'est-à-dire devenu, sur le substrat d'un corps analogue à celui des animaux supérieurs, l'unique réceptacle terrestre de l'Esprit divin, cet homme primordial, cet Adam, quelle va être désormais son « histoire » ? Avant d'interroger l'idée de Création et la tradition du Paradis originel, examinons d'une façon synthétique les enseignements spirituels qui nous proposent le cadre métaphysique et arithmosophique de cette « histoire ».

Tout ce qui en symbolique appliquée sert de structure à la Création ordonnée s'étage ou se déploie selon un schéma quadripartite : les quatre Vents de l'Esprit, les quatre Fleuves du Paradis, les quatre Eléments, les quatre Saisons, les quatre Tempéraments, les quatre Evangélistes, etc., enfin les quatre Ages de l'humanité.

Déjà les structures de l'Espace, universellement liées

aux quatre points cardinaux, multiplient les quadripartitions symboliques, et leur confèrent une signification fondamentalement religieuse. Est-il en effet de symbole plus ancien et plus sacré, après celui du Point et du Cercle solaire, que celui de la Croix qui symbolise, comme la Croix de Vie (l'ANKH égyptien), la pénétration de l'influx solaire et divin dans la surface des Eaux primordiales, dans la Materia Prima ? La Croix est l'image du Monde divin et de la Création.

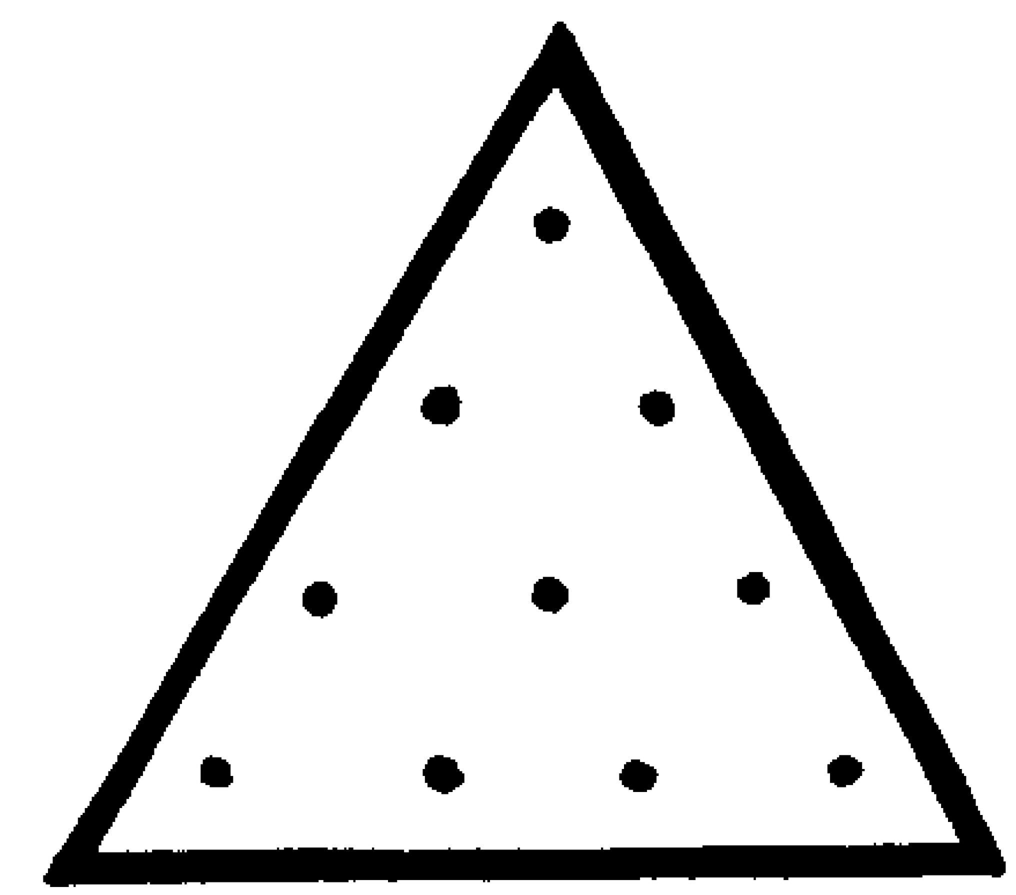
Nous retrouvons le schéma quadripartite fondamental dans toutes les traditions, y compris les plus « primitives » (En fait, il n'y a pas de « primitifs », il n'y a que des hommes issus d'une origine commune et ayant évolué très différemment les uns des autres). Ainsi pour les Indiens Kogi de la Sierra Nevada, le Monde est soutenu par quatre géants mythiques, la Sierra Nevada est divisée en quatre zones, les villages traditionnels ont quatre portes auprès desquelles quatre emplacements sacrés sont le réceptacle des offrandes, et la maison consacrée au culte comporte quatre foyers autour desquels s'assoient les membres des quatre clans principaux.

Laissons aux traités d'histoire des religions et aux traités de symbolique le soin de multiplier les exemples.

C'est à la structure quadripartite du temps que nous allons principalement consacrer ce chapitre. Première constatation : la présence dans la plupart des traditions d'une répartition de la durée de l'humanité en quatre Ages bien distincts. Seconde constatation, ces quatre Ages représentent les quatre paliers principaux d'une dégradation progressive des qualités spirituelles originellement imparties à l'Homme. Cette échelle dégressive manifeste l'éloignement de la créature par rapport au Principe créateur. Enfin plusieurs traditions prêtent symboliquement à chacun de ces Ages le nom d'un métal : depuis l'*or*, le plus parfait, le plus inaltérable, au plus « vil » le *plomb*, les deux « étages » intermédiaires étant symbolisés par l'*argent* et le *bronze*, appelé aussi *airain*. Un symbolisme planétaire s'y ajoute : le premier Age, d'Or, manifeste la primordialité du *Soleil*, source de toute vie et image du Verbe créateur ; le second, d'Argent, symbolise la *Lune*, la Mère universelle dont la lumière est le reflet

du soleil ; le troisième, de Bronze, est voué à *Vénus*, symbole de la Vie ; le quatrième enfin, de Plomb ou de Fer, symbolise l'influx douloureux de *Saturne*, maître du Temps qualifié, et de ses cycles ordonnés.

Ces quatre Ages n'ont pas une égale durée : ils deviennent de plus en plus courts à mesure qu'ils manifestent l'involution spirituelle de l'humanité. Les dix points de la Tétraktys de Pythagore — que nous étudierons au chapitre suivant — répartis sur quatre niveaux, représentent, lorsqu'on les « lit » du bas vers le haut, les durées proportionnelles de ces quatre Ages : 4 + 3 + 2 + 1 = 10 ; le dernier Age, dit de Fer, couvrant donc la dixième partie du Cycle entier.



Cette donnée pythagoricienne n'est qu'un motif élémentaire de cette symphonie de nombres et de symboles dont les Grecs instruits par les Egyptiens fixèrent quelques données dans leurs écrits, et dont on retrouve, sous des formes très diverses, des données analogues dans la plupart des écrits traditionnels de l'Occident comme de l'Orient. Partout, on y décrit, on y mesure, on y fête cet

> « éternel déroulement rythmé par le Nombre », ce « Temps, qui imite l'Eternité en décrivant des cycles au rythme du Nombre (PLATON, *Timée*, 37. 38).

Certes, la plupart des traditions nous sont arrivées « en miettes », mais il n'en est que plus émouvant de relever, à travers époques, contrées et mentalités extrêmement dif-

férentes, de profondes analogies métaphysiques et arithmosophiques.

La tradition chinoise connaissait ainsi la « musique des sphères » : une « spirale de sons » composée de notes alternativement yin et yang, liées à des enseignements cosmologiques, et dont l'empereur était le maître et le gardien. Fondées d'abord sur le nombre de jours de l'année, ces spirales sonores furent par la suite portées à une extrême complexité, jusqu'à comporter 25.824 ans éléments, à peu de choses près le nombre d'années de la révolution précessionnelle traditionnelle (25.920) et qui se rapproche encore davantage du chiffre aujourd'hui donné par la science. Par ailleurs les Chinois connaissaient une « Grande Année» de 129.600 ans, c'est-à-dire 360 au carré, ou 25.920 x 5. Cette Grande Année chinoise est exactement le double du Manvantara hindou de 64.800 ans, comme nous le verrons plus loin.

La Chaldée nous propose des cycles parfois très proches de ceux que nous allons voir dans l'Inde : un texte de Bérose fait état d'un long cycle de 259.200 ans (soit dix révolutions précessionnelles) pendant lequel, dit-il, les hommes se dirigèrent eux-mêmes. C'est sans doute ici la multiplication par dix, à fins ésotériques, de la durée de l'Age d'Or qui est le *Krita Yuga* du Véda hindou. Après ce premier Age, Bérose évoque un cycle consécutif de 432.000 ans qui, si nous le divisons lui aussi par dix, se rapproche du laps de temps qui, selon l'Inde, nous séparerait de la fin de ce Krita-Yuga ou Age d'Or. En cet Age, ouvert par l'apparition du dieu civilisateur à queue de poisson Oannès (proche en sa figuration de l'image du Capricorne zodiacal), et terminé par un déluge, les dieux auraient créé pour les hommes le régime monarchique, dans lequel se seraient succédés *dix* rois mythiques

La tradition des Mayas-Quichés, exprimée dans le *Popol Vuh*, commence le récit de la création du monde par la détermination des quatre directions de l'espace, des quatre bornes de l'Univers. Ce quadrilatère cosmique exprime moins les quatre points cardinaux que la division quadripartite par les solstices et les équinoxes, du cycle annuel. C'est donc un schéma d'espace-temps, prolongé ici aussi par la doctrine cyclique des quatre Ages. Chacun de

ceux-ci est séparé du suivant par un cataclysme destructeur et commence par une nouvelle création, reflet de la création primordiale. Un héros civilisateur intervient chaque fois. Une partie du passé, devenu mythe, s'incorpore à la culture de l'humanité nouvelle. Les hommes du premier Age adorent un Dieu unique. Puis l'unité de la langue originelle est brisée. L'origine de l'astronomie et du calendrier se situe dans le deuxième Age. Les trois premiers Ages correspondent à la préhistoire de l'humanité ; le quatrième à l'histoire des Mayas-Quichés, et a commencé par un grand déluge, destructeur de l'humanité du troisième Age, frappée pour son impiété, et dont certains représentants sont devenus des singes !

> « Le principe fondamental de la doctrine cyclique Maya-Quiché part de l'idée d'une régénération périodique du temps, par la répétition symbolique de la cosmogonie et de la mythologie. » (Raphaël GIRARD, *Le Popol Vuh*, Payot 1954).

Tous ces éléments, Age d'Or primordial, premier d'une succession de quatre Ages, cataclysmes cycliques, retour d'un âge d'or relatif au début de chaque nouvel Age, héros ou « dieux » instructeurs, etc., nous allons dans notre tentative de « reconstruire » l'histoire traditionnelle de l'humanité, les retrouver dans presque toutes les traditions. Mais c'est dans les traditions égyptienne, hindouiste, grecque et biblique que cette vision du devenir de l'humanité est exprimée de la façon la plus explicite. Y eut-il communication entre elles ? C'est probable mais non certain, et d'ailleurs sans importance autre qu'historique, l'unité de leur enseignement, reflété à travers des civilisations aux mentalités fort opposées, témoignant là comme en bien d'autres domaines, la pérennité d'une immémoriale connaissance métaphysique encore assez bien transmise au début de ce que nous appelons l'Histoire « classique », et qui correspond à notre Age de Fer.

I. LA SOURCE EGYPTIENNE

On sait sous quelles formes dispersées et fragmentaires nous sont parvenues par les Grecs et les Alexandrins ce qui a pu être sauvé de la tradition écrite égyptienne, elle-même reliquat tardif et combien partiel de la tradition véritable, c'est-à-dire comme toujours lorsqu'il s'agit d'une civilisation traditionnelle, orale. Nous ne ferons ici, pour montrer quelques-unes des sources directes de la pensée grecque et seulement à titre d'exemple, que noter au passage certaines conceptions de l'Egypte ancienne relatives au Temps qualifié, telles que nous l'apprennent la lecture du *Livre des Morts* et celle des traités attribués à Hermès Trismégiste, qui est aussi le dieu égyptien Thoth (1).

La patrie mythique de Thoth était *Achmounnein*, qui signifie *Ogdoade*, c'est-à-dire les huit dieux primordiaux qui, collaborant avec Thoth pour créer le monde, forment avec lui l'*Ennéade*. D'Achmounein les Grecs firent la célèbre *Héliopolis Magna* qui fut au VIe siècle avant J.C. la première étape de Pythagore dans son voyage en Egypte, avant Memphis et Thèbes où il devait être initié aux « Grands Mystères ».

Thoth-Hermès a de nombreuses fonctions, mais avant toutes choses, il est le Scribe de l'Ennéade divine :

(1) *Le Livre des Morts des Anciens Egyptiens*, traduit et commenté par Grégoire Kolpaktchy, a fait l'objet d'une nouvelle édition en 1966. La substantielle introduction est particulièrement remarquable (Omnium Littéraire). Le *Corpus Hermeticum* est en quatre tomes dans la collection Guillaume Budé (aux éditions Belles Lettres, 1954-1960). Signalons aussi tout particulièrement *La Révélation d'Hermès Trismégiste*, du R.P. Festugière, O.P., en quatre gros volumes (Gabalda, 1949-1954).

> « En vérité je suis le Pinceau avec lequel écrit le dieu de l'Univers. »

Il est le créateur des langues, le Grand Magicien des Sphères (dieu de la Lune) qui préside à la création originelle pour appeler le monde à l'existence par la parole, aux côtés de Ptah. Il est surtout celui qui préside à l'Ordre du monde, le Grand Calculateur, le Régulateur du Second Monde, le Maître des Cycles du Temps. On voit donc ses affinités autant avec Hermès-Mercure qu'avec Kronos-Saturne. Quoi d'étonnant alors que ce soit sous son égide qu'aient été placés les enseignements les plus sacrés relatifs à l'Ordre du monde et à son devenir cyclique ? Une image de la tradition égyptienne nous le confirme où Thoth est représenté comme la Barque du Soleil, croissant de lune sous le disque de Râ : nous y trouvons le couple masculin-féminin, le Verbe et la Materia Prima déjà organisée, l'Hostie et le Calice : le Graal... Mais aussi le schéma du premier Monde, celui de l'Esprit surmontant le Second Monde, celui des Formes et des Lois, dont Thoth-Hermès est le Recteur et d'où il dirige le Troisième Monde, celui de la Manifestation visible :

> « Mes paroles sont puissantes dans les Deux Mondes » (*Livre des Morts*, chap. CLXXXII).

Thoth correspond à ce que Platon appellera l'Ame du Monde. Les Grecs, traduisant une épithète égyptienne l'appelèrent *trois fois très grand* (*Trismégiste*). Les traités dits « hermétiques » qui nous sont parvenus représentent un syncrétisme entre les livres égyptiens destinés à l'enseignement et la pensée néo-platonicienne des premiers siècles de notre ère.

Quels sont maintenant les grands thèmes cosmogoniques et cycliques de la métaphysique égyptienne ? Et d'abord comment présente-t-elle la Chute ? A la suite d'une catastrophe cosmique la Lumière se trouve emprisonnée dans les Ténèbres. (A rapprocher du début de l'Evangile de saint Jean :

> « Et la Lumière luit dans les Ténèbres et les Ténèbres ne l'ont pas reçue. »

De ce divorce cosmique originel on retrouve partout la tradition, et il semble bien, selon la loi de l'« emboîtement » des cycles entre eux, que la Chute de notre Cycle d'humanité ne soit elle-même que le reflet, la répétition analogique d'une catastrophe primordiale située au début d'un de ces « Super-Cycles » dont seule la tradition hindouiste va jusqu'à nous préciser la durée en millions d'années.

L'ésotérisme égyptien lui aussi fait allusion à une séparation primordiale des principes mâle et femelle représentés par le soleil et la lune. Le Livre des Morts évoque fréquemment ces « chutes » qui semblent bien avoir eu un sens astronomique bien précis et dont la mémoire, à travers les mythes de toute la planète, habite encore l'inconscient collectif de toute l'humanité :

> « Dans les Espaces Eternels
> « Se voient de toutes parts les traces
> « De l'écroulement des Mondes... »
> (*Livre des Morts*, chap. LXXVIII.)

Les luttes entre les premiers dieux (qu'Hésiode évoquera sous la forme de combats entre les Titans) s'expriment ainsi :

> « O Thoth ! dis-moi ce qu'ils sont devenus
> « Les dieux que Nut avait autrefois enfantés ?
> « J'entends la voix de Thoth qui parle :
> « Ils ont engendré des luttes, déchaîné des désastres,
> « Commis des iniquités, créé des démons,
> « Causé des ravages et des destructions... »
> (*Livre des Morts*, chap. CLXXV.)

Si partout sous des formes diverses s'exprime le drame primordial des « anges déchus », celui-ci revêt en Egypte avec le mythe de Seth-Typhon une rare intensité dramatique. Le combat de Seth avec Horus est partout rappelé car il s'agit pour toutes les puissances qui veillent à l'équilibre du monde de réparer l'éparpillement des membres d'Osiris perpétré par Seth. C'est dans le mythe d'Osiris en effet que l'Egypte ancienne a le plus complètement exprimé le destin cyclique de l'humanité.

Osiris est l'Homme Primordial, l'Adam Kadmon de la Kabbale, l'« Etre Bon » ; il est aussi le couple initial soleil-lune, symbole de l'état premier de la Création. Par une catastrophe cosmique, il se trouve déchu de sa plénitude originelle. Osiris gisant par terre, les membres dispersés, symbole la dispersion de l'œuvre créée de plus en plus loin du Principe spirituel, de plus en plus « bas » dans la substance la plus épaisse.

Or cette « mort » qui symbolise la nôtre est, de la part du dieu, *volontaire* : la « mort » d'Osiris est un sacrifice divin, un « rachat » : lui seul peut *transmuter* le Mal en Bien. Osiris est ainsi une préfiguration du Christ. Il en assume à l'avance la fonction dans le monde, de façon encore partielle parce que le monde, non encore entièrement involué n'a pas encore besoin de la Rédemption totale que seul le Christ apportera.

La résurrection d'Osiris symbolise d'une part le rajeunissement du monde à chaque début de Cycle, lorsque tout fait retour au Principe, et d'autre part la réintégration individuelle de l'homme « libéré » par l'ascèse et la Connaissance. L'homme dont la vieillesse physique est inéluctable parvient, au travers de la mort et s'il arrive à « imiter » Osiris, à connaître la jeunesse d'une nouvelle vie qui est la vraie : dépouillé de son corps, « nouveau-né » intégral, il s'achemine alors vers la divine Lumière.

Une grande partie du *Livre des Morts* représente dramatiquement cette lutte du défunt qui, s'assimilant à Horus fils d'Osiris ou à Thoth, « reconstruit » le corps d'Osiris, c'est-à-dire « construit » sa propre immortalité :

> « A présent je disperse les Ténèbres qui t'enveloppent
> « Car je t'aime Osiris et je viens contempler ton visage. »
> (*Livre des Morts*, IX.)
>
> « J'ai délivré Horus de l'emprise de Seth » (CX)
>
> « En vérité je, suis Thoth,
> « L'arbitre du combat entre Seth et Horus » (CXXIII)
>
> « Je suis Thoth qui triomphe des ennemis d'Osiris
> « Et qui, en vue des catastrophes qui les attendent
> « Dispose les mondes de Demain... » (CLXXXII)
>
> « Je deviens Corps glorieux... » (LXXVIII)

Car ces luttes et cet apparent « désordre » répondent à un Ordre transcendant :

« Que vos Noms soient sanctifiés,
« O dieux, régulateurs des Rythmes sacrés,
« Vous qui présidez au déroulement des Mystères ! »
(XIV)

Il convient d'évoquer :

« Les Hiérarchies divines et les Esprits aux figures voilées
« qui œuvrent dans la Région de l'Eternel Devenir »,
(LXV),

les

« Maîtres des Rythmes de l'Univers. » (LXXXIV)

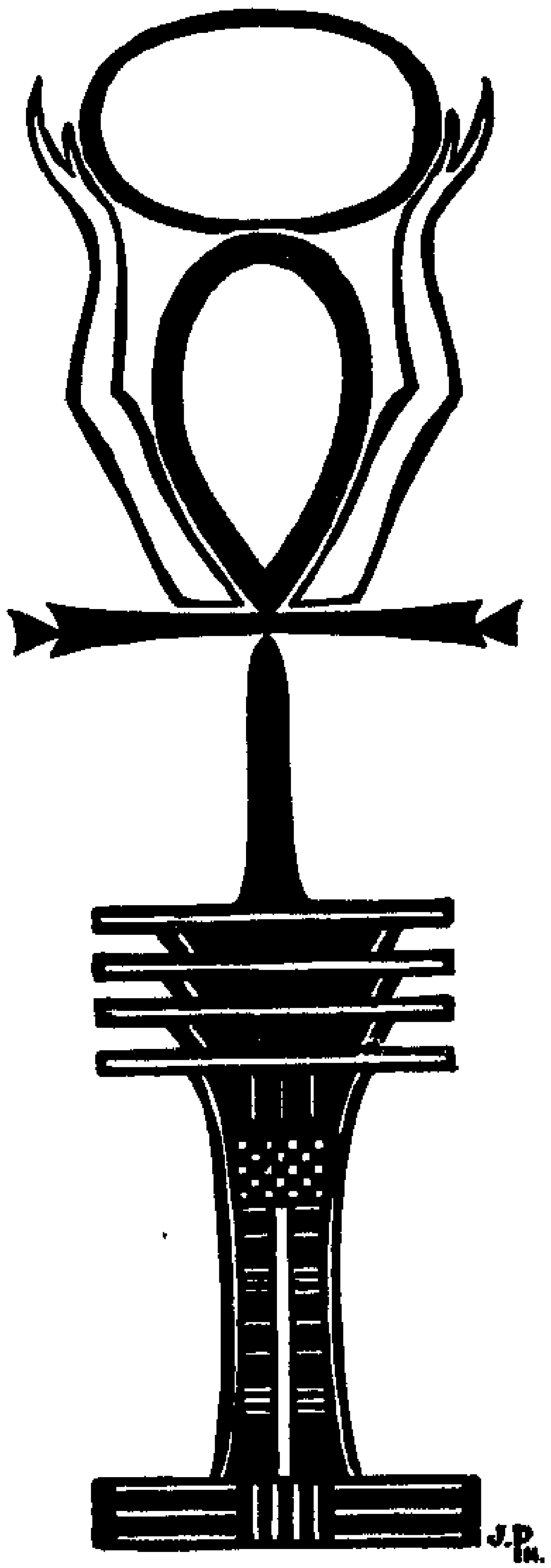
Par ailleurs, la mythologie égyptienne, quel que soit l'état terriblement parcellaire dans lequel ses structures et plus encore ses cosmogénèses nous sont parvenues, n'est pas sans nous livrer çà et là des schémas métaphysiques quaternaires liés à la conception du monde.

Ainsi le grand dieu Ptah qui au cours du Nouvel Empire deviendra le « Père » de la triade Ptah-Sekhmet-Nefertoum et sera souvent assimilé à Osiris lui-même, est, dès la IIIe dynastie, c'est-à-dire au début du IIIe millénaire avant J.C., considéré par le clergé comme le dieu-créateur. Le processus créationnel qu'on lui prête est d'un intérêt considérable au regard de la métaphysique traditionnelle : en effet Ptah (Monde Primordial) *pense* d'abord le Monde au niveau des Formes et des Lois (Deuxième Monde). Puis, passant de la « Puissance » à l'« Acte », se faisant Verbe créateur, il *nomme* les choses et les êtres, et par là les amène à l'existence (Troisième Monde). Or, il est figuré dans sa méditation créatrice, porteur d'un sceptre à quatre « plateaux » qui est une figuration réduite du « Djed » Osirien, figure de l'« Osiris ressuscité », symbole du monde rétabli après chaque cataclysme en sa plénitude quaternaire de l'Espace et du Temps. Le *Djed* égyptien ou « colonne d'Osiris » figure le Principe créateur de *stabilité*, de *permanence* : c'est l'assise suprême

des *Lois* invisibles du monde créé. Animé par le *Ouas* (la fécondité), il constitue le cadre de la Vie symbolisée par l'*Ankh* (voir chap. suivant).

Son quadruple chapiteau fonde le caractère quadripartite de la création dans l'Espace (Les quatre points cardinaux) et dans le Temps (les quatre saisons, les quatre Ages, etc.). C'est cette structure quaternaire qui, en tant que « plan » du Second Monde de l'Ame et de l'Intelligence divines, permet aux puissances démiurgiques de « reconstruire » le Troisième Monde de l'existence matérielle après chaque cataclysme : là est la Structure métaphysique et la Mémoire du monde, le domaine des « dieux » de l'Espace et du Temps.





Djed osirien ou Arbre de Vie surmonté de l'Ankh ou Croix de Vie : le Dieu créateur (l'Un qui se fait Trois en traversant le plan de réflexion des Eaux primordiales) donne la vie à la création et au Cycle de l'humanité étagé en ses quatre Ages

De même, le « dialogue » fondamental, symbole de la structure du monde (que nous rappelons plus loin dans notre chapitre IV en évoquant la Tetraktys pythagoricienne), ce dialogue fondamental de l'Un avec le Quadruple, structure temporelle et spatiale du Multiple est magnifiquement représenté par l'image inépuisable du Sphinx



élevé auprès des Pyramides par la IV[e] dynastie dans la seconde moitié de l'ère précessionnelle du Taureau. Le Sphinx de Giseh en son immobilité formidable concentre en un seul être de pierre les quatre Eléments, les quatre « Vents » de l'Esprit (qui plus tard « éclateront » dans la quadruple nature des Evangélistes chrétiens). Il figure en son unité tétramorphique une tentative suprême et très précisément « magique » pour ramener à l'Unité tout ce que le Nombre Quatre porte comme signification « matérielle » et « explosive » issue de l'acte même de la Création : il est le Centre, le Moyeu de la Roue à quatre rayons qui est le symbole universel du monde manifesté : il est le « Lieu » hors de l'Espace au carrefour des quatre dimensions de celui-ci et le Centre qui « hors du Temps » figure l'Eternité retrouvée au-dessus de l'éclatement de celui-ci dans la succession temporelle des quatre Ages du devenir humain. Tourné vers l'Orient où le soleil se lève, vers le lieu du devenir d'où « vient » le Temps, il regarde

l'avenir du haut de son *éternel présent*. Il est la figure de l'Etat Primordial réintégré, l'immobilisation de la Roue du devenir : le Centre de celle-ci, le Cœur du Monde, la Rose mystique, le Lotus principiel. Il est l'Eternité retrouvée.

Qu'il nous soit permis enfin de résumer à grands traits la cosmogénèse et l'anthropogénèse contenues dans les écrits attribués à Hermès Trismégiste et qui sont les sources principales des penseurs grecs et judaïques, de saint Paul et des Pères de l'Eglise. Nous y trouvons la révélation de nos origines issue de la Tradition Primordiale et non encore abusivement simplifiée par les divers « catéchismes ». Le premier livre hermétique, le *Poimandres,* en particulier exprime d'abord la séparation de la Lumière et des Ténèbres qui se roulent en spirales tortueuses pareilles à un Serpent. Le verbe divin sort de la Lumière (Celle-ci est le *Noûs* primordial, à la fois Dieu Père et Dieu Esprit : son Fils est le Verbe).

> « Or le Noûs Dieu, étant mâle et femelle, existant comme Vie et Lumière, enfanta d'une parole un second Noûs démiurge qui, étant dieu du Feu et du Souffle, façonna des Gouverneurs, sept en nombre, lesquels enveloppent dans leurs cercles le monde sensible ; et leur gouvernement se nomme la Destinée... » (*Traité* I, *Poimandrès*, 9).

Le Verbe, après avoir organisé les éléments, s'unit au Noûs démiurge. Ensemble, ils donnent le mouvement aux sept cercles de feu. Naissance des animaux. Création de l'homme.

> « Or le Noûs, père de tous les êtres, étant Vie et Lumière, enfanta un Homme semblable à lui, dont il s'éprit comme de son propre enfant. »

L'homme crée à son tour et entre dans la sphère démiurgique où les Sept Gouverneurs lui font fête. (On retrouve ici la toute-puissance du Nombre Sept dans les structures de l'Espace et du Temps.)

Mais par là même s'amorce le processus de la Chute :

> « Alors l'Homme, qui avait plein pouvoir sur le monde des êtres mortels et des animaux sans raison, se pencha à travers l'armature des Sphères, ayant brisé au travers leur enveloppe, et il fit montre à la Nature d'en-bas de la belle forme de Dieu... » (14).

L'homme androgyne s'éprend de sa forme reflétée par la Nature (le mythe de Narcisse) et tous deux s'étreignent...

> « Et c'est pourquoi, seul de tous les êtres qui vivent sur la Terre, l'homme est double, mortel de par le corps, immortel de par l'Homme Essentiel... » (15).

Suivent de prodigieux développements sur les transformations de l'homme. Puis, en une période cyclique déterminée, Dieu *sépare les sexes* des animaux et des hommes, et leur dit :

> « Croissez et multipliez. » (18).

Désormais, l'homme a le choix entre deux voies : celui qui chérit le corps « issu de l'erreur de l'amour » demeure dans les ténèbres et la mort ; celui qui se connaît comme immortel va vers l'immortalité parce qu'il vit « selon l'Homme Essentiel » issu du Père qui est Lumière et Vie.

Après avoir donné ces lumières sur nos origines (quoique d'une façon certainement déjà très voilée par rapport à la Tradition Primordiale), les écrits hermétiques transmettent aussi des « apocalypses », car comme la Bible ils vont de l'α à l'ω. Pour en finir ici avec la « source égyptienne », nous transcrivons ces lignes émouvantes extraites de l'*Asclépius* (24-26) :

> « Un temps viendra où il semblera que les Egyptiens ont en vain honoré leurs dieux... Les dieux, quittant la Terre, regagneront le Ciel ; ils abandonneront l'Egypte... Des étrangers rempliront ce pays, cette terre, et non seulement on n'aura plus souci des observances, mais, chose plus pénible, il sera statué par des prétendues lois, sous peine de châtiments, de s'abstenir de toute pratique religieuse, de tout acte de piété ou de culte envers les dieux. Alors cette terre très sainte, patrie des sanctuaires et des temples, sera toute couverte de sépulcres et de morts. O Egypte, Egypte, il ne restera de tes cultes que des fables, et tes enfants plus tard, n'y croiront même pas ; rien ne survivra que des mots

gravés sur les pierres qui racontent tes pieux exploits... L'Egypte ne sera plus qu'un désert. C'est à toi que je m'adresse, fleuve très saint, c'est à toi que j'annonce les choses à venir : des flots de sang te gonfleront jusqu'aux rives et tu les déborderas, et non seulement tes eaux divines seront polluées par ce sang, mais il les fera sortir de leur lit, et il y aura beaucoup plus de morts que de vivants... A cette heure, fatigués de vivre, les hommes ne regarderont plus le monde comme le digne objet de leur admiration et de leur révérence... On tiendra en mépris et on ne chérira plus cet ensemble de l'Univers, œuvre incomparable de Dieu, glorieuse construction, Création toute bonne faite d'une infinie diversité de formes, instrument de la volonté de Dieu qui, sans envie, prodigue sa faveur dans son ouvrage où s'assemble, en un même tout, dans une harmonieuse diversité, tout ce qui peut s'offrir au regard qui soit digne de révérence, de louange et d'amour. Car les Ténèbres seront préférées à la Lumière... Nul ne lèvera plus ses regards vers le ciel ; l'homme pieux sera tenu pour fou, l'impie pour sage ; le frénétique passera pour un brave, le pire criminel pour l'homme de bien. L'âme et toutes les croyances qui s'y rattachent, selon lesquelles l'âme est immortelle par nature,... on ne fera qu'en rire... Et même, croyez-moi, ce sera un crime capital, aux termes de la loi, que de s'être adonné à la religion de l'esprit... Les dieux se séparent des hommes : divorce déplorable ! Seuls demeurent les anges malfaisants qui se mêlent aux hommes et les contraignent par violence, les malheureux, à tous les excès d'une criminelle audace, les engageant en des guerres, des brigandages, des tromperies, et en tout ce qui est contraire à la nature de l'âme. La terre alors perdra son équilibre, la mer ne sera plus navigable, le ciel ne sera plus sillonné d'astres, les astres arrêteront leur course dans le ciel ; toute voix divine sera forcée au silence et se taira ; les fruits de la terre pourriront, le sol ne sera plus fertile, l'air lui-même s'engourdira dans une torpeur lugubre. »

« Voici donc ce que sera la vieillesse du monde : irréligion, désordre, confusion de tous les biens. Quand toutes ces choses auront été accomplies, O Asclépius, alors le Seigneur et le Père, le Dieu premier en puissance et Démiurge du Dieu UN, après avoir considéré ces mœurs, et ces crimes volontaires, essayé par sa volonté, qui est la divine Bonté, de barrer la route aux vices et à la corruption universelle, et de redresser l'erreur, anéantira toute la malice, soit qu'il l'efface par un déluge, ou la consume par le feu, ou la détruise par des maladies pestilentielles répandues en divers lieux ;

puis il ramènera le monde à sa beauté première pour que ce monde lui-même paraisse digne à nouveau de révérence et d'admiration, et que Dieu aussi, créateur et restaurateur d'un si grand ouvrage, soit glorifié, par les hommes qui vivront alors, en des hymnes continuels de louange et de bénédiction. Voilà ce que sera en effet cette naissance du monde : un renouvellement de toutes choses bonnes, une restauration sainte et toute solennelle de la nature. » (Trad. A.-J. Festugière in *Corpus Hermeticum*, Les Belles Lettres, coll. Guillaume Budé. 1960, t. 1.)

II. LA SOURCE HINDOUE

C'est la tradition hindoue des cycles cosmiques qui va nous permettre d'exprimer avec le plus de précision cette loi de l'Involution de l'Humanité rythmée par la succession des quatre Ages, et surtout d'offrir une chronologie au sein de laquelle les éléments tirés des autres traditions vont pouvoir s'inscrire avec une logique et souvent une précision remarquables.

Ecartons comme ne faisant pas directement partie de notre propos les « Super-Cycles » de l'Inde comme « l'Ere de Manou » de 4.600.800 ans ou la « Vie de Brahma » qui atteint 2.351 milliards d'années, chiffres que même les cosmologies contemporaines n'atteignent pas ! (Remarquons que dans les disciplines ésotériques traditionnelles, il est courant que certaines données chronologiques soient multipliées par un exponant connu seulement des initiés, afin de dérouter le profane.) Certains de ces nombres proposés recoupent cependant les données scientifiques contemporaines. Ainsi, Maçoudi, savant arabe du xe siècle interprétant les Védas, parle d'un Super-Cycle de 4 milliards 320 millions d'années, ce qui correspond à l'âge que les géologues attribuent aujourd'hui à la Terre.

Voici le texte de René Guénon que nous lûmes à l'âge de vingt ans, qui nous fit reconsidérer d'une façon critique tout ce que l'école nous avait appris et qui ne nous satisfaisait guère, et nous mit sur le chemin de la Cyclologie traditionnelle :

> « La doctrine hindoue enseigne que la durée d'un cycle humain, auquel elle donne le nom de *manvantara,* se divise en quatre âges, qui marquent autant de phases d'un obscurcissement graduel de la spiritualité primordiale ; ce sont ces mêmes périodes que les traditions de l'antiquité occidentale, de leur côté, désignaient comme les Ages d'*or*, d'*argent*, d'*airain* et de *fer*. Nous sommes présentement dans le quatrième âge, le *kali-yuga* ou « âge sombre », et nous y sommes, dit-on, depuis déjà plus de six mille ans, c'est-à-dire depuis une époque bien antérieure à toutes celles qui sont connues de l'histoire « classique ». Depuis lors, les vérités, *qui étaient autrefois accessibles à tous les hommes* sont devenues de plus en plus *cachées* et *difficiles à atteindre ;* ceux qui les possèdent sont de moins en moins nombreux, et si le trésor de la sagesse « non humaine » antérieure à tous les âges, ne peut jamais se perdre, *il s'enveloppe de voiles de plus en plus impénétrables* qui les dissimulent aux regards et sous lesquels *il est extrêmement difficile de le découvrir.* C'est pourquoi il est partout question, sous des symboles divers, de *quelque chose qui a été perdu,* en apparence tout au moins et par rapport au monde extérieur, et *que doivent retrouver ceux qui aspirent à la véritable connaissance ;* mais il est dit aussi que ce qui est ainsi caché redeviendra *visible* à la fin de ce cycle, qui sera en même temps, en vertu de la continuité qui relie toutes choses entre elles, *le commencement d'un cycle nouveau.* » (René GUÉNON, *La crise du monde moderne* (Gallimard, 1927 ; « Idées », 1969, chap. premier, *L'Age sombre.*)

Le *Vishnou Purâna* (Les Purânas sont des recueils de mythes et de cosmologies composés comme les grandes épopées du *Ramayana* et du *Mahabhârata* deux ou trois siècles avant notre ère) enseigne en effet que l'histoire du monde est rythmée par des périodes de très longue durée, les *Kalpas,* subdivisés chacun en quatorze *Manvantaras* ou cycles d'humanités. Les quatorze *Manvantaras* se subdivisent en deux septénaires. Le Cycle de l'humanité actuelle est le septième du premier septenaire. On remarque encore l'importance du Nombre *sept* qui deprésente en quelque sorte l'*espace* (4) et le *temps* (3) réunis, de même que le nombre *douze* est l'*espace* multiplié par le *temps.* La combinaison arithmologique du Nombre de la Triade divine (3) et de ceux du Temps et de l'Espace est à la base de la symbolique des Nombres dans toutes les traditions. C'est le « *Tertius-Quartus* » de la philosophie chrétienne médiévale. On la retrouve en particulier dans toutes les cosmogénèses traditionnelles.

Chaque *Manvantara* ou Cycle d'humanité se divise comme ailleurs et en particulier chez les Grecs en quatre Ages qui ici encore manifestent, par la diminution échelonnée de leur « qualité » spirituelle comme de leur durée, l'éloignement progressif du Principe créateur. Il est précisé que la durée respective de ces quatre Ages, qui correspondent donc aux Ages d'Or, d'Argent, d'Airain et de Fer d'Hésiode, est proportionnelle à 4, 3, 2 et 1, c'est-à-dire en fait aux quatre « étages » de la Tétraktys de Pythagore. L'Age d'Or d'Hésiode correspond ici au *Krita Yuga,* l'Age d'Argent au *Trêtâ Yuga,* l'Age d'Airain au *Dwâpara Yuga* et notre Age de Fer au *Kali Yuga.* Voici comment la *Baghavata Purâna* qualifie ces Ages :

> « Lorsque l'organe interne, l'intelligence et les sens participent surtout de la Bonté (*sattwa* : tendance ascendante, lumineuse), alors on reconnaît l'Age *krita* durant lequel on se complaît dans la science de l'austérité.
>
> « Lorsque les êtres se vouent au devoir, à l'intérêt, au plaisir, alors c'est l'âge *trêtâ* où domine la passion (*rajas :* tendance expansive).
>
> « Lorsque règnent la cupidité, l'insatiabilité, l'orgueil, l'imposture, l'envie, au milieu d'œuvres intéressées, alors c'est l'Age *dwâpara,* où dominent la Passion (*Rajas*) et l'obscurité (*tamas* : tendance descendante, ténébreuse).
>
> « Lorsque règnent la tromperie, le mensonge, l'inertie, le sommeil, la malfaisance, la consternation, le chagrin, le trouble, la peur, la tristesse, cela s'appelle *kâli,* qui est exclusivement ténébreuse (tendance descendante *tamas* exclusive). »

Cette qualification spirituelle et morale des quatre Ages se retrouve sous forme d'allusions dans bien des écrits traditionnels de l'Inde védique, mais aussi brahmanique et bouddhiste.

> « Indra vint sous une forme humaine, disant :
> Il est l'Age-Kâli, celui qui reste couché !
> L'Age-Dwâpara, celui qui se lève !
> Immobile, on est l'Age-Trêtâ !

Et l'Age-Krita, si l'on s'active. »
Aittareya-Brâhmana, 7. 13 : *Mythes et légendes extraits des Brâhamana*, trad. Jean Varenne, Gallimard 1967.)

Le symbolisme hindou représente aussi la vertu sous l'emblème d'une vache qui dans le Krita-Yuga se tient sur quatre pattes, puis au cours des Ages suivants, sur trois, sur deux, puis sur une seule patte.

Un texte arabe cité par René Guénon dans le n° 247 des *Etudes traditionnelles* dit ceci :

> « Dans les temps les plus anciens, les hommes n'étaient distingués entre eux que par la connaissance, ensuite on prit en considération la naissance et la parenté, plus tard encore la richesse en vint à être considérée comme une marque de supériorité ; enfin dans les derniers temps, on ne jugea plus les hommes que d'après les seules apparences extérieures. »

Ainsi, dans la tradition hindoue comme dans les autres, les quatre Ages sont caractérisés par la prédominance successive de la caste sacerdotale, puis de la noblesse, ensuite des marchands et bourgeois, enfin du peuple.

Cette dégénérescence spirituelle et morale se reflète également dans la durée de la vie humaine qui devient de plus en plus brève. On pense ici aux durées de vie exorbitantes que la Genèse biblique attribue aux hommes d'Adam à Noé et qui, qu'on les considère comme véritables ou légendaires, se retrouvent en tout cas dans bien d'autres traditions comme celle-ci.

Chaque *Manvantara* est caractérisé par un démiurge appelé « *Manu* », mot que l'on retrouve au début de *Manvantara* (*Antara* signifie époque). Le Manu du Cycle actuel est *Vaivaswata*, que René Guénon assimile à ce Xisuthros que la Chaldée fait « régner » pendant 64.800 ans, à la fin d'un « super-cycle » de dix « Rois ».

L'Inde védique attribue au début de chaque cycle d'humanité ou Manvantara, à la « Shakti », c'est-à-dire à la parèdre du Manou en fonction, le rôle, en quelque sorte, de réservoir d'énergie et de spiritualité. Une manière d'« entropie » affecte cette énergie spirituelle qui se trouve presque épuisée à la fin de chaque Cycle, jusqu'à ce qu'une nouvelle effusion de Brahma « recharge » la Shakti du nouveau Manvantara...

C'est René Guénon qui a donné la clef chronologique de cette tradition hindouiste des cycles du temps dans un article des *Etudes traditionnelles* d'octobre 1938 repris dans *Formes traditionnelles et cycles cosmiques* (Gallimard 1970) : le Manvantara vaut *cinq* « Grandes Années » grecques, elles-mêmes moitié du Cycle précessionnel de 25.920 ans. Le Manvantara dure donc 64.800 ans.

— Le Krita Yuga	25.920 ans
— Le Trêtâ Yuga	19.440 ans
— Le Dwâpara Yuga	12.960 ans
— et le Kâli Yuga	6.480 ans

On a vu que c'est cette chronologie que nous avons prise pour base de notre hypothèse de travail. Nous y reviendrons au chapitre VI à propos de la précession des équinoxes.

Le Cycle d'humanité ou Manvantara durant 64.800 ans, il s'ensuit donc que le Kalpa entier est de 907.200 ans, et que le premier septenaire à la fin duquel nous nous trouvons a duré 453.600 ans.

Mais le plus important, et qui permet de *fixer* cette échelle chronologique dans le temps, c'est que toutes les traditions qui parlent de ces quatre Ages à la spiritualité dégressive sont d'accord avec René Guénon pour indiquer avec force que notre époque correspond à la *fin* du dernier Age.

> « Nous savons par toutes les données traditionnelles que nous sommes depuis longtemps déjà dans le *Kali-Yuga* ; nous pouvons dire sans aucune crainte d'erreur que nous sommes même dans une phase avancée de celui-ci, phase dont les descriptions données dans les *Purânas* répondent d'ailleurs, de la façon la plus frappante, aux caractères de l'époque actuelle... » (*Formes traditionnelles et cycles cosmiques*, p. 24.)

> « Il semble bien que d'après toutes les indications fournies par les doctrines traditionnelles, nous soyons entrés vraiment dans la phase finale du Kali-Yuga, dans la période la plus sombre de cet « âge sombre », dans

cet état de dissolution dont il n'est plus possible de sortir que par un cataclysme, car ce n'est plus un simple redressement qui est alors nécessaire, mais une rénovation totale... » (*La crise du monde moderne*, chap. I, L'Age sombre.)

Autre caractère fondamental de cette succession des quatre Ages, l'éloignement du Principe s'opère de façon peu à peu *accélérée*. La décadence spirituelle devait être insensible au cours des Ages d'Argent et d'Airain. Elle devient en cette fin de notre Age de Fer évidente aux yeux de tous, même à ceux qui la baptisent inconsidérément du nom rassurant de « progrès »...

En fait, cette chute qui s'accélère au cours du temps est « *La Chute* » dont nous parlent de façon explicite ou voilée *toutes* les traditions et qui a commencé à la sortie de l'état primordial où se trouvait l'homme en son Paradis originel. L'homme, toujours trinitaire (corps, âme, esprit), avait d'abord son « centre de gravité » en la partie la plus haute de son âme, le *Pneuma*, qui touche à l'Esprit ; à la fin de son involution spirituelle, il a aujourd'hui pour « centre » l'âme inférieure qui touche le corps.

Enfin faisons observer aussitôt qu'en accord avec la nature même du Temps qualifié, cette « Chute » n'est pas uniformément accélérée, mais est ponctuée, au cours de « sous-cycles » ordonnés à l'intérieur du Cycle d'humanité (et dont les durées correspondent la plupart du temps à des sous-multiples du cycle précessionnel de 25.920 ans) par des crises brutales suivies de destructions ou de cataclysmes, et de retours à de *relatifs* « âges d'or ». Le peu que nous savons de la protohistoire et surtout l'Histoire nous le confirment abondamment. On pourrait donc figurer l'involution de l'humanité par une ligne sinueuse dont la direction générale serait descendante.

On a vu, on verra davantage encore, que cette tradition des cataclysmes périodiques est universellement conservée. Le Mahabhâratâ — dont la Baghavad Gita (le Chant du Seigneur) est peut-être l'épisode le plus attachant pour un occidental — fixé entre les cinquième et premier siècles av. J.C., met l'accent sur la fonction destructrice de la divinité. Brahmâ le Créateur, « gardien impérissable des lois éternelles », se manifeste sous la forme de

Krishna — qui prend naissance sur Terre chaque fois que le « Dharma » (la Loi divine) est abandonnée par les hommes —, mais aussi du Temps destructeur : il est alors Rudra le danseur impassible et impitoyable, la déesse Kâli à la guirlande de crânes, Celui qui suscite les cataclysmes nécessaires à la rénovation périodique de l'humanité.

> « Le Bienheureux Seigneur dit : (à Arjuna, l'âme humaine) Je suis l'Esprit du Temps, destructeur du monde, dressé en sa stature énorme pour la destruction des peuples... » (*Baghavad Gita*, trad. Camille Rao et Jean Herbert, Albin Michel, « Spiritualités vivantes », 1970, chap. XI, verset 32.)

Nous retrouvons partout ce thème obsédant.

III. LA SOURCE GRECQUE

Il nous faut dès l'abord faire une importante mise au point et préciser à *quelle Grèce* nous entendons nous référer...

Il est en effet d'usage dans les milieux d'hellénistes, et en particulier d'universitaires, de voir dans une *certaine* Grèce, celle des Sophistes et des Epicuriens en particulier, la préfiguration, à deux mille ans de distance, de la pensée rationaliste et scientifique élaborée en Occident à partir du XVIe siècle. A cet effet, on présente comme aube de la lumineuse raison dégagée des « superstitions » antérieures la formule d'un Protagoras par exemple,

> « L'homme est la mesure de toutes choses »,

de même que la conception d'un Epicure pour qui le monde se serait peu à peu formé sans intervention divine, par la seule auto-combinaison des atomes, etc. C'est sur ces aberrations, où les esprits profanes du XIXe siècle ont reconnu avec délices leurs propres « systèmes » philoso-

phiques, que ceux-ci on le sait, ont apposé l'étiquette qui depuis a fait fortune, de « miracle grec ».

Les thuriféraires de ce prétendu « miracle » oublient d'abord que les philosophes grecs en question n'ont représenté qu'une minorité, alors que la plupart des penseurs grecs ne faisaient, avec des bonheurs divers certes, que réactualiser pour leur époque la métaphysique traditionnelle, ce qui est la fonction de toute philosophie digne de ce nom. Ils oublient aussi de rappeler que Socrate et Platon, tout aussi « grecs » que Protagoras à ce qu'il paraît, ont depuis deux mille ans répondu à celui-ci, l'un par :

« Connais-toi toi-même »,

et l'autre par :

« C'est Dieu qui est la mesure de toutes choses ! »

La formule « miracle grec » a été également depuis un siècle employée par des spiritualistes, dans une intention donc opposée à celle des penseurs profanes. Mais ceux-ci ont-ils davantage que les rationalistes de bonnes raisons pour le faire ? Car enfin, l'expression a été inventée par cet ignorant en esprit qu'était Ernest Renan. Depuis, des générations d'historiens ont repris cette expression qui est en fait le fer de lance de l'orgueilleuse mentalité progressiste et transformiste selon laquelle l'Humanité sortie de la « nuit » où étaient plongés les peuples « primitifs » aboutirait à la « lumière » de notre civilisation technocratique.

Or il n'y a pas, il n'y a jamais eu de *miracles* dans la Création. Ce que notre « nescience » appelle « miracle », soit pour nous en effarer, soit pour en ricaner en le niant, n'est que l'accélération d'un processus naturel opéré par l'Esprit dans la manifestation : on n'a jamais vu à Lourdes ou ailleurs un membre coupé repousser, mais on a pu voir les mécanismes de l'auto-guérison — que chacun de nous porte avec la vie et qui étaient bloqués par des facteurs de sénescence, de dégénérescence ou accidentels — *accélérés* soudainement et opérer en quelques minutes cette guérison qu'il aurait fallu normalement attendre des

mois ou des années, ou qui aurait été mise en échec par la victoire des forces de destruction.

De même aucune civilisation n'a jamais fleuri *ex nihilo*. Aucune école philosophique n'a jamais été le fruit d'une génération spontanée. L'homme n'invente jamais : il *retrouve*, à la faveur d'une impulsion extérieure. Chaque fois que nous croyons voir « naître » ou « renaître » quelque chose après des temps de décadence parfois très longs, c'est qu'il y a eu filiation, transmission traditionnelle à partir de centres quelque part préservés. La pensée grecque que nous admirons à bon droit, celle d'Héraclite, de Pythagore, de Socrate, de Platon et d'Aristote, — et non évidemment celle des Protagoras et des Epicure ! — n'échappe pas à la règle. Ce n'est pas pour rien que Platon, dans le *Timée*, rappelle la parole adressée à Solon par un prêtre égyptien :

« Vous, Grecs, vous êtes des enfants ! »

Oui, les Grecs ont été ces « enfants » que l'on a instruits et qui ont eu le génie d'aller boire à la source la plus authentiquement traditionnelle qui fût de leur temps ; ils ont été ces « enfants » grâce auxquels il nous est encore permis, après deux millénaires, de boire à même la fontaine de Vie.

La plupart des penseurs grecs ont magnifiquement transmis et développé cette tradition égyptienne pour laquelle la plupart d'entre eux professaient le plus grand respect. Mais ils l'ont fait avec une mentalité souvent tout opposée à celle de leurs maîtres, y apportant cette suite d'actions et de réactions, de systèmes parfois fort fort opposés entre eux qui préfigure déjà la mentalité moderne, en complète opposition avec l'immuabilité de la métaphysique traditionnelle. Ils ont également pour la plupart su habiller cette immémoriale tradition d'un vêtement qui nous la rend encore plus chère : la beauté du verbe. C'est la nature essentiellement artiste de la Grèce qui a assuré la survie de sa pensée jusqu'à notre époque, et si la plupart des hommes dits « cultivés » d'aujourd'hui dénient volontiers à Homère, Hésiode ou Platon la qualité de grands métaphysiciens, ils ne leur marchandent jamais en revanche celle de grands poètes.

C'est pourtant à l'aspect dogmatique ou plus exactement gnostique de leur pensée que nous nous attacherons ici, et à leur conception du devenir temporel du monde et de l'humanité. Survol dont nous prions nos lecteurs d'excuser la célérité.

A l'époque qui représente pour nous l'aube de la littérature grecque, c'est-à-dire le VIIIe siècle, surgissent Homère et Hésiode. Il y aurait toute une étude à écrire sur la conception du temps dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, mais déjà ont été abondamment traités les rapports symboliques entre les épisodes de l'épopée et les signes du zodiaque, et nous avons fait plus haut allusion aux études de René Guénon sur le symbolisme cosmique de la grotte des Nymphes à propos de l'axe des solstices dans le cycle solaire annuel.

Hésiode lui aussi porte la pensée traditionnelle avec ses mythes célestes et son symbolisme astrologique. C'était la cosmogénèse de sa *Théogonie* que nous avons à traits rapides résumée dans le précédent chapitre. Mais ce sont *Les travaux et les jours* qui vont nous livrer le texte le plus précis de la littérature grecque sur la loi des quatre Ages successifs de l'humanité. Après avoir raconté l'histoire de Pandore qui donne une explication du Mal, Hésiode chante ceci :

> « D'or fut la première race d'hommes périssables que créèrent les Immortels, habitants de l'Olympe. C'était au temps de Cronos, quand il régnait encore au ciel. Ils vivaient comme des dieux, le cœur libre de soucis, à l'écart et à l'abri des peines et des misères : la vieillesse misérable sur eux ne pesait pas ; mais, bras et jarret toujours jeunes, il s'égayaient dans les festins, loin de tous les maux. Mourant, ils semblaient succomber au sommeil. Tous les biens étaient à eux : le sol fécond produisait de lui-même une abondante et généreuse récolte, et eux, dans la joie et la paix, vivaient de leurs champs, au milieu de biens sans nombre. Depuis que le sol a recouvert ceux de cette race, ils sont par le vouloir de Zeus puissant, les bons génies de la Terre, gardiens des mortels, dispensateurs de la richesse : c'est le royal honneur qui leur fut départi.
>
> « Puis une race bien inférieure, une race d'argent, plus tard fut créée encore par les habitants de l'Olympe. Ceux-là ne ressemblaient ni pour la taille ni pour l'esprit à ceux de la race d'or. L'enfant, pendant cent ans, grandissait en jouant aux côtés de sa digne mère, l'âme toute puérile, dans sa maison. Et quand, croissant avec l'âge, ils atteignaient le terme qui marque l'entrée de l'adolescence, ils vivaient peu de temps, et, par leur folie, souffraient mille peines. Ils ne savaient pas s'abstenir entre eux d'une folle démesure. Ils refusaient d'offrir un culte aux Immortels ou de sacrifier aux saints autels des Bienheureux, selon la loi des hommes qui se sont donnés des demeures. Alors Zeus fils de Cronos, les ensevelit, courroucé, parce qu'ils ne rendaient pas hommage aux dieux bienheureux qui possèdent l'Olympe. Et quand le sol les eut recouverts à leur tour, ils devinrent ceux que les mortels appellent les Bienheureux des Enfers, génies inférieurs, mais que quelque honneur accompagne encore.
>
> « Et Zeus, père des dieux, créa une troisième race d'hommes périssables, race de bronze, bien différente de la race d'argent, fille des frênes, terrible et puissante. Ceux-là ne songeaient qu'aux travaux gémissants d'Arès et aux centres de démesure. Ils ne mangeaient pas le pain ; leur cœur était comme l'acier rigide ; ils terrifiaient. Puissante était leur force, invincibles les bras qui s'attachaient contre l'épaule à leur corps vigoureux. Leurs armes étaient de bronze, de bronze leurs maisons, avec le bronze ils labouraient, car le fer noir n'existait pas. Ils succombèrent, eux, sous leurs propres bras et partirent pour le séjour moisi de l'Hadès frissonnant sans laisser de nom sur la Terre. Le noir trépas les prit, pour effrayants qu'ils fussent, et ils quittèrent l'éclatante lumière du soleil.
>
> « Et quand le sol eut de nouveau recouvert cette race, Zeus fils de Cronos en créa encore une quatrième sur la glèbe nourricière, plus juste et plus brave ; race divine des Héros que l'on nomme demi-dieux et dont la génération nous a précédés sur la Terre sans limites. Ceux-là périrent dans la dure guerre et dans la mêlée douloureuse, les uns devant les murs de Thèbes aux sept portes, sur le sol cadméen, en combattant pour les troupeaux d'Œdipe ; les autres au-delà de l'abîme marin, à Troie, où la guerre les avait conduits sur des vaisseaux pour Hélène aux beaux cheveux et où la mort, qui tout achève, les enveloppa. A d'autres enfin, Zeus fils de Cronos et père des dieux, a donné une existence et une demeure éloignées des hommes en les établissant aux confins de la Terre. C'est là qu'ils habitent, le cœur libre de soucis, dans les Iles des Bienheureux, au bord des tourbillons profonds de l'Océan, héros fortunés pour qui le sol fécond porte trois fois l'an une florissante et douce récolte.
>
> « Et plût au ciel que je n'eusse pas à mon tour à

vivre au milieu de ceux de la cinquième race, et que je fusse ou mort plus tôt ou né plus tard. Car c'est maintenant la race de fer. Ils ne cesseront ni le jour de souffrir fatigues et misères, ni la nuit d'être consumés par les dures angoisses que leur enverront les dieux. Du moins trouveront-ils encore quelques biens mêlés à leurs maux. Mais l'heure viendra où Zeus anéantira à son tour cette race d'hommes périssables : ce sera le moment où ils naîtront avec des tempes blanches. Le père alors ne ressemblera plus à ses fils ni les fils à leur père ; l'hôte ne sera plus cher à son hôte, l'ami à son ami, le frère à son frère, ainsi qu'aux jours passés. A leurs parents, sitôt qu'ils vieilliront, ils ne montreront que mépris ; pour se plaindre d'eux, il s'exprimeront en paroles rudes, les méchants ! et ne connaîtront même pas la crainte du Ciel. Aux vieillards qui les ont nourris ils refuseront les aliments. Nul prix ne s'attachera plus au serment tenu, au juste, au bien : c'est à l'artisan de crimes, à l'homme tout démesure qu'iront leurs respects ; le seul droit sera la force, la conscience n'existera plus. Le lâche attaquera le brave avec des mots tortueux qu'il appuiera d'un faux serment. Aux pas de tous les misérables humains s'attachera la jalousie, au langage amer, au front haineux, qui se plaît au mal. Alors, quittant pour l'Olympe la Terre aux larges routes cachant leurs beaux corps sous des voiles blancs, Conscience et Vergogne, délaissant les hommes, monteront vers les Eternels. De tristes souffrances resteront seules aux mortels : contre le Mal il ne sera point de recours. » (HÉSIODE, *Les Travaux et les Jours*, p. 90-93, traduction de Paul Mazon, collection Guillaume Budé, Les Belles Lettres, 1964.)

De tous les commentaires qu'un texte aussi riche mériterait, contentons-nous de souligner ici l'interpolation entre les 3ᵉ et 4ᵉ Ages de ce fameux « Age des Héros » (qu'en bon Grec Hésiode rattache à la guerre de Troie : n'oublions pas qu'il est contemporain d'Homère). Bien des traditions nous ont apporté des relations analogues où, à la suite d'unions de « mortelles » avec des êtres venus des célestes hiérarchies, la Terre se serait à un moment donné peuplée d'êtres fabuleux, héros ou géants. Une des principales de ces traditions est sans contexte ce fameux *Livre d'Enoch* rejeté de la Bible et auquel l'épitre de Jude (14-15) se réfère dans le Nouveau Testament. Le problème est évidemment de savoir si cet épisode mystérieux s'est produit pendant notre Cycle d'Humanité comme le dit Hésiode — et comme pourraient le laisser penser toutes les statues de géants et sculptures colossales des diverses civilisations du passé — ou s'il correspond à un Cycle antérieur d'Humanité.

Au VIIᵉ siècle, le père indiscuté de la pensée scientifique grecque est Thalès de Milet, un des Sept Sages de la Grèce, qui met l'accent sur l'*unité* du monde et pour qui

« Tout est rempli de dieux. »

Il montre par là qu'il a retenu la leçon du Trismégiste pour qui

« Tout est plein d'âmes » (Traité XI, 8).

Et ce pan-psychisme va être le fil d'Ariane de tous les penseurs traditionnels de la Grèce, sauf d'un petit nombre de « francs-tireurs » qui, comme nous l'avons dit, préfigurent par leur impiété et leur matérialisme le rationalisme moderne.

En même temps que Dionysos hérite d'une grande partie des fonctions d'Osiris et que les mystères d'Eleusis réactualisent en les adaptant les mystères égyptiens, Héraclite et Pythagore font du VIᵉ siècle grec un merveilleux matin de la pensée et jettent un pont « traditionnel » entre l'Egypte et Platon. Il y a quarante ans qu'en *Atlantis* Paul le Cour et ses continuateurs ne cessent de porter, en un nombre considérable d'exposés, un vibrant hommage à la pensée pythagoricienne ; et pour notre part, il est bien évident que la doctrine des Nombres en tant qu'archétypes et structures des Second et Troisième Mondes, et en particulier du Temps qualifié, est à la base de la « philosophie du Temps » telle que nous tentons de l'exposer ici. La Tetraktys pythagoricienne, comme on le verra dans notre chapitre suivant, est le modèle métaphysique de la succession chronologique des quatre Ages.

Héraclite pose sur le devenir humain un regard souverain : Bien et Mal ne sont que des illusions anthropomorphiques dues à notre emprisonnement dans la manifestation substantielle ; au regard des Essences tout se fond dans une harmonie transcendante. Tout ce qui est manifesté est soumis à des transformations cycliques qui ne sont jamais répétitions :

« On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve. » (Fragment 91.)

Héraclite, comme le feront plus tard les Stoïciens, et en accord d'ailleurs avec les Purânas de l'Inde et l'Apocalypse biblique, envisage la fin du monde actuel par le Feu, agent de la rénovation de la Nature comme de la réintégration finale (*igne renovabitur natura*). Il précise que cette rénovation par le Feu intervient tous les 10.800 ans (c'est-à-dire toutes les cinq Eres précessionnelles). C'est là l'image du retour périodique au Principe, puisque, selon la métaphysique traditionnelle, le Feu représente l'Intelligence universelle et l'agent divin des créations et dé-créations cycliques.

Pour Anaximène et Anaximandre aussi, en ce même VIe siècle, l'histoire du monde est rythmée par une suite de destructions et de recréations.

Au Ve siècle, Hérodote nous dit que la divinité est jalouse de la grandeur des mortels : aussitôt qu'un peuple est devenu trop grand, la Némésis vient le niveler, uniquement pour le punir d'être monté trop haut, et pour rappeler aux mortels que la grandeur et l'élévation n'appartiennent qu'aux dieux. Ce Dieu jaloux n'est pas sans rappeler celui de l'Ancien Testament !...

En ce même Ve siècle, Empédocle d'Agrigente, élève de Parménide, remet en honneur l'idée très traditionnelle de la complémentarité des deux forces primordiales « Amour » et « Haine », c'est-à-dire Attraction et Répulsion (que nous retrouvons aujourd'hui dans la dynamique de la Physique et de l'Astronomie, en particulier de la Cosmogénèse). Pour ce philosophe, les hommes, qui étaient autrefois des êtres bienheureux, ont été chassés par leur faute des demeures divines, et doivent errer pendant *trois fois dix mille ans*, renaissant sous toutes sortes de formes mortelles ; la délivrance ne peut s'obtenir que de la purification, qui mène à la sagesse... (Fragment 117). Empédocle est moins heureux lorsqu'avec Anaximandre de Milet et Archytas de Tarente, il décrit la structure cyclique du Temps comme une suite de *retours éternels*. On sait que vingt-trois siècles après eux divers philosophes et notamment Nietzsche reprendront cette opinion, ce qui n'ajoutera rien à leur gloire.

Enfin avec les IVe et IIIe siècles, voici l'honneur de la Grèce : Socrate, Platon, Aristote. Certes le premier et le troisième d'entre eux mettent surtout l'accent sur l'étude de l'âme humaine et sur la recherche de la sagesse, mais on trouve aussi chez Aristote de nombreux textes tout pénétrés de platonisme et de sa conception cyclique et « catastrophique » du Temps. Ainsi décrit-il dans les *Météorologiques* (A 14) les métamorphoses de la Terre, évoque-t-il çà et là la sagesse anté-diluvienne, cette connaissance qui ne règne à nouveau qu'amoindrie après chacune de ces catastrophes cosmiques qui se succèdent à des intervalles réguliers. Ainsi son disciple Philipon écrit-il comme sous sa dictée :

> « Il faut savoir en effet que l'humanité périt de façons diverses : par la peste, la famine, les séismes, la guerre, cent variétés de maladies, et par d'autres causes encore, mais surtout par des déluges massifs, comme celui par exemple qui, selon la légende, eut lieu sous Deucalion, et qui fut terrible, sans pourtant avoir fait périr tous les hommes. Car les pâtres et tous ceux qui vivent sur les montagnes ou sur leurs pentes, échappent au cataclysme, tandis que les plaines sont submergées avec tous ceux qui y habitent... »

La comparaison de ce texte avec ceux de Platon du *Timée* (22) et des *Lois* (676) est concluante.

Car après Hésiode, c'est en effet au génial disciple de Socrate qu'il faut sans cesse revenir pour avoir de la conception grecque du Temps qualifié l'exposé le plus cohérent, — encore que la forme dialoguée et digressive adoptée par Platon rende fort dispersés les éléments de cette doctrine.

Pour Platon, c'est l'Ame du Monde, le Second Monde, que le Démiurge crée en premier. Là est le siège du Temps (Nous avons appelé *La naissance du temps* le magnifique texte tiré du *Timée* qui concluait notre premier chapitre sur le Temps qualifié). C'est en tant qu'image de l'Ame du Monde que le monde matériel des astres se meut suivant des courbes et que la Création en continuel devenir est soumise à une perpétuelle succession de créations, de destructions et de renaissances. Au début de notre actuelle humanité se place l'Age d'Or que *Le Politique*, particuliè-

rement, décrit longuement (271, 272). Après avoir traditionnellement rappelé la communion intime de l'homme de ce temps avec une nature pacifique et spontanément généreuse dans laquelle le dialogue de l'homme et de l'animal, entre autres choses, était possible, Platon précise que

> « C'était la Divinité en personne qui était leur pasteur et qui présidait à leur vie »,

et que

> « Par rapport au bonheur, les gens de ce temps-là étaient mille et mille fois supérieurs aux hommes d'à présent... »

Au point de vue des rapports pour nous fondamentaux mais évidemment délicats entre la conception générale des quatre Ages du Cycle avec la mythologie grecque, Platon nous apporte la précision suivante :

> « Tu viens d'apprendre, Socrate, quelle vie menaient les hommes du temps de Cronos. Quant à celle que la tradition attribue au temps de Zeus, c'est la vie d'à présent... »

Ce qui signifierait que la sortie de l'Age d'Or ou Chute correspond cycliquement aux bouleversements planétaires traduits dans la mythologie grecque par la guerre livrée par le jeune Zeus à Cronos son père et à ses oncles les Titans avec l'aide des Puissances infernales, et suivis par l'exil de Cronos. De plus, Platon précise encore, toujours dans *Le Politique* (272) qu'à cette même fin catastrophique de l'Age d'Or,

> « Celui qui conduit le navire de l'Univers, ayant pour ainsi dire abandonné la barre du gouvernail, alla se retirer dans la guérite de guet... »

ce qui, à travers la familiarité de l'expression, traduit ce processus métaphysique d'« éloignement » du Principe qui constitue le caractère fondamnetal de l'Involution cyclique de l'humanité.

Les Romains ne feront avec des bonheurs divers que paraphraser les Grecs, sans les comprendre souvent et en pliant leurs conceptions spirituelles à leur mentalité foncièrement utilitaire.

Seul, ou à peu près seul, Virgile au passage de l'Ere précessionnelle du Bélier à celle des Poissons fera preuve de dons spirituels transcendants au service d'une véritable connaissance initiatique, prophétisant la doctrine traditionnelle des quatre Ages, et mettant en valeur le Cycle de 2.600 ans (ou 2.592 ans) que nous allons maintenant retrouver dans la tradition biblique chez le prophète Daniel.

IV. LA SOURCE BIBLIQUE

Nabuchodonosor ayant pris Jérusalem en 597 av. J.C., puis à nouveau en 587, annexe le royaume de Juda et emmène les Hébreux en captivité à Babylone, qu'il a fait reconstruire de façon grandiose. Il fait élever et instruire quelques-uns des plus doués des enfants de Juda, parmi lesquels Daniel, qui

> « avait la compréhension de toute vision et des songes (...). Le roi les consultait, il les trouvait dix fois supérieurs à tous les devins et magiciens qui étaient dans tout son royaume... » (DANIEL, I, 17 et 20.)

Dans la deuxième année de son règne, Nabuchodonosor est troublé par un songe extraordinaire que ses devins, magiciens et enchanteurs ne peuvent expliquer. Il appelle Daniel en dernier récours.

> « Alors à Daniel fut donnée la révélation du mystère dans un songe pendant la nuit, et Daniel bénit le Dieu des cieux. » (II, 19.)

> « Daniel prit la parole en présence du roi et dit : le mystère que le roi demande d'expliquer, ce ne sont pas

des sages, des magiciens, des devins, des astrologues qui peuvent le révéler au roi. Mais il y a un Dieu dans les cieux qui révèle les mystères et a fait connaître au roi Nabuchodonosor ce qui arrivera dans la suite des jours. Ton rêve et les visions de ta tête, que tu as eu sur ta couche, les voici. » (II, 27 et 28.)

« O roi, tu as eu une vision, et voici une grande statue : cette statue était immense, son éclat était extraordinaire, elle se tenait devant toi et son aspect était terrible. C'était une statue dont la tête était d'or fin, la poitrine et les bras, d'argent ; les reins et les cuisses, de bronze ; les jambes, de fer ; les pieds, en partie de fer et en partie d'argile. Tu regardais, lorsqu'une pierre se détacha sans l'aide d'aucune main, frappa les pieds de la statue, qui étaient en fer et en argile, et les pulvérisa. Alors furent pulvérisés ensemble le fer, l'argile, le bronze, l'argent et l'or. Ils furent comme la balle sur les aires en été, et le vent les emporta sans qu'aucune trace n'en fut retrouvée. La pierre qui frappa la statue devint une grande montagne et remplit toute la terre. »

« Tel est ce songe, et son explication nous la dirons en présence du roi. »

« Toi, ô roi, tu es le roi des rois, à qui le Dieu des cieux a donné le royaume, la puissance, la force et la gloire. En tous lieux où ils habitent, les enfants des hommes, les bêtes des champs et les oiseaux du ciel, il les a livrés dans ta main et t'a fait dominer sur eux, C'est toi qui es la tête en or. »

« Après toi s'élèvera un autre royaume, inférieur au tien ; puis encore un troisième royaume, qui sera de bronze et dominera sur toute la terre. Un quatrième royaume sera dur comme le fer, semblable au fer qui pulvérise et broie tout ; et comme le fer qui écrase, il les pulvérisera et les écrasera tous. Et ce que tu as vu : les pieds et les orteils en partie d'argile de potier et en partie de fer, ce sera un royaume divisé. Il aura de la solidité du fer, de même que tu as vu le fer mélangé à de l'argile à modeler, mais les orteils des pieds étant en partie de fer et en partie d'argile, une partie du royaume sera forte et une partie sera faible. Et ce que tu as vu : le fer mélangé à de l'argile à modeler, c'est qu'ils se mélangeront l'un l'autre par de la semence d'hommes, mais ils ne s'attacheront pas l'un à l'autre, de même que le fer ne se mêle pas à l'argile. »

« Dans le temps de ces rois, le Dieu des cieux suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit, et ce royaume ne passera pas à un autre peuple. Il pulvérisera et anéantira tous ces royaumes, et il subsistera pour toujours ; de même tu as vu qu'une pierre s'est détachée de la montagne sans l'aide d'aucune main, et a pulvérisé le fer, le bronze, l'argile, l'argent et l'or. Le grand Dieu a fait connaître au roi ce qui arrivera après cela. Le songe est vrai et son explication est digne de confiance. »

« Alors le roi Nabuchodonosor tomba sur sa face, se prosterna devant Daniel et dit qu'on lui apporte des offrandes et des parfums. Le roi prit la parole et dit à Daniel : En vérité, votre Dieu est le Dieu des dieux, le Seigneur des rois et le révélateur des mystères, car tu as pu révéler ce mystère... » (DANIEL, II, 31 à 47. Traduction de Franck Michaéli dans l'Ancien Testament de la *Bible* (bibliothèque de la Pléiade, Gallimard 1959) d'Edouard Dhorme.)

Comme tous les grands textes de la Bible, ce texte célèbre et admirable appelle une double interprétation exotérique et ésotérique. Ici, toutes deux sont « classiques » :

— La tête d'or est le royaume babylonien qui dura de 625 à 539 (prise de Babylone par Cyrus et fin de la captivité des juifs), soit à peu près *un siècle.*

— La poitrine et les bras d'argent représentent l'empire perse qui dura de 539 à 331 (invasion de la Mésopotamie par Alexandre), soit *deux siècles.*

— Le ventre et les cuisses d'airain représentent la Grèce hellénistique dont l'on peut fixer les limites de 331 (fondation d'Alexandrie) à 30 avant J.C. (colonisation de l'Egypte grecque par l'empire romain). Durée : *trois siècles.*

— Enfin les jambes de fer ainsi que les pieds de fer et d'argile sont évidemment l'empire romain, de 27 avant J.C. (Octave-Auguste premier empereur) à 380 (proclamation du christianisme comme religion d'Etat) ou 395 (mort de Théodose, partage de l'empire). Durée : *quatre siècles.*

On aperçoit donc encore ici la succession 1, 2, 3 et 4 de la Tétraktys qui divise proportionnellement ce millénaire comme il le fait du cycle d'humanité. Le symbole de la statue rappelle aussi que cette quadripartition pro-

portionnelle répond à la division en hauteur du corps humain selon le canon classique : la tête, un dixième de la hauteur ; le tronc, deux dixièmes ; le ventre et les cuisses, trois dixièmes ; les jambes et les pieds, quatre dixièmes. Cette analogie entre les proportions du corps humain et des quatre Ages de l'humanité est une magnifique application de la loi des relations entre le microcosme et le macrocosme, entre le Temps et l'Espace.

Et la *pierre* qui réduit la statue en poussière ? La plupart des commentateurs y ont vu bien sûr le Christ et son Eglise. Pourtant Raoul Auclair, que nul n'accusera de n'être bon chrétien, bon catholique et fort versé en ésotérisme mystique, conteste cette interprétation et constate dans son *Livre des cycles* (Aux Portes de France, 1947) que la félonie des royaumes passés n'a point encore fait place dans l'ordre temporel — malgré l'Incarnation du Verbe — à un royaume suscité par Dieu qui « remplit toute la terre » et « subsiste toujours ». Nous partageons son interprétation qui fait des pieds et de leurs dix orteils de fer et d'argile les nations de l'Ere chrétienne qui ont succédé à l'empire romain et qui laisseront place à la fin du Cycle au véritable « royaume » chrétien, qui est en ce vingtième siècle encore à venir !

Une autre relation confirme ce point de vue : selon « l'homme-zodiaque », les pieds de l'homme correspondent au signe des Poissons ; or ces dix nations symboliques se situent dans l'Ere chrétienne, qui est en effet l'Ere précessionnelle des Poissons.

Le songe de Nabuchodonosor a donc une double signification cyclologique et eschatologique. Il en est de même des autres visions eschatologiques de Daniel que l'on trouve dans les chapitres suivants et qui font de ce livre un des plus prodigieux de l'Ancien Testament et un des plus importants pour notre temps de la Fin : le deuxième songe de Nabuchodonosor, l'Arbre (IV), l'inscription surnaturelle tracée au mur pendant le festin de Balthasar (V), les quatre Animaux et le « Fils d'homme » (VII), le Bélier et le Bouc (VIII), le discours de l'ange Gabriel (IX), enfin l'apparition de l'homme vêtu de lin au visage brillant comme l'éclair apparu au bord du Tigre (X à XII). Nous y reviendrons au chapitre IX.

Et ne faut-il pas voir dans la place même que Daniel occupe dans le déroulement du temps une confirmation de son rôle eschatologique ? Le prophète a donné en effet son nom à un cycle essentiel qui est la dixième partie du cycle précessionnel, c'est-à-dire 2.592 ans. Or c'est justement la durée qui sépare la captivité de Daniel parmi les Hébreux à Babylone et ses songes prophétiques, de la fin du XXe siècle et du début du XXIe siècle. Ses visions souvent obscures jusqu'ici, s'éclairent lorsqu'on les confronte à celles de l'Apocalypse de saint Jean, et concernent directement notre époque.

Plaise à Dieu que comme lui dans la fosse aux lions nous puissions clamer pendant les grandes épreuves :

> « Mon Dieu a envoyé son ange et a fermé la gueule des lions. Ils ne m'ont pas fait de mal, parce qu'en face de lui j'ai été trouvé innocent ! » (DANIEL, VI, 23.)



Daniel dans la fosse aux lions

Eglise Saint-Vital de Ravenne (VIe s.) : sarcophage de l'exarque Isaccio (VIIe s.), où a été réemployé ce bas-relief de la fin du IVe s.

NOTE

LE CYCLE DE DANIEL proprement dit comprend SEPT « ANNEES D'ANNEES », soit 360 ans × 7 = 2 520 ans. Son prolongement inclut les 72 ans de la première Tribulation de l'Apocalypse qui s'achèvera avec la grande doriphorie de 1989. Sa durée est alors de 2 592 ans, soit très exactement LE DIXIEME DU CYCLE PRECESSIONNEL DE 25 920 ans. On remarque que l'importance eschatologique fondamentale des Centuries de Nostradamus apparaît dans le fait qu'elles interviennent exactement aux 6/7e du Cycle et très exactement 2 160 ans après son début. Entre le songe décrypté par Daniel et les prophéties de Nostradamus, il y a donc exactement une ERE PRECESSIONNELLE. C'est ici un exemple très frappant des lois cyclologiques de l'Histoire et de la « signature » pythagoricienne des grands événements.

— 603 Songe de Nabuchodonosor

— 243

117

477 Fin définitive de l'Empire romain
496 : Baptême de Clovis et de la France

837

1197

1557 Parution des Centuries de Nostradamus
1559 : Cateau-Cambrésis. Mort de Henri II

1917 Première Guerre mondiale. Fatima
Déclaration Balfour. Révolution bolchevique

1989 Les 72 ans de la Première Tribulation de l'Apocalypse

CHAPITRE IV

La Lumière des origines

> *« L'homme est un vivant divin, qui doit être comparé non pas au reste des vivants terrestres, mais à ceux d'en-haut, dans le Ciel, qu'on nomme dieux... »*
> Hermès TRISMÉGISTE, *Corpus Hermeticus*, Traité X, 23.

La vérité est simple. C'est l'erreur qui est compliquée. Mais ce qui est simple peut être difficile, surtout pour nous, êtres involués qui avidement tournons nos regards vers une Connaissance dont nous ne possédons plus que des lambeaux. Et pourtant, ces restes brillent d'une ineffable lumière...

Pareils à ces prisonniers de Platon enfermés au fond d'une grotte, nous savons que ce que nous contemplons n'est que le reflet de la réalité véritable. Nous n'avons pas encore le droit de nous retourner et de regarder la Lumière en face. Parce que les Temps ne sont pas encore venus... Mais la Tradition nous enseigne à « lire » ces reflets projetés sur le fantastique écran de cinéma de notre conscience encore un peu éclairée par l'Esprit.

Et de jour en jour des enseignements venus des sciences contemporaines nous apportent de nouveaux objets qui, « lus » à leur tour par le regard de la Tradition, confirment étrangement ce qui nous avait déjà été chuchoté en une toute autre langue...

1. A travers les cosmogénèses scientifiques

Sans nous attarder ici sur des théories périmées, évoquons rapidement certaines cosmogénèses qui ont gardé pour nous un grand intérêt : celle de Kant qui évoquait le « chaos » primitif ; celle de Spencer qui en 1871 considérait l'évolution du monde comme le passage de l'homogène instable à l'hétérogène ; celle de Sir James Jeans qui en 1931 posait comme hypothèse à l'origine de l'Univers un gaz emplissant uniformément l'espace, et formant ensuite les galaxies, et qui mit surtout l'accent sur la transformation de la matière stellaire en lumière ; celle d'Eddington enfin pour qui l'Univers se dissout en ondes hertziennes de plus en plus longues et en se dissolvant double de rayon tous les deux milliards d'années.

Une des plus célèbres et des plus fécondes de ces cosmogénèses est celle de l'abbé belge Georges Lemaître qui, se fondant sur la physique moderne et la Relativité, a montré en 1927 que l'Univers d'Einstein était nécessairement instable et qu'il devait être en état d'expansion continue à partir d'un « Atome primitif », source de l'« Explosion » initiale ; à l'origine toute l'énergie du Cosmos aurait été concentrée dans un quantum unique, origine du Temps, et de masse atomique égale à celle de l'Univers. Les rayons cosmiques seraient les « fossiles » parvenus jusqu'à nous de l'explosion initiale.

L'observation par l'effet Doppler-Fizeau de la récession de toutes les galaxies lointaines a donné beaucoup de poids à cette hypothèse. Slipher, Humason, Hubble, purent annoncer en 1928 la loi suivante :

> « Les galaxies s'éloignent de nous avec une vitesse proportionnelle à leurs distances. »

Une Galaxie éloignée d'un million d'années-lumière s'enfuit à la vitesse de 180 km à la seconde. A cette allure, le rayon de l'Univers doublerait en 1 milliard 300 millions d'années. La vitesse la plus considérable qui vient d'être observée en 1973 par le Dr. Allen R. Sandage de l'observatoire Hale en Californie est celle du nouveau quasar O.H. 471 situé à 12 milliards d'années-lumière, et qui s'éloigne de notre Voie lactée à une vitesse fantastique correspondant à 91 % de celle de la lumière ! Bien sûr ces vitesses considérables sont des effets dus à notre observation géocentrique, et les vitesses relatives de ces galaxies sont beaucoup plus faibles. Mais nous nous trouvons là bien près du point où la vitesse des galaxies deviendrait égale à celle de la lumière et où celles-ci sembleraient pour nous « sortir » de l'Univers !

Le calcul montre que la récession a commencé il y a 12 à 13 milliards d'années, ce qui pourrait donc être interprété comme l'âge de l'Univers. D'après Mac Vittie (*General Relativity and Cosmology*, Londres 1956), l'expansion de l'Univers serait en train de se ralentir.

Si le fait de la fuite des galaxies à une vitesse proportionnelle à leur éloignement n'est en général pas discuté, la théorie cosmogonique de l'abbé Lemaître, reprise sous des formes diverses par Sir James Jeans, Eddington, Gamow, etc., et approuvée par le pape Pie XII, a été fort critiquée, souvent parce qu'elle avait une « couleur » métaphysique prononcée et rappelait par trop la tradition du « Fiat Lux » initial...

Le rejet par un certain nombre d'astronomes de cette hypothèse de « l'Atome primitif » en a conduit d'autres à échafauder des théories qui parfois étaient tout aussi « métaphysiques » que celle de l'abbé Lemaître : ainsi l'hypothèse formulée par Hoyle, Bondi et Gold de la *création continue de matière*, en particulier d'atomes d'hydrogène, matériau de base de l'Univers.

L'expansion de l'Univers étant un fait, de très intéressantes théories cycliques ont été émises pour rendre compte de son état actuel, en particulier par Jean Perrin, qui pense que l'expansion s'arrêtera lorsque toute la matière aura été transformée en lumière ; à ce moment l'Univers se contracterait et les photons se transformeraient à nouveau en une matière qui recommencerait un processus d'expansion.

Une autre idée très traditionnelle se fait jour dans la théorie relativiste de Friedmann (qui confirme l'hypothèse de l'abbé Lemaître) : l'Univers, de rayon variable et de densité uniforme, se comporte comme s'il était soumis à deux forces antagonistes : l'attraction newtonienne,

et la répulsion cosmique, calculée par Einstein en 1917, qui deviendrait prépondérante aux très grandes distances séparant les galaxies. Dans l'Univers actuel, la répulsion l'emporterait sur l'attraction.

Cette dualité attraction-répulsion était on le sait chère à la philosophie grecque, en particulier à Empédocle d'Agrigente. Nous entrons ici de plus en plus dans des domaines où la physique touche à la métaphysique.

Trois forces fondamentales régissent en effet le monde physique : la force nucléaire, la plus puissante, qui maintient, de façon fantastiquement dense, agglomérés entre eux les noyaux des atomes, protons et neutrons principalement ; la force électro-magnétique, qui, maintenant les électrons sur des orbites bien précises autour des noyaux, est le fondement de la « matière » en sa totale diversité ; enfin la plus faible relativement, la force gravitationnelle qui maintient les astres sur des orbites relativement fixes, la lune autour de la Terre, les planètes autour du Soleil et ce dernier autour du centre de la Galaxie.

Ces trois influx fondamentaux sont d'abord des forces d'*attraction*, mais ce sont aussi des forces de *répulsion* : ainsi l'électro-magnétisme peut-il selon la nature des « charges » dont il est animé, soit attirer, soit repousser ; ainsi la force gravitionnelle est-elle équilibrée par la force centrifuge, cet équilibre maintenant les astres sur leurs orbites ; ainsi enfin la force nucléaire peut-elle pendant de très courts instants, lors de la rupture du noyau de l'atome, dégager des énergies « solaires », comme dans les bombes thermo-nuclaires.

Nous retrouverons dans notre chapitre suivant ce dualisme fondamental auquel Paul le Cour avait su attacher tant d'importance, car il était un des rares à son époque à « lire » les dernières découvertes de la science à la lumière de la Tradition.

Autre convergence entre science et tradition métaphysique : la Relativité exige que la masse et l'étendue du Cosmos soient *finies*. Par l'effet de courbure de l'espace inhérent à la masse de l'Univers, la lumière y parcourt nécessairement des orbites fermées. C'est pourquoi, malgré sa finitude, aucun instrument d'optique ou radio-astronomique ne pourra jamais en apercevoir les limites. Si

la matière galactique n'interceptait les rayons lumineux, ceux-ci reviendraient à leur point de départ et nous verrions notre Galaxie et notre système solaire « de dos » et dans un état très antérieur de leur évolution.

Bien que la fraction actuellement connue du Cosmos par la radio-astronomie ne représente encore que le *millième* de celui-ci, Einstein a pu en calculer la Masse : 2.10^{55} g ; et l'Energie : 2.10^{76} ergs. Eddington a retrouvé les mêmes chiffres par la physique atomique.

Ainsi l'homme se trouve-t-il exactement à mi-chemin, non pas des « deux infinis » comme écrivait Pascal, car l'Infini n'est qu'en Dieu, mais à mi-chemin des deux échelles extrêmes du Cosmos : Eddington a remarqué que l'homme formé de 10^{27} atomes est exactement *équidistant* à l'échelle logarithmique de la molécule, et de l'étoile moyenne constituée de 10^{54} atomes !

2. La matière et l'énergie

Au chant XI de la Baghavad Gita (versets 46.47), Arjuna, l'âme humaine, interroge ainsi la divinité :

> « Je voudrais Te voir tout comme avant couronné, et avec Ta masse et Ton disque. Prends Ta forme à quatre bras, ô Toi aux milliers de bras, ô Forme universelle ! »

Krishna (l'Ame divine, le Verbe de Brahma) dévoile alors à l'homme qu'il a élu, pour quelques instants, son aspect d'Etre universel et transcendant, de Verbe créateur, d'Energie divine « que nul homme ne peut voir sans mourir » :

> « Le Beinheureux Seigneur dit : Cela, que tu vois présentement par Ma faveur, ô Arjuna, c'est Ma forme suprême, Ma forme de lumineuse énergie, l'universelle, l'infinie, l'originelle, que nul autre que Toi parmi les hommes n'a encore vue... » (Trad. Camille Rao et Jean Herbert, Albin Michel 1970.)

Ce grand secret, qui est l'aspect *énergétique* du Divin, la science expérimentale de la fin du siècle dernier et du début de celui-ci en a reçu la fantastique révélation. Il convient, maintenant que les Temps approchent, de lire à travers les formulations scientifiques ce qui est en fait le renouvellement, sous une forme appropriée aux hommes de notre temps, d'un message spirituel d'une considérable portée.

Les transformations des sciences, en particulier de la physique microcosmique et macrocosmique, ont été depuis un siècle prodigieuses. Evoquons au passage, grâce à l'échec de l'expérience de Michelson et à l'interprétation de cet échec, la découverte de l'invariance de la vitesse de la lumière quel que soit le déplacement de l'astre qui la reçoit, puis la découverte de la radio-activité par Becquerel et les Curie, qui a brisé le dogme de l'indestructibilité de la matière : les atomes cessaient de mériter leur nom.

Peu à peu était mise en valeur l'unité de constitution du Cosmos dont les matériaux se retrouvent identiques en n'importe lequel de ses constituants. Puis la théorie électro-magnétique de la lumière par Maxwell a bouleversé la notion que l'homme avait du dynamisme de l'Univers. Ce n'était qu'un début.

En 1900, Planck postule son fameux *Quantum* d'énergie et sa constante H : l'énergie est *discontinue*, faite de *quanta*. En 1906, Einstein établit que la lumière, faite de photons ou « grains de lumière », est de nature à la fois *corpusculaire* et *ondulatoire*. En 1927, la matière à son tour se révèle comme corpusculaire et ondulatoire (diffraction des électrons par Davisson et Germer).

> « Matière et lumière apparaissent comme beaucoup plus semblables dans leur structure qu'on ne le pensait autrefois. Par là, notre conception de la nature se trouve embellie et simplifiée. » (Louis de BROGLIE, *Matière et Lumière*, Albin Michel 1937.)

La même année, Heisenberg développe la théorie des quanta en établissant son fameux « Principe d'Incertitude », ses « relations d'Indétermination », qui introduisent une sorte de « libre arbitre » inhérent à l'événement quantique lui-même. Les particules qui composent la matière n'ont plus rien de matériel. On entrevoit par là même une nouvelle causalité.

> « La théorie des quanta contraint à donner aux lois une formule statistique et à abandonner le principe du déterminisme... Naturellement rien ne changerait dans la structure espace-temps à grande échelle, mais il faudrait compter avec la possibilité que des expériences concernant des processus dans des domaines infinitésimaux de l'espace-temps montrent que certains d'entre eux se déroulent apparemment en sens inverse de l'ordre causal... » (Werner HEISENBERG, « Physique de l'atome et loi de la causalité », in *La Nature dans la physique contemporaine*, Gallimard, « Idées », 1962, p. 46 et 57.)

En 1937, Louis de Broglie établit qu'à tout corpuscule doit correspondre un anti-corpuscule. En 1940, la découverte de l'électron positif auparavant postulé par Dirac ouvre la voie à l'anti-matière.

Mais la plus connue de ces découvertes révolutionnaires est celle qui a reçu la plus apparemment simple des formulations :

$$E = MC^2$$

E étant l'énergie, M la masse et C la vitesse de la lumière. C'est la mise en équivalence par Einstein de la matière et de l'énergie.

Les vérifications depuis n'ont pas manqué. Ainsi, l'émission de lumière par une étoile se traduit-elle chez celle-ci par une perte de masse. Cette lumière émise est peu à peu absorbée par la matière interstellaire et intergalactique, aussi diluée que soit cette dernière. Cette absorption produit de la chaleur et un accroissement de l'énergie mécanique sous l'effet de la pression de radiation.

La microphysique moderne voit elle aussi la matière *se transformer en rayonnement* ; ses électrons se transforment en photons, en grains de lumière, en quanta d'énergie, comme l'a établi Einstein en 1904... L'Univers serait-il en train de « mourir en lumière » ?

En tout cas, des astrophysiciens soviétiques ont établi à la fin des années cinquante que la masse des particules énergétiques éparses dans notre Univers et ne cons-

tituant pas de systèmes matériels proprement dits était *beaucoup plus grande* que celle que représentent les formations matérielles...

Enfin venons-en au problème passionnant de l'Entropie.

C'est entre 1852 et 1864 que Kelvin, Helmholtz et Clausius ont étendu les lois de la thermodynamique à l'Univers, et ont affirmé que l'application du principe de Carnot conduisait d'une façon irréversible à la *mort thermique* de celui-ci, avec augmentation de l'entropie. En effet, si les étoiles transforment peu à peu leur masse en lumière, puis en chaleur, qui est l'état ultime de la dégradation de l'énergie, le Cosmos *involue* peu à peu, par une *homogénéisation* inéluctable, vers sa propre fin. Mais depuis, de nombreux scientifiques, parmi lesquels Boltzmann, Poincaré, Brunhes, ont affirmé que la seconde loi de la thermodynamique ne s'appliquait pas à l'Univers. Et la réponse la plus féconde au deuxième principe Carnot-Clausius de la thermodynamique a été la formulation par Pauli du principe antagoniste d'Exclusion.

Stéphane Lupasco a de nos jours attiré l'attention sur l'importance extrême de cette « néguentropie », et a exprimé à son tour son Principe d'Antagonisme, c'est-à-dire la loi selon laquelle l'entropie, l'homogénéisation inéluctable de la matière du Cosmos serait équilibrée par une hétérogénéisation antagoniste. Ainsi lisons-nous dans *Les trois matières* (10.18, 1970), ouvrage brillant qui reprend diverses études parues de 1955 à 1958 (1) :

> « La matière, sous quelque aspect qu'elle se présente, est un échafaudage de systèmes énergétiques (p. 63). L'énergie, quelle qu'en soit la nature, connaissable ou inconnaissable, serait absolument incapable de constituer le moindre système, si elle ne contenait la possibilité de l'antagonisme (p. 123). L'énergie, aussi loin qu'on scrute la nature, possède les propriétés contradictoires de l'homogénèse et de l'hétérogénèse (p. 129). Tout système énergétique semble donc exiger comme condition *sine qua non* de son existence la possibilité de dynamismes antagonistes et résulte toujours de leurs équilibres variés (p. 17). Un système est d'autant plus résistant qu'il est plus difficile à ses forces antagonistes de se libérer de l'équilibre qu'entraîne leur égale intensité (p. 20). C'est le déséquilibre des énergies antagonistes qui provoque les désintégrations nucléaires, atomiques, moléculaires, etc. (p. 129). »

(1) Les « trois matières » que Stéphane Lupasco envisage représentent évidemment l'étagement de la matière macrophysique, qui obéit à la physique classique, de la matière vivante, et de la matière microphysique, que régit la physique des quanta.

Tirons les conséquences de ce retour en force de la loi spirituelle d'Attraction et de Répulsion dans le champ de la matière et de l'énergie : l'évolution de la matière qui compose le monde peut être envisagée comme une suite de complexifications, et de retours aux éléments simples constitutifs : les éléments qui ont formé notre soleil puis notre Terre seront un jour détruits, c'est-à-dire « refondus » dans l'énergie première d'où naîtront de nouveaux atomes d'hydrogène, puis d'hélium, etc., jusqu'aux acides aminés et à de nouveaux organismes vivants... Ce sont les cycles de la matière, non point éternelle, mais « immortelle ».

Tous les éléments qui composent les astres et les êtres (deux mots qui ont la même étymologie) sont issus de la création au centre des étoiles d'atomes nouveaux à partir de l'hydrogène et de l'hélium primitifs, par transmutation naturelle, grâce aux formidables énergies qui s'y déploient.

> « Rien ne peut se perdre, tout s'actualise et se potentialise, au cours d'un incessant et irréversible devenir : la nature antagoniste de l'énergie est le secret de l'impératif logique du principe de la conservation. » (Stéphane Lupasco, *Les Trois Matières*, p. 98.)

Les supernovæ sont, on le sait, des étoiles vieillies qui s'effondrent sous leur propre poids et explosent ; leur température atteint environ un milliard de degrés et leur rayonnement égale celui d'un milliard d'étoiles analogues au soleil. (Les astronomes chinois observèrent une telle explosion stellaire en 1054 ; à sa place se trouve maintenant la nébuleuse du Crabe, puissante radio-source). Les cosmogénèses les plus récentes voient dans ces « cadavres d'étoiles » qui émettent des rayons cosmiques d'une

extrême énergie, le siège de la « recréation » des éléments lourds qui composent l'univers.

Les collisions d'étoiles hyperdenses au centre des amas globulaires et des noyaux galactiques jouent le même rôle. Ces explosions stellaires sont les forges de l'Univers où, par la synthèse atomique, s'élabore la matière à partir de l'énergie cosmique.

D'autre part, selon A. Dauvillier (*Les hypothèses cosmogoniques*, Masson, 1963), de la matière intergalactique au repos naissent les amas globulaires qui apparaissent

> « comme le tombeau cosmique des étoiles hyperdenses, le berceau cosmique des étoiles géantes et le creuset cosmique où s'élaborent les éléments chimiques. Ainsi associons-nous étroitement les évolutions des galaxies des étoiles et des éléments. On conçoit que ces cycles cosmiques, n'obéissant pas au second principe de la thermodynamique, peuvent réaliser le mouvement perpétuel dans l'univers... »

A cet équilibre cosmique entre « décréations » et « créations » s'ajoute aujourd'hui la possibilité fantastique des « Univers parallèles » dont les auteurs de science fiction ont su vite s'emparer.

> « A côté de notre Univers, où s'accroît l'entropie positive, d'autres Univers sont probables. Nos déductions logistiques les impliquent, l'expérience les pressent... » (Stéphane LUPASCO, *ibidem*, p. 152.)

L'antimatière prévue par Dirac en 1931, a été confirmée par la découverte des antiparticules : il existe dans le Cosmos des atomes constitués par un noyau négatif formé de protons négatifs et de neutrons, entouré par un cortège de positrons complémentaires :

> « Une galaxie constituée d'antimatière évoluerait comme la nôtre et en serait indiscernable. Mais lorsque deux galaxies de signes opposés viendraient à se rencontrer, elles se recombineraient et s'annihileraient dans une flambée de radiation de haut quantum. » (DAUVILLIER, *Les hypothèses cosmogoniques*, p. 183.)

Que voilà une jolie apocalypse ! Cette radiation pourrait selon certains être la source du rayonnement cosmique, issu non du choc d'étoiles, improbable ou rarissime, mais de la matière diffuse intergalactique dans sa rencontre avec l'antimatière intergalactique...

On est allé encore plus loin :

> « Des physiciens suédois ont émis l'hypothèse de la possibilité d'un troisième Univers, intermédiaire entre les deux autres antithétiques. Troisième univers qui empêcherait ces derniers d'entrer en contact et de s'anéantir par leur choc... » (LUPASCO, *ibidem*, p. 184.)

On retrouverait encore là une loi spirituelle immémoriale : l'antagonisme entre deux éléments, deux systèmes, ne peut être résolu, dépassé, que par l'intervention d'un troisième terme qui permet le retour à l'Unité, à l'harmonie divine.

3. La création de la Vie

Si en définitive la science qui la mesure et la manipule ne sait pas ce qu'*est* l'énergie, c'est que celle-ci touche à ce qui est par nature *inconnaissable* par l'intelligence rationaliste : l'Esprit.

Si la matière est de l'énergie densifiée, l'énergie représente en fait le geste par lequel l'Etre irrévélé se révèle en tant qu'existence. L'énergie procède de l'Esprit divin. En définitive la succession schématique

Esprit
Energie
Matière

représente le geste créateur, la « descente de Dieu » dont le mouvement de la Vie de la matière vers l'Esprit est la « remontée ». Là encore nous retrouvons un « flux » et un

« reflux », une immense « respiration », et sans doute, au-delà de tous les cycles, le Cycle divin et primordial :



A. Dauvillier, en exposant sa théorie des cycles cosmiques, croit porter un coup fatal aux traditions métaphysiques, alors qu'il confirme au contraire les plus anciennes et les plus authentiques de celles-ci :

> « Tous les phénomènes que nous observons sont cycliques, depuis les cycles météorologiques, biologiques et géochimiques, jusqu'aux cycles géologiques, et il doit en être ainsi de toutes choses. » (*Les hypothèses cosmogoniques*, Masson, 1963, p. 120.)

Nous sommes bien d'accord. Mais peu avant le même auteur écrit p. 118 :

> « L'Univers ne peut avoir d'« *origine* », puisqu'il représente ce qui est et que le « *néant* » par définition n'existe pas et n'est pas concevable. »

Pour un agnostique, le raisonnement est logique : rien n'existant, rien n'*étant* en dehors de l'Univers, c'est celui-ci qui devient l'*Etre* avec sa double qualité ontologique d'*autonomie* et d'*éternité*. Autrement dit, c'est l'Univers qui est le Tout, qui est l'Etre et qui est Dieu ! Aucune cause ne doit être cherchée en dehors de lui. Le réel, la matière recèle en elle-même son propre principe et nous ne sommes qu'un « accident », « existant », de son être éternel et autonome. Il n'est d'autre hiérarchie que celle, mesurable, de l'échelle temporelle et spatiale des substances. La physique atomique mécanique et stellaire rend compte de tout phénomène présent, passé ou futur, de même que nos sentiments, nos pensées ne sont que le produit mécanique de nos mécanismes thermonutritifs et de la sécrétion de nos hormones... Rien n'a de sens, d'origine ou de but. La seule question valable est *comment*. Les *pourquoi* sont absurdes...

A cette « philosophie » étouffante, génératrice de désespoir, on reconnaîtra (et les humanités futures reconnaîtront, si elles ont le moyen de nous connaître) la prolifération orgueilleuse de l'intellect rationaliste — et non rationnel ! — chez l'homme moderne que l'intuition spirituelle a déserté et qui accumule en lui, la plupart du temps inconsciemment, les effets de la révolte orgueilleuse primitive : refus de la divine origine, refus de la mémoire spirituelle de l'humanité, refus surtout d'avouer que l'homme moderne avec tout l'attirail (respectable) de la science matérialiste, pourrait *connaître* beaucoup moins que l'homme des hauts Ages !

Une partie de l'histoire de la philosophie grecque et toute l'histoire de la philosophie occidentale depuis plus de deux siècles n'est qu'une tentative hargneuse pour éliminer l'idée de création, l'idée de Divin. Le mouvement fondamental fut de supprimer carrément le problème métaphysique et de refuser l'idée de création, que Fichte appelait « *l'erreur fondamentale absolue de toute métaphysique* » ! De même aujourd'hui pour Sartre, le problème est « *en trop* » : ce dernier pose on le sait l'*existence* avant l'*essence*, ce qui est une aberration métaphysique. Ainsi pour l'agnosticisme, c'est l'Univers — incréé, éternel, absolu — qui possède l'Essence, c'est le Cosmos qui est l'Etre. Le problème des *commencements* étant « évacué », le seul « dieu », le seul Absolu est ce qui existe, et « donc » n'a jamais cessé d'exister...

Or, les sciences nous mettent de plus en plus en face d'un fait incontestable : la Création s'est faite et continue de se faire du plus simple au plus complexe, de l'énergie à la matière, de la matière au vivant, et du vivant au pensant. Comme l'écrivait Henri Bergson dans l'*Evolution créatrice* (1946, p. 47 et 240) :

> « La réalité nous apparaît comme un jaillissement ininterrompu de nouveautés. (...). Nous sentons que la réalité est une croissance perpétuelle, une création qui se poursuit sans fin. »

Tout fleuve a une source. Cette création en devenir ne peut se penser seule. Acculés à cette idée de Création, les agnostiques s'en détournent et s'avisent tout simplement

de refuser à « penser le monde ». C'est absurde, dira-t-on ! Eh bien, répondent-ils, c'est l'Absurde qui est vrai, qui est l'Absolu !

> « Aucun être nécessaire ne peut expliquer l'existence : la contingence n'est pas un faux-semblant, une apparence qu'on peut dissiper ; c'est l'absolu. » (SARTRE, *La nausée.*)

La prétendue « absurdité » du monde n'est que le dernier avatar de l'involution d'une pensée qui n'a plus de philosophique que le nom, puisque la philosophie est l'amour de la Sagesse ; et qui ne mérite pas non plus le nom de rationnelle puisque la rationalité procède de l'étude du *réel* ! Les *faits* des sciences contemporaines débarrassées des doctrines agnostiques élaborées « à priori » confirment de plus en plus les données des Traditions. Celles-ci n'ont été dans le passé *révélées* par des « Connaissants » que parce que ceux-ci avaient du *réel* une connaissance à la fois profonde et synthétique que nos sciences contemporaines ne font que retrouver, partiellement certes, mais de façon de plus en plus décisive.

Claude Tresmontant, dans un ouvrage fondamental, répond ainsi aux partisans de la « Matière-Dieu » :

> « La question est de savoir si la matière d'il y a dix milliards d'années suffit à rendre compte de l'apparition de la vie et de la pensée par elle-même et seule. Dire que la matière contient forcément, d'une manière au moins virtuelle ou potentielle, la vie et la pensée, parce qu'en fait et historiquement la vie et la pensée sont apparues dans l'Univers, c'est affirmer ce qui est en question, simplement parce qu'on veut à tout prix que la matière soit le seul Etre, mais sans justifier son assertion en la fondant sur l'expérience, car la matière d'il y a dix milliards d'années ne représente aucun des caractères qui permettraient de comprendre qu'elle ait pu se donner à elle-même ce qu'apparemment elle n'avait pas (...). »
>
> « D'abord le « hasard » ne permet pas d'expliquer la constitution de la moindre des macromolécules, et donc encore moins du plus simple des monocellulaires. Sur ce point, nous n'insisterons pas. Des savants compétents ont examiné les chances pour qu'un hasard assemble une macromolécule : les chiffres obtenus dépassent tout ce qui est permis d'envisager, surtout si l'on songe que la vie est apparue dès que la planète a été en mesure de la porter, sans délai, et que, de plus, l'évolution biologique est *accélérée* (...). La synthèse des macromolécules complexes montre qu'il y a une « préadaptation » des atomes à entrer dans ces synthèses macromoléculaires. Ceci confirme que ce n'est pas le « hasard » qui est responsable de l'organisation de la moindre des macromolécules. » (Claude TRESMONTANT, *Comment se pose aujourd'hui le problème de l'existence de Dieu*, Seuil, « Livre de Vie », 1971, p. 460-461.)

Aucun scientifique digne de ce nom ne devrait jamais utiliser ce mot de *hasard*. Le calcul des probabilités a montré que les chronologies les plus « généreuses » avancées quant à l'âge du système solaire et de la Terre se montreraient dérisoirement étriquées s'il avait fallu que le seul « hasard » ait formé la première cellule vivante !

La naissance de la vie obéit au même plan *unitaire* que celle de la matière dite inanimée. De même que toute matière est construire à partir de trois matériaux fondamentaux, le neutron, le proton positif et l'électron négatif, tous les organismes vivants sur la Terre dépendent de deux sortes de molécules, acides aminés et nucléotides.

Une espèce se différencie d'une autre par la façon dont les acides aminés s'enchaînent dans les cellules de ces individus. Le plus important de ces acides aminés, l'A.D.N. ou acide désoxyribonucléique est la plus grosse molécule connue et contient dix milliards d'atomes distincts ! On voit donc que le passage de la matière à la vie est une complexification, une hétérogénéisation spectaculaire.

Il est probable qu'acides aminés et nucléotides se sont formés il y a environ quatre milliards et demi d'années dans l'atmosphère de la Terre primitive brassée par des décharges électriques et les radiations ultra-violettes du soleil. C'est dans les océans primitifs, la « soupe primordiale », que ces molécules vitales proliférèrent pour former protéines et acides nucléiques, puis des organismes d'abord monocellulaires.

En reproduisant en laboratoire l'atmosphère qui devait être celle de la Terre il y a quatre milliards d'années

(ammoniaque, méthane, vapeur d'eau et hydrogène traversés de charges électriques), les biochimistes sont parvenus à reproduire en laboratoire des acides aminés et des nucléotides dont les constituants fondamentaux sont l'hydrogène, l'azote, l'oxygène et le carbone.

Un objet fait le « pont » entre les molécules de la matière et les organismes complexes du monde vivant : c'est le *virus* découvert au siècle dernier. Il possède déjà (hélas...) la faculté de se reproduire.

Les premiers coquillages sont apparus il y a 600 millions d'années. La conquête de la terre ferme par les premiers vertébrés remonte à environ 450 millions d'années.

Si le plan général est évolutif, on constate cependant de nombreuses interruptions. Il semble que la vie soit « repartie » plusieurs fois... On retrouve ici la *discontinuité cyclique* qui est le caractère de tout phénomène vital.

Il est probable que beaucoup d'étoiles possèdent comme notre soleil un système planétaire né, selon les conceptions actuelles, de la condensation naturelle du nuage de gaz qui se trouvait à l'origine de notre « astre du jour », et que la planète Terre n'est pas la seule dans l'Univers a avoir été le théâtre de la vie. On sait que cette question hante de nombreux chercheurs et que des émissions radioélectriques ont été faites dans le but de capter d'éventuelles réponses d'« humanités » lointaines.

Rien dans les traditions métaphysiques et religieuses ne s'oppose en effet à la « pluralité des mondes habités » comme disait Fontenelle. Mais qu'il soit limité à la Terre ou étendu au Cosmos, le problème métaphysique de la Création et en particulier de la naissance de la Vie se pose avec une égale acuité. Comment le « moins » aurait-il pu produire le « plus » sans l'intervention d'un « Donneur de Vie » ? Comment la matière et l'énergie auraient-il *dans le devenir du temps* pu donner naissance à des organismes animés et autoreproducteurs si l'Esprit créateur de cette énergie et de cette matière n'était pas à nouveau intervenu ? Ni l'éclosion de la vie, ni l'apparition de l'homme ne sont explicables « naturellement ».

« L'apparition de la vie organique sur notre globe à l'époque géologique des formations géo-chimiques, pose le même problème que celui de l'apparition de l'*homo sapiens* à la suite du devenir animal.

« C'est à des moments de *transition* conséquents à la destruction d'un état donné, que les *mutations* des gènes se produisent et c'est ainsi que s'alignent dans la nature les variétés individuelles viables, qui forment la chaîne des phases du devenir humain final. Ce sont des *créations*. C'est la loi d'Harmonie cosmique (toutes les influences stellaires) qui commande : c'est le Verbe divin qui ordonne, car le vrai Dieu est Harmonie, une Puissance que nous constatons mais que nous ne comprenons pas (...). Il est admis à l'heure actuelle que l'évolution des Classes s'est faite par *mutations successives*, c'est-à-dire par brusques modifications des gènes. Mais c'est expliquer un fait par une inconnue : pourquoi cette mutation ? A quelle cause attribuer la modification des chromosomes ? A l'hérédité des acquisitions individuelles, acquisitions motivées par une adaptation au milieu, suivant la théorie de Lamarck ? » (Schwaller de LUBICZ, *Le roi de la théocratie pharaonique*, Flammarion 1961, p. 101 et 84.)

« L'hérédité acquise est aujourd'hui presque généralement niée pour des raisons puissantes, à la fois d'ordre théorique et expérimental... Reconnaissons la difficulté et que, si jamais nous n'avons été aussi certains de l'évolution des formes vivantes, jamais nous ne nous sommes assurés du mécanisme qui y présida. » (Jean ROSTAND, *Les Chromosomes*, Hachette, 1928, p. 268 et 277.)

Ce « mécanisme », c'est donc le Verbe créateur qui y préside. Les traditions, dont nous allons maintenant évoquer certains enseignements, donnent la réponse que la science matérialiste et agnostique est impuissante à fournir.

La vie n'a pas été créée *ex nihilo* mais *ex divino*.

4. A travers les cosmogénèses traditionnelles

Tous ceux qui comme nous ont longuement interrogé les traditions, et les plus secrètes, les plus importantes de

celles-ci, relatives à l'origine de l'Univers et de la Vie, sont frappés et peu à peu éblouis par l'*unité* qui se dégage de tant de cosmogénèses dont les formulations, le langage. la mentalité sont pourtant extraordinairement diverses.

Tentons à travers quelques-unes d'entre elles un résumé synthétique.

Au principe des choses (avant tout « commencement », puisque Temps et Espace n'« existaient » pas encore) *était* l'Unité, pure, infinie ; au-dessus de toute essence et de toute existence limitatives ; immuable et inconnaissable :

> « Trente rayons convergent au moyeu
> mais c'est le vide médian
> qui fait marcher le char (...)
> Le Tao lui-même n'agit pas
> Et pourtant tout se fait par lui... »
> (*Tao Tö King*, XI et XXXVI, traduction Liou Kia-hway, Gallimard, 1967.)

Dieu l'*Un*, la *Monade Suprème, L'Aïn Soph* de la kabbale hébraïque, le « Deus absconditus » des gréco-romains. En lui résident toutes les Potentialités, tout ce qui sera plus tard séparé et manifesté. A la fois la Lumière et les Ténèbres, l'activité et l'inertie, la contraction et l'expansion. La Nuit des textes orphiques et de tous les grands mystiques, la Lumière invisible. Le Germe indifférencié d'où naîtra le monde et d'abord la Materia Prima.

> « Il n'y avait pas l'être, il n'y avait pas le non-être en ce temps.
> Il n'y avait ni l'espace ni le firmament au-delà.
> Quel était le contenu ? Sous la garde de qui ?
> Qu'était l'Eau profonde, l'Eau sans fond ?
> Ni la mort, ni la non-mort n'étaient en ce temps,
> Point de signe distinguant le jour de la nuit.
> L'Un respirait sans souffle mû de soi-même :
> Rien d'autre n'existait par ailleurs.
> A l'origine les ténèbres couvraient des ténèbres (...)
> D'abord se développa le Désir
> Qui fut le premier germe de la Pensée... »
> (*Rig Véda X*, 129, traduction Jean Varenne, Marabout Université 1967.)

On retrouve presque partout l'Œuf primordial dont la partition donne naissance comme dans la Bible aux eaux

supérieures et inférieures, au Ciel et à la Terre. Ainsi dans la tradition shintoïste :

> « Anciennement le Ciel et la Terre n'étaient pas encore séparés, et le *In* et le *Yo* (le *Yin* et le *Yang* chinois) pas encore divisés. Ils formaient une masse chaotique, comme un œuf, aux limites vaguement définies, et qui contenait des germes... » (NIHONGI, 720 après Jésus-Christ).

La cosmogonie de l'ancien Japon évoque ensuite la naissance à partir du Germe primordial, d'un Roseau d'où sortent les dieux. Du corps de la Terre-Mère naît le Feu ; puis les divinités de la fécondité tellurique et végétale naissent à leur tour de la Terre, génitrice universelle, grande Nourricière que féconde l'élément mâle venu du Ciel, de façon à produire les formes multiples de la vie.

> « Le germe d'Or se leva au commencement :
> Naquit le seul maître de tout ce qui existe ;
> Il fixa et soutint cette terre et le ciel...,
> Lui qui donne le Souffle et la Force. »
> *Rig Véda* X, 1.)

> « — Quel est le Dieu Unique ? — Le Souffle ; c'est lui qui est Brahman, qu'on appelle Cela... »
> (*Brhad Aranyaka Upanishad* (3e Livre.)

Avec la création matérielle déployée en mouvement dans l'espace commence le Temps :

> « Du Temps les Eaux ont pris naissance ;
> Du Temps le Brahman, l'Ardeur cosmique, les orients (...)
> Par le Temps souffle le vent purifiant ;
> Grâce au Temps existe la vaste Terre,
> Le vaste Ciel est placé sur le Temps (...)
> Sur le Temps reposent les mondes (...)
> Le Temps tire le char, tel un cheval avec sept rênes,
> Avec mille yeux, riche en semence, exempt de vieillir.
> Le montent les poètes qui comprennent les chants inspirés.
> Il a pour roues toutes les existences... »
> *Atharva Véda*, XIX, 54 et 53.

Mais avant toute création tellurgique, on trouve d'abord la Grande Mère, la Mer originelle :

« Et l'Univers tout entier ne se présente plus que sous une apparence, celle de l'Eau. » (*Satapatha Brahmana,* 6.)

C'est à partir de ces Eaux primordiales que le Démiurge (distinct du Dieu suprême non manifesté) va organiser la création :

« Au commencement, les Eaux, l'Océan existaient seuls. Les Eaux désirèrent : « Comment parviendrons-nous à procréer ? » Elles ardèrent l'ardeur, et voici qu'en elles qui ardaient l'ardeur, un Œuf d'or apparut. Le Temps certes n'existait pas alors, mais l'œuf flotta aussi longtemps que dure une année. Pendant cette année donc, un être apparut : c'était Prajâpati (...) Il émit le son « *Bhur !* », et voici que la terre apparut ; « *Bhuvas !* », et voici que l'Espace apparut ; « *Suvar !* », et voici que le ciel apparut (...). Désireux de procréer, il allait chantant des hymnes et faisant effort. Il déposa en son âme la force créatrice, et, de sa bouche, créa les dieux... pour peupler le Ciel (...) Puis soufflant vers en bas, il créa les Asura afin de peupler la Terre (...) De ce qui fut pour lui comme la lumière du jour, et de ce qui fut pour lui comme les ténèbres lorsqu'il eut créé les Asura, il fit la Nuit ; telle fut l'origine du jour et de la nuit... (Prajâpati) devint les Eaux (...) Il devint le Souffle, car le Souffle est toutes choses ici-bas (...) et quiconque possède le souffle est Prajâpati lui-même. » (Satapatha BRAHMANA, XI, traduit du sanskrit par Jean Varenne. *Mythes et Légendes extraits des Brâhamana,* Gallimard 1967.)

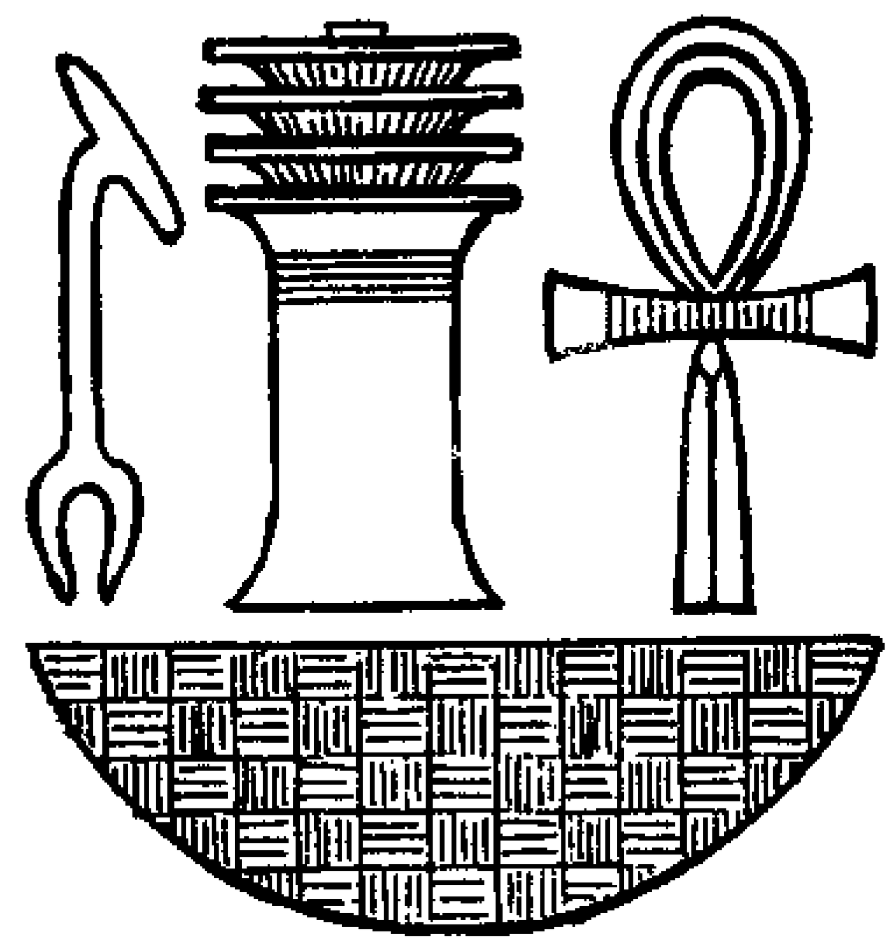
Nous avons évoqué dans la partie de notre chapitre précédent consacré à l'Egypte la cosmogonie de certains textes hermétiques. Là encore le Dieu-Principe, inconnaissable, ne crée pas lui-même ; La création sera l'œuvre d'un Neter, c'est-à-dire d'un Principe fonctionnel, une puissance fondamentale émanée de Dieu avant la création.

« Le vrai nom du Neter est la fonction qu'il incarne, »

dit Schwaller de Lubicz.

« Je suis le grand Neter qui s'est fait lui-même, qui crée ses Noms, le Maître de l'Ennéade divine... » (Hymne d'ATOUM RA, Nouvel Empire.)

Trois symboles fondamentaux égyptiens expriment l'influx créateur du Verbe, du Neter céleste : le *Ouas* (la prospérité, la fécondité), le *Djed* (la stabilité, la permanence) et l'*Ankh* ou Croix d'Isis (la vie). L'influx de ces trois principes sur la Materia Prima homogène (*Noun*) antérieurement émanée par le Principe primordial rend celle-ci hétérogène et permet au Cosmos de passer de la Puissance à l'Acte. Alors, avec la différenciation dans l'espace des premiers corps issus de l'Energie première et leur mise en mouvement, commence le Temps. Le *Ouas*, le *Djed* et l'*Ankh* sont traditionnellement figurés sur une « corbeille » qui rappelle celle, ultérieure, des mystères de Dionysos, et qui symbolise le « Tout ».



A la suite de l'Egypte, le platonisme, le néoplatonisme et la Gnose chrétienne vont multiplier les spéculations sur les origines du monde. Nous aurons l'occasion de revenir dans notre chapitre suivant sur certains aspects de leur pensée touchant le problème du Mal.

Nous trouvons dans ces philosophies le germe à la fois de l'enseignement des Pères de l'Eglise et des premières hérésies chrétiennes, mais surtout les fondements de ce que l'on va pouvoir appeler pendant deux mille ans l'ésotérisme chrétien.

« Comment de l'Un tel qu'il est d'après nous, une multiplicité quelconque, une dyade ou un nombre, viennent-ils à l'existence ? Comment l'Un n'est-il pas resté en lui-même ? »

s'interroge Plotin (*Ennéades* V, 1-6).

Un courant de pensée, qui sera celui de l'orthodoxie chrétienne, affirme que Dieu l'Un qui se suffit à lui-même, ne crée pas par « manque », mais invisible, inconnu, crée pour se faire connaître, tout en demeurant parfaitement *distinct* de la création.

Pour Philon d'Alexandrie, Dieu est connaissable dans son Existence mais non dans son Essence, car l'homme est aveuglé par le rayonnement divin. Seuls quelques grands Sages ont pu dans l'histoire de l'humanité être favorisés (comme Arjuna dans la Baghavad Gita, Abraham, etc.) d'un dévoilement du Divin.

> « Tu verras mon dos, mais non ma Face, dit Yahvé à Moïse » (*Exode*, XXXIII, 23).

> « L'Etre qui est supérieur au Bien, antérieur à la Monade, plus simple et plus pur que l'Un, ne peut être vu par nul autre que Lui-même, car il n'est permis qu'à lui seul de se percevoir Lui-même »,

écrit Philon en commentant le *Parménide* de Platon.

Et Jamblique paraphrasant Nicomaque :

> « Les pythagoriciens nomment la Monade non seulement Dieu, mais aussi Intelligence, et Mâle et Femelle, le Terme de toute chose (...) Et de fait, elle est capable de produire la Dyade (...) De même ils l'appellent Chaos premier-né d'Hésiode de qui tout le reste est sorti comme de la Monade. »

Cette notion de Monade Mâle et Femelle se trouve déjà dans un hymne orphique du I[er] ou II[e] siècle avant Jésus-Christ.

Selon Syrianus, le Démiurge fait procéder hors de lui toute la création, bien qu'il demeure immobile au sommet de l'Olympe, embrassant le commencement, le milieu et la fin de toutes choses (Nous ne sommes pas loin du Verbe chrétien). Platon dans le *Timée* nommait le Démiurge Intellect « la plus excellente des causes », et « Créateur et Père » ; dans le *Cratyle*, il crée la Vie, il est Zeus, « Père commun des hommes et des dieux », il fabrique d'après les Idées la totalité du Cosmos, il est l'unique Créateur, et, Démiurge suprême, crée des démiurges secondaires.

La doctrine pythagoricienne fait exister la matière par « scission de matérialité » à partir de la substance divine : La Lumière primordiale, le *noûs* suprême, se sépare d'abord des ténèbres d'où naissent les quatre Eléments, par la volonté de Dieu,

> « qui ayant reçu en elle le Verbe et ayant vu le beau monde (archétype), l'imita, et fut façonnée en monde » (POIMANDRES, I, 8, 9, 13).

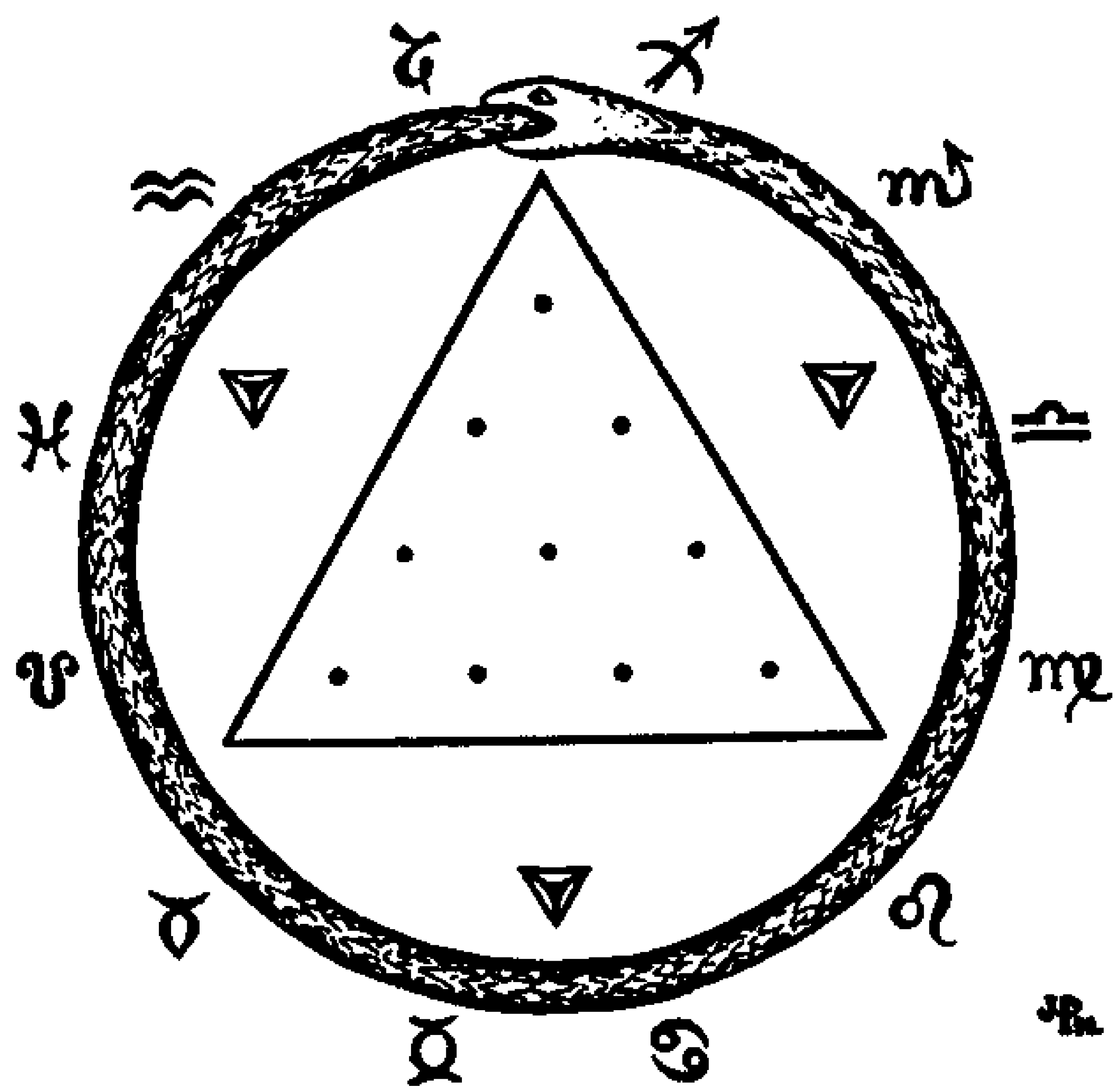
Terre et Eau sont pétris par le Verbe.

En accord avec les mystères orphiques, Platon fait sortir de l'Un la Limite et l'Illimité. C'est de la toute première hypostase, de la Monade suprême, que procède la Materia Prima, « l'Obscurité sans bornes », l'Illimité, la Substance pure et sans forme, que va venir *limiter* et à laquelle va donner *forme* le second Principe, le Verbe, le Démiurge divin, l'Essence.

> « Ainsi donc ayant pris en main toute cette masse visible qui ne se tenait pas tranquille, mais était agitée de mouvements sans mesure et sans ordre, Dieu la fit passer du désordre à l'ordre. » (PROCLUS, *Commentaires sur le Timée*, 30, a2.)

> « C'est ainsi en effet que le Démiurge, je veux dire le Soleil, lie ensemble Terre et Ciel, envoyant en bas la substance, élevant en haut la matière. » (*Corpus Hermeticum*, XVI, 5.)

> « En résumé nous affirmons qu'il y a non seulement une unique Totalité corporelle du monde, mais aussi beaucoup d'autres corps subordonnés à elle et dépendants d'elle ; il y a une unique Ame du monde et, lui faisant cortège, beaucoup d'autres âmes qui, sans compromission avec la matière, organisent en mondes secondaires avec cette première Ame toutes les parties du monde ; *il y a un unique intellect et une quantité d'intellects subordonnés à lui* et participés par ces âmes ; et il y a un Dieu unique qui rassemble tous les dieux compris dans le monde, et une foule d'autres dieux qui se distribuent les intellects, les âmes qui en dépendent et toutes les parties de l'Univers... » (PROCLUS, *Théologie platonicienne*, chap. XIV, trad. Laffrey et Westerink, Les Belles Lettres, 1968.)



5. Les trois Mondes et la Tetraktys

Reprenons l'examen de ce processus divin d'une autre manière. Un des plus inépuisables de tous les symboles va nous y aider : la Tetraktys pythagoricienne.

Pythagore, nous dit-on, appelait la *Décade* le Nombre de l'Univers. En effet, la disposition pyramidale des dix premiers nombres (les nombres suivants n'en étant que la répétition) étagés sur quatre niveaux (*tetra* veut dire quatre) est le schéma du Cosmos tout entier. *Dix* est le Nombre de la Plénitude harmonique, de la Perfection (Les dix Commandements donnés à Moïse, les dix Sephiroths, etc.). La Tetraktys comprend un nombre égal de pairs et d'impairs, elle est constituée par la somme des quatre premiers nombres. Orphée l'appelait la « Tige » ; c'est en effet un « Arbre » du Monde ». Les pythagoriciens lui adressaient la prière suivante :

« Bénis-nous, Nombre divin, toi qui as engendré les dieux et les hommes ! O sainte, sainte, sainte Tetraktys, toi qui contiens la racine et le flux éternel de la création ! Toi, Nombre divin, tu débutes par l'Unité pure et profonde pour ensuite atteindre ce quaternaire sacré, pour engendrer la Mère de tout, Toi qui relies tout, Toi le premier né, qui ne dévies jamais, qui ne te lasses jamais, Toi DIX sacré, qui tiens la clef de toutes choses. »

On a vu que cette succession pyramidale représente, inversée, les durées proportionnelles des quatre Ages traditionnels d'un Cycle d'Humanité. C'est selon cette proportion temporelle expressément exigée dans la tradition hindouiste particulièrement, que nous avons figuré dans notre tableau général du Cycle adamique l'importance relative des Ages d'Or, d'Argent, de Bronze et de Fer. On remarque aussitôt que ce dernier représente le dizième (6480 ans) de la durée totale du Cycle.

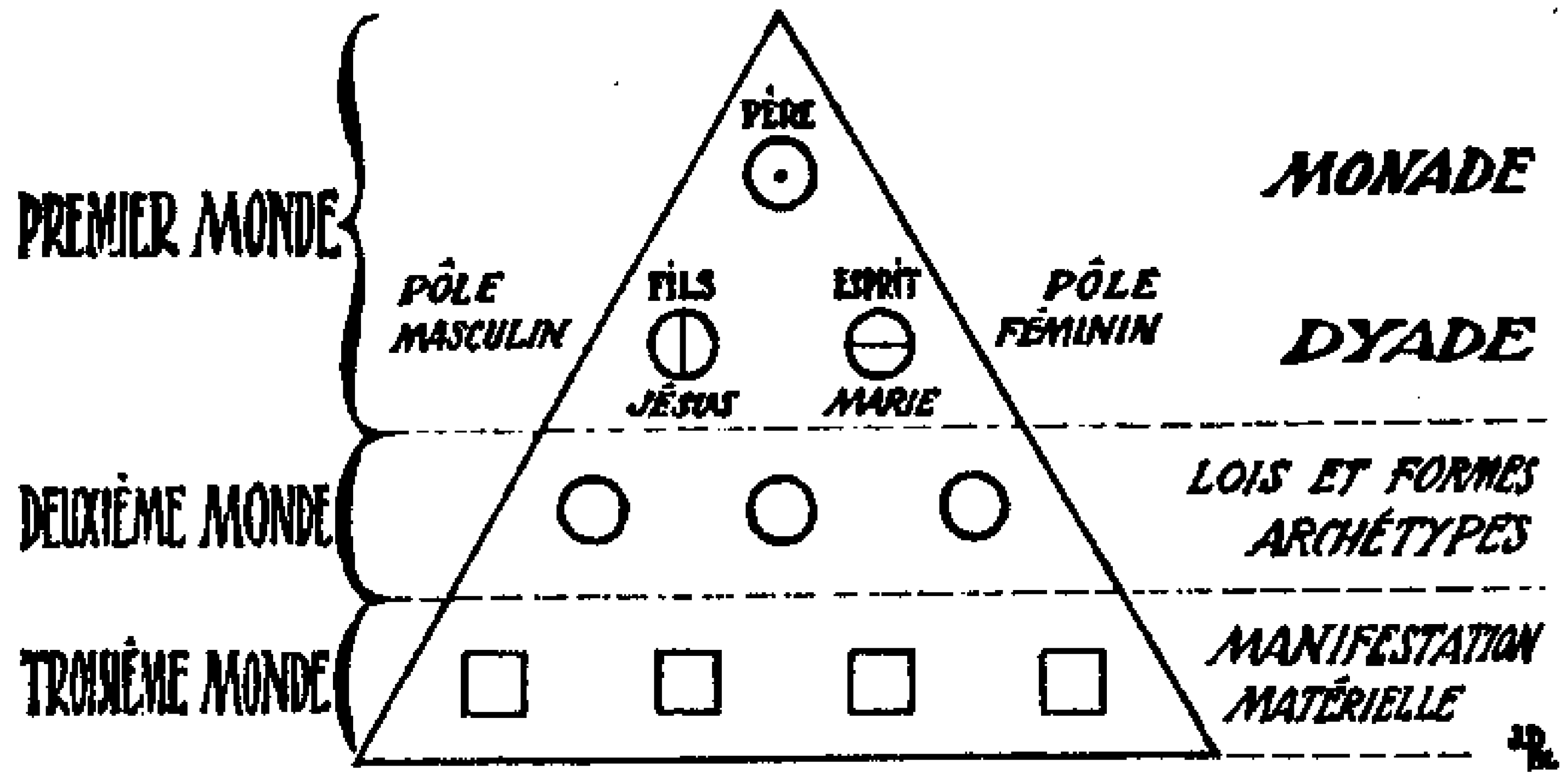
Tout le mystère du Temps et de l'Espace, c'est-à-dire les bases métaphysiques mêmes de la création, se trouve contenu dans le symbolisme des deux étages inférieurs : $3 + 4 = 7$; $3 \times 4 = 12$. En effet, sept et douze sont les Nombres fondamentaux des structures du Temps et de l'Espace.

Enfin la Tetraktys représente essentiellement les trois Mondes : au sommet, la Triade divine, la Trinité chrétienne, le Premier Monde, Dieu.

Le second niveau, avec ses trois points, exprime principalement le Second Monde, celui, invisible, des Lois et des Formes, là où les astres prennent le principe et le modèle « archétypal » de leurs mouvements quasi-circulaires, parce que par trois points on ne peut faire passer qu'un seul cercle.

L'étage inférieur représente enfin le Troisième Monde, celui de la manifestation matérielle : les quatre points cardinaux, les quatre Eléments, les quatre Ages d'un Cycle, etc., tout ce qui est « solide », matériel, « carré ».

Etant donnée l'analogie universelle macrocosme-microcosme, les Trois Mondes représentent aussi l'homme dans sa triplicité fondamentale : corps-âme-esprit ; corpus-animus-spiritus.



Lisons maintenant la Tetraktys à la lumière de l'ésotérisme chrétien. Nous allons y voir le schéma grandiose de la Création.

Le Premier Monde est celui de l'Incréé. Les Second et Troisième Mondes sont créés.

Au sommet est la « Pierre d'angle », la Monade, Dieu l'Un, irrévélé, inconnaissable, l'Etre et le non-Etre, à la fois masculin et féminin, l'Attraction et la Répulsion, le Nombre qui contient tous les Nombres.

Avant de se *révéler* dans le Temps et l'Espace, Dieu l'Un se fait *voluntas* et par là-même émane une *noluntas* féminine, germe de la Materia Prima, des Ténèbres, de la Grande Mère cosmique. Lui, le Père, Lumière invisible, se fait alors *trois.* A la Monade « s'ajoute » alors (mais ne faisant toujours qu'*Un* Dieu) la *Dyade* divine : le Verbe et l'Esprit :

le Verbe, pôle masculin.
le Démiurge suprême.
le Logos des Grecs.
Le Purusha des hindous,
qui va CREER
et s'incarner au cours du Temps, processus par lequel Dieu va se faire connaître directement :
le Christ.

l'Esprit, pôle féminin.
l'Essence universelle.
Le Noüs grec, la Sophia,
la Prakriti des hindous,
qui va rayonner sur la Materia Prima, et se manifester à la fin du Cycle, annoncé par l'Immaculée Conception, la Vierge Marie :
Le Paraclet

LES TROIS MONDES
schéma synthétique

L'ETRE

LE PREMIER MONDE, incréé
Eternel

LA MONADE

Dieu l'UN — Le Père
à la fois MASCULIN et FÉMININ
L'Etre et le non-Etre
L'Essence au-delà des essences
Se révèle à Lui-Même comme Triade divine à l'aide de

LA DYADE

Essence divine
éternelle et parfaite

Pôle masculin	Pôle féminin
LE VERBE (Yang) PURUSHA	LA SOPHIA (Yin) PRAKRITI Le NOUS
Le LOGOS *Source des Formes*	*Source des Substances, de la MATERIA PRIMA*
CRÉATEUR (Va s'incarner en Intellect divin) le « FILS »	INSPIRATEUR (Va s'incarner en Energie) Le Paraclet, L'ESPRIT SAINT, la Sagesse de Dieu
S'incarne dans le Christ	Féconde et inspire Marie

LE DEVENIR

LE SECOND MONDE
créé
L'Ame du Monde
Le Monde créé, mais invisible, des Formes
et des Lois divines
Monde des Idées et des Archétypes
Fondements divins du Temps, des Nombres
et des Cycles
ENERGIE SPIRITUELLE (« descente » de l'Esprit)
Monde immortel mais non éternel. Sphère de Kronos

Ici intervient la Création, au sens biblique de ce terme

L'EXISTENCE

LE TROISIEME MONDE
créé
Le Corps du Monde
créé par le Verbe avec la Materia Prima
Substance organisée
Manifestation sensible faite d'énergie matérielle
et faite de matière, c'est-à-dire d'énergie dégradée
Disposé dans l'Espace, soumis au Temps,
soumis à des destructions
et des recréations périodiques

« Sache que Purusha et Prakriti sont tous deux sans origine et éternels. » (*Baghavad Gita,* XIII, 20.)

« Dans le principe était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu, »

dit le début de l'Evangile de saint Jean. « Dans le Principe », c'est-à-dire dans le Père, en Dieu l'Un — et non « au commencement » comme on peut lire dans mainte traduction : le Verbe n'a pas eu de « début » puisqu'il EST avant le Temps, avant tout début de création, et qu'il est, avec l'Esprit, co-éternel au Père.

Le premier acte de la création va commencer. Nous passons au Second Monde invisible, celui des archétypes et des esprits directeurs. Rien n'« existe » encore, mais tout DEVIENT. « Lumière » et « Ténèbres » vont être séparés. Le Verbe va régir la Lumière et la Vie, l'Esprit va régner sur la ténébreuse Materia Prima. Le « Grand Architecte » fait le « plan » de la création. Il dépose en ce Second Monde Ses Lois, Ses Schémas, Ses Formes, Ses Idées, et Il crée pour être les gardiens et les agents de ceux-ci les esprits non corporels.

« Moïse a bien vu que ni l'Ame du monde n'était le Dieu suprême, ni le monde ; que les astres célestes et leurs mouvements n'étaient nullement pour les hommes les causes premières de ce qui leur arrive ; mais que cet univers est maintenu par des puissances invisibles, que l'Ordonnateur a tendues des extrémités de la terre jusqu'aux limites du ciel, afin que ce qu'il avait lié ne se déliât point : car ces puissances sont les liens infrangibles du monde. » (Philon d'Alexandrie, trad. E. Fleg, Anthologie Juive, Flammarion.)

« Dieu qui est un esprit s'est transformé par et de sa révélation en esprits différents qui sont les voix de son harmonie éternellement féconde, dans le Verbe révélé de son grand empire de délices ; ils sont feu et lumineuses flammes ; mais dans un mode animé et intelligent. Car les forces de la divinité sont en eux comme dans les hommes, ainsi que le dit saint Jean du Verbe : « En Lui était la Vie et la Vie était la Lumière des hommes. » (Jacob BOEHME, *Mysterium Magnum,* chap. III. Nicolas Berdiaeff, Aubier, 1945.)

C'est en ce Second Monde que « vivent » désormais les structures de l'Espace et du Temps, les Cycles et les Nombres

« Il faut dire que ce monde est un être vivant qui a une âme, qu'il est un être spirituel, et qu'en vérité il a été engendré tel par la Providence de Dieu... Cet être contient en lui tous les esprits vivants... » (PLATON, *Timée.*)

Nous sommes là dans le droit fil de l'orthodoxie chrétienne, et à travers les enseignements les plus purs des traditions pré-chrétiennes, dans la Tradition Primordiale : *Dieu l'Un est un Dieu caché qui s'est fait connaître par sa Création et par les puissances ou esprits* (appelées « dieux » avant le Christianisme) *qui gèrent le monde,* et en particulier « sont » le Second Monde. L'idolâtrie consiste à adorer ces esprits (auxquels nous devons cependant grande révérence) alors que seul Dieu l'Un, fait Triade ou Trinité suprême, doit être l'objet de notre adoration. Aux Puissances ne doivent aller que nos prières.

(Une des caractéristiques de notre époque de dégénérescence de l'intellect pur est la constante confusion entre l'animique et le spirituel, entre le Second et le Premier Monde, entre l'Ame du Monde et le Dieu suprême. D'où la décadence des sciences sacrées, en particulier de l'astrologie, et de la forme exotérique des religions, en particulier du Catholicisme romain, où ce qu'il reste de piété ne trouve plus d'armature métaphysique et où on ne nous parle plus que de l'âme et du corps et non de l'esprit, en réduisant l'homme à une *dualité,* alors que l'homme comme le monde s'étage sur *trois* plans. Cette confusion caractérise toute religion dans sa phase décadente. Ainsi les religions antiques se sont-elles étouffées sous les dieux secondaires — comme nous sous les diverses « psychanalyses »...)

La création biblique est la description du passage du Second Monde au Troisième Monde. Le Verbe de Dieu ayant disposé le monde des esprits engendre le monde matériel :

« Au commencement Elohim créa les cieux et la terre. La terre était déserte et vide. Il y avait des ténè-

bres au-dessus de l'Abîme et l'Esprit d'Elohim planait au-dessus des Eaux... » (*Genèse* I, 1 et 2, trad. d'Edouard DHORME, Bible de la Pléiade, Gallimard 1957.)

« Déserte et vide » est la traduction de l'hébreu *tohû-wâ-bohû*. Le mot hébreu *Tehôm*, Abîme, correspond, note Edouard Dhorme, au babylonien et à l'assyrien *tiâm-at*, Mer ; Tiamat y est l'élément féminin originel. « Déserte et vide » désigne donc non pas la terre actuelle, mais la Materia Prima, le principe femelle, la Prakriti, la Substance Primordiale que va organiser l'Esprit divin qui plane au-dessus. L'Amour divin, moteur de la Création, se penche sur le monde en gestation. Ce grand mystique que fut Raymond Christoflour, récemment disparu, commente ainsi cette « contemplation » divine :

> « L'Esprit d'amour, planant sur les Eaux primordiales provoque, en chacun des points de la masse informe et vague, une ardeur d'amour, un désir d'amour qui transforme chacun de ces riens en des êtres. Ils se rassemblent par affinités électives, s'organisent en un univers hiérarchique, déroulent une spirale immense et vertigineuse suspendue au Chef suprême, au Verbe créateur (...) La Création est en mouvement parce que le Créateur est Amour, et le propre de l'Amour est de chercher indéfiniment des objets pour se propager sans cesse. A l'origine (ou dans le Principe) l'Amour s'est donné lui-même en proie à l'Amour. La Matiére première, les Eaux primordiales, ne sont pas en dehors de Dieu. Elles représentent son aspect passif sur lequel s'exerce l'activité de l'Esprit. » (Raymond CHRISTOFLOUR, *La Drachme perdue*, Edition du Dialogue, 1967, « Dieu est Amour », p. 104.)

Alors intervient le *Fiat Lux :*

> « Elohim dit : « Qu'il y ait de la Lumière ! » et il y eut de la Lumière. Elohim vit que la Lumière était bonne, et Elohim sépara la Lumière des Ténèbres. » (*Genèse*, I, 34.)

De même lisons-nous au début de l'Evangile de saint Jean :

> « Et la Lumière luit dans les Ténèbres
> Et les Ténèbres ne l'ont pas reçue... » (I, 5.)

Le grand mystique du XVIIe siècle, Jacob Boehme, dans son *Mysterium magnum*, commente ainsi :

> « La lumière engloutit les ténèbres, ce qui n'empêche que les ténèbres résident véritablement dans la lumière, sans pouvoir la saisir... »

Nous sommes-là devant un grand secret, celui de la Lumière primordiale (indépendante, remarquons-le, des luminaires soleil et lune qui ne seront créés qu'au quatrième « Jour »). Certes nous pourrions alléguer la « nébuleuse originelle » des cosmogonies scientifiques, mais nous ne ferions ainsi qu'envisager cette « Lumière » et ces « Ténèbres » d'un point de vue matériel, alors que les prérogatives de ceux-ci sont ici en grande partie spirituelles. Il s'agit là de cette Lumière inaccessible à nos sens que seuls les grands mystiques ont parfois perçue et dont certains ont fait des descriptions enthousiastes. Le Dr Hollier nous en parle dans son livre *Tohu Bohu.* Il s'agit de cet Elément primordial qui se trouve au-dessus (parce qu'antérieur) des quatre Eléments, c'est la Quinte Essence. Il s'agit de ce que le Christ manifeste lorsque saint Jean dit qu'en Lui était « *la Lumière et la Vie* » (Jean I, 4). C'est la Lumière spirituelle, pôle masculin qui se sépare des « Ténèbres », pôle féminin de la « sphère » originelle. de « l'Œuf » primordial dont nous parlent la plupart des traditions. Celui-ci va se scinder selon un « plan » équatorial :

> « Elohim dit : « Qu'il y ait un firmament au milieu des eaux et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux ! » Elohim fit donc le firmament et il sépara les eaux qui sont au-dessous du firmament d'avec les eaux qui sont au-dessus du firmament. Il en fut ainsi. Elohim appela le firmament Cieux. Il y eut un soir, il y eut un matin : deuxième Jour. » (*Genèse* I, 6-8.)

C'est donc bien de la planète Terre qu'il s'agit. L'atmosphère est désormais séparée de la Mer primitive, de la « soupe primordiale » comme disent les biologistes. Et maintenant va se poursuivre la création au long des « Jours » que nous savons être des Cycles immenses. La terre sèche apparue va se couvrir de végétaux sous le so-

leil et la lune brillant au firmament, les animaux vont peupler la mer, conquérir le ciel et la terre...

> « Se sentant tout entière achevée, la Terre chanta : d'où son nom de « Cantatrice ». C'est pourquoi qui se croit achevé chante, ou se plaît aux chants... » (*Satapatha Brahmana,* 6.)

Alors vient le sixième « Jour ».

6. L'humanité primordiale

On sait qu'il existe dans la Genèse biblique deux récits de la création de l'homme, le premier au chapitre I (versets 26 à 28), et le second au chapitre II (verset 7). Les voici dans la traduction d'Edouard Dhorme :

> « Elohim dit : « Faisons l'homme à notre image, à notre ressemblance ! Qu'ils aient autorité sur les poissons de la mer et sur les oiseaux des cieux, sur les bestiaux, sur toutes les bêtes sauvages et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre ! » Elohim créa donc l'homme à son image, à l'image d'Elohim il le créa. Il les créa mâle et femelle. Elohim les bénit et Elohim leur dit : « Fructifiez et multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la, ayez autorité sur les poissons de la mer et sur les oiseaux des cieux, sur tout vivant qui remue sur la terre ! »...
>
> « Alors Iahvé Elohim forma l'homme, poussière provenant du sol, et il insuffla en ses narines une haleine de vie et l'homme devint une âme vivante... »

Dans le premier récit, l'homme est formé à l'image du Créateur (indication *trois fois* répétée), dans le second, le récit jahwiste, Il le forme à partir du limon de la terre et lui insuffle une haleine de Vie afin qu'il devienne « âme vivante ».

Au premier chapitre, le verset 27 a donné lieu à bien des interprétations ésotériques. En effet, on lit d'abord

> « Elohim créa donc l'*Homme* à son image, à l'image d'Elohim il *le créa* »

Puis aussitôt après :

> « *Il les* créa *mâle et femelle.* »

Il pourrait donc s'agir soit de la création de l'homme *et* de la femme (la création de celle-ci sera racontée en II, 21-23), soit d'une race humaine androgyne. Si la tradition chrétienne exotérique rejette évidemment cette dernière interprétation, de nombreuses gloses ésotériques l'ont abondamment développée. Ainsi pouvons-nous lire dans le *Mysterium magnum* (chap. XVIII) de Jacob Boehme :

> « Adam était un homme et aussi une femme et pourtant ni l'un ni l'autre mais une vierge, pleine de chasteté, de pudeur et de pureté, telle l'image de Dieu ; il avait les deux principes du feu et de la lumière en lui et c'est dans leur conjonction que résidait son amour de lui, son amour virginal, qui était le beau jardin d'agrément planté de roses dans lequel il s'aimait lui-même... »

La séparation des sexes est dans cette lumière considérée comme une première « chute », et seul l'Androgyne primitif représenterait l'Homme primordial.

Nous avons remarqué que bien des récits traditionnels de la Création sont beaucoup plus prolixes que celui de l'Ancien Testament, qui, on l'a vu, passe absolument sous silence la création de la Materia Prima et du Second Monde. De même peut-on penser, en ce qui concerne ce que dit la Bible de la création de l'homme, que si elle exprime la vérité, elle est loin d'exprimer *toute* la vérité. Malgré ses « reprises », ses incohérences, elle trahit, par rapport à bien d'autres traditions, une mentalité plus rationaliste que métaphysique.

> « Sur ce point, comme sur tous les autres, la théologie biblique manifeste un puissant effort de démythologisation, de rationalisation... » (Claude TRESMONTANT, *La métaphysique du christianisme et la naissance de la philosophie chrétienne,* Seuil 1961, p. 41.)

On nous permettra de penser que, quelles que fussent les erreurs et confusions qui s'étaient glissées dans les traditions pré-chrétiennes, cette « rationalisation » ne représente pas un progrès vers la Connaissance proprement dit.

Une étude synthétique des diverses genèses n'en permet pas moins de confirmer le fait que l'homme primordial contrairement aux animaux, possède une parcelle de l'Esprit divin et se trouve chargé par le Créateur de « continuer » la Création :

> « L'homme est un être chargé de continuer Dieu là où Dieu ne se fait plus connaître lui-même... » Louis-Claude de SAINT-MARTIN, *Le ministère de l'Homme-esprit.*

Par là-même, l'homme primordial est le roi de la Création terrestre qu'il a la charge non pas d'« exploiter », comme le fait l'homme d'aujourd'hui, mais de faire harmonieusement prospérer. C'est pourquoi Dieu lui fait *nommer* (c'est-à-dire élever vraiment à l'existence) les animaux du Paradis.

De même le fait qu'au chapitre III Adam et Eve après leur désobéissance virent leurs yeux se dessiller et « *surent qu'ils étaient nus* », a presque toujours été considéré (ce qui recoupe d'autres enseignements) comme la possession en leur état primordial d'un corps fort différent de celui de l'humanité actuelle. Faire d'eux des êtres purement spirituels comme on l'a parfois prétendu serait en contradiction avec le récit jahwiste où l'on voit Dieu former le premier homme du limon terrestre, mais nous sommes de ceux qui voient dans ce premier « corps » humain une matière encore spirituelle, un « corps de lumière » semblable à celui que revêtent certains êtres du Second Monde pour apparaître parfois aux hommes. C'était de ce corps que le Christ était revêtu lorsqu'après sa résurrection il apparut à Marie-Madeleine et lui dit « *Noli me tangere !* », « Ne me touche pas ! », car cette « matière » énergétique « vibre » à un niveau beaucoup plus haut que celle de notre corps actuel, et le contact entre les deux pourrait être fort périlleux pour le second.

Lorsque l'on a pris connaissance des enseignements de

la Tradition sur le Temps sacré — dont l'Eglise catholique a longtemps été si riche ! —, lorsque l'on en a compris l'essentiel, c'est-à-dire que l'humanité primordiale et parasidiaque de l'Age d'Or était de nature essentiellement spirituelle, on conçoit que, en tout ce qui concerne une investigation quant à ce premier Age, les méthodes scientifiques expérimentales ne soient d'aucun secours ; qu'en particulier la recherche de l'emplacement du Paradis terrestre soit un faux problème ; et qu'enfin aucun paléontologue ne risque jamais de retrouver le crâne d'Adam ou les restes de l'habitat de cette humanité dont les « corps de lumière » ne pouvaient évidemment pas laisser de traces sur la Terre. Plus qu'un « lieu » ou même qu'un « temps », le Paradis terrestre est un « état ».

Selon Grégoire de Nysse, le Créateur n'a opéré la séparation de l'homme primordial en mâle et femelle et n'a créé la sexualité que parce qu'il prévoyait la Chute. Sans celle-ci, sa génération aurait été semblable à celle des anges. L'homme primordial créé selon l'intention première de Dieu était donc bien selon lui androgyne. Bien plus, Grégoire de Nysse affirme que le premier Adam créé à l'image de Dieu était purement spirituel et que ce n'est que le second Adam dont l'âme et l'esprit furent revêtus d'un corps tiré de la terre.

On voit que même chez les Pères de l'Eglise les interprétations de la Genèse sont parfois audacieuses et vont fort loin du catéchisme traditionnel ! Une idée fondamentale sort de ce qui précède et rejoint bien des notions traditionnelles comme scientifiques : la pluralité des créations adamiques. Il semble que l'Adam biblique ne soit venu prendre sa place terrestre après la succession des hominiens qu'au terme de plusieurs autres créations anthropomorphiques plus spirituelles que somatiques.

René Guénon a fait remarquer que le mot *Adam* signifie *rouge*, et non *terre* comme on l'affirme souvent, et qu'il désigne à la fois l'homme de la création biblique et les humanités des précédents Manvantaras. Il rappelle que

> « il existe un « hadîth » (parole du Prophète) disant que avant l'Adam que nous connaissons, Dieu créa cent mille Adam » (c'est-à-dire un nombre indéterminé), ce qui

est une affirmation aussi nette que possible de la multiplicité des périodes cycliques et des humanités correspondantes. » (*Formes traditionnelles et cycles cosmiques,* Gallimard 1970, p. 58.)

Quant aux êtres pré-humains révélés par la paléontologie et qui ne sauraient être nos ancêtres, ils sont les représentants d'espèces disparues avant la création de l'Adam biblique qui est l'*homo sapiens.* (Bien qu'il soit possible que parfois il y ait eu « chevauchement » : c'est ainsi que les fouilles exhument parfois des ossements de néanderthaliens et de sapiens appartenant aux mêmes couches, et qui peut-être sont morts affrontés dans un même combat...) Etant donnée d'ailleurs la prééminence incontestable du Sapiens sur ses prédécesseurs, il est certes possible de retrouver à l'échelle des Super-Cycles et des temps préhistoriques cette idée d'évolution progressive, par « paliers », qui est inapplicable à l'échelle du Cycle de notre actuelle humanité.

A ce sujet, il existe un texte de saint Paul qui depuis dix-neuf siècles a certes fait l'objet de nombreuses gloses, mais dont nous ne croyons pas qu'on l'ait encore envisagé dans la perspective des cycles traditionnels qui est la nôtre :

> « Le premier homme, Adam, a été fait âme vivante ; le dernier Adam est un esprit qui donne la vie. Mais ce n'est pas le spirituel qui vient d'abord : c'est le psychique, puis le spirituel. *Le premier homme, issu du sol, est terrestre ; le second homme, lui, vient du Ciel* (...) Et de même que nous avons revêtu l'image du terrestre, il nous faut revêtir aussi l'image du céleste... » (Première Epître aux Corinthiens, XV, 45-49.)

On voit qu'il ne s'agit pas là seulement du rappel de la double nature, terrestre et céleste, de l'homme actuel, mais de l'indication d'une *succession* dans le temps, de deux espèces différentes et créées l'une après l'autre.

L'expression « âme vivante » employée ici pour le « premier Adam » et que nous avons trouvée dans la Genèse est celle que la Bible hébraïque utilise aussi pour les animaux, en équivalence avec l'expression « toute chair » : c'est l'ordre de la Nature, c'est l'ensemble du règne animal, doué de psychisme. Mais voilà que le « dernier Adam », notre ancêtre, n'appartient plus à ce règne : *Il vient du ciel, et donne la vie,* car il possède, contrairement aux animaux, une étincelle de l'Esprit divin incréé : c'est le premier *Etre spirituel.*

Ainsi est établie la distinction métaphysique fondamentale entre l'*homo, sapiens* parce que *religiosus,* et les pré-humanités antérieures, encore de nature animale.

Le prochain chapitre consacré à la Chute nous permettra de considérer sous d'autres points de vue cette humanité primordiale dont tout homme spirituel nourrit en son âme la lancinante nostalgie.

CHAPITRE V

La Chute originelle et le mystère du Mal

Dans vos cieux, au delà de la sphère des nues,
Au fond de cet azur immobile et dormant,
Peut-être faites-vous des choses inconnues
Où la douleur de l'homme entre comme élément...

Victor HUGO, *Les Contemplations* (A Villequier).

La plupart des hommes de ce temps, et peut-être les chrétiens plus que les autres, ont perdu le sens du péché, parce qu'ils se sont éloignés en cette fin de Cycle jusqu'aux antipodes de la source spirituelle dont la perception, même voilée, servait jusqu'à présent aux hommes de critère moral.

Ne percevant plus le Mal dans son essence, mais seulement çà et là comme une souffrance aussi incompréhensible que scandaleuse, la plupart des hommes passent un temps précieux à s'en attribuer les uns les autres la responsabilité et par là-même à accroître, par bêtise, égoïsme, désir de puissance et de jouissance, ce Mal qu'ils prétendent combattre pour instaurer ce fameux « Age d'Or » prétendûment véhiculé par le prétendu Progrès.

Ces hommes certes ne liront pas ces pages, de même

qu'ils n'ouvriront pas ce livre. C'est avec les autres, fraternellement, que nous voudrions ouvrir quelques instants ce perpétuel débat, sans la prétention d'y apporter à notre tour quelque lumière définitive, mais en l'éclairant par une Tradition il faut le dire moins prolixe sur ce sujet que sur la plupart des autres. Si les *effets* du Mal et quelques-uns des remèdes spirituels que l'on peut y apporter sont abondamment évoqués, ses *causes* sont la plupart du temps voilées sous des mythes trop obscurs pour que nous ne doutions pas qu'ils revêtent des vérités redoutables accessibles seulement à quelques-uns.

La première question essentielle peut être ainsi formulée : la Chute, le Mal, est-ce un *accident* fortuit survenu au cours du Cycle adamique, où bien est-ce la conséquence inéluctable de la Création elle-même ? Comment situer l'homme par rapport à l'essence du Mal ?

1. La Chute des anges

Une première réponse apparaît dès la plus superficielle des lectures de la Genèse :

> « Le serpent était le plus rusé des animaux (...) Le serpent dit à la femme... » (*Genèse* III, 1 et 4.)

L'Ancien Testament ne nous dit pas d'où vient ce « serpent » qui prend ici la figure de l'Adversaire, de Satan, du perpétuel Tentateur.

Nous retrouvons Satan au Livre de Job, dialoguant avec Dieu !

> « Il advint un jour que les fils d'Elohim vinrent se présenter devant Jahvé, et Satan vint aussi parmi eux. Et Jahvé dit à Satan « D'où viens-tu ? » Et Satan répondit à Jahvé et dit « De rôder sur la Terre... » (Job, I, 6, 7.)

Après quoi Jahvé permet à Satan de persécuter Job pour éprouver sa piété, épreuve dont on le sait Job sortira

vainqueur... Satan apparaît également au début du chapitre III de Zacharie comme l'adversaire des desseins de l'Amour divin. Enfin ce serpent que l'Ancien Testament appelle par quatre fois « séducteur » et le Nouveau Testament « menteur et père du mensonge » (*Jean* VIII, 44) est explicitement nommé le Diable et l'auteur du Mal dans la Sagesse de Salomon (II, 23. 24) :

> « Dieu a créé l'homme pour l'incorruptibilité et Il l'a fait image de sa propre éternité, mais par l'envie du diable la mort est entrée dans le monde... »

Le Christ enfin l'appelle dans les Evangiles « le prince de ce monde ».

Ce n'est qu'en l'Apocalypse qu'on nous décrit enfin sa défaite, et ce faisant, saint Jean lui attribue tous les noms jusqu'alors dispersés dans les Ecritures :

> Il y eut un combat dans le Ciel : Michel et ses anges combattaient contre le Dragon (...) Il fut précipité, le grand Dragon, le Serpent antique, qu'on appelle Diable et Satan, le séducteur du monde entier ; il fut précipité sur la terre et ses anges furent précipités avec lui... » (*Apocalypse* XII, 7, 9.)

Avec ce texte le combat entre le Bien et le Mal prend une ampleur cosmique qui transparaît dans d'autres passages du Nouveau Testament :

> « C'est au désordre, en effet, que fut assujétie la création, non de son gré, mais à cause de celui qui l'y a assujétie, avec toutefois l'espoir que la création elle aussi serait libérée de l'esclavage de la corruption pour participer à la liberté glorieuse des enfants de Dieu. Car nous le savons, la création toute entière gémit et connaît les douleurs de l'enfantement jusqu'à ce jour... » (*Romains* VIII, 20, 22.)

> « Il ne s'agit pas pour nous de lutter contre des hommes, mais contre les Principautés, contre les Puissances, contre les Souverains de ce monde ténébreux, contre les esprits mauvais qui sont dans les airs... » (*Ephésiens*, VI, 12.)

Saint Paul (imprégné de judéo-platonisme) nous révèle ici la source du Mal : il existe un « contre-Ciel » d'où des anges révoltés viennent tenter l'humaine nature. Ce n'est donc pas l'Adam du Paradis terrestre qui a désobéi le premier, ce n'est pas dans le monde sensible, le Troisième Monde de la Tétraktys pythagoricienne que repose le germe du Mal, mais dans le Second Monde, celui, invisible, des Formes et des Lois, celui de ces êtres spirituels appelés *anges*, ces

> « esprits qui remplissent un office, envoyés en service pour le bien de ceux qui doivent recevoir l'héritage du salut... » (*Hébreux* I, 14).

Les conciles de Latran (1215) et du Vatican (1870) ont exprimé comme un dogme cet acquis de la Tradition, d'où il ressort que la création du monde angélique est très antérieure à celle de l'humanité adamique. Saint Paul dit du Verbe

> « qu'en Lui tout a été créé dans les cieux et sur la terre, les choses visibles et invisibles, Trônes, Dominations, Principautés, Puissances. Tout a été créé par Lui et pour Lui. » (*Colossiens* I, 16.)

Or, une partie de cette prodigieuse Echelle déployée entre Dieu et le monde, et aperçue par Jacob en songe, s'est « détachée » de son Créateur... Par quel mystère ? Par celui de la Liberté. Dieu n'aurait pas créé par Amour des êtres véritablement autonomes, distincts de Lui, s'il n'avait pas *pris le risque* de leur conférer cette Liberté véritable... Dès lors la désobéissance d'une partie des êtres créés n'était-elle pas possible, voire *fatale* ? Et Dieu qui est au-delà du Temps comme de l'Espace pouvait-Il ne pas *prévoir* cette révolte ? Graves questions, et insolubles si nous les posons dans la sphère étroite de notre rationalité syllogistique. Notre logique est infirme au regard de celle de Dieu qui est au-delà de notre principe de « non contradiction » ! La sphère du Divin englobe notre rationalité mais aussi toute une irrationalité qui ne peut que nous effarer si nous cherchons à tout prix à la peser à nos chétives mesures mentales...

Donc une partie des anges s'est élevée contre Dieu par le jeu de l'éternelle concupiscence, voulant s'*égaler* à son Créateur. Voilà bien le péché *irrémissible*, le péché contre l'Esprit, qui ne peut être pardonné.

Mais aussitôt levons une équivoque : le diable est *double*, comme le dit Raymond Abellio. Satan l'Adversaire est une entité *tellurique* qu'il ne faut pas confondre avec cette entité *cosmique* qu'est Lucifer. Satan est « prince de ce monde », de la bouche même du Christ. Lucifer (*lux, lucis*, lumière et *ferro* je porte) fut d'abord le « Porte-Lumière », un des plus élevés dans la hiérarchie angélique, le plus brillant des anges, joyau central de l'Emanation (Certains en font « l'Axe de la Création »). Il portait au front une *émeraude hexagonale* (dans laquelle le Graal sera taillé), marque de sa dignité. La couleur verte de l'émeraude, couleur de la Vie, est celle du Lion vert alchimique, fluide universel de Vie. L'hexagone est le nombre *six*, celui des Jours de la Création, de la perfection *en acte*, dont la plus haute expression est le Verbe divin.

Ici apparaît l'ambiguïté entre Lucifer et le Verbe dont le nombre est également *six* : l'Etoile de David, le Sceau de Salomon, l'Etoile à six branches. Et entre Lucifer et « l'Enfant couronné », la Pierre philosophale.

Mais en passant du Verbe à Lucifer, l'Absolu devient relatif : l'Unité se divise. Lucifer perd son émeraude hexagonale, l'Ange de Lumière devient l'esprit des Ténèbres, du royaume solaire il s'est involué dans le royaume lunaire, et ceci pour avoir tenté de ravir à son profit cette Lumière spirituelle.

A ce propos, le docteur Robert Hollier dans « *Tohu-bohu, des frontières de la science aux confins de la connaissance* » (Omnium Littéraire 1972, p. 164) propose une étymologie nouvelle du nom de Lucifer :

> « Fero veut dire certes porter, mais aussi piller (*alii rapiunt feruntque Pergama*). Lucifer est le pilleur, le prédateur de Lumière, et, depuis Einstein, ne savons-nous pas que la matière contient de l'énergie, donc de la lumière captée ? »

Deux des grands Prophètes de l'Ancien Testament évoquent cette chute du prince des anges :

« Tu étais le sceau d'une œuvre exemplaire, plein de sagesse et parfait en beauté. Tu étais dans l'Éden, le jardin de Dieu ; ton revêtement était de toutes sortes de pierres précieuses, le rubis, la topaze, les brillants, la chrysolithe, la malachite, l'émeraude ; les disques et les pendeloques que tu portais sur toi étaient en or ouvragé ; ils avaient été apprêtés le jour où tu fus créé. Je t'avais établi chérubin de haute taille qui protège ; tu étais sur la montagne sainte de Dieu, tu te promenais au milieu des pierres de feu. Tu fus parfait dans tes voies depuis le jour de ta création, jusqu'à ce que se trouvât en toi la perversité. A cause de l'importance de ton trafic, on a rempli ton enceinte de violence ; tu as péché. Alors je t'ai traité en impie, te chassant de la montagne de Dieu, et je t'ai fait disparaître, chérubin protecteur du milieu des pierres de feu, Ton cœur s'est enorgueilli de ta beauté ; à cause de ton éclat tu as corrompu ta sagesse : je t'ai précipité à terre et je t'ai exposé devant les rois pour être en spectacle. Par le grand nombre de tes fautes, par la perversité de ton trafic tu as profané ton sanctuaire. Alors j'ai fait sortir du milieu de toi un feu et celui-ci t'a consumé ; je t'ai réduit en cendres sur la terre sous les yeux de tous ceux qui te regardaient... Tu es devenu un objet d'épouvante... » (*Ezéchiel* XXVIII, 12, 18. Trad. Jean Kœnig. Bible d'Edouard Dhorme).

« Comment es-tu tombé du ciel, astre brillant, fils de l'aurore ? Tu as été abattu à terre, toi qui défaisais les nations. C'est toi qui disais dans ton cœur : je monterai aux cieux, au-dessus des étoiles de Dieu j'élèverai mon trône. Je siègerai sur la montagne du rendez-vous, aux confins du Septentrion. Je monterai sur les hauteurs de la nuée, je m'égalerai au Très Haut. — Mais c'est au Shéol que tu as été déposé, dans les profondeurs du gouffre... » (*Isaïe* XIV, 12, Ibidem.)

Par sa chute même, Lucifer a transformé douloureusement une partie de la grande Nuit originelle, la « Materia Secunda », en *ténèbres extérieures*, et par la loi de l'analogie microcosme-macrocosme, tous les êtres touchés par la révolte luciférienne ont vu une partie de leur âme supérieure, siège de l'Intuition spirituelle et des contacts avec l'Esprit divin, pervertie en *ténèbres intérieures*. C'est cette « Nuit obscure » que doivent traverser tous les grands mystiques pour s'affranchir du péché et rétablir

en eux la parfaite communication divine. Ainsi, par le péché, la Nuit est-elle double, comme double est la lumière, d'une part Lumière spirituelle perdue pour la plupart d'entre nous, d'autre part lumière matérielle, reliquat et *symbole* de la Lumière originelle...

Après sa révolte et sa chute, Lucifer fut remplacé à la tête des légions angéliques par Mikaël, saint Michel, qui prit le contre-pied de son prédécesseur en adoptant comme devise *quis ut deus*, « Qui est comme Dieu ? »

Lucifer est connu sous différents noms dans la plupart des traditions. *L'Anti*-Christ cosmique règne invisiblement désormais sur tous ceux qui *par orgueil* se dressent contre la divine volonté : il inspire particulièrement ceux qui par science ou magie *cherchent des pouvoirs*, et ce n'est pas sans inquiétude que nous voyons aujourd'hui des écrivains, des conférenciers affirmer son inocuité, voire son innocence, sous prétexte qu'il est distinct de Satan... Ne l'avons nous pas vu même identifier à saint Jean l'Evangéliste ? Son influx s'exerce avec plus de virulence à chaque fin d'Ere précessionnelle, et il est évident qu'en notre fin d'Ere des Poissons et notre fin de Cycle d'humanité, il *règne* positivement sur la plupart des esprits agnostiques. Notre temps de la Fin est foncièrement et... « logiquement » *luciférien* !

2. La Chute adamique

A notre époque d'explorations interplanétaires (d'inspiration très luciférienne !), on s'extasie sur le fait que l'homme pour la première fois communique avec un milieu extra-terrestre. Pourtant de tous temps (les traditions et en particulier la Bible en témoignent surabondamment), l'homme a été en contact avec le monde angélique,... pour le meilleur comme pour le pire.

Dieu ayant créé l'humanité adamique dans un état de

plénitude et de communion avec les sphères divines aurait-Il dû « aseptiser » le milieu paradisiaque ? Mais quelle aurait été alors la portée de la *liberté* conférée à l'homme si celle-ci n'avait pas été exercée par une *tentation* ? Quel mérite aurait eu l'homme d'être fidèle à son Créateur s'il n'avait pas été *libre* de lui être infidèle ? Quoi qu'il en soit, voici Satan, le Diable terrestre, inspiré sans doute par le Diable cosmique, accueilli parmi les animaux terrestres sous la forme du « *plus rusé des animaux* », le serpent muni sans doute de pattes, puisqu'on nous dit que c'est après son forfait qu'il les a perdues et a été condamné à ramper sur la terre. Voilà une image du Tentateur fort proche de celle de l'immémorial Dragon qui apparaîtra dans le combat eschatologique avec saint Michel !

Et pourtant cette affabulation familière, presque dérisoire si l'on s'en tient à la lettre, à l'*image*, porte la signification du plus grand drame dont la planète (s'il s'agit bien de la planète...) ait été jamais le théâtre. Ce serpent banal, presque anodin, ne rôde en ce Jardin que parce qu'avant que ce Lieu même existât, et dans un autre Monde (le Second Monde) un Ange rebelle a déclanché une catastrophe cosmique. Satan l'Adversaire succède ici à Lucifer le Séducteur et lui emprunte ses « charmes »...

Et voici la conséquence effroyable et qui dépasse notre entendement : l'esprit du Mal a reçu de Dieu la permission de prendre pied sur la création matérielle (ou semi-matérielle) de la planète Terre (... si c'est bien de la Terre qu'il s'agit encore une fois), bref au lieu même où le Démiurge divin, le Verbe, le Fils, a créé une humanité qui règne en souveraine sur la Création et qui est hiérarchiquement supérieure aux anges !

D'abord il introduit la division dans le corps de l'Adam androgyne, le véritable Homme primordial. Ainsi se trouvent préparées les voies de la concupiscence charnelle qui doublera et aggravera la concupiscence spirituelle.

Et, comme un cénotaphe dressé à la mémoire de son empire sur la matière, de la Chute angélique, celui qui prendra forme du Serpent dresse l'Arbre de la science, du savoir intellectuel, celui qui peut selon la mentalité *bonne* (c'est-à-dire humble) ou *mauvaise* (c'est-à-dire orgueilleuse) fleurir en fruits de fraîcheur ou d'enfer... Car seule une soif désintéressée, une soif d'Amour (*sicut cervus desiderat ad fontes aquarum*, à l'image du cerf qui aspire à la fontaine des *eaux*... Psaume 41.42) pourra de ce *savoir* faire une *connaissance*, et ouvrir le chemin de l'Arbre central du Paradis, à l'Axe du Monde, à l'Arbre de Vie, à la Fontaine d'où coulent les quatre Fleuves et la liqueur de Jouvence, le Breuvage d'Immortalité...

Car, buvant à même cette Eau de Vie (dont le Rédempteur reparlera à la Samaritaine rencontrée au puits de Jacob), l'humanité primordiale bien que déjà dans la manifestation vit encore comme hors du Temps dans une plénitude, une harmonie symbolisée dans la tradition hindoue par la durée attribuée à cet Age d'Or : un cycle précessionnel entier de douze signes stellaires, de 25.920 ans...

Mais voilà qu'éclate l'immémoriale concupiscence : d'abord l'orgueil, le désir de s'égaler à Dieu... C'est si simple, chuchote le Séducteur à la plus faible partie de l'homme, c'est-à-dire la femme, il suffit de tendre la main : la *puissance*, le *savoir* sont à votre portée !... Mais non,

> « vous ne mourrez pas (*Genèse* III, 4). Vos yeux se dessilleront et *vous serez comme des dieux !* » (III, 5).

Car il n'est pas de plus grande volupté pour un pervers que de faire répéter sa propre faute par un faible...

> « Alors se dessillèrent leurs yeux, et ils surent qu'ils étaient nus. Ils cousirent donc des feuilles de figuier et se firent des ceintures... » (III, 7).

La conséquence ne s'est pas fait attendre... Et comme Lucifer était tombé dans les Ténèbres extérieures, l'humanité primordiale est tombée dans la matière, dans la chair ; son corps de Lumière est devenu un corps sensible, fragile, précaire, et soumis à la souffrance, à la mort, comme les représentants du règne animal dont le corps humain emprunte désormais la physiologie et le caractère périssable.

L'homme créé en son état originel dans l'équilibre esprit-âme-corps spirituel, donc *au-dessus* de l'animalité

et créé pour *régner* sur cette animalité (dans l'amour et l'harmonie), s'est donc placé *par sa faute* en cet état précaire. Et, supérieur encore aux animaux par la nature de son intelligence et surtout la possession au faîte de son âme d'une parcelle de l'Esprit divin, il a pourtant plongé dans l'animalité par l'acquisition d'un *corps matériel*.

D'où, depuis la Chute, son *écartèlement*, sa souffrance d'être à la fois *corps de chair* et *esprit*, souffrance dont son âme est le théâtre.

C'est pourquoi l'homme créé *supérieur* aux anges, et qui par son corps de Lumière était destiné à *régner* sur le monde manifesté, se trouve depuis la Chute inférieur à eux (à ceux qui du moins sont restés dans l'obéissance).

Conséquence encore plus tragique et qui accroît la responsabilité de l'homme, par sa faute, le Mal touche peu à peu et de plus en plus la nature terrestre toute entière. Tout ne s'y développe plus qu'aux dépens du plus faible. C'est surtout chez les animaux la loi de l'inter-meurtre... Et pourtant eux sont *innocents*... Et Dieu a permis cela... Quel mystère !... Certes, ces milliards de drames quotidiens se fondent en un équilibre biologique, en une harmonie supérieure. Mais cette harmonie sera elle-même détruite à la fin du Cycle par la prolifération luciférienne de la technologie humaine, de cette *puissance* que dès le début de la Chute le Séducteur promettait au couple primordial...

Ici, bien sûr, on peut rêver : cette désobéissance luciférienne a-t-elle « pollué » ce monde terrestre seulement, ou bien (si selon toute vraisemblance il existe d'autres « humanités » dans le cosmos en d'autres systèmes solaires), ce Séducteur angélique a-t-il exercé ses charmes ténébreux sur d'autres créatures faites « à l'image de Dieu » et douées elles aussi de liberté ? Comment ne pas rêver d'une humanité primordiale qui aurait répondu *non* à l'ange rebelle et *oui* à son Créateur ? Et comment ne pas rêver à ce qu'aurait pu être le cours de notre Cycle d'humanité si cet « accident » ne s'était pas produit au début de son existence ?... Questions oiseuses sans doute... Il suffisait de les poser.

Revenons au drame... Ne dirait-on pas que la présentation biblique sous forme « dramatique » de l'histoire d'Adam et d'Eve pleine de symboles hautement significatifs, a surtout été mise en avant pour *voiler* (c'est le sens du mot révélation) la véritable nature de la catastrophe cyclique et cosmique de la « sortie du Lieu Primordial », de l'Involution dans la chair et de la Chute dans le Temps ? Pourquoi cette volonté de *voiler* cette chose immense ? Essentiellement parce qu'en son essence spirituelle pure elle est devenue *incompréhensible* à l'intellection diminuée de l'homme déchu de l'Age Sombre, et qu'il était indispensable de lui en présenter une image simplifiée, synthétique et terrestrement significative, ce qui est la définition de tout symbole en son essence même.

La doctrine de la Chute adamique — à partir du moment où l'on a compris sa nécessité métaphysique, son importance cruciale dans l'acquis de la Tradition — est une de ces redoutables portes auxquelles la part de l'humanité affamée de Vérité ne cessera de frapper que lorsqu'elle sera elle-même réintégrée — après quels « filtrages » ! — dans l'Etat Primordial. Sur le plan individuel, pour l'immense majorité d'entre-nous, et à défaut d'une Réalisation spirituelle effective qui nous livrerait la Clef de cette Porte, seule la Mort, si nous avons marché avec assez de foi dans les campagnes de la Vie, sera pour nous le chemin dans les sables qui nous mènera, pèlerins de l'Ombre, à l'Océan de la totale Clarté. Encore faudra-t-il, pour que nous méritions de connaître celle-ci, que nous ayons, au cours de notre vie, infatigablement *cherché* cette pure Lumière...

Persuadés de cette vérité, d'innombrables chercheurs ont, aussi loin que manuscrits et livres peuvent nous en témoigner, interrogé les genèses, et en particulier la Genèse biblique, pour tenter une élucidation de l'Etat Primordial et du Drame cosmique de la Chute. A côté de tous les théologiens, ésotéristes, kabbalistes, etc., certains, hommes extrêmement rares, ont été dans ce travail favorisés de la Lumière surnaturelle la plus vive, la plus directe, la plus inexplicable. A l'aube des Temps modernes, dans l'Allemagne de la fin du XVIe siècle et du début du XVIIe, un artisan cordonnier, Jacob Boehme se lève devant nous comme une vivante énigme : comme le dit son génial traducteur et préfacier, Nicolas Berdiaeff, avec lui se pose

« le problème de la possibilité d'une révélation et d'une illumination personnelle et gnostique, d'un don surnaturel (charismatique)... »

Boehme a été toute sa vie affronté au problème du Mal et, par sa doctrine de la Liberté Primordiale de l'Indéterminé, a exprimé ce qui est pour nous, et pour bien d'autres que nous, la réponse métaphysique la plus admirable et la plus profonde qui ait jamais été donnée à ce Problème des problèmes.

Ouvrons ici son *Mysterium magnum* aux chapitres XVII à XXIV où il commente la Genèse en visionnaire :

« Le verbe divin et sacré régnait sur les trois principes de la propriété humaine et l'harmonie était parfaite (...) De même que l'Eternité absorbe le Temps qui s'anéantit en elle : de même il existait deux principes dans la bouche d'Adam. Car il était homme et femme avec les deux principes divins et ni le principe igné, ni le principe lumineux ou désir ne devaient se manifester en lui, car ils devaient maintenir entre eux l'équilibre, s'en remettant à Dieu...

« Donc l'Arbre de la connaissance du Mal était le monde ténébreux qui se manifestait également en cet Arbre... dont Adam ne devait pas manger ; car il devait manger avec la bouche intérieure ; non avec le désir terrestre mais avec le désir céleste. (...) Le monde entier n'aurait été qu'un Paradis, si Lucifer ne l'avait perverti, lequel était un hiérarque dans le lieu de ce monde, au début de sa création. (...) L'homme fut créé à la place de Lucifer expulsé... : d'où l'envie du Diable à l'égard de l'homme (...) C'est de là que naquit l'imagination d'Adam et sa faim violente de manger du Bien et du Mal et de vivre en sa volonté propre, c'est-à-dire que sa volonté abandonna l'harmonie pour s'adonner à la multiplicité des propriétés car il voulait en goûter, les sentir, par le tact, le goût et l'odorat, les entendre et les voir ; ce que le Diable lui conseillait sous la forme du Serpent. (...) Alors la belle image d'Adam s'évanouit et son action s'arrêta peu à peu, car le principe céleste était prisonnier du désir terrestre. (...) Et Adam vécut en tentation pendant quarante jours au Paradis avant que Dieu eût tiré de lui la femme ; s'il avait subi victorieusement l'épreuve, Dieu aurait ainsi confirmé pour l'éternité. (...) Alors... il s'endormit pour le monde angélique et se réveilla sur le monde extérieur. (...) Il mourut en tant qu'image sainte et se réveilla en tant qu'image bestiale. (...)

Lorsqu'Adam se réveilla du sommeil, il vit sa femme Eve debout devant lui et l'attira vers lui, car il savait qu'elle était sienne et qu'elle était son principe féminin. (...) Eve avait maintenant un grand désir du fruit de l'Arbre de la connaissance du Bien et du Mal car Adam avait introduit cette concupiscence dans son être d'où Eve fut tirée. (...) L'imagination d'Eve s'éprit puissamment du fruit défendu et elle en eut grand envie, car le Diable lui conseillait d'en manger, disant que ses yeux s'ouvriraient et qu'elle serait comme Dieu, connaissant le Bien et le Mal. Ce qui était d'ailleurs vrai, cette connaissance étant en effet latente dans le fruit, car les qualités y étaient inégales ; mais il n'ajouta pas que le conflit surgirait dans les qualités de son corps, et que le chaud et le froid, plus la maladie et le trépas, fondraient sur elle. (...)

« Lorsque pâlit l'image provenant de la qualité céleste, la Bête, en tant que qualité bestiale, apparut ; ainsi la pauvre âme issue du premier principe se trouvait-elle entourée de partout par la Bête. (...) Ainsi le Céleste devint un Mystère pour l'homme et il resta flottant entre le Temps et l'Eternité, à demi-mort pour le Ciel... » (Jacob BOEHME, *Mysterium magnum*, traduction Nicolas Berdiaeff, Aubier 1945, tome 1.)

3. La tentation dualiste

La constatation pour tout esprit méditatif que le monde terrestre est soumis à deux influx éthiquement opposés et apparaît comme un vaste champ de bataille entre ces deux influx suffirait à expliquer que les religions aient eu recours à des entités spirituelles opposées pour rendre compte de ce « mélange » ou de ce « combat »...

Laissons ici de côté les rares systèmes pour lesquels le Mal n'existe pas et n'est qu'une illusion ; il faut croire que les protagonistes de ces mouvements de pensée n'ont jamais connu la souffrance et sont surtout imperméables à toute commisération à l'égard de la souffrance d'autrui ! Beaucoup plus estimables sont déjà les philosophies orientales, certes fort éloignées de notre mentalité occidentale, qui, sans chercher d'origine métaphysique ou

même mythique au mystère du Mal trouvent remède à celui-ci dans le « non agir » et l'extinction du « désir » considéré comme germe de toute souffrance. Certains aspects contemplatifs de la mystique occidentale se rapprochent de cette attitude.

A mesure que l'involution cyclique plongeait l'humanité dans des maux croissants, on a vu se faire jour au cours de l'Age de Fer des philosophies de plus en plus pessimistes, soit au sein des systèmes dualistes qui posent dès le « Commencement » l'existence d'un Principe du Bien et d'un Principe du Mal, coexistants et antagonistes, soit même au sein des religions monothéistes de plus en plus envahies par des « créatures » révoltées à l'encontre du Créateur et semant le désordre dans la Création

En fait, presque toutes les religions sont plus ou moins colorées de dualisme, et l'on pourrait les classer selon qu'elles se rapprochent du monisme absolu comme les trois religions issues d'Abraham : Judaïsme, Christianisme et Islam, — ou du dualisme absolu comme le Zoroastrianisme. La frontière métaphysique entre le monothéisme, avec toutes ses nuances, et le dualisme absolu, c'est-à-dire pour nous la frontière entre ce qui est métaphysiquement et éthiquement acceptable et ce qui ne l'est pas, réside en ceci : le dualisme absolu, le manichéisme implique aux origines *deux principes incréés*, en fait un Dieu du Mal et un Dieu du Bien, dont la Création est le champ de bataille ; tandis que toutes les autres traditions, et en fait « la Tradition » reconnaissent *un* seul Dieu-Principe, au-delà du Bien et du Mal, ayant créé par Amour un monde où la Liberté a suscité des forces d'opposition que nous appelons le Mal.

C'est dans ces « forces d'opposition » que réside le mystère pour un esprit mystique, et la difficulté pour une intelligence moderne de type étroitement rationnel et syllogistique. Et pour nous, c'est d'une tentative de *rationaliser le mystère* que procèdent les diverses explications dualistes qui, partant de l'existence indéniable des « forces noires » dans le monde créé, font de ces forces des Principes incréés, font du Mal un Dieu.

Pour Zoroastre (Zarathoustra), ce n'est pas la Chute mais le Choix qui est intervenu à l'origine :

> « A l'origine étaient les deux esprits, principes jumeaux et autonomes, qui, par pensée, par parole et par action proclamèrent l'un le Mieux, l'autre le Mal... Ils établirent à l'origine la vie et la non-vie. Entre ces deux esprits, le méchant choisit de faire les pires choses, mais l'esprit intelligent, vêtu des plus fermes cieux, se rallie à la justice... » (*Yasna* XXX, 3-5.)

Zoroastre a élevé à la dignité de dieu du Bien Ahura-Mazda, le grand dieu des Achéménides, qui correspond au dieu Varuna, du couple indo-européen Varuna-Mithra (Varuna est le même dieu que l'Ouranos grec comme l'a démontré Georges Dumézil). Mais à côté d'Ahura-Mazda coexistent les deux esprits Spenta Mainyu (le Bien) et Angra Mainyu (Le Mal), et les deux nous sont présentés comme existant de toute éternité. Ahura Mazda doit triompher à la fin des Temps sur Angra Mainyu. Mais cela dépend du comportement de l'homme :

> « Si notre sacrifice et notre prière sont ce qu'il faut, Ahura règnera ; s'ils ne le sont pas, il ne règnera pas... » (*Vishtap Yasht*, trad. Darmesteter.)

Les livres pehlevi des environs du IXe siècle reprendront au Proche-Orient le dualisme zoroastrien et dresseront l'un contre l'autre Ormazd (le Bien, la Lumière) à Ahriman (le Mal, les Ténèbres) :

> « En haut la Lumière où réside Ormazd ; en bas la Ténèbre, où se tient Ahriman. Entre eux le Vide. Ormazd connaît l'existence de son adversaire. Ahriman qui ignore celle d'Ormazd erre dans l'ombre ; il aperçoit un point de lumière et s'élance à la frontière. Ormazd par l'énoncé de la loi le rejette dans les ténèbres. Puis il façonne la Création sous forme idéale et, pendant trois mille ans, tient Ahriman à l'écart. A l'expiration de ce temps, Ahriman revient à l'assaut. Ormazd se rend compte qu'il ne peut vaincre qu'en limitant le temps du conflit. Par l'intermédiaire du Temps (Zamân), l'arbitre impartial, il propose à Ahriman une limite à leur lutte et divise le temps en trois périodes de mille ans. Ahriman accepte. Ormazd se rend également compte qu'il faut encercler Ahriman, afin qu'il ne puisse retourner dans son principe de ténèbres. C'est pourquoi il projette la création idéale sur le plan matériel, où elle reste sans mouvement pendant trois mille ans. Puis,

avec l'aide de Spihr (le Firmament) et de Zurvan (le Temps) il met en mouvement la création. C'est alors qu'Ahriman, prévenu par Zurvan que son temps est limité, monte à l'assaut du ciel qu'il entraîne en partie dans les ténèbres, et s'introduit par un trou au milieu de la Terre. Une fois introduit dans la création, Ahriman attaque avec succès ses différentes parties : il défigure le ciel, l'eau, la terre, la végétation, le Bœuf primordial et Gâyômart, l'Homme Primordial... » (*Sélections de Zâtspram*, trad. Hervé Rousseau, in *Le dieu du mal*, P.U.F. 1963.)

On aura remarqué au passage plusieurs thèmes très traditionnels : l'existence du Mal avant la création terrestre ; celle d'une période où la création terrestre était préservée du Mal, la limitation du temps pendant lequel celui-ci peut agir, la contamination de l'ensemble de la nature, enfin la présence d'un Arbitre divin entre les deux antagonistes.

Car, au sein même des religions dualistes du Proche-Orient, nous trouvons des tendances monothéistes, comme le Zervanisme : Zervan (ou Zurvan) considéré comme le père des deux principes, est le dieu du Temps à deux visages, fort proche du Vânyu védique, dieu double initial, et du Janus gréco-romain. En fait derrière les dualismes, nous retrouvons sans cesse les triades fondamentales.

C'est pourquoi, après maintes investigations dans les mythologies, nous nous permettons de poser comme hypothèse personnelle que le dualisme Bien-Mal est en fait une rationalisation aberrante de la primordiale *bipolarité* mâle-femelle, active-passive, que nous trouvons au faîte des « panthéons » de presque toutes les traditions, cette Dyade par laquelle la Monade divine se fait Triade. Impatients de donner un visage anthropomorphique à la souffrance, au Mal, un certain nombre de peuples en sont venus au cours de l'involution cyclique à prêter au pôle passif de la Dyade divine le caractère de l'opposition au Bien identifié, lui, avec le pôle actif. C'est dans cette confusion que réside pour nous la source de l'hérésie dualiste, hérétique non pas seulement au regard d'un dogme particulier, mais de la *Philosophia perennis*, de la Tradition métaphysique elle-même.

Nous ne trouvons pas trace en Egypte d'un dualisme, mais, à l'intérieur des différentes triades, de dramatisations mythiques comme le démembrement d'Osiris par Seth-Typhon, où déjà la « mort » d'Osiris est présentée comme un sacrifice cosmique suivi de résurrection.

Il serait facile de retrouver maints caractères dualistes dans la pensée grecque, chez Hésiode et chez Platon notamment, mais il s'agit toujours d'un dualisme secondaire, quant aux modes d'action du Mal et non pas quant à son origine. Platon nous invite à maintes reprises à considérer le Mal de haut, et à voir qu'il se fond dans un Bien supérieur. La matière, instrument de notre souffrance, n'est qu'une limite, le lieu extrême où l'Intelligence spirituelle peut encore agir. Car si l'Intellect divin veut former un ordre, il est amené à produire des êtres limités, distincts de Lui ; il est donc obligé de mettre en œuvre un principe distinct de Lui, principe de multiplicité et de dissemblance : la matière. Mais il ne s'agit pas d'une lutte, et l'Intellect reste prééminent. Ces idées sont principalement exprimées dans *le Timée*.

L'évolution, on pourrait dire l'hésitation, entre une notion rigoureusement moniste, qui n'explique pas le Mal, et une conception dualiste, qui en quelque sorte l'explique *trop bien*, se fait jour dans le Judaïsme : la foi d'avant l'Exil, celle des « prophètes antérieurs » (Josué, les Juges, les livres de Samuel et des Rois) tient essentiellement en deux notions : celle d'*Alliance* et celle de *Messie*. L'heur ou le malheur d'Israël ne dépend que de sa fidélité ou de sa désobéissance à l'Eternel qui, en définitive, assurera son bonheur et sa domination sur le monde par un descendant de David oint du Seigneur. Mais le Judaïsme des derniers siècles, sous l'influence diffuse de l'hellénisme, s'enrichit de nuances déjà pré-chrétiennes : le sauveur attendu prend une stature nouvelle, son avènement marquera la dernière phase de l'histoire et sera suivi d'un Jugement général à l'issue duquel les bons survivront dans un monde renouvelé et les méchants subiront l'enfer. Cette idée de Jugement dernier supplante peu à peu celle de châtiment des ennemis et tend à faire sortir la foi du cadre étroitement national. La croyance à la résurrection (Isaïe XXVI, puis Daniel, Enoch, etc.) fait figure de nouveauté. Satan enfin devient l'Adversaire qui tient tête ici-

bas à l'influx divin, et préfigure déjà le « Prince de ce monde » du Nouveau Testament.

On trouve chez les Esséniens — cette secte ésotérique hébraïque des derniers siècles avant le Christ qui devait tant marquer saint Jean l'Evangéliste et saint Paul — de même que dans les écrits contemporains dits « apocryphes », une vaste tradition mystique qui rend compte du Mal de façon particulièrement « dramatique ». L'opposition Lumière-Ténèbres (que nous retrouverons en *Jean* I) est prépondérante. Le *Manuel de discipline* oppose les « fils de Lumière » aux « fils des ténèbres » qui font partie de « l'empire de Bélial » :

> « Du Dieu très sage provient tout ce qui est et tout ce qui a été. Et avant que l'homme soit, il a déterminé toutes leurs pensées... Et *il a disposé deux esprits* pour que l'homme aille avec eux jusqu'au temps fixé pour sa visite. Ce sont les esprits de la vérité et de la perversité. De la source de lumière sortent les générations de la vérité, et de la source des ténèbres sortent les générations de la perversité. En la puissance du prince des lumières est la domination de tous les fils de la justice... mais en la puissance de l'ange des Ténèbres se trouve la domination des fils de la perversité... Et Lui a créé les esprits de la lumière et des ténèbres et sur eux il a fondé toute action, et sur leurs voies, tout service. L'un, Dieu l'aime pour toute éternité et dans toutes ses actions il se complaît éternellement. L'autre il l'abomine ; sa compagnie et ses voies, il les déteste à jamais...
>
> « Et Dieu a posé des deux esprits *en mesures égales* jusqu'au dernier temps et il a établi une inimitié éternelle entre leurs régions respectives... Et il y a ardeur de contestation dans les jugements de ces deux esprits, car ils ne marchent pas ensemble. Et Dieu, dans les secrets de son intelligence et dans la sagesse de sa gloire, a assigné *un certain temps* de sa durée à la perversité, mais au temps fixé pour sa visite, il la détruira à jamais. Alors apparaîtra pour l'éternité la vérité à travers le monde, car maintenant elle rampe dans les chemins de l'impiété sous la *domination* de la perversité jusqu'au temps fixé pour le jugement définitif... » (*Manuel de discipline*, III, 13 à IV, 1 et IV 15. 20.)

Certes, dans ce texte comme dans les autres issus de l'Essénisme, le monothéisme reste absolu et les perspectives eschatologiques sont fort « traditionnelles », mais on ne peut qu'être inquiet, voire scandalisé, de voir ce Dieu suprême dit « très sage », « disposer », « avant que l'homme soit », « l'esprit de la perversité » aux côtés de « l'esprit de la vérité ». Ainsi Dieu non seulement permet le Mal, mais *en est l'auteur !* Et l'homme est inséré dans ce piège existentiellement dualiste jusqu'à la fin du Cycle d'humanité !

C'est au sein de ces contradictions issues de la louable intention de concilier le monisme avec l'existence du Mal que se débattront tous les courants gnostiques du début de cette ère : la Gnose non manichéenne, qui est ici la nôtre puisqu'elle est le début de l'ésotérisme chrétien ; et le Gnosticisme manichéen et occultiste justement combattu par l'Eglise romaine — qui d'ailleurs confond allègrement les deux courants sans s'apercevoir semble-t-il que la moitié des Pères de l'Eglise sont issus de la Gnose chrétienne...

Le « contre-Ciel » reste allusivement mais constamment présent dans les Evangiles, au témoignage même du Christ répondant aux Pharisiens qui l'accusent de « chasser les démons par Belzébuth » :

> « Si c'est Satan qui chasse Satan, il s'est divisé contre lui-même : comment donc son royaume se maintiendra-t-il ?... » (*Matthieu* XII, 26.)

Le diable a donc bien un « royaume », et il est « prince de ce monde », non pas pour avoir participé à sa création, mais pour avoir fait succomber à la tentation de l'orgueil l'homme adamique qui était le roi de cette Création. Et c'est pourquoi saint Paul qui appelle Satan *« dieu de ce monde »* (II *Cor*, IV, 4) n'assimile pas le Mal au diable mais au péché.

Lus d'une façon hâtive, certains textes des Evangiles, particulièrement johannites, pourraient donner aliment à une interprétation dualiste. Jésus s'adresse aux Scribes et aux Pharisiens du Temple de Jérusalem : *Jean VIII* :

> « Vous, vous êtes d'en bas ; moi je suis d'en haut. Vous autres, vous êtes de ce monde ; moi je ne suis pas de ce monde (23)... Si vous êtes des enfants d'Abraham, faites les œuvres d'Abraham (39) ! Mais maintenant vous cherchez à me faire mourir, moi qui vous

ai dit la vérité que j'ai apprise de Dieu (40)... Si Dieu était votre père, vous m'aimeriez, car c'est de Dieu que je suis sorti et que je viens (42)... Pourquoi ne comprenez-vous pas mon langage ? Parce que vous êtes incapables d'entendre ma parole (43). Vous autres, *vous avez le diable pour père*, et ce sont les désirs de votre père que vous voulez accomplir. Il était homicide dès le commencement du monde... Il est menteur et père du mensonge (44)... Celui qui est de Dieu entend les paroles de Dieu ; si vous ne les entendez pas, c'est que vous n'êtes pas de Dieu (47)... »

Satan est ici visé en tant que « Père » des Pharisiens, et bien sûr il s'agit d'une paternité spirituelle et non génétique. L'homicide dont il est ici question est celui d'Abel par Caïn. On peut penser en lisant ce texte que l'humanité actuelle est issue de la double lignée de Caïn (« les fils du diable ») et de Seth, le troisième fils d'Adam et Eve (« les fils de Dieu ») ; ceux « d'en bas » et ceux « d'en haut »... (A considérer l'humanité actuelle on serait porté à croire que Caïn a été beaucoup plus prolifique !...) Et tout ceci ne pose-t-il pas le problème de la prédestination ?... A moins que selon une doctrine gnostique, les âmes « choisissent » selon leur nature terrestre ou céleste les parents des enfants à naître selon qu'ils sont « fils du diable » (pour jouir des biens de ce monde) ou « fils de Dieu » (pour mériter « le Royaume ») !

« Un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits, et un mauvais arbre ne peut porter de bons fruits... » (*Matthieu* VII, 18.)

Mais dans la dernière prière du Christ, nous lisons :

« Ce n'est pas pour le monde que je prie, mais pour ceux que Tu m'as donnés, car ils sont tiens... Je ne prie pas pour que tu les retires du monde, mais pour que tu les préserves du Malin... Comme Tu m'as envoyé dans le monde, à mon tour, je les ai envoyés dans le monde, et c'est pour eux que je me consacre, afin qu'ils soient, eux aussi vraiment consacrés... » (*Jean* XVII, 9. 15. 18. 19.)

Car l'obéissance au Christ est justement la Porte, la Voie, le moyen d'*échapper au déterminisme de la naissance et à l'emprise du mal.*

Cependant que commençait à se fonder sur ces bases évangéliques la théologie chrétienne, les gnostiques hérétiques s'éloignaient de plus en plus de la notion d'un Dieu unique et Bon. On sait que plusieurs courants gnostiques et dualistes, pour « innocenter » Dieu du Mal qui enserre le monde, ont imaginé un système de démiurges créateurs dont l'un, particulièrement malveillant semble-t-il, aurait créé la Terre. Simon le Mage, Ménandre, puis Valentin et ses disciples, Marcus, Héracléon, Théodore, échafaudent des systèmes compliqués qu'il serait oiseux de délabyrinther ici, d'autant plus que certains semblent se perdre eux-mêmes dans leur dialectique. Ainsi lisons-nous sous la plume d'Hippolyte :

« Le dieu juste, certains l'appellent mauvais, les autres seulement juste... »

Etrange notion de la justice divine ! Un sentiment unit tous ces penseurs : leur horreur de la matière qu'ils confondent sciemment avec le Mal. Car depuis Zoroastre, le dualisme a eu un nouvel apôtre, dont l'influence a été considérable : Manès, né en Babylonie septentrionale en 216, qui, reprenant la dualité des deux Principes du mazdéisme, identifie la Matière au Principe des Ténèbres, et échafaude un pesant syncrétisme à l'aide d'éléments iraniens, gnostiques, chrétiens, et bouddhistes.

« Il posa comme principes Dieu et la Matière, et que Dieu est bon et la Matière mauvaise. » (Alexandre de Lycopolis, *Tractatus de placitis manichaeorum II*, Patrologie grecque, 18).

Selon Manès, il a existé avant la création une lutte primordiale où le Principe du Bien a été absorbé par le Principe du Mal. Par conséquence, l'âme lumineuse de l'homme est emprisonnée dans un corps de ténèbres. Dans l'avenir s'opérera la séparation et le retour d'une partie de l'humanité à la lumière.

On sait que saint Augustin, abusé dans sa jeunesse par le manichéisme, l'a réfuté dans une partie importante de son œuvre.

Le mouvement bogomile s'étend dans les Balkans du

Xᵉ au XVIIᵉ siècle. Euthyme Zigabène dans sa *Panoplia dogmatica* (Patrologie grecque, t. CXXX) y consacre une longue notice que résume ainsi Hervé Rousseau dans son *Dieu du mal* (P.U.F. 1963) p. 107 :

> « Le démon, Satanael, est le fils même de Dieu, fils premier-né, avant le Verbe ; ils sont donc frères. Satanael était l'intendant de la maison de Dieu, la création céleste (allégorie de l'intendant malhonnête), et se tenait à la droite de Dieu. Mais l'orgueil qu'il eut de cette situation l'égara et il voulut surpasser le Père (comme le roi de Babylone dont parle Isaïe) ; il tenta de séduire les anges et de les amener à se révolter. Mais Dieu l'expulsa du ciel et Satanael volait au-dessus des eaux primordiales, ayant encore sa forme divine et le pouvoir de créer. Il dit aux anges tombés avec lui : « Au commencement Dieu fit le ciel et la terre, moi aussi comme un *autre* dieu, je ferai un *second* ciel. » Il procède alors (comme le dieu de la Genèse) à la création du monde, puis d'Adam qu'il forme en mêlant de la terre et de l'eau ; mais il n'arrive pas à l'animer et se voit contraint de faire appel au bon Père, qui accepte d'insuffler son esprit dans le corps d'Adam, qui devient resplendissant ; Eve en est tirée et est habitée de la même splendeur. Satanael, consumé de jalousie, séduit (au sens concret du terme) Eve, qui donne naissance à Caïn. Dieu pour punir Satanael, le prive de sa beauté, de son pouvoir de créer et de l'appellation de dieu mais lui laisse la domination sur ce qu'il a créé. »

Comme ailleurs on voit mêler dans cet ingénieux syncrétisme les données de la Tradition aux inventions cérébrales du dualisme : en particulier c'est ici le Fils de Dieu, le Verbe, qui est assimilé au Principe du Mal et au chef des anges révoltés ! L'explication de la descendance maudite de Caïn par la fécondation d'Eve par le Principe du Mal n'est pas sans attrait et est à rapprocher des nombreuses utilisations par les doctrines dualistes de cet épisode du chapitre VI de la Genèse où les « fils de Dieu » séduisent « les filles des hommes »...

Enfin, on sait que c'est le vaste mouvement du catharisme qui a le plus près de nous le mieux recueilli et reflété en presque toutes ses nuances cette vieille tentation dualiste dont le zoroastrianisme même ne devait être qu'un relais. Les atrocités (d'ailleurs bilatérales) de la

croisade des Albigeois ont trop souvent masqué le véritable caractère de ce conflit qui fut d'abord et surtout religieux et métaphysique, avant d'être utilisé ensuite à des fins où le temporel et le spirituel se confondaient dangereusement.

Si le dualisme absolu du *Livre des deux principes* concerne à la limite une religion qui n'a plus rien de chrétienne, le dualisme mitigé de *la Cène secrète* bien que s'éloignant de la théologie catholique quant à la création du monde terrestre aurait peut-être pu vivre aux côtés de l'Eglise dans une atmosphère de tolérance, qui n'était évidemment pas celle de l'époque. *La Cène secrète* ne diffère pas de la tradition catholique quant à la révolte des anges, au combat dans le Ciel, et à la chute du prince des anges révolté appelé ici Sathanas. Puis on lit :

> « Alors, sur le firmament, n'ayant plus de repos, il dit à Dieu : « J'ai péché. Aie de la patience à mon égard. Accorde moi du temps et un peu de tranquillité pour ce que je veux faire. Je te rendrai toutes choses un jour. » Et Dieu lui accorda de faire son travail jusqu'au septième jour. » (Version de Vienne.)

Ce travail, c'est de construire le monde sensible ! Pour cela, le démiurge Sathanas utilise les Formes et les Essences du Second Monde directement émané de Dieu : d'où la *dualité* des deux influx divin et démoniaque, qui transparaît dans la création, et dans l'homme, dont la naissance ici semble correspondre au second récit de la Genèse (récit iawiste II, 7) :

> « Sathanas eut dessein de faire un homme qui fût à son service. Il prit du limon de la terre et le créa à sa ressemblance. Puis il commanda à l'ange du second ciel d'entrer dans ce corps de boue. Il en prit, ensuite, une partie, dont il forma un autre corps en forme de femme ; et dans celui-ci il fit entrer l'ange du premier ciel. Les anges pleurèrent beaucoup et voyant qu'ils étaient revêtus d'une enveloppe mortelle et qu'ils existaient maintenant sous des formes différentes. Et Satan leur enjoignait de faire l'œuvre de chair dans ces corps de boue, mais ils ne savaient pas faire le péché. Alors le créateur du péché procéda de la sorte, en employant toute sa ruse : il planta un Paradis à l'intérieur duquel il mit les hommes et il leur défendit d'en manger les

fruits. Le Diable y entra, planta un roseau au milieu, puis d'un peu de salive il créa un serpent, auquel il ordonna de se tenir dans le roseau... Ainsi le Diable dissimulait son astuce et sa fourberie pour qu'ils ne vissent point qu'il les trompait. Et il s'approchait d'eux et leur disait : « Mangez de tous les fruits qui sont dans le Paradis, mais ne mangez pas du fruit de l'arbre du Bien et du Mal. Ensuite le Diable mauvais, entrant dans le mauvais serpent, séduisit l'ange qui était en forme de femme et versa sur sa tête la concupiscence du péché. Et la concupiscence d'Eve était comme une fournaise ardente. Et aussitôt le Diable sortit du roseau sous l'apparence du serpent et accomplit sa concupiscence avec Eve en se servant de la queue du serpent. C'est pourquoi les hommes ne sont pas appelés fils de Dieu, mais fils du Diable et fils du serpent, puisqu'ils font les volontés diaboliques de leur père, et les feront jusqu'à la fin des siècles... » (*La cène secrète*, version de Vienne, in *Ecritures cathares*, présentées par René Nelli, Denoël 1959, p. 56. 58.)

On voit ce qu'une telle vision du « Paradis » (démoniaque et non divin !) et du péché originel peut avoir de désespérant. Si l'humanité première a été ainsi ***piégée*** par le Diable *avec la permission de Dieu*, si elle est elle-même une créature du Diable, où se trouve son libre-arbitre, sa responsabilité et que devient la notion même de péché ? Ce monde n'est plus qu'une farce tragique dont il est urgent de sortir par l'auto-destruction ! On comprend que l'Eglise catholique, dont la théologie est fondée sur la pureté originelle du monde, sur la liberté, la responsabilité humaine et sur l'espérance de rédemption, ait réagi. Ce qui toutefois n'excuse pas les bûchers : à cette théologie morbide, on n'eût dû opposer que la persuasion, le prêche, l'exemple et l'Amour, comme a essayé de le faire saint Bernard.

Le catharisme connaît à notre époque un regain de curiosité, d'une part parce qu'il propose au problème du Mal des réponses apparemment plus « logiques » que celles du christianisme, d'autre part parce que beaucoup projettent à sept siècles de distance sur la lutte entre l'Eglise et l'hérésie albigeoise leur propre esprit de contestation et de révolte à l'encontre de toute autorité instituée.

Certains, en se faisant aujourd'hui les apôtres du catharisme et en poussant ses conséquences à l'extrême, vont

jusqu'à écrire comme René Nelli dans *Ecritures cathares* (page 25) :

« Le Christ a été envoyé ici-bas par le Père pour révéler aux hommes que le Dieu qu'ils adoraient n'était autre que le démon. »

A ce point, il ne s'agit plus d'une « hérésie », mais d'une religion qui n'a plus rien de commun avec le Christianisme !

4. La Liberté originelle

Le drame est qu'en notre fin de Cycle nous sommes doués d'un intellect impropre à comprendre en son essence aussi bien le divin que surtout cette aliénation du divin qu'est le Mal. Tout cela ne peut s'appréhender que par l'esprit, c'est-à-dire par l'Intuition Spirituelle. Dès que nous redescendons à la lumière de l'humaine raison à laquelle les philosophies profanes voudraient depuis près de trois cents ans réduire l'humaine intelligence, dès que nous fermons les yeux de l'âme et de l'esprit, nous n'avons plus en nous que des fragments épars de la Réalité, entre lesquels la raison bégayante noue de chétifs et dérisoires liens et invente d'orgueilleuses impossibilités.

« Tout essai de connaissance du Mal par la raison, même s'il s'agit d'une doctrine théologique basée sur la Révélation, fait disparaître du problème du Mal tout son contenu problématique et mystérieux ; il aboutit toujours ou à justifier ou à nier le Mal (...) Or le Mal originairement se lie à la liberté, non à la causalité (...) La liberté est irrationnelle. Elle donne également naissance au Mal et au Bien, elle ne choisit pas, mais engendre. Il est impossible d'élaborer un concept rationnel de la liberté, elle succombe à toute définition rationnelle (...) De même on ne saurait dire que Dieu est une cause, que l'action de Dieu sur le monde et sur l'homme est celle d'une cause engendrant des effets. Dieu est liberté et non cause. Ainsi s'éclaire la tragédie divine. La tragédie divine se transforme en comédie di-

vin. si on construit un système de pensées où tout descend du haut vers le bas, où tout vient de Dieu et est embrassé par Dieu (...) Le mystère irrationnel de la liberté qui n'est ni créée, ni déterminée par Dieu ne signifie nullement qu'il existe un autre être à côté de celui de Dieu, n'implique aucunement un dualisme ontologique... » (Nicolas BERDIAEFF, *Esprit et réalité* 1937, Aubier 1950, p. 142 à 145.)

Berdiaeff fait ici allusion à la conception de l'*Ungrund* (l'Indéterminé) du grand mystique Jacob Boehme qui est une des rares réponses à la fois originales et profondément traditionnelles qu'un homme ait apportée à la question de l'essence du Mal.

C'est encore à travers Berdiaeff, son meilleur commentateur avec Alexandre Koyré, que nous pouvons rapidement approcher la définition de cet *Ungrund*, de cette Indétermination primordiale :

« Boehme a peut-être le premier dans l'histoire de la pensée humaine reconnu que les fondements de l'être et avant l'être sont la liberté insondable, le désir passionné du Néant de devenir le Quelque Chose, les ténèbres dans lesquelles s'embrasent feu et lumière (...) Boèhme pense que l'Indéterminé, la volonté insondable réside dans les profondeurs de la divinité et avant la divinité (...) L'indéterminé divin existe dans l'éternité avant la naissance de la divine Trinité (...) Dans la divinité même est une volonté indéterminée, c'est-à-dire un principe irrationnel (...) Dans l'éternité est la volonté primitive de l'Indéterminé, la volonté qui est hors de la nature et avant elle (...) Le péché originel et le Mal sont pour Boehme des catastrophes cosmiques, un moment de la création du monde, du processus cosmogonique et anthropogonique, le résultat du conflit de propriétés opposées, des ténèbres et de la lumière, du courroux et de l'amour. Des catastrophes précèdent la naissance de notre monde (...) Le Mal est l'ombre du Bien, la lumière suppose l'existence des ténèbres. La lumière, le bien, l'amour nécessitent pour se manifester le principe opposé (...) Le Mal n'est possible que parce qu'il existe en Dieu quelque chose qui n'est pas Dieu, parce qu'il existe en Dieu une volonté sombre, en d'autres termes l'Indéterminé. » (Nicolas BERDIAEFF, *Deux études sur Jacob Boehme* préfaçant l'édition du *Mysterium magnum* de J. B., Aubier 1945, tome I.)

Cette conception, que des esprits trop cartésiens se

hâteront de trouver obscure, est en fait l'expression originale d'une Philosophia Perennis qui fait le pont entre l'Orient et l'Occident et enseigne qu'une approche du Dieu irrévélé ne peut se faire à travers nos catégories rationnelles et notre principe dialectique de non-contradiction. Avant la « descente » dans la matière, les essences qui plus « bas » seront séparées sont encore indistinctes, chacune contient son contraire, et c'est en cette non-distinction que réside l'Indéterminé, l'Ungrund, le siège de cette Liberté formidable de Dieu avant toute manifestation.

Reprenons le « chemin » qui de Dieu va vers la création : avant tout processus créationnel, « avant » que Dieu l'Un se fasse Triade, Il se fait d'abord *Voluntas* et émane une *Noluntas*, cette « Nolonté » que plus haut Berdiaeff appelait une « Volonté sombre », ou « l'Indéterminé ». Car rien ne peut « être » (avant que quoi que ce soit commence à « exister ») sans une complémentarité originelle des Essences. Même au sein de la divinité, aucune « action » ne peut être élaborée sans un « point d'appui ».

Quand nous figurons traditionnellement la Monade suprême au sommet de la Tetraktys par un point entouré d'un cercle, nous exprimons par là justement la Volonté de Dieu entourée de Sa « Nolonté » : *la Limitation de sa puissance qu'Il s'est lui-même imposée.* Et c'est dans cette Limitation que réside le principe de la Liberté originelle et le « modèle » de la Materia Prima, cette Materia Prima que la Volonté divine devenue Verbe créateur va pétrir et rythmer de formes, et au sein de laquelle les forces autonomes issues de la Volonté divine vont également se déployer.

Cette *Noluntas* de Dieu, ce « retrait » de la divine Volonté est le fondement de la liberté des êtres, et nous y participons de plus en plus à mesure que nous nous élevons sur l'échelle de la Vie... C'est le *croisement* de la Volonté et de la Nolonté de Dieu qui est l'acte même de la création : Dieu émane le Monde des Formes et des Lois à travers lequel passe la Materia Prima, comme un fleuve qui passe sous un pont est divisé par ses arches. Le fleuve indistinct, indifférencié, de la Matière Première devient

alors le Courant des Formes qui, indéfiniment stable et changeant à la fois, ondoie et chemine en la perpétuité de ses cycles renouvelés.

Et c'est parce que cette Matière Première, qui ainsi devient Matière Seconde et ordonnée, *reflète* le couple Voluntas-Noluntas de Dieu qu'elle va être le champ où vont s'affronter les deux influx fondamentaux Attraction-Répulsion.

Mais à ce stade, il ne s'agit pas encore de Bien et de Mal, car cette indétermination n'est pas encore ce *libre-arbitre* qui ne sera conféré qu'à des êtres créés à l'image de Dieu. Pourtant déjà il y a *tension et lutte* dans l'autonomie existentielle des pôles antagonistes de la matière en voie d'organisation. Ce sont ces « pôles » complémentaires que désignent en hébreu les mots *tohu* et *bohu* du début de la Genèse comme l'a rappelé le docteur Robert Hollier dans son récent ouvrage *Tohu-Bohu, des frontières de la science aux confins de la connaissance.* Nous assimilons en partie le Tohu, influx mâle, actif, du « Chaos » primitif, à la Répulsion (qui est le mouvement du Créateur vers le créé), et le Bohu, influx féminin, passif, à l'Attraction, qui est le retour vers le Centre. Car ce qui est actif tend à l'expansion, et ce qui est passif à la contraction.

Nous avons fait allusion dans notre précédent chapitre à cette complémentarité des forces primordiales qui est à la base de toute réflexion sur le mouvement du monde et sa cyclologie. Nous avons rappelé combien cette dualité Attraction-Répulsion apparaît importante dans le domaine de l'astronomie et des cosmogénèses. Car le cosmos, ce Cœur géant qui exécute un fantastique battement fait d'une alternative d'expansions et de contractions, manifeste la dualité fondamentale Répulsion-Attraction, *Solve-Coagula.* Paul Le Cour a abondamment commenté cette dualité en lui donnant un sens moral. Mais nous insistons sur le fait que les antagonismes primordiaux de la création ne deviennent Bien et Mal qu'au sein de la liberté des êtres créés autonomes.

La Liberté originelle de l'Indéterminé est le « modèle » métaphysique des autres libertés qui en découlent analogiquement. Le Mal n'a pas été *voulu* ni *prévu* par Dieu (selon le processus mental *temporel* que nous Lui prêtons !), mais était inscrit dans la *potentialité originelle,* dans l'influx même de la Création, comme un *risque* que pouvaient encourir certains êtres doués de libre-arbitre. Le couple Attraction-Répulsion, et autres « couples », ne sont pas le Bien et le Mal, mais ils portent en eux une « dualité » qui s'est manifestée en Bien et en Mal lorsque des êtres angéliques ont voulu, bien que « dérivés » de Dieu, *se faire Dieu.* C'était le risque que Celui-ci prenait en les faisant distincts, conscients et libres... Or c'est là qu'est le tragique déchirement : qu'un être qui n'est pas le Tout, la Source, le Cœur du monde, qui se trouve donc non pas au Centre mais sur l'un des « rayons » de la Roue du monde, veuille se faire Centre lui-même, il en résultera inévitablement un trouble dans la Roue entière ! Et c'est pourquoi nous pensons avec d'autres que le Mal ne concerne pas que la planète Terre !

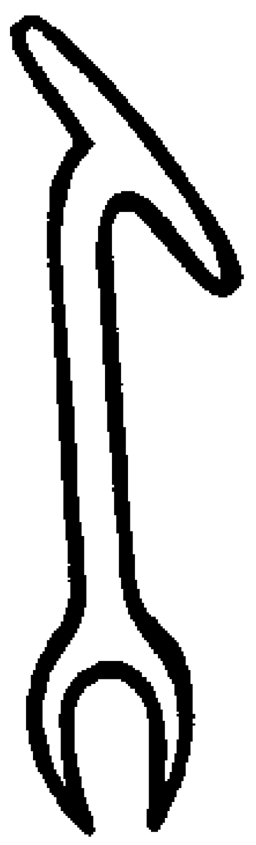
Abordons ce problème métaphysique d'un autre point de vue : lorsque, au début de la création, cesse l'« état unitaire » de la Materia Prima, lorsque le Verbe, le *Neter* céleste la fait hétérogène, différenciée en sa substance même, Il opère par là même le passage de l'Absolu au relatif :

> « Comme las de son pur spectacle
> Dieu Lui-même a rompu l'obstacle
> De Sa parfaite éternité ;
> Il se fit Celui qui dissipe
> En conséquences Son Principe,
> En étoiles Son Unité... »
> (Paul VALÉRY, *Le Serpent,* « Charmes ».)

Les traditions les plus hautes et surtout le Christianisme bien sûr nous disent que c'est par Amour et parce qu'il est Amour que Dieu a créé le monde. Et pourtant la Kabbale juive voit dans la cessation de l'Etat unitaire primordial, ce passage de l'Absolu au Relatif, une Chute qu'elle nomme l'Archange rebelle ; la métaphysique de l'ancienne Egypte nomme cet « Ange » *Seth,* et lui confère le rôle de « séparateur » primordial des deux Principes mâle et femelle.

Toute division est métaphysiquement une « souffrance ». Créer, c'est-à-dire passer de l'homogène à l'hété-

rogène, c'est encourir en vue d'une plénitude, d'une harmonie finales, une tension ou une déchirure au moins passagère.



Le symbole égyptien du *Ouas* dit aussi « clef du Nil », qui rappelle une branche d'arbre (que nous avons vu porté par le dieu Ptah au sommet du Djed en notre chapitre III), est symbole de la création, mais aussi de la naissance du Mal : la sève vivifiante du Verbe divise l'Unité première en générant les Principes opposés. Schwaller de Lubicz nous dit que de ce symbole dérive l'imagerie médiévale du diable à tête de faune, aux oreilles pointues et à jambes de bouc.

On pourrait sans trop simplifier dire que métaphysiquement parlant le mal procède de la division de l'*un* en *deux* et que toute création doit passer par cette « souffrance » ; mais que celle-ci peut être effacée lorsqu'au *deux* on ajoute l'Unité première, ce qui aboutit au *trois* harmonieux. La « respiration » spirituelle du monde met en œuvre incessamment ce double mouvement de « descente » ou de « remontée ».

Les deux serpents du caducée du Mercure latin rappellent ce double influx et la santé du corps et de l'âme procède de l'équilibre que le thérapeute imprime à ceux-ci.

Ainsi était inscrite, dans le substrat même du Réel créé, l'harmonie ou la disharmonie des deux Principes : c'est l'Arbre de la science du Bien, qui peut *aussi* devenir la science du Mal.

5. Le libre arbitre

Ayant perdu le sens de la transcendance, la plupart des hommes — au milieu même d'un monde qui fait un si grand abus des sens inférieurs du mot liberté — en sont arrivés à ne plus même se poser le problème de leur liberté spirituelle. Mais devant l'épouvantable et prolongée catastrophe de la Chute, l'homme qui pense et se sait déchu est tenté d'accuser Dieu (tentation renouvelée d'âge en âge et aujourd'hui exacerbée) d'avoir *permis* une telle déchéance, « Lui qui pouvait tout prévoir »...

Mais que n'eût-on pas dit d'un Dieu qui aurait emprisonné Sa créature dans une béatitude prédéterminée ?... Qui n'eût prévu, à jamais, que le déroulement d'une parfaite mécanique ?... Plus encore qu'une accusation de « paternalisme », on eût accusé Dieu de fabriquer des « jouets » divins créés à sa propre dévotion, qui eussent sans trouble ni accident chanté à jamais ses propres louanges.

A travers le « risque » — prévu — d'une désobéissance de Ses créatures, apparaît au contraire un Dieu beaucoup plus immense qui, à travers Son irrationalité même, se dévoile comme un gouffre d'Amour et de... tolérance ; un Dieu qui crée — alors qu'Il eût « pu » faire le contraire — un être assez doué d'autonomie et de libre-arbitre pour user de ceux-ci à l'encontre de son Créateur ; un Dieu qui prend le risque — alors qu'il eût pu ne pas le prendre — de Se faire bafouer par Sa Créature !

Le *refus* d'un certain nombre de ces créatures libres (anges et hommes) d'obéir aux lois divines est la preuve d'une liberté essentielle voulue expressément par le Créateur : si ces révoltes avaient été « prévues » elles auraient un caractère odieux ; ce qui a été voulu c'est la *liberté totale* de détermination de ces créatures. En quelque sorte, *Dieu a suspendu pour eux Sa toute puissance*, et cela par Amour, parce qu'Il est Amour.

« Dans l'intérieur de son évolution particulière, l'individu jouit de sa liberté d'action... L'homme n'est pas libre de sa naissance ni de sa mort... Mais entre sa naissance et sa mort, sur ce cercle sans épaisseur, sur

cette surface impondérable du volume universel où l'attraction de la volonté d'en-haut ne s'exerce point, *l'individu est libre.* » (MATGIOI, *La voie métaphysique*, Editions traditionnelles, 1936, p. 132-133.)

Oui, libre de lutter aveuglément contre les lois imprescriptibles, exprimées ou non, du monde et de la Vie, ou de s'y conformer. Libre de retarder son évolution vers l'Infini, l'Absolu, auquel nous sommes tous destinés, ou de s'en approcher plus vite. Libre donc, à travers les contingences irrationnelles de son « karma », à travers douleur ou plaisir, de choisir entre la Révolte et l'Obéissance, le Plaisir et l'Ascèse, la Haine et l'Amour, et en définitive entre la Souffrance et la Joie !...

Chère liberté, qui fait notre dignité d'homme !... Mais *terrible liberté !*

Si terrible que la plupart s'en défendent, s'en débarrassent par tous les mécanismes conscients ou non des multiformes et confortables conformismes : il faut « faire comme tout le monde », se lier à tel « parti », souscrire telle « assurance », s'habiller de telle façon, répéter telles idioties « dans le vent », tout cela pour éviter ce travail fatigant qui consiste à se servir de sa matière grise. Le chemin climatisé, éclairé de néon et nimbé de musique douce qui va vers l'abattoir commun est évidemment plus « confortable » que le sentier libre en pleine lumière qu'il faut se frayer péniblement soi-même !... Ce n'est pas faire preuve d'un pessimisme exagéré que de constater que la plus grande partie de l'humanité vit en fait, psychologiquement, intellectuellement et surtout spirituellement, dans un perpétuel demi-sommeil, et que la motivation directe ou indirecte de ses paroles et de ses actes, même non réflexes, réside au niveau de ses besoins physiques instinctifs, de ses habitudes routinières et inconscientes, de ses passions médiocrement contrôlées, et du gigantesque appareil sensoriel de mise en condition élaborée par la civilisation moderne de production et de consommation, depuis la publicité à la presse et aux moyens électroniques de diffusion audio-visuels.

La plupart ne se posent pas de questions éthiques et métaphysiques ; ils subissent et rendent le mal d'une façon animale. Les plus intelligents, mûs d'ailleurs par des passions plus que par des calculs, finissent par évacuer ce qui leur restait de scrupules. (D'ailleurs les scrupules s'appellent aujourd'hui complexes : le psychiâtre vous en débarrasse !) Et ces passions ayant tué en eux le souci de leurs intérêts supérieurs, ils ne se posent plus de questions quant à la finalité spirituelle de leurs actes... !

Mais pour les « éveillés », ceux qui s'efforcent de réintégrer leur « château de l'âme », comme disait sainte Thérèse d'Avila, le mal fait à autrui ne peut qu'être le choix d'un aveuglement du sens critique, puisqu'il consiste à préférer un « bien » inférieur, périssable à un bien supérieur, absolu, incorruptible... Et ceux-là, ayant réintégré leur libre-arbitre, peuvent dire avec saint Augustin :

« C'est volontairement que nous menons et méritons une vie louable et heureuse, c'est volontairement aussi que notre vie est honteuse et misérable... » (*Du libre arbitre* I. XIII, 28.)

L'homme spirituel agit, parle et pense en fonction d'un Monde autre et invisible, comme si ce Monde était sa Patrie perdue et qu'il espérait au plus profond de son être, y faire un jour retour. C'est la conclusion que tout rationaliste de bonne foi devrait tirer des attitudes rationnellement incompréhensibles de l'homme spirituel.

« Ce besoin, ... qui agite l'homme, n'est que la tendance naturelle de son être qui le porte vers son état primitif, et l'avertit de ce qu'il est... Il « gravite », si je puis m'exprimer ainsi, vers les régions de la Lumière... » (Joseph de MAISTRE, *Les soirées de Saint-Pétersbourg*, 2e Entretien.)

L'homme spirituel, au sein d'un monde en décomposition où plus rien ou presque ne mérite révérence, où le mal est devenu « bien », le faux le « vrai », et le laid le « beau », a soif de certitudes intangibles, d'Ordre et de Vérité.

« La vérité est un soulagement. Il y a du repos dans la notion de vérité. Elle donne à l'esprit une fête reposante et musicale. La vérité est le sabbat de l'esprit. Et

si de sa connaissance l'homme s'élève à sa méditation, et de sa méditation à sa contemplation, il gagne en profondeur en même temps qu'en hauteur... (Ernest Hello, *Philosophie et athéisme* 1888.)

L'homme en Quête d'Absolu cherche, au-delà des lois mouvantes, corrompues et bafouées des sociétés humaines, une Loi qui englobe le Bon, le Vrai et le Beau : le « modèle » divin sur lequel il puisse régler les rythmes de sa vie active et méditative.

> « Tout est soumis sans exception à une loi. L'absence de la loi, la révolte et l'abolition de la loi, c'est l'anarchie. Il n'y a pas de liberté, pas même d'existence possible dans l'état d'anarchie ; « Dieu même a Sa loi » dit Montesquieu. Mais Dieu, et Lui seul, se confond avec Sa loi. *Il est* Sa loi. Toutes les créatures ont une loi qui les transcende, qui est leur raison d'être, qui marque leur fonction, leur sens et leur place dans l'ensemble des choses. Ces lois hiérarchisées et ordonnées entre-elles constituent l'ordre universel. — Qu'est-ce donc qu'être libre ? — Etre libre, c'est consentir à sa loi... » (Raymond Christoflour, *La drachme perdue,* Ed. du Dialogue 1967, p. 82.)

Consentir à sa loi, c'est obéir à toutes les prérogatives de celle-ci, depuis les rythmes du corps à la nécessité du salut spirituel ; c'est marcher dans le droit fil de la volonté divine qui s'exprime en Sa création continue par les rythmes du monde ; la loi, c'est l'entretien de l'organisme, le respect de la vie, l'amour du prochain, la connaissance de soi-même et l'accomplissement de sa vocation, dans la perspective de l'harmonie générale et de la Réintégration.

> « D'après la tradition islamique, tout être est naturellement et nécessairement *muslim,* c'est-à-dire soumis à la volonté divine à laquelle, en effet, rien ne peut se soustraire : la différence entre les êtres consiste en ce que, tandis que les uns se conforment consciemment et volontairement à l'ordre universel, les autres l'ignorent ou même prétendent s'y opposer... » (René Guénon, *Aperçus sur l'initiation,* Editions Traditionnelles, 1953, p. 68.)

Vouloir se dresser contre la volonté divine est aberrant car c'est implicitement vouloir l'égaler ; or une volonté qui

s'égalerait à Dieu serait Dieu. Notre libre-arbitre ne peut-être fécond, harmonieux, efficace, bref ne peut vivre vraiment que s'il s'exerce dans la perspective de la divine Volonté. Toute révolte fondamentale est une absurdité, est une auto-mutilation : c'est de ce conflit essentiel que naît alors la *souffrance,* qui n'est pas une « punition » de Dieu, mais le juste et logique retour de l'ordre des choses que nous avons voulu inconsidérément violer...

De même, c'est le mensonge immense que représente l'influx du « prince du mensonge » sur notre société de mensonge qui porte en lui, ontologiquement, cette *souffrance* qu'est le monde moderne, et dont celui-ci essaye de se *divertir* par une « fuite en avant », c'est-à-dire une chute de plus en plus accélérée dans ce même mensonge.

De cette illusion démoniaque, on ne peut sortir que par le haut, par la Vérité, aussi inconfortable puisse-t-elle être... Car ce qui a été « descendu » dans l'illusion, la jouissance et le péché ne peut être « remonté » que dans la Vérité et la souffrance rédemptrice. Il n'y a pas là, encore une fois, le « sadisme » de quelque divinité, mais la nature même de cette hiérarchie des choses dont le monde est fait, et que nous prétendons violenter par notre ignorance et notre orgueil.

6. Le péché

> « Tous les êtres sont tranquilles à la place qu'ils occupent. Tous sont dégradés, mais ils l'ignorent ; l'homme seul en a le sentiment, et ce sentiment est tout à la fois la preuve de sa grandeur et de sa misère, de ses droits sublimes et de son incroyable dégradation. Dans l'état où il est réduit, il n'a pas même le triste bonheur de s'ignorer : il faut qu'il se contemple sans cesse, et il ne peut se contempler sans rougir, sa grandeur même l'humilie, puisque ses lumières qui l'élèvent jusqu'à l'ange ne servent qu'à lui montrer dans lui ses penchants abominables qui le dégradent jusqu'à la brute. Il cherche dans le fond de son être quelque partie saine, sans pouvoir la trouver : le mal a tout souillé et *l'homme entier n'est qu'une maladie.* Assemblage inconcevable de deux puissances différen-

tes et incompatibles, centaure monstrueux, il sent qu'il est le résultat de quelque forfait inconnu, de quelque mélange détestable qui a vicié l'homme jusque dans son essence la plus intime... Il ne sait ce qu'il veut ; il veut ce qu'il ne veut pas ; il ne veut pas ce qu'il veut ; il voudrait *vouloir*. Il voit dans lui quelque chose qui n'est pas lui et qui est plus fort que lui. Le sage résiste et s'écrie : *Qui me délivrera ?* L'insensé obéit et il appelle sa lâcheté *bonheur...* » (Joseph de MAISTRE, *Les soirées de Saint-Pétersbourg, 2e Entretien.*)

L'homme spirituel, s'il cède à la pente de sa propre souillure pourra dire comme Ovide et Cicéron :

« Je vois le bien, je l'aime et le mal me séduit » (*Métamorphoses* VII, 17.)

« L'esprit divin qui est en nous est comme étouffé par le penchant qu'elle nous a donné pour tous les vices... » (*Contra Pélag.* IV.)

L'homme spirituel connaîtra la misère de ce libre-arbitre dont il fait un orgueilleux usage...

« Aussi bien, ce que je fais, je ne le comprends pas : car ce que je veux, je ne le fais pas ; mais ce que je hais, je le fais. Si donc c'est ce que je ne veux pas que je fais, je reconnais par là que la Loi est bonne. Mais alors ce n'est plus moi qui le fais, mais le péché qui habite en moi. » (*Romains* VII. 15. 17.)

« Je ne fais pas le bien que j'aime
Et je fais le mal que je hais... » (Jean RACINE.)

L'homme spirituel aura beau lutter contre l'Ange, il ne retirera que dégoût de ce combat sans résultat.

« N'est-ce pas le grand malheur, quand on lutte contre Dieu, de n'être pas vaincu ? » (Simone WEIL, *La pesanteur et la grâce.*)

Car il est impossible à l'homme spirituel d'échapper à ce dilemme : prôner sa volonté de jouissance et de puissance, la recherche de l'érudition orgueilleuse, des pouvoirs, ou s'effacer devant la volonté divine. Le péché, répétition de la Chute originelle, est une offense aux lois de la Vie (au sens le plus élevé) qui veulent que dans l'universelle hiérarchie l'inférieur obéisse au supérieur pour

l'accomplissement des cycles de la matière organisée, le développement harmonieux des facultés de l'âme et la vie supérieure de l'esprit.

Dans cette lumière, la pollution est un péché au même titre que le mensonge, le vol ou le blasphème. Le moteur de tout péché est la concupiscence, l'égoïsme et l'orgueil, c'est-à-dire en définitive la bêtise psychologique et spirituelle.

« Définition du péché : le Refus de l'Amour. » (Raymond CHRISTOFLOUR, *La drachme perdue*, p. 94.)

Qu'espèrent-ils donc, tous ces égarés qui, comme dit Baudelaire,

« Crispent leur poing vers Dieu qui les prend en pitié ? »

Ils sont donc aveuglés au point de ne pas voir que c'est *eux-mêmes* qu'ils détruisent en voulant détruire l'ordre du monde ?

« Est-ce bien moi qu'ils blessent ? N'est-ce pas plutôt eux-mêmes pour leur propre confusion ?... » (*Jérémie* VII, 19.)

Toute notre époque de la fin du Cycle est Révolte spirituelle ; en art, en littérature, en morale, en politique, la révolte est absoute, la révolte est « sainte » ! Tout ce qui fleure l'obéissance spirituelle, l'*accord* avec le monde sorti des mains de Dieu est moqué, insulté, refoulé, souillé...

Pour ne pas oublier la chose capitale
Nous avons vu partout, et sans l'avoir cherché,
Du haut jusques en bas de l'échelle fatale
Le spectacle ennuyeux de l'immortel péché.
(Charles BAUDELAIRE, *Les Fleurs du Mal, Le Voyage.*)

Mais défions-nous surtout de tout pharisaïsme, et parce que nous avons reçu quelques lumières spirituelles, n'agissons pas comme si nous étions en dehors des turpitudes et du péché !... En raison des « croisements » qui se sont opérés depuis la sortie du Paradis, n'oublions pas que nous sommes tous *à la fois* fils de Caïn et fils de Seth, « fils du diable » et « fils de Dieu »... Et, participant ainsi du péché collectif de l'humanité adamique, nous portons

en plus (ou « en moins ») la totalisation personnelle de nos actes et de nos pensées.

> « Tout ce que nous sommes est le résultat de ce que nous avons pensé. Si un homme parle ou agit avec une mauvaise pensée, la souffrance le suit comme la roue suit celui qui tire la charette... Si un homme agit ou parle avec une pensée pure, le bonheur le suit, comme une ombre qui ne le quitte jamais... » (Extrait des *Dhammapada* réputés avoir été prononcés par le Bouddha.)

Certains aspects de la Réforme ont poussé le pessimisme jusqu'à des excès qui ne pouvaient engendrer que le désespoir :

> « La Parole de Dieu atteste que la raison, le cœur et la volonté de l'homme naturel, non régénéré, ne sont pas seulement détournés de Dieu, mais tournés contre Dieu, vers tout ce qui est mal, et foncièrement dépravés. De plus, l'homme n'est pas seulement infirme, faible, inapte et mort au bien, mais encore si lamentablement perverti, empoisonné et corrompu par le péché originel, que, par nature, il est entièrement mauvais, rebelle à Dieu, ennemi de Dieu... » (LUTHER, *Solida declaratio*, trad. A. Jundt.)

> « Le libre arbitre est mort »

écrit-il dans les *Actes de la dispute de Leipzig* (1519). Pour Luther, la volonté de l'homme est l'esclave du péché et de Satan, l'homme est radicalement *passif* sans la grâce qui le justifie... A ce point de désespoir, on touche au péché contre l'Esprit, car jusqu'à l'heure de la mort, tout homme peut espérer et mériter le salut. On sait aussi combien cette doctrine de la prédestination a coloré dans le catholicisme le Jansénisme du XVIIe siècle.

En fait, partout, toujours, en ce monde et en nous-même, règne le *mélange* du Mal et du Bien, des Ténèbres et de la Lumière...

> La vision de l'être emplit les yeux de l'homme,
> un mariage obscur sans cesse se consomme
> De l'ombre avec le jour ;
> Ce monde, est-ce un éden tombé dans la géhenne ?
> Nous avons dans le cœur des ténèbres de haine
> Et des clartés d'amour...
> (Victor HUGO, *Les Contemplations*, Pleurs dans la Nuit.)

De nos jours, ce serait plutôt le contraire du Jansénisme qui règnerait chez les Chrétiens ! La morale la plus « permissive » y voisine curieusement avec un scientisme de fait où seules sont invoquées les lois physiques du monde matériel et la confusion agnostique des diverses sociologies, « psychologies », et psychanalyses. Pour avoir ricané de l'astrologie traditionnelle et cessé de croire que nous étions *accordés*, mais *libres*, par rapport aux astres, les hommes sont aujourd'hui tombés dans le *déterminisme* des lois physiques, biologiques, génétiques, etc., et dans la tyrannie du « subconscient ». C'est l'involution agnostique de la notion de causalité... Et à ce déterminisme étouffant, nous n'avons qu'une notion vague, informe, confuse (et anti-scientifique !) à opposer : le *hasard*. Joli progrès !

A la conception du Temps qualifié qui englobe à la fois les *inclinations* du ciel physique et la *liberté* de la Providence, nous avons substitué deux fantômes : l'Histoire, à laquelle on peut tout faire dire, qui n'enseigne rien, et n'est que la chronologie de nos turpitudes ; et le sens de l'Histoire qui est une eschatologie *inversée*, la fuite en avant vers un mieux être fallacieux, la courbe finale de notre Chute que nous baptisons « Progrès ».

Et en fin de course, quand notre « temps » s'achèvera, les hommes se diviseront en deux catégories : ceux qui, après être tombés dans le temps, *tomberont hors du temps* dans les « Ténèbres extérieures », et ceux qui, sortis du Temps, réintégreront l'Eternité. Voilà en définitive *l'enjeu de notre liberté dans ce temps, dans ce Cycle...*

> « Théorie de la vraie civilisation : elle n'est pas dans le gaz, ni dans la vapeur, ni dans les tables tournantes. Elle est dans la diminution du péché originel. » (Charles BAUDELAIRE, *Mon cœur mis à nu.*)

7. La Réintégration

On a bien compris que c'est volontairement que nous avons donné à ce chapitre sur la Chute et la Réintégration une place centrale dans cet ouvrage. La connaissance de la cyclologie, du devenir réel de l'Humanité, serait une chose abstraite, même absurde, si nous ne pouvions situer notre condition individuelle dans sa géante architecture et si nous ne comprenions pas que le processus de l'involution collective comprend, ontologiquement, celui de la possibilité de notre « remontée » individuelle vers l'Etat Primordial.

> « Le fond du Paradis ou de l'idée de Paradis, c'est l'union à Dieu dès la vie présente, c'est-à-dire la Détresse infinie du cœur de l'homme, et l'union à Dieu dans la vie future, c'est-à-dire la Béatitude. Le mode en est infinitivement inconnu et indevinable, mais on peut jusqu'à un certain point contenter l'esprit par l'hypothèse fort plausible d'une *Ascension éternelle,* ascension sans fin dans la Foi, dans l'Espérance, dans l'Amour... » (Léon BLOY, *Celle qui pleure,* III.)
>
> « Loi de la montée, résumée dans le mot *aspiration.* Les choses *aspirent* avec un violent désir à une existence plus haute, et cette existence se tend vers elle et les aspire. La création est aspirée par la vie divine vers laquelle il entraîne le monde, s'il est fidèle à sa loi. Mais il le maintient avec lui dans le gémissement tant qu'il persévère dans sa « vanité », c'est-à-dire tant qu'il reste ce qu'il est sans bouger de place. » (Raymond CHRISTOFLOUR, *La drachme perdue,* p. 145.)

Seul (avec une partie des anges) de toutes les existences créées, *l'homme n'est pas innocent.* C'est pourquoi Dieu, en sa miséricorde, a placé devant lui-même une *échelle salvatrice,* un recours providentiel. C'est pourquoi l'homme seul a dans la Création, et même aujourd'hui au plus « noir » de son involution, la *liberté* de choisir entre le déterminisme et la Providence, entre la « Pesanteur » et la « Grâce », comme disait Simone Weil.

Mais ce choix ne peut s'effectuer qu'à un certain niveau de conscience... Combien, parmi les *« hommes du torrent »*, comme disait Louis-Claude de Saint-Martin,

savent faire le *silence* en leur âme pour qu'y entre un peu de *Lumière ?* Car selon l'imprescriptible loi de l'analogie « verticale », c'est d'abord le temple de l'âme qu'il faut illuminer avant que s'éclaire celui du Ciel.

> « La connaissance de l'homme est le commencement de la perfection ; la connaissance de Dieu est la consommation. » (Fragment gnostique cité par Hippolyte de Rome : *Philosophoumena* V, 6.)

Ce *discernement des esprits* dont a magnifiquement parlé saint Paul est la fonction essentielle de l'intelligence humaine : c'est le discernement entre le Réel et l'illusoire, entre le Permanent et l'impermanent. L'homme doit exercer sa volonté à séparer en lui ce que les hindous appellent l'Atmâ et la Mâyâ. La concentration contemplative ou « union intuitive » du mystique est « l'union » de la Mâyâ à l'Atmâ, c'est l'opération par laquelle le transitoire qui est autour de nous et qui est nous, « monte » et se fond dans le Permanent, dans le Réel stable et divin. Au-delà de la trajectoire de tous les cycles, il existe un Point pur qui en est le Centre. Le fait de se *situer* dans la mouvance incessante de nos cycles — biologiques, historiques, cosmiques — est la première étape ; la seconde doit être de fixer notre regard sur ce qui fonde tout devenir cyclique : la Source, le Moyeu de la Roue cosmique, le Centre divin.

> « Trente rayons convergent au moyeu
> mais c'est le vide médian
> qui fait marcher le char...
> Le retour est le mouvement du Tao,
> Tous les êtres sont issus de l'Etre...
> Atteins à la suprême vacuité
> Et maintiens-toi en quiétude,
> Devant l'agitation fourmillante des êtres,
> Ne contemple que leur retour ;
> Les êtres divers du monde
> Feront retour à leur racine.
> Faire retour à la racine, c'est s'installer dans la quié-
> [tude ;
> S'installer dans la quiétude, c'est retrouver l'ordre ;
> Retrouver l'ordre, c'est connaître le constant ;
> Connaître le constant, c'est l'Illumination... »
> (*Tao Tö King* XI, XL et XVI, Gallimard, 1967. Trad. Liou-Kia-hway.)

Au-dessus de tous les « secrets », « techniques » et « initiations », importe d'abord le désir de pureté et la sérénité intérieure faite de lucidité à l'égard de soi-même, mais aussi d'*acceptation* de notre condition terrestre. De même que le Temps est l'*échelle* qui nous permet de remonter vers l'Etat Primordial perdu, l'Espace et plus particulièrement *la matière*, aussi contraignante soit-elle, est, potentiellement, l'instrument de notre salut : la matière est le *filet* que Dieu tendit sous l'homme en *chute* pour lui permettre de stopper cette chute et, par le travail et la souffrance, à condition que ceux-ci soient acceptés, de *remonter* vers la perfection perdue... Mais l'homme déchu et provisoirement « sauvé » par la matière, a la *liberté* soit de remonter les mailles du filet, soit de passer au travers, vers l'abîme de sa seconde mort adamique, cette fois définitive (le Shéol dont parle le Christ dans l'Evangile).

D'où le caractère *ambigu* de cette « prison matérielle », à la fois « salaire » logique de notre désobéissance, et instrument de rédemption. D'où l'erreur des manichéismes qui assimilent en bloc la Matière au Mal et à Satan. La matière peut être le pire comme le meilleur. Selon l'usage, « épicurien » ou chrétien, que nous en ferons, nous serons perdus ou sauvés. Mais pour les « Eveillés » la matière est le sol sur lequel nous *devons* nous appuyer pour rejaillir vers le Ciel !

La matière n'est donc pas *en soi* rédemptrice, mais elle peut devenir outil de notre salut si nous savons utiliser à bon escient, dans la patience et l'acceptation, la souffrance qu'elle nous procure. Ceci n'a rien à voir avec une attitude masochiste ; il n'est pas question d'*aimer* la souffrance mais d'en faire bon usage, d'en faire un usage *purificateur*.

> « L'extrême grandeur du Christianisme vient de ce qu'il ne cherche pas un remède surnaturel contre la souffrance, mais un usage surnaturel de la souffrance... » (Simone WEIL, *La pesanteur et la grâce*, Plon 1948, p. 94 ; 10. 18 1962, p. 86.)

> « La simple vérité catholique est qu'il faut absolument souffrir pour être *sauvé*, et ce dernier mot implique une *nécessité* telle que toute la logique humaine mise au service de la métaphysique la plus transcendante ne saurait fournir l'idée (...) La Douleur ! Voilà donc le grand mot ! Voilà la solution de toute vie humaine sur la terre ! le tremplin de toutes les supériorités, le crible de tous les mérites, le critérium infaillible de toutes les beautés morales ! On ne veut absolument pas comprendre que la douleur est nécessaire. Ceux qui disent que la douleur est utile n'y comprennent rien. L'utilité suppose toujours quelque chose d'adjectif et de contingent, et la douleur est *nécessaire*. Elle est l'axe vertébral, l'essence même de la vie morale. L'amour se reconnaît à ce signe et quand ce signe lui manque, l'amour n'est qu'une prostitution de la force ou de la beauté. Je dis que quelqu'un m'aime lorsque ce quelqu'un accepte de souffrir par moi ou pour moi. Autrement ce quelqu'un qui prétend m'aimer n'est qu'un usurier sentimental qui veut installer son vil négoce dans mon cœur (...) En nous déclarant membres de Jésus-Christ, l'Esprit-Saint nous a revêtus de la dignité de Rédempteurs et lorsque nous refusons de souffrir nous sommes exactement des simoniaques et des prévaricateurs. Nous sommes faits pour cela et pour cela seul. Lorque nous versons notre sang, c'est sur le Calvaire qu'il coule et de là sur toute la terre. Malheur à nous par conséquent si c'est un sang empoisonné ! Lorsque nous versons nos larmes qui sont « le sang de nos âmes », c'est sur le cœur de la Vierge qu'elles tombent et de là sur tous les cœurs vivants... » (Léon BLOY, *Dans les Ténèbres*. IX.)

La douleur est la marque même de notre *exil* dans la matière.

> « La matière n'est pas le mal ni l'obstacle. Elle est la servante aveugle, qui peut aider au meilleur et au pire. » (Raymond CHRISTOFLOUR, *La Drachme perdue*, p. 90. 91.)

> « Qu'est-ce que la douleur, sinon un sentiment de résistance à la division et à la destruction ? » (Saint AUGUSTIN, *Du libre arbitre* III. XXIII, 69.)

Elle *révolte* les uns, *éveille* les autres à la lumière supérieure des réalités spirituelles.

> « Souffrir passe, avoir souffert ne passe pas... » (SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT JÉSUS.)

> Soyez béni mon Dieu qui donnez la souffrance
> Comme un divin remède à nos impuretés
> Et comme la meilleure et la plus pure essence
> Qui prépare les forts aux saintes voluptés...
> (Charles BAUDELAIRE, *Les Fleurs du mal*, Bénédiction.)

L'homme contemplatif ayant fait silence en lui, ayant par une volonté patiente réduit son *moi* dans un état d'*attente* et de *sérénité*, peut enfin espérer s'ouvrir au *soi*, à ce principe transcendant et permanent dont l'être manifesté, l'être humain, n'est qu'une modification transitoire et contingente. Il pourra ainsi espérer gravir à rebours quelques-uns des échelons que son état d'être manifesté lié à l'involution de l'humanité lui avait fait descendre. Ainsi, mû par le travail antérieur du Jugement, de la Volonté et de l'Action intérieure, le *moi* renonce à toutes les formes extérieures, physiques, psychologiques et intellectuelles de sa liberté pour ne s'ouvrir qu'à la forme la plus haute, et la plus efficace en définitive, de celle-ci : l'ouverture entière à la Volonté divine, le *oui* prononcé devant Dieu, l'Acte d'Amour par excellence.

La créature créée « à l'image de Dieu » *imite* le geste *libre* du Créateur. De même que la création n'est ni « automatique », ni « obligée », mais est l'effet d'un don d'Amour gratuit, notre obéissance au Créateur ne peut être aussi que l'effet d'un don gratuit. C'est justement ce qui en fait la valeur spirituelle. Une foi fondée sur la *nécessité* ou la *peur* est une pauvre foi ! Une religion (au sens étymologique du terme) fondée sur quelque chose d'autre que l'Amour n'est pas une véritable religion.

> « L'homme a un moyen de guérir, tandis que le Diable n'en a pas ; car lorsque la divine Providence sut qu'il ne subirait pas victorieusement l'épreuve, Elle lui a fait pousser de la terre toutes sortes de médicaments pour résister à la propriété étrangère introduite en lui, à la fois par les étoiles et par les éléments ; et au cœur, Dieu a donné comme remède Son Verbe sacré. Il a voulu que le cœur se plongeât dans le Verbe et grâce à la force du Verbe pût rejeter la souillure étrangère introduite en lui (...) Il lui donna le Verbe promis de son plus profond amour afin de l'accompagner dans l'être des essences du monde céleste pour une Alliance certaine dans laquelle Adam et ses enfants devaient avoir foi et confiance, espérant que, lorsque ce temps serait accompli, Il les réintroduirait dans ce Verbe incarné avec l'introduction de l'être saint hors de la mort en traversant le glaive de feu et, par ce glaive d'un jugement, nettoierait cette fausse concupiscence et les introduirait comme des anges de Dieu à la place de Lucifer déchu : tel est le mystère de l'ange et du glaive du Paradis. » (Jacob BOEHME, *Mysterium Magnum* XXIV.)

Dieu ayant laissé l'homme primordial *libre* de s'éloigner de Lui, donc du Pôle divin de Vérité, de Vie et de Lumière, parce qu'Il est en même temps la Source de toute Bonté, offre à l'homme déchu, au cours des temps, donc au long de son involution, des « échelles » divines pour qu'il puisse remonter vers la Lumière et *réintégrer* son Etat primordial : ce sont les envoyés divins, les grands « Missionnés », les fondateurs de religions, et parfois de véritables « avataras » du Verbe, qui ont tous pour fonction de ramener l'involution spirituelle de l'humanité parfois trop rapide et cahotique (en particulier à la fin de chaque Ere zodiacale) dans l'harmonie de la Loi des Cycles...

A l'entrée de la dernière Ere, celle des Poissons, l'humanité ayant alors besoin non pas seulement d'un « redressement » partiel, mais d'une rédemption totale, la Monade suprême dépêche sur Terre le Logos divin Lui-même : pour la première fois dans l'histoire du monde, le Verbe divin, Seconde partie de la Trinité, s'incarne dans le corps d'un homme sans cesser d'être Dieu, mais en assumant totalement Sa condition d'homme. Il se fait « pêcheur d'hommes » et accomplit le Sacrifice suprême du Golgotha en immolant, à travers l'acceptation de la plus extrême souffrance, le corps humain qu'Il avait revêtu par Amour. Il est le Nouvel Adam qui répare la faute du premier.

> « En effet, de même que par désobéissance d'un seul, tous les autres ont été constitués pécheurs, de même par l'obéissance d'un seul, tous seront constitués justes... » (Saint PAUL, *Romains* V. 19.)

Et, — c'est là que nous retrouvons la *liberté* fondamentale de l'homme — de même que l'homme primor-

dial *pouvait* ne pas enfreindre les lois divines, l'homme déchu de la Fin des Temps peut à sa guise utiliser ou non au profit de son salut la divine Opération de Magie blanche que son Créateur a mise en Œuvre par la Rédemption, par le mystère du sacrifice humain du Verbe divin, incarné comme lui dans la chair obscure, puis *ressuscité* dans la Lumière originelle.

Devant Dieu, l'homme primordial, comme celui de la fin du Cycle, demeure *libre*. Seul l'homme qui *refuse* la Lumière divine (et cela souvent au nom d'une conception aberrante de la « liberté ») *s'enchaîne* lui-même par les liens matériels et démoniaques de ses désirs, s'acheminant ainsi vers le pôle absolu de la « Non-Lumière », vers le Non-être, vers les « Ténèbres extérieures » créées par les anges déchus, qu'à l'extrême limite il peut aller rejoindre après sa mort physique...

La totalité de la manifestation (*Emanation-Création-Chute-Réintégration*) peut être envisagée sous les espèces d'une gigantesque et double *opération alchimique* : le Créateur infiniment parfait *crée* dans le *blanc* de la Lumière divine un Cosmos et des créatures que par totale générosité il dote de libre arbitre. Certaines de celles-ci s'éloignent de cette Lumière et détruisent en certains « lieux » l'harmonie première. Elles sont combattues par d'autres, restées fidèles : c'est l'œuvre au *rouge*, d'où découle qu'une certaine partie de la Lumière et de l'Energie divines involuées en Matière sert de réceptacle et de « filet » à ces créatures elles-mêmes involuées. C'est l'œuvre au *noir*. Mais dans cette situation (transitoire, bien que vécue avec souffrance par ces êtres enchaînés dans le Temps...) la mémoire de l'Etat primordial perdu continue de vivre dans les consciences plongées dans les Ténèbres de la Non-Lumière, et aide un certain nombre de celles-ci (alors que *toutes* sont « appelées ») à saisir les échelles spirituelles que leur Créateur leur tend à fins de « remontée » vers Sa Lumière : c'est ainsi que les Ténèbres deviennent pour ceux qui « répondent » la modalité même de leur progression, par la compréhension et l'Acceptation de la souffrance qu'elles procurent. Mais la sortie de cette œuvre au *noir* ne peut s'accomplir que par une *lutte* douloureuse et prolongée exercée à l'encontre de tout ce

qui par nature *s'oppose à la Lumière* et à la Grâce : c'est l'œuvre au *rouge*, qui voit à son terme s'écrouler les chaînes d'une matière, d'une prison qui tenait beaucoup à son prisonnier. La Pesanteur vaincue, alors peut s'accomplir (pour certains d'abord, pour tous peut-être à la fin des Temps, sauf hélas pour un petit nombre qui se seront obstinés à répondre *non*) la Réintégration dans le Père et Son ineffable Lumière : c'est l'œuvre au *blanc*.

Ainsi, du plus haut du Principe éternel au plus bas de l'Energie dévaluée en Matière la plus apparemment inerte, se déploie une gigantesque Echelle double par où les âmes se manifestent *libres* de descendre ou de monter. Le moteur de l'involution, c'est la perpétuelle et multiforme Tentation ; celui de la Réintégration, c'est l'Amour éclairé par cette « mémoire de Dieu » qu'exotériquement les religions ont pour tâche de rappeler aux hommes et qu'ésotériquement contient et conserve la Tradition initiatique.

> « La chaîne initiatique n'est pas faite pour *lier* l'être, mais au contraire pour lui fournir un appui lui permettant de s'élever indéfiniment et de dépasser ses propres limitations d'être individuel et conditionné... » (René GUÉNON, *Aperçus sur l'Initiation*, p. 231.)

Cette chaîne est une échelle semblable à celle de Jacob. Malheureux ceux qui la méprisent ou qui luttent contre les êtres spirituels qui la leur montrent ! Que d'énergies en cette Fin des Temps tournées obstinément vers ce *refus* de la Lumière ! Combien pitoyables, ces lutteurs ténébreux !

Pourtant *tous sont appelés !*

> « Les seuls démons sont hors de l'Eglise..., aucun être humain n'est exclu de la Rédemption... et même les plus ténébreux païens sont virtuellement catholiques, héritiers de Dieu et cohéritiers du Christ... » (Léon BLOY, *Méditations*. VII.)

Le chemin de l'Adoration est ouvert à tous. Il suffit de *savoir*, de *vouloir* et d'*aimer*, c'est-à-dire enfin de *connaître*, de *co-naître* en Dieu !

> « O Toi qui es parfait, Lumière de l'âme, Dieu suprême, mon aimé, mon âme et mon corps, Ensorceleur,

Tu as ensorcelé mon cœur ; j'ai trouvé la compréhension en méditant sur Ton monde !... » (Extrait du *Granth*, la Bible des Sikhs rédigée au XVI[e] siècle.

Au-delà de ce Temps et de cet Espace qui nous ont été impartis comme instruments de notre Réintégration, le Dieu d'Amour attend jusque dans notre ombre que les enfants prodigues que nous sommes reviennent enfin vers Sa Lumière.

CHAPITRE VI

De la sortie de l'Age d'Or à notre Age de Fer

« *Dans les espaces éternels*
Se voient de toutes parts les [*traces*
De l'écroulement des mondes... »
Livre des morts des anciens Egyptiens, chap. LXXVIII.

Notre XX[e] siècle étant le temps des bilans, des encyclopédies et de la convergence de savoirs hier souvent antagonistes, il apparaît aujourd'hui à des regards doués de synthèse que bien des aspects des plus récentes disciplines telles que la sociologie, l'ethnologie et l'archéologie confirment lumineusement ce qu'en d'autres termes formulait la Tradition par la bouche d'hommes aussi divers que Platon, Philolaüs, saint Augustin, Vico, Louis-Claude de Saint-Martin, Joseph de Maistre, Paul Le Cour ou René Guénon. De l'étude des folklores et des religions appartenant à des sociétés actuelles ou disparues se dégage la conviction de l'existence d'un fonds commun de psychologie, de spiritualité et de symbolisme qui atteste une origine commune. A mesure que l'on fouille, que l'on épure, que l'on remonte vers le passé, on commence à voir apparaître le visage même de l'Homme en tant qu'espèce *sapiens* et *homo religiosus*. Ce visage est celui de la religion éternelle issue de la Tradition Primordiale.

C'est en particulier dans le domaine de la connaissance

et de l'« utilisation » du Second Monde que se révèlent les analogies frappantes et souvent les identités qui relient les croyances les plus diverses, preuve que quels que soient les temps, les lieux, les races et les modes de vie, l'immense majorité des hommes, à la fois par tradition, par intuition spirituelle et par expérience mystique, « connaissait » ce domaine pourtant habituellement inaccessible aux sens. Partout on trouve le culte des hommes ayant après leur mort accédé au monde supérieur : culte des ancêtres et des Sages en Asie, des héros et des demi-dieux dans l'Antiquité, des saints dans le Catholicisme. Partout on trouve la connaissance de milliers d'êtres psychiques : génies, nymphes, sylphes, esprits, démons, anges, etc., qui occupent l'Echelle invisible entre le plan divin et le nôtre et qui parfois interviennent dans nos vies. Partout les cosmogonies et les cosmogénèses présentent de frappantes analogies. Il n'est pas jusqu'au plan divin proprement dit, le Premier Monde, celui du Dieu l'Un et de ses hypostases qui ne soit évoqué et nommé de façon parfois bien proche : les « Triades » les « Sagesses de Dieu » ou « Esprits saints », les « descentes du Verbe », les ébauches de l'Eucharistie, etc., bref tout ce que Simone Weil appelait les « intuitions préchrétiennes ».

Il est donc certain que nous aurons grand profit à interroger ces diverses traditions — qui épurées et synthétisées forment *la Tradition* — pour connaître un peu de notre « histoire » : si ce faisceau de croyances manifeste une étonnante cohérence quant à la connaissance de l'invisible et du divin, il ne pourra que nous apporter des lumières véritables sur ce dont les sciences expérimentales et rationalistes ne nous livrent qu'une faible, floue et intermittente image : notre protohistoire. Et non seulement nous ne voulons pas ici renvoyer science et Tradition dos à dos, mais nous prétendons qu'une vision cohérente du passé ne nous sera donnée que le jour où les protagonistes de l'une et l'autre disciplines cesseront de s'ignorer et mettront leurs richesses en commun. Il faudra pour cela que la science rationaliste abandonne au préalable le dogme orgueilleux du « Progrès » et du Transformisme, et, cessant de considérer les Ecritures traditionnelles et les « mythes » comme des mensonges ou

des « structures mentales » abstraites, condescende à les utiliser comme des hypothèses de travail. C'est cette attitude féconde qui par exemple a permis à Schliemann de retrouver Troie que les « positivistes » tenaient pour « légendaire » (mot qui pour eux signifiait « imaginaire »).

Mais certes les « murs du temps », ces cataclysmes cycliques qui à plusieurs reprises ont bouleversé le visage de la planète au cours de ce Cycle d'humanité, et qui constituent d'ailleurs un leit-motiv de ces traditions, expliquent la difficulté de l'entreprise et en particulier l'attitude réservée ou négative de disciplines qui ne s'appuient que sur des traces tangibles, celles-là même que ces « révolutions du globe » détruisent ou enfouissent pour la plupart à jamais.

Notre propos n'est pas en ce chapitre de tenter une synthèse complète des données que nous venons d'évoquer, travail qui nécessiterait un apport collectif et aboutirait à une encyclopédie volumineuse, peut-être illisible. Nous ne prétendons pas non plus reconstituer à nous seul le visage véritable de cette longue période avant l'*Histoire* — que nous appellerons ici protohistoire et non préhistoire, pour des raisons évidentes — où l'humanité déchue de son état primordial mais encore investie de prérogatives spirituelles dont nous n'avons aujourd'hui plus idée, subissait une lente involution dont notre « Histoire » représente, depuis six mille ans, l'aboutissement logique. Fidèle à ce mot d'*introduction* que nous avons eu la prudence de faire figurer dans le sous-titre de cet ouvrage, nous ne ferons dans ce chapitre que préciser le cadre de notre Cycle d'humanité considéré ici dans sa partie médiane, et ordonner un certain nombre de données mythiques et scientifiques dans cette lumière traditionnelle.

La première donnée cyclologique à définir est ici l'unité chronologique fondamentale : l'Ere précessionnelle. Et son fondement astronomique : la précession des équinoxes.

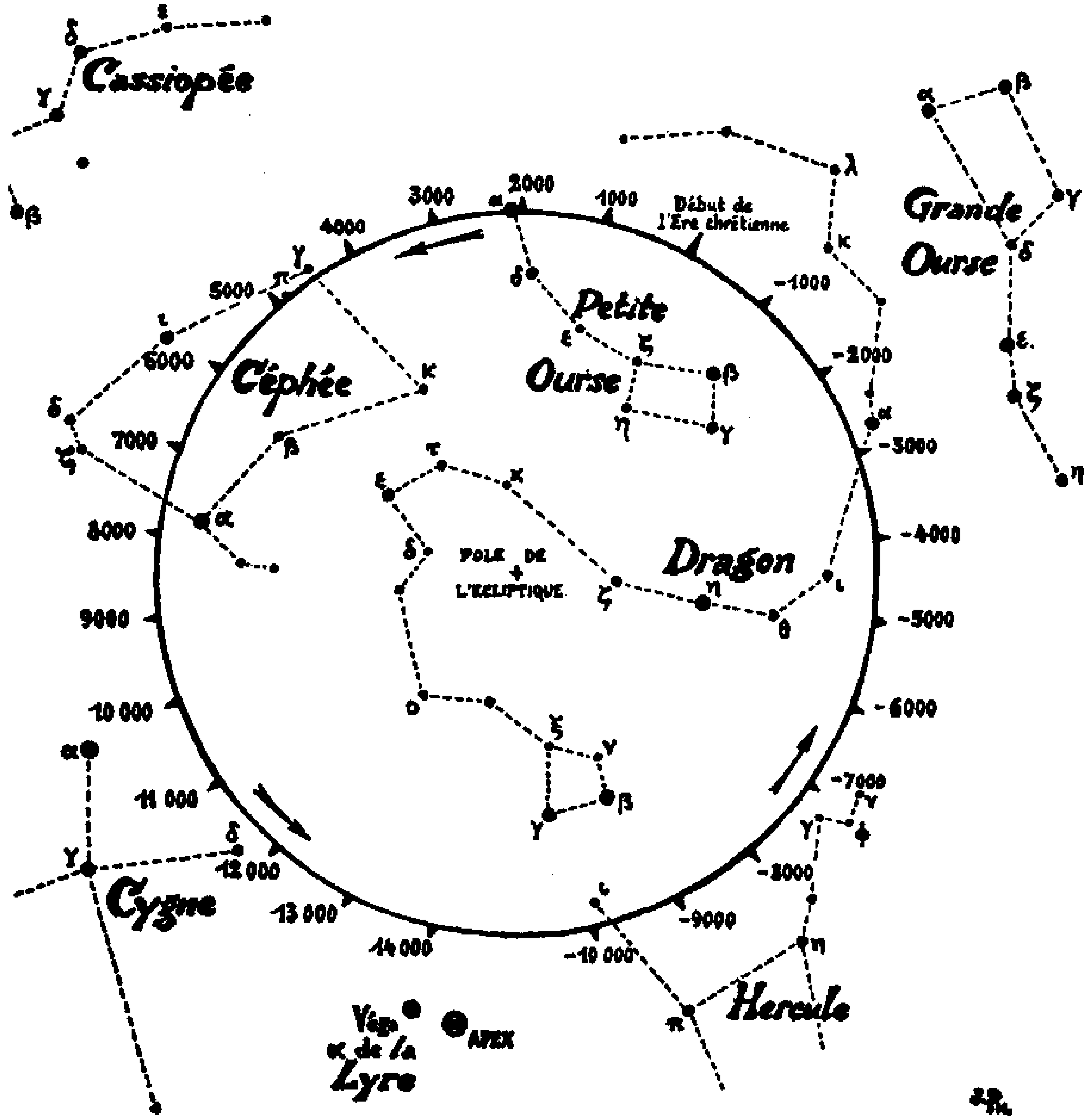
1. La précession des équinoxes

On sait que si la Terre tourne autour de son axe en 24 heures, et autour du soleil en 365 jours 1/4, sa rotation journalière ne s'effectue pas autour d'un axe perpendiculaire au plan de rotation annuel (l'écliptique), mais incliné sur ce plan de 23° 27'. Cet axe des pôles terrestres aboutit du côté du pôle nord à un point de l'apparente « voûte céleste » voisin de l'étoile α de la constellation de la Petite Ourse, que l'on a pour cela appelée l'Etoile Polaire. C'est cette inclinaison de l'axe des pôles par rapport à l'écliptique au centre duquel se trouve le soleil qui détermine l'inégalité du jour et de la nuit selon les saisons, notre hémisphère nord étant pendant l'automne et l'hiver incliné dans une direction opposée au soleil, et pendant le printemps et l'été incliné vers celui-ci. Jours et nuits ne sont égaux qu'au moment des équinoxes de printemps (21 mars) et d'automne (23 septembre).

Mais cette inclinaison des pôles n'est pas fixe par rapport à la sphère des étoiles. Tout en gardant la même inclinaison par rapport au plan de l'écliptique (à part une légère variation périodique appelée *nutation*), la Terre est animée d'un troisième mouvement cyclique : elle se comporte comme une toupie et voit l'axe de ses pôles accomplir un vaste mouvement de giration autour de la perpendiculaire à l'écliptique, en 25.920 ans (valeur moyenne).

La première conséquence est que si α de la Petite Ourse est actuellement notre Etoile Polaire, elle ne l'a pas toujours été et ne le sera plus dans quelques siècles. Dans l'hypothèse où ce phénomène est constant, l'étoile Véga de la constellation de la Lyre a été notre Etoile Polaire il y a environ 14.000 ans et le redeviendra dans environ 12.000 ans. Il y a 5.000, puis 4.000 ans, ce sont deux étoiles du Dragon qui ont joué le même rôle.

La deuxième conséquence est un continuel et lent déplacement du plan de l'équateur terrestre par rapport au plan de l'écliptique, c'est-à-dire de la ligne des nœuds qui réunit les points vernal (équinoxe de printemps) et automnal (équinoxe de septembre). Ainsi le point où le soleil vu de la Terre le 21 mars se projette sur la sphère des étoiles se déplace d'année en année, avançant le long



Trajectoire du pôle céleste sur la voûte stellaire au long d'un cycle précessionnel de 25.920 ans. On voit que, au cours de la dernière « Grande Année » de 12.960 ans, le rôle de « l'étoile polaire » a été successivement tenu par des étoiles des constellations de la Lyre, d'Hercule, du Dragon, puis de la petite Ourse, et qu'il le sera pour le début du prochain Cycle par les constellations de Céphée et du Cygne.

de l'écliptique à raison de 50 minutes d'angle par an, d'un degré tous les 72 ans, et d'une rotation complète en 25.920 ans. Au temps de Sumer, au troisième millénaire avant Jésus-Christ, le soleil se projetait le 21 mars dans la constellation du Taureau ; au temps du Christ entre les constellations du Bélier et des Poissons ; aujourd'hui ce point vernal se situe entre les constellations des Poissons et du Verseau.

Nous disons bien *constellations* et non *signes*, car il ne faut pas confondre le *zodiaque stellaire* composé de la suite des constellations de longueurs inégales situées le long de l'écliptique, avec le *zodiaque solaire*, qui est la division égale en douze secteurs de trente degrés de la zone céleste voisine de l'écliptique. Le zodiaque solaire est *fixe par rapport aux équinoxes et aux solstices* et se trouve donc lié aux *saisons*, aux rapports étroits de la Terre avec le soleil et le système solaire. Zodiaques stellaire et solaire n'ont « coïncidé » qu'au début de l'Ere chrétienne, car c'est là que l'on a attribué aux *signes* solaires le nom des *constellations* stellaires qui leur correspondaient alors. Deux mille ans plus tard, signes et constellations ne coïncident plus, ce qui est logique puisque les deux ne désignent pas les mêmes notions. Mais on peut trouver que cette communauté d'appellations est fâcheuse car elle est la source de constantes confusions, et en particulier de critiques malveillantes de la part de scientifiques qui accusent les astrologues de « retarder » aujourd'hui d'un signe ! Nous nous en sommes expliqué en notre premier chapitre. Il y a longtemps que la cause est entendue chez ceux qui *pratiquent* à la fois l'astrologie et l'astronomie.

La science officielle prétend que le phénomène de la précession des équinoxes n'a été découvert que par Hipparque en l'an 128 de notre ère, et qu'il a fallu attendre le XVIIe siècle pour en obtenir une mesure rigoureuse. Or l'étude du symbolisme religieux des civilisations de l'Antiquité montre au contraire (R.A. Schwaller de Lubicz l'a prouvé pour l'Egypte en particulier) que les Anciens connaissaient non seulement la réalité astronomique du phénomène, mais l'importance sociale et religieuse de celui-ci. En effet, on sait maintenant (et Paul Le Cour et

Schwaller de Lubicz ont été parmi les premiers à mettre ceci en lumière) que chaque fois que le point vernal passe d'une constellation zodiacale à une autre, c'est-à-dire $\left(\frac{25.920}{12}\right)$ tous les 2.160 ans environ,

« il se produit une transformation sociale et religieuse, en rapport avec le nouveau signe. » (Paul LE COUR, *L'Ere du Verseau*, 5e édition, Omnium Littéraire, 1971, p. 77.)

Il s'agit là d'une donnée fondamentale, fondée sur la Tradition et recoupée par l'analyse historique, de cette science des Cycles du Temps qualifié qu'était autrefois l'Astrologie religieuse. Et en effet, le séjour du point vermal dans un signe stellaire, c'est-à-dire au cours d'un *mois précessionnel* de 2.160 ans (l'année précessionnelle étant de 25.920 ans) *qualifie* les civilisations qui y sont plongées.

> « Ces mois précessionniques désignent le *Grand Neter du culte* dont l'influence colore tous les autres principes. Or c'est toujours *Noun*, l'état (ou l'Océan) primordial indéterminé, qui reçoit l'impulsion caractéristique de l'influence céleste, variable suivant le mois précessionnique.
>
> « Ainsi la préhistoire pharaonique fut dominée par les Gémeaux, *Shou* et *Tefnout*, dont la nature consiste à séparer le Ciel de la Terre, ce que l'on a traduit par les « deux couronnes » de l'Empire encore dualisé. Il y avait alors le royaume du Sud avec sa capitale double *Nékhen* et *Nékheb*, et le royaume du Nord avec sa capitale double *Dep* et *Pé*. Les vestiges de cette période révèlent un caractère duel et c'est très certainement à cette époque que fut révélé le mystère héliopolitain de dualisation primordiale.
>
> « Sous l'Ancien Régime, à Memphis, ce fut la domination de *Hap*, le Taureau, qui précipita le Feu céleste sous forme terrestre. Le Taureau grand *Neter* de la période historique qui s'étend de l'an 4380 jusqu'à 2200 avant J.C., commande également la civilisation crétoise.
>
> « Depuis le Moyen Empire jusqu'au début de notre ère christique, ce fut la domination d'*Amon* le Bélier. Et c'est à Thèbes, sous la prédominance d'*Amon*, que le Feu générateur sera « extrait » — pour ainsi dire — de sa gangue terrestre, *Khonsou, grâce à Djéhouty* (*Thot*), maître d'Hermopolis... » (R.A. SCHWALLER DE LUBICZ, *Le Roi de la Théocratie pharaonique*, Flammarion 1961, p. 216-218.)

Dès 1930, dans sa jeune revue *Atlantis*, donc avant que ces travaux de Schwaller de Lubicz fussent publiés, Paul Le Cour avait attiré l'attention sur ce sujet, qu'il devait longuement traiter dans son ouvrage magistral *L'Ere du Verseau*, auquel nous renvoyons notre lecteur, en particulier aux pages 97 à 127 de la cinquième édition de 1971.

Il n'est donc pas d'investigation traditionnelle quant au symbolisme religieux de l'Antiquité et de la Protohistoire qui puisse désormais se passer de cette arme philosophique privilégiée qu'est la connaissance de la précession.

Mais ici une remarque s'impose aussitôt : cet état actuel de la Terre inclinée sur le plan zodiacal de l'écliptique semble, selon les données non seulement des traditions mais aussi des sciences, ne pas avoir toujours existé dans un passé d'ailleurs mal défini. On nous parle çà et là non seulement d'un temps où la Terre, sans saisons, tournait selon un axe perpendiculaire à ce plan, mais aussi de brusques retournements de son globe, le pôle Nord prenant la place du pôle Sud, et inversement... Ce qui, évidemment, par les convulsions telluriques et le balayage des terres par les océans, devait détruire toute vie pour des millénaires. Certes il serait ici passionnant d'échafauder des hypothèses quant aux agents cosmiques de ces super-cataclysmes : passage d'un astre errant à proximité, etc. Mais nous sortirions de notre sujet.

Ainsi Platon s'étend longuement dans *Le Politique* (269, 271) sur le souvenir immémorial d'une

> « interversion pour le soleil et les autres astres de leur coucher et de leur lever... »,

ce qui dans la mythologie est lié à l'épisode de l'intervention de Zeus en faveur d'Atrée (voir l'*Oreste* d'Euripide, 988), mais aussi, en ce qui nous concerne, à cette tradition exprimée presque partout de façon plus ou moins allusive d'un renversement des pôles : si nous nous référons à la chronologie hindouiste, la seule qui soit vraiment précise, il se pourrait qu'un tel « accident » coïncidât avec le passage d'un Cycle d'Humanité (64.800 ans) à un autre, ou plus vraisemblablement d'un Kalpa (907.200 ans) au Super-Cycle suivant...

Plus fréquentes encore sont dans les traditions des allusions à un Age d'Or assimilé à un Printemps éternel, les saisons n'ayant commencé à se différencier qu'après la Chute. Dans cette perspective, on est amené à penser que cette dernière a été accompagnée de cette inclinaison des pôles que nous connaissons, de l'inégalité des jours et des nuits, et du début du phénomène de la précession. Remarquons combien dans une conception traditionnelle l'importance *planétaire* qu'a eue la désobéissance adamique *s'accorde* avec un tel « accident », dans une unité symbolique transcendante.

2. **Le Cycle involutif de l'humanité**

Que l'on prête ou non crédit à cette hypothèse d'une inclinaison des pôles consécutive à la Chute, c'est en tout cas à partir de cette « rupture » fondamentale que prend effet la précession des équinoxes en tant que *qualification* des Eres successives de 2.160 ans échelonnées au long du Cycle. Car le Cycle d'humanité, en tant que « structure », « cadre », « ossature » autonome, ne commence vraiment qu'à la sortie du Paradis primordial : en l'Age d'Or le « Temps » en sa plénitude était plus proche de l'Eternité que de la *durée*. En sortant du Paradis, *nous sommes tombés dans le temps*, et notre « fuite en avant » n'est que notre Chute, uniformément accélérée... Nos instruments de mesure sont les signes de notre angoisse. Un être qui vit en harmonie avec le milieu où il s'épanouit n'a pas besoin de bracelet-montre. La course des astres lui suffit. Le vieillissement n'est vécu par lui que comme un bienheureux mûrissement. Il participe à la musique des sphères... Par notre course haletante nous avons brisé les liens profonds et subtils qui nous liaient à la source harmonieuse du Temps.

On comprend dès lors que si nous voulons figurer la place de ce Paradis « hors du Temps » dans un schéma chronologique du Cycle tout entier, sa durée symbolique soit représentée par la révolution complète et parfaite du

point vernal autour du zodiaque des constellations, c'est-à-dire par un cycle précessionnel de 25.920 ans. La durée de plus en plus courte des trois Ages suivants deviendra elle-même le symbole de l'*involution* spirituelle, par la partition du cycle précessionnel parfait en trois-quarts, moitié et quart de sa valeur totale.

A partir de la Chute, l'écoulement du temps devient perceptible et s'accélère psychiquement, la durée de la vie humaine présentant une diminution progressive (La durée fabuleuse de la vie des descendants d'Adam a certes dans la Bible valeur de symbole, mais est également en rapport avec une réalité). De même l'éloignement du Principe, de l'Arbre de Vie, se traduit par une occultation progressive du Centre spirituel suprême, du Paradis, qui, au début de l'Age d'Argent, est encore « vu » de l'extérieur. Cette involution traduit métaphysiquement le passage de l'essence à la substance, de l'unité à la multiplicité, et pourrait être représentée par le parcours hélicoïdal d'un mobile qui se déplacerait à vitesse uniformément accélérée du Centre de la manifestation à sa circonférence, pour autant qu'une image géométrique pourrait symboliser avec assez de force une notion aussi spirituelle.

Et le début de cette chute uniformément accélérée correspond d'abord à une emprise de notre être même par la matière. C'est après la Chute que commence l'histoire biologique de l'homo sapiens. Nos lecteurs informés des données essentielles de la paléontologie n'ont pu manquer de remarquer dès le premier examen de notre hypothèse graphique aux premières pages de ce livre et dans les pages suivantes que la « date » (déduite de la tradition vêdantique) que nous proposons pour cette Chute de notre humanité dans la matière, autrement dit sa naissance à la vie biologique au seuil de l'Age d'Argent, coïncidait avec l'âge attribué aux vestiges les plus anciens de l'homo sapiens : entre 35 et 40.000 ans (alors que dans notre hypothèse, nous sommes éloignés de ce « seuil » de trois « grandes Années » ou un cycle précessionnel et demi, soit de 38.880 ans).

Avant d'évoquer le devenir de l'humanité adamique pendant la Protohistoire, c'est-à-dire pendant les Ages d'Argent et d'Airain, nous voudrions ici réfléchir avec nos

lecteurs sur cette notion d'*involution* dont le moins que l'on peut dire est qu'elle n'est pas familière à l'homme du XXe siècle intoxiqué par la doctrine démagogique de « Progrès », si commode pour le transformer en mouton en marche vers l'abattoir collectif et le détourner de tout effort spirituel.

Quiconque a, par l'intuition spirituelle et l'étude désintéressée des traditions, retrouvé en lui sa spécificité proprement humaine ; c'est-à-dire pris conscience d'être une parcelle d'*esprit* enveloppé du psychisme de l'*âme* et immergé dans la matière du *corps* humain ; quiconque a ainsi retrouvé en lui cette présence de l'Esprit et perçu en lui la perte de toute une grandeur passée, d'un *état primordial* perdu ; quiconque connaît enfin sa nature d'être spirituel *involué*, ne peut que jeter un regard de profonde commisération sur les conquêtes uniquement *matérielles* de l'homme moderne. Non que l'empire de l'Homme Primordial sur les trois règnes de la planète ne fût pas *aussi* matériel dès l'origine, mais cette puissance démiurgique exercée par l'*homo religiosus* s'exerçait aux frontières du psychisme et de la pure spiritualité, par des voies dont nous n'avons plus idée aujourd'hui et dont seuls, en notre Age de Fer ou Age Sombre, les ascètes, les saints, les grands mystiques favorisés d'une grâce transcendante ont pu être, à notre insu, le reflet. Eux seuls ont pu vivre cette parole du Trismégiste :

> « L'homme est un vivant divin, qui doit être comparé non pas au reste des vivants terrestres, mais à ceux d'en haut, dans le Ciel, qu'on nomme dieux... » (*Corpus hermeticus*, traité X, 23.)

N'en déplaise à Pascal qui la compare à

> « un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement pendant le cours des siècles »,

l'Humanité, au cours de son existence, a témoigné de beaucoup plus d'oubli que de mémoire : si la *quantité* d'éléments analytiques de savoir semble de nos jours en particulier dépasser considérablement tout ce qu'avaient accumulé les civilisations qui nous ont précédées, la *qua-*

lité de la plupart de ces connaissances, issues de notre mentalité étroitement expérimentale, statistique et matérialiste, laisse terriblement à désirer puisqu'elle nous accable de renseignements qui ne trouvent d'applications que dans le domaine technique et nous laisse plus que jamais sur notre faim quant aux seules choses qui importent à un homme digne de ce nom, et qui ont trait à sa place sur la Terre et dans la Création, à son devenir individuel et collectif et à sa nature profonde considérée en son essence... Sur ces points précis, entre autres, le *déficit* est épouvantable et prend la forme d'une catastrophe intellectuelle et spirituelle dont nous n'avons pas lieu d'être fiers.

> « Nous avons fait de grands progrès dans la technique, mais nous sommes loin d'avoir progressé en science pure, en philosophie et en métaphysique. On peut même dire que nous avons considérablement rétrogradé. » (Paul Le Cour : *A la recherche d'un monde perdu,* pages 92-93.)

Il nous semble ici que l'on puisse nous poser la question suivante : le processus d'*involution* progressive loin du Principe spirituel qui caractérise notre Cycle d'Humanité a-t-il eu lieu dans les Cycles précédents ? Oui, mais d'une façon analogique et non identique et selon des modalités qui échappent à toute *répétition* servile, puisque nous pensons que cette involution concernait des êtres pré-humains appartenant à la couche supérieure (au point de vue de la psyché) du règne animal mais très différents de nous.

Car, en accord à la fois avec les données de la paléontologie et des allusions proférées à ce sujet par certaines tradition, il nous semble que, *en ce qui concerne la planète Terre* tout au moins, notre actuelle humanité est la première qui mérite ce terme d'*humanité,* en ce sens qu'elle est la seule dont chaque individu possède, contrairement aux représentants du règne animal, au-dessus du corps et de la psyché, cette parcelle d'*esprit,* émanée de l'Esprit divin qui fait de chacun de nous un « voyageur sur la Terre » issu des sphères célestes, et, par le vêtement de son corps matériel, particulièrement apte à *relier* le Ciel et la Terre.

Enfin, une dernière réflexion sur cette notion fondamentale d'*involution* nous semble ici souhaitable pour en aider la compréhension :

L'*involution* du Monde (du Troisième Monde de la manifestation sensible, pour être plus précis) peut être exprimée en termes de *thermodynamique,* et avant tout en termes de *déperdition de l'énergie,* celle-ci étant comprise comme la projection sur le Troisième Monde de la puissance de l'Esprit, du Noûs suprême.

Cette transformation progressive, insidieuse (et à la fin réversible) de l'*énergie* en *matière* (que l'on peut enfin exprimer aujourd'hui puisque la physique moderne a depuis le début du siècle retrouvé l'équation matière-énergie), cette transformation est pour nous vécue sous l'espèce d'un *drame* ; car nous sommes immergés en la matière. Or, si nous arrivons à surmonter cette déchirante dialectique, cette équation pour nous provisoirement irréversible ne peut que se fondre en la vision d'un *équilibre transcendant* : c'est à cette *sublimation* spirituelle que doit servir notre vie terrestre. Parvenus à ce point de vue, à-priorismes physiques comme métaphysiques doivent se rejoindre, et *Physis, Mathesis,* et *Meta-physis* ne sont plus que les perspectives différentes d'une même réalité : celle de l'unité suprême des principes et des phénomènes, et de l'inéluctabilité du processus suivant : l'Energie spirituelle *vit* son aventure dans le plan physique où nous assumons notre fonction de *lien,* d'*homo-religiosus* (qui relie) entre la Nature et Dieu ; cette Energie se transforme en Matière, apparemment « antagoniste » et « opposée » à l'*énergie-esprit.* Et, le Cycle achevé, l'incarnation humaine étant accomplie, la Matière retourne *avec nous* à l'Esprit par une explosion énergétique qui est la Fête eschatologique du cosmos !

C'est en partant d'un grand nombre de considérations semblables, comme de confrontations entre les textes traditionnels, la métaphysique des Nombres qui engendre les lois cycliques, et les enseignements les plus sérieux de la géologie, de la paléontologie et de l'ethnologie, que nous nous sommes permis de synthétiser nos convictions dans

les deux tableaux figurés dans les pages suivantes, et dont l'un déjà avait pris place au début de cet ouvrage.

Le tableau vertical qui occupe une page entière figure donc, selon les données générales des traditions, et les chronologies hindouistes et chaldéennes, l'échelonnement des quatre Ages de notre Cycle d'Humanité, dans la proportion de la Tetraktys inversée : 4-3-2-1.

Le tout se trouve rythmé par le Cycle fondamental de la précession des équinoxes, qui ramène le point vernal à la même position sur l'écliptique au bout de 25.920 ans. Le Cycle d'Humanité ou Manvantara comprend donc 2,5 cycles précessionnels. Vient ensuite la « Grande Année » de 12.960 ans, moitié du cycle précédent. (Le Manvantara comprend donc cinq Grandes Années.) Puis les « Eres » précessionnelles, qualifiées chacune d'un signe du zodiaque, et qui constituent l'unité cyclique de l'ensemble : le Cycle d'Humanité comprend donc 30 de ces « Eres » zodiacales de chacune 2.160 ans. Nous sommes dans la période de transition entre les Eres des Poissons et du Verseau ; l'Antiquité se déroule au long des Eres du Taureau et du Bélier ; enfin, nous posons comme hypothèse de travail que la fin de l'Atlantide est intervenue au début de l'Ere du Lion, environ 12.960 ans avant nous (ce qui recoupe de très près la datation platonicienne), et que, selon l'échelonnement traditionnel des civilisations occidentales, le temps compris entre la catastrophe atlantéenne et le début de l'Antiquité est occupé par l'essor des « colonies » post-atlantéennes dont les plus proches de nous ont été l'Egypte et la Celtide.

C'est jusqu'à présent ce schéma qui nous semble synthétiser le mieux les données de la Tradition, de la géologie et de l'archéologie, sans que nous nous dissimulions d'ailleurs les difficultés de détail et les incertitudes soulevées au passage.

On voit maintenant que dans le dessin de gauche qui a pour base la figuration classique du zodiaque, nous avons en quelque sorte « développé » la partie inférieure du tableau vertical et représenté sous la forme de « l'Horloge du Temps qualifié » si l'on peut dire, le dernier des 2,5 cycles précessionnels qui composent notre Cycle d'Humanité. En somme, le cadran zodiacal est parcouru par deux aiguilles : la grande est celle du cycle annuel de 365 jours 1/4 ; la petite est celle du cycle précessionnel de 25.920 ans. Comme la grande aiguille va 25.920 fois plus vite que la petite, nous n'avons représenté que cette dernière sur notre dessin, marquant l'« heure précessionnelle » de notre fin du vingtième siècle, à l'intersection des signes des Poissons et du Verseau.

Rappelons encore qu'il s'agit là du *zodiaque stellaire* composé de la suite des constellations échelonnées le long de l'écliptique et de longueurs assez inégales, ce qui explique que le passage du point vernal d'un signe stellaire à l'autre ne soit ni ponctuel ni instantané. C'est par analogie au *zodiaque solaire* qui détermine les saisons que nous avons divisé le Cycle précessionnel en secteurs de 30 degrés pour la commodité et l'intelligence de la figure.

Mais, quelle que soit la nature stellaire du zodiaque précessionnel l'existence d'un *rythme* très accusé de 2.160 ans n'en existe pas moins, et n'en colore pas moins toute l'histoire de l'humanité, aussi loin que nous puissions l'appréhender.

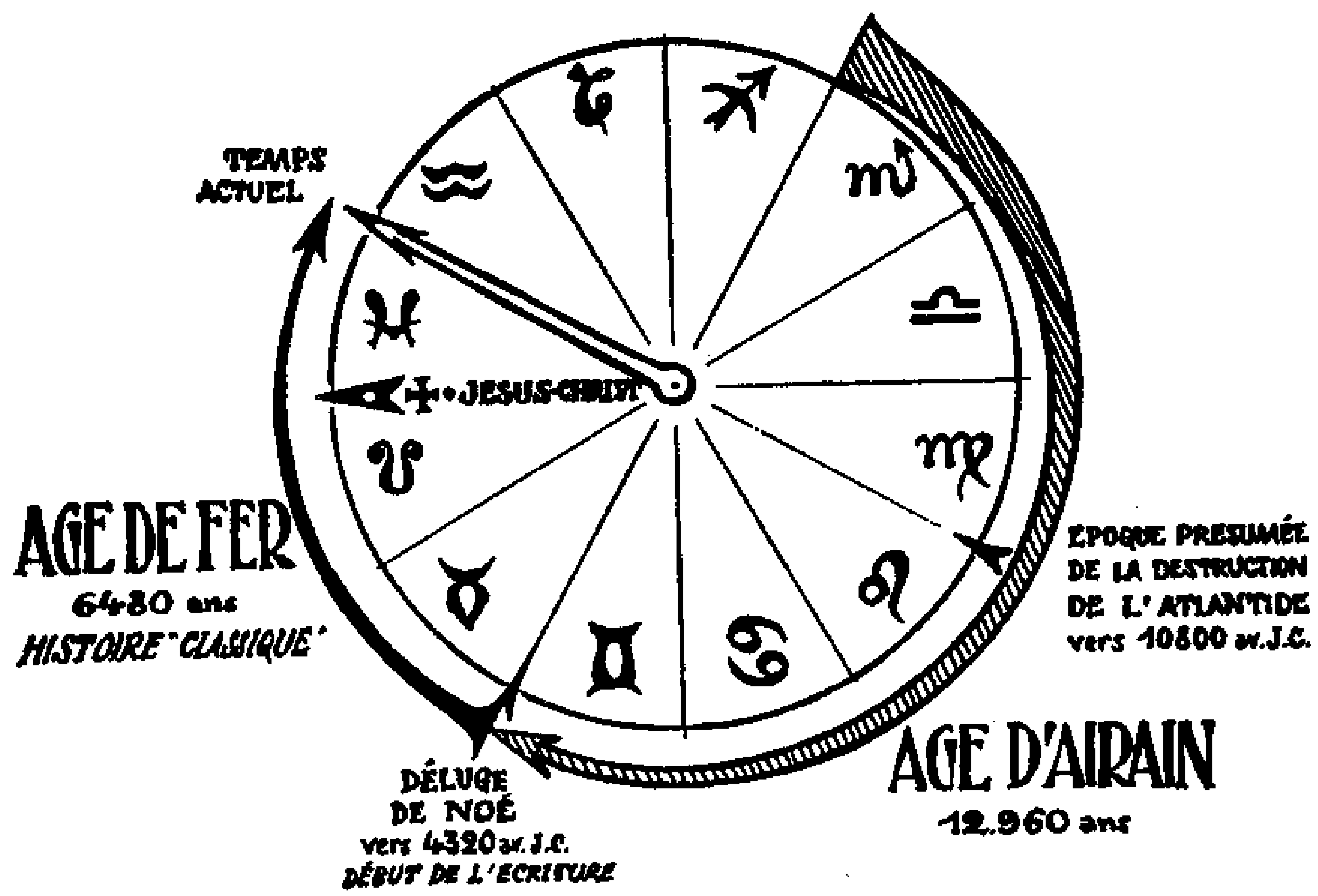
*
* *

LE CYCLE DE L'HUMANITE ACTUELLE OU CYCLE ADAMIQUE, SYNTHESE GRAPHIQUE DES TRADITIONS BIBLIQUE, GRECQUE ET HINDOUISTE

Tableaux pour notre hypothèse de travail

Le Cycle d'humanité s'étend sur 64.800 ans, soit :
2,5 cycles précessionnels de 25.920 ans.
5 « grandes années » de 12.960 ans.
30 « Eres » zodiacales de 2.160 ans.

L'HORLOGE ZODIACALE OU CYCLE PRECESSIONNEL DE 25.920 ANS



La précession des équinoxes y définit comme unité cyclique l'« Ere » de 2.160 ans.

Remarques :

1° Dans cette hypothèse synthétique, la catastrophe cyclique qui engloutit l'Atlantide intervient à la fin du second Cycle zodiacal ou précessionnel, à la fin de la quatrième « grande année », et au milieu du Troisième Age « d'Airain ». On ne peut que noter sur l'horloge zodiacale une redoutable « symétrie » entre ce temps et le nôtre.

2° L'Ere du Verseau, qui correspond très probablement, tout au moins quant à son début, au Millenium de l'Apocalypse, et dont la durée est inconnue, « même des anges », se trouve, en quelque sorte « hors Cycle ».

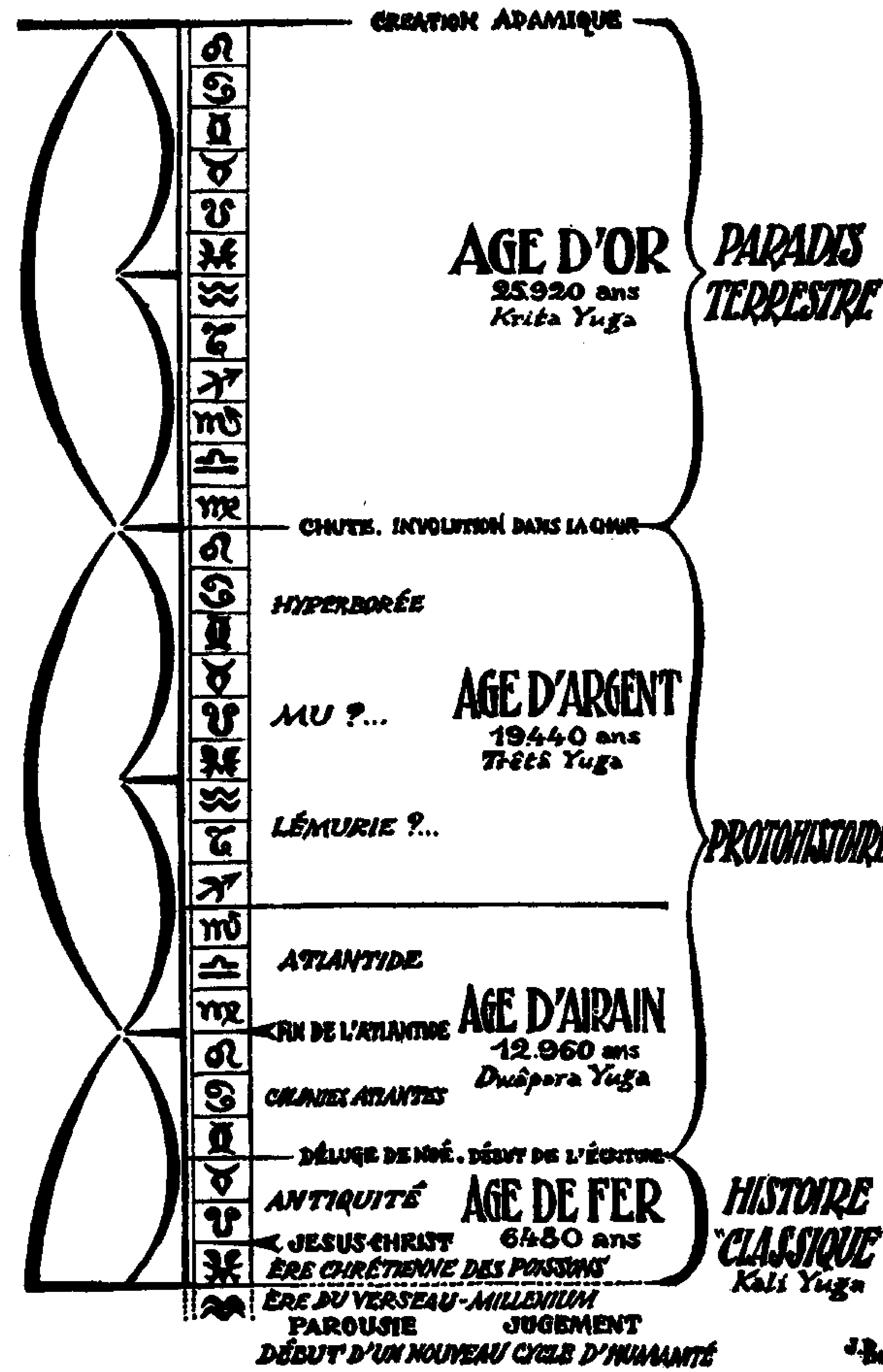


Schéma général du Cycle Adamique ou Cycle d'Humanité (64.800 ans).

3. Apocatastases et murs du Temps

Une telle représentation utilise donc les éléments opératifs de l'astrologie mondiale et va nous permettre d'exprimer certaines réflexions sur l'échelonnement du Temps cyclique appliqué au devenir de notre humanité.

En particulier, nous sommes amené à remarquer aussitôt que dans notre hypothèse les déluges atlantéen et biblique occupent sur le zodiaque une position de *quadrature.* (Terme d'astrologie courante désignant un « aspect » à 90 degrés.) La distance entre les deux événements (trois ères zodiacales) représente la moitié d'une Grande Année (6.480 ans) et la distance qui nous sépare de la fin de l'Atlantide correspond à une Grande Année entière. Pour qui a quelques notions d'astrologie, la gravité de ces « aspects » saute aux yeux, car on sait la signification de conflit, de dissonance que revêtent les quadratures et les oppositions. En termes d'astrologie mondiale et sacrée, on retrouve ici la notion combien traditionnelle d'*Apocatastase* chère à Hermès Trismégiste et aux Grecs métaphysiciens. On sait en effet que c'est au cours de ces « oppositions » et de ces « quadratures » précessionnelles que l'astrologie traditionnelle plaçait les cataclysmes et les « *murs du temps* » qui représentent en quelque sorte les « marches » descendantes de notre devenir involutif.

Ainsi, sur le tableau d'ensemble de notre Cycle d'Humanité pouvons-nous pressentir un autre cycle de 6.480 ans qui, représentant le *dixième* du Cycle total, nous ramène à l'unité ponctuelle de la Tetraktys pythagoricienne et à la durée du quatrième Age : notre Age de Fer. Enfin, nous ne pouvons pas ne pas remarquer, dans la lumière de cet enseignement, en quelle position « critique » et « cruciale » nous nous trouvons en cette fin de l'Ere des Poissons, en pleine « quadrature », en pleine « apocatastase » de la Fin des Temps.

Nous avons employé à l'instant l'expression bien connue des ésotéristes de « mur du Temps ». Nous touchons là du doigt la cause métaphysique de la principale difficulté que rencontre toute investigation dirigée vers le plus haut passé. Au cours de cet exposé, nous avons

fait allusion aux facteurs naturels de destruction des traces laissées par les civilisations, et nous pourrions ici développer largement cette idée à la lumière de l'archéologie. Mais il convient de comprendre ici à quel point cet effacement complet des sociétés, loin d'être un effet fortuit, entre dans le cadre du déterminisme involutif de notre Cycle humain. Une réflexion de Raoul Auclair résumera cet enseignement traditionnel

> « Aussi bien, le voile qui tombe sur les civilisations englouties de cycles différents du nôtre, n'est-il rien d'autre que le résultat d'une défense divine, et non point quelque perte hasardeuse des témoignages antiques. » (*Le livre des cycles*, p. 91.)

Ce sont ces « murs du Temps » qui nous rendent si souvent incompréhensibles les débuts des civilisations du passé. Voici ce qu'écrit Michel Helmer à propos de l'Egypte dans sa magistrale étude *Les siècles et les jours* (1).

> « D'après les méthodes atomiques utilisant le radiocarbone, la première dynastie daterait d'environ 4200 ans avant J.C. Les tombes de Saqquarah dateraient de cette dynastie. Parmi les objets trouvés dans ces sépultures, on a recueilli des lentilles en cristal parfaitement sphériques et admirablement taillées, qui ont dû servir à l'observation du ciel. On ne comprend pas la technique qui a été utilisée ! ... La vraie Egypte, affirment les Russes, a observé le ciel durant 40 000 ans, à l'aide d'instruments optiques dont l'élément essentiel (la lentille) a été récemment retrouvé. De plus la vraie Egypte a été détruite par épidémie ou cataclysme avant nos premières dynasties. Et c'est avec les éléments subsistants, avec les restes donc de la *vraie* Egypte que fut édifiée la grandiose Egypte historique de Méni, le « premier » pharaon... Il a dû se passer pour l'Egypte ce qui s'est passé pour la Chaldée. Selon les tablettes chalméennes, la vraie Chaldée se plaça avant un déluge. Et la Chaldée d'après le déluge n'égala jamais la première... Maintenant, voici le plus étonnant : la conclusion, en 1961, des experts égypto-soviétiques : les inscriptions trouvées dans les

(1) Etude cyclologique et prévisionnelle publiée chaque année par l'Institut de Technologie Prévisionnelle Appliquée, 14, Cours Lieutaud à Marseille.

tombes inconnues correspondent à 25 cycles de 1461 ans, ce qui fait 35.525 ans. Et comme il faut compter vers le passé à partir de l'an 4241 avant J.C., l'origine du calendrier égyptien actuel, voilà qui reculerait l'antiquité de l'Egypte jusqu'à 40.000 ans environ avant le Christianisme. Telle est la conclusion d'après des cartes du ciel trouvées dans les sépultures où la position des étoiles correspond à peu près à cette chronologie fantastique. »

Au passage, Michel Helmer fait allusion au cycle sothiaque de 1.461 ans. Nos lecteurs n'ont pas manqué de remarquer au cours de ces lignes ce chiffre extraordinaire de 40.000 ans, ce qui daterait la tradition égyptienne du début de l'Age d'Argent : ainsi, l'Egypte serait l'héritière directe de la *tradition primordiale*, ce que Paul le Cour et *Atlantis* n'ont jamais cessé de répéter, en faisant de l'Atlantide le relais logique entre la Tradition Primordiale et hyperboréenne, et l'Egypte.

Par ailleurs, ce sont ces mêmes « murs du Temps » qui permettent à la mentalité progressiste de bâtir un schéma évolutif à partir d'une humanité prétendûment « primitive ». Les peuplades abusivement désignées sous le nom de « primitifs » en vertu du dogme « évolutionniste » sont en réalité des restes plus ou moins involués, dégénérés, de civilisations traditionnelles qui furent prospères et puissantes. Cette opinion, qui est en accord parfait à la fois avec la doctrine des Cycles et les observations de l'ethnologie débarrassée des à-priorismes aveugles est partagée par des esprits aussi différents que Georges Foucart (*Histoire des religions et Méthode comparative*), Jean Servier (*L'homme et l'Invisible*) et René Guénon (*Orient et Occident*).

Ainsi nous comprenons mieux pourquoi c'est du plus lointain passé que l'archéologie nous révèle, en leur « Age d'Or » des sociétés très anciennes qui semblent comme Minerve du front de Zeus, sortir « tout armées » de la Nuit. Et un tel jaillissement est en effet parfois très brusque dans le déroulement du Temps, principalement aux « charnières » du devenir de l'humanité, après les catastrophes cycliques et les « retours » rythmés à des Ages d'Or relatifs, comme au début de notre quatrième Age après le déluge de Noé.

Mais pas plus que pour la pensée grecque nous ne pouvons parler de « miracles ». Si nous voyons renaître — partiellement — la Tradition à certaines époques cycliquement déterminées, c'est qu'à chaque fois le terrain était redevenu libre pour une renaissance providentielle de la Tradition.

Car tous les plans du Cosmos (y compris notre part indéniable de libre-arbitre) sont voués à un *déterminisme divin*, et non à quelque nébuleux « hasard ». Lorsque les rationalistes posent comme postulat que l'univers est soumis à un *déterminisme* inflexible, ils ont parfaitement raison. Mais où ils ont tort c'est lorsqu'ils veulent enfermer les facteurs de ce déterminisme dans l'étroit carcan de leur horizon positiviste. Si nous étions des hommes « intégraux » de l'Age d'Or possédant en sa totalité intuitive et synthétique la Connaissance Primordiale, — ce que nous ne sommes pas ! mais l'intuition spirituelle nous permet parfois d'approcher, de loin certes, cet « état » — nous nous apercevrions que la pyramide des causes, étagée des causes premières aux plus « conséquentes », plonge largement vers le haut et vers le bas en dehors de notre plan habituel de vision rationaliste ; nous comprendrions que ce que nous appelons, — trop souvent pour le nier — l'« invisible », le « surnaturel » ou le « spirituel », n'est que la « tête », inaccessible à nos sens, d'un « corps » sur les mouvements duquel nous cesserions de raisonner à faux ; il nous apparaîtrait alors que le « Tout » est en effet régi selon les lois d'une intelligence rigoureuse, que le concept appelé « hasard » y est évidemment absurde, et que déterminisme et liberté sont inclus et se compénètrent intimement dans cette *vivante* architecture à laquelle il nous serait désormais impossible d'appliquer une vision étroitement *mécanique* et technologique.

Ainsi sommes-nous dans le cours de notre propre histoire comme ces astres dont parlait Anaxagore :

> « Le mouvement du système solaire se poursuit suivant des lois invariables : ces lois en sont la raison, mais ni les planètes, ni le soleil n'en ont conscience. »

4. Le principe de conservation divine

C'est aujourd'hui du bas de l'échelle de l'involution cyclique que nous devons, tels les prisonniers de la caverne de Platon, observer le reflet de la Lumière Primordiale... Mais le Père ne nous a pas laissés descendre *seuls* cet « escalier », car d'âge en âge des *envoyés divins* sont venus rallumer en nous cette Lumière, sont venus rappeler l'éternelle Promesse et *freiner* lorsqu'il le fallait cette involution, de façon à la maintenir dans l'harmonie cyclique.

> « Il y a lieu d'envisager en toutes choses... deux tendances opposées, l'une descendante, et l'autre ascendante, ou, si l'on veut se servir d'un autre mode de représentation, l'une centrifuge et l'autre centripète, et de la prédominance de l'une ou de l'autre procèdent deux phases complémentaires de la manifestation, l'une d'éloignement du Principe, l'autre de retour vers le Principe, qui sont souvent comparées symboliquement aux mouvements du cœur ou aux deux phases de la respiration. Bien que ces deux phases soient d'ordinaire décrites comme successives, il faut concevoir que, en réalité, les deux tendances auxquelles elles correspondent agissent toujours simultanément, quoique dans des proportions diverses ; et il arrive parfois, à certains moments critiques où la tendance descendante semble sur le point de l'emporter définitivement dans la marche générale du monde, qu'une action spéciale intervient pour renforcer la tendance contraire, de façon à rétablir un certain équilibre, au moins relatif, tel que peuvent le comporter les conditions du moment, et à opérer ainsi un redressement partiel, par lequel le mouvement de chute peut sembler arrêté ou neutralisé temporairement. (Ceci se rapporte à la fonction de « conservation divine », qui dans la tradition hindoue est représentée par *Vishnu*, et plus particulièrement à la doctrine des *Avatâras* ou « descentes » du Principe divin dans le monde manifesté...) » René GUÉNON, *La crise du monde moderne*, Gallimard 1946, pages 16 et 17.

Les « avataras » de Vishnou sont, pour l'ensemble du Manvantara ou Cycle d'Humanité, au nombre de *dix*. (Nous retrouvons là cette notion de totalité, de plénitude attachée à ce Nombre : les dix points de la Tetraktys pythagoricienne qui donnent l'architecture du Cycle tout entier : 6.480, durée du dernier Age, x 10 = 64.800 ans, durée totale.)

— *Cinq* se sont produits pendant le Krita Yuga (Age d'Or) sous les formes symboliques d'un Poisson, d'une Tortue, d'un Sanglier, d'un Homme-Lion et d'un Moine-nain.

— *Deux* pendant le Treta Yuga (Age d'Argent) : Rama, et Rama-à-la-hâche.

— *Un* pendant le Dwapara Yuga (36 ans avant la fin de cet Age d'Airain) : Krishna.

— *Deux* enfin intéressent notre Kali Yuga (Age de Fer) : de 563 à 483 av. J.-C., Çakyamouni le Bouddha. Le dernier « avatâra » est encore à venir et doit se manifester à la fin du Manvantara, c'est-à-dire dans peu de temps ; c'est Kalki, le Cheval blanc, dont le rôle est analogue à celui du Christ de la Parousie chrétienne (destruction des formes, triage des âmes humaines, Jugement dernier).

Nous retrouvons le principal avatâra de Vishnou, Krishna, dans l'admirable poème de la *Bhagavad Gita*, au chapitre IV (Traduction Camille Rao et Jean Herbert, Albin Michel 1970) :

> « Nombreuses sont Mes vies passées, et les tiennes aussi, Arjuna ; toutes Je les connais, mais tu ne les connais pas, ô fléau des ennemis. »

(Arjuna est le combattant dans le char, et Krishna son divin conducteur.)

> « Bien que Je sois le non-né, bien que Je sois impérissable, dans Mon existence propre, bien que Je sois le Seigneur de toutes les existences, cependant Je repose sur Ma propre nature, et Je prends naissance par ma propre Mâyâ.
>
> « Chaque fois que le dharma (la loi spirituelle) s'efface et que monte l'injustice, alors Je prends naissance.
>
> « Pour la libération des bons, pour la destruction de

ceux qui font le mal, pour mettre sur le trône la Justice, Je prends naissance d'âge en âge... »

Shrî Aurobindo apporte à ce texte ce commentaire :

« L'Avatar (le mot *Avatâra* signifie descente : c'est la descente du Divin au-dessous de la ligne qui sépare le monde divin du monde humain ou de la condition humaine) est donc en l'humanité une manifestation directe par Krishna — l'âme divine — de cette divine condition à laquelle Arjuna — l'âme humaine, le type le plus haut de l'être humain, une *Vibhûti* — est requis par l'instructeur de s'élever, et à laquelle il ne peut s'élever qu'en se haussant hors de l'ignorance et des limitations de son humanité ordinaire. Il est la manifestation venue d'en haut de celà même que nous avons à devenir en partant d'en bas ; il est Dieu descendu dans cette divine naissance de l'être humain en laquelle nous autres, créatures mortelles, nous devons monter ; il est l'attirant exemple divin donné par Dieu à l'homme dans le type même et la forme et le modèle parfaitement achevés de notre existence humaine... » (ibidem, p. 100).

On trouve la même idée dans toutes les traditions :

« Tout ce qui décroît sera rénové par la nécessité et par la rénovation des dieux... » (*Corpus hermeticum*, Traité III, 4.)

Platon dans *Le Politique* (273 d.e.) utilise une belle image maritime :

« La divinité, voyant à quels périls sans issue le monde était exposé, soucieuse d'éviter que, pris dans la tempête, le navire qu'elle conduit, cédant à de tels assauts, ne finisse, disloqué, par sombrer dans la mer infinie de la dissimilitude, revient s'asseoir auprès du gouvernail et, remettant d'aplomb ce qui a souffert et s'est disloqué au cours de la révolution précédente où le monde obéissait à sa propre impulsion, elle y met de l'ordre, elle le redresse, et ainsi lui assure une existence immortelle et toujours jeune... »

Cette « jeunesse » du monde renouvelée grâce à ces « descentes » d'envoyés divins, a donné lieu dans les milieux gnostiques et occultistes à des thèses syncrétistes

par rapport auxquelles il convient de prendre ses distances, car beaucoup participent d'une conception sentimentale et assez confuse, et perdent de vue toute hiérarchie. C'est ainsi qu'une des plus célèbres de ces études — ouvrage par ailleurs plein de qualités —, *Les grands initiés* d'Edouard Schuré, mêle mages, dieux, messies, prophètes, etc., et place le Christ à cette hauteur « égalitaire » qui ne saurait évidemment satisfaire un Chrétien vivant pleinement la réalité du mystère de la Rédemption.

Car seule à notre avis la loi des Cycles et de l'Involution de l'humanité *explique* lumineusement pourquoi, de toutes les « émanations » antérieures du Verbe divin — qu'il s'agisse d'Orphée ou de Krishna, de Bouddha ou de Zoroastre — le Christ Jésus constitue l'Incarnation du Verbe pleinement manifesté. C'est qu'à toutes les autres échéances cycliques où se manifestait sur Terre un fondateur de religion, l'humanité n'avait pas parcouru en entier l'échelle involutive : encore en possession d'une partie de la Tradition, elle n'avait encore besoin que d'une Rédemption partielle. Seul le Charpentier du Golgotha est venu, six cents ans après Lao-Tseu, Confucius, Zoroastre, Pythagore et Bouddha, incarner la Lumière entière du Verbe divin au début du troisième tiers de l'Age Sombre, et, divin nautonnier, nous permettre de franchir les deux derniers millénaires de l'immense traversée accomplie en 390 siècles par l'humanité adamique depuis la sortie du Paradis.

5. L'apparition des races

Un premier regard porté sur le début de cette humanité adamique amène une constatation étrange : aussi loin que l'on remonte dans le passé (30 à 40.000 ans) on trouve l'espèce *sapiens* répartie entre des *races* bien distinctes :

— Grimaldi (négroïdes).

— Cro Magnon (blancs dolychocéphales de grande taille).

— Chancelade (blancs de petite taille).

— Wadjak, etc.

Cette constatation a provoqué l'apparition de nombreuses hypothèses dont certaines recoupent nos intuitions personnelles quant à ce problème de l'apparition *immédiate* de la plupart des races actuellement existantes de l'homo sapiens.

C'est ainsi que dans de volumineux et substantiels ouvrages, *Formation et transformation des espèces* et *Formation et transformation des races* (Armand Colin, 1956), Guy Dingemans, docteur de l'Université de Lausanne, procède à une vaste enquête sur nos origines biologiques et confronte la génétique, l'ethnologie et les Ecritures :

> « L'histoire génétique la plus probable et la plus logique de l'apparition des premiers humains sur la terre parmi les quelque quatre groupes de formules possibles, est certainement celle racontée symboliquement dans la Genèse biblique. » (*Formation et transformation des races*, p. 56.)

L'auteur évoque l'apparition d'Adam comme la *mutation* d'un pré-hominien (ce qui revient pour nous à la notion de *création*, faute d'une explication naturelle de celle de *mutation*...).

> « Toutes les races humaines, préhistoriques et contemporaines, ont hérité du même facteur génétique muté à caractère fœtalisant et ne descendent pas les unes des autres par des successions de mutations progressives. Elles sont toutes originaires d'un même et premier être muté en une personne que nous pouvons parfaitement symboliser sous le nom d'« Adam », c'est-à-dire l'homme tout simplement, mais le premier. » (Ibidem, p. 67.)

Et c'est alors que Guy Dingemans aborde ce problème de la détérioration de l'espèce qu'est le Mal :

> « Incontestablement, depuis le début de l'humanité, les lois de la sélection et l'isolement des races semblent avoir été contrariées ; les principes dont Adam et Eve avaient sans doute reçu une connaissance surnaturelle n'ont pas été observés par la majorité de leurs descendants, voire par eux-mêmes peut-être. La Bible mentionne en effet l'histoire d'une affreuse tragédie qui eut pour conséquence le bouleversement complet des plans que la nouvelle espèce humaine s'était vu assigner : conséquence qui fut la chute du premier couple muté et supérieur par le fait d'une action interdite (...)
>
> « L'humanité, c'est un fait, a été bestialisée par rapport à un type de surhomme, dont la tradition religieuse nous dépeint les immenses avantages comme les « attributs de nos premiers parents » (...) L'arbre de la connaissance du bien et du mal pouvait ainsi symboliser une seconde source de vie, également fécondable par l'homme, mais donnant un résultat inégal... Peut-être des croisements se seraient-ils produits entre deux espèces qui devaient être séparées ? » (p. 70-71.)

Nous pensons en effet qu'à la suite du péché d'orgueil dont nous avons évoqué certains aspects dans notre chapitre précédent, les descendants du couple primordial ont fort mal usé de ce nouveau corps « animal » dont ils étaient revêtus, et qu'ils se sont croisés avec les représentants encore existants d'espèces pré-hominiennes. La paléontologie nous apprend d'ailleurs la *coexistence* des premiers Sapiens et des derniers Néanderthals... Ce sont peut-être ces derniers que le chapitre VI de la Genèse évoque quand elle nous dit que

> « les fils d'Elohim (les Sapiens ?) s'aperçurent que les filles des hommes (les pré-hominiens ?) étaient belles »...

Nous ne sommes pas le seul à échafauder cette hypothèse, dont le caractère répugnant, hélas, s'accorderait bien avec la nature des instincts de l'humanité actuelle, en grande partie coupée de son Intuition spirituelle primordiale, et qui met presque toujours son intelligence (rationaliste) au service de ses pulsions animales. De la même façon serait expliquée la pluralité immédiate des races et leurs différenciations somatiques très marquées, quelque soit le facteur commun subsistant à travers la Chute, et qui fait de nous tous, jaunes, blancs, noirs ou rouges,

des « recelleurs » de cette parcelle d'Esprit divin qui a fait de nous des hommes et non plus des animaux, même « supérieurs ».

> « Par la suite, les plus primitifs des descendants de la grande faute d'Adam se trouvèrent submergés par les peuples de civilisation supérieure et de types intermédiaires, si bien que de nos jours, nous sommes tous des représentants de « sang mêlé », à la fois des descendants directs d'Adam et d'Eve et des descendants d'Adam et de sa « faute », ou des branches animalisantes du premier couple... La « faute originelle » que le dogme nous attribue à tous, symbolise peut-être la présence dans nos chromosomes de facteurs géniques ayant appartenu à une souche de primates qui n'était pas destinée à la formation de « l'homme absolu ». (Ibidem, p. 83.)

Nous avons trouvé la même idée, que jusqu'alors nous n'osions pas exprimer nous-même, dans *Trois erreurs de notre temps* de Jean Rondot (1964) :

> « Supposons que le nouveau phylum apparu à l'Aurignacien et que l'on a nommé « Homo Sapiens fossilis » ait eu la propriété de se croiser avec les phylums préexistants. N'en résulterait-il pas précisément dans ce nouveau phylum l'apparition de races différentes ? N'en résulterait-il pas aussi, à partir de cette époque, l'apparente convergence des phylums antérieurs ? Ce ne seraient pas ces phylums eux-mêmes qui convergeraient, mais les produits du croisement de ces phylums avec Homo Sapiens fossilis. L'hypothèse... nous amènerait à voir dans l'homme actuel non le descendant d'un phylum pur, mais le produit de croisements successifs entre des phylums de degrés d'évolution très différents. On comprendrait mieux ainsi l'extrême diversité des hommes actuels... » (P. 47.)

On comprendrait alors que la cyclologie ne s'applique pas avec les mêmes modalités à l'humanité tout entière. Seule l'époque actuelle de diffusion de la « civilisation » technologique et agnostique (éminemment *destructrice*) sur toute la planète *confond* toutes les sociétés et *brise* leurs spécificités ethnologiques et spirituelles. Pendant près de quarante mille ans au contraire, les civilisations, malgré les rapports indéniables qu'elles avaient entre elles

(on a *toujours* beaucoup voyagé) se développaient selon leur nature et leur rythme propre. Et pendant qu'au paléolithique et au néolithique certaines ne bénéficiaient que d'un outillage et d'un mode de vie rudimentaires, d'autres connaissaient des apogées spirituelles et culturelles provoquées par ces résurgences de la Tradition primordiale qu'ont été les révélations religieuses.

L'hypothèse génétique pour l'apparition des races humaines que nous venons d'évoquer rend pleinement compte de cette double *attraction* dont semble mue l'Humanité adamique depuis sa naissance : d'une part la soif des réalités supérieures inscrite dans sa nature *adamique*, d'autre part la pulsion des instincts de conquête, de destruction et de lubricité apportée par des gênes animaux insérés accidentellement dans un corps qui n'avait pas été créé pour les recevoir.

Toute la protohistoire est ainsi continuellement *rupture* et *continuité*. La Tradition a continuellement été colorée par des races, des mentalités et des climats différents, et si partout nous trouvons l'échelonnement des quatre Ages, ce n'est qu'au milieu d'une suite ininterrompue de destructions et de renaissances où partout s'affirmait le génie propre des ethnies différentes qui dès le début ont composé l'humanité adamique.

Le théosophisme, doctrine syncrétiste et occultiste née en Occident à la fin du siècle dernier, réutilisant certains enseignements orientaux, affirme que l'humanité actuelle aurait vu s'échelonner *sept races* (chaque race comportant elle-même sept sous-races divisées chacune en sept rameaux). La race blanche occidentale serait aujourd'hui la cinquième sous-race de la cinquième race.

— La 1re race serait celle des *géants* hermaphrodites, ces êtres fabuleux auxquels beaucoup de traditions font allusion.

— La 2e serait la race *adamique* où serait apparue la séparation des sexes.

— La 3e serait la race *lémurienne* qui correspondrait à la civilisation du continent de Mu effondré dans le Pacifique.

— La 4e serait la race *atlantéenne* dont le sous-continent s'est effondré dans l'Atlantique et dont parle Platon.

— La 5e race enfin serait la nôtre.

Cette succession se retrouve dans plusieurs traditions et semble fournir un schéma vraisemblable de la protohistoire de notre Cycle, mis à part la première race hermaphrodite des Géants qui correspond peut-être, simple supposition, à la première création, « élohiste », de la Genèse biblique où l'homme est créé « *mâle et femelle* »... On trouve dans la cosmographie des Incas une allusion à un premier Age de la Justice ou des Géants, appelé Tlatonatiuh ; on a vu au chapitre III qu'Hésiode fait lui-même allusion à un Age des Géants ou des Héros ; et on trouve aussi au Tibet et chez les Etrusques cette succession de *cinq Ages*, constituée par nos quatre Ages traditionnels précédés d'un Age vécu par des êtres fabuleux...

On a retrouvé en plusieurs points du globe des squelettes d'hommes dont la taille dépassait considérablement la taille moyenne de l'homo sapiens. Mais quel que soit le nombre des allusions qu'elles y font, les traditions sont trop peu explicites à ce sujet pour que nous puissions ici développer ce thème, malgré ses traces nombreuses dans nos littératures, jusqu'aux géants *Gargan* de la tradition celte et jusqu'à Rabelais !

C'est la descendance directe de l'homme adamique proprement dit qui intéresse le début de la protohistoire, c'est-à-dire l'Age d'Argent.

6. L'Hyperborée

La connaissance que les sciences actuelles ont de la préhistoire et de la protohistoire est extrêmement parcellaire.

> « Hors de l'Europe et d'une partie du Proche-Orient, seuls des points très isolés ont été prospectés »

dit André Leroi-Gourhan (*Histoire universelle*, Pléiade, t. I, p. 55), de sorte que même si les civilisations s'étaient éteintes *naturellement* et sans cataclysmes, la plupart de celles-ci nous seraient encore inconnues. Si l'on fait observer que les traditions historiques et mythiques nous apprennent que la plupart ont été brutalement détruites par des invasions et plus encore par des catastrophes naturelles, on comprend qu'une connaissance strictement archéologique de l'histoire de l'humanité antérieure aux IIIe, IVe millénaires av. J.-C. nous soit dans la plupart des cas interdite.

> « Les connaissances nées de l'archéologie sont relatives et susceptibles de modifications, selon les découvertes futures qui pourraient être faites. Cela devrait nous interdire toute affirmation absolue, toute négation sans appel, car ce que nous appelons aujourd'hui des certitudes peut être démoli demain, comme un château de cartes, par l'ouverture d'une tombe inconnue. » (Marcel BRION, *Résurrection des villes mortes*, 1959.)

Les vestiges exhumés depuis un siècle et surtout les découvertes les plus récentes, de même qu'ils font reculer de plus en plus la date des premières civilisations, recoupent bien des mythes. La grande erreur de l'investigation archéologique est d'imaginer les civilisations prédiluviennes comme analogues à la nôtre en ce qui concerne notre mentalité phénoménologique et matérialiste : le milieu ambiant et cosmique correspondant alors à une phase plus proche du principe spirituel ne pouvait se refléter que dans des sociétés elles-mêmes plus spirituelles, plus aptes que les nôtres à utiliser *directement* des pouvoirs supra-matériels, que nous dirions aujourd'hui « magiques ».

Une vision traditionnelle de la protohistoire est inséparable de la notion de ces *Dwîpas* qui selon la terminologie hindoue désignent les « régions », ou parties de continents émergés sur lesquels s'épanouissent les civilisations successives. On trouve dans plusieurs traditions cette mémoire des « sept terres » qui se sont échelonnées au long de notre Cycle de manifestation ; notamment dans l'ésotérisme islamique et la Kabbale hé-

braïque où ces « sept terres » correspondent aux « sept rois d'Edom ». Dans cette perspective, toutes ces manifestations humaines existent « en puissance » dès le début du Cycle et accèdent les unes après les autres à l'existence visible, tandis que les autres, passées ou futures, demeurent à l'état latent. Toutes sont régies par le « Manu » propre à notre Manvantara, que la tradition chaldéenne appelle Xisuthros et la tradition hindoue Vaivaswata. (Il y a, rappelons-le, 14 Manvantaras, donc 14 Manus dans un Kalpa de 907.200 ans ; on voit encore ici la présence obsédante du *septénaire* en cyclologie.) Toutes ces « terres » se réfèrent au « Pôle » de la manifestation et sont figurées métaphysiquement comme devant s'étendre — en sept directions successives — au sud du « mont Mêru » qui est mythiquement la « montagne axiale » de notre globe et qui correspond au pôle nord.

C'est ainsi que le Vêda affirme expressément l'origine *polaire* de la Tradition, et d'une terre originelle où le soleil faisait le tour de l'horizon sans se coucher. D'autres traditions font état d'une *Tula* nordique (la Thulé des traditions scandinaves et celtes), « île sacrée » dont le symbole graphique, le *svastika*, qui exprime la « rotation » des quatre directions de l'espace, a une signification éminemment polaire. Le foyer primordial d'où devaient procéder les foyers secondaires de la Tradition semble donc bien être cette terre mythique que les Grecs appelaient l'Hyperborée et que les Hindous appellent Vârâhi, la « terre du Sanglier », puis « de l'Ours ».

Vârâhi, considérée comme la parèdre du troisième avatara du Vishnou solaire, manifeste la racine indo-européenne *var*, que l'on retrouve dans Varuna et dans les langues nordiques sous la forme de *bar* et *bor*. La terre du Sanglier est donc bien la « Borée ».

Mais c'est aussi la terre de l'Ours. L'antagonisme du Sanglier et de l'Ours était pour les Celtes le symbole de la révolte du pouvoir temporel contre le pouvoir spirituel, origine des convulsions des sociétés humaines. C'est pourquoi l'Ours a tôt remplacé le Sanglier polaire et que l'on retrouve dans les langues germaniques le même radical pour désigner l'animal : bâr en allemand, bear en anglais, etc.

Quant à ce mot d'Ourse qui désigne l'animal symbole de la caste des Kshatriyas comme les constellations polaires, il procède de ce radical indo-européen *or-ar-our-aor*, etc., toujours lié à l'idée de Centre primordial et de Pôle de la Manifestation. D'où cette appellation d'Age d'*Or* qui est une référence d'abord *polaire*, puis *solaire*. D'où le nom des constellations de l'Ourse où se trouve l'étoile polaire, et le nom d'Arthur, qui désigne le « Roi », le Centre autour duquel « tourne » la Table Ronde des douze chevaliers qui composent la figure initiatique du zodiaque. Remarquons au passage que le fait que 5.000 à 7.000 ans avant nous, puis 31 à 33.000 ans avant nous (au début donc de l'Age d'Argent) l'étoile polaire ait été une des étoiles de la constellation du Dragon explique le nom donné par les Celtes au père du roi Arthur, Uther Pendragon, qui semble être une émanation directe du Manu de notre Cycle. Dans plusieurs traditions, le Pôle est d'ailleurs figuré sous la forme de la tête du Serpent, du Dragon céleste.

La « Terre solaire » des Grecs, l'île d'Ogygie dont parle Homère (*Odyssée* I, 85) désigne aussi l'Hyperborée, de même que l'île d'Avalon de la tradition celte. Avalon est identique à *Ablun, Belen*, origine de l'Apollon celtique et hyperboréen que les Grecs disaient d'ailleurs « venu du Nord ». L'Omphalos delphique est le souvenir de l'Axe polaire, du mont Méru primordial. C'est ainsi que pendant tout le Cycle, des Centres spirituels secondaires vont refléter le Centre primordial et souvent lui emprunter diverses appellations. Mais avec l'Hyperborée, nous avons affaire au Centre spirituel directement émané de l'humanité primordiale. L'expression traditionnelle d'Age d'*Argent* désigne symboliquement la Lune qui *reflète* directement la lumière du Soleil de l'Age d'*Or*. Tout le symbolisme de ce début de la protohistoire est ainsi une référence directe à l'Age d'Or à travers l'« Argent » du second Age.

> « On trouve partout l'affirmation formelle que la tradition primordiale du Cycle actuel est venue des régions hyperboréennes ; il y eut ensuite plusieurs courants secondaires, correspondant à des périodes diverses, et dont un des plus importants, tout au moins

parmi ceux dont les vestiges sont encore discernables, alla incontestablement de l'Occident vers l'Orient... courant traditionnel venu des régions occidentales ; les récits des anciens, relatifs à l'Atlantide, en indiquent l'origine ; après la disparition de ce continent, qui est le dernier des grands cataclysmes arrivés dans le passé, il ne semble pas douteux que des restes de sa tradition aient été transportés en des régions diverses, où ils se sont mêlés à d'autres traditions préexistantes, principalement à des rameaux de la grande tradition hyperboréenne ; et il est fort possible que les doctrines des Celtes, en particulier, aient été un des produits de cette fusion... » (René GUÉNON, *La crise du monde moderne*, Gallimard 1946, p. 33 et 34.)

L'origine hyperboréenne des civilisations est de nos jours de plus en plus admise, même en dehors des milieux ésotériques. Dans la perspective qui nous importe ici nous nous rangeons au nombre de ceux qui voient dans l'Hyperborée le *foyer primordial de diffusion de l'Homo Sapiens*. Presque toutes les traditions occidentales comme orientales font allusion à la « Lumière venue du Nord » et considèrent mythiquement que leur origine est « au Nord ». D'année en année, des recoupements, empruntés aux données les plus récentes de la paléontologie de la géologie, de la climatologie, permettent d'acquérir de nouvelles certitudes quant à l'existence, en un équilibre thermique du globe différent de celui qui règne actuellement, d'une terre tempérée et même luxuriante située à l'extrême nord de l'Atlantique, — et cela pendant la dernière période glaciaire dite de Würm, ce qui ne laisse pas d'être paradoxal ! Aurait-il existé là, étendu à l'échelle d'un petit continent, un « micro-climat » maintenu grâce à des sources énergétiques pour nous mystérieuses parce que spirituelles ? Cette humanité du début de l'Age d'Argent était incarnée, certes, mais encore douée de « pouvoirs » psychiques et gnostiques immenses. Il est possible que, étant donnée leur maîtrise sur leurs propres énergies somatiques et en particulier sur leur kundalini, les hommes « post-primordiaux » de l'Age d'Argent aient trouvé dans un climat pour nous très froid leur milieu d'élection. Jusqu'à ces dernières années certains Tibétains témoignaient des mêmes « pouvoirs », vivant presque

sans vêtements à de très hautes altitudes et rayonnant assez de chaleur pour faire presque instantanément sécher sur leurs corps des draps trempés et glacés ! De plus, comment ne pas penser, par analogie, à cette tradition du Paradis Primordial figuré comme *entouré* d'étincelantes murailles de glace ?... Qui sait ce qu'une exploration du sol du Groënland (la « terre verte »), certes bien malaisée, ne nous révèlerait pas ?

Mais il faut ici rappeler que cette théorie des glaciations et en particulier la chronologie (très flottante !) de Würm III sont de plus en plus contestées dans les milieux scientifiques. Il paraîtrait plus conforme à la Tradition de prêter l'oreille à certaines données de la physique du globe (mesure du magnétisme en particulier) qui font état d'un déplacement de l'axe des pôles par rapport à la surface de la Terre. On a d'ailleurs trouvé des traces de végétation tropicale en Sibérie et en Scandinavie. On comprendrait alors que le berceau de l'humanité ait pu jouir en l'Age d'Argent d'un climat quasi-paradisiaque, et que les « dieux venu du Nord » ne soient pas « venus du Froid »...

Cette mémoire de l'Hyperborée apparaît non seulement dans les traditions passées, mais dans des écoles de pensée encore très vivantes, désireuses de se relier de façon effective en notre fin de Cycle à l'énergie spirituelle de son commencement. Comme le dit notre ami Jacques Duchaussoy,

« tel semble bien être le but poursuivi et souvent atteint par ces Witches de l'île de Man, restés dépositaires d'une partie des connaissances et de la révélation primordiale faite aux hommes purs de l'Hyperborée avant que les centres initiatiques importants ne se déplacent vers l'Egypte, l'Inde et le Yucatan. L'effort fait par cette minorité ethnique pour maintenir sa tradition et sa résistance jusqu'à nos jours à l'emprise du monde romain puis à celle des anglo-saxons, est un exemple de ce que l'homme peut réaliser lorsqu'il sait garder le contact avec les mondes supérieurs dans le respect de la Loi... La grande idée traditionnelle des Witches qui remonte sans doute aux premières races humaines, est que « tout vient du Nord » : lumière spirituelle, magnétisme vital, etc. Ceci rappelle étrangement la vieille tradition chinoise selon laquelle l'homme primitif, dans le but d'équilibrer en lui la charge

de Yang et de Yin, avait besoin de se tourner vers le Nord pour invoquer les dieux, mais la « faute » ayant renversé le potentiel des polarités humaines, il dut, depuis ce que nous appelons la sortie de l'Eden, se tourner vers le Sud afin de rétablir son équilibre. Les Witches reconstituant en eux, par un effort spirituel, l'équilibre primordial, peuvent communiquer directement avec les forces de la Nature et la Divinité en se tournant vers le Nord comme au bon vieux temps (auld land syne) du Paradis terrestre... » (Jacques DUCHAUSSOY, *A la recherche de la parole perdue*, Omnium Littéraire 1972, p. 41 et 44.)

7. Mu ? Lémurie ?

On s'est aperçu que dans notre tableau général du Cycle de l'Humanité actuelle, au cours des 19.440 ans de l'Age d'Argent, nous avons placé entre l'Hyperborée et l'Atlantide du début de l'Age de Bronze ou d'Airain, deux mots évocateurs : *Mu..., Lémurie...* ; mais que nous les avons fait suivre chacun d'un point d'interrogation. En effet, si la tradition des continents aujourd'hui immergés sous le Pacifique et l'océan Indien est assez bien établie, on ne peut que se perdre en conjectures quant à leur situation dans le temps... et particulièrement quant à la possibilité de les faire entrer dans le Cycle d'Humanité de 64.800 ans. Ici, à l'opposition de ce qui se passe pour l'Atlantide, les données éparses des traditions sont en contradiction avec celles de la géologie et de la paléontologie. En bref, il semble que le Mu et la Lémurie des ésotéristes ne soient pas les mêmes que ceux des hommes de science. Il y a là en particulier confusion entre le Gondwana des géologues et le continent de Mu des occultistes : ceux-ci font en quelque sorte des continents engloutis des pré-Atlantides douées de civilisations brillantes, et les scientifiques des continents antérieurs à l'apparition des pré-hominiens sur le globe. L'un de ceux-ci, Ernest Haeckel, fait d'ailleurs de la Lémurie le foyer de dispersion des « premiers hommes ». Il se peut, en somme, que par un fâcheux amalgame, on ait donné à des réalités toutes différentes les mêmes noms.

Signalons d'ailleurs que Serge Hutin, entre les pages 104 et 118 de son remarquable ouvrage *Les civilisations inconnues*, fait de façon précise le point de la question.

On sait que la remise en lumière des mythes attachés à ces continents disparus a été l'œuvre d'un colonel de l'armée anglaise, James Churchward qui, sur la foi de tablettes découvertes vers 1868 dans un monastère hindou et à la suite de longs voyages publia en 1920 des ouvrages depuis traduits en français : *Mu, Le continent perdu*, et *L'univers secret de Mu* (« J'ai lu », 1969 et 1970). Voici comment s'ouvre le second de ces livres :

> « En des temps immémoriaux existait dans l'océan Pacifique un vaste continent dont le centre se trouvait situé un peu au-dessus de l'équateur. Ce continent s'appelait Mu. A en juger par les vestiges qui demeurent aujourd'hui à la surface des mers, sa superficie couvrait quelque 10.000 kilomètres d'est en ouest et environ 5.000 du nord au sud. Toutes les îles du Pacifique, isolées ou en archipels, faisaient jadis partie du continent de Mu, dévasté il y a quelque 12.000 ans par un cataclysme. Des tremblements de terre et des éruptions volcaniques détruisirent toute une civilisation, et les eaux du Pacifique engloutirent toute une population évaluée à soixante millions d'habitants. L'île de Pâques, Tahiti, les Samoas, les îles Cook, les Tongas, l'archipel Marshall, les Gilbert, les Carolines, les Mariannes, Hawaii et les Marquises sont tout ce qui reste de cet immense continent dont l'existence est confirmée par d'innombrables légendes indiennes, chinoises, birmanes, tibétaines et cambodgiennes, ainsi que par des tablettes, des inscriptions, des symboles découverts dans le Yucatan et en Amérique centrale ou dans les îles océaniennes, sans parler des vestiges préhistoriques d'Amérique du Nord, des ouvrages des philosophes de la Grèce antique et des inscriptions des Egyptiens. »

Ainsi, selon Churchward, Mu se serait effondrée « *il y a quelque* 12.000 *ans* », en même temps que l'Atlantide par conséquent, ce qui corroborerait la tradition d'une convulsion planétaire au milieu de l'Age d'Airain. Mais bien des aspects de la thèse du colonel nous ont laissé sceptique.

En 1923, dans *La vérité sur l'Atlantide*, R.M. Gattefossé écrivait page 123 :

« La Lémurie est un continent disparu au même titre que l'Atlantide mais bien plus tôt... On attribue aux Lémures l'origine d'un grand nombre de races noires : Malais, Polynésiens, etc. Leur centre culturel aurait été l'île de Pâques, où existait une écriture hiéroglyphique... A des milliers de kilomètres de distance on retrouve la même facture ; les îles Kologa et Tonga-Tabou (archipel *Tonga*), les îles Sawai (archipel *Samoa*), Malden (archipel *Fanning*), Rapa (archipel *Tubuai*), Dawson (*Marschall*), Pouape, Lele, Ualan (*Carolines*) possèdent des monuments attribués aux Lémures ; des surfaces marines équivalentes à celle de l'Amérique du Nord sont d'ailleurs inconnues au point de vue hydrographique, et il est impossible d'affirmer que ces diverses îles, quoique situées à des distances considérables, ne firent pas autrefois partie d'un continent unique. Des routes, qui disparaissent dans la mer, semblent avoir été tracées pour réunir des villes éloignées, les constructions se continuent sous les eaux : tout semble démontrer qu'en effet un vaste continent a disparu dont émergent à peine quelques sommets... »

Louis Jacolliot dans *L'histoire des vierges : les peuples et les continents disparus*, a fait état lui aussi de la tradition de Mu. Enfin, de tous le plus convaincant, Louis-Claude Vincent, ancien professeur à l'école d'Anthropologie de Paris, a écrit dans *Le continent perdu de Mu*, in « L'Ingénieur constructeur » de juillet 1965, p. 576 :

« L'histoire du continent de Mu — laquelle d'après Churchward aurait duré plus de 70.000 ans

(chiffre qu'il y a sans doute lieu de réduire si l'on veut faire rentrer Mu dans l'Age d'Argent ou de Bronze de notre Cycle)

avant d'être brutalement engloutie au fond du Pacifique — doit être pour nous un enseignement démontrant la vanité des constructions humaines, inéluctablement soumises au rythme broyeur de la « cyclologie universelle » dont les multiples périodes ont été étudiées et définies (en note : *Cyclologie universelle* par André GUERRIN). Force nous est donc de reconnaître avec Paul Valéry que les civilisations sont bien mortelles ! Mais si matériellement il ne subsiste pratiquement *rien* des réalisations fabuleuses d'un passé aussi étendu que prodigieux, demeurent cependant quelques lambeaux de certaines conquêtes de l'Esprit symbolisées sur la pierre !

Par contre, que restera-t-il dans quelques millénaires de nos ambitieuses civilisations de papiers, de fer corrodable et de constructions ultra-légères qui ne savent plus se confier au grès et au granit semi-éternels ?... Pas même le souvenir !... Il y a lieu de rappeler qu'après 2 à 3 millénaires, il ne reste absolument rien, *rien* de tout document ferreux enfoui ! C'est pourquoi on ne saurait retrouver dans les fouilles de cette datation, que le bronze, l'argent et l'or ! »

Depuis, Louis-Claude Vincent s'est attelé à un travail considérable qui, à la différence de celui de Churchward, nous a presque convaincu. Il faut lire en effet les deux premiers tomes parus de son ouvrage *Le paradis perdu de Mu* (Editions de la Source à Marsat, Puy-de-Dôme, 1969 et 1971) où, au milieu de vastes investigations relatives à l'histoire véritable de l'humanité, et qui intéressent l'Egypte comme l'Amérique, le Tibet comme la Chine, il accumule sinon les preuves, du moins les présomptions les plus sérieuses de l'existence en un passé relativement proche, à l'intérieur du Cycle, de ce continent pacifique. Et là aussi, il nous amène à penser que Mu et l'Atlantide furent contemporains et disparurent en ce même cataclysme du XIe ou XIIe millénaire avant notre Ere sur lequel nous buttons dès que nous remontons le temps, par quelque voie traditionnelle ou scientifique que ce soit.

Les Mayas du Yucatan plaçaient à *l'ouest* le séjour des ténèbres et de la mort (comme les Egyptiens en référence à l'Atlantide) et d'autres traditions pré-colombiennes font état de civilisateurs *blancs* et barbus venus de l'*ouest* d'abord, puis de l'*est*.

8. L'Atlantide et son héritage

Un manuscrit quiché précise que *quatre fois* déjà l'humanité fut détruite puis recréée. Platon, dans *Le Critias* (112), précise à son tour que, 9.000 ans avant son époque, l'aspect de la Grèce fut bouleversé

> « du fait que se produisirent simultanément des tremblements de terre et un extraordinaire débordement des eaux, lequel, ajoutons-le, fut *le troisième* avant le déluge destructeur de Deucalion... »

Antérieurement, en effet, la Grèce était verdoyante et plantureuse ; ses campagnes étaient de « *terre grasse* » et l'on voyait de « *vastes forêts* » sur les

> montagnes qui aujourd'hui ont seulement de quoi nourrir les abeilles. Sur l'emplacement de notre Acropole actuelle, il y avait une source que les tremblements de terre ont fait disparaître... »
> « Toute de terre meuble », « une seule nuit de pluie exceptionnelle l'a dénudée en liquéfiant les terres environnantes... »

Or, c'est ce même déluge, nous dit Platon, qui engloutit l'Atlantide.

Ce texte, confronté à plusieurs autres ainsi qu'aux données les plus sérieuses de la géologie et de l'archéologie, nous a depuis longtemps convaincu (et nous ne sommes pas le seul) que si la date et la nature des cataclysmes antérieurs à celui de l'Atlantide étaient inconnaissables, la clarté au contraire pouvait être faite dans une très grande mesure en ce qui concerne les deux principaux cataclysmes de la dernière Grande Année du Cycle, donc depuis 12.960 ans. Car, et c'est là le nœud du problème, tout nous pousse à ne pas confondre le déluge-tremblement de terre qui a — en l'espace d'un jour et d'une nuit nous dit Platon dans le *Timée* — précipité l'Atlantide au fond des flots, avec celui d'où réchappèrent Deucalion et Pyrrha et qui est très certainement *le même que celui de Noé*. Si l'on admet la non-identité des deux événements, la plupart des difficultés habituellement soulevées par la datation d'un cataclysme unique disparaissent et laissent place à la plus grande cohérence. L'unanimité est à peu près faite quant à la localisation du déluge biblique au cours du quatrième millénaire avant J.-C. (Sur les aspects archéologiques et scripturaires de ce problème, que l'on lise le passionnant *Déluge et Arche de Noé* de l'éminent André Parrot, Delachaux et Niestlé, 1953.) On sait que c'est à ce « mur du Temps », éloigné pour nous

de six millénaires environ, que commence, encore bien imprécise au début, l'Histoire proprement dite avec l'écriture, et notre Age de Fer ou Age Sombre :

> Depuis six mille ans la guerre
> Plaît aux peuples querelleurs,
> Et Dieu perd son temps à faire
> Les étoiles et les fleurs...
> (HUGO, *Les chansons des rues et des bois.*)

En revanche la localisation de la catastrophe atlantéenne donne lieu jusqu'à maintenant à des thèses souvent très opposées, et beaucoup ont trouvé exagéré ce chiffre de 9.000 ans environ avancé par Platon. Or, ici comme en bien d'autres domaines des sciences du passé, ce sont les techniques les plus récentes qui nous apportent de précieuses lumières. On sait les immenses services déjà rendus par la datation des restes organiques par le radiocarbone ou carbone 14 : en effet toute substance organique (bois par exemple), à côté des carbones 12 et 13 qui sont des isotopes stables, contient une infime partie de carbone 14 radioactif qui, en se désintégrant lentement, se transforme en azote 14. Le carbone 14 met 5.600 ans pour perdre la moitié de sa substance. Ainsi, la mort d'un arbre ou d'un animal met en fonctionnement une horloge qui permet à un atomiste de dater un fragment préservé de son bois ou de son squelette jusqu'à la limite de 35.000 ans, ce qui pour nos investigations dans la protohistoire est pour nous très suffisant.

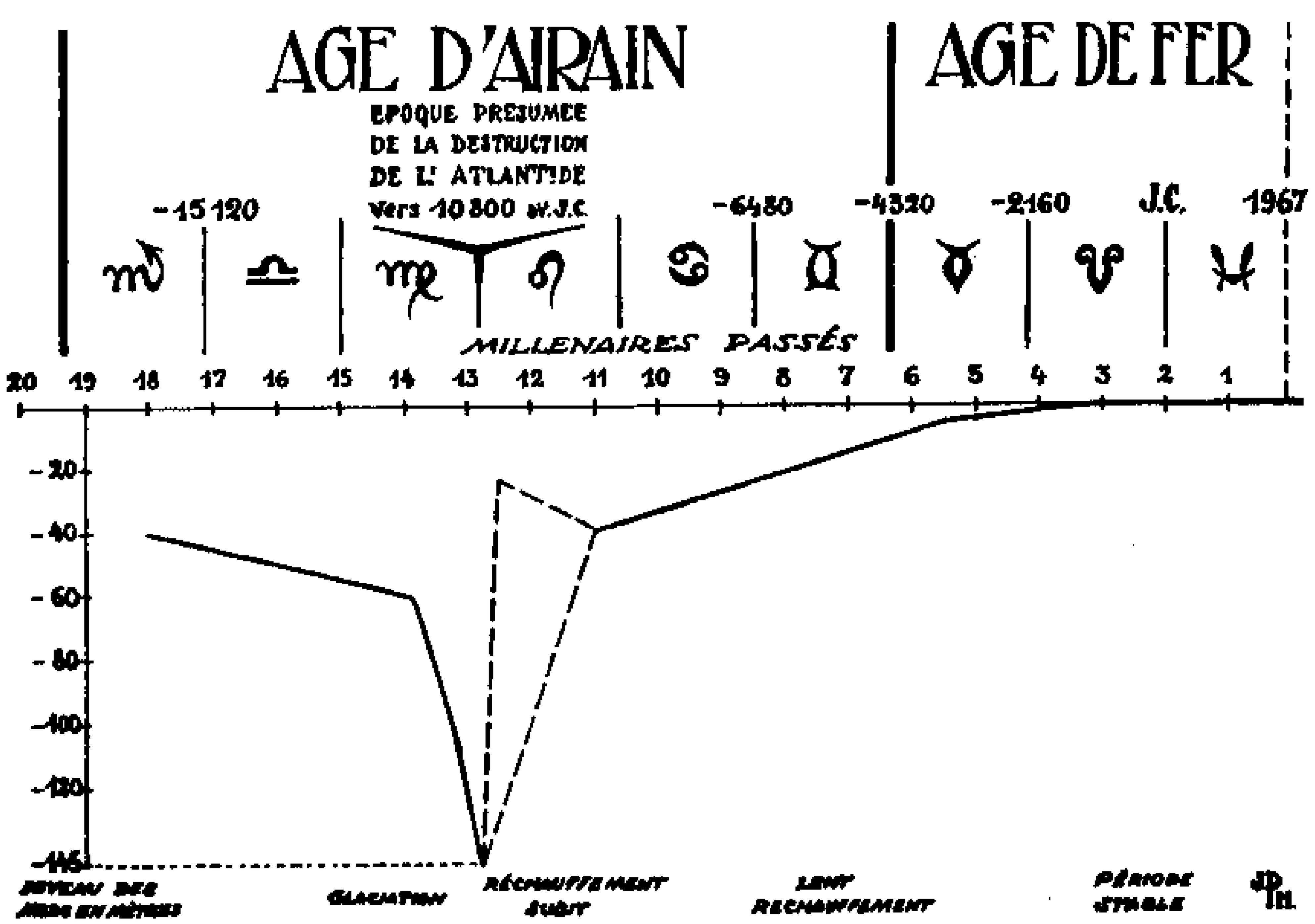
C'est ce procédé qui, appliqué aux coquillages, permet de *dater* d'une façon assez précise les transgressions marines, et de suivre dans le passé les effets de la glaciation de Würm à la fin de laquelle nous nous trouverions.

> « Les variations climatiques sont cycliques. On les retrouve, chose remarquable, tous les 250 millions d'années. »

nous dit Charles-Noël Martin dans *L'univers dévoilé*, page 150. (Plon 10-18, 1961). Ce cycle immense est à rapprocher du cycle cosmique de 200 millions d'années environ qui est celui de la révolution du système solaire et

des étoiles proches autour du Centre de la Galaxie situé dans la constellation du Sagittaire. Chaque glaciation serait elle-même soumise à des variations cycliques. Celle de Würm qui a commencé il y a environ un million d'années est comme les précédentes coupée par des périodes de réchauffement dites *interglaciaires*. Nous serions en ce moment dans la quatrième phase de réchauffement donc d'élévation du niveau des océans par fonte des glaces aux pôles, et c'est de là que proviennent les déluges, car il semble que les processus, habituellement insensibles, soient à certains moments catastrophiquement précipités.

Nous avons figuré ci-dessous un schéma bien révélateur qui utilise les données du carbone 14. Nous en avons emprunté la partie inférieure à l'ouvrage de Charles-Noël Martin sus-nommé. La ligne brisée est celle de la variation du niveau des mers depuis le dix-huitième millénaire avant J.-C., c'est-à-dire pour nous depuis le début de l'Age d'Airain.



Oscillation du niveau des océans déterminée par le radio-carbone

A cette époque, les mers sont à 50 mètres au-dessous du niveau d'aujourd'hui, déterminant déjà un rivage par endroits fort éloigné des côtes actuelles. Le point le plus bas (145 m) est atteint 129 siècles avant nous, soit au début du onzième millénaire avant J.-C. A ce moment les glaciers recouvrent la plus grande partie de l'Europe et la totalité du Canada, mobilisant une partie appréciable de l'eau des océans. Une carte bathymétrique permet de se rendre compte des modifications considérables apportées alors au dessin des terres émergées : la Méditerranée n'est qu'une suite de bassins isolés ; l'Irlande, la Grande-Bretagne, sont soudées au continent ; la mer du Nord est une plaine ; le Rhin reçoit la Tamise et se jette dans l'Atlantique à l'est de l'Ecosse, l'embouchure de la Seine se trouve au nord-ouest du Finistère ; Lorient, Saint-Nazaire, La Rochelle sont à 150 kilomètres à l'intérieur des terres, etc.

Puis, le niveau des mers remonte, d'abord brusquement, puis lentement, et, au début de l'Age de Fer, atteint presque le niveau actuel. C'est cette remontée subite qui nous intéresse car elle confirme la chronologie platonicienne qui situe le déluge atlantéen dans l'« Ere du Lion » si nous reportons la date qu'il donne dans le Cycle précessionnel. Et ceci malgré une certaine incertitude traduite ici par un double tracé ; même si nous ne tenons pas compte du tracé le plus tourmenté, nous sommes en présence d'une remontée rapide et cataclysmique qui a dû perturber considérablement la surface de la Terre dans le onzième millénaire avant J.-C.

Ainsi, comme le dit Charles-Noël Martin,

> « le radio-carbone vient nous fournir une étrange confirmation des faits racontés par les prêtres égyptiens à Solon... On a souvent tendance à trouver fantaisistes les récits des anciens, et bien souvent les recherches systématiques montrent ensuite qu'ils avaient raison. »

Une explication géologique a été proposée pour expliquer cette brusque remontée des océans accompagnée de séismes : au plus fort de la dernière glaciation, les eaux

des pluies et des fleuves étant en grande partie retenus par la calotte glaciaire et le niveau des océans s'étant considérablement abaissé, le poids de ceux-ci n'aurait plus suffi à contrebalancer la pression que le magma igné imprime au fond des océans où la couche solide est beaucoup plus mince que sous les continents. Une rupture brusque et de formidables tremblements de terre seraient alors intervenus, entraînant *« en un jour et une nuit »* le contact des laves et des eaux, le réchauffement rapide des océans, la fonte d'une partie de la calotte glaciaire et la remontée brutale des rivages, toutes conséquences qui semblent parfaitement adéquates pour expliquer la destruction d'un sous-continent placé comme l'Atlantide sur la ligne de fracture tellurique équidistante de l'Eurafrique et de l'Amérique. La présence d'une intense et durable nébulosité dans l'atmosphère rend compte des nombreuses traditions qui parlent de « ténèbres » prolongées et de déluges de pluies ayant suivi des tremblements de terre et un raz de marée. On comprend alors que les survivants des civilisations détruites se soient réfugiés dans des cavernes et aient eu à tout reconstruire, à tout réapprendre, leurs « bibliothèques » anéanties, avec les bribes de connaissances véhiculées par leur mémoire... et peu à peu déformées.

Platon, dans le *Timée,* rapporte le récit qui fut fait en Egypte à Solon par *« les prêtres les plus versés en ces matières » :*

> « Bien des fois, en bien des façons, sont survenues ruines d'hommes, et il en surviendra d'autres ; le feu et l'eau ont fait les plus grandes, mille autres fléaux en ont causé de moindres. Ainsi ce qu'on raconte aussi chez vous, qu'un jour Phaéton, fils de Soleil, attela le char de son père, mais que, incapable de conduire suivant la route de son père, il brûla tout sur la terre et périt lui-même foudroyé. Cela se dit en forme de mythe, mais en vérité c'est dans les révolutions des corps célestes autour de la terre une déviation d'où à de longs intervalles, résulte pour ce qui peuple la terre la ruine par l'excès de feu. Alors, tous ceux qui habitent par les monts ou en des lieux élevés et arides sont plus frappés que ceux qui habitent au bord des fleuves et de la mer... Quand au contraire les dieux pour nettoyer la terre, la submergent sous les eaux, ce sont les habitants des montagnes qui sont saufs, bouviers et pasteurs, mais ceux des villes... sont entraînés à la mer par les fleuves. » (*Timée,* 22 c d e, traduction Léon Robin, Gallimard, Pléiade, tome II.)

Les prêtres égyptiens qui viennent de raconter à Solon les destructions successives de l'humanité, ajoutent :

> « Tout cela est par écrit, de longue date, ici dans nos temples, et sauvé de l'oubli ; mais chez vous et chez les autres peuples, l'écriture à chaque fois, se trouve de constitution récente, ainsi que toutes les autres nécessités de la civilisation, quand revient, à intervalles réglés, comme une maladie, fondre sur vous le torrent du ciel, ne laissant survivre que les illettrés et les gens incultes ; de sorte que vous recommencez comme une nouvelle jeunesse, ne sachant rien de ce qui, ni en ce pays ni en le vôtre, a pu se passer dans les temps anciens... D'abord vous ne mentionnez sur terre qu'un seul déluge alors qu'il y en a eu bien d'autres avant... Mais vous n'en savez rien parce que les survivants, pendant plusieurs générations, sont morts sans qu'à l'écriture ils aient confié leurs voix.. » (*Timée* 22 a b c.)

Et le prêtre qui parle à Solon révèle l'ancienneté de l'Athènes pré-diluvienne, *« la plus noble et la plus vaillante race parmi les hommes »*, et évoque des faits vieux, à son époque, de 8 à 9.000 ans (23 e). D'abord la guerre qu'Athènes dut livrer à

> « l'énorme puissance... qui envahissait à la fois toute l'Europe et l'Asie, se ruant hors de ses bases situées dans la mer Atlantique. C'est qu'alors elle était franchissable, cette mer lointaine ; une île en effet s'y trouvait, devant le détroit que vous appelez, dites-vous, les Colonnes d'Hercule. Cette île était plus grande que la Libye et l'Asie ensemble ;

(Les Anciens appelaient par ces noms l'Afrique du Nord et l'Asie mineure.)

> de là le passage vers les autres îles était possible aux navigateurs d'alors, et de ces îles sur tout le continent situé en face... Dans cette île Atlantide s'était formée une grande et merveilleuse puissance de rois ; elle dominait l'île entière, ainsi que beaucoup d'autres îles et

de parties du continent ; outre cela encore, de ce côté-ci du détroit, ils régnaient sur la Libye jusque vers l'Egypte, sur l'Europe jusqu'à la Tyrrhénie...

« Mais dans le temps qui suivit, il se fit des tremblements de terre violents et des cataclysmes ; dans l'espace d'un jour et d'une nuit funestes qui survinrent, le peuple entier de vos combattants, en masse, s'enfonça sous la terre, et pareillement, l'île Atlantide s'enfonça sous la mer et disparut. De là vient que de nos jours encore, là-bas la mer est impraticable et inexplorable, encombrée par les bas-fonds de vase que l'île a déposés en s'abîmant. » (*Timée* 24 et 25.)

Platon reprend aussi dans le *Critias* le récit de la guerre avec les Atlantes :

« Il s'est écoulé neuf fois mille années depuis le temps où fut déclarée la guerre entre les gens qui habitaient au delà et en dehors des Colonnes d'Hercule et l'ensemble de ceux qui habitaient en deçà... »

On voit qu'on ne saurait être plus précis quant à la localisation *atlantique* du sous-continent disparu... Puis Platon évoque l'Athènes préhistorique et les modifications géologiques qui sont intervenues depuis :

« C'est que, au cours de ces neuf milliers d'années (tel est en effet le nombre d'années qui s'est écoulé depuis cette époque jusqu'à maintenant), de nombreux et considérables déluges se sont produits... » (*Critias* III a.)

(Nous avons évoqué ce passage au début de ce paragraphe.) Enfin c'est la grande description de l'Atlantide, dont hélas la fin nous manque : ses rois issus de son dieu protecteur Poséidon ; le premier de ceux-ci, Atlas, fils aîné du dieu et qui donna son nom à l'Atlantide ; ses richesses. sa flore, sa faune, ses ports, ses canaux, disposés selon la figure de la Triple Enceinte ; sa montagne centrale, son palais royal, son temple à Poséidon, ses sources, ses jardins, ses gymnases, ses hippodromes, ses campagnes, ses montagnes, ses forêts, son armée, son administration, et sa justice.

« Pendant de multiples générations, aussi longtemps

que la nature du dieu suffit à les inspirer, les Atlantes restèrent dociles à la voix de sa législation et favorablement disposés à l'égard du fondement divin de leur mutuelle parenté... Mais quand vint à se ternir en eux, pour avoir été mélangé, et maintes fois, avec maint élément mortel, le lot qu'ils tenaient du dieu, quand prédomina chez eux le caractère humain, alors impuissants désormais à porter le poids de leur condition présente, ils perdaient toute convenance dans leur manière de se comporter, et leur laideur morale se révélait à des yeux capables de voir, puisque, entre les biens les plus précieux, ils avaient perdu ceux qui sont les plus beaux... C'est alors que le Dieu des dieux, lui qui règne au moyen de lois et dont la qualité est d'être capable d'observer ce genre de choses, songeant à quel point de dépravation en était venue une race excellente, prit le parti de lui imposer un châtiment, afin de la faire rentrer dans la mesure par la leçon qu'il lui aurait infligée... » (*Critias* 120, 121 a b c.)

Ce passage du Critias est d'une extrême importance du point de vue traditionnel : il nous rappelle l'existence d'un « Dieu des dieux », le « Dieu inconnu » de Pythagore et de Platon ; la dégénérescence en cette fin de sous-cycle du phylum divin à la suite de croisements répétés avec des éléments non-adamiques de l'humanité biologique ; il nous rappelle enfin cette loi inéluctable que les hommes de la fin du Cycle feraient bien de méditer : toute fin cataclysmique d'une civilisation est la conséquence d'une décadence religieuse et morale ; et il y a constamment *correspondance* entre les plans physique, moral, intellectuel, et spirituel.. Ce n'est pas « par hasard » que les conditions climatiques sont modifiées et que les séismes se déclanchent.

C'est ainsi que la place de l'Atlantide dans le Cycle de notre humanité apparaît comme un relais entre l'Hyperborée et les civilisations immédiatement prédiluviennes. Le Vêda fait allusion à une époque où les représentants de la tradition hyperboréenne se transportèrent en une région où le jour le plus long était double du jour le plus court, donc voisine du 50e degré de latitude nord. (C'est aujourd'hui le cas de Paris à 48° 50′ nord.) Un coup d'œil sur une carte de l'Atlantique montre que cette latitude pourrait correspondre à la partie nord d'une grande

île allongée depuis la latitude de l'Irlande et dont la partie sud serait occupée aujourd'hui par le plateau sous-marin des Açores à la latitude de l'Espagne.

La position relativement « secondaire » qu'occupe la civilisation atlantéenne dans le Cycle peut être symbolisée par le transfert qui s'y est effectué de la « demeure » du « Régent » céleste de la constellation de la Grande Ourse à celle des Pléiades que les Grecs appelaient Atlantides et qui étaient les filles d'Atlas. Le nom d'Atlantide se retrouve fréquemment, à peine transformé, en mainte figure mythologique. Ainsi Atalante nous est dit avoir tué le sanglier blanc de Calydon (à rapprocher des « Kaldes » ou Celtes, mot qui avant de désigner une civilisation, désigne la caste sacerdotale). René Guénon voit dans cette « chasse » d'Atalante le reflet de la révolte de la caste des nobles, des Kshatriyas, contre la caste sacerdotale, révolte dont l'Atlantide aurait été le théâtre et qui aurait précipité la décadence de celle-ci. Dans la succession de l'Hyperborée à l'Atlantide et aux civilisations ultérieures, on retrouve en effet la succession traditionnelle fondamentale (liée au symbolisme Or-Argent-Airain-Fer) de la caste sacerdotale, de la chevalerie, de la bourgeoisie et du peuple. Certaines légendes celtes s'éclairent lorsqu'on y décèle les influences parfois antagonistes de l'Hyperborée (le Sanglier, Merlin, les druides), et du monde atlantéen (l'Ours, les chevaliers).

De même, comme l'a souligné René Guénon, le déplacement du centre spirituel de l'Hyperborée à l'Atlantide marque le passage de l'axe nord-sud à l'axe orient-occident, de l'axe solsticial à l'axe équinoxial, ce qui explique qu'à partir de cette époque, et dans beaucoup de civilisations post-atlantéennes, le point de départ donné à l'année se soit situé à l'équinoxe de printemps ou d'automne, et non plus comme à l'origine à la « porte des dieux » du zodiaque solaire, c'est-à-dire au solstice d'hiver. (Le fait que la tradition chrétienne ait depuis l'entrée dans la dernière Ere du Cycle reporté le début de l'année au solstice d'hiver montre le retour en la fin des Temps, en ce domaine du moins, à la tradition primordiale hyperboréenne.)

René Guénon va jusqu'à nous donner des précisions

combien précieuses sur la place de l'Atlantide dans le Cycle adamique :

> « Nous pensons que la durée de la civilisation atlantéenne dut être égale à une Grande Année entendue au sens de la demi-période de la précession des équinoxes ; quant au cataclysme qui y mit fin, certaines données concordantes semblent indiquer qu'il eut lieu 7.200 ans avant l'année 720 du Kali Yuga. » (*Formes traditionnelles et cycles cosmiques*, Gallimard 1970, p. 48.)

Le Kali Yuga ou Age de Fer ayant débuté en 4320 av. J.-C., la date indiquée est donc 10800 av J.-C., exactement au moment où le point vernal passe de la Vierge au Lion, ce qui n'est pas loin de la date donnée par Platon, et qui est donc la datation que nous avons ici adoptée pour le cataclysme atlantéen dans notre hypothèse générale.

Quant à la localisation *spatiale* de la terre disparue, on sait que quelques auteurs, se refusant pour diverses raisons, parfois mystérieuses, d'accorder crédit au récit de Platon et à toutes les autres données traditionnelles relatives à une Atlantide *atlantique*, ont situé la terre de Poséidon en divers lieux : l'Islande, l'Irlande, Héligoland, le Hoggar, l'Ethiopie, Santorin, etc. Ils n'ont pas eu de peine à trouver, à Héligoland et à Santorin notamment, les traces d'un séisme passé. Mais l'erreur est justement d'identifier celui qui engloutit l'Atlantide à d'autres cataclysmes moins importants et plus proches de nous, par désir d'en retrouver des traces immédiatement tangibles. Les preuves de l'existence de l'Atlantide sont pour la plupart indirectes, et ont été depuis des siècles abondamment exprimées dans un grand nombre d'ouvrages où voisinent le meilleur et le pire, la terre disparue ayant la vertu d'exciter l'imagination des romanciers et les « révélations » incontrôlables des occultistes et « médiums » ! La bibliographie de l'Atlantide établie en 1926 par Jean Gattefossé et Claudius Roux comprenait déjà 1.700 titres. Et d'autres, tenant compte de tous les livres y faisant des allusions précises, aboutissent au chiffre de 20.000 !

C'est à la synthèse de toutes les traces de l'Atlantide

que s'est pendant toute sa vie employé Paul Le Cour, à partir de la parution en 1925, dans *Le Mercure de France*, d'un article qui eut un grand retentissement, et de la création en juin 1926, sur son initiative, de la première *Société d'études atlantéennes* qui devait devenir l'association *Atlantis*. Ses deux ouvrages *A la recherche d'un monde perdu* et *L'Atlantide et ses traditions* ont fait l'objet en 1971 d'une nouvelle édition à laquelle Jacques d'Arès et le professeur et ingénieur roumain Doru Todericiu ont ajouté deux prolongements : *L'Atlantide toujours vivante lorsque science et tradition marchent de pair*, et *Vers l'Atlantide de la raison*. Le tout étant groupé sous le titre *L'Atlantide atlantique* et édité par l'association *Atlantis*, 30, rue de la Marseillaise, 94300 Vincennes.

Il nous est évidemment impossible dans le cadre de cet ouvrage et de ce chapitre de résumer un travail aussi riche qui tire ses arguments des écritures traditionnelles, du symbolisme, de la cabale phonétique, des religions comparées, de la géologie, de l'hydrographie et de l'astronomie. Ce livre n'est pas seulement la quête d'une civilisation perdue mais, comme nous essayons de le faire nous-même, la preuve de la filiation des traditions à travers leurs croyances, leur symbolisme, leur langage et leur architecture. Il constitue ainsi une contribution majeure à la restitution en notre fin des Temps de la Cyclologie traditionnelle.

Lorsqu'il y a un demi-siècle Paul Le Cour réunissait ainsi toute une convergence de preuves pour avérer l'existence de l'Atlantide, il s'attaquait encore à une *légende* ; il serait aujourd'hui heureux de constater que cette « légende » dont la majorité des savants rationalistes se gaussaient alors, est aujourd'hui pour beaucoup devenue *une hypothèse de travail*. Andrew Tomas écrit à la fin de son livre *Les secrets de l'Atlantide* (Laffont, 1969), page 196 :

> « A notre époque de réactions en chaîne dans le domaine de la science, les connaissances humaines s'enrichiront au cours des quinze années prochaines autant que pendant toute l'histoire précédente... Peut-être n'aurons-nous pas à attendre la fin de ce siècle pour que l'hypothèse de l'Atlantide vienne se vérifier... »

Comme le dit Jacques d'Arès :

> « De nombreuses découvertes d'ordre archéologique sont venues depuis lors confirmer la thèse de Paul Le Cour et l'on s'aperçoit que de plus en plus nombreuses sont les énigmes archéologiques, préhistoriques ou historiques qui ne trouvent aucune explication en dehors de l'hypothèse de l'Atlantide « atlantique ». (*L'Atlantide Atlantique*, page 129.)

Même au sein du « matérialisme historique » de pays comme l'U.R.S.S., des scientifiques travaillent sur cette hypothèse. Ainsi, le professeur Nicolas Th. Giroff a fait paraître à Moscou *L'Atlantide* (1957) et *Le problème de l'Atlantide* (1964), ouvrages où l'on peut lire :

> « L'étude du Critias démontre que Platon connaissait parfaitement la situation de Gadès et du détroit de Gibraltar (les colonnes d'Hercule). Il faut chercher l'Atlantide de Platon uniquement dans l'Océan Atlantique, et nulle part ailleurs... Toute une série de faits atteste que la crête nord-Atlantique, du point de vue géologique, est très jeune, et qu'elle s'est effondrée définitivement sous l'eau à une époque très proche de la date que donne Platon pour la disparition de l'Atlantide... Les recherches de C. Emiliani, D. B. Ericson et G. Wollin ont démontré que 11 à 10.000 ans avant nous, il y eut un échauffement brutal des eaux de l'Atlantique nord... L'océanologue soviétique V.-M. Lavroff communique qu'au cours de la remontée de la sonde de la profondeur de 2.500 mètres, lors d'une exploration de la crête nord-Atlantique, un morceau de roche composant la crête a été arraché. Sur ce fragment se trouvaient des coraux morts. Puisque les coraux ne vivent pas à une telle profondeur, ce fait certifie que la crête s'est affaissée en profondeur d'au moins deux kilomètres. »

Nicolas Th. Giroff parle également de l'exhumation de ces laves qui n'avaient pu se vitrifier qu'à l'air libre, de celle de ces diatomées qui ne pouvaient provenir que d'un lac d'*eau douce*, de celles de ces « sea-biscuits », disques calcaires d'origine manifestement humaine ; il nous parle de l'énigme de la mer des Sargasses, de celle de la migration des anguilles européennes, et nous révèle que de nombreux savants soviétiques pensent que

« les Océans actuels, avec leurs grandes profondeurs, sont des formations récentes. Selon ce point de vue, il est possible d'admettre l'existence ancienne de l'Atlantide... La juxtaposition des différentes données chronologiques — astronomiques, géologiques, culturelles, et historiques — qui ont été à notre disposition nous amènent à conclure que, entre le XIIe et le VIIIe millénaire avant notre ère, se sont produits certains événements d'une signification exclusive pour l'histoire de l'Atlantique nord et les peuples qui vivaient sur ses rivages. Ces événements sont liés à une catastrophe grandiose, volcanique et tectonique, et on retrouve leur répercussion dans les souvenirs de l'humanité. Il existe beaucoup de raisons pour considérer que ces événements sont en liaison directe avec la catastrophe géologique qui anéantit l'Atlantide. Pour le moment, on peut évaluer la date de sa disparition d'une façon approximative vers 9500 avant notre ère (avec une marge en plus ou en moins de 1.500 années). Et ceci correspond très bien avec la date traditionnelle de Platon qui peut être considérée comme très proche de la réalité... Certains faits permettent de supposer que l'affaissement de l'Atlantide s'est produit en deux étapes. Le premier affaissement eut lieu, probablement, entre 13000 et 10000 avant l'ère ; le second, le plus important, entre 9000 et 8000. Pourtant, même après ces événements, il restait des petits fragments de terre à la place des anciens continents — Poséïd — qui, comme le suppose non sans fondements R. Malaise, s'abaissèrent définitivement au nord vers 1300-1200 avant notre ère. Au sud, près des îles Saint-Paul, les derniers restes méridionaux de l'Atlantide s'effacèrent, probablement au VIe siècle avant notre ère, et leur disparition fut observée par Hannon, le voyageur de Carthagène... » (Dr N. Th. GIROFF, *L'Atlantide comme réalité scientifique*, article publié dans le « Musée vivant » des 3e-4e trimestres 1963. Traduit du russe par N.K.)

Formons l'espoir qu'un tel exemple venu de loin incite quelques scientifiques français à briser la barrière du conformisme « progressiste » et transformiste, et à adopter eux aussi la « légende » de l'Atlantide comme hypothèse de travail. D'autant plus qu'un événement archéologique considérable est intervenu en 1970 : Dimitri Rebikoff, pionnier de l'exploration et de la photographie sous-marines a découvert, photographié et filmé entre l'archipel des Bahamas et la Floride, près des rivages de l'île

de Bimini, à six mètres sous la surface actuelle de l'Océan, un ensemble de constructions cyclopéennes, en particulier une vaste chaussée de plus d'un demi-kilomètre de long, faite de pierres taillées d'environ 5 mètres de côté, d'environ 25 tonnes chacune, et jointes par une couche de ciment d'environ 6 cm. Des tourbières voisines, elles aussi submergées, datées à l'aide du carbone 14, ont livré le chiffre dont parlait plus haut le professeur Giroff : 9.000 à 10.000 ans avant notre ère. Il s'agirait donc peut-être là de l'établissement portuaire d'une « colonie atlante » qui aurait été submergée à la même époque que l'« île-mère ».

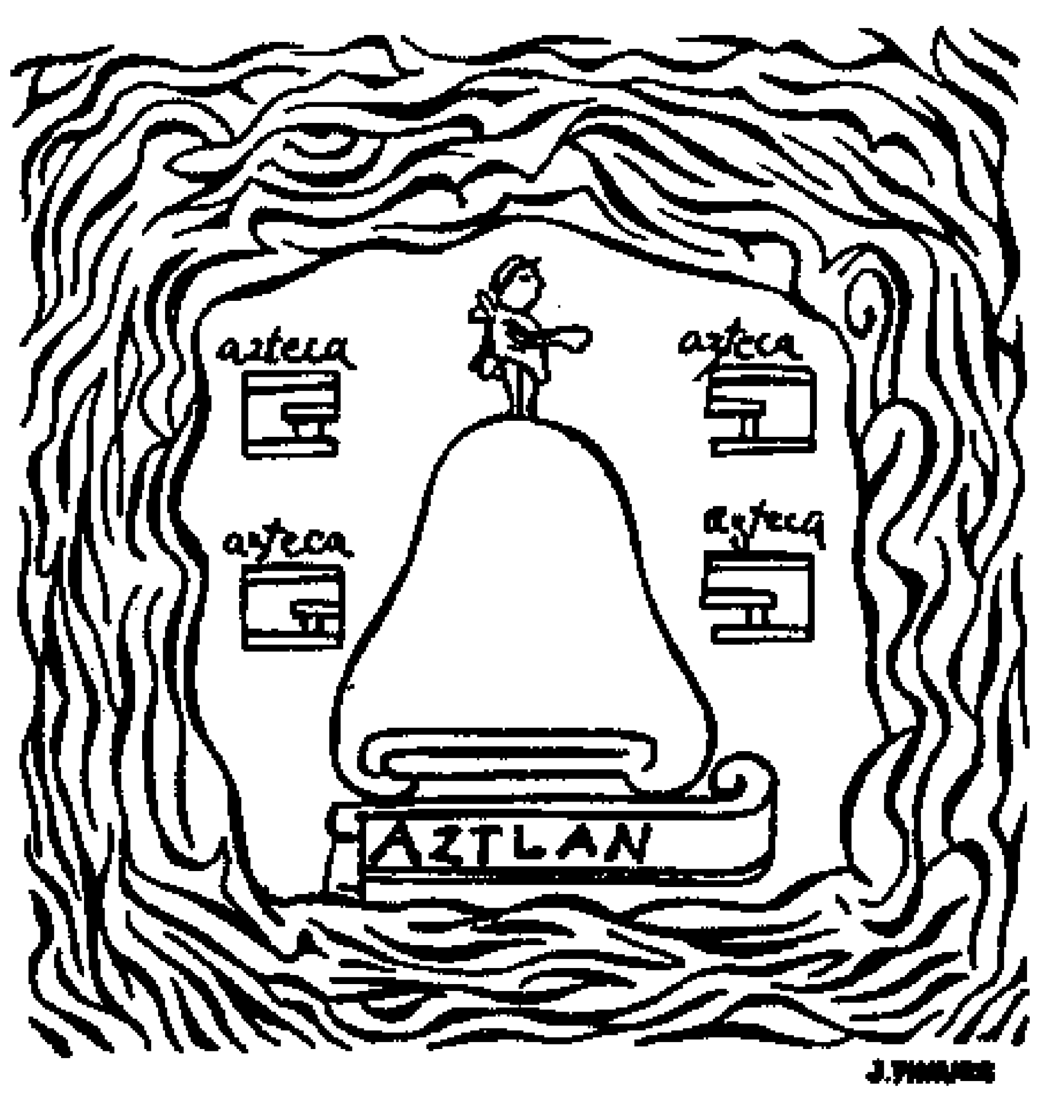
La revue *Science et Vie* (n° 640 de janvier 1971) a consacré à cette découverte un article signé J.A. Foex et Dimitri Rebikoff, une conférence avec projections a été donnée à la salle Pleyel en 1971, mais force nous est de constater que presque partout cet événement a été mis sous le boisseau et qu'une « table ronde » diffusée par l'O.R.T.F. le 29 janvier 1972, à laquelle avaient pris part Dimitri Rebikoff, Simone Waisbard et Jacques d'Arès, a été expressément sabotée par l'intervention d'une « psychanalyste » qui s'est permise d'insulter après l'émission les personnes qui venaient de parler de l'Atlantide. (Voir *Atlantis* n° 266, page 193.)

En effet ce genre de recherches est fort gênant pour beaucoup. Car le jour où sera prouvé que tous nos ancêtres ne se réfugiaient pas dans des cavernes, ne chassaient pas l'auroch vêtus de peaux de bêtes, et que des civilisations douées elles aussi de moyens matériels puissants mais surtout d'une spiritualité supérieure ont précédé la nôtre, ce jour-là s'effondrera l'imposture luciférienne de l'homme blanc soi-disant arrivé au faîte de l'« évolution » et maître du monde ! On comprend que les pontifes et les mandarins de nos organismes nationaux et internationaux d'intoxication matérialiste essayent de se raccrocher à une illusion si confortable et si profitable, déjà il est vrai mise à mal par la révolte des peuples de couleur que nous avons contaminés, et par les informations inquiétantes relatives à la « réaction » de cette biosphère que nous avons elle aussi contaminée par notre soif de conquête et de jouissance.

N'espérons pas que la leçon apportée par la fin de l'Atlantide soit prise en considération par la société actuelle. Il suffit qu'elle le soit par quelques-uns qui sauront affronter les doctes ricanements et transmettre à un petit nombre le flambeau de la Tradition. Mais il ne faut pas comme le dit l'Evangile donner de perles aux pourceaux...

Lorsque les indigènes de l'Amérique centrale accueillirent comme des dieux les conquistadores qui devaient les massacrer, ils commirent une erreur fatale, car ils les assimilèrent aux civilisateurs blancs et de haute taille auxquels font abondamment allusion leurs traditions. En particulier les Olmèques avaient gardé le souvenir du débarquement de leurs instructeurs spirituels, à Vera-Cruz vers 10.000 ans avant J.-C.

L'étude de ce que nous pouvons encore connaître de l'Amérique précolombienne (ce qui a échappé au zèle imbécile des iconoclastes espagnols) et la comparaison avec ce que nous savons de l'Egypte en particulier, est l'entreprise de toutes la plus féconde dans la recherche de l'Atlantide. Le *nahualt*, parlé encore à l'arrivée de Christophe Colomb, conservait encore des traces de la langue atlantéenne. Dans beaucoup de mots mexicains d'aujourd'hui on trouve abondamment le groupe consonnantique *lt* ou *tl*, base des noms Atlas, Atlantide, Atlantique, Atlante, An-



AZTLAN

Lieu d'origine des Aztèques (d'après le manuscrit de 1576 *de la collection Aubin)*

tilles, Andes, Andalousie, etc. *Atl* veut dire *eau.* L'île-mère était appelée *Aztlan* par les Aztèques et figurée sous la forme d'une montagne blanche. Le Wotan germanique, l'Odin scandinave qui correspond au Mercure romain, se retrouve dans le *Votan* de l'Amérique pré-colombienne avec l'Oiseau-serpent (union de l'air et du feu) qu'il faut comparer aux ailes et au serpent du Caducée de Mercure : l'Esprit enseignant et guérissant, parce qu'harmonisateur et dispensateur de la Sagesse divine. Parmi les mythes transmis par les chroniqueurs de la conquête espagnole, nous trouvons encore celui du pays d'*Olman,* d'où venait toute la civilisation, un pays fécond et prospère, un vrai « paradis terrestre ». Et ce pays, les Toltèques le situaient en Atlantide septentrionale et l'appelaient *Tula,* par « correspondance » traditionnelle avec la Tula primordiale de l'Hyperborée.

La tradition atlantéenne se révèle souvent étrangement parallèle à celle de Mu. De même que les Atlantes fondèrent, avant et après le séisme, les civilisations de l'Amérique centrale, de la Celtide et de l'Egypte, de même les civilisateurs de Mu auraient fondé l'empire d'Uighur en Asie orientale et centrale. En 1898, le professeur russe Kosloff aurait découvert sous les sables du Gobi la capitale de cet empire prédiluvien : Khara-Khota. Et de même que Bimini atteste l'Atlantide (ou une de ses colonies), la découverte d'un monument à colonnes, à 80 kilomètres à l'ouest des côtes péruviennes et par 2.000 mètres de fond, apporterait une présomption nouvelle à l'existence passée du continent polynésien, de même que toutes les ruines souvent cyclopéennes, dispersées dans les îles du Pacifique, et parfois presqu'aussi spectaculaires que les gigantesques statues de l'île de Pâques... Et là aussi, en cette même île de Pâques aujourd'hui désolée et dépeuplée (cf. Francis Mazières, *Fantastique île de Pâques,* Laffont). les indigènes déclaraient aux premiers navigateurs que leurs ancêtres étaient blancs, « plus blancs que les Chiliens »...

Enfin c'est toute la symbolique et l'architecture des temples et des pyramides qui atteste une indéniable parenté d'origine entre l'Amérique précolombienne et l'Egypte ancienne. Cette architecture cyclopéenne aux blocs

énormes taillés et assemblés sans ciment avec une précision inégalée depuis, se retrouve dans le Pacifique comme en Asie centrale, en Amérique comme au Proche-Orient... Des archéologues comme Daniel Ruzo ont attiré l'attention sur l'existence en des points aussi éloignés les uns des autres que l'Amérique australe et centrale, l'Egypte, l'Angleterre et le bassin parisien, de rochers, parfois de taille colossale, manifestement sculptés ou retouchés par des civilisations de la protohistoire et témoignant de la part de celles-ci de préoccupations et de connaissances fondamentalement symboliques et religieuses.

Tout se passe comme si après le grand cataclysme du XIe millénaire, les survivants avaient dans le monde entier, à travers des mentalités, des physiologies et des techniques allant des plus frustes aux plus élaborées, tenté de reconstituer le *savoir perdu* des continents engloutis. Partout on constate une faille entre le mésolithique et le néolithique vers le XIe millénaire, partout on constate des solutions de continuité, des « apocalypses » et des aurores brusques qui ne peuvent s'expliquer que par une tradition poursuivie à travers des destructions, des cataclysmes successifs...

Cette tradition apparaît venue de deux directions différentes pour les civilisations de la fin de l'Age d'Airain, c'est-à-dire entre les IXe et Ve millénaires avant notre ère ; nous y trouvons des éléments occidentaux (atlantes) et nordiques (hyperboréens). Au passage, notons la similitude étymologique des noms de Celtide et de Chaldée (*Kalde* désignant l'autorité spirituelle de la caste sacerdotale).

> « La tradition celtique pourrait vraisemblablement être regardée comme constituant un des « points de jonction » de la tradition atlante avec la tradition hyperboréenne, après la fin de la période secondaire où cette tradition atlante représenta la forme prédominante et comme le « substitut » du centre originel déjà inaccessible à l'humanité ordinaire... » (René GUÉNON, *Symboles fondamentaux de la science sacrée*, Gallimard 1962, p. 177.)

Et la Chaldée, comme l'Egypte, plonge largement dans le passé en deçà du déluge de Noé, en pleine protohistoire, en plein Age d'Airain. Les astronomes chaldéens prétendaient avoir accumulé les annales de 400.000 années d'observations. Il y a là sans doute un zéro de trop, procédé habituel pour occulter une révélation qui n'est pas destinée au profane. Si nous disons 40.000 ans, nous rencontrons le même chiffre retrouvé par les scientifiques russes pour l'astronomie égyptienne, comme nous l'avons vu plus haut.

Peut-on désormais affirmer que l'histoire commence à Sumer ? Oui si l'on veut s'en tenir aux traces datables avec précision. Non si l'on tient compte des innombrables vestiges qui attestent l'existence de civilisations prédiluviennes, elles-mêmes héritières de traditions hautement spirituelles.

9. L'Egypte et les débuts de l'Histoire

C'est, semble-t-il, avec des éléments venus du sud pour l'Egypte (l'Ethiopie ?) et du nord pour la Chaldée (Caucase, Hyperborée, Uighur ?) que se formèrent entre le cataclysme atlantéen et le déluge de Noé les deux grandes civilisations qui devaient apparaître à la période historique. Mais toutes deux sont spirituellement filles de l'Atlantide, comme la Chine semble l'être de Mu...

En 1965 est paru un livre qui aurait prouvé à Paul Le Cour combien ses travaux de symbolique et d'herméneutique comparées l'avaient fait approcher de l'énigme des origines de la civilisation égyptienne. Ce livre est celui de la préhistorienne et archéologue Marcelle Wiessen-Szumlanska, *Origines atlantiques des anciens Egyptiens* (Omnium Littéraire).

> « Certes, les écrits de Platon ont bercé mes seize ans, mais... délaissant les philosophes, les poètes et même une partie des historiens, je me suis attachée à l'aspect géologique, géographique et anthropologique de l'immense problème. Cela m'a amenée au cœur même de la préhistoire... Au bout de ce long voyage au bout de la nuit préhistorique, l'existence d'un lieu, d'une

race, d'une civilisation dont découlent les éléments constitutifs de notre Occident s'est révélée indiscutable... » (pages 19 et 20.)

Déjà dans *Les hommes rouges*, son second ouvrage, l'auteur avait abordé le problème des mystérieux « Serviteurs d'Horus » arrivés en Egypte par petits groupes successifs, de même qu'en Assyrie et en Chaldée, et qui, y occupant un rang supérieur, se réclamaient du Premier Pays, du « Pays de Pount » situé en *Occident*, et évoqué nostalgiquement comme une patrie perdue. Si nous faisons la synthèse de bien des sources traditionnelles et des travaux qui ont été publiés sur la question, tels que ceux de Schwaller de Lubicz et de Mme Wiessen-Szumlanska, c'est, semble-t-il, par trois vagues successives que se fit le peuplement de l'Egypte à travers le Sahara, soit par le nord, soit par le sud du grand désert (qui à l'époque n'était pas désert). De même que les précolombiens d'Amérique centrale accueillirent les Espagnols comme les envoyés de ce « dieu blanc » dont ils avaient gardé la tradition, les anciens Atlantes depuis longtemps fixés en Egypte accueillirent la dernière vague de migrateurs chassés par le cataclysme et les nommèrent « fils d'Horus ». Heureusement pour les Egyptiens, les voyageurs n'étaient pas des conquistadores, et se comportèrent en « frères ». La légende de la ville de Gao sur le Niger, « la ville aux mille coupoles d'or », rappelle le passage de cette dernière migration atlantéenne.

Mme Wiessen-Szumlanska dans le livre cité plus haut nous montre à quel point la légende d'Osiris s'éclaire si on explique la mort du grand dieu, « Celui-qui-fait-cesser-le-massacre » par la défaite infligée par Seth-Typhon, si on reconnaît une migration douloureuse dans l'arrivée sur les bords du Nil des

> « grands chefs divins de l'horizon de l'ouest sur les chemins des morts, après la Nuit tragique de ceux qui ne sont plus »,

comme s'exprime le Livre des Morts des anciens Egyptiens, et si on considère la régence d'Isis et l'avènement d'Horus comme les premiers gestes de réimplantation

sur une terre nouvelle de la civilisation-mère foudroyée. Le Livre des Morts dit encore :

> « Horus, le *rejeton rouge*, a été constitué héritier des apanages de son père » (Chapitre XIX.)

C'est cette route de migration, ce « Chemin des Morts », que l'auteur nous permet de parcourir, accumulant au passage rapprochements significatifs et preuves. Avec elle, Flavius Josèphe, Homère, Hérodote surtout, s'éclairent : de ce dernier, elle identifie indubitablement le cap Soloeis,

> « poste le plus avancé de la Libye en ouest, là où le soleil se couche »,

avec l'actuel cap Juby qui n'est qu'à 100 kilomètres de la grande île canarienne de Ferteventura. C'est de là que partait vers l'est la grande voie préhistorique ; vestiges de toutes sortes, sculptures archaïques et inscriptions la jalonnent... Innombrables sont dans la tradition égyptienne les allusions à ses origines atlantiques, jusque dans des récits mythiques comme *Le conte du naufragé*. De même, constante est la préoccupation pharaonique de se situer dans le temps et de remonter aux sources de la civilisation égyptienne prédiluvienne.

> « Le document le plus précieux est le *Papyrus royal de Turin* qui donnait une liste complète des rois ayant régné sur la Haute et Basse Egypte depuis Ménès jusqu'au nouvel Empire, avec la mention de la durée de chaque règne. Précédant cette liste royale, les premières colonnes du papyrus sont consacrées à la préhistoire, c'est-à-dire aux règnes qui ont précédé Ménès... « Vénérables Shemsou-Hor (« compagnons d'Horus »), années 23.200. Roi Ménès » (total 36.620). Ainsi l'on peut comprendre que les Anciens font remonter leur préhistoire à 36.620 ans avant Ménès, et si l'on situe l'avènement de ce roi à l'époque de la fondation du Calendrier, c'est-à-dire aux environs de l'an 4240 avant J.C., cela fait remonter les origines à près de 40.000 ans avant notre ère... » (R.A. SCHWALLER DE LUBICZ, *Le roi de la théocratie pharaonique*, p. 108-109.)

Quarante mille ans avant notre ère, c'est-à-dire en termes de cyclologie traditionnelle la sortie de l'Age d'Or. De même Diodore de Sicile, faisant allusion à des mythes en partie perdus précise que les dieux et les héros ont d'abord régné sur l'Egypte pendant 18.000 ans (ce qui correspond à notre Age d'Argent) puis les rois humains pendant 15.000 ans (notre Age d'Airain), le total étant donc de 33.000 ans. Georges le Syncelle fait état de 25 cycles sothiaques de 1.461 ans, soit 36.525 ans. Enfin Hérodote parle de 340 générations de rois et de grands prêtres qui délimitent une période pendant laquelle le soleil a

> « changé quatre fois la place de son lever ordinaire », s'est « levé deux fois au même point où il se couche actuellement, et s'est couché deux fois au point où il se lève aujourd'hui... ».

Paroles étranges que Schwaller de Lubicz interprète comme le passage par deux fois du point vernal dans le Bélier et par deux fois dans la Balance, ce qui fait un cycle précessionnel et demi, soit 38.880 ans environ.

Là encore, la synthèse des traditions confirme la chronologie hindoue et chaldéenne et atteste l'antiquité de la connaissance pharaonique, *même si cette connaissance a été acquise en un tout autre lieu que la vallée du Nil.*

Ainsi encore, le cycle sothiaque fait coïncider tous les 1.460 ans l'année « vague » de 365 jours avec l'année *siriaque* de 365 jours 1/4. Sirius est la seule étoile qui permette cette mesure, constatation qui a exigé des observations pendant des millénaires ! Cette étoile double (dont le compagnon *nain* a une densité de 53.000 fois celle de l'eau !) jouait pour les mages égyptiens le rôle de *soleil central* pour le système stellaire dont notre soleil fait partie.

Les luttes d'Osiris et de Seth-Typhon symbolisent celles que dut livrer l'humanité des Ages d'Argent et d'Airain contre les forces du Mal. Le règne d'Osiris correspond aux civilisations prédiluviennes ; sa mort et sa résurrection aux cataclysmes ; et le règne d'Horus à la civilisation post-atlantéenne. Pendant l'époque post-diluvienne, c'est-à-dire historique de l'Egypte (point vernal en Taureau), le soleil se trouvait dans le Lion lors du lever héliaque de

Sirius : d'où les gargouilles des temples en forme de lion. La connaissance par les sages de l'Egypte de la précession des équinoxes et de son influence religieuse et sociale est elle aussi abondamment prouvée. Ainsi, le « *Conte prophétique* » qui remonte à l'Ancien Empire annonce au roi alors régnant, Snefrou, par la voix d'un sage, la crise grave qui marquera la fin du passage du point vernal dans la constellation du Taureau : anarchie, injustices diverses, invasions... — jusqu'à l'avènement d'Amenemhat, premier roi de la XIIe dynastie, ouvrant l'Ere du Bélier, qui ramène la paix et la stabilité de la royauté pharaonique. De même le passage des Gémeaux au Taureau avait été marqué vers la fin de la VIe dynastie (4.123 av. J.-C.) de révolutions et de pillages de tombeaux.

Faisant intervenir les périodes sothiaques (lever héliaque de Sothis, l'étoile Sirius), le professeur André Pochan a cru pouvoir définitivement fixer à 5.619 av. J.-C. le début du règne du premier pharaon de l'Ancien Empire, Ménès. (Conférence faite le 5 juin 1969 au Collège de France.)

Quand on a pris connaissance de tout cela, on comprend que dès son apparition dans l'époque historique, dès la Ve ou la VIe dynastie, l'Egypte ait possédé une écriture complète, un calendrier précis, un cadastre élaboré, une organisation sociale très évoluée et une religion complexe ! Schwaller de Lubicz pense que le calendrier pharaonique a été institué en 4.240 av. J.-C., donc au tout début de l'Ere du Taureau. André Pochan le fait remonter à plus de 15.000 ans !

> « Bien des égyptologues se trompent lourdement en n'accordant qu'un savoir scientifique tout à fait rudimentaire aux anciens Egyptiens ; nous nous permettons de leur rappeler, sinon de leur apprendre, que les trois calendriers en usage dans l'antique Egypte étaient aussi précis mais beaucoup plus intelligemment agencés que notre actuel calendrier grégorien dont la structure barbare est digne des peuplades troglodytes. Ces trois calendriers nous ont permis de rétablir, *au jour près*, la chronologie égyptienne depuis Athôthîs, fils de Ménès, soit depuis 5557 av. J.C. » (André Pochan, *L'énigme de la grande pyramide*, Laffont 1971, p. 184.)

Quant aux monuments prestigieux échelonnés tout au

long de la vallée du Nil et en particulier en ce qui concerne les pyramides de Giseh, nous n'ajouterons pas ici de nouveaux commentaires personnels à tous ceux qui ont fleuri sur leurs bords. Des travaux les plus sérieux se dégage la conviction que jamais les pyramides n'ont été construites que pour être des tombeaux et qu'elles ne datent pas du XXIIIe siècle av. J.-C., mais d'une époque bien antérieure. (André Pochan date la grande pyramide de 4.800 av. J.-C.) Les pyramides sont *prédiluviennes.*

Il en est de même du Sphinx qui à l'exception de la tête porte les traces d'une forte érosion aquatique. Une tradition affirme que déjà du temps de Khéops son âge était inconnu et considéré comme considérable.

Une autre tradition reprise par René Guénon (*Formes traditionnelles et cycles cosmiques*) fait symboliquement de la grande Pyramide le « tombeau d'Hermès » ou d'Hénoch (Seyidna Idris). En effet dans l'ordre des fonctions métaphysiques, Hénoch ou Idris, conservateur de la Tradition Primordiale, s'identifie à Hermès ou Thoth. Un symbolisme *polaire* s'y rattache, en liaison avec la tradition du *retour au paradis de Seth,* troisième fils d'Adam et d'Eve, et père d'Hénoch. La grande Pyramide est une « montagne sacrée », une image du mont Mêru. Une tradition arabe en attribue la construction au roi *antédiluvien* Surid. Et, en effet, de même que les Héliopolis (d'Egypte, de Syrie, etc.), ces cités du soleil, étaient des images de la « Terre solaire hyperboréenne », de même les pyramides et en particulier celle dite de Khéops étaient des images de l'Axe polaire et avaient été construites *avant le déluge de Noé* pour être, par leurs proportions, par les Nombres qu'elles recélaient et les symboles qui y étaient gravés, la *fixation de la connaissance traditionnelle* par les prêtres qui savaient que l'humanité allait bientôt pénétrer dans l'Age sombre. Récapitulant la Tradition Primordiale, les pyramides incarnent magnifiquement la mystique et la métaphysique des Nombres : ces cycles et ces rythmes du Second Monde qui nous relient au divin et permettent la relation continuellement vivante entre le micosme et le macrosme.

Alors que beaucoup de fantaisies ont été publiées à ce sujet, une étude rigoureuse des monuments égyptiens ne

peut qu'émerveiller et bouleverser le chercheur. Ainsi, les pyramides sont remarquablement bien orientées sur les points cardinaux, mieux qu'on ne saurait le faire aujourd'hui : exactement à 3 minutes 6 secondes près ! Leur méridien est celui qui traverse le plus de continents ; il divise de plus les terres émergées à l'est comme à l'ouest en deux parties de superficies égales ! Le périmètre de la base de la grande Pyramide (921,60 m) équivaut exactement à une demi-minute du méridien du Caire, ce qui prouve que les constructeurs connaissaient avec précision les dimensions de la Terre.

La pente de la grande Pyramide donne la valeur de $\pi = \frac{22}{7}$. Plus de quatre millénaires avant Archimède, les Egyptiens avaient donc déterminé la valeur de π ! André Pochan a montré que la grande Pyramide servait à déterminer le moment précis des équinoxes, grâce au léger *creusement* de ses faces et à « l'éclair » qui s'y produisait lorsque le soleil se levait ou se couchait dans l'exact prolongement de leur plan.

Notre ami François Dupuy-Pacherand, membre comme nous du comité de rédaction de la revue *Atlantis,* a publié dans celle-ci (numéros 203, 217, 232, 242 et 268 principalement) de nombreuses études sur les monuments égyptiens et les problèmes afférents, dont nous souhaitons vivement quelque jour prochain la parution synthétique, et qui jettent des lumières décisives sur le sujet. C'est ainsi qu'il remarque que le nombre π se retrouve un nombre extraordinaire de fois dans la grande Pyramide, et que les mesures effectuées avec la coudée égyptienne (la vraie de 0,5236 m, et non celle inventée par Piazzi Smith et l'abbé Moreux) montrent

> « les interactions permanentes du mètre, du système horaire, des mesures luni-terrestres, de l'acoustique musicale, en conformité avec les formules les plus modernes de l'astronomie et de la physique. »

Parlant du temple de Karnak, il conclut que

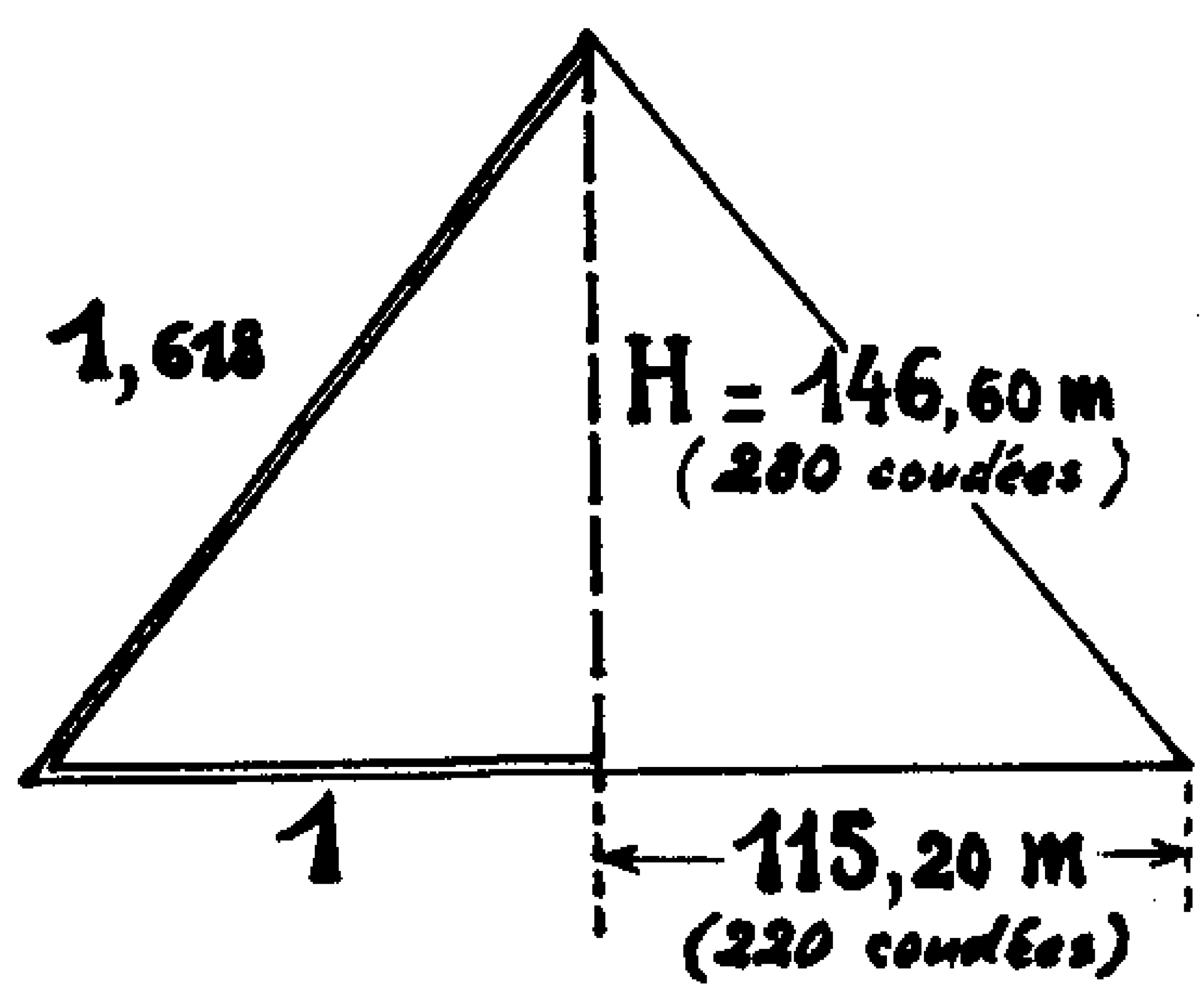
> « tout se passe comme si on y relevait la trace d'une

incroyable synthèse du système métrique, du Nombre d'Or et de la mesure astronomique des temps annuels... » (*Atlantis* n° 203 de septembre-octobre 1960, pages 23 et 27.)

« Pour les astronomes antiques, le temps et l'espace se répondaient sans fin, dans un éternel engrenage de Nombres dont notre globe fournissait lui-même une des clefs fondamentales. » (N° 217, p. 322.)

« La clef de la grande Pyramide est la dix-millionième partie du quart d'un méridien moyen de la Terre. » (N° 232, p. 100.)

La hauteur de la grande Pyramide, 146,53 m, est la milliardième partie de la distance de la Terre à la surface du Soleil au moment du périhélie (146,41 millions de km). Le cosinus de l'angle d'inclinaison de ses faces est égal au Nombre d'Or ; 0,618. Le périmètre de sa base est égal à une circonférence ayant pour rayon sa hauteur : c'est la résolution de *La quadrature du cercle !* Comme la hauteur est le milliardième de la distance de la Terre au Soleil, le périmètre de la base est donc le milliardième de l'orbite terrestre !



Coupe orthogonale de la grande Pyramide
146,60 *m* + 115,20 *m* = 261,80 *m*,
soit le Nombre d'Or au carré multiplié par 100 *m*

François Dupuy-Pacherand nous a fait l'amitié de nous confier quelques-unes de ses notes inédites relatives à la science égyptienne et nous a permis de les transcrire ici. Nous l'en remercions.

« Vers 1956 je rencontre à Clichy un vieux médecin, le docteur Funck-Hellet, chez lequel je prends connaissance d'une *lettre de Schwaller de Lubicz* qui déclare expressément : « Les Egyptiens connaissaient le mètre, je l'ai vérifié dans des milliers de cas sur des édifices pharaoniques. Sur un mur datant de la IIIe dynastie, il existe encore deux lignes peintes dont l'écartement est exactement de *un mètre* » (Citation faite de mémoire).

« Théorie de Schwaller :

« La coudée royale égyptienne, employée dans la plupart des grands monuments, est théoriquement équivalente à 0,5236 m, ce qui correspond à la sixième partie de 3,1416 m. Autrement dit, un cercle ayant pour *rayon un mètre* aurait pour développement 6,2832 m, c'est-à-dire 12 coudées royales égyptiennes. La coudée pharaonique mettrait ainsi en constantes relations le système décimal (le mètre et sa moitié) avec les nombres duodécimaux et la mesure du cercle. Nota : La mesure officielle de la coudée est aujourd'hui reconnue comme s'inscrivant entre les deux nombres 0,5235 m et 0,5240 m.

« L'hypothèse de Schwaller de Lubicz tient compte d'une mesure qui s'inscrit précisément entre les deux termes qui viennent d'être mentionnés (et que l'on trouve notamment dans *Le problème des pyramides d'Egypte* de Ph. LAUER, Payot 1952. Ajoutons que la mesure basée sur 0,5236 m n'est pas mentionnée par M. Lauer, égyptologue chargé de fouilles par le gouvernement... Probablement la trouve-t-il « gênante »...) »

F. Dupuy-Pacherand fait ensuite référence au n° 217 d'*Atlantis* (mai-juin 1963) qui traite des rapports entre le Nombre d'Or et la grande Pyramide, et expose également

« comment la mesure de l'horizon visible du sommet théorique primitif de la Pyramide (hauteur 146, 60 m) correspond à une distance de 43.200 m sur une ligne méridienne nord-sud passant par le centre de l'édifice. Il y a donc une impressionnante correspondance entre cette distance mesurée en *mètres* et les 43.200 secon-

des qui servent à l'évaluation du « jour solaire moyen » de 12 heures.

« Par ailleurs, si l'on divise la hauteur de la grande Pyramide (soit 280 coudées) par le total : côté de base + hauteur (soit 440 + 280 = 720 coudées), on obtient le curieux rapport suivant :

$$\frac{280}{720} = \frac{42}{108} = 0{,}3888888888\text{, etc.}$$

« Il est intéressant de faire le rapprochement entre 280 et 720, et 42 et 108. Quarante-deux représente le nombre des grands livres fondamentaux du dieu *Thoth-Hermès,* et le royaume égyptien fut à un certain moment divisé en 42 provinces (ou « nomes »). Le nombre 108 est une des clefs fondamentales de toutes les traditions anciennes (tour à tour nombre d'Agni et Lotus lunaire bouddhiste par exemple). Multiplié par 2 (soit 216), c'est le nombre du Lion des Kabbalistes, et par 4 il donne 432, ce qui rejoint la mesure de l'horizon de la grande Pyramide (43.200 mètres) et la valeur en années de certains cycles de l'Inde et de Chaldée (notamment 432.000 ans).

« Revenons au rapport 0,388888. Si on le multiplie par mille, il donne 388,888... Il s'agit d'une des meilleures approximations possibles pour mesurer la distance *moyenne* de la Terre au Soleil, si l'on prend pour *unité de mesure* la distance *moyenne* de la Terre à la Lune. Celle-ci est presque équivalente à 384.400 kilomètres (valeur plus précise que les 384.000 km souvent indiqués par simplication) ; en partant de l'hypothèse indiquée précédemment on obtient alors : 388,88888 × 384,400 = 149.488.888,88 km.

« On tend aujourd'hui à situer la distance moyenne de la Terre au Soleil entre 149.500.000 et 149.600.000 km. La différence du calcul précédent avec le premier nombre ci-dessus (149.500.000 km) n'atteint donc pas la valeur d'un *diamètre terrestre* (celui-ci dépassant 12.000 km).

« Si l'on réalise que le *rayon solaire* atteint à lui seul *près de* 700.000 km, on peut donc dire que le rapport 388,888 est une admirable clef pour les mesures moyennes du système solaire, en fonction des distances *intéressant simultanément la terre, le soleil et la lune.*

« Rappelons brièvement que la distance entre deux astres se mesure théoriquement du centre de l'un des corps célestes au centre de l'autre. Une erreur de plusieurs centaines de km sur la distance moyenne de la Terre au Soleil est donc suffisamment faible pour que l'on atteigne même pas la surface de l'astre solaire, en partant de son centre théorique.

« Ajoutons qu'à la fin du siècle dernier (entre 1860 et 1900) on attribuait encore couramment une valeur de 148.600.000 km à la distance solaire. Il fallut en 1900 l'intervention de 18 observatoires internationaux et l'utilisation des clichés photographiques pour que l'on arrive à une nouvelle détermination comprise entre 149.400.000 et 149.500.000 km environ. Depuis quelques années on adopte une distance moyenne un peu plus grande (149.600.000 km) à la suite d'un Congrès international d'Astronomie, permettant de comparer certains résultats nouveaux.

« Le nombre auquel on parvient en utilisant un des rapports fondamentaux tirés de la grande Pyramide (soit 0,388888... × 1.000) donne par conséquent une mesure astronomique parfaitement comparable à celles qui ont été trouvées (ou retrouvées ?) au cours du siècle actuel. Le résultat est d'autant plus intéressant que le Nombre 918 (voir n° 217 d'*Atlantis*) permet d'entrevoir que les anciens savaient calculer la distance moyenne de la Terre à la Lune, tandis que l'on rapporte dans les études métrologiques contemporaines que les Hébreux connaissaient une mesure de capacité (le « bath ») qui valait 38,88 litres (ou décimètres cubes). Dix « baths » représentaient donc une capacité de 388,88 litres, et cette étonnante coïncidence permet de penser que le « bath » était simultanément établi sur un rapport tiré du *mètre* (le décimètre cube) et sur l'un des rythmes fondamentaux de la grande Pyramide. Celui-ci représentant par surcroît les clefs essentielles des distances intéressant les trois astres qui règlent particulièrement les lois de la vie terrestre... La transmission a pu se faire par Moïse, instruit dans les temples égyptiens. » (F. DUPUY-PACHERAND. Notes inédites du 11 mars 1972.)

En fait, l'investigation de la véritable *connaissance* que possédaient les Egyptiens est à peine ébauchée de nos jours. Ce que nous en savons remet déjà à sa juste place notre science contemporaine, non pas en ce qui concerne la *quantité* des éléments de savoir, mais leur *qualité* : la connaissance antique était synthétique, totalisante, et constituait une Echelle gigantesque entre les Trois Mondes.

« L'ancienne Egypte n'avait pas de « religion » d'après les témoignages inscrits pendant plus de quatre mille ans : *elle était tout entière la Religion* dans son acception la plus large et la plus pure... » (R.A. SCHWALLER DE LUBICZ, *Le roi de la théocratie pharaonique,* Flammarion 1961, page 12.)

Au regard de ce sens primordial (et étymologique) de la Religion antique, les formes religieuses que nous connaissons en notre fin de Cycle apparaissent elles aussi singulièrement étriquées, alors même que la loi d'Amour de la Révélation chrétienne possédait en puissance toutes les prérogatives primordiales... Hélas, elle est passée entre les mains des hommes, et tandis que sa charge secrète, son ésotérisme dégénérait chez certains en occultisme, ce même ésotérisme a été évacué par la plupart des fidèles qui ont réduit la Révélation à un simple moralisme et à une théologie *rationnelle* qui portait en son germe l'athéïsme contemporain.

Le même processus s'aperçoit dans toute l'Antiquité, principalement dans le sens de l'idolâtrie et de la superstition, la hiérarchie des puissances appelées dieux se trouvant de plus en plus bouleversée à mesure que les civilisations post-diluviennes s'acheminent vers leur fin, et que l'influx solaire primordial laisse place aux forces sub-lunaires et parfois même infernales.

Mais cette même connaissance synthétique dont nous venons d'évoquer l'aspect pharaonique, ce même équilibre dans la perception (et l'*utilisation*) des trois Mondes, peut être perçu avec plus ou moins d'acuité dans *toutes* les civilisations antiques. L'édition contemporaine connaît, surtout depuis les années soixante de ce XXe siècle, une véritable démangeaison de publications à caractère sensationnel, où voisinent le meilleur, mais hélas surtout le pire, et où se fait jour cependant, même si l'intention première de tous ces auteurs n'est pas toujours la seule recherche de la vérité, un aspect nouveau de l'histoire du monde, de nature à faire voler en éclats le « progressisme » rassurant de nos manuels. A côté de bien des suppositions et des interprétations hasardeuses, cette recherche des faits insolites dans le passé de l'humanité a vaille que vaille amassé un faisceau de présomptions et çà-et-là de certitudes qui éclairent d'un jour nouveau la prétendue « primitivité » des civilisations antiques et montrent que bien des découvertes des Temps modernes ne sont en fait que des redécouvertes.

Ainsi les cartes de Piri Reis du début du XVIe siècle montrent l'Atlantide, l'Amérique, l'Antarctique, le Labrador et le Groënland. Celui-ci figure sous la forme de trois îles : les cartes auraient donc été établies avant la dernière glaciation de Würm III, soit il y a plus de dix mille ans !... Des photos aériennes de la plaine de Nazça au Pérou montrent des pistes gigantesques parfaitement rectilignes et qui s'interrompent brusquement au bord des plateaux comme des terrains d'atterrissage... Pourquoi cet immense Trident de 300 m de hauteur gravé sur le flanc de la côte sud du Pérou ? Pourquoi dans cette tombe chinoise du IIIe siècle ces objets en bronze d'aluminium qui ne peuvent être fabriqués qu'avec l'électricité ? Pourquoi les tombeaux égyptiens peints et gravés loin des ouvertures et du jour ne portent-ils pas la moindre trace de la fumée des torches ou des lampes à huile ? Avec quels instruments astronomiques les constructeurs de la Porte du Soleil de Tiahuanaco ont-ils pu déterminer la révolution annuelle de la planète Vénus pour l'y faire figurer ?

Et nul ne peut expliquer aujourd'hui comment la civilisation des mégalithes a pu construire tant d'ensembles cyclopéens — souvent composés de blocs assemblés sans ciment et sans interstice — de l'Irlande à la Corée, sans que l'on ait trouvé trace de l'outillage nécessaire et des pistes de transport. Des statues de pierre colossales se trouvent en Amérique centrale à 130 kilomètres de la plus proche carrière. Celles de l'île de Pâques pèsent parfois 400 tonnes. La grande pierre de Baalbeck, parfaitement équarrie, dépasse 2.000 tonnes !

Les traditions font état de « manas » ou forces magiques mises en action par des prêtres. Et bien des chercheurs commencent à penser que l'implantation massive des menhirs, des dolmens et des cromlechs en des points de croisement de courants telluriques (connaissance qui sera transmise jusqu'aux constructeurs d'églises du Moyen Age) avait pour but la captation de ces forces bio-électromagnétiques : voilà une « religion » synthétique qui savait que l'Energie représente le moyen terme entre l'Esprit, le divin, et la manifestation matérielle, et que celui qui peut utiliser à leur source les formes les plus diverses de ces énergies, y compris celles que la science moderne ignore ou ne sait capter, est le maître du monde !... C'est peut-être parce que certaines des civilisations du passé

ont fait un mauvais usage de ces pouvoirs « naturels » (mais pour nous « magiques ») que celles-ci, comme l'Atlantide, se sont auto-détruites...

Ces énigmes de la protohistoire et du début de l'histoire — dont nous aurions pu ici rédiger un inventaire qui aurait occupé un chapitre ! — ont chez certains trouvé une solution commode et au goût du jour : le savoir spirituel, magique, artistique et pré-scientifique dont témoignent les peuples prédiluviens ou de la haute-Antiquité, inexplicable pour beaucoup de nos contemporains chez des peuples dénués de « technique » au sens moderne du terme, ne pourrait s'expliquer que par l'intervention d'intelligences, voire d'« humanités » extra-terrestres : ce sont ces « cosmonautes-instructeurs » qui auraient été les Prométhée et les Hermès de nos ancêtres présumés « sauvages » et plus ou moins « évolués » à partir de sources pré-hominiennes ou para-simiesques.

Ce genre d'affabulation est particulièrement caractéristique de notre époque apostate et scientiste : le postulat du transformisme étant accepté comme un dogme, et l'homme d'autrefois ne pouvant qu'être inférieur à celui d'aujourd'hui, on trouve dans les « extra-terrestres » le « coup de pouce » démiurgique, le « fiat lux » commode pour expliquer la brusque irruption en certaines périodes du passé de civilisations brillantes et surgies « tout armées » comme Minerve du front de Zeus. Ce faisant on croit pouvoir *éliminer Dieu et la Tradition primordiale.* (Car le souci de la plupart des hommes de science et des écrivains de notre temps semble être de chasser toute préoccupation de nature proprement métaphysique...) Mais on ne se rend pas compte qu'on ne fait ainsi que déplacer ce même problème métaphysique : car si ces « instructeurs » suréquipés techniquement nous ont instruits dans le passé, qui donc a instruit ces instructeurs ? C'est la farce de la poule et de l'œuf !... Quelle belle illustration ces écrivains nous donnent-ils de ce vice fondamental de notre époque de vouloir tout ramener de l'ordre spirituel au plan naturaliste, « fantastique » ou technique !

Que des intelligences peut-être para-humaines existent dans d'autres systèmes solaires et que certaines de celles-ci aient pu dans le passé, ou encore aujourd'hui, communiquer avec nous, que même des « objets volants non identifiés » visitent notre atmosphère sont des choses que nous croyons aussi ; mais nous nous refusons de les considérer sous l'angle phénoménologique et « fantastique » de nos monnayeurs de sensations fortes. Qu'on le veuille ou non, à l'origine est le divin, le sacré, et le « fantastique » actuel n'est en nous que la monnaie dévaluée de cet Influx primordial. Cette Révélation Primordiale suffit surabondamment à expliquer les connaissances originelles de l'humanité, de même que la science traditionnelle du Temps qualifié et de la Cyclologie rend amplement compte de la naissance et de la disparition successive des civilisations. Ce sont les cataclysmes d'une part, et les destructions humaines de l'autre (incendies volontaires de bibliothèques en Chine comme en Egypte par des potentats jaloux de la supériorité de leurs prédécesseurs) qui rendent compte également de l'amnésie progressive de l'humanité, dont une des conséquences a été le rapetissement de l'échelle du temps dans la chronologie biblique, la création du Cosmos et de l'homme nous étant présentée comme précédant de quelques siècles seulement le déluge de Noé !... On connaît la date « officielle » de la « création du monde » fixée au XVIIe siècle par l'archevêque Ussher : le 23 octobre 4004 avant Jésus-Christ !... On précise même l'heure : 9 heures du matin !...

Derrière cette précision pseudo-théologique qui a fait couler des encres de toutes couleurs, se cache le souvenir d'un autre « commencement » ou « recommencement » : celui de l'humanité post-diluvienne. Il est certain que le Paradis biblique est le résultat de la projection du souvenir du Paradis primordial de l'Age d'Or sur celui d'un Centre secondaire situé dans l'Asie centrale, foyer de dispersion semble-t-il des Aryens, d'où devaient diverger la plupart des peuples de l'Antiquité.

René Guénon a remarqué que le mot sanscrit *Paradesha* avait pour premier sens celui de « région suprême » et pour sens secondaire celui de « région lointaine ». *Eden* en sumérien signifie « plateau, steppe ». Les quatre fleuves du Paradis sont peut-être, suggèrent Willy et Marcel Brou dans *Le Secret d'Adam,* la Voie lactée qui se divise de part et d'autre de son bras unique en deux fois deux

fleuves près des constellations de Cassiopée et du Sagittaire (centre physique de la Galaxie). *Genèse* II, 10 :

> « Un fleuve sortait d'Eden pour arroser le Jardin et de là se divisait pour former quatre têtes... » (Pishon, Gihon, Tigre, Euphrate.)

Et les mêmes auteurs proposent également une identification géographique, un lieu privilégié étrangement situé sur le même parallèle que ce « nœud métaphysique » du monde que sont les pyramides de Giseh : latitude 30° (exactement 29° 58′ 51″ nord).

> « Il faut donc chercher sur Terre une configuration géographique qui soit superposable au modèle céleste évoqué dans la Genèse. Et ce qui est extraordinaire, c'est qu'elle existe effectivement, avec une concordance totale, à l'endroit le plus élevé du globe ! Il est logique, en effet, que l'Arbre de Vie au centre du Jardin soit implanté au point le plus élevé de la Terre, non seulement parce qu'il en est orographiquement le plus singulier, mais aussi parce qu'il est celui qui se rapproche le plus, par son prolongement immatériel, de son image céleste inversée. L'Arbre de Vie ne pouvait donc qu'être implanté au Tibet, « le toit du monde ». Le « plateau d'Eden » était donc bien situé à l'orient de Sumer où prit naissance la tradition biblique. Deux fleuves gigantesques et sacrés — ils le sont toujours à l'heure actuelle — en sortaient vers l'est : le Gange et son affluent le Brahmapoutre ; deux autres faisaient de même à l'ouest : l'Indus et son principal affluent la Soutledj, issue du lac Manasarovar au Tibet. (Ce lac sacré, à 5.600 mètres d'altitude, est pour l'hindouisme un haut lieu de culte et de pèlerinage. Il est situé au pied du Mont Kailas, « le trône de Civa ».) Les noms de fleuves donnés dans la Bible présentent des anomalies voulues, car si le Tigre et l'Euphrate sont bien identifiables et sortent du Caucase, le Gihon quant à lui entoure « tout le pays de Coush » et ne peut être que le Haut Nil, ce qui rend l'identification géographique volontairement insoluble. Il s'agit en quelque sorte d'une devinette à caractère ésotérique dont le sens caché est probablement bien plus riche encore... » (Willy et Marcel Brou, *Le secret d'Adam*, Office international de Librairie, Bruxelles 1971, p. 159.)

Et les mêmes auteurs ont remarqué que la distance qui sépare Giseh de ce mont Kailas d'où sortent ces quatre fleuves, 4.961 km, est exactement le *septième* de la longueur de ce parallèle de 30° !

Dans l'hypothèse où ce haut lieu du Tibet serait ainsi « identifié » comme l'Eden biblique, nous aurions là non pas le Paradis primordial mais une de ses *images*, une de ses *correspondances* ultérieures, et la dernière en date établie par les « dieux » à l'usage des hommes du dernier Age du Cycle. Peut-être a-t-il été fondé à l'occasion d'une Révélation prédiluvienne par des sages de ce pays de Uighur établi en Asie centrale et orientale après l'engloutissement de Mu... Peut-être ce Centre spirituel est-il le résultat de la fusion des influx de l'Hyperborée et de Mu, tout comme la Tula atlante à la fin de l'Age d'Argent... Lorsque l'on étudie les plus vieux textes védiques et soufis, il apparaît que le foyer originel des Aryens créé par le « dieu de Lumière », cette terre où serait né symboliquement Zarathoustra, où le roi solaire Yima aurait rencontré Ahura Mazda, se situe en effet à l'extrême Septentrion. Une tradition relate même que Yima aurait été averti de l'approche d'« hivers fatals » (*Vendîdâd* II, 20). Nous trouvons la même référence dans la tradition chinoise à la région originelle du Nord, à sa montagne sacrée (Hu Ling) que l'empereur Mu dut quitter, averti d'un prochain bouleversement climatique.

Tout ce dernier « redépart » du Cycle de l'Humanité qu'est le début du quatrième Age, du Kali Yuga, de l'Age de Fer, porte donc, *analogiquement*, le souvenir du Paradis primordial. Et peut-être cette montagne Kailas et ce lac Manasarovar sont-ils les « traces », les « portes » (bien fermées) de cet Agharta où demeure mythiquement (et peut-être réellement) ce Roi du Monde qui est peut-être le Manu de notre Cycle et qui, invisible et présent, se tient « en réserve » pour les événements eschatologiques de la fin du Cycle... Bien sûr, cela fait beaucoup de « peut-être », mais nous préférons n'affirmer que ce dont nous sommes sûr, et il est permis de suggérer des hypothèses à côté des certitudes.

Nous retrouvons dans ces débuts de l'Histoire que sont les premiers siècles de l'Age de Fer la bipolarité essentielle qui a présidé au peuplement des civilisations de

l'Age de Bronze et en particulier de l'Atlantide : la fusion de populations encore en grande partie adamiques, d'origine boréale, avec d'autres où prédominaient les filiations pré-adamiques. De même s'y fait jour l'opposition ou la complémentarité des religions à prédominance *solaire*, pour la plupart indo-européennes, avec les religions *lunaires* plus éloignées de la Révélation originelle. Ce double influx récapitulé, mêlé dans la fin du Cycle, ne fait d'ailleurs que manifester le souvenir de l'échelonnement de l'Age d'Or *solaire* à l'Age d'Argent *lunaire* (naissance du culte de la Terre-Mère) puis à l'Age de Bronze, ou de Cuivre *vénusien* (le cuivre étant le métal de Vénus). Car dans l'ordre du symbolisme général, la Grande déesse de la plupart des traditions, la parèdre du Verbe solaire, prend d'abord le pur visage lunaire de Déméter, de la Terre-Mère, avant de devenir Aphrodite, Ishtar, ou Isis, l'Epouse, au culte souvent sensuel et mêlé de magie inférieure. Chez les Sumériens, le dieu créateur et démiurge n'est pas le Verbe solaire, mais le dieu *mâle* Sin, la Lune, « père » du Soleil et de Vénus.

De la même façon, les dieux des civilisations successives illustrent ce passage des éléments « mâles », Air et Feu, des origines, aux éléments « femelles », Terre et Eau, des Ages ultérieurs. Dans la mythologie iranienne, Chronos roi de l'Age d'Or est remplacé par un dieu aquatique, analogue au Poséidon de l'Atlantide dont l'animal symbole, le cheval, est traditionnellement lié à l'élément liquide. De même, le jet par Quetzalcoalt, le Thoth-Hermès et l'Osiris de l'Amérique précolombienne, du « premier soleil » dans l'Océan exprime ce passage du dieu Soleil à des divinités telluriques et maritimes.

Ce dualisme apparaît on le sait dans les deux « portes solsticiales » du zodiaque : le Capricorne « porte des dieux », et le Cancer « porte des hommes » ou « des ancêtres », que la tradition hindoue appelle aussi « voie de la Mère ». De même, les civilisations d'origine nordico-aryenne pratiquaient la crémation des morts (le Feu) ou l'exposition aux vautours (l'Air) tandis que les civilisations « méridionales » marquées par des cultes telluriques pratiquaient et pratiquent encore l'inhumation (la Terre).

La domination du serpent Python par l'Apollon hyperboréen a, entre autres significations, la vertu d'exprimer la suprématie de l'élément dorien nordique, de la Grèce, sur sa couche pélasgique, du culte solaire sur les cultes telluriques dont, après celui de Déméter, ceux d'Aphrodite et de Dionysos seront les expressions décadentes. La perte, et la reconquête, douloureuse, du Feu originel sont parfaitement bien exprimées par le mythe de Prométhée, lié cyclologiquement au peuplement de l'Atlantide par les « géants » issus semble-t-il du croisement des phylums adamique et pré-hominiens, c'est-à-dire du passage de l'Age du Soleil à celui de la Lune. Alors se déchaînèrent les forces élémentaires qui renversèrent la race divine des « Ases » issue de l'Age d'Or. Au Feu céleste du Nord succéda le Feu tellurique du Sud. La révolte « titanesque » et atlantéenne ayant abouti au « Ragna-Rök » (crépuscule des dieux) commença alors l'Age sombre ou Age de Fer que seuls des héros « solaires » comme Hercule, Thésée, Galaad, Perceval ou Mikaël ont pu, avant l'incarnation plénière et le sacrifice du Verbe solaire, garder dans une relative dépendance de la Tradition Primordiale.

On aurait d'ailleurs tort de croire que l'involution des civilisations prend seulement le visage de la barbarie. Bien au contraire, c'est plus souvent dans la mollesse efféminée qu'elles périssent.

> « Lorsqu'une civilisation atteint un degré de raffinement trop prononcé, c'est bien souvent par suite d'une prédominance des sentiments lunaires sur la pureté du culte solaire initial. La Crête, la Phénécie, puis Carthage devaient ainsi être détruites par les barbares... Un sort identique allait frapper Montezuma et son empire qui, figés dans une déviation lunaire et chtonienne attendaient traditionnellement depuis des siècles le Messie Blanc qui rapporterait la Parole égarée par les ancêtres... » (Jacques DUCHAUSSOY, *A la recherche de la Parole perdue*, Omnium Littéraire 1972, p. 201.)

On retrouve dans la mythologie grecque les diverses « couches » hyperboréo-solaire, lunaire et chtonienne, puis héroïque. Aux VIIe-VIe siècles av. J.-C., les éléments « féménins » remontent avec le culte de Dionysos, la revanche de l'hubris sur l'impassibilité apollinienne, et la prépondérance des formes ioniennes et corinthiennes, plus sen-

suelles, sur les formes doriennes, de nature essentiellement masculine et spirituelle.

On voit combien est nécessaire de remonter dans le passé, et dans cette réalité essentielle du passé qu'est le mythe, pour *qualifier* vraiment cet Age de Fer dont nous ne connaissons nous-mêmes que la fin ténébreuse. Nous ne faisons ici qu'esquisser un développement dont une expression admirable occupe toute la seconde partie de *Révolte contre le monde moderne* de Julius Evola (Editions de l'Homme, Montréal et Bruxelles, 1972).

En fait, à travers l'Apollon hyperboréen, Thésée, Hercule et ses douze travaux « réintégrateurs », à travers le Jardin des Hespérides, Jason et la Toison d'Or, les Iles Fortunées, à travers les mystères éleusiens d'origine celte, toute l'Antiquité se rattache, soit par une voie septentrionale, soit par une voie occidentale et atlantéenne, à la Lumière des origines. Plus tard, à travers le vêtement chrétien, Compostelle et le Mont Saint-Michel figureront les « tombes solaires », les monuments votifs élevés en souvenir du Jardin perdu des Hespérides, des Iles Fortunées, de la grande Ile engloutie d'où viennent la religion et la science des druides.

Cette civilisation druidique est particulièrement représentative de la forme *orale* de la Tradition.

> « L'écriture n'existe pas encore pour les hommes qui ont vécu dans cette période de l'évolution de notre espèce ; ce sont plutôt les coutumes et ces lois qu'on appelle « traditionnelles » qui règlent leur existence...
>
> « Ceux qui ont survécu aux déluges et leurs descendants ont, pendant plusieurs siècles, manqué du secours des lettres... » (PLATON, *Les Lois* et *Timée*.)

Les civilisations âgées de moins de 12.000 ans se sont toutes formées sur les *débris* des civilisations précédentes ; partout, nous trouvons les traces d'une *écriture commune* et dispersée sur la Terre entière, dont l'« invention de l'écriture » du quatrième millénaire av. J.-C. n'est que la fixation partielle, d'autant plus que les facultés mentales de mémoration imparties à l'homme avaient considérablement diminué. Les runes découlent de la figure des constellations ; l'origine des écritures est le ciel étoilé ; astrologie et langage écrit ont la même origine.

> « Loin d'être empruntés aux caractères grecs anciens ou imités du phénicien comme le répètent les manuels et les encyclopédies, les runes en sont les lointains ancêtres et les modèles. » (R.M. GATTEFOSSÉ, *Les sages écritures*, Derain 1945, p. 139.)

Dans la perspective cyclologique et involutive générale de l'Humanité, la conquête successive du feu, de la roue, de la poulie, de la brouette, des métaux, de l'écriture, du collier de trait, de la vapeur, puis de l'électricité, ne représente pas strictement parlant un *progrès*, mais un effet progressif de *compensation*, eu égard à la perte progressive de ses prérogatives *spirituelles* et des *pouvoirs* que celles-ci conféraient sur la matière, sans la nécessité des outils. Au fur et à mesure qu'elle s'éloigne de sa source spirituelle, l'Humanité se « solidifie », se « matérialise », et cherche dans la conquête des pouvoirs techniques le souvenir des pouvoirs naturels perdus. La soif de conquête et de domination est un aspect de cette nostalgie et de cette angoisse. Moins on conjugue le verbe *être*, plus on conjugue le verbe *avoir*. Tous ces hommes qui déferlent depuis le déluge de Noé, ces envahisseurs successifs, Scythes, Aryens, Akkadiens, Hyksos, Celtes, Perses, Germains, Mongols, Arabes, Européens, etc., ne sont pas seulement animés d'une soif de conquête et de pillage. Mus par des impératifs physiques (changements climatiques, famines, séismes, etc.) ils le sont aussi par une inconsciente et permanente nostalgie : celle de la *Parole perdue* et de l'*Unité perdue* de l'Humanité que, même dans le sang, maladroitement, ils recherchent.

Et quelle religion à sa naissance ne se veut pas elle aussi « catholique », c'est-à-dire universelle ? Malheureusement aucune ne veut admettre que les autres puissent l'être aussi. Et ce qui devrait réunir *divise* tragiquement...

Aujourd'hui, cette *unité* est presque réalisée, mais c'est dans l'ennui planétaire d'une technocratie toute-puissante et du nivellement infra-spirituel par le bas. (Sans préjudice hélas de la monstrueuse inégalité sociale et pécuniaire.) Mais d'année en année, au milieu même de ce nivellement, des hommes se réveillent du songe luciférien de « confort », de « puissance » et de « progrès », et constatent à travers un déferlement sans cesse accru de dé-

voilements archéologiques ou scripturaires, que cette *unité* que certains voudraient réaliser par la tyrannie des « masses », avant d'être *devant* nous, se trouve au fond de ce *passé* qui se met à revivre. Cette résurgence d'une partie de l'histoire véritable de notre Humanité à laquelle nous assistons est un précieux signe de l'achèvement de notre Cycle, et une invite, pour les plus lucides, à hâter ce travail immense et fécond de renaissance spirituelle, individuelle et fraternelle à la fois, au milieu de la décadence collective.

10. Cyclologie de l'Age de Fer

Au fur et à mesure que nous descendons vers la fin du Cycle d'Humanité, par les effets mêmes de cette *solidification* spirituelle qu'est l'écriture, des *dates* de plus en plus précises et nombreuses se présentent à nous et nous permettent de vérifier que les lois arithmosophiques du Temps qualifié s'appliquent à l'histoire des hommes comme au cours des planètes ou à l'histoire de la Terre. Le Moyen Age chrétien avait su garder opérative et vivante cette tradition immémoriale sur laquelle le cartésianisme et les prétendues « lumières » du XVIIIe siècle ont jeté un voile d'ignorance et de dérision.

Au XVIe siècle, Jean Trithème, inspirateur des Rose-Croix, dans son *Traité des causes secondes* avait déjà tenté une restauration de la tradition des cycles historiques. Pierre Turrel, philosophe, mathématicien, astrologue, donne la date de la Révolution, 1789, en 1531, dans son livre *La Période, c'est-à-dire la fin du monde contenant la disposition des choses terrestres par la vertu et influence des corps célestes.* Puis, au siècle dernier, et au début de celui-ci, quelques chercheurs entreprennent de rebâtir cette connaissance : ils ont tout à redécouvrir, et nous devons moins leur reprocher leurs imperfections ou leurs erreurs que rendre hommage à leur audace, leur anti-conformisme, et leur patience. Citons l'école belge : Rémy Brück (1819-1870) : *L'Humanité, son développement et sa durée* (1866) ; son disciple le colonel Milliard : *Le destin de l'Allemagne* (1918) ; Charles Lagrange (1851-1932), membre de l'Académie de Belgique, directeur de l'observatoire d'Uccle : *La mathématique de l'Histoire, les leçons de la parole de Dieu*, etc. En France, Benloew : *Les lois de l'Histoire* (1881). En Allemagne, le Pr. Lorenz. En Italie, Giuseppe Ferrari. En Suisse, le baron Von Reichenbach : *Historionomie* (1924) ; K.E. Krafft : *Traité d'astro-biologie* (1939). En Russie, le Pr. Moschkow. Puis René Guénon bien sûr, principal restaurateur de la tradition des cycles du Temps qualifié en notre siècle. Et parmi les contemporains français, cités abondamment dans cet ouvrage : Raoul Auclair : *Le livre des cycles* (Portes de France, 1947), *La fin des Temps ou le nouveau livre des cycles* (Fayard, 1973) ; André Guerrin : *Cyclologie universelle* (La Colombe, 1961) ; Gaston Georgel : *Les rythmes dans l'Histoire, Les quatre Ages de l'humanité* (Servir, Besançon, 1947 et 1949) et *L'Ere future et le mouvement de l'Histoire* (La Colombe, 1956) ; Michel Helmer : *Les siècles et les jours* (Publication annuelle, Marseille).

Les notes qui suivent et terminent ce chapitre n'ont ici valeur que d'exemple dans un domaine extrêmement vaste et à peine encore exploré.

Nous avons exposé par nos graphiques pages 30 et 263 la loi de succession des quatre Ages d'Or, d'Argent, d'Airain et de Fer qui, selon une durée décroissante ordonnée suivant la Tetraktys de Pythagore (4-3-2-1) se partagent le Cycle total d'humanité de 64.800 ans. L'Age d'Or correspond donc au Paradis primordial, les Ages d'Argent et d'Airain à la Protohistoire, enfin l'Age de Fer à l'Histoire, du déluge de Noé aux tribulations de l'Apocalypse. Le tableau ci-après est en quelque sorte l'agrandissement de la partie inférieure du schéma général, et déploie l'ensemble du quatrième Age et l'Ere à venir « hors Cycle » ; il s'étend donc sur les trois Eres du Taureau, du Bélier et des Poissons qui composent l'Age de Fer de 6.480 ans, dixième partie du Cycle entier, mais indique aussi en pointillé le « Millenium »-Ere-du-Verseau dont nul ne peut connaître la durée. Car selon de nombreux recoupements que nous avons effectués depuis des années avec les traditions les plus diverses — mais en considérant toujours en premier l'eschatologie chrétienne — nous sommes ar-

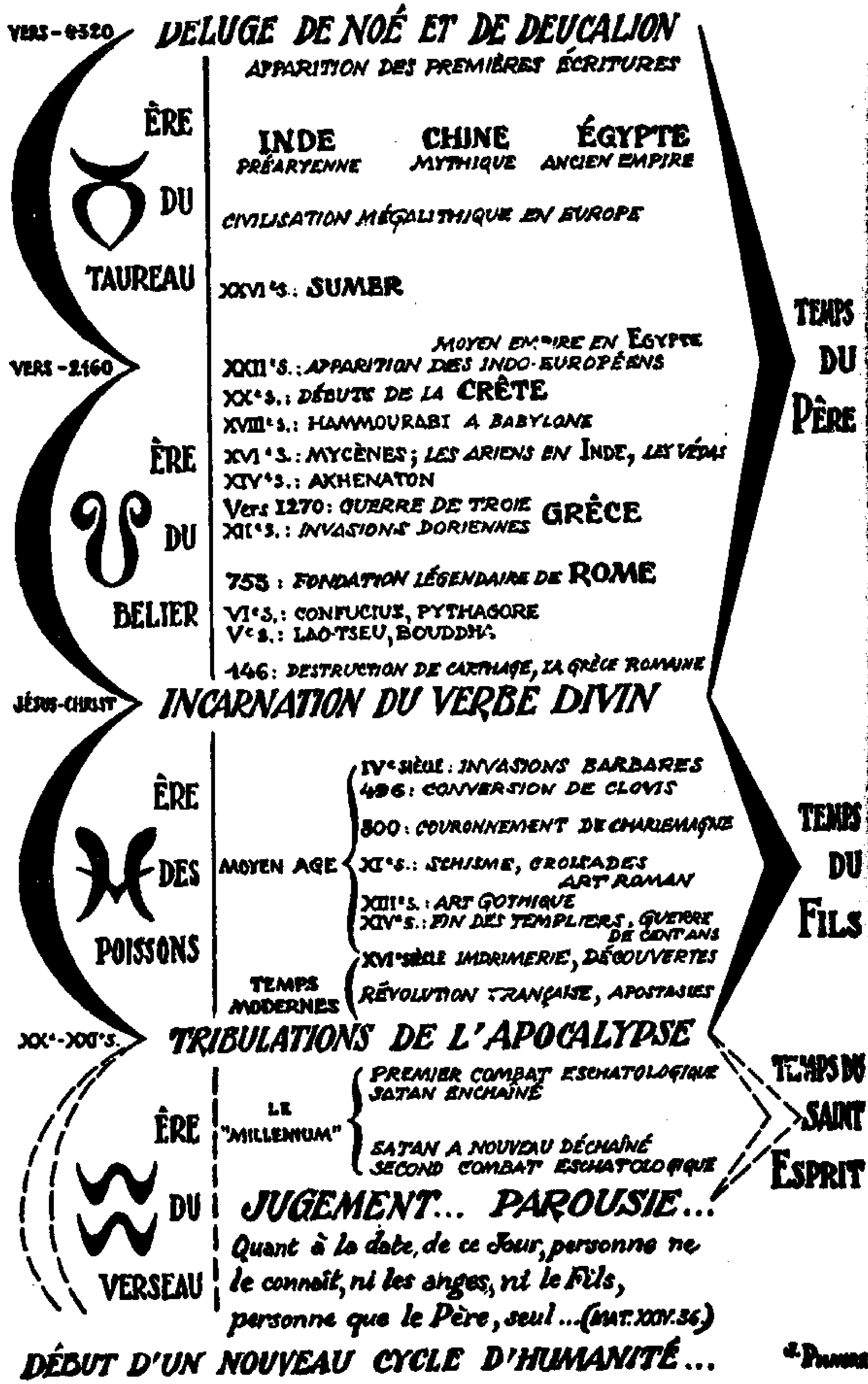


Tableau général du quatrième Age et de la fin du Cycle

rivé aux conclusions suivantes : d'une part le début au moins de l'Ere zodiacale du Verseau coïncide avec le « Millenium » de l'Apocalypse de saint Jean (« Mille » signifie symboliquement « plénitude » et n'indique nullement la durée de ce « Temps de l'Attente » qui est scellée, puisque « *même les anges* » ignorent le moment du Second Avènement du Christ qui clôra définitivement le Cycle actuel) ; d'autre part l'ensemble des Eres du Taureau et du Bélier, puis l'Ere des Poissons, enfin ce Millenium-Ere-du-Verseau, composent les trois « temps » traditionnels et successifs du Père, du Fils et du Saint-Esprit, selon un enseignement fondamental de l'ésotérisme chrétien illustré en particulier par Joachim de Flore et par Dante, et magnifiquement confirmé depuis un peu plus d'un siècle par les révélations mariales. Selon cet enseignement, le « Temps de l'Esprit » ou du Christ-Roi, sera celui qui suivra la fin de l'Ere des Poissons ou « Temps du Fils » après les tribulations de l'Apocalypse de la fin du XXe siècle et du début du XXIe siècle : pendant ce « Temps de l'Esprit », l'humanité « filtrée », épurée par l'épreuve divine, se préparera au Second Avènement ; ce sera le temps de l'Attente de la Parousie et du Jugement dernier.

On remarque dans notre tableau du quatrième Age que l'Antiquité, du déluge de Noé au Christ, s'étend sur deux Eres précessionnelles, soit 4.320 ans. Ce nombre de 4.320 (ainsi que ses multiples et ses sous-multiples par 10) revient fréquemment en Cyclologie traditionnelle : un cycle fondamental de la tradition sumérienne dure 432.000 ans ; d'autre part la moitié d'une rotation quotidienne de la Terre soit 12 heures comprend 43.200 secondes ; enfin 4.320 = 360 x 12, soit le nombre de degrés de la circonférence multiplié par le nombre de signes zodiacaux, opération symbolique liée à la division géométrique du cercle.

Les dates indiquées dans notre tableau pour la délimitation chronologique des différentes Eres zodiacales ne sont évidemment que des repères, car le passage du point vernal d'une constellation à une autre est progressif. Si nous les considérons comme des moyennes nous pouvons cependant penser que l'Ere des Poissons était commencée depuis environ un siècle lorsque le Verbe s'est incarné en

Jésus. Dans cette perspective, et en faisant partir chaque Ere zodiacale respectivement vers — 4.500, — 2.300, et — 150, nous pouvons toutes trois les qualifier ainsi :

— Ere du Taureau : cycle prophétique et initiatique à prédominance orientale (Chine, Inde, Chaldée, Egypte).

— Ere du Bélier : cycle sacerdotal à prédominance hébraïque et gréco-romaine.

— Ere des Poissons : cycle impérial et royal : Empire romain, empires et royautés européens, se terminant autour du XIX[e] siècle par l'apparition révolutionnaire des dictatures « populaires » et des démocraties.

Par ailleurs nous pouvons remarquer que la durée couverte par notre tableau s'étend approximativement sur *sept* millénaires. Or le *septenaire* est une des figures fondamentales de la symbolique du Temps et de l'Espace :

— 3 (le divin) + 4 (la manifestation sensible) = 7.

— 6 (la Création, faite en six « Jours ») + 1 (Dieu l'Un) = 7.

— 6 (les six directions de l'Espace, de la Création) + 1 (le Centre divin d'où « part » la Création) = 7.

On trouve une allusion à la division de l'Histoire en sept périodes (dont la septième correspond à la Fin des Temps) à peu près dans toutes les traditions, principalement dans les trois religions issues d'Abraham : Judaïsme, Christianisme, Islam. Ces sept périodes sont la correspondance des sept « *Jours* » de la Genèse. Or l'Ecriture nous dit que

> « pour Dieu un jour est comme mille ans, et mille ans sont comme un jour... »

C'est donc une période de *sept mille ans* que nous devons envisager. Et en effet, si nous ajoutons aux 4.000 ans de l'Antiquité les 2.000 ans de l'Ere chrétienne et le Millénium à venir annoncé dans l'Apocalypse de saint Jean, nous obtenons notre succession de soixante-dix siècles (durée fort proche du Kali-Yuga), qui est en quelque sorte *le schéma général du quatrième Age et de la fin des temps.*

Nous obtenons ainsi une figure rythmique (4-2-1) fort proche de la « clef » lancinante qui nous est livrée dans les apocalypses de Daniel et de saint Jean : *Un temps, deux temps et la moitié d'un temps*, qui totalise trois « temps » et demi, soit la moitié de sept. Un « temps » de Daniel équivaut donc à une Ere précessionnelle.

Mais l'oracle du prophète a une autre signification étroitement complémentaire : *un* temps, *deux* temps et *la moitié* d'un temps, c'est aussi *trois ans et demi* : 42 mois, 1.260 jours (durée expressément impartie par saint Jean à la « Grande Tribulation » à venir). Or si 1.260 jours correspondent à trois et demi, le double, 2.520 jours correspond à *sept*. Et 2.520 est justement *en années* la durée du cycle traditionnel dit *de Daniel*. Car un « temps » représente aussi une « année d'années », soit 360 ans. Un temps, deux temps et la moitié d'un temps représentent donc bien 360 x 7 = 2.520, *cycle de Daniel.*

Tout cela était fort épars et allusif dans les travaux exégétiques du passé. Nous rendons grâce à Raoul Auclair de nous l'avoir clarifié. Cet homme est un vivant exemple de ce que peut la foi (ardemment chrétienne et catholique) au service de l'hermétisme le plus rigoureux et le plus débarrassé de toute trace d'occultisme.

Le début du cycle de Daniel (qui correspond au début de la longue tribulation du peuple juif) est marqué dans l'Evangile selon saint Luc (XXI, 24) par :

> « Jérusalem sera foulée aux pieds par les Gentils jusqu'à ce que les temps des Gentils soient accomplis... »

C'est pourquoi Raoul Auclair appelle cette durée le *Temps des gentils :*

> « un cycle judéo-chrétien et dont Israël est la clef ».

C'est par rapport à Israël que se définissent les « Gentils » dont le « temps » commence à la chute de Jérusa-

lem (597), à l'incendie du Temple, et à la déportation des Juifs à Babylone, en 587 av. J.-C. Là

> « commençait l'abaissement d'Israël, ici commençait l'élévation des Gentils ».

Si nous prenons comme origine du cycle de Daniel la date que celui-ci nous donne comme étant celle du songe de Nabuchodonosor, la deuxième année du règne de celui-ci, 603 av. J.-C., nous aboutissons à une constatation troublante ; la fin du cycle « tombe » exactement sur l'année 1917 (Première guerre mondiale, révolution russe, Fatima, et déclaration Balfour décidant le retour d'Israël en Palestine). En effet, de — 603 à 1917, il y a 2.520 ans. Nous sommes donc là devant une application particulièrement frappante de la cyclologie traditionnelle. (Voir le tableau de la page 160.)

Par ailleurs, si nous comptons les jours qui se sont écoulés entre le début de notre Ere des Poissons et octobre 1917 (révolution russe), nous trouvons 700.000 jours !

Examinons maintenant le *contenu* de ce cycle de 2.520 ans : Le cycle de Daniel figuré symboliquement par le songe de la statue à tête d'or, à poitrine et bras d'argent, aux ventre et cuisses d'airain et aux jambes de fer, a, on le sait, la signification suivante :

— la tête d'or : la monarchie babylonienne ;

— la poitrine et les bras d'argent : l'empire médo-perse ;

— le ventre et les cuisses d'airain : l'empire grec ;

— les jambes de fer : l'empire romain.

Et il reste une cinquième partie qui a fort longtemps intrigué les exégètes et qu'en notre fin des Temps nous pouvons maintenant comprendre : les *pieds* de la statue, faits de pierre et d'argile sont les dix royaumes, les dix nations issues de l'Empire romain après la chute de

celui-ci, la première constituée ayant été la France chrétienne et monarchique au baptême de Clovis en 496.

Et quand nous précisons la *durée* de ces empires et royaumes, nous retrouvons encore le schéma *un* temps, *deux* temps, *la moitié* d'un temps ; sous la forme doublée *un, deux,* et *quatre :*

— 360 ans pour les empires babylonien, perse et grec.

— 360 x 2 = 720 ans pour l'empire romain.

— 360 x 4 = 1.440 ans pour le temps des Nations.

Entre la chute de Rome (476) et la première guerre mondiale, il y a en effet 1.440 ans. Les « Nations », ce sont donc *les pieds de fer et d'argile* de la statue apparue en songe à Nabuchodonosor, et qui sont frappés par cette mystérieuse « pierre » qui devient une grande montagne et remplit toute la Terre : le « Royaume », le règne du Christ-Roi promis pour la fin des Temps. Nous vivons en ce XXe siècle la fin du temps des Nations et les événements eschatologiques qui préludent au « Millenium » qui suivra la fin du Cycle d'humanité proprement dit.

En effet, tout cycle ou toute partie importante d'un cycle commence et finit dans la « nuit », reflet et correspondance de la grande Nuit de la Genèse. C'est pourquoi ces 1.440 ans du temps des Nations commencent dans l'obscurité barbare du Ve siècle (où naît la monarchie française) et se terminent dans les ténèbres de cette nouvelle barbarie qu'est notre époque d'orgueil apostat et de technologie déboussolée.

C'est à partir de cette fin du cycle de Daniel, de cette fin du temps des Gentils, des Nations, à partir de 1917, que commencent véritablement les temps de la Fin, que nous étudierons au chapitre IX.

Mais continuons à observer les rythmes du temps et à voir si la mystique des Nombres n'éclaire pas, ne *qualifie* pas les « articulations » de l'Histoire. Au passage, remarquons que bien des cycles monarchiques ou impériaux s'inscrivent dans une division exacte des cycles précessionnels. Ainsi, l'Empire chinois a eu la durée d'une Ere précessionnelle de 2.160 ans, de Che-Houang-Ti qui a

unifié le Céleste Empire en 221 av. J.-C. au début du XXe siècle (Révolution chinoise de 1912, invasion japonaise de 1937, instauration du communisme en 1947). De 496, baptême de Clovis à Reims, fondation de la monarchie française, à 1792, abolition de celle-ci, on compte *exactement* 1.296 ans, dixième partie de la Grande Année et vingtième partie du Cycle précessionnel de 25.920 ans. Enfin, dernier exemple, le gouvernement de la France a été implanté à Versailles de 1681 à 1789, soit pendant *exactement* 108 ans, vingtième partie de l'Ere zodiacale de 2.160 ans...

On sait par ailleurs que le principe fondamental dit « loi des quatre Ages », qui consiste à diviser un Cycle d'humanité en quatre périodes de durées décroissantes proportionnelles aux éléments constitutifs de la Tetraktys pythagoricienne, est applicable par analogie à tous les cycles de plus courte durée, et que les périodes déterminées par ces divisions sont elles-mêmes *qualifiées*, de façon plus ou moins relative, par le symbolisme « dégressif » des métaux correspondants : Ainsi pouvons-nous diviser les 6.480 ans de l'Age de Fer en quatre périodes selon la proportion 4-3-2-1, comme l'indique le tableau ci-contre. Nous constatons aussitôt que le troisième Age correspond à notre Moyen Age, et que le quatrième — qui est en somme « l'âge de fer de l'Age de Fer » — correspond exactement aux Temps modernes.

Nous proposons deux échelles, l'une faisant commencer le Kali Yuga exactement 4.320 ans avant l'Ere chrétienne, ce qui ne fait s'achever l'Ere des Poissons qu'au XXIIe siècle ; et l'autre décalée vers le passé d'une centaine d'années, qui fait s'achever le Cycle dans les premières années du XXIe siècle. Toutes deux sont révélatrices, mais nous inclinons à considérer cette dernière (à gauche sur notre tableau) comme la plus vraisemblable, car contrairement aux apparences la « coupure » du XIVe siècle a été plus importante dans l'ordre spirituel que celle du XVIe.

DIVISION DE L'AGE DE FER (6 480 ANS)
SELON LA TETRAKTYS

	— 4472	Temps du déluge...	— 4320	de Noé et de Deucalion.
I. 2 592 ans				
ANTIQUITÉ	— 1880	Egypte : décadence du Moyen Empire — Abraham.	— 1728	Décadence du Moyen Empire. Fin de Sumer. Infiltration des Hyksos.
II. 1 944 ans				
	64	Incendie de Rome, martyrs chrétiens — 70 Destruction du Temple de Jérusalem.	216	Début des invasions barbares. Origène. Plotin.
III. 1 296 ans MOYEN AGE				
	1360	Guerre de Cent ans, traité de Brétigny. Décadence du Moyen Age (le Temple a été aboli en 1312).	1512	Fin de l'Amérique précolombienne — 1515 Marignan — 1517 Réforme luthérienne.
IV. 648 ans TEMPS MODERNES				
	2008	Grande Tribulation ?	2160	

On a remarqué que chaque passage d'un sous-âge à l'autre correspond à une période de crise et de profonds changements spirituels. Par ailleurs nous avons déjà noté que si les lois de cyclologie fondées sur la science des archétypes du Second Monde, de l'Astrologie et du Symbolisme des Nombres, sont rigoureuses, leur application dans l'échelonnement du temps jouit d'une certaine souplesse. Ainsi, les dates que nous inscrivons dans nos schémas sont des repères (quoique parfois elles « tombent » exactement sur des événements cruciaux). D'autre part les « passages » d'un âge à l'autre sont progressifs. Ainsi, à la fin de notre premier chapitre (page 88), nous avons reproduit le thème de la doriphorie du 4 février 1962 au cours de laquelle sept astres sur dix étaient groupés dans le Verseau ; ceci n'indiquait évidemment pas que « l'Ere du Verseau » commençait ce jour-là, mais que nous étions certainement ce jour-là engagés dans la période de *transition* entre Poissons et Verseau, période qui

s'étendra certainement jusqu'au XXIe siècle. Il est également probable que cette doriphorie ait coïncidé (en même temps que l'abandon par la France de la dernière parcelle de son Empire colonial, l'Algérie, et la destruction de la dernière civilisation traditionnelle, celle du Tibet, par les troupes maoïstes) avec un événement occulte ou avec la naissance d'un très important personnage... (Que l'on se rappelle la doriphorie du mois de mars de l'an — 6 dans les Poissons et sa liaison avec la naissance de Jésus.)

Selon la même loi d'analogie que nous invoquions plus haut, nous proposons ci-dessous trois autres exemples de division d'une période au moyen de la loi pythagoricienne des « quatre âges » : d'abord la quadripartition selon la Tetraktys du cycle de Daniel de 2.520 ans qui a commencé au VIe siècle av. J.-C., en ce « nœud » extraordinaire de l'Antiquité où ont vécu, quasi contemporains, le Bouddha, Lao-Tseu, Confucius, Zoroastre et Pythagore, et qui marque le moment où l'on commence à avoir des dates précises, c'est-à-dire où commence l'Histoire proprement dite :

DIVISION DU CYCLE DE DANIEL (2 520 ANS)
SELON LA TETRAKTYS

	— 603	Nabuchodonosor (605-562) à Babylone — 600 Fondation de Marseille — 587 Destruction de Jérusalem.
I. 1 008 ans		
	405	Invasions — 409 Vandales en Gaule et dans presque tout l'Empire romain. Début du Moyen Age.
II. 756 ans		
	1161	Louis VII (1137-1180) — 1163 Début de la construction de Notre-Dame de Paris — Premières Croisades — Saint Bernard — Art gothique.
III. 504 ans		
	1665	Gouvernement personnel de Louis XIV (1661) — Début de la construction de Versailles — Seconde apogée de la monarchie française.
IV. 252 ans		
	1917	Première guerre mondiale — Révolution russe — Fatima — Déclaration Balfour sur Israël.

DIVISION DU TEMPS DES NATIONS (1 440 ANS)
SELON LA TETRAKTYS

I. 576 ans	476 Fin définitive de l'Empire romain. Les Huns.	496 Baptême de Clovis à Reims : début du cycle monarchique français.
II. 432 ans	1052 Premiers Capétiens. 1066 Conquête de l'Angleterre. 1054 Grand schisme d'Occident.	1072 Première Croisade (1095). 1099 Prise de Jérusalem par les Croisés.
III. 288 ans	1484 Début de la « Renaissance » française. 1492 Redécouverte de l'Amérique par Christophe Colomb. L'imprimerie.	1504 Guerres d'Italie sous Charles VIII et Louis XII. 1497-1500 Voyage de Vasco de Gama. 1517 Réforme luthérienne.
	1772 Avènement de Louis XVI (1774). 1776 Déclaration d'Indépendance des Etats-Unis.	1792 21 septembre, abolition de la Royauté, massacres. 21 janvier 1793, exécution de Louis XVI.
IV. 144 ans	1916 Première guerre mondiale. Verdun. 1917 Mutineries militaires. Révolution bolchevique. Entrée en guerre des U.S.A. Déclaration Balfour. Fatima.	1936 Front populaire. Guerre d'Espagne, début de la deuxième guerre mondiale.

Enfin, nous extrairons du premier tableau la période de 648 ans correspondant à nos Temps modernes, pour la soumettre à son tour à la division pythagoricienne, selon deux échelles possibles ici aussi :

DIVISION DES TEMPS MODERNES (648 ANS)
SELON LA TETRAKTYS

I. 259 ans	1336 Début de la guerre de Cent ans.	1362 Guerre de Cent ans. Défaites françaises. 1360 Traité de Brétigny. 1364 Avènement de Charles V.
II. 194 ans	1595 Fin des guerres de Religion, luttes de Henri IV pour conquérir son trône et avec Philippe II d'Espagne. Edit de Nantes.	1621 Guerre de Trente ans, luttes entre Louis XIII et Marie de Médicis. 1624 Richelieu premier ministre.
III. 130 ans	1789 Début de la Révolution, Etats Généraux, émeute de la Bastille. Louis XVI quitte Versailles.	1815 Waterloo, retour de Louis XVIII.
IV. 65 ans	1919 Fin de la Première Guerre mondiale. Juin, traités de Versailles.	1945 Fin de la Deuxième Guerre mondiale. La moitié de l'Europe tombe sous le joug communiste. Début du deuxième abandon colonial français. 1948 Fondation d'Israël, communisme en Chine.
	1984	2012

On voit que la difficulté n'est pas dans la numérologie mais dans le choix d'un point de départ, car pratiquement, tout dépend de la délimitation que l'on fait des Eres précessionnelles : si l'on considère ou non que l'année de départ de notre Ere chrétienne, année de naissance du Christ à trois ou six ans près, marque le départ de l'Ere des Poissons ou si, comme nous le pensons personnellement, cette Ere des Poissons était déjà fort engagée lorsque le Verbe divin s'est incarné... (Cette deuxième hypothèse expliquerait que la fin de l'Ere des poissons ne tomberait pas au XXIIe siècle, mais beaucoup plus près de nous, dès le début du siècle prochain, et que comme tous les « signes » nous le prouvent, les tribulations de l'Apocalypse soient à notre porte...)

Les nombreuses divisions arithmosophiques auxquelles on peut soumettre la matière historique font apparaître bien d'autres analogies entre des points du passé reliés entre eux par des cycles précis. Le plus simple et le plus connu de ces rythmes est évidemment l'apparition d'événements cruciaux autour des années *quinze* de chaque siècle :

14 Fin du règne d'Auguste, fondateur de l'Empire romain. Tibère lui succède.

117 Fin du règne de Trajan et début de celui d'Hadrien : siècle des Antonins, période la plus glorieuse de l'Empire.

211 Fin du règne de Septime Sévère, auquel succède Caracalla, début de la décadence romaine. 220 Morcellement de l'Empire chinois, début des « Trois Royaumes ».

311 Edit de tolérance de Galère. Début du règne de Constantin Ier qui se convertit au Christianisme. 314 Premier partage de l'Empire. Premier concile d'Arles. Début des grandes invasions : les Huns en Orient.

410 Prise de Rome par Alaric. Invasions en Gaule, en Angleterre, en Espagne, dans l'Empire romain, et jusqu'en Perse (les Huns Hephthalites).

511 Mort de Clovis Ier, premier Mérovingien et fondateur de la monarchie française. Les Francs pénètrent jusqu'en Espagne.

613 Clotaire II rétablit l'unité du Royaume franc. Les Perses envahissent le Proche-Orient et l'Egypte.

714 Sous les derniers Mérovingiens, qui n'exercent plus le pouvoir, Charles-Martel, fils de Pépin d'Héristal, devient maire du palais d'Austrasie et va gouverner seul les Etats francs jusqu'en 737, en arrêtant l'invasion des Sarrasins à Poitiers en 732.

814 Mort de Charlemagne, fils de Pépin-le-Bref, premier Carolingien. Raids annuels des Vikings ou Normands sur toutes les côtes occidentales.

911 Sous Charles III le Simple, traité de Saint-Clair-sur-Epte : le roi donne sa fille en mariage au chef nor-

mand Rollon qui fonde l'Etat normand. Déclin des Carolingiens et organisation de la féodalité. En 910 est fondée l'abbaye de Cluny. Morcellement de la Chine à la fin de la dynastie T'ang.

1016 Sous Robert-le-Pieux, second Capétien, réunion à la France du duché de Bourgogne. Essor de l'architecture romane. 1017 Knut le Grand unit le Danemark à l'Angleterre. Les Normands en Italie du sud.

1115 Fondation de Clairvaux par saint Bernard qui donne sa règle à l'Ordre du Temple fondé par Hugues de Payns en 1118 à Jérusalem où Baudouin II succède à Baudoin Ier. Règne de Louis VI le Gros (1108-1137) qui agrandit le Royaume et affermit la royauté. Premiers essais de l'ogive. Construction d'Angkor Vat.

1214 Philippe Auguste (1180-1223) remporte à Bouvines une éclatante victoire contre une coalition anglaise, flamande et allemande, ce qui va permettre l'apogée de la monarchie française au XIIIe siècle. Croisade contre les Albigeois. 1215 Gengis Khan s'empare de Pékin.

1312 A la suite de ses exactions à l'encontre de Boniface VIII, Philippe le Bel (1285-1314) a fait nommer un pape français, Clément V et exige de lui l'abolition de l'Ordre du Temple, dont il s'accapare les biens. 1313 Mort mystérieuse de l'empereur Henri VII. 1314 Le grand Maître Jacques de Molay et trois de ses dignitaires sont brûlés vifs dans l'île aux Juifs en aval de l'île de la Cité (18 mars). Clément V meurt le 20 avril et Philippe le Bel le 29 novembre. Début de la décadence du Moyen Age. Les trois fils de Philippe le Bel vont régner sans laisser d'héritiers.

1415 Au cœur de la guerre de Cent ans et de la guerre civile entre Armagnacs et Bourguignons, l'armée anglaise conduite par Henry V inflige à la chevalerie française une défaite cuisante à Azincourt. Le roi Charles VI est fou et le dauphin doit installer à Poitiers le siège du gouvernement (1418) pour échapper aux massacres de Paris. 1420 Traité de Troyes qui proclame Henry V héritier du royaume de France. 1410 Pékin devient capitale de la Chine. 1421 Le Temple du Ciel à Pékin.

1515 Avènement de François Ier qui triomphe de la coalition européenne, remporte la victoire de Marignan, conclut une paix perpétuelle avec la Suisse et le Concordat de Bologne avec le Vatican (1516). Début de la monarchie absolue. Zwingle en Suisse (1516) et Luther en Allemagne (1517) prêchent la Réforme. 1519 Avènement de Charles-Quint. 1513 Découverte du Pacifique ; 1519 voyage de Magellan.

1610 Assassinat de Henri IV. 1614 Majorité de Louis XIII,

réunion par Marie de Médicis des Etats Généraux. 1617 Début des luttes entre Louis XIII et sa mère. 1618 Début de la guerre de Trente ans.

1715 Mort de Louis XIV dans une France épuisée par les guerres, début de la Régence du duc d'Orléans et du siècle dit « des lumières ». 1720 Faillite de Law, peste de Marseille.

1815 Les Cent Jours, Waterloo (18 juin) Retour de Louis XVIII, la « Terreur blanche », la « Chambre introuvable ». Procès et exécution du maréchal Ney. 1816 Indépendance de l'Argentine.

1914 Première guerre mondiale. 1916 Verdun. 1917 Mutineries et fusillades sur le front. Révolution bolchevique. Entrée en guerre des Etats-Unis. Déclaration Balfour relative au retour des Juifs en Palestine. Apparitions mariales de Fatima.

On peut remarquer que toutes ces dates cruciales échelonnées au long de l'Ere des Poissons selon un rythme séculaire marquent d'abord la gloire crépusculaire de Rome, puis la montée du cycle des Nations jusqu'à l'apogée au milieu de l'Ere ; enfin de graves divorces entre les pouvoirs spirituel et temporel avant la montée des pouvoirs et des violences « de masse » qui caractérisent la fin de l'Ere.

Gaston Georgel a abondamment traité de ces analogies étonnantes, de ces « parallélismes » entre événements séparés par des périodes de :

— 130 ans (2.000e partie du Cycle précessionnel).

— 144 ans (2/30e de l'Ere précessionnelle).

— 540 ans (quart de l'Ere précessionnelle).

— 1.080 ans (moitié de l'Ere précessionnelle), etc.

Mais le « parallélisme » le plus satisfaisant pour l'esprit est peut-être celui que présentent entre elles les Eres précessionnelles de 2.160 ans. En effet, chaque Ere présente dans ses grandes lignes une structure analogue : vers les IIIe-IVe siècles, une floraison religieuse et culturelle ; une crise relative vers la fin du premier millénaire, une apogée vers les XIIe-XIIIe siècles, puis à l'approche de la

fin de l'Ere entre les XVIe et XXe siècles, une crise religieuse, des désordres sociaux et des convulsions telluriques et climatiques...

Déjà à la fin de l'Ere du Taureau, deux siècles avant le passage du point vernal dans la constellation suivante, l'Ancien Empire avait sombré dans une grande révolution. Au point analogue de l'Ere du Bélier, la philosophie stoïcienne et libertaire présente de curieuses ressemblances avec les idées de la Révolution française, dont les protagonistes se réclament d'ailleurs de ces ancêtres agnostiques.

Le même parallélisme s'observe dans les périodes situées quatre à six siècles avant la fin de l'Ere : le cérébralisme des éléates grecs annonce l'Humanisme de notre « Renaissance » : Xénophane de Colophon au VIe siècle av. J.-C. incarne la révolte religieuse ; Pythagore bouleverse la science officielle autant que Copernic. En ces mêmes périodes du Bélier et des Poissons, l'Humanité encore guidée auparavant par des facteurs religieux descend une marche vers l'intellectualisme, le rejet des autorités sacerdotales et la perte du sens du divin ; la religion, d'*intérieure* qu'elle était, devient extérieure, formaliste, avant d'être rejetée par le plus grand nombre.

Dans le tableau suivant, on verra ainsi le code d'Hammourabi « correspondre » analogiquement au baptême de Clovis, Amenophis IV à Charlemagne, David à Louis VII, Salomon à saint Louis, la Renaissance saïte et mésopotamienne à la Renaissance italienne, le Ve siècle grec (Périclès, Eschyle, Socrate, Euripide, Phidias, Platon), au XVIIe siècle français (Louis XIV, Bossuet, Molière, Racine, Pascal, Mansart, Poussin), Alexandre à Napoléon, enfin les guerres puniques à nos guerres mondiales. Dans cette perspective, la dernière guerre punique répondrait à une guerre à venir, l'effondrement de Carthage à celui d'un pays occidental et maritime, et l'avènement de César Auguste à un grand pontife occidental, soit le « Grand Monarque », soit l'Antéchrist. D'Ere en Ere, les *analogies* (et jamais bien sûr les identités) rythment l'*involution* générale de l'Humanité, car on doit remarquer que, aussi analogues soient-ils, les événements se produisent dans une ambiance historique de plus en plus anti-spirituelle, au fur

et à mesure que l'on se rapproche de la fin du Cycle adamique tout entier.

PARALLELISME ANALOGIQUE ENTRE LES ERES DU BELIER ET DES POISSONS

— 2160	Décadences mésopotamienne et égyptienne (Ancien Empire : IXe et Xe dynasties pharaoniques).	0	Vers 30 mort du Christ. Caligula, Néron. 64 Incendie de Rome. 70 Destruction du Temple de Jérusalem. 79 Destruction de Pompéi et d'Herculanum.
— 2052	2050 Moyen Empire. Civilisation crétoise. Infiltration des Indo-Européens. Abraham.	108	Martyrs. IIe s., Tertullien.
— 1944	Civilisation égyptienne en Syrie, Palestine et Phénicie vers 1950, en Nubie vers 1900.	216	IIIe s., Origène, Plotin. 251 Début des Invasions. 276 Les Francs en Gaule. 312 Conversion de Constantin.
— 1836	1800 Effondrement de l'Empire égyptien d'Asie. Décadence du Moyen Empire.	324	325 Concile de Nicée. Goths, Vandales.
— 1728	1750 Infiltration des Hyksos. XVIIe s., migration aryenne.	432	452 Attila, les Huns, 476 Fin définitive de l'Empire romain.
— 1620	1675 Code d'Hammourabi. Mycènes. Vers 1560, Amosis chasse les Hyksos et fonde le Nouvel Empire. Vers 1550, cataclysme de Santorin et de Crète. Karnak.	540	496 Baptême de Clovis après la victoire de Tolbiac sur les Alamans. 507 Clovis bat les Wisigoths à Vouillé et étend sa domination jusqu'aux Pyrénées.
— 1512	XVIe s. Renaissance de l'Assyrie. XVe s. Livre des Morts égyptien.	648	711 Les Sarrasins envahissent l'Espagne. 732 Charles Martel les arrête à Poitiers.
— 1404	Moïse. Temple de Louxor. 1370 à 1352, Amenophis IV dit Akhenaton.	756	751 Son fils Pépin le Bref fonde la dynastie des Carolingiens. 771 à 814, Charlemagne.
— 1296	Vers 1300 Les Aryens dans l'Inde. 1250 Fin des Hittites. Vers 1200 Hébreux en Canaan et Doriens en Grèce.	864	Les Vikings ou Normands pillent les côtes et remontent la Seine. Derniers Carolingiens.

— 1188	Invasions doriennes. Apparition de l'écriture en Chine.	972	987 Hugues Capet fonde la dynastie capétienne et fixe sa résidence à Paris. 1033-1035 Guillaume le Conquérant en Normandie et fondation du royaume normand des Deux-Siciles.
— 1080	Vers 1030-1010 Saül. Vers 1010-970 David.	1080	1095 Première Croisade. 1108-1137 Louis VI. 1137-1180 Louis VII.
— 972	Vers 970-930 Salomon. 930 Scission Israël-Juda.	1188	1180-1123 Philippe Auguste. 1226-1270 Saint Louis. Huitième Croisade. La Queste du Saint Graal. Albigeois.
— 864	Vers 800 Homère. 771 Morcellement de la Chine.	1296	1285-1314 Philippe le Bel. Attentat d'Anagni. 1312 Abolition de l'Ordre du Temple. Dante. Début de la guerre de Cent ans.
— 756	753 Fondation de Rome. Vers 750 Hésiode. Renaissance saïte et mésopotamienne.	1404	Jeanne d'Arc (1412-1431). Renaissance italienne.
— 648	Déclin général du pouvoir sacerdotal. 597 et 587 Prise de Jérusalem par Nabuchodonosor. Daniel, Jérémie, pendant la captivité à Babylone.	1512	1515 François Ier. 1516 et 1517 Réforme. 1519 Charles-Quint. Cervantès. Rabelais. Shakespeare. 1562-1593 Guerres de Religions.
— 540	Guerres médiques. 563-483 Bouddha. 551-479 Confucius. 525 Cambyse conquiert l'Egypte. 522-486 Darius. 450 Périclès. Eschyle. Socrate. Euripide. Phidias. 480 Salamine.	1620	Guerre de Trente ans Contre-Réforme catholique. 1643-1715 Louis XIV. Corneille. Molière. Racine. Pascal. Mansart. Poussin.
— 432	431 Guerre du Péloponèse. 417 Alcibiade. 381 Prise de Rome par les Celtes. Platon. Aristote. Démosthène. 338 Avènement d'Alexandre.	1728	1733-1763 Guerres de succession de Pologne, de succession d'Autriche, de Sept ans. Perte des colonies françaises. Voltaire. Rousseau. Révolution. 1804-1815 Napoléon.
— 324	323 Mort d'Alexandre. 271 Achèvement de la conquête de l'Italie du sud par Rome. 264 Première guerre punique.	1836	1821 Mort de Napoléon. Restauration. Guerres coloniales. 1870 Guerre franco-allemande. 1914-1918 Première guerre mondiale.

— 216	Deuxième guerre punique. 217-172 Guerres de Macédoine. 146 Destruction de Carthage, la Grèce province romaine. IIe s. Domination chinoise sur la Corée et le Tonkin.	1944	1936 (Espagne), deuxième guerre mondiale. Bombes atomiques sur Nagasaki et Hiroshima. Ecrasement du Japon et de l'Allemagne. Poussée communiste mondiale. Fin des Empires coloniaux d'Occident.
— 108	Caton. Marius. Sylla (82) Consulats de Pompée et de Cicéron. 63 Prise de Jérusalem par Pompée. 59 Consulat de César, guerre des Gaules. 48 Dictature de César. 27 Début de l'Empire romain.	2052	
— 0	Vers — 3 Naissance du Christ.	2160	

Nous pourrions multiplier les exemples, mais il nous suffira ici de renvoyer aux travaux déjà cités de René Guénon, de Raoul Auclair, d'André Guerrin, et de Gaston Georgel qui a poussé très loin l'analyse arithmosophique de la Cyclologie traditionnelle. Partout, la liberté, le déterminisme, et l'apparente indifférenciation des actes historiques se plient à cette *qualification* du temps cyclique pour peu que l'on veuille prendre quelque recul spirituel, quelque *hauteur*, et reconnaître les analogies profondes de tous les événements.

Ainsi nous apparaît en son économie transcendante cet Age de Fer, cette Histoire des hommes que des maîtres agnostiques nous ont dit n'être soumise qu'aux facteurs économiques et au « hasard » ! Lorsque l'on corrige cette « rassurante » myopie qui permet d'éliminer Dieu et ses commandements « inconfortables », on s'aperçoit que toute cette matière historique dans laquelle même un Valéry ne voyait qu'un chaos est en réalité, dans le tissu même des rythmes et des cycles, traversée d'un double influx : celui d'abord de l'*involution spirituelle* qui a fait passer les civilisations de leur niveau spirituel le plus élevé où la civilisation tout entière était religion et reflétait en ses formes les Formes du Monde supérieur, d'abord au stade sacerdotal où le prêtre commence à être séparé du peuple (Moïse), puis au stade impérial ou royal où les

pouvoirs spirituel et temporel sont de plus en plus antagonistes, pour parvenir enfin au stade profane où la religion devient complètement *extérieure*, incomprise de la plupart, travestie par beaucoup, et combattue par un nombre croissant d'êtres irrémédiablement coupés de leur propre centre spirituel.

Mais ce n'est là que l'effet de la *pesanteur* anti-spirituelle qui éloigne inéluctablement toute création de son Principe au cours d'un cycle de manifestation (le moteur de cet éloignement étant pour notre Humanité la désobéissance adamique). Dieu ne pouvant laisser passivement se détacher de Lui un monde qu'Il a créé par Amour, contre-balance cette involution par un influx inverse, salvateur, réintégrateur, mais tout en laissant intacte notre *liberté*. La matière de l'Histoire des hommes est semblable à la trame d'une tapisserie dont les fils les plus gros et apparemment autonomes représentent la voie collective et descendante, mais qui n'existent eux-mêmes que parce qu'ils sont maintenus par des fils perpendiculaires et peu visibles qui en assurent l'armature et permettent aux êtres doués de libre-arbitre spirituel de quitter la procession moutonnière pour une voie solitaire, escarpée, et libératrice.

Car lorsqu'on prend un recul spirituel par rapport à ce tissu foisonnant où des millions d'images sollicitent notre attention, nous voyons peu à peu les masques, les rires, les sangs, le vacarme et la fureur des hommes se fondre en un grand Silence, en une grande Image qui est le Dessein de Dieu sur le monde. C'est là le second influx qui est celui de Sa Révélation multiforme, incessamment répétée, et récapitulée en la fin de l'Histoire par le Christianisme.

Le premier temps de l'Histoire de l'Age de Fer fut celui de l'Attente (encore que l'Hindouisme, le Bouddhisme, les mystères égyptiens et grecs aient été *déjà* des voies efficaces de Réintégration). Mais de tous les peuples le plus obscur, le moins savant, peut-être le moins digne, reçut l'effrayant honneur d'être dépositaire de la Promesse,... dont on ne peut dire qu'il fit toujours un très satisfaisant usage... Et que formulait cette promesse, à travers Rois, Prêtres et Prophètes juifs, eux-mêmes si souvent persécutés par leurs compatriotes ? Qu'en même temps que se dressait l'humaine, gigantesque et périssable statue d'or, d'argent, de bronze, de fer et d'argile des empires humains, une petite *pierre* se mettait en route du fond de l'horizon pour la réduire en poudre ; et que, plus solide que tous les royaumes humains, cette pierre se transformerait en montagne, et que cette Montagne serait le *Royaume* dans lequel seraient à la fin du Cycle — après l'achèvement de l'involution cyclique dans le renversement final du temps de l'Antéchrist — réunis tous les peuples de la Terre, ce *Royaume* dans lequel enfin tous les rois, tous les potentats de la Terre viendraient abaisser leur sceptre devant le seul Roi, le Christ, le Christ-Roi.

Ce sera le Troisième Temps, celui de l'Esprit, et ce temps était annoncé dès le Premier, celui du Père. Mais pour cela il fallait que s'accomplît le Second Temps, celui du Fils, et que Celui-ci, le Verbe, par une opération gigantesque de magie blanche et salvatrice, s'incarnât, prêchât, et sacrifiât son corps d'homme par amour pour les créatures qu'il voulait sauver. Ce fut le temps de la Prédication dont nous connaissons aujourd'hui les derniers stades, mais certes pas l'accomplissement, car l'Evangile n'a toujours pas été appliqué par les peuples et ne le sera que lorsque la Pierre venue de l'horizon, et qui grandit déjà vertigineusement bien qu'invisible du plus grand nombre, aura définitivement réduit en poussière l'orgueilleux édifice de nos gloires temporelles. Ce ne pourra être que dans le sang et dans les larmes, et c'est pourquoi cet homme qui portait Dieu en lui, qui était Dieu, a pleuré et a saigné il y a deux mille ans sur la Croix du Calvaire, sur ce bois du Golgotha qui symbolisait par ses quatre branches la Création tout entière, les quatre Fleuves du Paradis, les quatre Eléments, les quatre Vents de l'Esprit et les quatre Ages du Cycle de cette Humanité adamique collectivement perdue et individuellement rachetée.

CHAPITRE VII

La Révélation chrétienne

> *« Dieu nous a montré, en se faisant vraiment homme, quelle place de choix parmi les créatures occupait la nature humaine. »*
>
> Saint Augustin.

I. CHRISTOLOGIE

Pourquoi le Verbe Divin s'est-Il incarné en la personnalité de Jésus le Nazaréen à la fin du Cycle, aux deux tiers de l'Age de Fer ? Et pourquoi Sa Mère a-t-elle pris en notre temps une telle importance ? Toute la théologie mystique du Catholicisme et toute l'authentique Tradition ésotérique du Christianisme ne seraient pas de trop pour répondre à cette flamboyante et cruciale question.

Quelles que soient les « voies » spirituelles que l'on s'efforce de suivre à travers le passé, que ce soit celle de l'étude des symboles, des « dieux », des « descentes » du Verbe divin sur le plan de la manifestation ou de la Déesse Vierge et Mère, on retrouve la même idée que nous nous efforçons d'exprimer en cet ouvrage : au fur et à mesure que l'on descend en esprit depuis les plans divins jusqu'à ceux de la matière, on constate que si le monde des archétypes, des Formes et des Lois (le Second Monde) demeure immuable en son mouvement même, le troisième Monde de la manifestation corporelle est soumis à d'incessantes

transformations cycliques qui expliquent la naissance, l'apogée et la dégénérescence successives des diverses formes religieuses qui ont manifesté ces forces spirituelles immuables : c'est la « mort » apparente des dieux du passé dont les influx et les fonctions sont pris en charge par les hiérarchies du Christianisme : ainsi saint Michel est-il le « successeur » d'Apollon, etc.

Mais si ces métamorphoses et transmissions paraissent dans le passé s'effectuer de façon continuelle, celles qui ont présidé il y a près de deux mille ans à l'entrée du monde terrestre dans l'Ere des Poissons revêtent un caractère bien particulier ; car cette Ere est la dernière du Cycle d'Humanité ; car la religion privilégiée qui la caractérise n'a pas seulement comme fonction de *succéder* aux révélations partielles précédentes, mais de les *récapituler* ; car le Christianisme, bien qu'encore marqué par la lutte et la souffrance en raison de la conjoncture cyclique, constitue, en essence et en puissance, la *Tradition primordiale* qui sera rétablie en pleine lumière et en acte après les « filtrages » des tribulations de l'Apocalypse, pendant l'Ere du Verseau ou Millenium d'Attente de la Parousie.

Ainsi un chrétien informé du symbolisme des religions précédentes peut-il penser avec Joseph de Maistre :

> « Les traditions antiques sont toutes vraies ; ... Le Paganisme entier n'est qu'un système de vérités corrompues et déplacées ; ... il suffit de les *nettoyer* pour ainsi dire et de les remettre à leur place pour les voir briller de tous leurs rayons. » (*Soirées de Saint-Pétersbourg*, XI[e] Entretien.)

La manifestation du Dieu caché

Dieu, à la fois l'Un et le Multiple, Essence des Essences, Complémentarité originelle de toute dualité, Hypostase des hypostases, est inconnaissable par nature. La seule voie d'approche que la Théologie mystique accorde est la connaissance par négations successives : c'est la

théologie apophatique chère au néo-platonisme, à Denys l'Aréopagite, à Clément d'Alexandrie et à l'Eglise d'Orient.

Les innombrables Noms que nous prêtons à Dieu révèlent quelques-unes de Ses diverses Energies qui descendent vers nous, mais n'approchent pas de Son inaccessible essence. C'est là le fruit de toute expérience mystique authentique, de toute réalisation spirituelle véritable. Philon d'Alexandrie, Clément d'Alexandrie dans ses « Stromates », puis saint Grégoire de Nysse et saint Grégoire de Nazianze allèguent l'exemple de Moïse pénétrant au Sinaï dans les ténèbres de l'inaccessibilité, comme celui de saint Paul frappé sur le chemin de Damas par des paroles exprimant l'ineffabilité divine.

> « Moïse fit une requête : « ... Je Te prie que je voie la gloire qui T'environne. J'estime que cette gloire, ce sont les puissances qui Te côtoient et T'environnent de tous côtés, comme gardes du corps, et leur connaissance m'ayant été cachée jusqu'à présent m'inspire un grand désir de les connaître. » Dieu lui répond : « Les puissances que tu cherches sont totalement invisibles et intellectuelles comme moi. Je les dis intelligibles, non qu'elles aient été comprises de l'entendement, mais parce que si elles pouvaient être comprises, les sens ne les comprendraient pas, mais le très pur et net entendement... Certains d'entre nous les appellent fort à propos Idées, c'est-à-dire formes, car elles donnent forme et façon à chaque chose... Ces choses, c'est le monde et ce qui est contenu en lui, qu'on peut comprendre non des yeux du corps mais des yeux de l'âme qui ne dorment jamais ». D'un œil infatigable, Dieu regarde tout et, par une grâce admirable, appelle et attire à Lui tout ce qu'il y a de meilleur en nous et dans le monde. » (PHILON d'ALEXANDRIE.)

> « J'avançais pour connaître Dieu. C'est pourquoi je me suis séparé de la matière et de tout ce qui est corporel ; je me suis rassemblé tant que j'ai pu en moi-même, et je m'élevais vers le sommet de la montagne. Mais lorsque j'ai ouvert les yeux, à peine aije-pu l'apercevoir par derrière et cela étant couvert par la pierre, c'est-à-dire par l'humanité du Verbe incarné pour notre salut. Je n'ai pu contempler la nature première et très pure qui n'est connue que par elle-même, c'est-à-dire par la sainte Trinité. Car je ne peux pas contempler ce qui se trouve derrière le premier voile caché par les chérubins, mais seulement ce qui descend vers nous,

— la magnificence divine qui se rend visible dans les créatures. » (SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Oratio* XXVIII, Théologica II.)

L'essence divine est

« le Saint des Saints qui demeure caché même aux Séraphins »,

dit encore saint Grégoire de Nazianze. Nous pourrions multiplier les exemples auprès de saint Jean Damascène, saint Grégoire Palamas, etc.

La nécessité pour Dieu de prendre à la fin des Temps une apparence visible est la conséquence même de l'involution cyclique : l'homme primordial était en union effective avec la divinité. Au cours des Ages, cette communion s'est relâchée, et à mesure que la majorité des créatures humaines s'éloignait de la perception intuitive de Dieu, seuls des êtres privilégiés ont continué à en bénéficier. Puis enfin, seul le monde intermédiaire, le Second Monde a permis aux plus spirituels des hommes de la fin du Cycle de recréer en eux l'Union primordiale perdue.

La compréhension en esprit de l'architecture resplendissante du Cycle de l'humanité adamique est chose impossible si l'on n'a pas présente à la conscience la pyramide formidable de ce Second Monde étagé entre le microcosme et le macrocosme, monde non pas éternel mais immortel, royaume des Idées, siège des Formes et des Lois, demeure des créatures spirituelles qui ne communiquent avec nous que par la partie supérieure de notre psyché et plus exceptionnellement en revêtant provisoirement une apparence sensible. Parfois des hommes privilégiés sont au cours de l'Histoire appelés à la contemplation directe de cette montagne invisible. Ainsi Jésus dit à Nathanaël :

« Vous verrez le Ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre au-dessus du Fils de l'Homme. » (JEAN I.)

Ce « Ciel ouvert », c'est l'échelle de Jacob :

« (Jacob) eut un songe, et voici qu'une échelle était dressée par terre, sa tête touchant aux cieux, et voici

que des anges d'Elohim montaient et descendaient sur elle. » (*Genèse* XXVIII, 12.)

Le Ciel ouvert est un rappel de la parole évangélique :

« Je suis la Voie... Personne ne va au Père que par moi. » (*Jean* XIV, 6.)

Le Christ est cette échelle vers le Ciel. Désormais Ciel et Terre sont liés par le Rédempteur. Le déterminisme de la Chute peut être brisé : chaque homme peut *naître à nouveau :*

« En vérité nul s'il ne naît d'en haut, ne peut voir le royaume de Dieu. » (*Jean* III, 3.)

Car l'ancienne Alliance ne suffit plus, il faut naître à nouveau par une libre détermination et redevenir dans l'humilité des enfants de Dieu :

« Si vous ne redevenez pas comme des petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux. » (*Matthieu* XVIII, 3.)

A l'inverse de la théologie apophatique ou négative, qui est une ascension vers l'Union avec le divin, la théologie cataphatique ou affirmative « descend » vers nous par son échelle des « Noms divins », des théophanies ou manifestations de Dieu dans la création : Essences, Energies, « dieux », symboles, Ecritures saintes s'étagent au long de cette échelle qu'il nous est possible, dans la prière et la contemplation, mus par l'Amour et la Connaissance, de remonter partiellement en esprit.

Pendant l'immense durée du Cycle adamique, c'est cette Echelle vivante qui a guidé les âmes en « remontée » vers Dieu. Malgré la Chute, le divin et l'humain étaient en l'Age d'Argent assez proches, le Saint-Esprit, sous ses Noms divers, assurait la divine « aspiration » des âmes. Puis, la Pesenteur s'accroissant, la seconde hypostase de la Trinité, le Verbe, s'est exprimée à travers certains Sages fondateurs de religions. Enfin, presque à la fin du Cycle, c'est le Verbe divin en personne qui s'incarne dans le charpentier de Nazareth. Grâce à Lui, Dieu l'inconnais-

sable se fait connaître en Son Fils, sans cesser d'être inconnaissable :

> « Dans l'humanité du Christ, le Superessentiel s'est manifesté dans l'essence humaine sans cesser d'être caché après cette manifestation ou, pour m'exprimer d'une façon plus divine, dans cette manifestation même. » (DENYS L'ARÉOPAGITE, *Epist.* III.)

> « Et le Verbe s'est fait chair et Il a habité parmi nous et nous avons contemplé sa gloire (...) Personne n'a jamais vu Dieu ; un Dieu Fils unique qui est dans le sein du Père L'a fait connaître... » (*Jean* I, 14 et 18.)

C'est désormais le Christ Jésus qui est la « Porte » et la « Voie » vers la Réintégration.

> « C'est moi la Voie, la Vérité et la Vie. Personne ne va au Père que par moi. Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père. Dès à présent vous le connaissez et vous L'avez vu (...) Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de mon propre chef, mais c'est le Père qui est en moi à demeure qui Lui-même accomplit Ses œuvres. Croyez-m'en, je suis dans le Père et le Père est en moi... » (*Jean* XIV, 6-7 et 10-11.)

La manifestation du Verbe dans la création sensible n'est pas sans rappeler le processus même de cette création par le Verbe : là comme ici, la seconde hypostase de la Trinité, le *Verbe*, devient *Lumière* en pénétrant dans le Second Monde, puis *Vie* en prenant chair dans le Troisième. De même, le Verbe, par sa manifestation même et dans l'accomplissement de sa tâche de Rédempteur, traverse dans l'ordre inverse les trois barrières qui nous séparent du Père comme de notre état originel : la mort, le péché et la nature. Nicolas Cabasilas, théologien byzantin du XIVᵉ siècle, précise ainsi magnifiquement :

> « Aux hommes séparés de Dieu par une triple barrière, la nature, le péché et la mort, le Seigneur a accordé de Le posséder pleinement et de s'unir à Lui immédiatement, du fait qu'Il a écarté un par un tout obstacle : celui de la nature par son incarnation, celui du péché par sa mort, celui de sa mort par sa résurrection. Voilà pourquoi saint Paul écrit : le dernier adversaire qui sera réduit, c'est la mort. » (*I Cor.* 13-12.)

Dès le temps de Sa prédication, le Christ donne la Lumière et la faculté de voir à ceux qui sont conscients de leur cécité afin qu'ils obéissent à la Parole divine qui donne la Vie, gratuitement.

> « Dieu est Lumière ; en Lui point de ténèbres (...) Si nous marchons dans la Lumière, nous sommes en communion les uns avec les autres, et le sang de Jésus, son Fils, nous purifie de tout péché. » (*Jean* I, 6-7.)

Le Christ est la lumière du monde. Par Lui, le Dieu-Père devenu peu à peu caché se manifeste à nouveau en Lumière et en Vie, comme Dieu vivant. Avec Lui commencent les derniers Temps. Son enseignement, Sa passion, Sa mort et Sa résurrection annoncent, préfigurent, résument le Temps de la Fin auquel Il donne un sens : la rédemption de la part d'humanité qui saura remonter vers le Père grâce à Son incarnation et Son sacrifice cosmique. Il résume, nettoie, renouvelle, transcende la Loi ancienne et rend à nouveau vivante, efficace la Tradition primordiale. A travers la décadence spirituelle et la souffrance de la fin de l'Age de Fer, la Lumière qu'Il incarne est celle de l'Age d'Or, du Paradis perdu et qui pourra par Lui être retrouvé.

Mais ce qui a été descendu dans le péché ne pourra être remonté que par la souffrance acceptée. Il nous donne le divin modèle de ce sacrifice douloureux, de cette purification tragique qu'Il attend de nous tous. Le Royaume ne pourra être retrouvé que par ceux qui accepteront de Le suivre et de prendre avec Lui Sa Croix. Dure Loi, mais immense Espérance.

L'Alpha et l'Oméga

Cristos, mot grec, est dans la version des Septante, la traduction de l'hébreu *machiah* qui signifie « *oint* » et d'où vient le mot « Messie ».

On sait que l'attente messianique déborde largement le cadre du monde judaïque de l'Ere du Bélier, puisqu'on

en rencontre des traces écrites en maints endroits, notamment dans les Oracles sibyllins et dans Virgile. Les Prophètes de l'Ancien Testament après Abraham, Moïse et les Rois disent qu'un descendant du roi David, à la fois prophète, docteur et thaumaturge, sanctifié et consacré par une onction analogue à celle qu'avaient reçue les rois d'Israël et qui marquait les prêtres, apparaîtrait à la Fin des Temps pour rétablir l'Age d'Or.

Ce n'est que progressivement, dans sa vie publique, que Jésus révèle sa qualité de Messie. Le premier à le reconnaître, probablement en janvier 28, est Jean-Baptiste, au bord du Jourdain :

> « Voici l'Agneau de Dieu, qui va enlever le péché du monde (...) J'atteste que c'est lui le Fils de Dieu. » (*Jean* I, 29 et 34.)

Mais, empli de l'Esprit Saint, ce n'est pas aux hommes que le Christ s'adresse tout d'abord.

> « L'Esprit le poussa aussitôt au désert. Et il y vécut pendant quarante jours en butte aux tentations de Satan. Il vivait parmi les bêtes sauvages et les anges le servaient. » (*Marc* I, 12-13.)

Ici sont peut-être (*Luc IV, Marc I, Matthieu IV*) les pages les plus bouleversantes de la Bible, qui n'ont d'égale que celles de la Genèse, de Job, des récits de la Passion et de l'Apocalypse, parce que comme ces dernières elles plongent au plus profond du Problème numéro 1, celui du Mal, auquel le Christ en chacun de nous pleinement aimé et compris est le seul terrestre remède.

Car en cette phase cyclique du devenir humain où vient le Christ Jésus bâtir un pont aux hommes vers la berge à la fois proche et lointaine d'un nouvel Age d'Or, celui qu'il faut maîtriser le premier, celui qui barre la route de toute Rédemption, ce n'est pas le péché humain, conséquence et non cause : c'est le Prince de ce monde, qui règne temporairement sur la Terre, et avec lequel même le Fils de Dieu doit d'abord lutter avant de commencer les 27 mois de sa vie publique et sacrificielle. A la fin de cette vie publique, le même Tentateur viendra, au

Jardin des Oliviers, harceler à nouveau le Messie. A présent, sur le Djebel Qarantal, le « mont de la Quarantaine », près de Jéricho, par trois fois l'Adversaire vient proposer à Jésus les trois tentations qui président à toute l'histoire de l'Humanité et en expliquent toutes les turpitudes : d'abord jouissance des biens et des plaisirs matériels : vénalité, sensualité ; ensuite volonté de gloire et de puissance : orgueil ; enfin, recherche des pouvoirs surnaturels : magisme et sorcellerie... Par la nature même de Ses réponses, calmes, éblouissantes de signification spirituelle, réponses qui ne sont pas seulement d'un dieu usant de sa puissance, mais davantage d'un « Connaissant » apportant un enseignement à Ses frères, le Christ Jésus annonce, par là même, la nature de la mission qui va être la sienne pendant son temps d'incarnation terrestre : car les temps, s'ils sont « proches », ne sont pas encore venus du retour de l'Age d'Or : Il ne pourra que décevoir Israël qui n'a du Messie qu'une vision matérielle et nationaliste. Le Christ, s'Il est Fils de Dieu, n'en est pas moins volontairement Homme, et comme tel immergé dans la souffrante condition humaine de cette Fin des Temps ; il assumera pleinement cette souffrance et, pour chaque homme considéré individuellement, sera le « modèle » à la fois humain et divin, la preuve de la Réintégration possible, de la possible victoire sur le Mal... L'enseignement que nous pouvons tirer de la Tentation au désert du Christ Jésus est une des clefs métaphysiques de la condition humaine et de l'histoire du monde.

C'est alors qu'au printemps 28, selon la chronologie la plus communément adoptée, Jésus, après avoir groupé cinq premiers disciples devant lesquels il révèle déjà qu'Il est le « Fils de l'Homme » (expression déjà employée par *Daniel* VII), traverse la Samarie pour se rendre en Galilée ; il s'arrête au puits de Jacob et demande à boire à une femme, stupéfaite qu'un Juif s'adresse à une Samaritaine. Après la parabole de l'Eau vive

> « jaillissant pour la vie éternelle »,

la femme lui dit :

> « Je sais que va venir le Messie, celui qu'on appelle

Christ. Quand Il sera venu, Il nous annoncera tout. » Jésus lui répondit : « Je le suis, moi qui te parle. » (*Jean* IV, 25-26.)

Désormais, Jésus, par ses actes et par ses paroles, ne cessera de s'affirmer de plus en plus comme le Messie, recevant tour à tour hommages et insultes jusqu'à ce qu'au printemps de l'année 30 il accomplisse, une semaine avant sa mort, le jour des Rameaux, son entrée triomphale dans Jérusalem. La foule crie :

« Hosanna ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Béni soit le règne de notre père David qui vient ! » (*Marc* XI, 9-10.)

L'opprobre social va suivre immédiatement la brève reconnaissance publique.

Après son arrestation, au jour de sa mort, au vendredi de la Passion, il s'exprime en pleine lumière devant le grand-prêtre et les membres du Sanhédrin :

« Le grand-prêtre l'interrogea et lui dit : « Es-tu le Messie, le fils du Béni ? » Jésus répondit : « Je le suis. Et vous verrez *le Fils de l'Homme siéger à la droite de la Puissance et venir avec les nuées du Ciel.* » (*Marc* XIV, 61-62).

Ainsi, au moment de Son sacrifice rédempteur, le Christ Jésus affirme-t-il Sa fonction sous trois de Ses aspects : il est le *Messie* attendu ; *le Fils de l'Homme*, c'est-à-dire le Nouvel Adam assumant au milieu de l'Humanité déchue le rôle régénérateur de l'Homme Primordial ; il annonce enfin Sa fonction *eschatologique* car il promet de revenir présider au Jugement dernier. Saint Jean, dans son Evangile et dans son Apocalypse, achèvera de répondre à la question « Qui est le Christ ? » lorsqu'il écrira :

« Au commencement était le Verbe (...) Et le Verbe s'est fait chair et Il a habité parmi nous. » (*Jean* I, 1 et 14.)

et :

« Il est revêtu d'un manteau teint de sang ; Son

nom se dit « le Verbe de Dieu » (*Apocalypse* XIX, 13).

Le Verbe, c'est le mot grec *Logos* dont Héraclite et les Stoïciens désignaient le principe actif et divin du monde, la raison souveraine et immanente de l'Univers, le lien organique de tous les êtres. Contemporain de saint Jean, Philon d'Alexandrie magnifie la notion de *Logos* ; puissance émanée de Dieu, essence de l'Etre par excellence, du « Dieu l'Un », « celui qui subsiste par soi-même », principe d'ordre, de raison et d'harmonie, intermédiaire entre le Créateur et le monde créé, « conservateur » divin de la création. Ainsi, par la volonté de saint Jean, les traditions juives et helléniques se rejoignent dans la définition de Celui qui s'exprime ainsi :

« *Je suis l'Alpha et l'Oméga,* le Commencement et la Fin... » (*Apocalypse* XXI, 5-6.)

Dans l'ancien symbolisme chrétien, un des signes qui servaient à représenter le Christ était précisément l'équivalent de la jonction des lettres grecques alpha et oméga écrites en lettres capitales romaines :  . En fait, ce signe symbolise non seulement le Commencement et la Fin du Temps et de l'Espace, mais aussi le « milieu » représenté par le trait horizontal du plan de réflexion ou « surface des Eaux » ; il est la contraction graphique des trois lettres romaines A V M qui constituent le monosyllabe sacré que l'on prononce O M et qui dans les traditions orientales comme dans la tradition ésotérique chrétienne est un nom du Logos. Ce signe, par ses trois éléments, symbolise en même temps les trois mondes, celui de la manifestation corporelle, celui, intermédiaire, de la manifestation subtile ou psychique (l'Ame du Monde de Platon) et le monde enfin de l'Esprit divin, du Principe non manifesté. On y lit également A et M, les deux initiales d'*Ave Maria*.

Le Christ Réintégrateur

Faut-il ici maintenant développer — après tant d'autres et dans la faible mesure de nos compétences — une explicitation proprement ésotérique de la nature du Christ et de son action sur la Terre ? En dehors de la position de son incarnation sur l'échelle de notre Cycle d'Humanité, nous ne le croyons pas. Dans l'actuelle confusion des esprits, qui est l'aspect le plus alarmant de cette Fin des Temps, il nous semble au contraire que rien n'est plus urgent pour nous tous qui nous disons chrétiens que de revenir d'abord aux sources les plus exotériques de notre foi, de les étudier, de les approfondir, de les vivre pleinement. Alors seulement nous mériterons peut-être, par surcroît, de recevoir des « lumières » plus secrètes que celles octroyées à tous par les religions établies. Lorsque, quotidiennement, nous entendons des personnes qui se croient sincèrement chrétiennes, voire catholiques, achopper, se révolter ou même ricaner devant des notions aussi fondamentalement christiques que celles de Création, de Chute, de Rédemption et de Sacrifice divin, nous ne pouvons que penser qu'avant la lecture de tel ou tel grand ésotériste devient urgente la relecture, dans un esprit de simplicité mentale et de contemplation spirituelle, des Ecritures (pas seulement chrétiennes d'ailleurs) et des Pères de l'Eglise, entre autres. Avant de prétendre à l'ésotérisme, il faut avoir assimilé l'exotérisme, ne serait-ce que pour le compléter et le corriger partiellement ; avant de prétendre à la « délivrance » karmique par exemple, il faudrait commencer par ne pas mépriser ce que les Eglises chrétiennes exotériques appellent le « salut » ; avant de prétendre à « l'esprit », il faudrait réapprendre « la lettre », avec le plus d'Amour possible au cœur, car seul l'Amour peut transformer le « savoir » en « Connaissance », peut d'un faisceau de petites vérités, patiemment, humblement assemblées, composer en nous l'Arbre de Vie et de Vérité...

> « Ces vérités, il n'appartient qu'à peu d'hommes de les voir comme elles doivent être vues. Personne n'en est capable sans la vraie religion. Car la vraie religion est celle par laquelle l'âme se réconcilie avec Dieu et s'unit à Lui, dont elle avait été comme arrachée par le péché... » (SAINT AUGUSTIN : *La Grandeur de l'Ame*, XXXVI, 80.)

Nous avons déjà abondamment insisté dans nos précédents exposés sur ce rôle Rédempteur-Réintégrateur du Verbe incarné. Mais encore faut-il, pour qu'un homme de la Fin des Temps « utilise » à cette fin le divin « modèle » qu'est le Christ, qu'il ait lui-même d'abord conscience d'être une créature spirituelle involuée, autrement dit qu'il ait gardé le sens du péché et la nostalgie de la Lumière... On sait à quel point aujourd'hui même l'Eglise catholique romaine, dans la majorité de ses représentants « mandatés » tout au moins, a déserté cet enseignement fondamental et semble ne plus s'occuper que de la condition temporelle et sociale de ses « fidèles », rabaissant le message surnaturel du Christ Jésus à un moralisme aussi fraternitaire que rassurant...

C'est pourquoi le retour, individuel et non collectiviste, aux sources profondes de notre foi n'a jamais été aussi urgent qu'aujourd'hui.

> « La nature humaine avait besoin d'un Rédempteur ; ce Rédempteur fut Jésus-Christ, la Sagesse de Dieu Lui-même, la Réalité émanée de Dieu ; Il Se revêtit d'humanité afin d'introduire de nouveau, dans le monde, la substance divine et immortelle, qui n'était autre que Lui-même. » D'ECKHARTSHAUSEN, *La nuée sur le sanctuaire*, 5ᵉ lettre, Psyché, 1948.)

Au début encore de notre Ere des Poissons, en cette convergence providentielle de toutes les avenues de la Tradition, et en particulier de la pensée platonicienne et du Christianisme, Plotin, au IIIᵉ siècle, exprime d'une façon particulièrement lumineuse et exemplaire, à la faveur d'une expérience mystique d'une brûlante acuité, les fondements mêmes de la possibilité d'une Réintégration individuelle :

> « Souvent je m'éveille de mon corps à moi-même ; je deviens extérieur aux autres choses, intérieur à moi ; je vois une beauté d'une merveilleuse majesté ; alors je le crois : je suis avant tout d'un monde supérieur, la vie

que je vis alors, c'est la vie la meilleure ; je m'identifie au Divin, en lui j'ai ma demeure : parvenu à cette activité suprême, c'est là que je me fixe ; je transcende toute autre réalité spirituelle... » (PLOTIN, *Ennéades* IV, 8, traduction d'E. Bréhier.)

Par expérience immédiate et sensible, il connaît cette certitude que son vrai moi n'est pas de ce monde, que ses racines sont demeurées plantées dans le monde de l'Esprit : par là son moi terrestre retrouve le Soi immuable. Instant privilégié, exceptionnel dans la vie terrestre, ineffable prérogative, à la fois rappel d'un état originel et préfiguration d'une reconquête future de cet état... Car les différences dialectiques entre gnostiques d'une part et chrétiens de l'autre, points de vue opposés parfois d'une même réalité spirituelle, sont ici surmontés, fondus dans la même connaissance que voici : cet état de communion intime, par affinités profondes, de l'âme humaine porteuse de l'esprit, avec le divin, est certes le rappel de l'Etat Primordial et paradisiaque, provisoirement perdu à la fin de notre actuel Cycle d'Humanité. Mais par l'effet de la nature providentielle des choses, ce « Lieu » spirituel n'est autre également que notre moi le plus profond, c'est-à-dire notre Soi. Nous pouvons, dès notre présente vie, si nous le voulons assez, rentrer en nous-mêmes et *réintégrer* cet Etat et ce Lieu.

L'homme le plus déchu de la fin du Cycle, même privé durant toute sa vie terrestre de la conscience de sa « parenté divine », recèle, encore blottie au fond de la barque de son âme, cette parcelle d'Esprit dont sont privés les animaux et dont la présence en nous fait de nous, avant même toute différenciation biologique, intellectuelle et chromosomique, une espèce *différente, privilégiée*. Qu'au fond de la « barque » animique de la plupart des hommes de ce temps obscur, dorme aujourd'hui, ignorée, voire insultée, cette pépite d'Esprit divin, qu'importe : ouvrant colossalement à la Fin des Temps les Portes du Jugement, le Verbe, divin Prince charmant, viendra réveiller la Belle endormie et la fera retourner, après un temps d'épreuves purificatrices, en sa Patrie Primordiale.

L'Incarnation christique dans le Temps de la Fin

Nous avons, dans le chapitre précédent, explicité cette fonction majeure de l'incarnation christique dans le cadre de l'involution de notre Cycle d'Humanité. Nous pensons en particulier que nul enseignement ésotérique n'est plus propre à approfondir en nous notre foi chrétienne que celui de la « conservation divine », et que la loi des quatre Ages permet de comprendre pourquoi, après bien d'autres « descentes » divines sur la Terre, seul le Christ représente, à la Fin des Temps, au début de la dernière Ere précessionnelle, au plus bas de l'Involution, le Verbe pleinement manifesté.

Considérons maintenant la place de l'Incarnation christique dans l'ensemble du Cycle d'Humanité tel que nous en avons dressé le tableau, selon la chronologie hindouiste, en pages 30 et 263 de cet ouvrage. Ce Cycle adamique s'étend sur 2,5 cycles précessionnels de 25.920 ans, soit 30 Eres de 2.160 ans ; le Verbe s'incarne en Jésus à l'intersection de l'avant-dernière et de la dernière Ere, entre Bélier et Poissons, exactement aux 29/30e du Cycle total. Or 29 est un nombre lunaire et saturnien (les révolutions respectives de la Lune et de Saturne sont de 29 jours 12 heures 44 minutes et de 29 ans 168 jours) ; 30 est un nombre solaire et divin : la décade multipliée par la Triade divine, le non-être (0) amené à l'existence par le Dieu créateur (3). Le 30, solaire, est issu du 29, lunaire : le Verbe sort de la « *Virgo paritura* », la Vierge-devant-enfanter des Anciens, comme le Jour sort de la Nuit et comme la Création manifestée sort de la « Grande Nuit » originelle... Passage du « 29 » au « 30 », le Christianisme peut donc être interprété symboliquement ici comme le passage du Paganisme *lunaire*, « lumière-reflet » de la Tradition Primordiale en grande partie perdue, au Christianisme *solaire*, restitution, pour ceux qui veulent la recevoir, de la Lumière Primordiale et de l'Arbre de Vie :

« Je suis la Lumière et la Vie. »

Mais cette restauration de la Tradition Primordiale solaire se fait en dernière Ere du Cycle total, au plus

« noir » des Ténèbres de l'Involution. D'où la nature même de cette Incarnation du Verbe qui ne peut s'accomplir que sous les espèces d'un Sacrifice divin et de la mort acceptée, inéluctable de l'homme Jésus, « vêtement » temporel du Christ éternel. En cette ténébreuse fin de Cycle, l'Incarnation Rédemptrice ne peut que s'accomplir dans la souffrance « humaine » la plus atroce.

Et quant aux hommes qui, témoins en esprit du drame cosmique du Golgotha s'efforcent depuis près de deux mille ans de vivre de ce pain de Vie et de boire à cette Source solaire, ils ne le peuvent aussi que sous les espèces d'une *lutte* constante avec ces ténèbres, dont le principal aspect est l'éternel « naturalisme », qui « refuse » sans cesse cette Lumière ; ils ne le peuvent qu'en tournant le dos à la pente descendante et « confortable » des plaisirs de ce monde dont le Prince, nous disent les Evangiles, est Satan ; ils ne le peuvent, « imitant » en cela leur Maître divin, qu'en subissant la misère sociale, conséquence fatale d'une vie accomplie selon les Evangiles, et, en plus de la misère, le mépris des repus et des puissants qui savent si bien, du haut de leurs richesses temporelles, se poser en professeurs de morale pharisaïque... Oui, les sentiers qui mènent au Golgotha, où brille toujours, invisible à la plupart, la Lumière solaire du Verbe incarné à la Fin des Temps, sont étroits, rudes et semés de ronces ; oui, la religion de ce Christ est « impossible », comme disent tous les matérialistes depuis vingt siècles ; oui, il y a là, au regard de la seule humaine « raison », une « absurdité » et un « scandale » permanents : le scandale de la Croix...

Mais les fidèles du Christ, contrairement à ce que disaient en ricanant ses contemporains persécuteurs et que ne cessent depuis d'insinuer ou de cracher les rationalistes, les Chrétiens ne sont pas des fous ou des masochistes. S'ils *acceptent* l'inconfort du chemin qui mène, à travers rocs et neiges, à leur Maître, ils n'en « aiment » pas pour cela cette souffrance acceptée : derrière cette douloureuse clarté lunaire, ils n'aspirent qu'à la lumière de la plus chaude Vérité. Ils savent que le « noir », le « blanc » et le « rouge » sont les trois étapes nécessaires de toute alchimie spirituelle, de toute Réintégration. Ils savent qu'il faut *passer* par là, et, dès ce monde obscur, la prescience de la Lumière Primordiale retrouvée les vêt déjà de joie et de grâces, pour eux brûlantes mais invisibles à ceux qui les entourent. Ils savent que derrière l'instrument de supplice sur lequel s'est déroulée l'agonie de leur Maître, gît un symbole immense : le signe aux quatre bras du monde matériel « racheté » et promis lui aussi, avec l'homme involué qu'il porte, à la Réintégration paradisiaque. Et, toujours, les yeux posés sur une croix ou un crucifix, par-delà l'image sanglante du corps de Jésus supplicié, c'est celle du Christ de la Résurrection, de l'Ascension et de la Pentecôte qui se surimpose à leurs regards. Et déjà, flamboyante, ils vivent, ils voient l'image du Christ de la Fin des Temps de ce Cycle, du Christ-Roi : ils voient déjà en esprit, descendu sur la Terre en sa Parousie pour le Jugement, le Verbe ω de notre Cycle d'Humanité redevenir l'α d'une nouvelle épopée humaine rétablie en l'Age d'Or d'un absolu Paradis !

II. MARIOLOGIE

Esquisse d'une étude des fondements scripturaires, théologiques et métaphysiques de la mariologie

La Vierge Marie avant le Christ

Contrairement à ce que pensent trop de chrétiens qui continuent à vouloir considérer que le Christianisme est apparu en génération spontanée comme une lumière absolue succédant à la « nuit du paganisme », et qui retrouvent par là de manière inattendue le schéma « rassurant » du progressisme athée, c'est dans le cours d'une révélation immémoriale qu'est venue logiquement se placer la manifestation mariale du Christianisme. Non seulement la place privilégiée de Marie dans l'Ere des Poissons et dans la perspective de la fin du Cycle n'est pas un

apport tardif, surajouté et « superstitieux », mais il est le développement supérieurement logique de l'économie chrétienne du salut, de la théologie mystique du Christianisme et de toute la métaphysique traditionnelle. Nous sommes ici dans le mystère de l'Eternel Féminin, de la polarité des différentes hypostases issues du Dieu-Principe à la fois indifférencié et androgyne et dans celui de la Dyade divine qui avec la Monade suprême compose dans toutes les traditions authentiques la Triade ou Trinité.

La Vierge Marie du Christianisme vient en l'Ere des Poissons prendre la place des Vierges Mères qui L'ont précédée dans la protohistoire et l'Antiquité, mais en les épurant, en les transcendant et en les unifiant dans une entité suprême qui fait d'Elle, dans la perspective eschatologique, l'Epouse de l'Esprit Saint, la Mère du Dieu vivant et la Corédemptrice. Mais il faut pour le comprendre remonter à l'Enfance du monde.

Sans verser ici dans les longs développements que nécessiterait l'analyse des Neter égyptiens, des Gunas védiques et autres entités métaphysiques fondamentales, rappelons qu'une première génération des déesses de l'Antiquité symbolisait la Passivité virginale primordiale, car, selon la logique des émanations divines effectuées à l'image archétypale de la Création, problèmes que nous avons évoqués en nos chapitres IV et V, c'est de la Materia Prima féminine et indifférenciée émanée du Dieu primordial androgyne, la Prakriti hindouiste, que le Verbe masculin, le Purusha, tire les éléments du Cosmos, c'est-à-dire du monde ordonné. Cette Matière Première passive et « féminine » est le réceptacle des Energies démiurgiques actives et « masculines ».

Ce sont ces Eaux ténébreuses primordiales portant en germe le monde futur que représentent la Tiamat babylonienne (que F. Dupuy-Pacherand rapproche de l'hébreu Tehôm, l'état indifférencié universel, le « Chaos » d'Hésiode), l'Océan primordial *Noun* des Egyptiens et la Mer de Lait des Védas. Ces Eaux primordiales représentent (non pas « au commencement » selon les traductions bibliques défectueuses, mais « dans le Principe », comme dit saint Jean au début de son Evangile) l'Universelle Possibilité originelle, la Substance sans forme, la Passivité

cosmique. Les quatre éléments y sont mêlés. Puis, dans une deuxième phase (hors du temps et avant l'intervention du Verbe), les « eaux » inférieures (eau et terre) sont séparées des « eaux » supérieures (air et feu). Ce sont ces eaux inférieures, qui groupent les deux éléments « féminins », qui peu à peu vont prendre « Forme » et devenir l'Eau Vierge et Mère, génitrice, après fécondation par le Verbe, de tous les êtres. C'est en référence à cet état de « grossesse » du monde qu'il faut contempler les déesses maritimes telluriques de fécondité de la protohistoire, les déesses-Mères de l'Antiquité, la *Virgo Paritura* celte (la Vierge devant enfanter) et les Vierges noires du Christianisme.

Jacques d'Arès dit fort bien à ce sujet :

> « Sur le plan traditionnel révélé par toutes les religions anciennes dont le Christianisme n'est que l'épanouissement, la Vierge, qui est en même temps Mère, a un triple aspect hiérarchique rappelé par la récitation symbolique de « trois *Ave Maria* ». C'est tout d'abord la *Materia prima*, la « matière vierge universelle ». C'est ensuite ce que les anciens appelaient « Notre Mère la Terre », issue de la précédente. C'est enfin la Vierge Marie, incarnation terrestre de la Matière Vierge, la Femme, éminemment symbolique et alchimique, pour que Dieu puisse s'incarner en Homme. En quelque sorte, nos Vierges noires concrétisent les deux premiers aspects avec la promesse (même réalisée) du troisième. » (*Atlantis*, 266, « Mystérieuses Vierges noires ».)

C'est à cette succession des entités spirituelles sur trois plans (qui représentent bien un ordre de succession, une genèse et plus précisément la Genèse) que nous devons nous référer pour classer, hiérarchiser les déesses féminines. La *Maya* de l'Inde représente la Materia Prima, mais la plupart appartiennent surtout au second plan : l'*Ishtar* babylonienne, la Déesse-Mère de Cnossos, la *Rhéa* de la Grèce archaïque, la *Géa* de la Grèce d'Hésiode, l'*Artémis* d'Ephèse, la *Tanit* carthaginoise, la *Déméter* et la *Cybèle* des mystères d'Eleusis, la *Pallas Athéné* devenue *Minerve*, la *Maia* de Rome, déesse des germinations, la *Junon* romaine, d'ascendance étrusque, et enfin la grande *Isis* égyptienne :

« Je suis la Nature, mère des choses, maîtresse de tous les éléments, origine et principe des siècles, divinité suprême, reine des Mânes, première entre les habitants du ciel, type uniforme des dieux et des déesses. C'est moi dont la volonté gouverne les voûtes lumineuses du Ciel, les souffles salubres de l'Océan, le silence lugubre des Enfers.

« Puissance unique, je suis par l'univers entier adorée sous plusieurs formes, avec des cérémonies diverses, avec mille noms différents. Les Phrygiens, premiers nés sur la Terre, m'appellent la *Déesse mère de Pessinonte* ; les Athéniens autochtones me nomment *Minerve la Crécopienne* ; chez les habitants de l'île de Chypre, je suis *Vénus de Paphos* ; chez les Crétois armés de l'arc, je suis *Diane Dictynna* ; chez les Siciliens qui parlent trois langues, *Proserpine la Stygienne* ; chez les habitants d'Eleusis, l'*Antique Cérès*. Les uns m'appellent *Junon*, d'autres *Bellone* ; ceux-ci *Hécate*, ceux-là la *Déesse de Rahmnonte*.

« Mais ceux qui les premiers sont éclairés par les rayons du Soleil naissant, les peuples de l'Ethiopie, de l'Asie et les Egyptiens, puissants par leur antique savoir, ceux-là me rendent mon véritable culte et m'appellent de mon vrai nom : la *Reine Isis*. » (APULÉE, *Métamorphoses*, XI, 4.)

Remarquons à quel point la figuration de l'Isis égyptienne (dont le culte s'étendait jusqu'en Irlande) et que l'on appelait souvent *Isis-la-Noire*) annonce, assise et allaitant son fils Horus, la Vierge-à-l'Enfant chrétienne. C'est cette *Virgo Paritura* dans ses aspects indo-européens, celtes, helléniques ou égyptiens qui bien souvent, non seulement a servi de support à la dévotion chrétienne ultérieure, mais souvent a fourni l'iconographie de celle-ci. C'est elle qui a permis cette floraison de Vierges noires en notre Occident et particulièrement en France où, malgré les destructions et les travestissements, il en existe encore plus d'une centaine.

Cet aspect noir ou sombre de la Déesse-Mère primordiale, de ce « ventre » obscur du monde que le Démiurge va féconder avec sa Lumière créatrice, apparaît aussi dans bien des déesses antiques. Qu'on songe à l'une des figurations qui nous est la plus familière, à l'épouse de Zeus, Léto ou Latone, enveloppée d'un vêtement sombre et qui, en l'île de Délos « la brillante », enfante Apollon

et Artémis, soit le soleil et la lune. Qu'on songe à la Sulamite de l'Ancien Testament :

« Je suis noire mais je suis belle » (*Cantique des cantiques* I, 5).

Qu'on songe au vêtement toujours sombre de la Mère de Marie, sainte Anne (dont on retrouve la racine *an* dans les divers noms de *Kali* la Noire en Inde).

Ce sont sur ces « Eaux noires » que plane l'Esprit de Dieu (*Genèse* I, 2). Car :

« L'intervention de l'Esprit est indispensable à la transformation de la Vierge noire en Vierge blanche, à son abandon des épaisses ténèbres de la terre pour la vive lumière de l'air, à la séparation des éléments : celle de la terre et de l'eau, et, simultanément, du feu et de l'air. » (Eugène CANSELIET, *Atlantis*, 266, p. 160-161.)

Enfin comment ne pas remarquer combien le nom de Marie (Myriam en hébreu) magnifie la racine indo-européenne *iam-maia-mir-mar* qui signifie à la fois la *Mer* et la *Mère*, ambiguïté phonétique révélatrice qui s'est conservée jusque dans notre français moderne.

C'est en référence à ces données métaphysiques primordiales que la liturgie médiévale a donné à la Vierge Marie, entre autres appellations symboliques, le nom d'« *Etoile de la Mer* ».

Marie dans la Bible

Considérons maintenant sur quelles bases repose notre dévotion à Marie.

Le titre fondamental qui doit être invoqué pour la Vierge est celui de *Mère du Christ*, du Dieu sauveur : dès le début de l'Eglise, elle est donc proclamée « *Théotokos* ». C'est à partir de ce titre indiscutable que découleront successivement tous les privilèges qui Lui seront accordés. Mais, privilège unique explicitement stipulé par les Evangiles, la maternité de Marie

« bénie entre toutes les femmes »

est *virginale*. Si donc le Verbe divin, pour accomplir la Rédemption des âmes et préparer la Parousie, s'incarne sur la Terre dans le corps d'un homme à partir d'une naissance physiologiquement « naturelle », il nous est bien précisé que la conception qui en est la cause neuf mois auparavant est « non humaine » et représente une action directe de l'Esprit divin sur ce « vase » privilégié qu'est le corps de Marie. La salutation angélique prononcée par l'ange Gabriel dans l'Evangile selon saint Luc (I, 26 à 38),

« je vous salue, Marie, pleine de grâces »

a formé le début de la prière la plus constamment vivante du catholicisme depuis deux mille ans... L'ange disparu, Marie accourt chez sa cousine Elisabeth, enceinte de six mois du futur saint Jean-Baptiste, le Précurseur ; celle-ci,

« remplie du Saint-Esprit »,

complète la louange de saint Gabriel tandis que Marie répond par les paroles du Magnificat :

> « Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit tressaille de joie en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a jeté les yeux sur l'humilité de sa servante. Voici que désormais *toutes les générations me diront bienheureuse...* »

Rien n'existe en aucune tradition qui approche cette cantate à deux voix par laquelle deux mères extraordinairement privilégiées en leurs espérances élèvent un hymne de reconnaissance extasiée ; rien n'approche ce respect infini dont Dieu semble user envers la créature qu'Il a élue dès sa conception pour être la génitrice du Dieu vivant.

Ce sont saint Luc et saint Jean qui nous permettent le mieux de suivre Marie, effacée de plus en plus derrière le Christ. Au début de la vie publique de celui-ci, le vin manque aux noces de Cana ; en bonne ménagère elle en informe son fils qui répond :

> « Femme, qu'est-ce pour moi et pour toi ? Mon heure n'est pas encore venue... » (*Jean* II, 4.)

Jésus pourtant accomplit le miracle de l'eau changée en vin, *le premier miracle* de sa vie publique, anticipant ainsi à la demande de sa mère sur la manifestation de Sa divinité et bien que Son « heure » ne soit « pas encore venue »... Pour la première fois, par son intercession auprès du Fils, la Vierge Marie manifeste sa fonction de *Médiatrice.*

Au Calvaire, Jean nous montre auprès de lui la Mère au pied de la Croix (XIX, 25). De même avons-nous voulu les figurer tous deux en notre dessin de couverture, de part et d'autre de l'image du Christ en gloire.

Enfin c'est encore Jean qui, dans l'Apocalypse, pose devant nous les bases d'une compréhension totale de ce que Marie représente dans le Cycle d'Humanité où, comme le Christ, elle occupe le « début » et la « fin ». Car la mère historique du Christ Jésus est la forme temporelle prise par la parèdre du Verbe à travers temps et manifestations cycliques. Dans le « Protévangile » (*Genèse* III, 15), Dieu, s'adressant au Serpent Tentateur, dit :

> « Je mettrai une hostilité entre toi et la Femme. (Sa postérité) t'écrasera la tête et tu la meurtriras au talon... »

Ainsi Dieu annonce-t-il qu'Il n'abandonne pas ses créatures après leur « chute » et que la Femme et sa descendance continueront la lutte contre le Mal. A l'autre extrémité de la Bible, Jean nous montre la gigantesque lutte de la Fin des Temps entre la Femme, qui est la Vierge Marie en même temps que l'Eglise du Christ, et le Dragon (*Apocalypse* XII, 1 à 6). Son intervention précède celle de saint Michel et de ses légions d'anges. Peu de passages du surhumain poème sont plus impressionnants.

Ainsi, d'un bout à l'autre du Cycle, Eve, par son repentir, et la Nouvelle Eve, la Vierge Mère, par sa lutte auprès du Fils contre le Mal, portent la destinée de l'Humanité et participent étroitement à l'œuvre de la Rédemption.

La formation du dogme marial

Pendant deux mille ans, l'Eglise va méditer et approfondir le mystère de Marie et en proclamer successivement les privilèges divins à partir des données scripturaires que nous venons de parcourir. On s'est étonné de cette lenteur, de cette insistance. et on sait comment la place privilégiée accordée à la mère du Christ est allée jusqu'à provoquer de douloureux déchirements de la « tunique sans couture » de l'Eglise primitive.

Parcourons rapidement les étapes de cette glorification qui semble une mise en œuvre par les hommes des paroles mêmes du Magnificat. Saint Justin et saint Irénée établissent les premiers féconds parallèles entre Eve et Marie : ce que l'une a « lié » par désobéissance, l'autre le « délie » par sa foi ; si Jésus efface la faute d'Adam, Marie efface celle d'Eve. Tertullien compare Eve sortie du « côté » d'Adam à l'Eglise sortie de la blessure du Christ sur la Croix. Le concile d'Ephèse, en 431, proclame la dignité de la Théotokos Mère de Dieu. Après la période patristique, la période bysantine exalte de façon encore plus vive l'exceptionnelle sainteté de Marie ; on précise qu'elle est semblable à Eve avant son péché, ce qui prépare le dogme de l'Immaculée Conception qui sera proclamé par l'Eglise de Rome. Dans les homélies byzantines des VIIe et VIIIe siècles sont exaltées la sainteté originelle de Marie, sa médiation et son Assomption.

Au XIIIe siècle, avec Guillaume de Ware, puis Duns Scot, l'école franciscaine d'Oxford brise le dilemme « sainteté ou rédemption de Marie « en distinguant qu'elle est rachetée de la dette du péché originel non par *purification* mais par *préservation* de la tache : la voie se trouve directement ouverte pour la définition du dogme de l'Immaculée Conception. Celui-ci est, on le sait, proclamé par Pie IX le 8 décembre 1854.

Enfin Pie XII proclame l'Assomption de la Vierge par la Bulle *Munificentissimus Deus* du 1er novembre 1950, comme un corollaire du dogme de l'Immaculée Conception :

> « Dieu a voulu excepter de cette loi

(la pleine victoire sur la mort différée jusqu'à la Fin des Temps)

> « la Bienheureuse Vierge Marie. Son privilège tout à fait exceptionnel est d'avoir triomphé du péché par sa Conception immaculée ; en sorte qu'elle n'a point été assujettie à la loi de la corruption du tombeau, et qu'elle n'a point eu à attendre jusqu'à la fin du temps la rédemption de son corps... »

Retardée pour tous les hommes jusqu'au Jugement, la résurrection dans un corps de lumière a été immédiatement accordée à Marie, puisqu'elle n'avait pas été touchée par le péché originel.

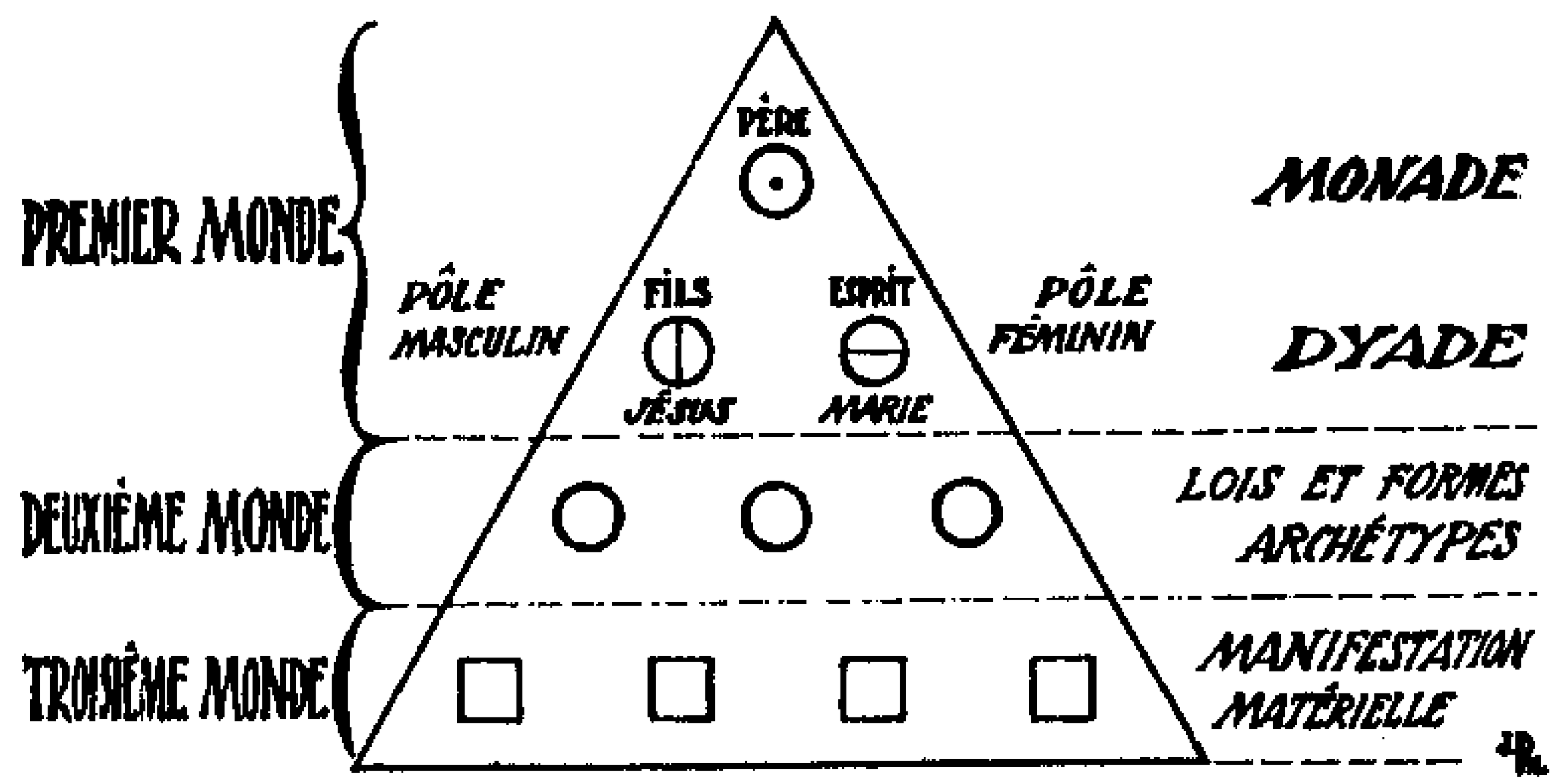
Entre temps, à la fin du siècle dernier, à la suite des révélations surnaturelles d'Anne-Catherine Emmerich, le tombeau de la Vierge et la maison qu'elle a habitée à la fin de sa vie terrestre avec saint Jean sont découverts à Ephèse, en cet orient chrétien où la Dormition et l'Assomption de Marie sont fêtés depuis les VIe-VIIe siècles.

En Occident, après la fête de la Dormition, celle de la Conception de Marie apparaît vers le début du VIIIe siècle, précédant et préparant les dogmes glorificateurs dont nous venons de parler et dont le dernier acte est l'encyclique *Ad cœli reginam* du 11 octobre 1954 qui institue, dans la perspective de sa fonction *co-rédemptrice*, la fête de la Royauté de Marie.

Ainsi l'Ere chrétienne des Poissons apparaît-elle aussi comme l'Ere de la Vierge, ce que confirme le premier coup d'œil donné à un zodiaque, puisque l'on sait que, sur le plan cyclique et symbolique, les signes opposés agissent en étroite complémentarité. C'est pourquoi l'Ere du Verseau, dans laquelle l'humanité entre progressivement, sera également l'Ere du Lion, symbole du Christ, alors que le Verseau est celui de l'Esprit. L'Ere du Verseau, qui est le temps d'Attente entre les tribulations de l'Apocalypse, qui sont à notre porte, et la Parousie, correspond également au « troisième Age » dont nous parle entre autres Joachim de Flore : après le temps du Père est venu le temps du Fils (l'Ere chrétienne) qui prélude à celui de l'Esprit.

Marie, la Sophia et l'Esprit Saint

Considérons maintenant une image de l'inépuisable Tetraktys pythagoricienne qui nous fournit le schéma métaphysique des Trois Mondes et, en particulier au sommet, la « Pierre d'angle » qui figure le monde divin. Au-dessous de la Monade qui est le Principe suprême, « Celui-qui-



Est », le « Père » de la théologie chrétienne, se trouve la Dyade divine émanée avant tout processus de création : le principe masculin actif, le Verbe, le Démiurge, le « Fils » ; puis le principe féminin passif, à la fois Materia Prima et « parèdre » du Verbe, la « Grande Mère » cosmique de la Tradition Primordiale.

Les deux pôles de la Dyade portent bien sûr tout le symbolisme du Yin-Yang oriental, du Soufre et du Mercure alchimiques, représentent le Purusha et la Prakriti de l'hindouisme, l'Osiris et l'Isis éternels, et, sur un plan plus naturellement astrologique, le soleil et la lune : les deux « cornes » de la lune passive et réceptrice recevant l'influx vertical et actif du Verbe solaire composent le signe de Shiva au symbolisme d'immortalité, c'est-à-dire le Trident : les deux pôles de la Dyade accouplés ainsi recomposent donc l'Unité trinitaire qu'est en puissance la Monade suprême.

Un chrétien, devant cette interprétation traditionnelle de la Triade, ne manquera pas de demander si la Trinité chrétienne est « superposable » à ce schéma, et il aura raison de le faire. Mais la réponse est délicate car elle nous amène à pénétrer dans ce qui est pour nous l'un des secrets de notre temps, plus précisément du passage crucial et douloureux de notre Ere à celle du Verseau.

Bien des spirituels l'ont écrit : le temps de l'Esprit Saint est à venir ; il ne s'est encore manifesté à nous que de façon indirecte ; c'est sans doute Lui qui présidera au « temps de l'Attente », son symbolisme d'« air » dans le Verseau se trouvant en étroite complémentarité avec celui du « feu » qui, nous disent tous les textes sacrés, sera l'agent de la destruction en notre fin de Cycle. C'est Lui qui présidera à cette résurrection finale de la Tradition Primordiale que divers signes déjà nous font augurer.

Mais alors, nous dira notre interlocuteur, l'Esprit Saint étant la troisième « Personne divine », il doit, sur votre schéma, occuper la place du pôle féminin. Rien de plus vrai, répondons-nous. Car s'il n'y a pas identité, il y a analogie entre Triade et Trinité. La nature de l'Esprit Saint a été abondamment exprimée par les Pères grecs, l'Ecole d'Alexandrie et les Gnostiques non hérétiques du début de notre ère. L'union de la Vierge et de l'Esprit Saint a son origine dans la Genèse même où il nous est dit que

> « l'Esprit d'Elohim planait au-dessus des Eaux » (I, 2).

Lorsque, il y a deux mille ans, l'Esprit Saint a fécondé la virginité de Marie, Il a refait selon la loi de transcendante analogie, ces Noces originelles d'où devait naître la vie terrestre.

> « Et l'ange lui répondit : « L'Esprit Saint viendra sur toi et la puissance du Très-Haut te prendra sous son ombre ; et c'est pourquoi le saint Enfant qui naîtra sera appelé Fils de Dieu. » (*Luc* I, 35.)

On trouve dans un évangile non canonique (l'Evangile selon les Hébreux), commenté par Origène, cette phrase placée dans la bouche de Jésus (à propos de la Transfiguration sur le mont Thabor) :

« A l'instant, *ma Mère, l'Esprit Saint,* me saisit par un de mes cheveux et me conduisit sur la grande montagne du Thabor... »

On trouve dans ce même évangile des paroles prêtées à l'Esprit Saint au moment du baptême de Jésus :

« Tu es mon Fils premier né qui règne éternellement... »

On comprend que l'Eglise romaine, qui, contrairement à l'Eglise orthodoxe, fait procéder l'Esprit Saint du Père *et* du Fils, ait écarté ces textes si révélateurs, pourtant abondamment commentés par un saint Jérôme ! Et on trouve à plusieurs reprises dans les Pères grecs des expressions telles que

« l'Esprit Saint notre Mère... »

Bien sûr, il faut comprendre qu'il s'agit d'une « maternité » divine. Gardons-nous d'une vision trop anthropomorphique des hypostases divines.

« La Mère de Dieu est la limite du créé et de l'incréé. » (SAINT GRÉGOIRE PALAMAS, *In dormitionem.*)

C'est pourquoi si la Vierge chrétienne n'*est* pas l'Esprit Saint, Elle en procède directement par l'intermédiaire de la Sophia, la Sagesse de Dieu, entité féminine dont, avant la théologie mystique orthodoxe, parle déjà l'Ancien Testament.

« La Sagesse Se loue Elle-même...
Je suis sortie de la bouche du Très-Haut,
Comme un nuage je couvris la Terre,
Dans les hauteurs j'ai dressé ma tente.
Mon trône fut la colonne de nuées.
Le cercle du ciel, seule, je l'ai parcouru,
Dans la profondeur des abîmes j'ai marché,
Dans les flots de la mer, sur toute la Terre...
Avant l'éternité, dès le commencement, Il m'a créée,
Pour l'éternité je ne disparaîtrai pas... »
(*L'Ecclésiastique* XXIV, 1-9, traduction Jean Hadot, Bible de l'édition de la Pléiade, t. II, pages 1785-6.)

Créée « avant l'éternité », c'est-à-dire avant le Temps, couvrant la Terre encore sans forme, cette Sagesse de Dieu joue bien ici le même rôle que l'Esprit Saint de la Genèse : elle procède directement de la troisième hypostase de la Trinité divine, elle occupe le pôle « féminin » de la Dyade divine : c'est la Sophia, dont la Cybèle (de même nature étymologique que « Cabale ») des mystères d'Eleusis assumait bien des prérogatives.

Cet Esprit qui « souffle où Il veut » a pour symbole, entre autres comme la Colombe, l'Etoile à huit branches ou Rose des Vents, celle-là même qui désigne la Vierge Marie sous le nom d'*Etoile de la Mer*, et qui guidait les trois Mages, les trois représentants de la Tradition, vers la crèche de Bethléem. Si, au cœur de cette Etoile à huit branches, nous ajoutons un neuvième point. central, nous obtenons l'*Ennéade Divine,* le Nombre de la Trinité mul-



Sur le trumeau du portail central de Notre-dame de Paris, la Cybèle, ou Philosophia Perennis, avec la Scala Philosophorum

tiplié par Elle-même. C'est une Echelle à *neuf* barreaux que tient devant elle la Déesse-Mère, la Cybèle des cathédrales de Laon et de Paris qui symbolise si bien, les pieds sur la terre et la tête dans les « eaux supérieures », tenant le livre ouvert de l'exotérisme et le livre fermé de l'ésotérisme, la parèdre du Verbe, la Philosophia perennis, la divine Sophia... Cette figuration est une de celles qui nous permettent le mieux de comprendre les relations à la fois subtiles et transcendantes de la Vierge Marie et de l'Esprit Saint dont Elle est le « sanctuaire ». La divine Sophia est le moyen terme, et la liturgie orthodoxe qui Lui fait une si grande place est toute illuminée de cette haute dévotion. C'est à Elle que l'empereur Justinien a consacré, au VIe siècle, l'admirable église Sainte-Sophie de Constantinople. (Car il ne s'agit pas ici de la sainte Sophie martyre du IIe siècle, mais de la « Sagesse éternelle », de la Sophia grecque et hellénistique, la Pallas Athéné christianisée.)

On comprend ainsi que nous apparaisse logiquement en notre fin de Cycle le rôle *médiateur* fondamental de Marie, Reine du Ciel et parèdre du Verbe divin : celui de préparer les voies eschatologiques à l'Esprit Saint.

III. LES ANNONCIATIONS DE MARIE

Evocation des principales apparitions mariales de 1830 à nos jours

Notre époque — bien des saints l'avaient prédit, parmi lesquels Grignion de Montfort — est celle du rôle eschatologique direct de Marie, Reine du Ciel, parèdre du Verbe divin, Médiatrice et annonciatrice des temps apocalyptiques qui viennent. Celle à qui l'Annonce messianique fut faite il y a deux mille ans par l'Ange Gabriel devient à son tour annonciatrice du *règne* à venir du Fils, non plus Christ souffrant, persécuté et victime volontaire pour la préparation du Rachat des hommes, mais Christ glorieux, Christ Juge, *Christ-Roi.*

Mais pour que le « Règne arrive », il faut que la Terre soit « nettoyée ». Or, elle n'a jamais été plus « sale ». Aussi le Fils et l'Esprit Saint, qui, nous dit-on, se manifestera lui aussi à la Fin des Temps, envoient-ils en Annonciatrice la Mère divine, chargée de Lumière, de prières à notre usage, de pleurs, d'exhortations, de reproches et de menaces précises *bien que conditionnelles :*

« Si vous ne vous repentez pas... »

Car dans ces apparitions et paroles mariales, se trouve un des grands enseignements de la loi des Cycles du Temps, que nous ne cesserons de répéter : si les Nombres et les Cycles fournissent les schémas généraux de l'histoire de l'humanité et de son involution au cours des temps, ils n'en annihilent pas pour cela la part éternelle de liberté humaine ; il est en notre pouvoir de hâter ou de retarder les échéances cycliques et de modifier la nature de celles-ci, de changer les révolutions en réformes et bien des catastrophes en modifications volontaires et bénéfiques...

Hélas ! qui, aujourd'hui, à part des groupes de fidèles sans aucun « pouvoir » autre que la prière (ce qui est d'ailleurs immense !), se soucie sur la Terre de ces avertissements divins ? Bien plus, comment ne pas voir la masse de boue et d'insultes que les « progressistes-en-route-vers-le-point-Oméga », même à l'intérieur de ce qui fut l'Eglise catholique, s'acharnent à déposer sur ces « signes » si précis de notre temps, et « signés » d'une main si divinement pure ?... Il n'est pas de jour qu'une âme « charitable » ne nous avertisse de ne pas nous « ridiculiser » en parlant çà et là des apparitions mariales : certains même ne vont-ils pas jusqu'à y voir des manifestations sataniques ? (Nous reviendrons plus loin sur cette accusation.)

Raoul Auclair, dans son très beau livre : « *Les Epiphanies de Marie* » (Beauchesne, 1967), dresse le constat suivant :

> « Nos contemporains *ne veulent pas savoir* de quel temps ils sont (...) Outre le goût de la transcendance et du surnaturel, les chrétiens ont aussi perdu celui de l'es-

chatologie. Ayant rejeté l'eschatologie, ce joyau du trésor catholique, le diable l'a ramassé ; il se l'est approprié, l'a façonné à sa manière et l'a redonné aux hommes. Pour les matérialistes, il en fit « le sens de l'histoire », pour les âmes mystiques, il le sophistiqua en cet « adventisme » dévoyé, fondement de tant de sectes dressées contre l'Eglise et qui attendent, dans la prière exarcerbée et la vertu agressive, le jour très proche où reviendra le Christ. Or donc, désorbités du temps, ayant cessé de regarder le véritable Sens de l'Histoire qui achemine le monde vers le Royaume, beaucoup de chrétiens — ce sont d'ordinaire les plus savants — se demandent ce que vient faire Marie et quelle peut bien être l'utilité de ces apparitions... » (Pages 18 et 15.)

Il semble donc que même la Vierge Marie ne puisse « réveiller » les hommes de leur rêve d'orgueil, de confort, de puissance, de jouissance et de sang... Comme le disait Léon Bloy,

> « puisque les hommes n'ont pas voulu obéir à la Vie, il faut qu'ils obéissent à la Mort... » (Journal du 29 novembre 1897.)

Mais ce n'est pas un message de « mort », ce ne sont pas des menaces de châtiments inexorables que vient nous porter la Reine du Ciel. Bien au contraire, Celle-ci ne cesse de nous rappeler que, si profonde soit la planétaire subversion, notre salut dépend de nous ; que si la civilisation matérialiste est irrémédiablement condamnée, toute âme qui s'y trouve immergée peut, si elle le veut, échapper à la purificatrice destruction. Pour cela, Elle répète qu'Elle « retient » le bras de Son Fils afin de nous donner le temps de nous sauver... Mais ce temps s'amenuise d'année en année, de mois en mois.

Notre dessein n'est ici que de rappeler de façon succincte l'échelonnement et les caractéristiques fondamentales des principales apparitions mariales et, avant tout, des sept manifestations reconnues authentiques par l'Eglise catholique romaine : la rue du Bac, la Salette, Lourdes, Pontmain, Fatima, Beauraing et Banneux.

1830. Paris, rue du Bac

Circonstances : la révolution des 27, 28 et 29 juillet 1830 chasse Charles X, le dernier « roi de France » et de « droit divin ».

Le 18 juillet 1830, au dortoir des Filles de la Charité, 140, rue du Bac, vers onze heures du soir, une jeune novice, Catherine Labouré, s'entend appeler trois fois par son nom. Eveillée, elle voit un tout jeune enfant vêtu de blanc, aux cheveux blonds et bouclés, au visage nimbé de lumière : c'est son ange gardien qui l'appelle et l'invite à se rendre, malgré l'heure, à la chapelle où l'attend la Sainte Vierge. Les couloirs s'éclairent sur leur passage. Après une attente dans la chapelle illuminée, une « très belle dame » au voile bleu et à la robe de couleur crème vient s'asseoir à gauche de l'autel. Parmi les paroles que Marie adresse à la religieuse, figurent les précisions suivantes :

> « Mon enfant, les temps sont très mauvais ; des malheurs vont fondre sur la France ; le trône sera renversé, le monde entier sera bouleversé par des malheurs de toute sorte... »

Le 27 novembre 1830, vers cinq heures et demie du soir, dans la même chapelle, Marie, vêtue d'une robe blanche, les pieds posés sur un globe, tenant à hauteur de la poitrine un autre globe qu'elle offre à Jésus, se trouve peu à peu entourée d'un nimbe ovale où Catherine peut lire

> « O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. »

Puis la Vierge parle :

> « Faites, faites frapper une médaille sur ce modèle. »

Au même instant apparaît le revers de cette médaille : la lettre M surmontée d'une croix ; au-dessus, les cœurs de Jésus et de Marie, l'un entouré d'une couronne d'épines, l'autre transpercé d'un glaive.

On sait que depuis 1836, à la suite d'une communication surnaturelle accordée à l'abbé Desgenettes, l'église Notre-Dame-des-Victoires est devenue lieu de pèlerinage marial sous le signe de la « médaille miraculeuse ».

1846. La Salette

Circonstances : Karl Marx rédige l'anti-Evangile : le « Manifeste du parti communiste » paraîtra en 1848 ; la révolution qui chassera Louis-Philippe déferlera dans toute l'Europe. Septembre 1846 : Le Verrier découvre Neptune.

Le 19 septembre 1846, dans les Alpes du Dauphiné, en un cirque de montagnes dominé par l'Obiou, au-dessus du hameau de La Salette, deux pastoureaux, Maximin Giraud, 11 ans, et Mélanie Calvat, 15 ans, voient apparaître au centre d'un globe de lumière la Vierge, qui pleure ; sa robe est blanche et semée de paillettes ; son fichu bordé de roses multicolores ; elle porte une chaîne et une croix, mais aussi un marteau (rappel de la Crucifixion) et des tenailles (symbole de l'opération inverse, pour que le Christ en Croix devienne le Christ-Roi). Elle parle :

> « Depuis le temps que je souffre pour vous autres ! (...) Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils... »

Au message proprement dit s'ajoute « le Secret » dont voici quelques extraits :

> « Vous pourrez le publier en 1858. (...) Malheur aux prêtres et aux personnes consacrées à Dieu, lesquelles, par leurs infidélités et leur mauvaise vie, crucifient de nouveau mon Fils ! (...) Les chefs, les conducteurs du peuple de Dieu ont négligé la prière et la pénitence et le Démon a obscurci leur intelligence (...) Le temps est venu où les prodiges les plus étonnants auront lieu sur la terre et dans les airs (...) Les mauvais livres abonderont sur la terre et les esprits des ténèbres répandront partout un relâchement universel pour tout ce qui regarde le service de Dieu... ; il y aura des églises pour servir ces esprits (...) L'Eglise aura une crise affreuse. La sainte foi de Dieu étant oubliée, chaque individu voudra se guider par lui-même et être supérieur à ses semblables. On abolira les pouvoirs civils et ecclésiastiques, tout ordre et toute justice seront foulés aux pieds ; on ne verra qu'homicides, haine, jalousie, mensonge et discorde, sans amour pour la patrie ni pour la famille. (...) Les gouvernants civils auront tous un même dessein, qui sera d'abolir et de faire disparaître tout principe religieux pour faire place au matérialisme, à l'athéisme, au spiritisme et à toutes sortes de vices. (...) Un avant-coureur de l'Antéchrist, avec ses troupes de plusieurs nations, combattra contre le vrai Christ, le seul Sauveur du monde ; il répandra beaucoup de sang et voudra anéantir le culte de Dieu pour se faire regarder comme Dieu. (...) Paris sera brûlé et Marseille englouti. (...) Avant que cela n'arrive, il y aura une espèce de fausse paix dans le monde ; on ne pensera qu'à se divertir. (...) Les saisons seront changées, la terre ne produira plus que de mauvais fruits, les astres perdront leurs mouvements réguliers, la lune ne reflétera qu'une faible lumière rougeâtre ; ... d'horribles tremblements de terre feront engloutir des montagnes, des villes, etc. (...) Rome perdra la foi et deviendra le siège de l'Antéchrist. (...) Les justes souffriront beaucoup ; leurs prières et leurs pénitences et leurs larmes monteront jusqu'au Ciel et tout le peuple de Dieu demandera pardon et miséricorde et demandera mon aide et mon intercession. Alors Jésus-Christ, par un acte de sa justice et de sa grande miséricorde pour les justes, commandera à ses anges *que tous ses ennemis soient mis à mort.* Tout à coup, les persécuteurs de l'Eglise de Jésus-Christ et tous les hommes adonnés au péché périront *et la terre deviendra comme un désert.* Alors se fera la paix, la réconciliation de Dieu avec les hommes. Jésus-Christ sera servi, adoré et glorifié. (...) Enfin j'appelle les apôtres des derniers temps, les fidèles disciples de Jésus-Christ qui ont vécu dans le mépris du monde et d'eux-mêmes, dans la pauvreté et dans l'humilité, dans le mépris et dans le silence, dans l'oraison et la mortification, dans la chasteté et dans l'union avec Dieu, dans la souffrance et inconnus du monde. Il est temps qu'ils sortent et viennent éclairer la terre... Combattez, enfants de lumière, vous le petit nombre qui y voyez ; car voici le temps des Temps, la Fin des fins... »

1858. Lourdes

En cette aube du jeudi 11 février 1858, des enfants vont faire des fagots le long du Gave ; parmi eux, Bernadette Soubirous, 14 ans, issue d'une famille très pauvre, le cours d'eau franchi à gué, s'arrête devant l'entrée de la grotte

de Massabielle. Soudain, une grande rumeur de vent, alors que les arbres ne bougent pas ; puis, dans une cavité naturelle ogivale, près de l'entrée de la grotte, l'apparition dans la lumière : une « jeune fille », un grand rosaire à son bras, ceinte de ce « baudrier royal des Hébreux » que représente la ceinture bleue ; un voile blanc part de son front ; deux roses jaunes sont posées sur ses pieds nus.

Bernadette s'en est aussitôt ouverte à son confesseur. Dès la seconde apparition, le dimanche 14 février, des témoins observent la fillette et déjà ce qui va être le « scandale » de Lourdes éclate. A la troisième apparition, le jeudi 18 février, la Vierge parle :

> « Voulez-vous me faire la grâce de venir ici pendant quinze jours ? »

Lors de la quatrième apparition, le vendredi 19 février, le visage extatique de Bernadette bouleverse décidément les assistants ; mais les oppositions féroces ne désarment pas. Le docteur Dozous, qui observe « celle-qui-voit », est ébranlé ; trois jours après, il déclarera que « le doigt de Dieu s'est imprimé ici ». Entre les apparitions qui continuent à se succéder (sauf le 22), malgré le « trouble » des gendarmes, le commissaire Jacomet, puis le procureur impérial multiplient de pénibles interrogatoires ; les réponses de Bernadette, qui déjoue tous leurs pièges, font penser, par leur profonde sérénité, à celles de Jeanne devant ses juges.

Dix-huit apparitions, on le sait, se succèdent jusqu'au vendredi 16 juillet, au cours desquelles Marie parle parfois :

> « Allez dire aux prêtres de faire bâtir ici une chapelle. »

Et, le 9 mars :

> « *Je suis l'Immaculée Conception* »,

ce qui convainc alors le curé Peyramale. Quarante-deux jours après la première apparition, a lieu le premier « miracle » dans la fontaine qui est née sous les doigts de Bernadette : le petit Bouhohorts, tout jeune enfant à l'agonie, est plongé par sa mère dans l'eau glacée, au grand scandale de l'assistance, et en sort guéri. Toute l'affaire est portée à Tarbes, puis à Paris, auprès du ministre des Cultes et du préfet qui intime à ses administrés l'ordre de faire cesser par tous les moyens « cette ridicule histoire d'apparitions ». Une palissade est dressée qui barre l'accès à la grotte et à la fontaine. Pourtant, les deux dernières manifestations surnaturelles se déroulent les 7 avril et 16 juillet malgré cette clôture que d'ailleurs Napoléon III fera abattre le 5 octobre.

1871. Pontmain

Circonstances : effondrement des armées françaises ; la Commune de Paris rétablit la révolution de 1793 et adopte le drapeau rouge.

17 janvier. Paris vit son 127e jour de siège. Neige et glace. Les troupes allemandes ont pris Le Mans et avancent vers Laval. A cinquante kilomètres de là, Pontmain (300 habitants) commence une veillée d'angoisse sous un ciel pur et clouté d'étoiles. Le 11 janvier, une magnifique aurore boréale a intrigué les habitants de la région. Il est 18 heures ; l'horloge de l'église brusquement s'arrête. Eugène Barbedette, 12 ans, sorti un instant et ayant levé les yeux vers le ciel, aperçoit une « belle Dame » qui sourit au-dessus d'une maison voisine. Il appelle son frère, Joseph, 10 ans, qui « voit » comme lui. Leur père les appelle pour la soupe ; sitôt celle-ci avalée, les enfants se remettent en observation : la « Dame », très jeune, est vêtue d'une robe longue et ample sans taille ni ceinture, d'un indigo brillant, semée d'étoiles d'or mat à cinq pointes ; larges manches ; un voile noir lui couvre la tête et descend assez bas dans le dos ; une couronne ceinte d'un galon rouge sur le front. Le buste de la « Dame » est placé au milieu d'un triangle la pointe en haut formé par trois grosses étoiles, qui ne dépendent d'aucune constellation connue, restent fixes dans le ciel pendant toute la

durée de l'apparition et que même les adultes, qui ne voient pas la Vierge, perçoivent distinctement. Deux petites voisines, Jeanne-Marie Lebossé, 9 ans et demi, et Françoise Richer, 11 ans, voient et s'extasient à leur tour. Les parents viennent. Une religieuse alerte le curé Guérin. Une petite fille de 2 ans, Augustine Boitin, amenée par la sœur, crie aussitôt sa joie en montrant l'apparition. Le petit Eugène Friteau, 6 ans et demi, de même. Seuls les adultes sont privés de la vision :

> « S'il n'y a que les enfants à voir, c'est qu'ils en sont plus dignes que nous, »

dit le curé. Toujours comme suspendue dans le ciel nocturne au-dessus du toit de la maison voisine, l'apparition se modifie lentement : une mandorle apparaît autour, elle-même circonscrite dans un grand carré marqué de quatre lumières. (On ne comptera pas moins de 17 phases dans l'unique apparition de Pontmain ; ce Nombre se retrouve dans toutes les manifestations mariales ; ceux qui connaissent, entre autres bases symboliques, le dessin et la signification de la dix-septième lame du Tarot comprennent pourquoi.)

L'apparition grandit et les étoiles de sa robe glissent vers ses pieds. Sur une longue banderole brusquement apparue, une main invisible trace, au moment même où un homme annonce :

> « Les Prussiens sont à Laval, »

l'inscription suivante que les enfants épellent :

> « *Mais priez, mes enfants.* »

Puis :

> « *Dieu vous exaucera en peu de temps ;* »

et :

> « *Mon Fils se laisse toucher.* »

Une croix rouge a surgi devant elle, où figure le Christ,

puis une croix blanche sur chacune de ses épaules. Après *trois* heures de manifestation, la vision lentement s'efface. Il est 21 heures. Au même instant, le général von Schmidt, qui s'apprêtait à entrer dans Laval, reçoit du prince Frédéric-Charles l'ordre, qui le met en fureur, de reculer de 20 kilomètres. Le 28 janvier, l'armistice est signé.

1917. Fatima

Circonstances : troisième année de la première guerre mondiale ; défaites françaises, mutineries sur le front. Entrée en guerre des Etats-Unis. Révolution bolchevique en Russie, prélude à la révolution mondiale. La déclaration Balfour prépare le retour d'Israël sur son sol national.

Fatima est un village au centre géographique du Portugal, à 150 kilomètres au nord de Lisbonne. Le lieu était déja marial puisqu'à quelques kilomètres se trouvent l'église et le monastère de Notre-Dame-de-la-Victoire, élevés au XIVe siècle par Jean Ier en reconnaissance de la brillante victoire remportée le 13 août 1385 par dom Nuno Alvarès Pereira sur les rois de Castille : acte décisif de l'indépendance du Portugal et premier déjà des nombreux « treize » que nous n'allons cesser de rencontrer dans les manifestations surnaturelles de Fatima.

On connaît les trois pastoureaux de Fatima : Lucie dos Santos, 10 ans, et ses deux cousins germains, François et Jacinte Marto, 9 et 7 ans ; on sait leur piété. Au printemps 1916, alors qu'ils paissent leurs troupeaux et qu'ils jouent dans un petit cercle de rochers à mi-pente d'une colline, une brusque rafale de vent, insolite par ce beau temps, les fait se retourner vers la plaine : au-dessus des oliviers, au milieu d'une grande lumière, une silhouette humaine se dirige vers eux, telle une forme de cristal traversée par les rayons du soleil ; c'est un adolescent de 14 ou 15 ans, d'une beauté surhumaine, qui leur dit :

> « N'ayez aucune crainte. Je suis l'Ange de Paix. Priez avec moi. »

Alors il se met à genoux et, courbant le front jusqu'au sol, il répète trois fois :

> « Mon Dieu, je crois, j'adore, j'espère et je vous aime ! Je vous demande pardon pour ceux qui ne croient pas, qui n'adorent pas, qui n'espèrent pas, qui ne vous aiment pas. » — Priez comme cela ! Les cœurs très saints de Jésus et de Marie s'émouvront à cette prière. »

Deux mois plus tard, nouvelle apparition de l'Ange :

> « Les saints Cœurs de Jésus et de Marie ont sur vous des desseins de miséricorde. »

Fin septembre ou début octobre, troisième manifestation ; l'Ange leur apprend une nouvelle prière :

> « Très Sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, je vous adore profondément et je vous offre les très précieux Corps, Sang, Ame et Divinité de Notre Seigneur Jésus-Christ, continuellement présent dans tous les tabernacles du monde, en réparation des outrages par lesquels Il est Lui-même offensé. Par les mérites infinis de son Cœur Sacré et par ceux du Cœur immaculé de Marie, je vous demande la conversion des pauvres pécheurs. »

C'est le dimanche 13 mai 1917, à midi, dans le vallon de la Cova da Iria, planté de chênes verts et d'Oliviers, que Marie apparaît pour la première fois aux trois enfants, précédée et auréolée d'une éblouissante clarté. Elle paraît tout au plus 18 ans ; sa robe d'un blanc de neige lui tombe jusqu'aux pieds ; autour de son cou, un cordon doré dont les extrémités lui descendent jusqu'à la taille ; un voile blanc, aux bords ornés d'un fin galon d'or, depuis la tête lui enveloppe presque tout le corps ; de ses mains jointes à la hauteur de la poitrine pend un rosaire terminé par une petite croix d'argent ; elle a les pieds nus ; elle sourit un peu tristement. Lucie s'enhardit jusqu'à l'interroger :

> « D'où êtes-vous, Madame ? — Je suis du Ciel... Je viens pour vous demander de vous trouver ici six fois de suite, à cette même heure, le 13 de chaque mois. En octobre, je vous dirai qui je suis et ce que je veux... »

Et elle demande aux enfants d'offrir leurs souffrances en sacrifice

> « pour obtenir la conversion des pécheurs, pour réparer les blasphèmes... »

Le 13 juin, Lucie, François et Jacinta retournent à la Cova da Iria, suivis déjà d'une cinquantaine de personnes plus curieuses que convaincues. La Vierge apparaît aux enfants de la même façon et leur dit entre autres choses :

> « Jésus veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur immaculé... »

Malgré de nombreuses oppositions, y compris la réticence de leurs parents, les enfants sont fidèles au rendez-vous du 13 juillet, près du chêne vert du vallon. Il y a déjà quatre à cinq mille personnes que Lucie oblige à se mettre à genoux. Le message de Marie est alors particulièrement important :

> « En octobre, je ferai un grand miracle pour que tout le monde puisse vous croire... »

Au cours de deux visions, elle montre aux enfants d'abord l'enfer, puis la guerre mondiale. (Une troisième vision reste secrète.)

> « Vous avez vu l'enfer où vont aboutir les âmes des pauvres pécheurs (...) La guerre va vers sa fin, mais si l'on ne cesse d'offenser le Seigneur... en commencera une autre pire (...) Pour empêcher cela, je viendrai demander la consécration de la Russie à mon Cœur immaculé (...) Si l'on écoute mes demandes, la Russie se convertira et l'on aura la paix. Sinon, elle répandra ses erreurs par le monde, provoquant des guerres et des persécutions contre l'Eglise ; beaucoup de bons seront martyrisés, le Saint-Père aura beaucoup à souffrir ; plusieurs nations seront anéanties (...) *Mais enfin, mon Cœur immaculé triomphera !* »

Le 13 août, la foule est évaluée à 18.000 personnes, dont le désappointement est grand lorsqu'elles apprennent que

les enfants ont été enlevés par l'administrateur de Vila-Nova de Ourém. Comme pour détourner la colère qui gronde, un formidable coup de tonnerre ébranle le sol, un grand éclair raye le ciel et tout se passe extérieurement comme si les enfants et la Vierge étaient là : une nuée se forme près du chêne vert, puis s'élève et se fond dans l'atmosphère après dix minutes. Pendant ce temps, à Vila-Nova, l'administrateur d'Oliveira Santos use de toutes les menaces possibles pour essayer de faire avouer aux enfants qu'ils sont des simulateurs ; séparations, mise au cachot, interrogatoires, menaces de les « faire frire dans l'huile », rien n'a de prise sur leur calme obstination. Découragé, l'administrateur les ramène à Fatima le 15.

C'est le 19 août qu'a lieu la quatrième apparition. 30.000 personnes entourent les enfants le 13 septembre. Enfin c'est devant 70.000 spectateurs que se déroule le prodige solaire qui suit la dernière apparition du 13 octobre. Il avait plu depuis le matin ; un peu avant midi, Lucie ordonne de fermer les parapluies ; à midi précis, la pluie cesse, le soleil brille, mais semblable à un disque d'argent que les yeux peuvent fixer ; il est entouré d'une couronne brillante. Soudain, il se met à trembler, puis tourne comme une roue de feu, projetant des gerbes de lumière dont la couleur se modifie sans cesse. Tout à coup, il semble se détacher du ciel et, tout en « dansant », se précipiter vers la foule avant de reprendre, tout en zigzaguant, sa place et son éclat accoutumés. Les habits trempés sont tous parfaitement secs. Le prodige a duré douze minutes, manifesté selon une progression ascendante en trois phases distinctes ; il a été aperçu à plus de 40 kilomètres à la ronde.

Le 31 octobre 1942, Pie XII consacre le monde au Cœur immaculée de Marie ; il en institue la fête le 4 mai 1944. Le 15 octobre 1951, le cardinal Tedeschini annonce qu'un an auparavant, fin octobre 1950, Pie XII a eu une vision renouvelée de celle des pastoureaux de Fatima :

> « Une voix secrète engagea le pape à lever les yeux et à regarder le soleil. Sous la main de Marie, il vit *la vie du soleil*, celui-ci tout ébranlé, transformé en un dessin de la Vie, en un spectacle de mouvements célestes, en un transmetteur de messages muets mais éloquents à l'égard du Souverain Pontife. »

Le 1er novembre 1950, Pie XII avait proclamé le dogme de l'Assomption et, peu après, avait prononcé un discours : *Les preuves de l'existence de Dieu à la lumière de la science actuelle de la nature* où étaient traités l'Entropie et la théorie de l'Univers en expansion.

En décembre 1954 enfin, Pie XII, gravement malade, a la vision miraculeuse de Jésus-Christ enfant.

On sait qu'une partie du message est encore secrète.

1932. Beauraing

Circonstances : avènement de l'hitlérisme ; début d'une nouvelle persécution anti-juive. 1930 : découverte de Pluton.

Plus de trente apparitions mariales quasi-quotidiennes se produisent dans ce triste village de l'Ardenne belge situé près de la frontière française, du 29 novembre 1932 au 3 janvier 1933. Comme ailleurs, les messagers sont des enfants, Albert, Fernande, Andrée, Gilberte... Comme ailleurs, menaces, taloches, interrogatoires pénibles ne pourront les ébranler. Marie se montre, symboliquement en ce monde qui la refuse, derrière les barreaux d'une grille ; des épines de lumière, en couronne, sortent de sa tête ; elle montre son Cœur, les mains jointes, et prie les yeux tournés vers le Ciel ; sa robe toute droite tombe en plis souples ; une écharpe bleue lui va de l'épaule gauche au bas de la robe, à droite ; sa tête enfin est en partie couverte d'un voile blanc. Elle parle aux enfants : le 4 décembre, elle leur demande d'être présents le 8, jour de l'Immaculée-Conception. Ce jour-là, des médecins constatent l'état d'insensibilité physique des petits voyants pendant les apparitions. Le 21, elle dit :

> « Je suis la Vierge immaculée... »

En montrant son Cœur d'*or* le 29 décembre :

> « Priez, mais priez beaucoup (...) Je suis la Mère de Dieu, la Reine des Cieux. Priez toujours ! »

1933. Banneux

De nouveau, et quelques jours plus tard, un village de Belgique. Le « témoin » est une petite fille pauvre de 12 ans, Mariette, aînée de sept enfants. Première apparition un soir de neige, le 15 janvier 1933 : une « Dame », dans le jardin, invite l'enfant à s'approcher, mais la mère de Mariette enferme sa fille. Le 19 janvier, la famille couchée, Mariette sort et prie à genoux devant la Vierge qui se déplace et entraîne la fillette jusqu'à un filet d'eau en disant :

> « Cette source m'est réservée (...) Priez beaucoup ; »

et :

> « Je suis la Vierge des pauvres. »

Ce jour-là, le 19 janvier, l'Evangile de la messe dit :

> « Je te rends grâces, ô Père, Maître du Ciel et de la Terre, d'avoir caché ces choses aux savants et aux prudents et de les avoir réservées aux petits... » (*Matthieu* XI, 25.)

Les apparitions ultérieures

Beauraing et Banneux sont les dernières apparitions mariales reconnues par l'Eglise catholique romaine. (Il faudrait ajouter à ces sept lieux d'apparition reconnus Syracuse en Sicile où une effigie de la Vierge a pleuré en 1953 pendant quatre jours.) Les apparitions que nous allons évoquer à présent — non encore reconnues ou qui ne le seront peut-être jamais — sont aujourd'hui passées sous silence ou niées par une partie importante du clergé (comme d'ailleurs l'ont été d'abord les apparitions aujourd'hui authentifiées que nous venons de rappeler). Dans le désordre actuel de l'Eglise et l'apostasie de fait d'une fraction notable de la hiérarchie épiscopale, devons-nous nous étonner d'une telle attitude ? Un cardinal romain questionné récemment sur le silence ou l'hostilité de l'Eglise à l'encontre de ces apparitions répondait :

> « Le jugement définitif de l'Eglise est subordonné à ce qui pourrait se produire dans l'avenir. »

Autrement dit, selon lui, l'Eglise ne reconnaîtrait l'authenticité des annonciations mariales que lorsque les événements annoncés par Marie se seraient accomplis ! La Vierge se serait ainsi dérangée pour rien !... Nous voilà ainsi très loin de la légitime prudence, fondée sur des enquêtes approfondies, que l'Eglise a le droit et le devoir d'exercer à ce propos.

Ce n'est pourtant pas dans un esprit de rébellion que nous poursuivons ici ce survol marial. Bien au contraire, nous nous soumettons à l'avance au jugement ecclésial à condition que celui-ci soit exprimé par le chef de l'Eglise romaine inspiré par l'Esprit Saint et non par des « bureaux » irresponsables et politisés. Nous n'avons retenu ici que les apparitions qui nous ont semblé mériter notre confiance, nous référant la plupart du temps à des voix plus autorisées que la nôtre, et avons passé sous silence de nombreuses manifestations devenues aujourd'hui objets de ferveur et de pèlerinage, au sujet desquelles des doutes, peut-être injustifiés, habitent notre conscience... C'est que s'il est naturel que, devant l'imminence de certaines échéances eschatologiques et apocalyptiques, la Reine du Ciel multiplie Ses avertissements, il est également logique, hélas ! que le Prince de ce monde cherche à les discréditer en multipliant lui aussi les fausses apparitions ! Le diable est maître ès prodiges, il est le singe de Dieu. En général, ses faux miracles se reconnaissent au climat de parodie, d'étrangeté, de violence ou d'hystérie qui les baigne. Mais encore faut-il pouvoir juger sur place ou d'après des témoins qui ne confondent pas piété et aveuglement, enthousiasme et fanatisme, et savent par exemple ne pas prendre de simples phénomènes de diffraction lumineuse pour des prodiges solaires analogues à ceux de Fatima ! Il n'est pas de domaine où le chrétien n'ait davantage besoin d'exercer ce « *discernement des*

esprits » dont parle saint Paul ! De toutes façons un arbre se juge surtout à ses fruits et, plus que des prodiges matériels qui flattent la mentalité matérialiste de l'homme moderne avide de « phénomènes », doivent être pris d'abord en considération les véritables bienfaits spirituels apportés par une annonciation mariale : conversions, exorcismes, guérisons, élans d'authentique piété...

Nous avons tenté de grouper dans le tableau suivant quelques manifestations mariales soit rejetées par l'Eglise après enquête, soit au sujet desquelles aucune décision n'a encore été prise. Selon l'inventaire de Dom Bernard Billet, plus de 230 cas de 1933 à 1983 !

DÉCISIONS NÉGATIVES		SANS DÉCISION	
Ezquioga, Espagne,	1931	*Ferdrupt*, Vosges,	1928
Bergame, Italie,	1944	*Heede*, Allemagne,	1937-40
Bouxières-aux-Dames, France,	1947	*Codosera*, Espagne,	1945
Espis, France,	1947	*Amsterdam*, Hollan.,	1945-59
Assise, Italie,	1948	*Marienfeld*, Bavière,	1946
Gimigliano, Italie,	1948	*Pfaffen-Hofen*, Allemagne,	1946
Lipa, Philippines,	1948	*L'Ile-Bouchard*, Anjou,	1947
Aspang, Autriche,	1948	*Trois-Fontaines*, Ital.,	1947
Fehrbach, Allemagne,	1949	*Fortsweller*, Allem.,	1947-49
Lublin, Pologne,	1949	*Urucaina*, Brésil,	1947-51
Hasznos, Hongrie,	1949	*Kerezinen*, Bretagne,	1948
Heroldsbach, Allem.,	1949-50	*Cluj*, Roumanie,	1948
Athis-Mons, France,	1950	*Balestrino*, Italie,	1949-71
		Acquaviva-Platani, Sicile,	1950
		Garabandal, Esp.,	1961-65
		Turczovka, Tchécoslovaquie	1964
		San Damiano, Italie,	1964-73
		Cefala-Diana, Sicile,	1967
		Zeitoun, Egypte,	1968
		Ladeira do Pinheiro, Portugal,	1970
		Palmar de Troya, Espagne,	1971
		Dozulé, Normandie,	1972

Nous sommes de ceux qui pensent que les trois annonciations mariales dont nous allons maintenant rendre

compte, Amsterdam, Garabandal et San Damiano, bien que controversées et violemment attaquées par un certain clergé, n'en méritent pas moins d'être ici mentionnées.

1945-1959. Amsterdam

Très peu connues avant la publication du livre de Raoul Auclair *La Dame de tous les peuples* (Nouvelles Editions latines, 1967), les apparitions d'Amsterdam, au nombre de cinquante-six, se sont déroulées du 25 mars 1945, fête de l'Annonciation, au 31 mai 1959 ; un autre message, en dehors de ce cycle de quatorze ans, a concerné la mort de Pie XII. Ici, ce ne sont plus des enfants, mais, comme à Paris en 1830, une femme qui a été favorisée de ces visions. La plupart du temps, les paroles de la Vierge ont été répétées aussitôt par elle et consignées par des témoins. Ces textes ont été recueillis et communiqués à l'évêque de Harlem. Voici quelques-uns de ces messages, d'après la traduction que Raoul Auclair nous en propose ; les chiffres qui précèdent les dates représentent le numéro d'ordre de ces apparitions.

(6) 3 janvier 1946 :
Il viendra une lutte dans toute l'Europe et au-dehors. Cette lutte est grave ; c'est une lutte spirituelle. (Ici intervient Jeanne d'Arc.) *Cette croix doit être relevée et dressée au point central. Des hommes viendront qui lutteront pour cela. C'est moi qui les mènerai.*

(7) 7 février 1946 :
Regarde bien et écoute : l'Orient contre l'Occident. Europe, prends garde ! (...) *Angleterre, malheur à toi !* (...) *Peuples d'Europe, unissez-vous !*

(9) 29 mars 1946 :
La religion devra mener un dur combat. On la veut anéantir ; ce sera fait avec tant de raffinement que personne, ou presque, ne s'en apercevra. Je mets en garde.

(14) 26 décembre 1947 :

Des désastres vont venir ; ce sera du Nord au Sud, du Sud à l'Ouest et de l'Occident à l'Orient ... De durs combats se livreront autour et près de Jérusalem... Le monde sera comme déchiré en deux.

(16) 7 mai 1949 :

Nous sommes ici dans les ténèbres ; c'est la CORRUPTION *dans l'humanité... Le chemin du martyre recommence (...) Voici venir une grande révolution... La nature change aussi.*

(17) 1er octobre 1949 :

Mon enfant, ce sera une lutte acharnée (...) Ils fabriquent des produits chimiques. Amérique, tiens-toi sur tes gardes ! Interviens, mais interviens donc !

(19) 3 décembre 1949 :

Que les évêques agissent donc ! Qu'ils commandent à leurs prêtres de se tourner vers la jeunesse afin de la préserver de l'humanisme, ce paganisme moderne (...) A toi, je le redis : c'est l'Amour qui constitue le premier commandement ; puis viennent, comme unies à l'Amour par un arc, la Vérité et la Justice.

(24) 16 novembre 1950 :

Je suis debout sur le globe, parce que JE VEUX ÊTRE APPELÉE LA DAME DE TOUS LES PEUPLES. (...) IL Y A UNE GRANDE, UNE ÉPOUVANTABLE APOSTASIE. (...) *Voici venir une grande tourmente sur le monde. Les Russes ne se résigneront pas...*

(25) 10 décembre 1950 :

LES PEUPLES DE L'ORIENT ONT ÉTÉ RÉVEILLES PAR UNE SORTE D'HOMMES QUI NE CROIENT PAS AU FILS. (...) *Vous, hommes, j'ai une question à vous poser : où sont les soldats du Christ ? C'est tout ce que j'ai à vous dire. (...) France ! Militairement, économiquement, spirituellement, tu es bien tombée ! Où sont à présent ta gloire et ta fierté ?...*

(27) 11 février 1951 :

Répète après moi cette prière devant la Croix : SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, FILS DU PÈRE, RÉPANDS A PRÉSENT TON ESPRIT SUR LA TERRE : FAIS HABITER L'ESPRIT SAINT DANS LES CŒURS DE TOUS LES PEUPLES, AFIN QU'ILS SOIENT PRÉSERVÉS DE LA CORRUPTION, DES CALAMITÉS, DE LA GUERRE ; QUE LA DAME DE TOUS LES PEUPLES, QUI FUT UN JOUR MARIE, SOIT NOTRE AVOCATE ! AMEN.

(29) 28 mars 1951 :

Tu n'as pas idée du grand danger dont Rome est menacée... Sais-tu bien avec QUELLE URGENCE IL CONVIENT D'AGIR ?... *Ce n'est pas du seul communisme que je parle ; d'autres prophètes viendront encore :* DE FAUX PROPHÈTES.

(31) 15 avril 1951 :

Le Fils vint dans le monde comme Rédempteur des hommes. Et l'œuvre de la Rédemption, c'était la Croix ; Il était envoyé par le Père. Maintenant, le Père et le Fils « veut » envoyer la « Dame », l'envoyer à travers LE MONDE ENTIER. *Car c'est elle, jadis, qui* A PRÉCÉDÉ *le Fils ; c'est elle qui L'a* SUIVI. *C'est pourquoi,* MAINTENANT, *je suis debout sur le monde — le globe — ; et la Croix y est solidement fixée et* PLANTÉE. *De nouveau, la Dame vient, debout, se tenir devant la Croix, comme la Mère du Fils : la Mère qui, avec lui, a accompli l'œuvre de la Rédemption ... La Dame est debout devant la Croix en qualité de* CO-RÉDEMPTRICE *et d'Avocate. (...) Mon enfant, ce temps est semblable à celui qui précéda la venue du Fils ; c'est pourquoi je ne saurais trop insister : que les hommes — que Rome — que* TOUS *entrent dans la lutte pour défendre la cause du Fils !*

(32) 29 avril 1951 :

Le Père m'envoie en qualité d'Avocate pour annoncer la VENUE DU SAINT-ESPRIT... *Le monde sera sauvé par l'Esprit...*

(37) 15 novembre 1951 :

Ce monde matérialiste court à la ruine économique. (...) France, tu seras détruite dans ta foi ; tu l'es déjà ! France — et c'est ici aux « grands » que je m'adresse —, vous devez sauver votre pays, mais vous le sauverez uniquement en ramenant le peuple à la Croix et à votre Dame. C'est à la Dame de tous les peuples que doit être conduit le peuple de France.

(39) 17 février 1952 :

Ce pape-ci est « le Lutteur ». Il est le Saint-Père des chrétiens du présent et de l'avenir ; et les peuples de l'avenir l'honoreront. La doctrine est et demeure. La forme, cependant, les lois, avec l'intervention de l'Esprit-Saint, peuvent être amendées. Dis cela à tes théologiens.

(44) 8 décembre 1952 :
L'ennemi du Seigneur Jésus-Christ a travaillé ; il a travaillé lentement, mais sûrement ; il a réparti ses suppôts ; son œuvre est presque achevée... Beaucoup se laissent séduire par l'esprit d'illusion, de mensonge et de corruption... De graves menaces pèsent sur le monde ; les églises déjà sapées le seront encore davantage. (...) SACHEZ JUGER ET CONDAMNER COMME LE FIT LE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST !

(48) 3 décembre 1953 :
Les puissances de l'enfer vont se déchaîner. Elle ne vaincront pas la Dame de tous les peuples !

(49) 4 avril 1954 :
Ecoute : dès l'origine, la Servante du Seigneur fut choisie pour être Co-Rédemptrice. Dis à tes théologiens qu'ils peuvent trouver cela dans leurs livres. Je n'apporte pas une doctrine nouvelle ; J'APPORTE MAINTENANT LES MYSTÈRES ANCIENS... LIVREZ COMBAT *pour ce dogme.* DEMANDEZ-LE. *Il sera le couronnement de* VOTRE DAME... *La Dame, la Servante du Seigneur, a été* CHOISIE ; *elle a été fécondée par le* SAINT-ESPRIT... *Le Saint-Esprit a dû descendre sur les Apôtres, les* PREMIERS THÉOLOGIENS. *C'est pourquoi le Seigneur a voulu que* SA MÈRE *y fût présente.* (...)SATAN EST TOUJOURS LE PRINCE DE CE MONDE. *Il retient tout ce qu'il peut. C'est pourquoi la Dame de tous les peuples a été contrainte de venir* MAINTENANT, *en ce temps-ci. Car elle est l'Immaculée Conception, et, conséquence de cela, Co-Rédemptrice, Médiatrice et Avocate. Ces trois choses en une seule. Théologiens, entendez-vous bien ? C'est* MAINTENANT *qu'il fallait que la Dame apportât sa Prière dans ce monde satanique.* CAR LE SAINT-ESPRIT DOIT ENCORE DESCENDRE, ET CE SERA SUR LES PEUPLES. *Comprenez ce message. Vous, peuples, récitez ma Prière, afin que vienne l'Esprit-Saint ; qu'il vienne réellement,* EFFECTIVEMENT *!*

(50) 31 mai 1954 :
Ma prophétie : « Désormais tous les peuples me diront bienheureuse », sera tout entière accomplie quand le dogme sera proclamé. (...) Sous maintes formes, je suis déjà venue en ce monde... A quoi cela a-t-il servi !...

(51) 31 mai 1955 :
Je viens, et je mets les peuples en garde. Satan n'est pas encore chassé. (...) Ah ! que puissant est le règne de Satan ! Dieu seul le sait. A vous, à tous les peuples, il envoie sa Mère, la Dame de tous les peuples. Il l'envoie MAINTENANT. *Elle vaincra Satan, selon qu'il a été prédit.*

Elle posera ses pieds sur la tête de Satan. Peuples, ne vous laissez pas séduire par les faux prophètes ! N'écoutez que Lui, Dieu : Père, Fils et Saint-Esprit. (...) Implorez le Père, le Fils, le Saint-Esprit afin qu'Il protège Son peuple, afin qu'Il reforme l'UNITÉ *de Son peuple. C'est à l'Unité que Son peuple doit atteindre. (...) Constamment, de façon voilée, j'ai annoncé ce temps ; eh bien, peuples,* CE TEMPS EST ARRIVÉ *! Satan n'est pas encore chassé. Peuples de l'Eglise de Rome, c'est à vous qu'en incombe la tâche. Vos sacrements existent encore : souvenez-vous-en !* (...) ALLEZ AU SAINT-ESPRIT EN CE TEMPS-CI *!*

(53) 31 mai 1957 :
Tout ceci, c'est le PARACLET *qui le veut et qui le dispose en vue de son œuvre... C'est Lui qui est le Sel ; c'est Lui qui est l'Eau ; c'est Lui qui est la Lumière ; c'est Lui qui est la Force dont les rayons inondent la Dame...*

1961-1965. Garabandal

Saint-Sébastien de Garabandal est un village de 70 feux situé dans les montagnes de Nouvelle-Castille, à 90 kilomètres de Santander. L'après-midi du dimanche 18 juin 1961, Mary-Cruz (11 ans), Conchita, Mary-Loli et Jacinta (12 ans toutes les trois), près d'un pommier, dans le chemin des *neuf* pins voient apparaître « une personne très belle, pleine de lumière, mais qui ne fait pas mal aux yeux ». Elles s'écrient : *L'Ange !* La forme s'évanouit. Elles en parlent, effarées, au village où peu de gens les croient. On les questionne. Leur assurance en trouble beaucoup, mais la plupart se gaussent.

Brève apparition de l'Ange le mardi 20 juin. Le 21, devant des adultes incrédules et moqueurs, les quatre petites

> « demeurent comme pétrifiées, pâles, avec une expression de visage très douce qui semble refléter une étrange lumière. Toutes quatre regardent, hors d'elles, dans la même direction, leur tête est violemment renversée en arrière. Rivés au ciel, leurs yeux ne cillent pas... »

(*La Vierge est-elle apparue à Garabandal ?* de F. SANCHEZ-VENTURA Y PASCUAL, p. 73, Nouvelles Editions Latines, 1965).

Presque quotidiennes, les apparitions de l'Ange se poursuivent jusqu'au 1er juillet 1961. Dès le début, les jeunes filles sont soigneusement observées pendant leurs extases : comme les « voyants » des précédentes apparitions, elles sont insensibles aux chocs, aux pincements, aux brûlures ; elles se voient entre elles, même séparées. Photos et films sont pris en quantité. Malgré les plus puissants projecteurs, lorsque les apparitions se manifestent après le coucher du soleil, les yeux des fillettes ne clignent jamais, car elles disent être plongées dans une lumière surnaturelle qui annihile toutes les autres.

Le 1er juillet, à 19 h 30, la vision dure deux heures qui paraissent deux minutes aux enfants : l'Ange leur annonce la venue de la Vierge pour le lendemain ; il donne son nom : c'est l'archange saint Michel. Ce dimanche 2 juillet, il y a foule, parmi laquelle déjà beaucoup d'étrangers. La Vierge Marie vient à la rencontre des quatre fillettes accompagnée de deux anges, dont l'un est l'archange saint Michel. A droite de Marie, un cadre flamboyant ; au milieu, un triangle avec un œil et un écriteau portant une inscription que personne ne peut déchiffrer. La Vierge parle :

> « Voici que la Coupe se remplit ! »

et elle leur apprend à réciter posément le rosaire.

> « Les petites donnent une description de la Dame : « Elle porte un vêtement blanc, un manteau de cour bleu, une couronne d'étoiles d'or. Les mains sont allongées, elles tiennent un scapulaire marron, sauf lorsque la Vierge porte l'Enfant-Jésus » (comme le 2 juillet). « Les cheveux sont longs, châtain foncé, avec la raie au milieu. Le visage est mince, le nez très fin. La bouche est très jolie, avec des lèvres un peu fortes. La vision semble avoir dix-sept ans et elle est plutôt grande. » Toutes quatre insistent sur la cadence mélodieuse et inimitable de sa voix : « Il n'y a aucune voix comme la sienne », ont-elles coutume de dire. Elle déclare être la Vierge du Mont-Carmel. La Vierge et les autres apparitions se présentent toujours de face ; elles se déplacent sans bouger les pieds et sans tourner le dos aux enfants. Le vent agite parfois la chevelure de la Dame, une chevelure qui lui arrive presque à la ceinture. » (*Ibid.*, p. 81.)

A partir de ce 1er juillet 1961, la Vierge est apparue à Garabandal jusqu'en 1965, à toute heure du jour ou de la nuit, mais en général vers le soir ; les témoins n'ont cessé d'affluer malgré l'indifférence ou l'hostilité des autorités civiles ou religieuses. Ceux-ci, à partir du 18 juillet 1962, ont pu observer le miracle de l'hostie : des hosties consacrées se matérialisant soudain sur la langue des jeunes filles en extase.

Enfin, le 8 décembre 1964 (fête de l'Immaculée Conception) Conchita (qui est une contraction de l'expression « Immaculée Conception ») prophétisa que six mois plus tard, le 18 juin 1965 (quatrième anniversaire de la première apparition de saint Michel), l'archange livrerait un message. Voici la traduction de celui-ci en date du 18 juin 1965 :

> « Comme on n'a pas fait connaître beaucoup au monde mon message du 18 octobre 1961, je veux vous dire que celui-ci est le dernier. Auparavant la Coupe se remplissait ; mais maintenant elle déborde. Beaucoup de prêtres marchent sur le chemin de la perdition, et avec eux encore plus d'âmes ! A l'Eucharistie, on donne moins d'importance. Nous devons faire les efforts nécessaires pour éviter la colère divine qui pèse sur nous. Si vous lui demandez pardon avec des âmes sincères, Dieu vous pardonnera. C'est moi votre Mère qui, par l'intercession de saint Michel, veux vous dire que vous vous amendiez. Déjà, vous êtes dans les derniers avertissements. Je vous aime beaucoup et ne veux pas votre condamnation. Priez-nous sincèrement, et Nous vous le donnerons. Vous devez vous sacrifier davantage. Méditez la Passion de Jésus ! »

Mais ce bouleversant message transmis par l'Archange n'est que la conclusion provisoire de Garabandal. Peu avant cet été 1965, Conchita avait reçu de la Vierge un solennel présage :

> « Avertissement que la Vierge va envoyer : c'est comme un châtiment, pour rapprocher les bons davan-

tage de Dieu, et pour avertir les autres... (Si nous en mourons, commente Conchita, cela ne sera pas le fait de l'Avertissement lui-même ; mais bien de l'émotion que nous ressentirons en voyant et en sentant l'Avertissement.) »

Il se peut que l'Avertissement ainsi annoncé corresponde à ce fameux « Coup d'arrêt » céleste, à ce « Jour de Iahvé » que prédisent Ecritures et Prophéties comme devant intervenir à la fin de la « Grande Crise ». Nous envisagerons ces échéances dans notre dernier chapitre

1964-1973. San Damiano

A une vingtaine de kilomètres au sud de Plaisance, en Lombardie, San Damiano est un village de 200 habitants. Le 29 septembre 1961 (fête de saint Michel Archange), une paysanne très simple née en 1909, Rosa Quattrini dite Mamma Rosa, malade et dans un état désespéré, est brusquement guérie par une visiteuse inconnue au très beau visage, vêtue très pauvrement, et qui lui ordonne d'aller voir le padre Pio. Parvenue à San Giovanni Rotondo, Mamma Rosa reconnaît sur la grande place l'inconnue qui lui dit :

> « Fais savoir maintenant que Je suis la Mère de la Consolation et des Affligés. Après la Sainte Messe, Je te conduirai jusqu'au Père Pio qui te confiera une mission. »

Ainsi fait : Rosa se consacre désormais à l'assistance corporelle et spirituelle des malades. Au printemps 1964, le saint Padre (nous nous permettons de qualifier ainsi ce grand mystique et thaumaturge sans vouloir préjuger de sa future canonisation...) lui annonce que, sa mission terminée, elle doit regagner San Damiano pour y attendre un grand événement.

Le 16 octobre 1964 à midi, une voix appelle Mamma Rosa dans son jardin. Elle voit dans le ciel un grand nuage blanc, des roses et des étoiles d'or et d'argent. Un globe

orangé descend du ciel sur un poirier. Baignée d'une intense lumière, couronnée d'étoiles, Marie apparaît et lui dit :

> « Ma petite fille, Je viens de très loin. Annonce au monde que tous doivent prier parce que Jésus ne peut plus porter la Croix. Je veux que tous soient sauvés, les bons et les méchants. Je suis la Mère de l'Amour, la Mère de tous, vous êtes tous mes enfants. C'est pourquoi Je veux que tous soient sauvés ; c'est pour cela que Je suis venue, pour amener le monde à la prière, parce que les châtiments sont proches. Je reviendrai chaque vendredi, et Je te donnerai des messages, et tu dois les faire connaître au monde. Je vais maintenant te laisser un signe. Tu le verras, cet arbre va fleurir. »

La Vierge disparaît. Dans l'après-midi, le poirier chargé de fruits se couvre de fleurs (on est en octobre !), prodige attesté par de nombreux témoignages. A l'endroit désigné par le globe igné, on construit, à la demande de Marie, un puits profond de dix-sept mètres qui donnera de l'eau le 26 octobre 1967. Cette eau produira de nombreuses guérisons.

Et pendant douze ans, jusqu'à l'automne 1973, les apparitions vont se succéder chaque vendredi et chaque jour de fête, vers 12 h 45. Dans le jardin, sous le poirier, près du puits surmonté d'une statue de la Madone, Mamma Rosa agenouillée au milieu des pèlerins les avertit de la présence de Marie qu'elle est seule à voir et à entendre, quoique souvent d'autres personnes perçoivent des signes directs, et que des perceptions collectives spectaculaires comme des « danses du soleil » renouvelées de Fatima frappent la vue d'un grand nombre (y compris de personnes venues là en « touristes » et qui en sont à jamais bouleversées...). La Vierge n'est pas toujours la seule à être présente : saint Michel intervient fréquemment, parfois Jésus Lui-même, la plupart du temps un grand nombre d'anges et d'archanges, mais aussi des « voyants » des apparitions antérieures, des saints, des apôtres et des papes disparus depuis longtemps de la Terre. Mamma Rosa décrit ce qu'elle contemple et prête sa voix aux célestes Visiteurs. Souvent les messages s'adressent aux pèlerins présents ou répondent aux questions

que ceux-ci adressent à Marie par l'intermédiaire de Rosa Quattrini, même à celles qu'ils formulent en leur for-intérieur. Jamais la Vierge ne s'est adressée si simplement aux hommes !

C'est pourquoi, contrairement à la plupart des « médiateurs » des précédentes apparitions, Mamma Rosa n'est pas en extase, n'est pas coupée du monde extérieur, de façon justement à remplir son rôle de traductrice, de médiatrice entre les hommes et les êtres des Second et Premier mondes.

Les messages de San Damiano constituent une synthèse des annonciations précédentes et une actualisation des mises en garde passées. Rarement Marie s'était faite si proche, si aimante et si persuasive. De l'imposant recueil de ses messages, extrayons ceci :

> 25 juin 1965 :
> *Le Saint-Esprit vous illuminera d'une grande grâce, Il illuminera votre esprit d'une grande joie et de tout ce que nous désirons (...) Jésus fait tourner Son Cœur, comme un rayon puissant, sur le monde entier. Il fait tourner, tout autour Ses rayons lumineux (...) Priez et soyez unis, toujours unis dans la prière. Et un jour, Je viendrai avec un grand triomphe et une grande joie...*
>
> 30 juillet 1965 :
> *On prie peu ! Si on ne prie pas, les fléaux viendront très nombreux et très forts (...) C'est le moment de la terrible épreuve, car Jésus ne peut plus porter cette Croix. Le Père Eternel est fatigué de nous, Il est las (...) La Madone dit que vous devez parler clairement (...) N'ayez pas peur de parler ! (...) Pénitence et prière ! Car les fléaux commencent forts dans le monde entier. Ceux qui seront préparés seront sauvés en cette vie et dans l'autre ; et ceux qui ne le sont pas qu'en sera-t-il d'eux ? Ils se perdront et on ne saura plus où ils seront, ni dans la vie, ni dans la mort (...) Restez auprès de Jésus. Si vous restez auprès de Lui, vous serez forts pour affronter cette lutte. Le Démon se déchaînera dans le monde, si fort qu'il entraînera les âmes de toutes parts. Mais ceux qui seront forts, auprès de Jésus, ne trembleront pas. Ayez en main le Crucifix au moment où vous sentirez ces secousses si violentes (...) Gardez chez vous beaucoup d'Eau Sainte et jetez-en dans tous les lieux de la maison. Appelez Jésus avec force et la Maman Céleste, qu'Ils vous viennent en aide au moment de l'épreuve. Si nous sommes préparés, nous aurons la récompense éternelle là-haut dans le Ciel (...) Priez, priez, priez ! Ceux qui prient et qui ont la foi seront sauvés !...*
>
> 6 août 1965 :
> *Regardez souvent dans le ciel, ... vous verrez de nombreux signes (...) Cela vous donnera grande joie et sérénité...*
>
> 14 août 1965 :
> *Priez pour les prêtres, dit Jésus ! Priez avec force, et ne cessez pas de prier, car le Démon veut les mener à la ruine...*
>
> 28 février 1966 :
> *Qu'en sera-t-il de toi quand tu te présenteras devant le tribunal de Dieu ? Là il n'y aura plus d'excuses ! Cesse de penser aux choses matérielles, pense aux souffrance de Jésus et aux douleurs de ta Maman Céleste qui a le cœur déchiré par Ses fils consacrés ! ... Médite le Crucifix pendant qu'il est encore temps ! Réveille-toi, mon fils ! Quand tu sentiras des secousses, il ne sera plus temps de faire ni de dire : tu tomberas à terre et tu ne te relèveras plus !... Agrippe-toi à Moi, mon fils, et ta Mère ne t'abandonnera pas si tu es fidèle !*
>
> 6 mai 1966 :
> *Venez à mes pieds,* JE SUIS ICI VIVANTE COMME VOUS *! Demandez-moi des grâces ! Ecoutez ma parole :* JE VIENS ICI POUR VOUS SAUVER *(...) Priez pour le monde entier,* CAR LE MONDE EST EN TRAIN DE SE DÉTRUIRE LUI-MÊME *! Ils ne comprennent plus la parole de Dieu ! Ils ne veulent plus L'écouter !*
>
> 25 novembre 1966 :
> *Soyez sans crainte, mes enfants : même si on vous insulte, même si on vous tourne en dérision ! Je suis toujours à vos côtés (...) N'abandonnez pas le Rosaire. Approchez-vous souvent des sacrements...*
>
> 8 décembre 1966 :
> *Je suis la Reine du Ciel, Je peux tout vous donner, grâces spirituelles et matérielles. (...) Je suis l'Immaculée Conception (...) Priez, et envoyez votre ange gardien à tant d'âmes qui sont encore dans le péché !...*
>
> 16 décembre 1966 :
> *Je suis la Mère miraculeuse des Roses ! Je veux faire descendre sur vous tant de roses, de grâces !*

6 janvier 1967 :
Allons, mes enfants, réveillez-vous de ce sommeil ! Car d'un moment à l'autre, LE MONDE PEUT ÊTRE PAR TERRE. *Et qu'en sera-t-il de vous si vous n'avez pas la foi ardente ? (...) Un jour Je viendrai avec une grande Lumière et Je vous apporterai tant de joie ! Ecoutez-moi ! (...) Parlez, mes enfants, parlez avec vos curés, avec les évêques, avec les prêtres du monde entier ; commencez avec votre ange gardien ! (...) Jésus viendra sur cette Terre, Lui aussi, avec une grande miséricorde, avec un grand amour. Il aplanira les montagnes, les vallées, et sauvera les âmes,* CELLES QUI VEULENT SE SAUVER... *(...) Aimez-vous, mes enfants, aimez-vous comme des frères. Pas d'orgueil, pas de superbe, pas de vanité ! Si vous avez l'amour les uns pour les autres, vous recevrez d'innombrables grâces et les châtiments vous seront épargnés...*

2 juin 1967 :
Je suis la Reine du Ciel et la Mère de l'Univers, moi qui vous aime tant ! Et vous, vous n'écoutez pas ma parole !... Quand viendront les grandes Ténèbres, levez les yeux au Ciel où vous attend le Père avec tant de Lumière !...

4 août 1967 :
Priez, priez, mes enfants, tant d'âmes sont sous les décombres !... Récitez le saint Rosaire, c'est l'arme la plus puissante pour être sauvés !...

15 septembre 1967 :
Pourquoi une si nombreuse jeunesse se perd-elle ? Parce qu'ils ne sont pas en grâce avec Dieu. Ah ! ce péché de l'impureté ! Quel péché, et qui cause tant de ravages !

16 octobre 1967 :
Priez pour le Saint-Père afin que l'Eglise triomphe toujours, l'Eglise de Jésus !...

17 novembre 1967 :
Ce lieu un jour se dressera triomphant !... Ne craignez pas d'être calomniés, mes enfants, combattez avec moi !...

16 février 1968 :
Mon Fils est présent VIVANT *et vrai comme vous ici. Il vous inspirera et vous guidera dans la voie de la sainteté. Soyez toujours humbles, toujours doux, toujours sereins. Portez la Croix avec Jésus. (...) Jésus est miséricordieux,* MAIS IL EST JUGE AUSSI. *Si vous écoutez mon appel, vous serez sauvés : il y a si longtemps que Je suis sur cette Terre pour venir vous sauver (...) Priez, veillez, car l'Ennemi fait rage !...*

2 février 1969 :
Je suis la Mère, la Co-Rédemptrice du genre humain. Je suis la dispensatrice des grâces. Je suis l'Avocate, le Refuge des pécheurs...

Et voici quelques-unes des interventions de saint Michel :

29 mai 1967 :
C'est par l'intercession de Celle à qui Dieu a donné la puissance d'écraser la tête de Satan que l'on aura la Victoire décisive !...

5 août 1967 :
Mes frères, je suis toujours là avec vous, Je vous défends, je vous assiste, je vous protège tout au long du jour. Avec mon épée, je vous défends de l'Ennemi infernal...

5 janvier 1968 :
Moi avec mon épée, et vous avec le Rosaire en main, faisons-La triompher au plus vite ! N'attendons pas le moment terrible ! L'heure a sonné. Avez-vous compris ? La Mère du Ciel l'a déjà annoncé. A présent, Elle m'envoie en Son nom pour l'annoncer encore !... C'est l'heure du Réveil ! Je vous défendrai au nom de tous les anges et les saints... Triomphez avec Jésus et Marie !...

Par la suite Mamma Rosa n'a plus le droit de sortir de chez elle ni de parler ! Des banderoles assurent les visiteurs que rien ici n'est surnaturel et qu'ils feraient bien de passer leur chemin ! Car les apparitions et messages de San Damiano — comme les autres d'ailleurs — sont en butte à l'hostilité fort déclarée de l'évêque du lieu. Ce fonctionnaire croit-il pouvoir en imposer à des entités spirituelles ?

Il est certain que de telles manifestations dérangent fort désagréablement ceux qui voudraient construire ici-bas une Cité définitivement coupée de toute référence céleste. En fait, toute une part du clergé de l'Eglise « horizontale » actuelle éprouve une horreur instinctive pour tout ce qui procède du surnaturel. Beaucoup n'ont pas

la franchise de l'avouer et prétendent faire silence sur les annonciations mariales « pour ne pas effrayer » les populations ! S'ils étaient sincères, nous leur répondrions qu'il n'est pas suffisant de cacher un péril pour l'éviter et que la politique de l'autruche est le comble de la sottise !

Les prodiges techniques de notre civilisation agonisante caractérisée par l'hypertrophie de l'intellect rationaliste ont décidément déboussolé bien des têtes ! A San Damiano, Marie vient nous parler à moins d'un kilomètre d'un camp d'aviation de l'O.T.A.N. dont les avions dominent souvent de leur vrombissement la prière des pèlerins. Quel symbole ! A Kerezinen en Bretagne, la Vierge avait dit :

> « Bientôt lorsque les historiens chercheront l'événement qui a changé la face du monde, qui lui a apporté la paix et la prospérité, ils découvriront que ce ne fut pas une bataille, mais une prière. »

Eh oui, stratèges ténébreux, ecclésiastiques patelins, politiciens verbeux, éminences noires qui manipulez les espèces, les âmes et les hommes, et vous bourgeois de toute sorte, il faudra bien quelque jour que vous le sachiez : si notre monde d'ici peu ne sombre pas tout entier dans une gigantesque autodestruction, ce ne seront pas vos dérisoires recours qui l'en auront sauvé, mais l'humble prière de toute une chrétienté digne de ce nom, comme l'oraison de cette paysanne agenouillée sous un poirier et à qui la Vierge fait lire les signes rougeoyants de notre temps de la Fin.

CHAPITRE VIII

Les signes de notre temps

> *« Que le figuier vous fournisse une comparaison : quand ses branches deviennent molles et qu'il lui pousse des feuilles, vous savez que l'été est proche. De même vous, quand vous verrez toutes ces choses, sachez que l'événement est proche qu'il est aux portes... »*
> *Matthieu* XXIV, 32 et 33.

Que nous le voulions ou non, que nous soyions conscients ou abrutis, sceptiques ou enthousiastes, nous sommes tous embarqués dans cet étrange navire qu'est la civilisation planétaire de ce troisième tiers du XXᵉ siècle. Nous sommes libres d'en parcourir les coursives, d'y hanter le bar ou la piscine, la salle de danse ou la bibliothèque, la salle de jeu ou la chapelle, de nous entretuer, de nous accoupler, d'y prier ou d'y observer les étoiles lorsque dorment les autres passagers ; mais quelque inquiétude ne laisse pas de nous étreindre lorsque par de trop fréquentes clameurs nous sommes informés que plusieurs officiers s'en disputent le commandement, qu'un certain nombre de ceux-ci semblent ivres ou aliénés, et qu'en fait personne à bord, malgré les communiqués rassurants dispensés aux passagers, ne semble vraiment informé de notre route et de la configuration véritable des côtes hostiles que nous longeons...

Car on a brûlé les cartes. Car il y a eu mutinerie à bord. Les chefs anciens ont été jetés aux requins : ils

avaient démérité paraît-il. (Mais ceux qui les ont remplacés nous les feraient plutôt regretter...) Les nouveaux maîtres du bord ont proclamé (la proclamation est leur fort : ce navire est un navire-à-discours : voir la *Nef des fous* d'un certain Hyéronimus Bosch...), ils ont donc proclamé que ceux qui commandaient avant eux étaient des imbéciles nourris d'idées fausses et qui ne pouvaient nous conduire qu'en des ports très anciens et très nauséeux : eux, forts de leur brutalité et de la très bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, nous promettent de nous conduire au jardin des Hespérides : c'est pourquoi sans doute ils voguent à peu près vers le soleil couchant... Sans carte, car les documents les plus précieux, ceux qui autrefois étaient l'objet de soins et de vénération, ont été détruits comme entachés d'« obscurantisme ». On a remplacé les antiques portulans de la Tradition (un mot qu'il ne faut plus prononcer à bord !) par une quantité prodigieuse d'appareils subtils et compliqués qui ne cessent de nous renseigner sur les particularités les plus inattendues du morceau d'Univers où nous voguons ; mais un renseignement s'obstine à demeurer inconnaissable : le cap que nous suivons.

« Où sommes-nous ? Où allons-nous ? » s'obstinent à se demander à voix basse certains passagers inquiets, paraît-il rétrogrades et « réactionnaires », que l'optimisme délirant du journal officiel du bord semble ne pas convaincre... Autour de ces « attardés », l'ensemble de la cargaison humaine paraît frappée d'amnésie. Personne ne se rappelle que plusieurs fois déjà le navire a subi des « échouages hideux » et n'a été remis à flot qu'à grand peine. D'ailleurs l'optimisme est obligatoire à bord. Récemment un fou, un poète (espèce dangereuse et inutile en voie de disparition) a récité devant un groupe de passagers une pièce en vers d'un certain Rimbaud Arthur. Les officiers du bord ont aussitôt décelé dans cet acte une attitude d'intolérable anticonformisme et d'insubordination larvée. On a mis le poète aux fers. Le poème s'appelait « Le bateau ivre ».

1. Le point de midi

> « *Il est doux, au milieu du renversement général, de pressentir les plans de la divinité.* »
> Joseph de MAISTRE.

« Qui sommes-nous ? Où sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ? » A ces questions essentielles, fondamentales, répondaient les « portulans perdus » de la Tradition... Tous perdus ? Non heureusement ! Le capital métaphysique de la Tradition Primordiale nous a été en partie conservé, à travers les Livres révélés, les liturgies, le symbolisme, et ce qui reste çà et là des traditions orales : débris éclatés, parfois méconnaissables, morceaux brisés de la tour de Babel, gigantesque puzzle architectural dont notre époque, plus qu'aucune autre, nous dévoile tous les jours de nouveaux morceaux. Aussi ces hardis archéologues de la pensée que sont les traditionalistes peuvent-ils mieux aujourd'hui qu'hier tenter d'ambitieuses restitutions du Temple Primordial où siégeait la Parole Perdue.

Sous leurs efforts, des pans entiers de la Tradition se dressent à nouveau devant nos yeux. Et, chose extraordinaire, impensable il y a un siècle, on s'aperçoit que certaines données des sciences expérimentales, et parmi les plus récentes de celles-ci, non seulement tournent le dos à la conception close, étroitement rationaliste et déterministe de la science du XIXᵉ siècle, celle qui croyait avoir touché le fond du savoir, mais viennent maintenant confirmer quelques-uns des enseignements traditionnels hier, et encore aujourd'hui trop souvent, moqués ou piétinés.

Et c'est pourquoi, au moment même où nous en avons le plus besoin, il nous est aujourd'hui possible de « faire le point », de savoir où exactement nous nous trouvons sur l'océan du Temps. La résurgence providentielle en ce XXᵉ siècle de la doctrine traditionnelle des Cycles est l'exacte réponse à l'angoisse de ceux que l'effondrement de leur foi dans le « Progrès » a déboussolés. Grâce à cet enseignement qui restaure et approfondit les dogmes chrétiens de Création, de Paradis et de Péché originel,

ceux qui ont enfin su se laver de l'intoxication abêtissante des propagandes progressistes (même de celles qui hypocritement se revêtent de la Croix !) savent enfin que la décadence spirituelle de notre civilisation n'est pas un « accident » incompréhensible de l'ordre temporel, que la condition humaine n'est pas « absurde », et que déterminisme et liberté cohabitent en chacun de nous. Ils savent que parvenus à cette fin de Cycle, il y aura diverses façons de « sortir » de ce temps, et que c'est notre attitude présente, de veule acceptation ou de refus lucide à l'égard des forces de subversion, qui conditionnera notre destinée *post mortem*. Nous sommes dans le temps du Mensonge tout puissant. La connaissance de la Tradition, pour peu qu'elle soit nourrie de foi et d'Amour, nous permet de nous en préserver spirituellement.

Lorsque le Christ, s'adressant aux Juifs, déclare : *Avant qu'Abraham* FÛT, JE SUIS... (*Jean*, VIII, 58), il exprime là une pensée qui heurte notre raison. Car celle-ci se trouve, depuis des millénaires, et de plus en plus, enfermée dans l'étroite prison d'un temps linéaire et quantitatif que reflète la syntaxe de notre langue, aussi bien celle du latin que celle du français. L'hébreu et l'araméen originels possédaient une forme verbale susceptible d'exprimer l'intemporel. Le Christ qui en Jésus dit *Je suis*, dit en même temps *J'étais* et *Je serai* ; car il est le Verbe divin, coéternel au Père. Seules la contemplation, l'Amour et la prière peuvent, en notre état terrestre où nous sommes emprisonnés dans les étroites limites de notre corps, nous permettre, par l'esprit qui est en nous, de dépasser les bornes du temporel, c'est-à-dire de recouvrer une petite partie de notre état originel d'Homme Primordial d'avant la Chute au sein duquel nous étions, au-dessus des anges, les créatures préférées du Créateur...

> « La contemplation du Temps est la clef de la vie humaine. C'est le mystère irréductible sur quoi nulle science n'a prise... » (Simone WEIL, *La Connaissance surnaturelle*, p. 137.)

C'est la science traditionnelle du Temps qualifié qui seule peut « avoir prise » sur ce mystère, qui seule peut nous faire comprendre que ce temps de la Fin où nous

vivons, malgré son apparence explosive et incohérente, entre bien dans l'ordre divin, comme celui de l'Antiquité — qui d'ailleurs ne nous paraît stable, olympien, que relativement au nôtre, et qui déjà faisait partie de ce Quatrième Age ou Age de Fer...

2. L'angoisse contemporaine

> « *Nous autres civilisations nous savons maintenant que nous sommes mortelles...* »
>
> Paul VALÉRY.

Les événements de notre temps — avec leur gravité, leur accélération, et leur caractère destructeur qui s'avère sans précédent en l'Ere chrétienne depuis le flux des hordes barbares sur l'empire romain agonisant, et qui surpassent le souvenir des guerres de religion et de la Révolution — n'ont pas manqué depuis un demi-siècle d'éveiller de nombreuses inquiétudes chez les plus illustres de nos contemporains et de diviser pratiquement le « monde-qui-pense » en deux fractions : ceux qui croient au « Progrès » et ceux qui n'y croient plus... D'ailleurs jamais davantage qu'aujourd'hui nous n'aurons vécu sous le signe du *dualisme*, et ceci sur tous les plans de la réalité : tandis que tout l'appareil officiel des propagandes progressistes (que celles-ci soient d'ailleurs d'inspiration « capitaliste » ou « communiste » pour employer les étiquettes en cours, si discutables en leur essence...) s'acharne à imposer aux peuples du monde entier l'idée d'un « Progrès » rectiligne et indéfini de la civilisation soi-disant en route vers un âge d'or aussi technocratique qu'inéluctable, — de plus en plus d'esprits doués de sens critique prennent conscience depuis le début de ce XXe siècle d'une évidence manifestement contraire. Le XIXe siècle, malgré les Joseph de Maistre, les Hello et les Bloy, avait quasi-unanimement et d'une façon « hugolienne » pourrait-on dire, fêté l'ascension de l'humanité vers un mieux-être paradisiaque. Ferdinand Brunetière fut hué en 1895 lorsqu'il osa parler de la « faillite » de la science impuissante à répondre aux questions essen-

tielles concernant la condition humaine. Mais le début du xxe siècle — plus exactement les années qui ont précédé et suivi la première guerre mondiale — a vu des spirituels, des philosophes, des écrivains, même des scientifiques, exprimer soudain un doute et une angoisse qui montraient que certains rouages avaient soudain cessé de fonctionner dans la belle mécanique de l'optimisme officiel, que certains instruments de l'orchestre s'étaient soudain mis à chanter faux...

Le grand souffle de Péguy est coupé à Villeroy le 5 septembre 1914. (Que l'on lise *L'Argent* de 1913 où est impitoyablement analysée la mutation sociale du début de ce siècle !) Alors éclate une bombe, en cette année 1917 décidément cruciale, avec le livre désormais classique d'Oswald Spengler, *Le Déclin de l'Occident.* Tout un groupe d'écrivains épouvantés par l'absurde et inutile barbarie de la première guerre mondiale qui a détruit presque toute l'élite de la race blanche, se met alors à s'interroger sur les notions de civilisation et de progrès (car aucune guerre du passé n'avait jamais eu ce caractère de génocide scientifique). Mais deux hommes de lettres donnent à l'angoisse du siècle un vêtement littéraire admirable : Paul Valéry, notamment dans *Regards sur le Monde actuel* (1931), et Jules Romains dans une série d'ouvrages d'une rare lucidité qui vont du début des *Hommes de bonne volonté* (1932) à la *Lettre ouverte contre une vaste conspiration* (Albin Michel, 1966).

Dans une conférence donnée à l'Université de Zurich le 15 novembre 1922, Paul Valéry s'écrie :

> « L'orage vient de finir, et cependant nous sommes inquiets, anxieux, comme si l'orage allait éclater. Presque toutes les choses humaines demeurent dans une terrible incertitude. Nous considérons ce qui a disparu, nous sommes presque détruits par ce qui est détruit ; nous ne savons pas ce qui va naître, et nous pouvons raisonnablement le craindre... L'usure a dévoré quelque chose de plus profond que les parties renouvelables de l'être... *Parmi toutes ces choses blessées est l'Esprit.* L'Esprit est en vérité cruellement atteint... » (*Variété,* « La crise de l'Esprit », N.R.F., 1934.)

Mais ces lignes ne faisaient que suivre le texte tragique

et célèbre paru dans le n° 71 de *La Nouvelle revue française* du 1er août 1919 :

> « Nous autres civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles. Nous avions entendu parler de mondes disparus tout entiers, d'empires coulés à pic avec tous leurs hommes et tous leurs engins, descendus au fond inexplorable des siècles avec leurs dieux et leurs lois... Nous savions bien que toute la terre apparente est faite de cendres, que la cendre signifie quelque chose... *Elam, Ninive, Babylone,* étaient de beaux noms vagues et la ruine totale de ces mondes avait aussi peu de signification pour nous que leur existence même. Mais *France, Angleterre, Russie,...* ce seraient aussi de beaux noms... Nous voyons maintenant que l'abîme de l'histoire est assez grand pour tout le monde... » (*Variété,* « La crise de l'Esprit », N.R.F., 1924.)

Georges Bernanos, dans une conférence prononcée à Bruxelles en 1927, précise la nature de l'angoisse de ceux qui osent s'interroger sur le fond du problème :

> « La guerre m'a laissé ahuri, comme tout le monde, de l'immense disproportion entre l'énormité du *sacrifice* et la misère de l'idéologie proposée par la presse et les gouvernements. Et puis encore, notre espérance était malade, ainsi qu'un organe surmené. La religion du Progrès pour laquelle on nous avait poliment priés de mourir, est en effet une gigantesque escroquerie à l'espérance !... » (Cité dans le numéro des *Cahiers de l'Herne* consacré à Georges Bernanos : « L'Œuvre polémique », par Lucien GUISSARD ; repris dans les *Cahiers de l'Herne en Poche-Club,* édit., Pierre Belfond,, 1967, p. 175.)

Dans ce même entre-deux-guerres, d'autres grands esprits comme Henri Ghéon, Lucien Daudet, Romano Guardini, Maxence Van der Meersh, Alexis Carrel, Georges Duhamel, Gabriel Marcel, Albert Béguin, Julien Green, Jacques Maritain, ajoutent leurs voix à cette prise de conscience de la « montée des périls ».

En 1937, Paul le Cour, onze années après la fondation de la *Société des études Atlantéennes* en Sorbonne et de la revue *Atlantis,* publie *L'Ere du Verseau,* six fois rééditée depuis, où nous lisons :

« Comment douter que nous soyons parvenus à l'un des moments les plus pathétiques de l'Histoire ? (...) Le conflit européen est devenu mondial. Un tel désastre ne peut être comparé qu'à la catastrophe de l'Atlantide... L'esprit a rétrogradé en même temps que se développait la science de la matière et la négation de l'esprit entraîne la négation de Dieu... Mais l'humanité n'est pas abandonnée. A travers les troubles qu'elle traverse plane une grande espérance, car il suffit d'ouvrir les yeux pour constater l'existence d'un plan ayant pour but de nous diriger vers un avenir meilleur... En attendant le déroulement de ces immenses événements, une seule espérance nous reste, et c'est encore dans les Ecritures chrétiennes que nous la trouverons. Il y est dit en effet : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, le reste vous sera donné par surcroît »... » (*L'Ère du Verseau*, édit., 1971, Omnium Littéraire, p. 29 et 231-234.)

La seconde guerre mondiale, et bien sûr l'irruption dans l'intellect des hommes, après le 6 août 1945, du danger présenté par la libération des énergies intra-atomiques, accélère une prise de conscience qui, pour n'être pas générale, devient cependant de plus en plus fréquente.

Certains se placent dans une optique traditionnelle. Ainsi, nourri de la loi des Cycles du Temps qualifié, René Guénon écrit-il dans l'avant-propos de *La Crise du Monde moderne* (N.R.F., 1946) :

« La croyance à un « progrès indéfini, qui était tenue naguère encore pour une sorte de dogme intangible et indiscutable, n'est plus aussi généralement admise ; certains entrevoient plus ou moins vaguement, plus ou moins confusément, que la civilisation occidentale, au lieu d'aller toujours continuant à se développer dans le même sens, pourrait bien arriver un jour à un point d'arrêt, ou même sombrer entièrement dans quelque cataclysme (...) Cette civilisation dont les modernes sont si infatués n'occupe pas une place privilégiée dans l'histoire du monde..., elle peut avoir le même sort que tant d'autres qui ont déjà disparu à des époques plus ou moins lointaines, et dont certaines n'ont laissé derrière elles que des traces infimes, des vestiges à peine perceptibles ou difficilement reconnaissables... » (p. 8).

Ceci était écrit après Hiroshima. Et le moins que l'on peut dire, c'est que les crises politiques et spirituelles qui n'ont cessé depuis un quart de siècle de secouer le monde continuent à faire de ce XXe siècle le lieu de ce « retour du tragique » que presque à son insu prédisait Nietszche, il y a un siècle.

C'est pourquoi, vue de notre temps, et malgré ses divisions intestines, une civilisation harmonieuse et solaire comme la civilisation grecque nous apparaît comme un rêve lumineux, un entracte apaisé dans ce long cauchemar sanglant qu'est l'histoire des hommes depuis six mille ans. Mais Dionysos et Prométhée ont triomphé d'Apollon, et après eux est venu l'empire actuel de Lucifer et de Satan, providentiellement équilibré, combattu en chacun de nous, si nous le voulons, par le Christ. Combien l'art, depuis deux millénaires surtout, a reflété cette mutation ! Et quelle distance entre les formes olympiennes jusqu'à la froideur d'un Phidias ou d'un Praxitèle à l'Homme de douleur de Mathias Grünenwald et au Dévot-Christ de Perpignan — aujourd'hui « remplacés » par les monstres informes de l'art moderne !

Il y a deux mille ans, en même temps que nous entrions dans le dernier tiers de « l'Age noir » ou « Age de Fer », en même temps que s'exacerbait le temps de la souffrance, accumulation des fautes et des crimes de tout le Cycle d'humanité antérieur, le Christianisme est venu donner un sens à cette souffrance, faire de cette souffrance un outil spirituel : le remède en même temps que le mal...

« L'extrême grandeur du Christianisme vient de ce qu'il ne cherche pas un remède surnaturel contre la souffrance, mais un usage surnaturel de la souffrance... » (Simone WEIL, *La Pesanteur et la Grâce*, Plon 1948, p. 94 ; 10-18 1962, p. 86.)

3. Le temps de la mort de Dieu

> « *Tu m'as fait naître dans un monde qui ne Te connaît plus, sur une planète de fer et d'argile, nue et froide...* »
> MILOSZ, *Cantique de la Connaissance.*

Qualifions maintenant cet « Age de Fer » dans la fin duquel nous sommes, que nous le voulions ou non, immergés. Essayons de poser sur lui un regard critique et serein, celui-là même qu'aurait un hypothétique visiteur d'un monde non encore *involué*, d'un monde encore baigné de la Lumière Primordiale, autrement dit le regard d'un « homme traditionnel ».

Qu'est-ce qui avant tout caractérise cette « Fin des Temps » ? Assurément l'éloignement de la Psyché humaine par rapport à la Source divine : la dévaluation (et pour beaucoup la perte) du sens du divin, et par là-même des « origines ». Un survol de l'évolution de la pensée occidentale depuis la fin du Moyen Age va nous aider à comprendre quelques étapes de cette involution.

Le Moyen Age fut pour l'Occident la dernière période de civilisation *traditionnelle*, malgré l'officialisation de la religion chrétienne par l'empereur Constantin et l'assez grande occultation de l'ésotérisme qui s'ensuivit. Cette longue période, en ses luttes intestines elles-mêmes, maintenait un certain équilibre entre les pouvoirs spirituel et temporel. Et, bien que discrètes et parfois combattues, des organisations ésotériques *intériorisaient* la religion exotérique, en particulier incarnaient la symbolique éternelle dans les édifices et assuraient des communications avec les ésotérismes non chrétiens. La destruction de l'Ordre du Temple inspirée par une haine du sacré et une cupidité déjà très « modernes » brisa cet équilibre et amena le Moyen Age à sa décadence, car en même temps la scolastique se sclérosait et annonçait le rationalisme cartésien.

Cette fin du Moyen Age et cette « Renaissance » sont le nœud de la tragédie cyclologique de la Fin des Temps : la quête mystique déboussolée se recourbe vers la Terre, ses puissances et ses plaisirs. Don Quichotte se dédouble en Faust et en Don Juan ; il faut *tout tenter*, le Ciel semblant s'être refermé, pour atteindre *hic et nunc*, ici-bas et aussitôt, au surhumain, et pour épuiser, faute d'un Paradis transcendant, les délices d'un très terrestre pseudo-paradis.

L'homme à nouveau dit *oui* au Tentateur de la Genèse. Pour posséder, il *est possédé*. Le monde moderne commence. Ce qui fut le chevalier errant à la triste figure galope désormais, de mirage en mirage, de jouissance en jouissance, perdant de plus en plus de son *être* pour essayer d'acquérir de plus en plus d'*existence*. Et ce qui lui reste de lucidité spirituelle (car tout son psychisme est désormais tourné vers l'intelligence rationaliste, à la fois abstraite et pratique), ce qui lui reste de la nostalgie des origines, donc de souffrance chrétienne, il le plonge, il le noie, il le broie dans un amoncellement d'actes et de grimaces qui arrivent à peine à le distraire lui-même.

Car toute cette société apostate est désormais un immense théâtre où chacun, faute de posséder l'être véritable, *joue un rôle*... L'homme intérieur est expulsé hors de lui-même et n'est plus qu'un intarrissable *divertissement*...

Certes, tout cela existait déjà au Moyen Age, mais était contenu par la lucidité fondamentale des origines et des fins dernières que procurait une foi *vécue* à l'aide de la liturgie et des sacrements. A partir de la « Renaissance », c'est la foi qui est *contenue*, puis *refoulée* par la force énorme des institutions sociales, des intérêts et des passions. Enfin, à la fin du Cycle, c'est-à-dire aux XIX[e] et XX[e] siècles, les dernières barrières craquent et la pensée profane, l'ordre des choses profane envahissent tout le champ humain, ne faisant plus de la foi, pour la plupart, qu'une survivance.

Cet éloignement, cette occultation (cycliquement *logique*, voire *inéluctable*) de la Tradition se caractérise par un processus de « libération » de l'intellect rationaliste qui se veut désormais autonome en toutes ses activités.

On oublie, on veut de plus en plus oublier que cet intellect, cette *raison* n'est qu'un outil, assurément fort précieux comme toutes nos facultés, qui a pour fonction non pas de *créer* ou de *trouver* (ce qui est le rôle de l'Intuition spirituelle), mais de *mettre en ordre* les données de l'Intuition (et de la Tradition orale ou scripturaire, elle-même don millénaire de l'Esprit). L'intellect est semblable à un chef de gare dans une gare de triage : ce n'est pas lui qui a fabriqué les wagons ; ceux-ci viennent d'« ailleurs ». C'est cet « ailleurs », cette « source » *non humaine* que, *par orgueil*, les hommes, et les plus « savants » parmi les hommes, s'acharnent de plus en plus à nier. La relation, la religion de l'homme avec sa Source spirituelle est de plus en plus relâchée ; elle sera explicitement *coupée* par les philosophes agnostiques du XVIIIe siècle chez qui les « lumières » humaines travaillent à prendre la place de « la Lumière ». En fait, toute l'histoire des Temps modernes est celle de la substitution de la religion de l'Homme à celle de Dieu.

Certes, on pourrait depuis l'Antiquité, et à travers tout le Moyen Age, malgré la révélation christique, trouver d'abondants témoignages de cette émancipation luciférienne de l'intelligence humaine ; l'histoire des hérésies en particulier serait ici le principal fil conducteur. Mais, c'est bien sûr Descartes qui, établissant à l'aube du XVIIe siècle la spécificité même de l'existence de l'homme sur la raison discursive (*Cogito ergo sum*) franchit le pas décisif. La conception même de Dieu va chez les scientifiques et les philosophes subir une étrange altération. Ainsi, à la suite de Descartes, et inspiré par lui, Spinoza adopte une conception *mécaniste* du monde : pour lui, la manifestation est produite par un Dieu intellectuel et indifférent, par « l'essence divine », avec la même nécessité que les propriétés du triangle découlent de « l'essence » du triangle. Il en découle que la création n'est plus définie que par ses *causes rationnelles :* Spinoza se vante d'ailleurs de nous « délivrer » des *causes finales !* Lui et Descartes engagent définitivement la philosophie occidentale à l'opposé de la pensée traditionnelle qui est globale, synthétique, et qui s'intéresse autant aux *buts* qu'aux *causes* de la manifestation. A partir de ce XVIIe siècle on n'a plus le droit de demander le *pourquoi* des choses : il ne reste que le *comment*.

Or, n'en déplaise aux cartésiens, il y aura heureusement toujours des intelligences qui ne se satisferont pas de cette amputation de la pensée prospective. Les esprits traditionalistes, ou non-conformistes, comme on voudra, s'obstineront toujours à demander *pourquoi, dans quel but ;* et à reconnaître dans les phénomènes de la Création une *finalité* que les sciences *expérimentales* et statistiques s'obstinent jusqu'à présent à nier farouchement, déclarant *inconnaissable* ce qu'elles sont incapables de connaître !

Et voici la conséquence la plus grave de ce processus intellectuel, celle qui nous occupe le plus ici : le monde de la *foi* (et de ce qu'il reste de Tradition incarnée dans les églises) va être de plus en plus mis sous le boisseau (et « logiquement » *nié* et *moqué*) par le monde de la philosophie et des sciences. La pensée *analytique*, étroitement *phénoménologique* qui de cartésienne va devenir positiviste avec le XIXe siècle, est dès lors et pour de longs siècles, *coupée* de la pensée *synthétique* de la Tradition.

Un long flot de *mépris* ne va dès lors pas cesser de couler de la première sur la seconde, allant des simples ricanements à l'égard des « obscurantistes », à la Révolution sanglante (celle de 1793 qui trahit la réforme avortée de 1789...) qui au nom de « la Liberté » va envoyer à la guillotine les « suppôts de la superstition », — et qui depuis un demi-siècle, toujours au nom du « rationalisme » conquérant, se propose de faire disparaître sur toute la surface de la planète les dernières traces de pensée synthétique, religieuse et traditionnelle...

Tout homme de cœur et de pensée ne peut aujourd'hui que vivre douloureusement en lui cette longue tragédie et constater les ravages que cette subversion agnostique opère jusque dans les milieux hier encore les mieux préservés... Comme le dit un des grands romanciers mystiques de notre siècle, Alphonse de Châteaubriant...,

> « ... Nous sommes, dans le cœur profond de nos générations, les victimes de la réduction du monde aux formules de l'artificielle et meurtrière abstraction logique

et scientifique : nous avons chassé l'Etre de nos pensées... (*Lettre à la Chrétienté mourante*, Grasset 1951, p. 77.) ... Même les croyants ne sont plus des croyants. La foi est vidée de son contact direct. Nous vivons bien la période positive annoncée par Auguste Comte dans sa loi d'Evolution, l'ère du Castor. Mais il est curieux de voir un Auguste Comte exalter cette évolution en l'envisageant comme ascendante (...) Absence du désir de Dieu et abaissement universel sont les deux faits simples en lesquels se résume toute la situation humaine de notre siècle. » (*Cahiers* 1906-1951, Grasset 1955, p. 265 et 236.)

Aussi les conséquences en sont-elles prévisibles et déjà décelables dans les « accidents » que la belle machine de la technocratie au pouvoir constate çà et là avec stupeur.

> « ... Parce que ce peuple ne m'approche plus qu'en paroles, qu'il ne me glorifie plus que des lèvres tandis que son cœur reste loin de moi..., la sagesse des sages tournera court, l'intelligence de ses intelligents s'éclipsera... » (Isaïe, XXIX, 13-14.)

> « L'homme s'est enfermé en lui-même si bien, qu'il ne voit plus que les fentes minuscules de sa caverne. » (William Blake, *Le mariage du Ciel et de l'Enfer.*)

Le schéma « dialectique » des penseurs progressistes peut être magnifiquement résumé par ces lignes que Claude Cuénot de l'Académie des Sciences (et depuis devenu teilhardien convaincu) écrivait dans les *Cahiers des hommes de bonne volonté* de février 1949 :

> « Pendant des milliers d'années, l'intelligence humaine n'a fait aucun progrès dans la connaissance de l'Univers (*sic*), puis, tout à coup, la race blanche a réalisé de fantastiques découvertes dans tous les domaines scientifiques. ... Il ne faut pas se dissimuler que le rempart qui se dresse en face du matérialisme dialectique est lézardé de toutes parts ; le travail de mine de l'exégèse a réduit les textes, si longtemps vénérés jusque dans leur lettre, à des édifices vermoulus de légendes orientales sans valeur historique. De la magnifique théorie du christianisme, il ne reste que la nostalgie de l'ancienne foi, l'habitude des rites, la beauté des chants, le charme des évangiles et le besoin de la morale chrétienne... »

Las ! moins de vingt ans après, nos « curés de choc » ont « évacué » rites et chants et nous apprennent que le Christianisme est avant tout la « foi au monde »..., ce qui prouve tout simplement qu'ils ont cessé d'être chrétiens. Quant aux assertions de Claude Cuénot concernant la prétendue caducité des textes traditionnels, elles ont de quoi faire sourire tous ceux qui savent au contraire combien les apports les plus récents de beaucoup de sciences recoupent, sur de nombreux points fondamentaux, les connaissances métaphysiques les plus sacrées de cette même Tradition. Il n'en demeure pas moins qu'une telle opinion agnostique autant qu'orgueilleuse est toujours solidement « reçue » de nos jours dans beaucoup de milieux scientifiques, et continue, dans les laboratoires, les centres de recherche, les congrès, les lycées et les Universités à accomplir son travail de sape.

C'est pourtant un agnostique aussi — mais combien « spirituel » à sa façon —, Jules Romains, qui dans *Le Problème n° 1* (Plon 1949), s'écrie :

> « Il y a près de deux mille ans que le Christianisme a promulgué — et avec quels vastes échos — un idéal que l'humanité n'aurait eu qu'à respecter sincèrement et qu'à faire régner pour qu'aucune des horreurs et des catastrophes qui l'ont déshonorée ou ravagée depuis ne fût possible... »

Hélas, une part importante de ceux qui par leur sacerdoce avaient la charge et la fonction de conserver et de faire fructifier la révélation chrétienne, après avoir « mondainement », au cours des siècles passés, mis sa puissance à la disposition des privilèges d'une noblesse décadente puis d'un ordre bourgeois qui piétinait allègrement la justice sociale comme la charité évangélique, — n'a aujourd'hui de cesse que de « bâtir la cité socialiste », de bouleverser la liturgie sans même se rendre compte de la valeur symbolique de ce qui est détruit, de chasser l'art véritablement sacré de ses temples, et en toutes choses, de *trahir* la véritable fonction de l'Eglise qui est de montrer, glorifier *ce qui demeure* et non, à tout propos et hors de propos, de se soumettre à *ce qui change !*

Le rôle de l'Eglise n'est pas d'épouser servilement les

idées rationalistes, scientifiques, sociologiques de son siècle, mais de *sanctifier* celui-ci, de lui rappeler qu'en toutes choses, au-dessus de l'Ordre temporel du monde, existe en sa pérennité l'Ordre surnaturel des divins archétypes où la machine ronde puise ses formes passagères et périssables. L'Eglise du Christ a été la dépositaire des mystères de la Révélation du début de notre Ere, renouvellement ineffable de la Révélation du Premier Jardin. Au début de son temps elle a sagement, comme elle le devait, *adapté*, pour les faire comprendre à tous, ces divins enseignements... Puis peu à peu, elle a glissé de l'adaptation légitime à l'affadissement, à la sclérose, malgré ses Pères et ses Saints, — puis maintenant par attraction du monde agnostique, à la trahison humaniste et collectiviste, prélude de son apostasie prévue par les textes eschatologiques... : aussi n'est-elle plus maintenant l'Eglise du Christ qu'au cœur de ceux de ses membres qui restent, contre vents et marées, ricanements et insultes, fidèles, derrière le curé d'Ars, le Padre Pio et certains papes, à la Parole christique, à la Lumière du Verbe incarné. Malgré l'apostasie, déjà en grande partie accomplie, de la hiérarchie séculière, ces fidèles, religieux ou laïcs, sont le *pont* par lesquels l'Eglise d'hier s'unira à l'Eglise restaurée de demain, qui sera encore et toujours l'Eglise du Christ, celle de l'Attente de la Parousie, celle du Millenium, celle du Verseau. C'est pourquoi l'Espérance doit brûler en nous aujourd'hui plus que jamais !

Pourtant, nous le savons, nous sommes encore dans la Nuit, et notre Espérance y brûle comme une lampe des catacombes. Nous prions devant cette Lumière. Au-dessus roule le piétinement d'une foule dont chaque élément ne semble plus animé que par une soif grégaire, animale. Tout chez elle, rires comme paniques, trahit

> « ... cette affreuse indigence, cette affreuse pénurie de sacré qui est sans doute la marque profonde du monde moderne... » (Charles Péguy, *Lettres et Entretiens*, p. 197.)

Dès l'aube de ce siècle, Péguy voyait en effet venir ce temps de « la mort de Dieu » :

> « Après nous commence un autre âge, le monde de ceux qui ne croient plus à rien, qui s'en font gloire et orgueil... Une même stérilité dessèche la cité et la chrétienté, la cité politique et la cité chrétienne. C'est proprement la stérilité moderne... » (*Notre Jeunesse*, p. 14.)

Mais cette stérilité de l'âme à l'égard du surnaturel (d'ailleurs le mot *âme* a pratiquement été « évacué » du monde moderne) s'accompagne aussi, ne l'oublions jamais, de la négation symétrique à l'égard de l'infra-naturel, du monde infernal. Le monde moderne a ceci en effet de caractéristique qu'il se refuse obstinément à reconnaître la nature des deux influx qui, tant que durera la Création d'après la Chute, inspireront les pensées et les actes de l'homme. On connaît l'apophtegme de Baudelaire :

> « La plus grande ruse du diable consiste à faire croire qu'il n'existe pas... »

Le moins que l'on puisse dire, c'est que le Prince de ce monde semble de nos jours y avoir réussi... : « Mais le diable, monsieur, ça n'existe pas ! » Voilà le genre de déclarations que l'on entend et qui rejoint la célèbre déclaration de Gagarine : « Je suis allé dans le ciel et je n'y ai pas vu le prétendu Dieu, qui, par conséquent, n'existe pas ! » Car de nos jours, M. Homais est cosmonaute et « théologien » !

Rien n'est plus caractéristique de la mentalité moderne que cette liquéfaction ricanante de l'intellect qui a une d'autant meilleure opinion de lui-même qu'il est plus déchu. La non-croyance au diable a, plus encore que la croyance vague en Dieu, valeur de test et, pour notre part, nous nous refusons à entretenir quelque commerce avec des aveugles et des sourds aussi « satisfaits ».

Ainsi, nous trouvons-nous en ce troisième tiers du XXe siècle là où nous ont menés l'humanisme de la « Renaissance », le cartésianisme, le persiflage distingué et destructeur du XVIIIe siècle, le positivisme comtien, l'agnosticisme virulent de Ludwig Feuerbach, maître trop ignoré de Karl Marx, et enfin l'orgueil de Nietzsche dont vibre

toujours au-dessus de nos têtes le cri rageur : *Dieu est mort !*

Chesterton a fait une réflexion d'une extraordinaire profondeur le jour où il a reconnu dans les idées modernes, même les plus excessives, des idées chrétiennes « devenues folles ». Là est la clef de la compréhension de toutes les hérésies (et nous utilisons comme d'habitude le mot hérésie en tant que mensonge à l'égard de la métaphysique traditionnelle, de la « Philosophia Perennis », beaucoup plus qu'en tant que désobéissance à un dogme précis...) ; c'est là également ce qui explique l'extraordinaire *succès* de ces hérésies : le diable utilise des vérités divines en les *maquillant* et en les détournant, à son profit, de leur fonction salvatrice. Ainsi, Nietzsche détourne-t-il vers un orgueil et un désespoir sataniques le drame du Calvaire où le Verbe divin est venu opérer la plus grande action de Magie blanche de tous les temps pour *sauver* les âmes immergées dans le monde déchu et les en tirer hors... : il le fait tout simplement en passant sous silence, pire, en niant que la *Résurrection* a suivi cette *Mort !* Dès lors, le drame du Golgotha n'est plus qu'une sinistre absurdité, Dieu, s'Il existe, a abandonné Sa Création, il ne reste plus rien que la Terre, et Dieu est en effet comme s'il était mort...

Mais on sait que cette « victoire » du diable n'a pas été totale. A celui qui refuse de boire, il reste la soif. Jusqu'à la fin de notre Cycle, et dans les milieux les plus soumis à l'intoxication athée, il restera toute une humanité qui aura décidément toujours « soif » d'« autre chose »... A ceux-là, le diable parle, parle encore, et de façon terriblement séduisante : puisqu'une philosophie des sciences toute partisane s'obstine justement à vouloir faire de « la Science » l'obstacle majeur à la foi, des hommes, des « savants » vont précisément montrer que science véritable et foi authentique sont compatibles, ce en quoi ils ont magnifiquement raison. Mais certains, hélas, vont aboutir dans leur travail de « conciliation », en soi fort estimable, à une véritable trahison du Christianisme, ce qui alors ne peut qu'apporter de l'eau au moulin de la subversion spirituelle de notre temps. La plus considérable de ces opérations de synthèse vicieuse, c'est-à-dire de syncrétisme, s'appelle, on le sait, le teilhardisme qui a justement dû

son extraordinaire succès, d'une part à ce qu'il répondait à une immense attente, un profond désir de réconciliation entre la Science et la Foi, et d'autre part, à ce que la plupart des « spiritualistes » ou des chrétiens qui l'ont reçu et fêté ne sont plus informés en notre temps des fondements métaphysiques, cosmologiques et eschatologiques, du Christianisme lui-même.

C'est ainsi que le R.P. Teilhard de Chardin, de la Société de Jésus, d'autant plus coupable qu'il était ecclésiastique, a pu, avec l'applaudissement d'un très grand nombre de lecteurs, souvent fanatiques, présenter une christologie dans laquelle étaient prestement « évacuées » les notions de Création, de Chute, de Rédemption et de Jugement dernier... Excusez du peu ! Il s'agit là des fondements mêmes, non seulement du Christianisme, mais de toute la Tradition !... Ceci pour les « origines » et pour l'involution, qui sont tout simplement passées sous silence. Quant aux « fins », sans le Jugement, mais avec la Parousie, elles sont présentées dans la clarté diffuse d'un « Point Oméga » qui est tout ce qui reste, mutilé, de la définition du Christ par lui-même dans l'Apocalypse : *Je suis l'Alpha et l'Oméga !* Car le « phénomène humain » est englobé dans le « Système » impératif d'une *évolution* progressive, salvifique, irréversible, uniformément ascendante et accélérée, qui est le Transformisme athée « transporté » dans une lumière prétendument chrétienne, mais en fait, pan-psychique, et non spirituelle. Des « Jours », c'est-à-dire des Cycles de la Création ordonnés divinement, de la révolte des anges, du Paradis terrestre, de la création adamique, de la tentation, de la désobéissance humaine et de l'involution de l'humanité éloignée de Dieu, plus de trace ! Car, vieille hérésie ici revenue, c'est de la Matière, de la « Sainte Matière », que la Vie s'est *auto-créée !...*

> « Bénie sois-tu, puissante Matière, Evolution irrésistible, réalité toujours renaissante ! » (*Hymne à l'Univers*, p. 73.)

Selon Teilhard, le « phénomène humain » se développe à travers des millions d'années depuis l'infime possible qu'il était au milieu des milliards de milliards de « grains d'énergie » par l'« hominisation » toute puissante, vers une inéluctable Assomption : *Tout ce qui monte converge.* Le

mal n'est qu'une péripétie sensorielle. En fait, il n'y a pas de Mal. *Tous* les hommes sont appelés à la fusion suprême dans le « Point Oméga » par l'intermédiaire d'une « surhominisation » dont les « mutants » (que nous attendons, que nous allons *fabriquer*) sont les prémices...

Aux âmes déboussolées parce que sans connaissance métaphysique ou même élémentairement chrétienne, mais en attente angoissée, le lyrisme optimiste et confus de cette philosophie a été le « tranquillisant » attendu. Une minorité s'est cependant indignée de voir ainsi les mots les plus sacrés pervertis

> « au moyen d'un tissu d'équivoques plus ou moins conscientes et volontaires... » (Raymond CHRISTOFLOUR, *La Drachme perdue*, p. 19.)

Car le R.P. a opéré dans l'ordre de la foi la même « manipulation » malhonnête que dans l'ordre de la science (nous l'avons vu au chapitre II), utilisant une hypothèse indémontrée depuis un siècle (et utilisée comme cheval de bataille contre la doctrine chrétienne), le Transformisme, pour asseoir en fait, une *Foi au monde* qui est depuis la Chute l'« enseignement » permanent du Malin :

> « Il faut transporter sur le Ciel tout le goût de la terre : aller au ciel avec tout le goût de la terre ! » (Lettre du 9 janvier 1917.)

> « A défaut du zèle spirituel et de la sublime pureté de vos Saints, vous m'avez donné, mon Dieu, une sympathie irrésistible pour tout ce qui se meut dans la matière obscure, parce que, irrémédiablement, je reconnais en moi, bien plus qu'un enfant du Ciel, un fils de la Terre. » (*La Messe sur le monde.*)

> « Si par suite de quelque renversement intérieur je venais à perdre successivement ma foi en Dieu personnel, ma foi en l'Esprit, il me semble que je continuerais à croire au Monde. Le Monde (la valeur, l'infaillibilité et la bonté du Monde), telle est, en dernière analyse, la première et la seule chose à laquelle je crois... A la foi confuse en un Monde Un et infaillible, je m'abandonne, où qu'elle me conduise... » (*Comment je crois* (1).

(1) Nous pourrions multiplier les citations, car nous tenons à préciser que nous ne travaillons pas sur des exégèses, mais sur les œuvres du R.P. que nous avons lues et étudiées en la totalité de ce qui est édité — et qui est considérable !

Or, le Nouveau Testament (que le R.P. ne cite jamais, on comprend pourquoi) est riche de mises au point comme celle-ci :

> « N'aimez ni le monde, ni rien de ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui. Car tout ce qui est dans le monde, — la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la richesse — vient non pas du Père, mais du monde. Or, le monde passe avec ses convoitises ; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement. » (*Première Epître de saint Jean*, II, 15-17.)

La confusion — basée sur le mot sacré *Amour* utilisé abusivement ! — est quasi générale en notre temps entre les « objets » que Dieu propose à notre faculté d'aimer... Certes Dieu n'a pas abandonné le monde après la désobéissance adamique ! Par un apparent paradoxe nous trouvons dans le quatrième Evangile la phrase célèbre :

> « Oui, Dieu a aimé le monde au point de donner Son Fils unique... » (JEAN III, 16.)

Mais saint Jean ajoute :

> « ... pour que tous ceux qui croient en Lui ne périssent pas, mais aient la Vie éternelle. »

Et dans le même Evangile on entend le Christ préciser ceci aux Juifs de Jérusalem :

> « Vous autres vous êtes d'en-bas ; moi je suis d'en-haut. Vous autres vous êtes de ce monde ; *Moi je ne suis pas de ce monde.* » (JEAN VIII, 23 ; affirmation répétée en XVII, 14.)

> « Jésus répondit : Mon royaume n'est pas de ce monde... » (JEAN XVIII, 35.)

Le Christ dit aussi de ceux auxquels Il a donné la Parole du Père :

> « Ils ne sont pas du monde, de même que moi je ne suis pas du monde. » (JEAN XVII, 16.)

Ce n'est pas *le monde* que le Christ est venu sauver

et nous demander d'aimer, mais *les âmes* emprisonnées en ce monde involué par le Péché originel. Nous accusons formellement d'imposture et de trahison des Evangiles quiconque, surtout s'il est ecclésiastique, prêche ou écrit le contraire.

Mais, nous répondra-t-on, et ceux qui aiment le monde par charité ? — C'est alors que leur charité n'est pas la « Charis » ; une lumière qui aveugle n'est pas « la Lumière » ; ils se trompent sur l'objet de leur amour. Dieu a créé le monde parfait, mais a donné à des êtres de lumière, anges d'abord puis hommes, une liberté dont ils ont mal usé. Qu'on le veuille ou non, par la faute de ces êtres, le monde terrestre est depuis la Chute « pollué » et l'est de plus en plus par l'effet de l'involution cyclique.

Dieu a envoyé Son Fils pour sauver ceux qui, étant *dans ce monde*, ne sont pas *de ce monde*. Le Fils s'est ainsi adressé à Son Père avant la Passion :

> « Ce n'est pas pour le monde que je prie, mais pour ceux que Tu m'as donnés, car ils sont à Toi. » (JEAN XVII, 9.)

Et c'est parce que, quoi qu'elles fassent, elles appartiennent au Père, ces âmes désobéissantes emprisonnées pour un temps dans le monde, que, depuis la sortie du Paradis, le Tentateur, le Menteur, le Prince provisoire de ce monde pollué, travaille sans relâche à les Lui *voler* !

4. Le règne de la quantité

> *« C'est un immense troupeau dans la solitude, une multitude infinie de cœurs tristes à la recherche du Paradis... »*
>
> Léon BLOY.

L'histoire ne se répétant jamais mais étant rythmée par des pulsions cycliques, notre fin de l'Ere des Poissons est évidemment riche en analogies avec la fin de l'Ere du Bélier. La décadence antique comme la nôtre est caractérisée par l'invasion des philosophies profanes, en particulier du scepticisme et de l'épicurisme ; ici comme là, une grande partie des anciennes doctrines sacrées a d'abord dans le peuple dégénéré en superstition ; ici comme là ceux qui se sont efforcé de préserver ces doctrines dans leur pureté sont considérés comme des « attardés » ou des asociaux ; enfin la décadence antique comme la nôtre est caractérisée par la prolifération d'une infra-spiritualité proprement démoniaque : sorcellerie, spiritisme, occultisme, drogues, suggestions infra-psychiques, violence, érotisme, etc. Mais ce dernier caractère, cette spiritualité inversée, a pris de nos jours — et pour la première fois de façon planétaire ! — une ampleur et une acuité sans exemple ! Jamais l'humanisme grec sur lequel les modernes prétendent s'appuyer depuis la fin du Moyen Age n'était descendu si bas que ne l'a fait l'humanisme moderne, jusqu'à la négation de tout principe supérieur, jusqu'à la réduction de toute recherche à la partie la plus inférieure de la psyché humaine, jusqu'à la seule production effrénée de biens matériels et à la seule satisfaction du corps, devenu pour ainsi dire non plus la base mais le centre de l'être humain ! Oui, nous sommes bien dans la phase finale de l'involution cyclique annoncée par bien des prophéties sacrées et que l'Evangile qualifie d'abomination de la désolation. Toutes les valeurs sont inversées. L'immense majorité de la population du globe, privée par la décadence des religions et par celle de l'éducation de toute référence véritable, ne s'aperçoit nullement de sa déchéance, éprouvant seulement un vague « malaise » qu'elle ne sait ni définir ni surmonter.

Seul un homme de Tradition — au-delà de tout « pessimisme » ou de tout « optimisme » — sait que ce cancer spirituel entre dans l'ordre général des choses et du devenir cyclique de l'humanité, et que cette fin ténébreuse est même la condition nécessaire de la naissance d'une humanité nouvelle... C'est la parabole du grain de blé, présente dans les mystères d'Eleusis comme dans l'Evangile : « *Si le grain ne meurt...* » C'est la « Nuit obscure » des grands mystiques...

Il faut donc pour que ce Cycle s'achève que soient menées jusqu'à leur complète réalisation toutes les possibilités qu'il portait en lui, et qu'en particulier soit exploité tout ce qui avait été négligé ou rejeté comme sans intérêt ou comme néfaste par les époques antérieures. On surprendrait bien des scientifiques d'aujourd'hui en leur apprenant que la plupart des découvertes dont ils s'enorgueillissent auraient pu, sous d'autres formes certes, être menées à bien par des hommes d'époques bien éloignées de nous, mais que ceux-ci n'en éprouvaient pas le besoin, n'attachant pas d'importance à des conquêtes toutes matérielles.

Dans l'ordre des « travaux publics » par exemple, si l'on considère des réalisations ayant exigé le concours d'une main-d'œuvre considérable, il est certain que la plupart des esprits dits « positifs » de notre époque regardent les pyramides d'Egypte comme des prouesses *inutiles*, voire aberrantes, et qu'un Egyptien d'il y a cinq mille ans revenu parmi nous considérerait comme tout aussi dérisoires et aberrants, mais dans un autre sens, nos usines, nos barrages, nos autoroutes et nos blocs-termitières. Et il ne manquerait sans doute pas de déplorer que la possession de sources d'énergie prodigieuses aboutisse aujourd'hui à la production insensée de biens de consommation uniquement matériels, sans profit aucun pour le développement des possibilités spirituelles qui sont en définitive la seule finalité véritable de la vie de l'homme sur la Terre...

Car ce même Egyptien serait sans doute frappé par le caractère principal de cette fin de Cycle d'humanité : la destruction de toute hiérarchie véritable, la collectivisation à outrance, le nivellement de toutes choses par le bas, et en tous domaines ce que René Guénon a appelé le règne de la quantité !

Telle est en effet la principale conséquence de l'inversion générale des valeurs, caractéristique de la fin du Cycle : ce qui dans une civilisation traditionnelle est développé verticalement, hiérarchiquement, qualitativement, en vue de la Réintégration de la créature par le Créateur est aujourd'hui, coupé de la Source spirituelle, fantastiquement déployé horizontalement et quantitativement.

Tout est ramené au seul plan physique et mesurable. L'être humain tend dans la société moderne à n'être presque plus jamais une *personne*. Il n'est qu'un *individu*, en attendant de n'être plus qu'un *numéro*. L'importance d'une institution, d'une société ou d'une nation n'est pratiquement plus fonction que du nombre des individus qui la constituent et des moyens financiers et matériels dont elle peut disposer. « *Combien de divisions avez-vous ?* » répondait Staline aux admonestations du pape Pie XII...

Enfin et surtout c'est la *quantité* sans précédent de ces individus qui caractérise notre époque. L'humanité n'avait atteint le milliard d'hommes qu'au siècle dernier ; elle se trouve aujourd'hui en pleine explosion démographique.

Même les plus blasés de cette majorité d'hommes qui de nos jours ne croit plus à l'Esprit, ni aux mystères, ni à l'Apocalypse, ne peuvent cependant éluder le problème que voici : nous sommes aujourd'hui trois milliards et demi d'êtres humains sur cette planète encombrée, et les estimations nous prédisent de six à huit milliards de « terrestres » pour l'an 2000. Quiconque à quelque peu le sens des réalités sociales, économiques, alimentaires et politiques, ne peut plus désormais hausser les épaules devant cette progression géométrique et vertigineuse qui avertit les plus indifférents et les plus optimistes que, de toute façon, « quelque chose » aura lieu d'ici-là à l'échelle planétaire. Le « règne de la quantité » n'est décidément plus seulement un problème de philosophie « traditionnelle ».

En attendant que la machine explose — avec nos corps — elle nous écrase. Tristesse et laideur. Uniformisation et accélération... A-t-on remarqué (car tout est important, tout devient *signe* aux yeux du métaphysicien et de l'eschatologue) l'étrange, l'aberrante évolution du costume masculin depuis 180 ans, exactement depuis la Révolution et l'Empire ? Qu'est-il arrivé à tous ces gens pour que depuis cette époque les vêtements de fête comme ceux de travail aient arboré ces teintes macabres et que le comble du bon goût soit impérativement et continuellement le noir, le gris, l'anthracite, le bleu marine, etc. ? Qu'il y a-t-il de plus ridicule que ces fêtes, que ces bals où des centaines de « corbeaux » noirs et blancs viennent

mêler leur ténébreuse indifférenciation aux toilettes encore parfois joyeuses de leurs compagnes ? Et faut-il décidément penser que depuis le 21 janvier 1793 l'ensemble de la société française porte inconsciemment le deuil de son roi guillotiné ?

A la faveur du chaos de cette fin du xxe siècle, quelques couleurs arrivent parfois à égayer, comme au Moyen Age, les vêtements masculins, particulièrement chez les hippies... En revanche certaines gamines arborent farouchement le bleu « mao », sans doute pour se « libérer » d'une féminité qui leur pesait par trop...

Mais, quels que soient les vêtements de leurs habitants, nos villes deviennent d'année en année plus moroses et plus uniformes sous le piétinement d'une humanité en état avancé de robotisation. Les humanistes d'hier, pour lesquels vivre était un art, plongés au sein des villes tentaculaires, n'en croient pas leurs yeux et leurs oreilles.

> « Le monde n'a plus besoin de vous. Ni de moi... Nous voyons enfin apparaître le miracle d'une société animale, une parfaite et définitive fourmilière... » (Paul VALÉRY, *Variété*, « La Crise de l'Esprit ».)

Et cette fourmilière armée de gadgets innombrables, est *motorisée* ! L'individualisme bourgeois et le grégarisme machiniste se sont alliés pour opérer cette prolifération cancéreuse des cellules automobiles qui envahissent peu à peu tout le corps ancien des nations dites « développées ». Qui délivrera nos villes anciennes et vénérables de l'invasion de ces machines encombrantes, assourdissantes et puantes ? Pour ne parler que de ce Paris qui nous est cher, nous voyons sous nos yeux détruire à une vitesse accélérée pour les « besoins » de la circulation et du « parking » (à chose barbare, mot barbare !) les paysages urbains les plus prestigieux, ceux-là mêmes qui faisaient le charme, l'envoûtement, la gloire de la « barque d'Isis ». La psychose des tours s'accélère, les traces du passé le plus respectable ne sont même pas épargnées au-dessous du sol : en la seule année 1972, on a détruit à fins de garages souterrains, et dans la plus parfaite impunité, le quart des fossés de Gabriel en la place de la Concorde, et les vestiges du forum gallo-romain de la

rue Soufflot. Quand ce livre paraîtra, la plus grande opération de vandalisme urbain sera en cours : la destruction des berges de la rive sud, du cadre prestigieux de la plus prestigieuse des cathédrales, Notre-Dame de Paris.

Parfois quelques timides protestations se font jour chez les moins aliénés des « citoyens », mais sont aussitôt refoulées par les soi-disant gouvernants, en fait, par police interposée, par les protagonistes ténébreux et pour le moment tout-puissants du règne de la quantité : les puissances internationales d'argent. On a même vu ce scandale qui chez un peuple épris de liberté véritable eût dû provoquer une saine et rapide révolution : une centaine de cyclistes traverser Paris de la porte Dauphine au bois de Vincennes le 22 avril 1972 pour élever une protestation *pacifique* contre la politique de l'automobile, et se faire *matraquer* place de la Nation par les gardiens cuirassés de « l'ordre du Fric », par une police aux ordres des puissances lucifériennes qui gouvernent le monde en général et notre pays en particulier...

La prolifération des voitures individuelles dans les villes est une monstruosité alors que leur usage raisonnable dans les campagnes représente un progrès certain. Combien de lieux archéologiques prestigieux ne sont accessibles que par la route ! Hélas, la plupart des... Gaulois (nous préférons ne pas les appeler Français !) s'agglutinent stupidement sur les nationales et les autoroutes et ne savent ni se servir d'une carte ni reconnaître l'étoile polaire par la plus belle nuit étoilée. En revanche, ils savent tout des chiffres du dernier tiercé, de la dernière combine boursière ou de la vie intime de Mlles Bardot, Sheila et Cie...

Ainsi se ferment les portes du Ciel et s'ouvrent celles de l'Enfer... Et tous marchent ou roulent, à la file, courbés, repus, abrutis, satisfaits...

Nombreux sont les êtres *éveillés* (car on peut définir la masse, la majorité, comme ceux qu'un profond sommeil mental détourne de tout problème civique ou spirituel) à se rendre compte que les mots sonores que les édiles ont fait graver aux frontons des bâtiments publics sont aujourd'hui vidés de leur sens. Parmi eux, le mot de *civilisation* que Bernanos remplace par celui de *Sys-*

tème. L'auteur de *La France contre les Robots* s'en explique dans une conférence à la Sorbonne le 7 février 1947 :

« Je dis *système* pour ne pas dire civilisation, car il apparaît de plus en plus que le système qui se présente à nous (ou plutôt dans lequel nous sommes peu à peu absorbés) n'est pas une civilisation mais une organisation totalitaire et concentrationnaire du monde, qui a pris la civilisation humaine comme de surprise, à la faveur de la plus grande crise que l'histoire ait jamais connue et dont le double aspect matériel et spirituel peut se définir ainsi : la déspiritualisation de l'homme coïncide avec l'envahissement de la civilisation par les machines prenant à l'improviste une Europe déchristianisée, une Europe déspiritualisée, capable de sacrifier, presque sans lutte, à l'intelligence pratique et à sa brutale efficience, à l'intelligence pratique monstrueusement hypertrophiée toutes les autres formes supérieures de l'activité de l'esprit... » (Numéro des *Cahiers de l'Herne* consacré à Georges Bernanos, repris dans « Les Cahiers de l'Herne en Poche-Club », éd. Pierre Belfond, 1967, p. 180.)

« L'homme de notre civilisation, de la civilisation française — qui fut l'expression la plus vive et la plus nuancée, la plus hellénique de la civilisation européenne — a disparu pratiquement de la scène de l'Histoire le jour où fut décrétée *la conscription*... L'institution du service militaire obligatoire, idée totalitaire s'il en fut jamais... a marqué un recul immense de la civilisation. Supposons, par exemple, que la monarchie ait osé jadis, par impossible, décréter la mobilisation générale des Français, elle aurait dû briser d'un seul coup toutes les libertés individuelles, familiales, provinciales, professionnelles, religieuses, porter ce coup terrible à la Patrie, car la Patrie, c'était précisément ces libertés... » (Georges BERNANOS, *La France contre les Robots*, Laffont.)

C'est d'ailleurs depuis que « les libertés » sont devenues l'idole sanglante de « la Liberté », qu'en temps de guerre le génocide est devenu *obligatoire* sous peine de prison ou de fusillade, et que le « citoyen » prétendument protégé par les lois n'a même plus la petite « liberté » de contester les raisons sordidement politiques pour lesquelles le gouvernement de son pays a décidé d'en découdre avec les « citoyens » du gouvernement voisin... Il n'est plus question alors de consultation électorale ou du « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes »...

« On a dit parfois que l'homme était un animal religieux. Le « Système » l'a défini une fois pour toutes un animal économique, non seulement l'esclave mais l'objet, la matière presque inerte, irresponsable, du déterminisme économique et sans espoir de s'en affranchir puisqu'il ne connaît d'autre mobile certain que l'intérêt, le profit. Rivé à lui-même par l'égoïsme, l'individu n'apparaît plus dès lors que comme une quantité négligeable, soumise à la loi des grands nombres ; on ne saurait prétendre l'employer que par masses, grâce à la connaissance des lois inexorables qui le régissent. Ainsi le progrès n'est-il plus dans l'homme, il est dans sa technique, dans le perfectionnement des méthodes capables de permettre une utilisation chaque jour plus efficace du matériel humain... » (Georges BERNANOS, *Français, si vous saviez*, N.R.F., p. 54 ; article écrit en 1945.)

Cette expression, « matériel humain », que Bernanos utilise avec horreur, nous l'entendons à la radio, nous la lisons dans les journaux, utilisée avec la meilleure conscience du monde... C'est ce « matériel » qui, convenablement manipulé, permet à ceux qui disposent de budgets suffisants de propagande, d'accéder au pouvoir « par la volonté du peuple » (... Autant parler, dans un barrage hydro-électrique, de la « volonté » que manifeste l'eau de se précipiter sur les pales des turbines par les conduits que lui ont ménagés les ingénieurs !)

« Le suffrage universel vient de la croyance en l'égalité des individus. Cette croyance n'est cependant qu'une fantaisie de notre esprit... Beaucoup d'individus, soit en France, soit aux Etats-Unis, ne dépassent pas l'âge psychologique de dix ans. La majorité n'atteint jamais la majorité mentale. Ce sont cependant ces sous-hommes qui, grâce au suffrage universel, donnent son ton à la politique de la nation... » (Alexis CARREL, *Réflexions sur la conduite de la vie*, p. 12.)

Ce mot d'*égalité* qui dans ce monde est prononcé à tout propos (en vue de l'égalité des droits beaucoup plus que de celle des devoirs !...) semble de plus en plus synonyme de ce que Boris Vian appelait plaisamment « l'équa-

rissage pour tous » ! Il semble ne venir à l'esprit de personne que l'humanité est irrémédiablement et à jamais composée d'individus *inégaux* en intelligence, en courage et en moralité, et que, si l'uniformisation des lois est une chose louable, celle des modes de subsistance, de la culture et de l'éducation est contre nature.

Cette manie de l'égalitarisme étant aujourd'hui planétaire et la confusion entre le savoir et la culture étant quasi générale, on a partout fiévreusement développé l'instruction obligatoire, comme si tous les êtres humains étaient aptes à recevoir et à assimiler un savoir livresque diffusé avec les mêmes méthodes... On a abouti sur tout le globe à discréditer le travail manuel et à créer des légions de demi-savants encombrés comme le dit René Guénon dans *Orient et Occident* d'idées fausses souvent indéracinables qui, aigris, en proie au chômage, contribueront efficacement à former des hordes d'asociaux ou de violents prêts à toutes les révoltes à l'encontre d'une société qui les aura si amèrement trompés et nourris du mirage fallacieux d'un âge d'or technocratique où tout effort serait supprimé !

Mais le plus grave au regard de l'esprit est que le « Système » tout entier est organisé de façon à ce que l'homme moderne se trouve continuellement projeté en dehors de lui-même par l'absurde course aux diplômes et à l'argent, par une vie professionnelle la plupart du temps sans rapport avec ses aptitudes et qui engendre le dégoût, par des transports quotidiens abrutissants, par un martèlement publicitaire éhonté, par la « culture de masse », et par une information obsédante. L'homme moderne, *surinformé*, laisse son mental s'encombrer d'une multitude de faits dérisoires ou pernicieux, et en définitive n'a jamais été si ignorant des vérités qui seraient indispensables à sa conscience supérieure, son libre-arbitre et son comportement ; l'homme moderne entend tout et n'écoute rien, voit tout et ne regarde rien, est incapable de fixer son attention, sa méditation et son sens critique... Il se laisse rouler comme un caillou par le flux sensoriel d'une civilisation hurlante et trépidante. C'est très exactement « l'homme du torrent » qu'a décrit Louis-Claude de Saint-Martin.

Le monde moderne tout entier est ainsi devenu une vaste machine destinée à supprimer toute vie intérieure. Tout ce qui pourrait alimenter celle-ci, solitude, travail artisanal et désintéressé, lectures sérieuses poursuivies sans raisons utilitaires, sports exercés sans esprit de compétition, marche, méditation, ascèse, prière, est considéré avec dérision ou mépris. L'homme qui s'efforce au sein du tourbillon général de vivre ainsi est accusé de vouloir se singulariser ou d'être un asocial (à moins que, vivant dans un état totalitaire et collectiviste, il ne soit vivement « rappelé à l'ordre » ou enfermé en asile psychiatrique !).

> « La vulgarité est aujourd'hui d'être « moderne », à la page, de se tenir au courant, de flairer l'avenir... Je cherche au nom de quoi on condamnerait ceux qui sont hors de leur époque. Qu'y a-t-il dans l'avenir de supérieur au passé ? » (Henri de MONTHERLANT, *Carnets*, 1933.)

(D'ailleurs un homme de Tradition, s'il se réfère souvent au passé, n'est pas un « passéiste » : il sait au contraire bien mieux que l'homme moderne vivre avec plénitude dans le présent, dans lequel il sait reconnaître les effluves de l'Eternité...)

Tous les jours nous entendons cette même rengaine, que l'on nous adresse parfois personnellement : « Il faut être de son temps, il faut *aimer* son temps ! », et le tout avec un sourire tantôt cynique tantôt désabusé, c'est-à-dire en définitive pour exprimer une *démission*. Non ! mauvais avocats d'une cause perdue, sachez-le : *Aimer son temps, c'est vouloir que le mal y recule et que le bien y grandisse !* « Etre de son temps », c'est essayer de lui apporter ce dont il a besoin, ce dont il manque terriblement : un peu de justice véritable, de vérité transcendante, de clairvoyance spirituelle, de dignité... Il s'agit, derrière les visages stéréotypés de l'intoxication générale et d'un optimisme de façade, de lui apporter l'eau dont il a secrètement soif, et qu'aucun plan quinquenal, aucune proclamation présidentielle, aucun ordinateur ne pourra jamais lui donner !

Ce qu'il faut chercher, toucher, sauver, c'est ce dont nul homme « en place », uniquement préoccupé des sens et de l'intellect, jamais ne parle et qui, infiniment plus que la notion de civilisation technique, fait la spécificité même de l'homme : c'est *l'âme.* O saint Curé d'Ars, il y a aujourd'hui sur cette boule malade cinq milliards et plus d'âmes à sauver ! Nous entends-tu ? O saint Bernard de la fin des Temps, quand viendras-tu sauver ce qui dans ce monde mérite encore d'être sauvé ?...

5. La solidification : matérialisme et bourgeoisie

> « *Nul ne peut servir deux maîtres : ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre.* Vous ne pouvez servir Dieu et l'Argent. »
>
> *Matthieu* VI, 24.

On sait que les quatre classes sociales traditionnelles correspondent aux quatre âges de la loi des Cycles, et au symbolisme des métaux correspondants : l'or à la classe sacerdotale, l'argent à la noblesse, le bronze à la bourgeoisie, et le fer au peuple. C'est pourquoi la montée vers le pouvoir des quatre classes successives caractérise pleinement le processus de décadence d'une société donnée tout au long de son histoire, et marque même, chronologiquement, les étapes de son involution.

En Occident, les XVIIIe et XIXe siècles ont vu l'effondrement social de l'aristocratie nobiliaire issue de la lointaine chevalerie dont la fonction et l'idéal même s'étaient progressivement anéantis dans la courtisanerie, le parasitisme et la poursuite des privilèges économiques considérés comme une fin en soi ; chaque fois qu'une classe sociale ne considère plus que ses *droits* et perd de vue ses *devoirs* elle est plus ou moins rapidement engagée dans un processus de décadence et d'anéantissement. La Révolution française a marqué la phase décisive de la montée de la bourgeoisie amorcée déjà par Louis XIV lui-même qui pour des raisons d'efficacité et de compétence avait choisi ses principaux ministres au sein de cette classe sociale. D'occulte le pouvoir de la bourgeoisie est devenu officiel avec le XIXe siècle, et notre dernier roi, « roi des Français » et non plus « de France », s'est voulu officiellement un souverain « bourgeois ». L'argent est devenu à ce moment le but avoué de toute l'activité humaine et, les distinctions nobiliaires abolies, le seul critère de distinction et de hiérarchie sociales.

Mais déjà, selon le processus accéléré de l'histoire, montait derrière la bourgeoisie la classe sociale la plus « basse » : celle du peuple, dont les éléments les plus lucides étaient justement indignés par la condition effroyable que les « bourgeois conquérants », mus par le seul appât du gain, lui imposaient à la faveur de l'avènement de l'ère industrielle née en Angleterre et déferlée au long du siècle sur toute l'Europe : journées de travail de douze à quinze heures, travail des enfants dans les usines et les mines, incertitude totale du lendemain, etc. C'est cette terrible vision d'un prolétariat odieusement exploité qui a dicté la théorie marxiste d'avènement de ce prolétariat et de prise du pouvoir par le peuple, considéré comme inéluctable dans un avenir proche.

Si Karl Marx s'avérait excellent témoin de son temps et critique lucide de l'âge bourgeois, on sait maintenant à quel point il fut mauvais prophète quant à la future « montée du peuple » sous forme de prolétariat dirigeant : d'une part le rôle du peuple dans toutes les révolutions du XIXe siècle (qui se termine en 1917) a continué à n'être que celui d'exécutant, voire de victime... (déjà au sein de la Révolution française et contrairement à la doctrine « dirigée » de l'histoire officielle, le peuple n'avait été que passif : tous les acteurs et organisateurs véritablement agissants, visibles ou occultes, appartenaient à la noblesse et à la bourgeoisie, souvent étrangères à la France, d'ailleurs...) ; d'autre part, et en contradiction avec les prédictions de Marx, l'accession progressive du peuple à des conditions de vie plus confortables ne s'est nullement accompagnée d'une prise de conscience générale et efficace de son pouvoir politique. Si de plus en plus et en

tous pays des personnages ont parlé au nom du peuple, il est rare que ces dirigeants en fussent directement issus. Car l'enrichissement du peuple a partout — et même en U.R.S.S. — coïncidé avec un inéluctable *embourgeoisement*. Aujourd'hui, dans tous les pays d'Occident, le premier objectif d'un ouvrier d'usine qui voit sa condition pécuniaire améliorée n'est pas, sauf exceptions, de s'engager dans la lutte de classes (le syndicalisme est devenu une administration, un service public comme les autres), mais bien de se procurer la voiture, le logement, la machine à laver et le poste de télévision qui feront de lui un membre de la classe sociale théoriquement honnie : la bourgeoisie...

> « Les industriels ont compris que leur meilleur acheteur était leur ouvrier. Le travailleur a donc cessé d'être un prolétaire, il continue à produire mais travaille pour acheter ce qu'il produit, et s'enferme sans récriminer, toute sa vie, dans des usines qui, en tournant, rendent le grincement triste de la cage où un écureuil prisonnier épuise ses forces... » (Jean SERVIER, *L'Homme et l'Invisible*, Laffont, 1964, p. 348.)

Ainsi se trouve grippé à la base, en Occident tout au moins, le mécanisme de ce qui devrait être, selon la théorie marxiste, la révolution permanente et mondiale. Celle-ci est maintenant prise en charge (et de quelle dynamique et sanglante façon !) par les peuples de couleur aux exploits desquels les « bourgeois-de-gauche » des pays nantis applaudissent, sans se rendre compte que ce faisant ils scient la branche sur laquelle ils sont assis...

Cette « déviation » de la révolution blanche est une des clefs de la compréhension de notre temps. On conçoit combien les dirigeants des divers Etats « capitalistes » (qu'ils procèdent du capital privé des trusts comme les Etats-Unis ou du capitalisme d'Etat comme l'U.R.S.S.) voient leur tâche facilitée par une telle évolution sociale : au lieu de l'agitation endémique de classes en lutte les unes contre les autres, facteur de troubles, de coups d'Etat et de révolutions sanglantes, ces dirigeants n'ont plus devant eux qu'une masse humaine quasi indifférenciée et fortement unifiée dans un seul culte et une seule religion de fait : la religion du confort et de l'argent qui le procure, et ceci sous la devise « Pas d'histoires ! » Dès lors, et à condition que ce sacro-saint confort matériel des « citoyens » ne soit pas mis en cause, le pouvoir, toujours aux mains des grands bourgeois inféodés aux puissances internationales d'argent (nous sommes décidément loin du marxisme même en U.R.S.S. !) va pouvoir impunément détruire les pans encore debout de la liberté traditionnelle fondamentale, celle des métiers, des artisanats et des arts, que la fonctionnarisation générale, l'appropriation par les trusts, les fabrications en série et le goût du profit immédiat mettent déjà en péril.

Ainsi se trouvent établies ces « sociétés de consommation » que certains, et souvent les plus jeunes, « contestent », mais en vain, faute de savoir lui opposer quelque idéal supérieur.

Pierre Massé, commissaire général au Plan et disciple du philosophe de la prospective Gaston Berger, dit lui-même :

> « Nous devrions essayer de construire un avenir bâti sur une idée moins partielle de l'homme que celle d'un consommateur de biens périssables... »

Il ne semble pas hélas que les profiteurs et même la majorité des victimes du « Système » aient beaucoup médité ce souhait lucide... Ont-ils seulement lu *Le meilleur des mondes* d'Aldous Huxley auquel nos sociétés matérialistes, capitalistes, technocratiques, étatiques et concentrationnaires ressemblent décidément de plus en plus ?...

Il serait licite de ramener toute la société moderne à une vaste entreprise d'aliénation et de destruction de l'individu au moyen de cette opération satanique qui consiste à réduire tout ce qui en lui fait sa spécificité, sa personnalité, au seul mesurable, au seul monnayable...

> « Dans le climat mental créé par le « libéralisme », l'idée du profit a envahi tout le champ de notre conscience. La richesse apparaît comme le bien suprême. Le succès de la vie se mesure en unités monétaires. « Les affaires » sont saintes... Le sens de l'hon-

neur est un anachronisme. Ceux qui se consacrent à un idéal, qui travaillent avec désintéressement sont considérés comme des hypocrites ou des fous... » (Alexis CARREL, *Réflexions sur la conduite de la vie*, p. 20.)

De même Péguy constatait (et il était bien placé pour le faire), l'insidieux et inéluctable étranglement de

> « tout ce qui est faible socialement, tout ce qui est pauvre, tout ce qui est cultivé, tout ce qui est libre... (*Situation faite à l'histoire*)... Pour la première fois dans l'histoire du monde, les puissances spirituelles ont été toutes ensemble refoulées par une seule qui est la puissance de l'argent... La lutte (et une lutte inexpiable, une lutte mortelle) est entre l'argent et tout ce qui a quelque spiritualité. C'est partout la pensée qui est visée, la métaphysique, la liberté, la fécondité, c'est l'âme même que l'on veut atteindre et réduire une fois pour toutes... » (PÉGUY, *Note conjointe*, p. 301.)

Le moins que l'on peut dire, c'est que dans leur majorité, ces âmes se laissent d'ailleurs parfaitement « réduire ». Car ce monde est plein de criailleries et de récriminations mais personne n'ose rappeler que presque toujours les « victimes » sont elles-mêmes les causes de leur asservissement au « règne de la quantité » comme dit René Guénon. Qui, en effet, pour reconquérir une liberté spirituelle dont la nostalgie même se perd chez la plupart, oserait quitter une société si douillette, où tout peut être prévu et « assuré » à l'avance de façon si parfaite ?...

L'« Assurance » a remplacé l'Espérance et la foi en la Providence. Aujourd'hui des vieillards âgés de vingt ans remplissent déjà des formulaires pour assurer leurs vieux jours ! Au nom de « la Liberté », *les* libertés sont les unes après les autres abandonnées, par l'entremise de fonctionnaires anonymes et irresponsables, à l'Etat-Providence, Inquisiteur et tout-puissant...

> « Les gens sont tellement soucieux de leur confort — de leur confort physique, intellectuel et moral — que ce qui les choque, ce n'est ni le désordre, ni l'anarchie, ni la pornographie, ni le sacrilège, ni la dissolution de la société et du catholicisme, mais les réactions que peut susciter encore, parfois, ce spectacle de désolation. Ce que demandent les gens, c'est simplement de pouvoir lire tranquillement dans leurs journaux et regarder à la télévision les anecdotes d'un monde en décomposition. Tant qu'ils ne sont pas touchés eux-mêmes dans leur vie, ils trouvent que les choses vont assez bien et croient cordialement à la naissance de l'homme nouveau et au printemps de l'Eglise... » (Louis SALLERON, in *Itinéraires*, n° 144 de juin 1970.)

L'homme moderne est à ce point « programmé » que le spectacle chez autrui de l'enthousiasme ou de l'indignation l'effare ou le scandalise. La notion de *justice* n'est véritablement invoquée que lors de malheurs personnels. Tout étant devenu « horizontal », mesurable, prévisible (on le croit du moins), les seules motivations étant celles du profit, le confort matériel ayant amolli les caractères, les valeurs fondamentales qui faisaient de la vie humaine une *aventure* exaltante sont irrémédiablement rabottées. On refuse toute responsabilité. La devise générale du haut en bas est « Pas d'histoires ! ». On peut égorger le voisin, personne bien sûr n'aura rien entendu. Vous pouvez agoniser sur le bord d'une route, il passera dix, cent voitures, avant qu'une personne *normale* s'arrête et vous porte secours.

L'égoïsme se vêt des guipures les plus hypocrites : « efficience », « réalisme », « standing ». Quel manque effarant de *curiosité* pour autrui derrière ces visages fermés comme des murs ! Et en définitive et toujours, quelle médiocrité spirituelle et même intellectuelle ! Un être véritablement intelligent ne peut être égoïste et cupide. Ces tiroirs-caisse ambulants pensent-ils disputer leurs comptes en banque aux vers du cercueil ? (Ils ont choisi de n'y pas penser...)

> « C'est à la mauvaise qualité de l'individu qu'il faut attribuer l'effondrement de notre civilisation... » (Alexis CARREL, *La Prière*, p. 2.)

Que l'on creuse les pulsions humaines aux époques de décadence. Que trouvera-t-on ? Violence ? Erotisme ? Veulerie ? Certes. Mais tout au fond, toujours, la Bêtise, *la Bêtise au front de taureau* disait Baudelaire qui, comme

Flaubert, son exact contemporain, ne se sentait pas très à l'aise au siècle des Joseph Prud'homme, des Homais, des Perrichon et des adjudants Flick... (C'est d'ailleurs l'honneur des artistes de ce siècle d'avoir hissé quelques types immortels de l'imbécillité satisfaite jusqu'au plan métaphysique et de les avoir fait applaudir par ceux qui leur servaient de modèles !)

Certes aucune époque n'a manqué de sottes gens, mais leur sottise était contrebalancée par l'équilibre même d'une société hiérarchisée qui allait jusqu'à imposer à ces sots une sorte de contrôle de comportement, et qui les rendait quasi inoffensifs. Aujourd'hui ces personnages occupent avec une triomphante suffisance le devant de la scène et arrivent presque partout à couvrir la voix des artistes authentiques...

> « J'en ai assez de réclamer pour de hauts esprits les miettes d'une renommée qui va si copieusement à des pitres ! »

s'écrie Jean Rostand dans *Inquiétudes d'un biologiste.*

Devant ce désordre planétaire, l'homme de Tradition doit s'efforcer de garder sa sérénité (ce qui n'est pas l'indifférence), connaissant les causes profondes d'une telle dégénérescence de l'espèce, se gardant de tout orgueil et sachant que, de quelque façon que ce soit, psychiquement ou somatiquement, il en pâtit lui-même... Il n'est qu'un borgne au royaume des aveugles ! Alors que presque tous autour de lui se livrent à la frénésie de la possession et de la jouissance, il trouve joie et dignité à *comprendre* un monde à première vue absurde et dément...

Une notion traditionnelle veut que la fin de notre Cycle d'humanité corresponde à la succession dans l'ordre inverse des deux opérations alchimiques *Solve et Coagula.* Il est indéniable que l'âge bourgeois dont l'apogée a correspondu à la durée comprise entre 1789 et 1917 représente le *Coagula,* la *Solidification* de la Fin des Temps, et que les philosophies matérialistes telles que le positivisme comtien sont les fruits de cette « solidification » spirituelle et mentale. C'est dans cette lourde lumière qu'ont pris naissance l'agnosticisme, le scientisme, le mépris du

pauvre, la perte du sens du sacré et l'idolâtrie de l'argent.

Bien qu'en cette seconde moitié du XXe siècle nous soyons entrés dans la phase finale de *liquéfaction,* et que bien des « valeurs bourgeoises » soient aujourd'hui en péril, nous ne continuons pas moins à subir les effets antispirituels de la phase précédente, qui ne font que s'ajouter aux effets destructeurs de la phase actuelle.

6. La liquéfaction : subversion finale

> *« Nous ne devons pas oublier que nous vivons à une époque où le côté animal de l'homme dégénère souvent en une corruption effrénée : nous pataugeons dans la boue. »*
>
> PAUL VI. *Allocution pontificale du mercredi* 13 *septembre* 1972.

Pour qui est familier de l'Apocalypse et des grands écrits prophétiques de toutes les traditions, la lumière terriblement trouble qui baigne aujourd'hui le monde et les éclairs accélérés qui le traversent prennent de plus en plus de signification eschatologique. Tout homme de Tradition aperçoit aujourd'hui que l'humanité est entrée dans les étapes finales de son involution cyclique, et en particulier dans celle qui remplace maintenant la solidification matérialiste : la *liquéfaction.* Après la raideur cadavérique, voici la liquéfaction du corps en décomposition, et ses pestilences,... que certains hument comme des parfums.

Car cette phase est avant tout celle de l'*illusion* quasi-générale. Les puissances du Mensonge, sous des masques variés et parfois antagonistes, sont partout au pouvoir. La majorité des habitants de la planète, dans l'exacte mesure où elle est de plus en plus concernée par le proprès technologique et la décadence spirituelle, s'imagine toucher à un âge d'or social et scientifique imminent. Aussi sont-ils peu nombreux ceux qui ne sont pas eux-mêmes

atteints par cette liquéfaction intellectuelle et psychique, et préfèrent-ils souvent le silence à de vaines mises en garde... En effet, qui dans notre monde veut encore lutter et essayer de remonter la douillette et confortable pente de l'universel abrutissement ? A qui s'adresser ? Vers qui se tourner ? Un spiritualiste est dans notre société très exactement un « martien » que l'on ne tolère que dans la mesure où son « pittoresque » demeure souriant et débonnaire ; mais s'il met les pieds dans le plat et se met à rappeler à haute voix, ne serait-ce que les enseignements spirituels des Evangiles, il est considéré comme un gêneur et promptement évacué hors du cercle des gens « bien » — et pourvus... Or, pour ceux qui sont arrivés à un certain « point de non-retour », il n'est plus possible de se taire ; la vérité n'est pas une chose que l'on murmure mais que l'on ne peut que crier, comme le disait le grand « gêneur » Léon Bloy, qu'il n'est pas toujours de « bon ton », un demi-siècle après sa mort, d'admirer à haute voix, surtout dans les milieux dits « religieux ».

> « ... Aujourd'hui, au seuil de l'Apocalypse où nous voici parvenus, sur le bord d'un abîme dont la profondeur nous est inconnue, — alors qu'il ne s'agit même plus de la révoltante médiocrité du monde chrétien, mais seulement de savoir, comme la pauvre bohémienne, si on peut compter sur un dieu vivant — il est affolant de penser que nul n'en sait rien et que personne, à l'exception de quelques êtres douloureux, n'en veut entendre parler... » (Léon Bloy, *Méditations d'un solitaire*, 1916.)

Nul n'en veut entendre parler, car ce serait obliger les hommes à fuir leurs « divertissements » et à s'interroger, plus encore que sur la valeur de leur civilisation, sur la nature et le devenir de leurs âmes. Or tout ce qui est solitude, contemplation et prière est considéré de nos jours comme inutile et ridicule.

> « L'homme n'a de contact avec son âme que par la vie intérieure, et dans la civilisation des Machines la vie intérieure prend peu à peu un caractère anormal. Pour des millions d'imbéciles, elle n'est qu'un synonyme vulgaire de la vie subconsciente, et le subconscient doit rester sous le contrôle du psychiatre... » (Georges Bernanos, *La France contre les Robots*.)

Une caractéristique fondamentale de la déviation moderne est en effet le recours ou l'allusion dans tous les domaines au subconscient, c'est-à-dire au psychisme inférieur, et ceci dans l'ignorance ou l'oubli de ce que ces « ouvertures » vers les niveaux les plus bas, les plus animaux de l'être humain peuvent comporter de dégradant ou de dangereux. Les deux sources du « système » de Siegmund Freud sont en effet d'une part une très évidente obsession sexuelle, et de l'autre la négation de toute vie intérieure autre qu'alimentée par cette conscience inférieure... Or l'homme est un être ambivalent, à la fois nourri d'instincts animaux par cette infra-conscience, et illuminé d'intuition spirituelle par son *sur-conscient*, qui est la partie de son âme informée par cette parcelle d'Esprit divin qu'il est seul à posséder parmi les êtres vivants. La véritable « profondeur » de l'homme se trouve en direction de son centre spirituel. Ramener toute vie intérieure au subconscient, c'est très exactement *aliéner* l'homme et faire de lui un animal.

> « La psychanalyse ne peut avoir pour effet que d'amener à la surface, en le rendant clairement conscient, tout le contenu de ces « bas-fonds » de l'être qui forment ce qu'on appelle proprement le « subconscient » ; cet être, d'ailleurs, est déjà psychiquement faible par hypothèse, puisque, s'il en était autrement, il n'éprouverait aucunement le besoin de recourir à un traitement de cette sorte ; il est donc d'autant moins capable de résister à cette « subversion », et il risque fort de sombrer irrémédiablement dans ce chaos de forces ténébreuses imprudemment déchaînées ; si cependant il parvient malgré tout à y échapper, il gardera du moins, pendant toute sa vie, une empreinte qui sera en lui comme une « souillure » ineffaçable... » (René Guénon, *Le Règne de la quantité et les signes des temps*, chap. XXXIV.)

C'est là une nouvelle marque de cette confusion constante (et volontairement entretenue par certains, intoxiqués de freudisme, de surréalisme, de spiritisme et de teilhardisme) entre Intuition et instinct, *sur*-conscient et *sub*-conscient, spiritualité et infra-psychisme. Cette confusion basée comme toujours sur un usage erroné du vocabulaire, sur une aberration du langage, est la base de la

mentalité « grégaire », à la fois veule et violente, de la société d'aujourd'hui. Elle trahit surtout l'entrée de l'humanité dans une phase avancée de l'asservissement de ses facultés psychiques aux puissances d'« en-bas » qui, pour mieux tromper leurs victimes, se présentent sous les apparences, approximatives, des puissances véritablement spirituelles d'« en-haut », assaut maintenant généralisé qui montre bien que nous sommes en pleine phase de « dissolution » spirituelle et psychique.

C'est peut-être, au regard du proche avenir, dans le domaine de l'éducation que le freudisme aura produit le plus de dégâts irréparables. Sous prétexte de ne pas donner de « complexes » aux enfants, on les livre à l'anarchie. Ce texte paru il y a quelques années dans une revue américaine nous dispensera de plus longs commentaires :

DOUZE CONSEILS DE LA POLICE
POUR FAIRE DE VOTRE ENFANT
UN « BON » DELINQUANT

1. Dès l'enfance, donnez-lui tout ce qu'il désire. Il grandira ainsi en pensant que le monde entier lui doit tout.
2. S'il dit des grossièretés, riez. Il se croira malin.
3. Ne lui donnez aucune formation spirituelle. Quand il aura 21 ans, « il choisira lui-même. »
4. Ne lui dites jamais : c'est mal ! Il pourrait faire un complexe de culpabilité. Et plus tard, lorsqu'il sera arrêté pour vol d'autos, il sera persuadé que c'est la société qui le persécute.
5. Ramassez ce qu'il laisse traîner. Ainsi il sera sûr que ce sont toujours les autres qui sont responsables.
6. Laissez-lui tout lire. Stérilisez sa vaisselle, mais laissez son esprit se nourrir d'ordures.
7. Disputez-vous toujours avec lui. Quand votre ménage craquera, il ne sera pas choqué.
8. Donnez-lui tout l'argent qu'il réclame. Qu'il n'ait pas à le gagner. Il ferait beau voir qu'il ait les mêmes difficultés que tous !
9. Que tous ses désirs soient satisfaits : nourriture, boisson, confort, drogue éventuellement ; sinon, il serait « frustré ».
10. Prenez toujours son parti. Les professeurs, la police lui en veulent à ce pauvre petit !
11. Quand il sera un vaurien, proclamez vite que vous n'avez jamais rien pu en faire.
12. Préparez-vous à une vie de douleur. Vous l'aurez !

On a ainsi vu hélas l'enseignement envahi par d'étranges méthodes nommées lecture globale, mathématiques modernes, nouvelle pédagogie du français, etc., et qui ont pour effet visible autant qu'accéléré de faire baisser d'année en année le niveau des études et d'y introduire l'anarchie : plus de discipline, suppression de l'orthographe et de la grammaire, abandon des références aux auteurs classiques, priorité absolue de la langue orale sur la langue écrite... On nous « élève » d'ores et déjà de parfaits petits barbares, et cela avec le plus complet cynisme, car on a entendu en 1972 lors d'une séance de travail de la « commission de réforme » du rapport Rouchette, M. Pierre Barberis, président de l'Association française des professeurs de français, déclarer :

> « Il y a là une révolution qui va loin, et suppose l'exacte *inversion* des rapports humains de notre société... »

Quand Jules Monnerot, dans sa *Sociologie de la révolution* (Fayard) déclare que

> « les révolutionnaires se sont emparés des cerveaux et du système nerveux de la société »,

il ne parle pas pour ne rien dire, et c'est donc bien à une *inversion* délibérée que nous assistons : à cette *inversion générale des valeurs* dans laquelle les hommes de Tradition reconnaissent la phase finale de destruction de nos sociétés.

Les protagonistes de cette liquéfaction de l'éducation sont pour un petit nombre parfaitement conscients et font partie de ces forces très cohérentes qui ont pour tâche de détruire ce qui reste de l'Occident ; mais la plupart sont aveugles et croient sincèrement par cette destruction même promouvoir une nouvelle société, car ils sont intoxiqués à leur insu par toute une « philosophie » qui de Rousseau à Marcuse proclame *la bonté ontologique de l'homme* et la nécessité de « faire confiance » à ses instincts... Ainsi se trouvent balayés aujourd'hui dix-huit siècles de sagesse chrétienne fondée sur la connaissance de l'imperfection de l'homme et des moyens adéquats pour l'améliorer.

L'émulation, la sélection, la promotion d'une élite étaient jusqu'à présent les buts avoués de toute éducation digne de ce nom... Voilà des mots qui font aujourd'hui taxer celui qui les prononce de noir réactionnaire ! Partout le postulat égalitaire aboutit au nivellement par le bas, partout c'est la notion même de *hiérarchie* qui est moquée puis détruite, partout c'est l'autorité en tant que telle qui dans tous les domaines est battue en brèche. Quiconque est chargé de l'exercer est traité de « flic » dans des feuilles publiques d'année en année plus nombreuses.

Les opposants à cette liquéfaction générale sont isolés, impuissants... La majorité soupire, hausse les épaules ou bien, convenablement conditionnée, sourit aux anges !

> « Où allons-nous ? Démission des parents, démission des professeurs et de l'Université, démission des autorités civiles (on pourrait ajouter : religieuses) : nous ne nous étonnons plus si à des agitateurs professionnels se joignent des jeunes gens qui ne songent pas seulement à s'amuser et se dressent contre une société trop mal en point pour qu'ils y trouvent un appui... » (Elizabeth BORIONE, *De démission en démission* in « L'Université française », n° 59 de juin-juillet 1971.)

Déjà dans les classes des écoles de New York on a dû placer des policiers en civil pour éviter aux professeurs de se faire lyncher. (De même dans les rames du métro pour éviter aux voyageurs de se faire dévaliser..) Attendons-nous à voir cela bientôt en Europe... Cette jeunesse n'est-elle pas dès le berceau audio-visuellement *intoxiquée par la violence ?* Elle n'est pas pire que les générations précédentes : on l'a seulement *abandonnée* aux démons qui hantent éternellement les plus faibles des hommes.

Marie à San Damiano a prononcé ces mots :

> « Mon cœur est dans l'amertume, particulièrement à cause de la jeunesse » (19 février 1966).

> « Priez pour la jeunesse qui court à sa perte de jour en jour » (5 mai 1967).

> « Il y en a tant sur la route qui gémissent, pleurent, ont faim, et font aussi des péchés d'iniquité, *parce qu'ils sont abandonnés de tous !* » (mai 1967).

Car la plupart des parents ne s'occupent plus que de leur corps et ont *abandonné* leurs âmes... A propos de cette jeunesse on nous parle aussi de drogue, et en effet 90 % des drogués ont en France moins de 25 ans. Pourtant les pires drogues ne sont pas chimiques, mais psychologiques et spirituelles, et c'est d'abord le *vide* spirituel de notre époque que viennent occuper les philtres les plus démoniaques.

> « L'attrait pour les « paradis artificiels » n'est jamais aussi grand que lorsque les paradis naturels semblent perdus... (Paul SÉRANT, *Lettre à Louis Pauwels sur les gens inquiets et qui ont bien le droit de l'être,* « La Table Ronde », 1972, p. 106.)

Et il n'est pas de domaine où l'on observe le plus tragiquement la réduction de l'homme au plan animal que celui de l'instinct sexuel aujourd'hui débridé. Domaine où l'hypocrisie s'ajoute à l'incohérence ! Car que doit-on penser d'une société qui ferme les bordels et ouvre des porno-shops ?... Là encore, nous pouvons observer la succession eschatologique de la phase de *solidification* (le puritanisme hypocrite du XIXe siècle) puis de la phase de *liquéfaction* (la « sexplosion » actuelle). Ce qui était *contenu* maintenant *explose,* parce qu'on avait *méconnu* la nature profonde de l'homme *réel.* Les philosophes du XVIIIe siècle avaient inventé un homme utopique. La nature des choses aujourd'hui se venge ! Le culte de la Raison, la négation du péché comme de l'Intuition spirituelle, la destruction des religions, ont abouti à ce que l'orgueilleuse Raison avait *nié* : le retour en force, le déchaînement des pulsions *irrationnelles* en un enfer dantesque revu et corrigé par Kafka !

Qui nie le divin obtient l'infernal ! Les fruits de la déification de la Raison, les voici : d'abord le retour de la magie, et de la plus *noire* magie ! Au nom de doctrines orientales caricaturées, on assiste aujourd'hui à une prolifération, en Europe comme en Amérique de spirites de basse estrace, de faux swamis, de prétendus yogis, de soi-disant mages tibétains, de « grands maîtres » plus lucifériens que taoistes, bouddhistes ou soufis,... tous promptement auto-« initiés » et « diplômés » !...

Ensuite le retour de la barbarie assaisonnée de délires nouveaux à l'échelle planétaire : guerres d'enfer, oppressions policières, tortures, camps d'extermination, génocides perpétrés par des *techniciens*, etc.

Enfin, partout, que ce soit dans la planification à outrance ou l'anarchie capitaliste, le nivellement technocratique et la mise en condition des cerveaux !

Sous la dictature audio-visuelle des machines à transmettre le son et l'image et à véhiculer les informations « dirigées » par l'Etat omniprésent et tout-puissant, se construit sous nos yeux et sur toute la planète une société de termitières plastifiées et nickelées qui ressemble de plus en plus à celle qu'ont su imaginer, ou plutôt « prévisionner » les romanciers de science-fiction, ou plutôt de politique-fiction les plus audacieux, tels que, plus encore qu'Aldous Huxley ou Georghiu, le génial George Orwell, auteur de *1984* (livre de poche)... Que le lecteur séduit, effrayé ou indigné par ce que nous écrivons ici se plonge donc dans ce roman qui est de moins en moins une anticipation : il y trouvera la suite terriblement logique de nos propos... Sinon, qu'il continue à s'endormir dans le ronron rassurant des prédicateurs, mandatés et pourvus, de la religion officielle du « Progrès »...

> « La crise mondiale actuelle, envisagée au point de vue des énergies cosmiques qui y manifestent leur action, comporte entre autres caractéristiques, un déploiement croissant de ce Pouvoir de suggestion et d'illusion que les théologiens catholiques appellent « le Diable »... (J. C. in *Etudes traditionnelles* de juillet-novembre 1951, numéro spécial consacré à René GUÉNON.)

La grande habileté du prince de ce monde, qui est toujours *duel*, qui est toujours *double*, c'est de susciter ***deux*** factions qui se combattent au nom de leurs « vérités » respectives, qui sont en fait deux erreurs. Ainsi hier, l'écrasement du nazisme démoniaque a abouti à la mainmise du communisme démoniaque sur la moitié de l'Europe et sur une partie du Tiers-Monde. Ainsi aujourd'hui, devant une Europe de l'Est et une Chine concentrationnaires, un Occident dégénéré se liquéfie dans un système de production, de consommation et de profit qui d'ailleurs se désagrège d'année en année... Les dirigeants de cet Ouest pourrissant ont implicitement pour devise « Après moi le déluge ! ». Et le monde d'« ordre » et de pénurie d'en face attend sa proie avec gourmandise...

> « Communiste ou fasciste, dirigiste ou libéral, ce monde est vieux. On peut même dire qu'il est sénile. L'extrême sénilité est une monstrueuse enfance, ressemble à l'enfance comme une tumeur cancéreuse à l'embryon dont elle reproduit l'activité cellulaire, mais une activité sans frein et sans but... Sa décrépitude se marque à son imagination entièrement asservie au pratique, à sa haine de la souffrance et de la pauvreté... Quant aux Etats, il ne s'est jamais agi entre eux que de s'assurer le plus d'avantages possible dans la liquidation générale de l'ancienne chrétienté, et les meilleures places dans le monde concentrationnaire futur... » (Georges BERNANOS, *Français, si vous saviez*, Gallimard 1961, p. 271 et 312.)

> « Vue du dehors, l'amplitude des soubresauts de la société occidentale approche de la limite au-delà de laquelle le système perdra l'équilibre et s'effondrera... Ce n'est pas seulement la force brute qui triomphe au-dehors, mais sa justification enthousiaste. Le monde est emporté par la conviction cynique que la force peut tout, la justice rien... Un monde civilisé et timide n'a rien trouvé d'autre à opposer à la renaissance brutale et à visage découvert de la barbarie, que des sourires et des concessions. L'esprit de Munich est une maladie de la volonté chez les peuples nantis. Un état d'âme permanent chez ceux qui se sont abandonnés à la poursuite de la prospérité à tout prix, ceux pour qui le bien-être matériel est devenu le but principal de leur vie sur terre... Le prix de la lâcheté est toujours le mal... Mais n'oublions pas que la violence ne vit pas seule, qu'elle est incapable de vivre seule : elle est intimement associée par le plus étroit des liens naturels, au mensonge... Tout homme qui a choisi la violence comme moyen doit inexorablement choisir le mensonge comme règle... » (Alexandre SOLJENITSYNE, *Discours de Stockholm* in « Les droits de l'écrivain », Seuil 1972, p. 112.)

Et pendant que l'Occident se vautre ainsi dans la lâcheté, la jouissance, l'anarchie et l'hystérie, un silence de fer pèse sur les nations militairement collectivisées :

> « Des peines de 25 ans de prison, des cellules dont

les murs sont givrés de glace et où les prisonniers n'ont que leurs sous-vêtements, des asiles de fous pour les gens sains d'esprit, d'innombrables gens qui, pour des raisons mystérieuses s'obstinent à fuir et sont abattus aux frontières, tout cela est courant et parfaitement accepté... Malheur au pays dont la littérature est menacée par l'intervention du pouvoir. Car il ne s'agit plus là d'une violation du « droit d'écrire », c'est l'étouffement du cœur d'une nation, la destruction de sa mémoire... Quand des écrivains comme Evguéni Zamiatine — enterrés vivants pour le reste de leur vie — sont condamnés à créer en silence jusqu'à leur mort, sans entendre jamais l'écho des mots qu'ils ont écrits, alors ce n'est plus seulement une tragédie personnelle, c'est le martyre d'une nation tout entière. Et même dans certains cas — lorsqu'il résulte d'un tel silence que l'ensemble des faits historiques cesse d'être compris, — c'est un danger pour l'ensemble de l'humanité... » (Alexandre SOLJENITSYNE, *ibidem*, p. 106 et 110.)

En 1937, le romancier C.S. Lewis avait décrit dans *Le Silence de la Terre*, envoûtant roman fantastique et symbolique, le déroulement d'une guerre planétaire dont l'enjeu n'était rien moins que *la Possession de l'âme humaine*... Ce n'était, un quart de siècle à l'avance, que la prédiction des guerres révolutionnaires de ces années-ci, qui ne sont que le début de la plus gigantesque entreprise d'asservissement des âmes de l'histoire de l'humanité, car son champ est la planète tout entière, son outil la suppression « définitive » de toute idée de Dieu, et le but le contrôle des êtres humains par une poignée de « maîtres » aussi efficaces que cachés.

Et la part de l'humanité qui prétend « penser » en épousant ces idéologies, au nom de la « Liberté » bien sûr, n'a même pas l'excuse de n'être pas informée. Qu'il s'agisse de Marx, de Lénine, d'Hitler, ou de Mao Tsé-Toung, *tous* ont par écrit, dès le début de leur action, *défini leurs buts*. De même, les plus « efficaces » des vrais « maîtres noirs » de la planète qui « tirent les ficelles » à visage voilé s'inspirent tous plus ou moins d'occultistes tels que Gurdjieff (lui est connu, combien d'autres ne le sont pas !) qui déclare dans l'ouvrage de son disciple Ouspensky, *Fragments d'un enseignement inconnu* :

« Ma voie est celle du développement des possibilités cachées de l'homme. C'est une voie *contre la nature et contre Dieu...* »

Nous voilà donc prévenus !... Ce qui ne nous empêche pas d'entendre fréquemment des « spiritualistes » déboussolés se réclamer de telles idéologies !

Certes, il a toujours existé, et dès le début de ce que nos connaissances nous permettent d'appeler « l'Histoire », des mages noirs dont le but avoué était l'obtention des « pouvoirs ». Mais les fins d'Ages, ou de sous-cycles importants (comme celui qui a « qualifié » la décadence de l'Atlantide) sont caractérisés par des phénomènes de « transfert » de ces « idéaux magiques » des individus aux sociétés. C'est pourquoi notre civilisation mécaniste et technocratique tout entière, par la nature des buts qu'elle se propose et par les instruments qu'elle se forge, prend, à vitesse accélérée, un visage de « magie noire », et ceci dans tous les domaines de son activité, de ses techniques et de ses arts : notre époque, fin du Cycle adamique tout entier, selon la loi des compensations cycliques, représente en effet le « renversement » de l'Age d'Or et le temps de réalisation de tout ce qui avait été repoussé, refoulé autrefois comme contraire à la Tradition et à l'équilibre du monde : nous sommes, sur le plan psychique surtout, la « poubelle » de l'histoire et de la proto-histoire...

En particulier, le monde démoniaque tout entier, conscient d'ailleurs que cette « liberté » sera courte, se rue avec délices sur notre monde de la Fin, profitant de ces « passages » du monde invisible que les traditionalistes appellent « les fissures de la Grande Muraille » et qui ne sont ouvertes que justement parce que nous sommes en effet passés de la « solidification » à la « liquéfaction » des structures psychiques et spirituelles... Ecoutons sur ce point René Guénon :

« Dans la tradition islamique, ces « fissures sont celles par lesquelles pénétreront, aux approches de la fin du Cycle, les hordes dévastatrices de Gog et Magog (dans la tradition hindoue, ce sont les démons Koka et Vikoka dont les noms sont évidemment similaires) qui font d'ailleurs des efforts incessants pour envahir

notre monde ; ces « entités » qui représentent les influences inférieures dont il s'agit, et qui sont considérées comme menant actuellement une existence « souterraine », sont décrites à la fois comme des géants et comme des nains, ce qui les identifie, tout au moins sur un certain rapport, aux « gardiennes des trésors cachés » et aux forgerons du « feu souterrain », qui ont aussi un aspect extrêmement maléfique... Maintenant, c'est-à-dire en ce qui concerne la période que nous pouvons désigner comme la seconde partie des temps modernes, et qui est déjà commencée..., non seulement les fissures peuvent de nouveau se produire de plus en plus largement, et présenter un caractère bien plus grave que jamais, en raison du chemin descendant qui a été parcouru dans l'intervalle, mais les possibilités de réparation ne sont plus les mêmes qu'autrefois ; en effet l'action des centres spirituels s'est fermée de plus en plus parce que les influences supérieures qu'ils transmettent normalement à notre monde ne peuvent plus se manifester à l'extérieur, étant arrêtées par cette « coquille » impénétrable dont nous parlions tout à l'heure ; où donc, dans un semblable état de l'ensemble humain et cosmique tout à la fois, pourrait-on bien trouver une défense tant soit peu efficace contre les « hordes de Gog et Magog ? » (René GUÉNON, *Le Règne de la quantité et les signes des Temps*, N.R.F., 1945, p. 170-2.)

Les centres spirituels de l'humanité — ou ce qu'il en reste — sont en effet les sentinelles que l'Esprit a placées devant les hordes maléfiques et démoniaques (dont les armées révolutionnaires ne sont en notre temps que les « véhicules » visibles) et d'autre part les « antennes » spirituelles par lesquelles l'humanité peut continuer à rester en communication avec le monde divin. On conçoit dès lors que la nature même de notre époque et sa place dans le Cycle rende exceptionnellement possible la *destruction* aussi progressive qu'inéluctable de ces sanctuaires. Bien des temples ou des « cités saintes » ont été investis, profanés et détruits dans le passé, accompagnant la chute des civilisations correspondantes. Mais nous voyons de nos jours le processus s'accélérer sous nos yeux.

Ainsi, avons-nous appris il y a douze ans — malgré la discrétion d'une presse rompue à la pratique de l'indignation unilatérale — l'investissement du Tibet par les troupes communistes chinoises, guerre et destruction accompagnées de raffinements tels que l'émasculation de la population mâle, « formalité » dont aucune « Ligue des droits de l'homme » ne s'est bien sûr inquiétée en Occident, les cadavres et les victimes n'étant pas convenablement tournés dans le « sens de l'Histoire »... Sur le plan eschatologique et spirituel,

« ... il n'est pas douteux que dans un sens « cyclique », la disparition de la dernière civilisation traditionnelle intégrale qui existait dans le monde est un événement dont les implications vont très loin, un « *Signe des Temps* » qui ne peut être lu que par ceux qui ont des yeux pour « voir » ; dans l'ensemble du monde, si quelques-uns ont protesté contre l'abominable traitement infligé aux Tibétains, la plupart se sont contentés de prendre une attitude de cynisme complaisant en face de l'outrage, en soutenant leur propre mauvaise conscience au moyen de subterfuges légalistes concernant le statut international du Tibet avant l'invasion ; et pendant ce temps, le travail de subversion continue sans empêchement, au refrain incessant de l'emphase progressiste accompagnée de cette cruauté méticuleuse où les communistes maîtres de la Chine ont si largement surpassé leurs mentors russes... » (Marco PALLIS, « Le mariage de la Sagesse et de la Méthode », article des *Etudes Traditionnelles* de mai-décembre 1961.)

Le peu que l'on sait aujourd'hui de la Chine nous permet cependant de connaître quel sort la « révolution culturelle » a réservé à de nombreuses pagodes qui faisaient autrefois l'orgueil du Céleste Empire. Des dizaines de milliers d'églises ont été non seulement désaffectées mais détruites en U.R.S.S. et en Albanie. ... De même c'est avec une grande souffrance que nous avons appris il y a cinq ans la destruction partielle des tombeaux des Empereurs d'Annam à Hué, où nous nous étions promené étant enfant... Cet ensemble prodigieux bâti au bord de la rivière des Parfums ne pouvait être comparé en cette Extrême-Asie qu'à l'ensemble de Pékin et à celui des temples d'Angkor, amoureusement restaurés depuis le début de ce siècle par l'Ecole française d'Extrême-Orient, et qui sont aujourd'hui eux aussi menacés.

Car c'est bien là un caractère de notre temps : tandis que les uns conservent et restaurent avec ferveur, les

autres détruisent par barbarie, haine de la spiritualité, ou, à coups de bombes, pour « défendre » militairement, avec la meilleure conscience du monde... Chez nous, après tant de destructions imbéciles, fruit des fureurs révolutionnaires, mais plus encore du vandalisme mercantile comme à Cluny, nous assistons à la *défiguration* des sites et des villes anciennes, par la politique de l'automobile et la toute puissance des promoteurs ; et ceci dans l'indifférence absolue du « peuple souverain » que jamais d'ailleurs à l'école ou au lycée on n'a essayé d'initier à l'histoire de l'Art, ou au respect de l'architecture...

Ainsi sur le monde entier s'avance le grand bulldozer démoniaque qui en notre Fin des Temps se donne pour tâche de détruire toute beauté, toute spiritualité, toute tradition. Nous étonnerons-nous de voir aux commandes les peuples hier colonisés par nous et qui nous rendent maintenant au centuple les leçons de violence que nous leur avons données ?

> « Les Européens se sont disputé le profit de déniaiser, d'instruire et d'armer des peuples immenses, immobilisés dans leurs traditions, et qui ne demandaient qu'à demeurer dans leur état... » (Paul VALÉRY, *Regards sur le monde actuel*, avant-propos.)

Ils leur ont en particulier envoyé des propagandistes politiques qui, profitant de leur décadence « traditionnelle » (car cette décadence spirituelle est aujourd'hui planétaire, ne l'oublions pas) ont réveillé leur passivité (d'ailleurs relative : la Chine s'emploie à envahir l'Indochine depuis des siècles !). Les prophéties nous mettaient en garde : *Ne réveillez pas le dragon !* Aujourd'hui le Japon a dépassé la puissance industrielle de l'Allemagne, s'acheminant à brève échéance vers la place de seconde puissance mondiale, et la Chine, malgré ses guerres civiles baptisées « révolutions culturelles », est très avancée dans la fabrication des bombes H, dont il ne semble pas qu'elles soient uniquement défensives...

> « Les misérables Européens ont mieux aimé jouer aux Armagnacs et aux Bourguignons, que de prendre sur toute la Terre le grand rôle que les Romains surent prendre et tenir pendant des siècles dans le monde de leur temps... L'Europe sera punie de sa politique ; elle sera privée de vins et de bière et de liqueurs. Et d'autres choses... (*ibid.*, chap. « Notes sur la grandeur et la décadence de l'Europe », écrit en 1927.) Nous avons étourdiment rendu les forces proportionnelles aux masses... » (*ibid.*, « La Crise de l'Esprit », 1919). Tout ceci, conclut Valéry, « entraîne fatalement le retour de l'Europe au rang secondaire que lui assignent ses dimensions... » (*ibid.*, avant-propos).

Pauvre Europe ! En dehors de quelques unions économiques déjà bien laborieuses, les Européens, vingt-huit ans après la fin de la seconde guerre mondiale, ne sont toujours pas capables de s'unir en Fédération politique ! D'année en année, notre angoisse est grande, à nous qui sommes depuis longtemps Européen, de ne voir toujours pas — sauf dans quelques milieux de jeunes — naître et s'exprimer l'ébauche même d'un patriotisme européen ! Certes l'Europe se fera tôt ou tard, et certainement en pleine crise, sous la pression des événements les plus sanglants, car il faudra bien que la race blanche s'unisse si elle veut survivre, au moins en partie. Mais que de souffrances pourraient dans un avenir proche être évitées par un prompt dépassement des chauvinismes et des nationalismes imbécilement anachroniques ! Certes la mauvaise volonté de certains chefs d'Etats mégalomanes retarde l'enfantement européen (quoique les peuples nourrissent eux-mêmes des vanités identiques : *Les peuples ont les gouvernements qu'ils méritent,* disait cruellement mais véridiquement Joseph de Maistre) : mais nous pensons que tant que le cadre des Etats actuels sera respecté, l'Europe sera impossible : nous sommes en effet, cycliquement, à la fin du « Temps des Nations » et les vieilles frontières sont des sottises onéreuses. C'était l'idée de Gœthe (et de Paul Le Cour) qu'il fallait *d'abord* rendre leur autonomie aux Provinces, avec leurs parlements et leurs législations, avant de construire véritablement l'Europe sous forme d'une *Fédération de Provinces unies.* Les mouvements d'autonomie provinciale si vigoureux aujourd'hui pourraient être le moteur d'une telle évolution s'ils n'étaient pas hélas dirigés avant tout par des fauteurs de désordre et de subversion...

Ainsi, les « lumières » de la science, de la démocratie et du « Progrès » devaient unir les peuples ; or jamais les politiques n'ont été plus intransigeantes, les nationalismes plus virulents, et n'ont autant isolé les peuples dans leurs haines orgueilleuses et armées ! Certains peuvent s'offrir à la fois « le beurre et les canons », mais tous et même les plus pauvres forgent des armes qui n'ont d'autre but que de porter la révolution, c'est-à-dire la misère et la tyrannie, chez le voisin. Et le tout dans un concert assourdissant d'insultes où les bourreaux crient à l'assassin et où la moitié du monde choisit les mains les plus sanglantes pour y verser son apitoiement. Les passions, les préjugés et surtout l'intoxication des propagandes ont détruit le sens critique et celui des responsabilités. Les puissances démoniaques ont la voie libre. Tous les monstres anciens, sous des déguisements divers, chevauchent impunément nos continents. Seth, *le Seigneur des Tempêtes,* selon l'expression du *Livre des Morts des Anciens Egyptiens* au chapitre CLXXIV, souffle un vent de discorde qui n'est d'ailleurs encore qu'un zéphir au regard de celui qui déclenchera la « Grande Tribulation » de la fin du Cycle...

Mais avant de nous épouvanter, et surtout d'accuser Dieu, n'oublions jamais que si les forces de destruction, qu'on les appelle Satan, Seth ou Kali, vont aujourd'hui se déchaînant, c'est selon un *Ordre cosmique,* une échéance cyclique, et en définitive, une harmonie supérieure qui est Ordre et Justice. Ce sont les forces pernicieuses que nos désobéissances millénaires ont déclenchées qui nous retombent sur le dos, et qui viennent effacer, par leur déchaînement même, l'Empire du Mal que nous avons construit, afin de préparer les Aubes d'Or futures.

7. Les apprentis-sorciers

> « *L'homme scientifique a-t-il, dans sa recherche aveugle de la vérité scientifique, oublié sa responsabilité humaine et sa dignité ?* »
>
> Albert EINSTEIN, *Testament.*

« ... Agir à distance ; faire de l'or ; transmuter les métaux ; vaincre la mort ; prédire l'avenir ; se déplacer dans des milieux interdits à notre espèce ; parler, voir, d'un bout du monde à l'autre ; aller visiter les astres ; réaliser le mouvement perpétuel, que sais-je — nous avons fait tant de rêves que la liste en serait infinie. Mais l'ensemble de ces rêves forme un étrange *programgramme* dont la poursuite est comme liée à l'histoire même des humains... » (Paul VALÉRY, *Variété,* « La Crise de l'Esprit », conférence donnée à Zurich en 1922.)

Ce « programme », c'est celui des « pouvoirs » rêvés par l'homme depuis des millénaires, que la Tradition nous dit avoir été possédés par l'Homme Primordial (et en partie encore par l'homme de l'Age d'Argent) et que l'*Homo scientificus* d'aujourd'hui cherche à nouveau à réaliser. Cette *convergence* des réalisations d'un bout à l'autre du Cycle — mais avec des moyens de nature diamétralement opposée — est une des clefs fondamentales pour la compréhension métaphysique et eschatologique de notre époque, surtout si l'on pense à des mythes tels que ceux de Phaéton et de Prométhée.

Mais en notre temps Prométhée s'est fait décidément luciférien, et sur le globe trois hommes sur quatre sont gonflés d'un orgueil sans bornes devant les résultats *matériels,* et assurément ahurissants de la technologie contemporaine. Comment nous en étonnerions-nous ?

« Une société luciférienne qui veut détourner l'homme de Dieu lui donne la puissance en même temps que l'avidité... » (Raymond CHRISTOFLOUR, *La Drachme perdue,* p. 19.)

Et c'est justement cette *puissance* aujourd'hui multipliée à l'extrême et déchaînée par des *intellectuels* inconscients de sa nature *spirituelle* (donc qualitative, et non seulement quantitative) qui justifie aujourd'hui toutes les angoisses.

Qu'on nous entende bien. Nous ne prétendons nullement ici nier les bienfaits immédiats autant qu'indiscutables des sciences expérimentales et de leurs applications dans les domaines de la médecine, de la chirurgie, des transports, de l'habitat, etc. Mais qui ne voit qu'en chacun de ces domaines ces mêmes bienfaits *immédiats* accumulent *à plus ou moins longue échéance* des effets négatifs, au début négligeables, qui peu à peu s'accumulent selon une courbe géométrique et non arithmétique ?...

Il vient de se passer quelque chose d'assez ahurissant dans l'histoire de ce XXe siècle : c'est la brusque prise de conscience d'une partie notable des scientifiques, des politiciens et même du public à l'égard de ces problèmes écologiques dits aujourd'hui d'« environnement ». Jusqu'à présent, la plupart des écrivains et des philosophes que nous évoquions plus haut à propos de « l'angoisse contemporaine » et qui dénonçaient le mirage du « Progrès » ne trouvaient guère d'écho dans le public et en particulier auprès de ceux dont la prise de conscience aurait pu être vraiment utile : scientifiques, enseignants, politiciens. Il y a dix ans encore, ceux qui comme nous dans de nombreux articles et ceux qui comme Günther Schwab, Fairfield Osborn, Rachel Carson, Nicolas Skrotzky, Roger Heim, André Birre, Jean Choisel, Jean Dorst, Martin de Beauce, etc., dans leurs livres et leurs conférences essayaient de mettre le monde en garde contre sa folie technocratique et meurtrière, rencontraient soit le mur du silence soit l'ironie méprisante des gens « en place » douillettement installés dans leur confort intellectuel et financier. Puis, au cours des années soixante, on a vu des scientifiques, et parmi les plus illustres de ceux-ci, faire des déclarations fracassantes, des articles lucides apparaître dans la presse, et de nouveaux ouvrages écrits par les spécialistes les plus divers venir rejoindre les travaux des pionniers que nous citions plus haut...

Oh certes, il serait bien léger de croire que la prise de conscience est générale et surtout qu'un coup de frein a effectivement été porté à la course à l'abîme ! Nous verrons plus loin ce qui a été fait à l'étranger. Mais en France comme dans la plupart des pays dits « développés », les déclarations ont surtout été d'intention, et la création chez nous d'un Ministère de l'Environnement semble avoir eu jusqu'à présent une portée plus électorale qu'écologique... En fait les mesures qui devraient s'imposer d'urgence se heurtent aux intérêts inextricablement imbriqués et enracinés des puissances d'argent qui sont les seuls véritables et efficaces organismes de décision de ce monstrueux « Système » qui mérite de moins en moins son nom de « civilisation »... Pendant que les uns écrivent ou parlent et que les autres font des promesses, les malfaiteurs de toute espèce continuent dans la plus totale impunité à polluer la planète. Et n'a-t-on pas vu il y a peu un « magicien » notoire (étrange, un tel recours en un temps dit « rationaliste » !), M. Louis Pauwels, enfanter un fuligineux pamphlet qui s'employait à démontrer que l'angoisse devant les pollutions et la destruction des équilibres biologiques n'était que de la « sinistrose gauchiste » :

> « Je vais avouer une grosse saleté : je ne crois pas au péril pollution (...) La dégradation, dans l'opinion, de la croyance au progrès est beaucoup plus grave que la pollution (...) Je donne aux inventeurs de cette psychose le Nobel de l'escroquerie... » (*Lettre ouverte aux gens heureux et qui ont bien raison de l'être,* Albin Michel 1971, p. 59-60.)

Paul Sérant, dans sa *Lettre à Louis Pauwels sur les gens inquiets et qui ont bien le droit de l'être,* que nous citions plus haut (La Table Ronde, 1972), a répondu avec sagesse et pertinence au co-auteur du *Matin des magiciens* et à l'auteur de *Monsieur Gurdjieff.*

Laissons ces tristes « heureux » se gorger de « tranquillisants » plus ou moins avouables, et regardons la réalité en face. Là encore, il ne s'agit pas pour un homme de Tradition d'être « pessimiste » ou « optimiste », ce qui relèverait de l'idéologie profane ou de la pétition de principe, mais *réaliste,* et de lire ici comme en tous domaines, les signes de notre temps.

Au cours des dix dernières années, la pollution de la planète a été plus importante que durant tout le reste de son histoire ! La première touchée a été évidemment l'atmosphère. Industries et chauffages domestiques libè-

rent chaque année 6 milliards de tonnes d'oxyde de carbone, hautement toxique. La part du chauffage domestique est ici plus importante qu'on ne croit, et s'aggrave à mesure que l'on élève des édifices qui, construits en matériaux légers, font fi de l'isolation thermique, et amènent à une surconsommation de combustible.

Mais c'est évidemment l'industrie qui provoque les pollutions les plus spectaculaires. En pleine Europe, une ville de 6.000 hectares a déjà été *condamnée à mort* : Knapsack, à l'ouest de Cologne, envahie de façon permanente par des gaz toxiques issus d'une usine de phosphore, a dû être *entièrement évacuée.* (On remarque que ce n'est pas l'usine qui a été déplacée ou transformée, mais la ville qui a été « exécutée » !) A Fos-Lavera, entre ce qui fut l'étang de Berre et le golfe de Fos, on prévoit déjà que les émissions d'anhydride sulfureux dépasseront 800 à 900 tonnes par jour en 1975.

La « soucoupe » qui recouvre Paris intercepte jusqu'aux 9/10e des ultra-violets. L'air parisien contient 600 000 microbes par mètre cube d'air (50 en forêt de Fontainebleau). Les 400.000 arbres de Paris sont en danger, tous les ormes sont malades. Paris ne compte que 5 % de la population de la France, mais 16 % des décès par bronchite et 25 % des décès par maladies nerveuses. (Alors que Londres compte 9 m² d'espaces verts par habitant, Berlin 13, Vienne 25, Washington 50 m², Paris n'offre qu'*un* mètre carré d'espaces verts à chacun des Parisiens !)

A New York, les morts par bronchite chronique ont doublé en dix ans, et les morts par emphysème pulmonaire ont *quintuplé.* Sans l'action des vents, a-t-on pu dire, il n'y aurait plus un seul new-yorkais vivant. 69 % des oxydes de soufre, extrêmement nocifs, qui y empoisonnent l'atmosphère proviennent des 135.000 brûleurs à mazout qui s'efforcent de trouver remède au problème des ordures ménagères.

Si certains industriels, en minorité, s'efforcent de réduire la pollution, d'autres témoignent du cynisme le plus révoltant. Voici la déclaration d'un certain Milton Barlow, administrateur d'une usine du Missouri, devant la sous-commission sénatoriale sur la pollution de l'air et de l'eau :

« Ma compagnie n'opérera des changements que lorsqu'elle y sera forcée. La santé publique passe au second plan quand il s'agit d'augmenter la production et d'accroître les profits... » (Cité dans *Le festin empoisonné,* Edition Spéciale et Publications Premières 1972, par l'auteur, Ralph Nader, qui ajoute :)

« La pollution doit perdre cette odeur d'argent. Il faudrait même qu'elle prenne une odeur de faillite, pour que l'industrie se décide à agir (...) De nombreux polluants ont des effets si violents que même dans des quantités infinitésimales, les tolérer est presque un crime. Pour de telles substances, il n'existe qu'un seul remède : interdiction absolue, même si cela doit mener à la fermeture de certaines usines. Certes, ce n'est pas une solution de réduire au chômage plusieurs milliers de travailleurs. Mais c'est cependant à quoi risquent de nous conduire l'irresponsabilité et le passéisme technologique des industriels américains. Si nous voulons éviter un choix cornélien entre la prospérité et le bien-être (ou même la survie), la loi doit soumettre les criminels qui entraînent notre pays vers la banqueroute écologique... » (*Ibidem*, p. 104 et 224.)

Mais même dans les villes industrielles, 40 % de la pollution atmosphérique provient des automobiles (60 % aux U.S.A., et 75 à 80 % à Los Angeles). Chacune des 200 millions d'automobiles qui existent dans le monde dégage, entre autres produits, du monoxyde de carbone, qui détruit l'hémoglobine, et du plomb qui, selon des savants finlandais et britanniques, aurait une grande responsabilité dans les mécanismes de l'arriération mentale. (Sa concentration dans le corps humain a *décuplé* depuis deux siècles.) 300.000 tonnes de plomb sont actuellement dispersées dans l'air par les voitures, en particulier par celles qui utilisent une essence à haut degré d'octane.

En France le gouvernement prélevant 78 % de taxes sur chaque litre d'essence vendu n'est évidemment pas prêt de promouvoir la voiture à propulsion électrique qui règlerait le problème de la pollution urbaine, mais lèserait les intérêts des seigneurs du pétrole ! Et aux U.S.A., comme le remarque encore Ralph Nader, les chefs d'entreprise de l'industrie automobile

« vivent tous à l'écart des zones les plus polluées. Lors-

qu'ils choisissent l'emplacement de leurs résidences, les patrons évitent soigneusement la proximité de leurs usines. En revanche, les travailleurs, en particulier, les minorités raciales vivant dans des taudis, sont exposés à beaucoup plus de dangers que les classes favorisées... » (*Le festin empoisonné*, p. 22.)

En fait la pollution automobile ne sera réglée que lorsque le moteur à combustion interne sera remplacé par un mode de propulsion totalement différent. Etant donnés les intérêts en jeu, seul un cataclysme, dans l'état actuel des choses, pourra en décider... Ou un blocus du pétrole !

Si en dix heures une voiture brûle autant d'oxygène qu'un homme en une année, un avion supersonique, dans la seule période de décollage, dévore autant d'oxygène que 10.000 voitures ! Et brûle 35 tonnes d'oxygène pendant une traversée de l'Atlantique. Un seul voyage transatlantique du « Concorde » consomme 50 tonnes d'oxygène et libère 75 tonnes de gaz carbonique. On sait que c'est conscients de pareils désordres et *pour éviter les modifications de climat* que les U.S.A. ont stoppé la fabrication de leur « T.S.S. ».

Enfin comment ne pas évoquer la pollution atomique ? Chaque explosion nucléaire augmente *pour des siècles* le taux de radio-activité de l'atmosphère, et il faut 30 à 40 ans pour que les masses de poussières radio-actives projetées en l'air retombent sur le sol. C'est donc à partir de maintenant que nous allons pleinement recevoir le fruit de nos premières expériences. Dès maintenant le lait qu'on donne aux bébés, et par conséquence leurs os, sont radio-actifs. Une mesure opérée à Evian en 1952 puis en 1964 a montré que l'eau de pluie avait en douze ans multiplié *par cent* sa teneur en tritium (hydrogène « lourd » radio-actif). Mais l'on aurait tort de croire que l'expression « utilisation pacifique de l'énergie nucléaire » ne cache pas quelque danger ; les centrales nucléaires accroissent de façon catastrophique la radio-activité ambiante, et les déchets qu'elles rejettent ont une « vie active » d'environ 600 ans !

Tous ces facteurs réunis aboutissent à une véritable modification de la composition de l'atmosphère terrestre dont la teneur en gaz carbonique a ainsi augmenté de 18 % depuis la deuxième guerre mondiale et dont la température moyenne augmente également, risquant de provoquer l'effet dit de « serre chaude » et la fonte au moins partielle de la calotte polaire nord, ce qui amènerait la hausse catastrophique du niveau des mers de 100 à 140 mètres. Le Commandant Cousteau prévoit que 80 % de l'oxygène atmosphérique aura disparu dans un demi-siècle, et Maurice Neiburger, professeur à l'Université de Californie, ne donne pas un siècle pour que la totalité de l'atmosphère terrestre soit polluée au point de faire disparaître toute civilisation humaine.

Enfin, c'est également l'équilibre électrique de cette atmosphère qui est également modifié dans son ensemble, ce qui conduit à un renforcement de la violence des orages, des tempêtes et des catastrophes naturelles. Et certains vont jusqu'à mettre en cause l'encombrement hertzien de l'espace terrestre :

> « Hélas, l'immense majorité des hommes, et parmi elle, les plus savants en apparence, ne voient pas ou n'admettent pas l'intangibilité de certaines forces immatérielles dont dépend, de manière très étroite, la saine physiologie de notre globe terrestre. Peut-on, pareillement, et avec plus d'impunité, se servir, sans la moindre mesure, des ondes qui sillonnent notre atmosphère et qui constituent un prodigieux réseau nerveux, absolument indispensable au comportement normal de la nature ? Ne faut-il pas imputer la disparition des saisons, propres à notre zone tempérée et si nettement différenciées autrefois, à la saturation de l'espace par l'énergie électro-magnétique, en progression constante au cours d'années de soi-disant progrès ; ne faut-il pas attribuer, à cet excès d'influx parasitaire, la condensation presque ininterrompue qui nous dérobe le soleil et se résout en pluie ?... » (Eugène CANSELIET, in *Atlantis*, n° 266, p. 162.)

Ces pluies nous rapportent évidemment ce que nous avons déversé dans l'atmosphère et contribuent à emplir d'éléments indésirables nos rivières et nos fleuves déjà chargés des rebuts de nos égoûts urbains et de nos usines. Au cycle de l'épuration naturelle, nous avons substitué *le cycle de la pollution.*

La Seine à sa sortie de Paris est composée (malgré col-

lecteurs, champs d'épandage et stations d'épuration) pour moitié d'eaux d'égoûts. La pollution des rivières s'est accrue de 120 % dans les dix dernières années. Les rivières de France reçoivent 6 millions de tonnes de déchets par an, soit la valeur de 10.000 trains de marchandises ! Détergents, engrais chimiques modifient les propriétés physiques de l'eau comme de la flore microbienne. Certaines eaux de rivières sont ainsi maintenant de véritables *bouillons de culture...*

On disait jusqu'à présent : tout va à la mer, qui purifie tout ! Cela a cessé d'être vrai. La masse de produits chimiques qui s'y répand n'est désormais plus entièrement « recyclée » par l'océan. Ainsi, le D.D.T. emporté par les pluies et les rivières envahit l'organisme des poissons de mer et des oiseaux marins (jusqu'aux phoques de l'Antarctique !). Les déjections de « boues » rouges ou noires issues des usines chimiques envahissent les fonds côtiers et menacent la pêche. Dans l'hiver 1972-1973, les Corses se sont rebellés contre le déversement de « boues rouges » terriblement toxiques dans le golfe de Gênes par une usine italienne... Qui croit-on que l'on a poursuivi ? Le directeur de l'usine ? Non, bien sûr, mais les organisateurs corses de la manifestation : crevez ! mais ne dérangez pas « l'ordre du Fric » !

Le pétrole vient en tête des facteurs de la pollution océane. Au mépris de toute réglementation (et qui pourrait en effet aujourd'hui sanctionner les seigneurs du pétrole ?), les pétroliers rincent leurs soutes en pleine mer : ainsi, 1 % du pétrole transporté est mêlé à l'océan, soit 3 millions de tonnes par an ! Georges Tendron, sous-directeur du Museum National d'Histoire Naturelle de Paris, déclare : « *Il faudrait de* 20 *à* 25 *ans pour que s'élimine la nappe nocive qui recouvre actuellement les mers !* » Les goudrons ont déjà détruit la flore et la faune à 40 % sur les plateaux continentaux. D'après le Commandant Cousteau, depuis 20 ans, la vie a diminué *de* 50 *% dans l'ensemble des mers du monde* ! Et l'extinction de toute vie dans les océans nous menace pour bien avant l'an 2000 !

Les navires pétroliers ne font pas que « dégazer » en mer. Parfois, ils font naufrage. On se souvient de la catastrophe du « Torrey-Canyon », prétendument « libérien », échoué sur les côtes de Cornouailles en avril 1967, qui pollua toute la côte bretonne de Trébeurden à Paimpol et du cap Fréhel à Cancale. Certains alors se réveillèrent, mais sont depuis retournés à leur sommeil confortable... Or, le « Torrey-Canyon » ne déplaçait « que » 120.000 tonnes (davantage déjà que les plus gros paquebots). Que se passera-t-il lorsque feront naufrage près de nos côtes les monstres de 500.000 tonnes que l'on construit actuellement ? Une tonne de mazout pollue 12.000 hectares !

Par ailleurs, les forages sous-marins actuellement entrepris sur les plateaux continentaux de l'Europe, de l'Amérique et de l'Asie apportent de nouveaux risques de pollution. Enfin, que l'on pense à ceci : pendant la dernière guerre, environ 25.000 bateaux ont été coulés, leurs réservoirs pleins de mazout. Ces réservoirs étaient construits pour résister 30 à 40 ans au plus... Lecteurs, calculez !

Et la pollution atomique ? Chaque année, *par centaines de milliers de tonnes*, des résidus atomiques sont immergés en containers de béton et de plomb qui ne sont pas éternels, et qui, s'ils ne se rompent pas en notre siècle, le feront à coup sûr dans les siècles suivants. Or, ces déchets nucléaires radio-actifs que nous « léguons » si généreusement aux générations futures sont pour la nature et pour l'homme les plus dangereux des facteurs de pollution et même de modification des codes génétiques !

Récemment, un nouveau danger a été mis en lumière : le mercure, dont des concentrations alarmantes ont été décelées du Pacifique et de l'Océan Indien à la Baltique et aux lacs suédois. Cette pollution est due à l'utilisation d'électrodes de mercure dans l'électrolyse du sel et à l'emploi de certains fongicides dans l'agriculture et l'industrie papetière. Des atteintes au système nerveux et au cerveau humain ayant été observées et attribuées au mercure, les ventes de thon et d'espadon ont dû cesser aux U.S.A. depuis fin 1970.

Et c'est la terre enfin d'où nous tirons nos aliments qui se trouve être la première « servie » par cette priorité mondiale accordée à l'industrie sur l'agriculture : en France, un paysan quitte sa terre toutes les quatre mi-

nutes. *Chaque minute, deux hectares de terre végétale* sont détruits dans le monde par l'asphalte et le béton : autoroutes, « parkings », aéroports, clapiers humains, usines, etc. Les paysans qui restent ne se veulent plus agriculteurs, mais « exploitants agricoles », ce qui est tout un programme ! Et en effet, il s'agit de faire « rendre » à la terre le maximum, même si les générations futures doivent payer les frais de ce pillage tellurique auquel l'adjuvant d'engrais chimiques n'apporte qu'un palliatif transitoire et surtout une nouvelle atteinte aux équilibres biologiques.

> « Pour détruire, jadis des siècles, aujourd'hui des années (...) 135 millions d'hectares endommagés aux U.S.A. en un siècle et demi, et notamment depuis 80 ans, dont 35 millions d'hectares irrémédiablement perdus — l'étendue des terres fertiles de la France !... Dans le même temps, 20 % des terres cultivables de la planète, soit quelque 300 millions d'hectares furent détruits de la même manière... » (André Birre, *Une nouvelle sagesse de la terre, un grand problème humain, l'humus.* Organisation Scientifique pour l'entretien de la Vie, Paris 1959.)

Le feu, le déboisement, l'arrachage des haies, l'élevage incontrôlé, l'emploi massif des insecticides, la disparition des oiseaux, la perte au sein des villes « tentaculaires » de tout résidu organique interrompent catastrophiquement les cycles biologiques. Pillage et gaspillage, voilà comment on pourrait résumer notre « économie » ! Un seul numéro du « New York Sunday Times » dévore 75 hectares de forêts. A eux seuls, les U.S.A. (6 % de la population mondiale) consomment 20 % du coton, 25 % de la production mondiale d'acier et d'engrais, 36 % des combustibles fossiles, 40 % de la pâte à papier, et exploitent (c'est en effet le mot) 10 % des terres agricoles du monde *en plus des leurs* !

Nous finissons par entrevoir à court terme la pénurie des richesses les plus naturelles, à commencer par l'air pur et l'eau pure. Déjà le pompage effréné des nappes d'eau souterraines provoque un *abaissement* de certaines régions côtières, et se trouve particulièrement responsable du naufrage accéléré de Venise ! Qu'un « Système » qui se dit « civilisation » préfère effrontément des profits immédiats autant qu'empoisonnés à la sauvegarde d'un trésor planétaire comme la Cité des Doges révèle la nature profondément luciférienne et satanique de ce « Système ».

Le pillage de la planète et la destruction des cycles de régénération naturelle amènent évidemment nos techniciens « aux ordres » du « Système » à mettre en œuvre des subterfuges de plus en plus *artificiels*, et de plus en plus destructeurs. En France, un million de tonnes de produits toxiques dits « engrais chimiques » sont répandus *par an* dans les champs. Dans le monde, un million de tonnes de D.D.T. a été répandu. Les bébés suédois élevés au sein maternel absorbent une dose quotidienne de D.D.T. de 70 % supérieure au taux acceptable. Toute une part de notre nourriture n'est déjà plus que « *la cuisine du diable* » comme dit Günther Schwab, ou un « *festin empoisonné* », selon l'expression de Ralph Nader, qui, dans les deux livres qui portent ces titres, et qu'il faut absolument lire, mettent les hommes en garde, inutilement, semble-t-il.

> « Faire passer la nourriture pour ce qu'elle n'est pas participe de la politique générale de l'industrie alimentaire. La tromperie va de l'emballage lui-même à la qualité du produit, en passant par le *remodelage* des goûts des consommateurs. L'industrie s'arrange pour flatter les désirs les plus superficiels des consommateurs, au détriment de leurs besoins les plus élémentaires... » (Ralph Nader, *Le festin empoisonné*, p. 227.)

C'est ainsi que la généralisation de la farine blanche, du sucre raffiné et du riz glacé que les ménagères stupides préfèrent aux produits naturels pour des raisons de « présentation », est responsable du taux de plus en plus alarmant de cadmium dans l'organisme, provoquant des maladies circulatoires et cardiaques. Oppenheimer nous dit que

> « dans les laboratoires américains, on a réussi à faire mûrir en 24 heures des plantes bombardées par des rayons gamma et nourries par des substances chimiques »,

ce à quoi des biologistes sérieux n'ont pas manqué de

rétorquer que ces aliments irradiés provoqueraient à coup sûr de nouvelles « maladies de civilisation ».

Alors, au moindre malaise, l'homme civilisé, ou qui se croit tel, se drogue, ajoutant encore quelque poison à son festin empoisonné. On sait maintenant que 90 % des prétendus médicaments sont inutiles, voire dangereux, et que les laboratoires pharmaceutiques sont en Occident à la tête de la prospérité commerciale. Au rythme actuel du développement des soins médicaux et des sommes versées par la Sécurité sociale, la totalité du revenu national français devra dans 18 ans être consacrée à la santé des Français !

Et pendant que les nations dites « développées » se droguent, s'empoisonnent, et enrichissent fabuleusement leurs industriels en pillant effrontément le Tiers Monde, celui-ci voit s'accroître d'année en année à la fois sa pauvreté et sa population. Deux enfants naissent sur la Terre *chaque seconde*, et l'un des deux est chinois. En faisant reculer ses maladies endémiques, nous n'avons, nous autres Occidentaux, laissé au Tiers-Monde que deux régulateurs de population : la guerre et la famine. 27.000 personnes meurent de faim par jour dans le monde ; 80 millions d'enfants de moins de cinq ans sont sous-alimentés en protéines ; il naît un arriéré mental toutes les 20 secondes dans le monde, et toutes les 20 minutes en France. Le nombre de ces arriérés mentaux est égal à la population des U.S.A.

Soyons certains que lorsque les peuples du Tiers Monde, arriérés mentaux y compris, en auront assez d'être pillés par l'Occident et l'Amérique du Nord, ils sauront exercer à notre encontre ces « techniques » de destruction que nous leur avons si généreusement, plutôt si fructueusement, apprises. Ce ne sera là que justice immanente...

Certains occidentaux, comme Jean Rostand, commencent à y penser :

> « Il n'est pas exclu, hélas, que l'homme succombe aux effets du fanatisme mal contrôlé et de la force maniée par des indigènes... »

Il est un domaine enfin auquel nous voudrions ici

faire une précise allusion, car il est plus que tout autre caractéristique de la mentalité luciférienne de nos modernes sorciers en blouse blanche. Nous voulons parler de la biologie « conquérante » qui ne se propose pas moins que de *modifier l'homme* par les techniques d'avant-garde suivantes (entre autres) : parthénogenèse, bouturage chromosomique, grossesse en bocal, conservation de la semence en vue d'inséminations posthumes, modification des acides nucléiques qui déterminent l'hérédité, etc.

Jean Rostand, dans *Inquiétudes d'un biologiste* (Stock, 1967), bien que « délivré » par son athéisme de toute préoccupation proprement spirituelle, a la lucidité et l'honnêteté d'écrire :

> « Les pouvoirs de la science nous créent plus de soucis qu'ils ne nous apportent de lumière (p. 55). Nous allons apprendre à changer l'homme avant de savoir ce que c'est que l'homme (p. 27). Je ne puis me défendre d'un peu de malaise en voyant s'esquisser ce monde gouverné par la biologie et la chimie, où le meilleur de l'homme sera voulu, prévu, calculé, où le talent, le don, la charité, la vertu, seront obtenus à volonté par des artifices techniques... Nous ferons-nous sans répugnance à l'idée de ces humains façonnés sur mesure, conformes à un prototype idéal, de ces humains d'avance « programmés » pour le service de la société ?... » (p. 20-22).

Et Rostand n'envisage ici que des « manipulations réussies » vers un mieux-être « fonctionnel » au service de la société. Mais qu'arrivera-t-il si, comme cela est hautement probable et comme cela est déjà arrivé pour des nouveau-nés à la suite d'irradiations ou d'intoxications chimiques subies par la mère, ces « manipulations » produisent des monstres ? Teilhard de Chardin semble n'avoir pas posé la question, qui affirme : « *Dût-on en frémir, c'est éminemment sur ce terrain de la modification de l'homme par l'homme qu'il nous faut tout essayer, jusqu'au bout...* » Jusqu'où peut aller « la foi en l'homme » ! Et c'est un homme d'Eglise ou soi-disant tel, qui parle !

D'autres, comme Leconte du Noüy, imprégnés d'une conception vraiment très optimiste du transformisme, affirment que l'évolution finira par réaliser

« un être moralement parfait, complètement libéré des passions humaines, des chaînes héréditaires et de l'esclavage physiologique... »

Or l'homo sapiens ne peut devenir génétiquement ce qu'il n'est pas. Les rêveries relatives à un surhomme suscité « naturellement » par « l'évolution » sont antiscientifiques autant qu'antitraditionnelles. Il faut d'abord que s'achève ce Cycle d'humanité pour que naisse un nouveau Cycle, avec l'intervention du Verbe créateur dans une « Jérusalem nouvelle ».

En attendant, c'est bien avec tout l'héritage métaphysique de l'homme adamique, et en particulier le lourd héritage du péché d'orgueil, que pensent et agissent les plus savants des « sapiens » — qui se révèlent aujourd'hui si peu « sages » dans l'utilisation des moyens que leur savoir rationaliste leur a donnés sur la nature et sur l'homme...

« En dehors de la complicité qu'elle prête aux passions meurtrières, la science, par elle-même, a de quoi nous épouvanter. Quand on voit l'homme manier de si terribles énergies, encore toutes fourrées d'inconnu, quand on le voit qui se dispose à modifier le relief terrestre, à perturber l'équilibre des mers, voire à taquiner le vieux système solaire, comment ne pas douter si, un jour trop confiant en l'infaillibilité de ses machines électroniques, ou méconnaissant le jeu d'une cause insoupçonnable, il ne commettra pas l'erreur gigantesque dont il ne s'aviserait que trop tard pour en corriger les effets ? » (Jean ROSTAND, texte écrit pour *L'Apocalypse*, éditée par Joseph Foret en 1961.)

Comme le dit Philippe Saint-Marc dans *Socialisation de la nature* (Stock 1971),

« voici rompue la vieille alliance de la Genèse entre l'homme et la Création ; et surgit, toute proche, la menace de l'Apocalypse... ».

Car il y avait un *secret* à ne pas violer dans cet arbre de la science du Bien et du Mal : celui du mystère de la Création et d'une partie de la matière devenue *demeure des anges révoltés*. Nous étions *innocents* parce que préservés de ce terrible secret. Dieu a permis que cette coupe douloureuse nous fût tendue. Nous pouvions rester en paix, il suffisait de ne pas y boire. Nous y avons bu, et aussitôt le secret formidable nous est apparu : nous

avons aussitôt *participé* à la révolte des anges... Après quarante mille ans, nous n'en sommes pas encore « revenus », et nous pleurons encore en nous sur l'*innocence* perdue,... tout en imitant le Tentateur, en nous mentant à nous-mêmes, et en continuant à nous éloigner de l'Arbre de Vie par l'usage obstiné de l'Arbre de la science.

Il est étonnant d'entendre aujourd'hui certains scientifiques, et parmi les plus illustres comme Erwin Oppenheimer, employer un langage métaphysique et parler de *péché* :

« C'est à Alamogordo que les savants ont connu pour la première fois le péché... C'est une connaissance qu'ils ne perdront jamais plus... Tout est une question de mesure : à Almogordo nous avons tous eu la notion de la démesure soudaine entre les outils de la vie et les outils de la mort... La nouveauté du monde est irréversible. Nous savons plus, nous avons plus d'atouts, nous sommes plus solidaires que jamais, nous sommes plus forts que jamais, mais le terrible danger est que la force de l'homme ne dépasse l'esprit de l'homme, car il y a aussi cela de nouveau dans le monde : la dissolution et la corruption de l'autorité, qu'il s'agisse de la foi, de la tradition, des idées acquises. Notre savoir sépare aussi bien qu'il unit, nos ordres désintègrent aussi bien qu'ils lient, notre art nous divise bien qu'il nous réunisse. L'artiste est seul ; le savant est désespéré et l'homme de science étroit d'esprit... »

Et cette « étroitesse d'esprit » que reconnaît Oppenheimer n'est que le développement monstrueux d'une faculté mentale qui, d'outil qu'elle était, semble aujourd'hui devenue presque *autonome* : l'hypertrophie de l'*intellect rationaliste* est en train de mener l'espèce humaine à sa perte par *inadaptation foncière* à son milieu de vie. Certains vont de nos jours jusqu'à penser (même sans référence à la Tradition) que la spécialisation cérébrale menée jusqu'à l'absurde fait de l'homo autrefois sapiens une espèce condamnée.

Plus nuancé, le philosophe et futurologue allemand Georges Picht, auteur de *Réflexions au bord du gouffre* traduites chez Laffont en 1971, n'en déclare pas moins :

« Notre existence, en tant qu'espèce, est menacée. Je

sais qu'on n'aime pas les Cassandre et que l'on croit se débarrasser des craintes de l'avenir en la décrétant folle ! ... Cela ne sert à rien. Il faut savoir que si, d'ici peu d'années, nous n'avons pas résolu les problèmes posés par la menace atomique, la famine, la pénurie d'eau et d'énergie, ainsi que le déficit éducationnel, à quoi bon mettre encore des enfants au monde ? Nous les condamnons à l'avance (...) Aucun de ces problèmes ne peut être résolu isolément. Il nous faut une science qui ait une vue d'ensemble. C'est ce que j'appelle la science globale (...) Depuis Descartes, le monde moderne n'a développé que les méthodes analytiques, il a oublié les méthodes synthétiques qu'on connaissait autrefois, que nous retrouvons dans la philosophie grecque... » (« *Un cri d'alarme* », entretien avec le futurologue Georg Picht publié dans « Le Figaro » du 17 décembre 1971.)

En fait, les sciences analytiques dont le développement extraordinaire caractérise notre civilisation depuis quelques siècles, ont abouti à une hyper-spécialisation qui est la raison fondamentale à la fois de leur efficacité immédiate sur la matière et de leur nocivité à plus ou moins longue échéance sur le champ immense des phénomènes planétaires. L'*interaction* de tous ces phénomènes était une donnée fondamentale du savoir traditionnel, que ce fût celui de l'Egypte ou de la Grèce ou de l'Inde. Après avoir fait fi et ricané de la Tradition, les apprentis sorciers d'aujourd'hui s'aperçoivent à *nos* dépens de la justesse de certains de ses axiomes — sans pour cela d'ailleurs réviser leur philosophie, ni être en mesure d'arrêter la machine devenue folle !

Dès 1946 René Guénon mettait en garde :

« Les inventions qui vont en se multipliant actuellement avec une rapidité toujours croissante sont d'autant plus dangereuses qu'elles mettent en jeu des forces dont la véritable nature est entièrement inconnue de ceux-mêmes qui les utilisent... » (René GUÉNON, *La Crise du Monde moderne*, p. 106.)

« Le problème essentiel, autour duquel tournera la future tâche de la culture et dont la solution commandera tout, non seulement le bien-être et la misère, mais la vie et la mort, c'est la *Puissance*. Non pas pour l'intensifier, cela ira de soi, mais pour la dompter et en faire bon usage. Les forces chaotiques primitives... réapparaissent au sein de la culture elle-même, et leur élément est précisément ce qui a vaincu les formes primitives : *la Puissance elle-même* (...) Quand la conscience de l'homme n'assume plus la responsabilité de la puissance, les démons en prennent possession. Et par ce mot, nous n'entendons pas nous plier aux usages actuels du journalisme, mais dire exactement ce qu'entend la Révélation : des êtres spirituels, créés bons par Dieu, mais déchus, séparés de Lui, qui ont opté pour le mal, et sont maintenant résolus à perdre sa Création... » (Romano GUARDINI, *La Fin des Temps modernes*, Seuil, 1953, p. 97 et 94.)

Le drame que nous vivons vient de ce qu'un savoir *rationaliste* a imprudemment mis en route des forces *irrationnelles* ! La maya, l'illusion dans laquelle se trouve plongée la science rationaliste consiste dans le fait qu'elle prétend *connaître* le monde en sa totalité, alors que celui-ci est *à la fois rationnel et irrationnel*. La science par son caractère *partiel* inhérent à son caractère analytique et à sa rationalité même, est par conséquent condamnée à n'appréhender que l'*existence* des choses et à ignorer leur *essence*, qu'elle nie d'ailleurs. Ne nous étonnons donc pas si, en toute bonne foi, elle déclanche des réactions catastrophiques que sa nature même ne pouvait lui faire prévoir...

Et le rapetissement de la planète due à l'uniformisation du savoir comme à la rapidité des communications fait que ces réactions et ces catastrophes sont désormais répercutées presque au même instant sur l'ensemble de l'humanité. Comme le disait Paul Valéry, « *le monde fini commence* ». L'ouroboros se mord la queue sous nos yeux, et nous sommes tous, vaille que vaille, *solidaires* du sort commun que notre technologie déboussolée nous prépare *collectivement*. Le « Jugement » des derniers temps, c'est d'abord cela...

Certes, tous les scientifiques ne sont pas aveugles, et certains luttent ouvertement contre cette technologie livrée aux impératifs suicidaires de la loi du profit acharné... Mais que *peuvent* les plus lucides d'entre eux ? Et *veulent-ils* vraiment *lutter* ?

« Il semblerait que la physionomie du monde contemporain dépende, en fin de compte, des savants... Eh bien ! non : les savants n'ont manifesté aucune volonté de devenir une force importante et indépendante de l'humanité. Ils consacrent des congrès entiers à ignorer le malheur des autres. Il vaut mieux rester sagement dans les limites de la science. L'esprit de Munich a étendu ses ailes démoralisantes sur eux... » (Alexandre SOLJENITSYNE, *Discours de Stockholm*, in « Les droits de l'écrivain », Seuil 1972, p. 116-117.)

« A eux tout seuls, les savants ne peuvent rien. Ils n'ont pas le pouvoir. Mais ils sont les maîtres des instruments dont le pouvoir se sert. L'ensemble des laboratoires, des instituts, des savants, constitue la plus grande réserve de puissance qui ait jamais existé. Mais les savants ne l'ont pas compris. Beaucoup se sont livrés aux pouvoirs politiques et industriels. La plupart ne comprennent rien à la politique, d'où leur carence. Pourtant je crois que la révolte des savants est déjà en cours. Le plus curieux, c'est qu'elle ait commencé aux Etats-Unis. Et c'est une grande contribution de ce pays aux éventuelles solutions de l'avenir. Cette révolte est en cours mais elle doit s'organiser. Les savants forment actuellement la seule vraie Internationale parce que la physique est la même en Russie qu'en Amérique et la même qu'en Chine. Vous imaginez-vous, par exemple, ce que donnerait une grève mondiale des scientifiques ? Plus rien ne fonctionnerait. Les pouvoirs désuets et imprévoyants éclateraient. Mais nous sommes loin du compte. Il faut bien dire que les hommes de science reçoivent une formation qui, malheureusement, annihile chez beaucoup d'entre eux le courage civique, le courage de regarder en face les maux qui nous assaillent ; de rompre avec les préjugés et les clichés de pensée qui nous entravent ; d'envisager des solutions audacieuses à l'échelle planétaire, sans égard pour notre petit confort matériel immédiat ou intellectuel ; d'agir en conséquence ; bref, d'envisager le courage civique comme le courage de l'utopie. C'est ce que devrait faire chacun de nous, quelle que soit la place où il se trouve, si nous ne voulons pas que notre civilisation fonce dans la nuit comme une voiture folle, tous phares éteints... » (Georg PICHT, *ibidem.*)

Mais le bolide est lancé, et ses passagers se bercent de l'illusion flatteuse de *monter*, alors qu'ils *tombent*. C'est ce que Jean Cocteau exprimait deux ans avant sa mort avec un efficace humour noir dans un poème, « Alors apparurent... », publié dans *L'Apocalypse* de Joseph Foret en 1961 :

« ... et l'ange lut la lettre
et la lettre disait :
Ils auront tous la tête en bas et
comme ils tomberont
ils croiront qu'ils volent.
Et peu importe qu'ils visitent les mondes
car les mondes
ne voudront plus d'eux. »

8. Les magiciens du crépuscule

> *« La venue de l'Impie sera marquée par l'influence de Satan, de toutes sortes d'œuvres de puissance, de signes et de prodiges mensongers, ainsi que de toutes les séductions qu'offre le mal à ceux qui se perdent pour n'avoir pas accueilli l'amour de la vérité qui les eût sauvés... »*
>
> 2 *Thessaloniciens* II, 9-10.

On sait combien ces rêves, qui risquent dans la réalité de tourner au cauchemar, sont la pâture habituelle des adhérents d'un certain nombre de « mouvements » que l'on pourrait grouper sous le nom de « nouveaux magiciens », en référence à l'ouvrage de Louis Pauwels et Jacques Bergier qui fit sensation en 1961 : *Le Matin des magiciens* (N.R.F. et Livre de poche).

Les années soixante auront été en effet marquées sur le marché du livre (et même souvent dans celui de la grande presse) par une recrudescence de publications les plus diverses quant au sérieux et à la compétence de leurs auteurs qui presque toutes auront eu pour but, semble-t-il, de clamer haut les réussites de la science de la

deuxième moitié du XXe siècle et, ce qui nous intéresse ici davantage, de marquer les points de « convergence » (pour employer un mot à la mode) entre les sciences traditionnelles du passé (tout au moins ce que notre âge en peut connaître...) et les sciences profanes d'aujourd'hui. Ecoutons l'un de ces ardents zélateurs, ici Louis Pauwels, exalter ces étonnantes fiançailles :

> « Ce qui importe, c'est de voir dans quelle mesure la démarche essentielle de la pensée dite traditionnelle rejoint le mouvement de la pensée contemporaine. »

(nous nous serions, quant à nous, attendu à ce que ceci soit exprimé dans l'ordre inverse...).

> « La physique, la biologie, les mathématiques, à leur extrême pointe, recoupent aujourd'hui certaines données de l'ésotérisme, rejoignent certaines visions du cosmos, des rapports de l'énergie et de la matière, qui sont des visions ancestrales. Les sciences d'aujourd'hui, si on les aborde sans conformisme scientifique, dialoguent avec les antiques mages, alchimistes, thaumaturges. Une révolution s'opère sous nos yeux et c'est un remariage inespéré de la raison au sommet de ses conquêtes, avec l'intuition spirituelle... »

En dehors de ce que nous pourrions ici remarquer et déplorer en ce qui concerne ce soi-disant « remariage » entre deux plans, celui de la raison et celui de l'intuition spirituelle qui, par définition, ne peuvent se confondre sans cesser d'être ce qu'ils sont — on voit que nos hérauts ne s'en tiennent pas à un simple « constat de convergence ». Au vrai, nous les voyons partout depuis douze ans passer franchement le pas, déclarer les « secrets perdus » retrouvés ou prêts à l'être, l'empire sur la matière en passe de devenir absolu et l'Humanité entrée dans un nouvel « âge d'or ».

Pour un homme de Tradition attentif à l'inversion des valeurs de la Fin du Cycle, l'irruption dans le domaine de la presse « d'idées » de ce mouvement caractéristiquement luciférien est un fait très important de civilisation, un fondamental « signe des temps » qu'il importe de qualifier et d'étudier avec le plus d'objectivité possible, car il porte d'étranges et précieuses lueurs sur la spiritualité « inversée » du milieu humain dans lequel nous allons vivre demain.

Cette idéologie syncrétiste véhiculée par *Planète* et par de nombreux ouvrages a depuis dix ans suscité dans les milieux les plus inattendus éloges dithyrambiques et critiques acharnées. A côté de critiques judicieuses comme celle de Jean-Pierre Berger parue dans *Le Symbolisme* d'octobre-décembre 1962, qui considère le problème d'un point de vue traditionnel, d'autres semblent vouloir encore défendre pied à pied et de façon étroitement rationaliste des attitudes mentales que le mouvement « Planète » n'est évidemment pas sans mettre en péril. Ainsi, il y a sept ans, celui-ci a-t-il été violemment pris à partie par l'Union rationaliste qui, on le sait, non seulement n'accorde aucune attention, aucune créance aux domaines où la science devient une méta-science et la physique une méta-physique, mais continue à s'accrocher stérilement à la philosophie positiviste du siècle dernier. Nous avouons que la lecture du pamphlet anti-Planète de cette organisation intitulé *Le Crépuscule des magiciens* nous a beaucoup plus diverti que convaincu.

En ce sens, un tel courant d'idées a le mérite indéniable de dénoncer l'immobilisme qu'un certain mandarinat scientifique oppose, au moins en France, aux chercheurs « non conformistes », comme de bousculer les dernières structures sclérosées des sciences expérimentales du XIXe siècle, tout au moins dans l'esprit d'un grand public égaré par la majorité des manuels scolaires et des ouvrages de vulgarisation encore en usage, car, en ce qui concerne les savants authentiques, la révolution mentale est déjà faite.

La plupart des curiosités « non conformistes » des directeurs de « Planète » sont fondées, une grande partie des faits « maudits » comme ils les appellent, qu'ils invoquent, sont réels ; un bon nombre des collaborateurs surtout occasionnels sont compétents, parfois éminents ; mais c'est le *climat intellectuel et psychique* dans lequel tous ces éléments sont immergés, digérés et « recyclés » qui ne

peut manquer d'inquiéter un spiritualiste traditionnel informé de la véritable nature des forces ici manipulées.

En effet, dans leur livre manifeste, Jacques Bergier et Louis Pauwels n'hésitent pas devant cette profession de foi négative :

> « Nous ne sommes ni matérialistes ni spiritualistes : ces distinctions n'ont d'ailleurs plus pour nous aucun sens... » (*Le Matin des magiciens*, p. 74.)

Refus de déclarer son identité qui s'éclaire lorsque nous lisons :

> « Notre vision du présent et du proche avenir introduit du magique là où l'on ne veut placer que du rationnel... » (*Id.*, p. 76.)

Le « magique », voilà le mot qui maintenant va nous suivre, qui va nous faire comprendre de quelle nature est la révolution nouvelle ici prônée et combien elle s'insère avec logique dans le processus de « dissolution » dont nous commençons à être les témoins.

Remarquons d'ailleurs au passage le choix des « maîtres spirituels » que *Le Matin des magiciens* et *Planète* se reconnaissent le plus souvent : le mage noir Gurdjieff, Antonin Artaud, Charles Fort, Horbiger, André Breton et Teilhard de Chardin, personnalités qui ont comme caractères communs le lyrisme dans la forme et la confusion dans la pensée. Il serait, en effet, facile de reconnaître dans toutes ces manifestations si caractéristiques de notre époque angoissée qui, consciemment ou non, cherche fiévreusement les reflets les plus informes de la Lumière perdue, un trait distinctif qui en est la marque à l'horloge de notre décadence : la confusion perpétuelle entre le domaine psychique et le domaine spirituel (confusion qui est à la base même du spiritisme), les phénomènes du « mental » étant sans cesse présentés comme ceux de « l'esprit », et la « conscience cosmique », qui n'est qu'une prise de possession de l'homme par les forces les plus inférieures, étant sans cesse présentée comme une accession à quelque plan divin...

Pour continuer à ne considérer ici la revue *Planète* que d'un point de vue traditionnel, il y a en effet lieu de noter que les articles de synthèse y sont fortement imprégnés de l'homocentrisme teilhardien pour lequel le mythe moderne du progrès rectiligne et indéfini de l'*alpha* à l'*oméga* « christique » est un dogme, pour lequel la doctrine traditionnelle des cycles est évidemment lettre morte et pour lequel enfin des « accidents » aussi... gênants que le Péché originel et la Rédemption sont tout simplement passés sous silence, le salut individuel y étant remplacé par une « *totalisation convergente* » très en accord avec notre civilisation de « masses »...

Il est d'ailleurs assez plaisant, remarquons-le au passage, de voir des vulgarisateurs qui affirment faire table rase de tout ce que le passé a de « périmé » et en particulier qui s'efforcent à juste raison de faire éclater le cadre transformiste ou évolutionniste de la Préhistoire officielle, de les voir, disons-nous, faire fête à tout propos à une doctrine philosophique qui a justement pour base cette « Evolution de papa » en fait bien dépassée.

Bien des publications d'inégale valeur ont, depuis, généreusement répondu à l'appel du « réalisme fantastique » diffusant dans le public les nouveaux modes de pensée et les nouvelles espérances. En particulier, Robert Charroux aurait pu placer en exergue de son *Histoire inconnue des hommes depuis cent mille ans* (Robert Laffont, mai 1963) ces lignes extraites du *Matin des magiciens :*

> « Nous pensons que c'est au cœur même de la réalité que l'intelligence, pour peu qu'elle soit suractivée, découvre le fantastique... » (p. 21).

Sous la forme d'un reportage excitant et touffu dont l'analyse détaillée serait ici interminable, l'auteur tente un bilan de tout ce qui, sur le globe, peut, à sa connaissance, être rangé sous l'étiquette *d'insolite* et, en particulier, de tous les faits étranges ou mystérieux susceptibles d'infirmer les théories jusqu'ici imposées par la science officielle quant à l'origine de l'Humanité. N'oublions cependant pas, quel que soit l'intérêt que nous prenons à l'exposé de tant de faits troublants, que, dans ce domaine comme

dans les autres, les imposteurs sont légion à notre époque et embrassent sans scrupules le parti créationiste ou la théorie évolutioniste au gré de leurs intérêts... On se rappelle, en particulier, les contestations passionnées auxquelles donne lieu, depuis près de quarante ans le gisement préhistorique de Glozel. Robert Charroux se montre partisan convaincu de l'authenticité des fameuses briques gravées d'une écriture alphabétique linéaire et leur consacre des pages chaleureuses. L'auteur, qui cite volontiers *Atlantis* et ses collaborateurs : Henry Bac, p. 71 ; Paul Le Cour, p. 144 et 161, et Eugène Canseliet, p. 306, fait par ailleurs flèche de tout bois et nous lui reprocherions volontiers le caractère hétérogène et parfois fantaisiste de ses sources s'il ne procédait lui-même presque toujours à une critique judicieuse ou malicieuse de celles-ci. De même, lui savons-nous gré d'attirer à maintes occasions et en particulier dans les chapitres XI, XVI et XVII, l'attention sur la pollution de l'atmosphère terrestre par les retombées radio-actives et sur les drogues pharmacodynamiques et même psychologiques qui accélèrent le processus de dégénérescence de l'Humanité. Pour rebattues et partielles qu'elles soient, ces mises en garde sont cependant fort précieuses dans un ouvrage de grande diffusion comme celui-ci.

Ainsi, beaucoup de zélateurs obstinés du « réalisme fantastique » tels que Robert Charroux, et que d'ailleurs certains collaborateurs de *Planète*, tempèrent-ils fortement l'optimisme inconditionnel des apôtres de l'actuelle « nouvelle Renaissance » et de l'imminent « âge d'or ». On se tromperait pourtant gravement en pensant que même en partie prévenu contre leurs applications, aucun de ceux-ci pourrait être sur le point de retirer sa confiance dans les techniques modernes. Il n'est pas un de ces vulgarisateurs qui ne pourrait mettre en exergue à la tête de chacun de leurs ouvrages ou de leurs articles cette phrase que prononçait à la fin du siècle dernier Emile Littré, tout pénétré du positivisme comtien : « *On espère qu'une science infinie donnera à l'homme un pouvoir infini...* » Le facteur de tous ces enthousiasmes est bien là : la possession, le plus vite possible, de *pouvoirs*, si possible infinis sur la nature et sur l'homme. On voit que non seulement nous

ne sortons pas ainsi du matérialisme, mais que nous nous délectons à nous y enfoncer de plus belle...

D'aucun de nos prophètes d'un nouveau genre ne semble venir à l'esprit l'idée que toute acquisition de pouvoirs sur la matière qui n'est pas la conséquence d'un progrès spirituel proprement désintéressé est de nature satanique, ce qui est pourtant l'enseignement élémentaire de toute authentique tradition. Aucun de ces propagandistes acharnés de la recherche du fantastique ne semble évidemment jamais penser, même par une brève allusion, que le but de la vie humaine puisse être la recherche du Salut, encore moins de la Délivrance. Tout au contraire, nous nous trouvons partout, même lorsque les écrits sacrés ou le nom du Christ sont sans cesse cités et *sollicités*, en présence d'une glorification obstinée de l'homme considéré dans sa seule existence terrestre, Dieu n'étant plus accessoirement « utilisé » qu'au début et à la fin de la prétendue « Evolution » progressive.

Nous n'entendons de même personne remarquer que les sciences modernes en leurs investigations les plus audacieuses empiètent imprudemment, au son des trompettes de la « nouvelle Renaissance », sur des domaines éminemment « sacrés » et que seules les sciences traditionnelles (pour autant que leurs formes dégénérées actuelles nous le laissent entrevoir) avaient pour objet de régir. Le but étant l'acquisition à tout prix de pouvoirs sur la Nature et sur l'Homme, qu'importe que soient, au passage, foulées les lois biologiques, géophysiques et cosmiques les plus imprescriptibles ! Du plus lointain des âges, les légendes, les contes et les formes les plus diverses de la tradition écrite nous prouvent que les programmes de science-fiction (en passe de sortir aujourd'hui de la fiction) qui s'appellent voyance, lévitation, bilocation, modification volontaire des gènes héréditaires, transmutation, antimatière, voyages dans le Temps, etc., non seulement constituent les aspirations éternelles de l'Humanité pensante, mais correspondaient, en fait, à des pouvoirs réels parcimonieusement distribués à des initiés dont le nombre, même dans les plus « hautes époques » et sous des conditions « cosmiques » bien plus favorables que les nôtres, ne pouvait être que restreint.

La plupart des thuriféraires de la « nouvelle Renaissance » du XXe siècle semblent avoir complètement perdu la conscience de cette nécessité de ne pas laisser n'importe quel pouvoir aux mains de n'importe qui... Robert Charroux, après avoir judicieusement affirmé que

> « des secrets, qui auraient pu précipiter l'évolution de l'Humanité, ont été tenus cachés pendant des millénaires, dans la crainte que leur révélation ne provoquât un cataclysme... » et que « désormais la science des hommes atteint le volume critique et menace de les replonger dans le cataclysme qu'ont connu leurs aïeux... »,

n'hésite cependant pas, lui aussi, à franchir le pas et à déclarer : « *Les temps sont arrivés. Il n'y a plus de nécessité de secret. Tout peut être dit...* » (Ouvrage cité, p. 15 à 17.) Çà et là, cependant, la nécessité d'un secret apparaît parfois dans les écrits enthousiastes de nos ardents zélaleurs. Mais on s'aperçoit aussitôt que ceux-ci sont alors persuadés eux-mêmes appartenir à l'« élite » digne de conserver ces secrets et de manipuler ces pouvoirs... Un tel orgueil occulto-scientifique ne peut que nous inquiéter. En particulier, le sens même du sacré semble, chez l'équipe dirigeante de *Planète*, consister en une assez inconditionnelle révérence à l'égard des forces occultes qui mènent souterrainement le monde. Quel que soit l'intérêt profond et les réflexions « convergentes » que les écrits groupés dans cette brillante revue ont éveillés en nous, nous ne pouvons cependant qu'être, là encore, gênés de cette disposition d'esprit assez proche de la magie la moins « blanche ».

C'est à cette même étrange lumière et dans ce climat de constante confusion — sans doute non involontaire — entre les divers niveaux de la réalité, que nous ne cessons de voir les nouveaux magiciens adapter à leur usage les définitions que nous aurions pu croire les plus immuables, tant d'ailleurs dans l'ordre des faits scientifiques que de l'ésotérisme. En particulier, la définition que *Le Matin des magiciens* nous propose de l'ésotérisme est de « haulte graisse » comme aurait dit Rabelais :

> « Il se pourrait que ce que nous appelons l'ésotérisme, ciment des sociétés secrètes et des religions, soit le résidu difficilement compréhensible et maniable d'une connaissance très ancienne DE NATURE TECHNIQUE (souligné dans le texte) s'appliquant à la fois à la matière et à l'esprit... Les « secrets » ne seraient pas des fables, des histoires ou des jeux, mais des recettes techniques précises, des clés pour ouvrir les puissances contenues dans l'homme et dans les choses... » (p. 75).
> « Si les plus vieux textes de l'humanité, sacrés à nos yeux, n'étaient que des traductions abâtardies, des vulgarisations hasardeuses, des rapports de troisième main, des souvenirs quelque peu faussés de réalités techniques ?... (p. 210). »

Et tout le contexte nous apprend que ce qui est ici suggéré au conditionnel est utilisé comme une évidence.

... Ouf ! Nous l'avons donc échappé belle, nous qui, sans le mouvement « Planète » aurions continué à ignorer que le savoir d'un Pythagore, d'un Origène, d'un saint Bernard, d'un Paracelse, d'un Dante, d'un Claude de Saint-Martin, n'était que de nature purement et simplement *technique !*

Jamais nous n'aurons vu de si éclatante façon les membres d'une civilisation technocratique ramener toute manifestation à son propre niveau, et caricaturer de manière si caractéristique tout ce qui dépasse son plan médiocrement psychique !

Que les savants — les véritables — ne se croient pas quittes pour autant. Le même travail d'*adaptation* et de *dévaluation* que les nouveaux magiciens opèrent dans l'ordre de l'ésotérisme, ils l'accomplissent aussi dans celui des sciences expérimentales. Mille exemples de ce travestissement pourraient être relevés dans *Le Matin des magiciens*. Les plus caractéristiques et les plus délirants seraient sans doute ces hypothèses présentées comme des probabilités ou des certitudes qui, renchérissant sur la pensée de Teilhard de Chardin confiant déjà « *en une dérive capable de nous entraîner vers quelque forme d'Ultra-Humain* » vont jusqu'à attendre de la science l'apparition de sur-hommes, de « mutants » pour employer le langage *Planète*. Ecoutez-donc :

> « Dans quelle mesure ne pourrait-il se produire des mutations cellulaires favorables généralisées dans tout

l'organisme ? Les mystiques parlent de l'apparition d'une « chair nouvelle », d'une « transfiguration »

et encore cette affirmation, prise à leur compte par MM. Bergier et Pauwels :

> « J'affirme que la mutation qui nous donnera un Aristote, un Léonard de Vinci, un Newton, un Pasteur ou un Einstein compensera largement les quatre-vingt-dix-neuf autres qui auront des effets moins heureux... » (*Le Matin des magiciens*, p. 488 et 489.)

Or, nous savons que cet espoir est absolument chimérique dans les conditions biologiques et cosmiques actuelles de la création terrestre. Jean Rostand, lui au moins compétent sur le plan des réalités biologiques, nous assure lui-même s'il en était besoin que

> « toute mutation pratiquement, est mauvaise, voire catastrophique, dans ce chef-d'œuvre incontestable qu'est l'être humain » (déclaration faite en 1962 à *l'Institut de la Vie*).

Ce procédé qui consiste à présenter les hypothèses les plus audacieuses et les moins vérifiées des sciences modernes dans un climat pseudo-« surnaturel » ou plus exactement « magique » représente d'ailleurs ici une constante. Nous prendrons pour exemple la célèbre théorie de cosmogénèse d'Horbiger, si habile, si cohérente et si excitante pour l'esprit, qui occupe quarante pages du *Matin des magiciens* et que *Planète* utilise souvent. Combien le désir d'y découvrir une explication synthétique des révolutions passées du globe peut être malsain lorsque l'on prétend faire glisser du plan scientifique au plan ésotérique une théorie soi-disant « traditionnelle » et en réalité uniquement phénoménologique ! Jamais, en effet, nous n'y voyons la moindre allusion à des plans autres que physiques ou psychiques. Pourquoi nous en étonner ? L'orgueilleuse « raison » (malgré les assurances contraires de « dépassement ») qui a formulé les théories de ce genre en a chassé consciemment ou non tout ce qui pouvait la surmonter... Combien les matérialistes rationalistes seront ainsi ravis d'apprendre par Horbiger ou par d'autres que les cycles traditionnels ne sont que des rondes de satellites et que les « soi-disant dieux » des traditions ne sont que des géants suscités par la diminution de la pesanteur !... Le processus mental est ainsi toujours le même : les *effets* matériels présentés comme les *causes* premières !... Nous sommes décidément en pleine *contre-tradition !*

Ce délire insidieux qui constitue la trame même des textes doctrinaux du « mouvement Planète », nous commençons donc à en connaître les matériaux : une utilisation hasardeuse, voire franchement utopique des données actuelles des sciences expérimentales, quitte à bousculer au passage ce qu'elles affirment matériellement impossible et à passer outre ; en second lieu, et comme vêtement de ces affirmations, une brume d'ésotérisme de piètre qualité, c'est-à-dire d'occultisme qui, au nom de la recherche à tout prix de *pouvoirs* immédiats, s'affirme prête à forcer les dernières digues que le rationalisme de l'époque qui s'achève, aussi étouffant fût-il, dressait encore devant les hordes de Gog et de Magog qui commencent désormais à percer « la Grande Muraille », pour employer ici des symboles qui ne font que prendre un sens plus précis au fur et à mesure que nous nous acheminons vers la fin de notre temps.

En fait de

> « remariage inespéré de la raison, au sommet de ses conquêtes, avec l'intuition spirituelle... »,

nous serions ainsi amenés à croire plutôt à un concubinage très nauséeux de ce que la science rationaliste et l'occultisme ont de plus bas. Décidément, cet « âge d'or » et cette « renaissance » déploient leurs fastes au niveau des caves et des eaux croupies !

Mais il serait aussi vain pour un esprit traditionnel de partir en guerre contre ces manifestations très caractéristiques de notre « fin de cycle » que de nourrir les illusions « progressistes » que véhiculent, parfois à leur corps défendant, toutes ces publications futuristes... Qu'on

le veuille ou non, le monde qui va nous succéder immédiatement sera dirigé, occultement ou non, par des esprits qui pousseront les hypothèses de la science-fiction et de la pseudo « nouvelle Renaissance » jusque dans leurs implications extrêmes. Loin de reculer devant quelque péril ou quelque scrupule, ces nouveaux magiciens, commandes du monde en main, n'hésiteront pas en particulier à utiliser toutes les armes nouvelles de la mise en condition des esprits — dont la grande presse et la propagande audio-visuelle d'aujourd'hui ne sont que les phénomènes avant-coureurs et bénins — pour forcer en leur gîte les esprits rebelles à leur dogme progressiste et qu'ils accuseront bien sûr du crime d'« obscurantisme ». Un esprit traditionnel doit s'efforcer d'envisager ce futur esclavage avec sérénité, avec la certitude qu'il ne sera que transitoire, qu'il aura pour effet de susciter des réactions aussi souterraines que bénéfiques sur le plan de la spiritualité, et que l'empire des nouveaux magiciens est inéluctablement voué à une rapide autodestruction. Aussi, loin d'essayer aujourd'hui de combattre (ce qui serait, répétons-le, parfaitement vain) tous ces prophètes du matérialisme conquérant, nous préférons écouter lucidement leurs discours, nous réjouissant d'une certaine façon de reconnaître dans leurs découvertes bien des enseignements « inversés » de la Tradition et en définitive n'hésitant pas à saluer en eux les agents zélés d'un pourrissement du monde qui ne peut qu'aboutir à sa régénération par une nouvelle incarnation du Verbe. Si nous nous efforçons d'être les ouvriers de la onzième heure, ils sont, eux, les ouvriers très agissants de l'Apocalypse.

Entre l'optimisme inconditionnel des nouveaux magiciens (que nous avons tout lieu d'ailleurs de ne pas croire tous sincères) qui invitent l'Humanité à partager les fruits empoisonnés de la science en essayant de nous faire prendre les crépuscules pour des aurores, et le pessimisme infernal des faux messies qui ne prêchent la fin du monde que pour, eux aussi, s'assurer de grands pouvoirs psychiques et matériels sur autrui, il y a place pour une vision sereine de la destinée humaine faite de l'acceptation de l'inévitable sur le plan collectif et de la conscience que même au cœur des âges les plus « noirs » les voies de la Charité fraternelle et du Salut individuel sont toujours largement ouvertes, à la seule condition d'un retour à l'humilité excluant tout anthropocentrisme et à l'abandon de tout destin individuel entre les mains de la divine Providence qui, elle, nous prépare patiemment et messianiquement de vrais surlendemains qui chanteront.

9. Science et Tradition

> *« Il ne s'agit pas de conquérir l'univers, mais de lui donner un sens... »*
>
> Raymond CHRISTOFLOUR, *La Drachme perdue*, p. 20.

On se sera peut-être étonné de la place que nous aurons faite ici à la critique de ce mouvement subversif ; mais ceux qui ont compris notre livre et surtout dans quelle phase du Cycle nous nous trouvons auront reconnu notre attitude comme fondée, car la *qualification* d'une telle déviation peut servir de pierre de touche pour les mouvements analogues qui ne manqueront pas de se développer dans les prochaines décennies. Précisons enfin, dans la mesure où cela doit l'être, que nous n'avons à l'encontre de ce mouvement autant qu'à d'autres aberrations de notre temps nulle nostalgie de l'Inquisition et des procès de sorcellerie !... D'ailleurs le rôle de courants d'idées comme celui de « Planète » est trop efficace dans la destruction des vieilles structures de notre civilisation et dans l'accélération des échéances cycliques pour que, dans une grande mesure, nous ne nous réjouissions pas de son dynamisme... Le diable aussi porte pierre...

Il existe d'ailleurs la possibilité d'une « lecture » de « Planète » (et de toute la littérature analogue, par exemple les ouvrages de Robert Charroux) qui *dépasse* et... trahit les intentions de leurs auteurs. Nous voulons dire par là que de ces faits et de ces textes invoqués, un homme de mentalité traditionnelle n'a pas de peine à tirer une

« philosophie » assez différente de celle qu'on voudrait nous y communiquer... C'est la constatation de ce qu'on peut appeler les véritables « convergences » entre les découvertes de notre temps et les enseignements de la Tradition.

Si ces confrontations commencent à être établies, c'est d'abord qu'un nombre croissant de scientifiques a de nos jours abandonné l'optimisme rationaliste du XIXe siècle et constaté qu'un certain nombre de bases de la foi positiviste se sont écroulées. Nous avons dans bien des endroits de ce livre fait assez d'allusions à cette crise de la science contemporaine et à ces « convergences » entre science et Tradition pour que nous puissions ici passer rapidement sur un sujet qui mériterait un ouvrage spécial (et que traite déjà en grande partie un ouvrage comme celui du Dr Robert Hollier, *Tohu-bohu, des confins de la science au seuil de la connaissance*, Omnium Littéraire, 1972).

Mais nous ne devons pas pour autant minimiser les barrières idéologiques qui s'opposent toujours en ce moment à l'est comme à l'ouest à l'intégration dans le champ du savoir de méthodes de pensée jusqu'à présent étrangères à la mentalité rationaliste et analytique. Nos organismes d'enseignement et d'information sont toujours les bastions de la réduction au quantifiable de toute réalité et de la négation de toute essence spirituelle. Nous trouvons, sur l'ensemble de la planète pratiquement, un véritable terrorisme *réducteur*, une *réification* du savoir, et en définitive de l'homme, auquel on refuse toute investigation tendant à savoir *qui* il est, *d'où* il vient, *où* il va, et ce qu'il est venu faire sur cette Terre ! De cette mutilation intellectuelle et spirituelle, René Alleau s'étonne ainsi :

> « Quand le droit à l'enseignement public d'un seul domaine, passé ou présent, de la culture est nié par une censure implicite mais effective qui l'exclut pratiquement de nos universités, alors toutes les autres formes de la culture sont compromises et menacées dans leurs principes permanents qui sont l'unité et l'indivisibilité des connaissances humaines. Pourquoi l'histoire de la magie, de l'astrologie, de l'alchimie, pourquoi la philosophie et l'histoire du symbolisme continuent-elles d'être exclues de notre enseignement supérieur ?... Si l'on prétend que l'ésotérisme ne s'enseigne pas publiquement sans de graves dangers, c'est que l'on confond volontairement ses théories avec leurs déformations vulgarisées par certaines pratiques. Mais, dans ces conditions, pourquoi donner à la presse, à l'édition, à la radio, à la télévision tous les droits de répandre inconsidérément dans les masses l'occultisme du plus bas étage et le mysticisme le plus délirant alors qu'on refuse en même temps aux élites intellectuelles de ce pays l'enseignement spécialisé qui leur permettrait, au contraire, de faire connaître autour d'elles des idées justes et saines sur l'histoire authentique des disciplines traditionnelles et sur la philosophie véritable de l'ésotérisme et du symbolisme ? La police pédagogique, d'ailleurs, n'est pas plus efficace durablement que l'autre. Faute d'avoir ouvert les portes de l'Université, comme je l'ai demandé voici dix ans, à l'enseignement de la philosophie traditionnelle et du symbolisme, c'est maintenant une marée sans précédent d'erreurs redoutables qui atteignent, non seulement en France mais en Europe et aux Etats-Unis, les couches les plus diverses de la société... Ce n'est pas impunément, en effet, ni sans les plus graves conséquences psychologiques, individuelles et collectives, que l'on exclut d'une culture le surrationnel, que l'on nie tout mystère, que l'on détruit toute foi et jusqu'à la foi de l'homme en lui-même, quand on ose enseigner publiquement que l'être humain n'est qu'un produit du hasard de l'univers, des nécessités de l'adaptation au milieu, des lois de l'économie et des structures des sociétés... » (René ALLEAU, *Tradition et invention*, in *Atlantis*, n° 270, allocution prononcée au cours du 47e banquet platonicien de l'Association.)

Un homme de Tradition ne saurait rester passif devant cette dépravation spirituelle de toute une civilisation et en particulier de toute une jeunesse, mais doit aussi penser que le matérialisme porte en lui ses propres forces d'autodestruction... Ce qui manque d'abord à la plupart de nos scientifiques et de nos enseignants, c'est cette ouverture d'esprit qu'enseignait en 1865 le grand Claude Bernard ; ce qu'il disait sur la liberté d'esprit et l'intuition comme facteurs de connaissance est toujours vrai :

> « Nous savons tous bien peu de choses en réalité, et nous sommes tous faillibles en face des difficultés immenses que nous offre l'investigation dans les phénomènes naturels. Nous n'aurions donc rien de mieux à

faire que de réunir nos efforts au lieu de les diviser et de les neutraliser pour des disputes personnelles. En un mot, le savant qui veut trouver la vérité doit conserver son esprit libre, calme, et, si c'était possible, ne jamais avoir, comme dit Bacon, l'œil humecté par les passions humaines.

« ... En un mot, il ne faut point enseigner les théories comme des dogmes ou des articles de foi... Dans la recherche de la vérité, le sentiment a toujours l'initiative, il engendre l'idée *a priori* ou l'intuition ; la raison ou le raisonnement développe ensuite l'idée et déduit ses conséquences logiques. Mais si le sentiment doit être éclairé par les lumières de la raison, la raison à son tour doit être guidée par l'expérience... » (Claude BERNARD, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale.*)

Et quelle doit être la première *ouverture* qu'une science véritable (c'est-à-dire *synthétique* et non point seulement *analytique*) doit opérer sur le champ entier de la réalité, si ce n'est l'appréhension, voire l'étude des phénomènes *à la fois* du subconscient et du *sur*conscient, dans le respect de la hiérarchie trinitaire corps-âme-esprit qui caractérise l'homme adamique ? C'est par son ignorance ou sa négation de la hiérarchie des mondes supérieurs que la science athée connaît tant d'échecs dans les domaines des névroses, des maladies psychosomatiques et mentales et de la criminologie. Dans les labyrinthes de sa psychologie, cette science n'a pu que *réduire* les phénomènes psychiques aux plus inférieurs d'entre eux : c'est le fait de la psychanalyse qui prétend analyser les motivations de l'homme par le seul subconscient, c'est-à-dire par l'*infraconscient*, alors que ce qui fait la spécificité de l'homme est l'âme supérieure fécondée par l'esprit. Ame supérieure et esprit échapperont toujours aux expériences phénoménologiques, et c'est bien pourquoi la science expérimentale telle qu'elle existe aujourd'hui n'est absolument pas armée pour connaître la nature profonde de ces choses, ni même pour discuter de leur existence.

Mais, sans vouloir bien sûr minimiser les efforts de tous ceux qui, dans l'ombre encore, construisent aujourd'hui *le pont* entre psychologie et *parapsychologie*, nous pensons que c'est dans le domaine des sciences physiques (du microcosme au macrocosme) que se font déjà les « ouvertures » et que certains déjà construisent un *pont* entre physique et *métaphysique*. Il y a là un signe fondamental du temps des « récapitulations » que nous vivons en cette fin du XXe siècle. L'échec répété de l'expérience de Michelson à la fin du siècle dernier et au début de celui-ci a ébranlé les conceptions mécanistes de Newton et de Laplace. Ce n'était pas la faillite de la science, mais du scientisme. Le physicien Ernest Mach attaqua les concepts newtoniens d'espace et de temps. A sa suite Einstein brisa la conception du temps et de l'espace absolus, et nia l'indépendance des propriétés de la matière avec celles de l'espace et du temps. La mesure du périhélie de Mercure et de la déviation des rayons lumineux au voisinage du soleil devaient lui donner raison. La découverte des quanta apporta encore de l'eau au moulin du relativisme philosophique et acheva de ruiner la conception positiviste de la science.

Nous lisions dans les *Cahiers du Symbolisme chrétien* n° 6 de juillet 1950 :

« Il est remarquable de constater qu'après avoir renié la plupart des données dites traditionnelles (fondées essentiellement sur les lois d'analogie et la représentation symbolique de l'univers) la science moderne est en train de proclamer à nouveau les postulats de la sagesse antique : 1. Relativité. — 2. Discontinuité. — 3. Unité de la matière. Les données des disciplines traditionnelles seraient d'un incalculable secours pour la science moderne, ne serait-ce que pour orienter et circonscrire plus efficacement les recherches... »

Heisenberg a montré qu'une certaine liberté existe jusque dans les phénomènes intra-moléculaires. Eddington a avoué que la science n'a pu encore écarter l'hypothèse d'un anti-hasard, qu'il appelle... Dieu, et qui est en effet la divine Providence... Liberté ? Providence ? Le tout jouant de façon harmonieuse avec la part de déterminisme « mécanique » qui régit tout ce qui appartient au « Troisième Monde », celui de la manifestation ? C'est exactement l'enseignement traditionnel ! Comme quoi, selon l'adage connu, un peu de science détourne de Dieu mais beaucoup de science y ramène... Ce dont, bien sûr, la majorité en-

core des hommes de science d'aujourd'hui, enfermés dans leur dogmatisme agnostique, ne veulent pas convenir...

En fait, la physique moderne contredit celle du XIXe siècle et s'accorde avec la métaphysique traditionnelle. Après Planck, Heisenberg, Eddington, Louis de Broglie, Minkowsky, on sait maintenant que la matière est discontinue, que le vide y emporte démesurément sur le « plein », qu'elle n'est qu'une modalité de l'énergie et que l'atome ne mérite plus son nom puisque ses constituants sont eux-mêmes « sécables ». Et, chose stupéfiante, on s'aperçoit qu'au quantitatif est joint un phénomène *qualitatif* : les atomes se comportent comme s'ils étaient doués de liberté « créatrice » dans l'accomplissement des combinaisons qui composent les molécules. Car, spontanément, la nature opère des transmutations : on le sait depuis 1919 grâce à Louis de Broglie. Enfin les constituants de l'atome se révèlent « non matériels » : l'électron n'est qu'une onde de probabilité...

> « De nos jours, avec les progrès de l'atomistique, on commence à voir le monde minéral, soi-disant inerte, peuplé d'atomes étrangement actifs, et chaque molécule devient en soi un univers où pullulent des astres-atomes en lesquels jouent des forces n'appartenant plus à l'ancienne physique de la gravitation, mais à des puissances d'affinités et de répulsions, de transformations d'énergie en lumière, et ceci sous la « supervision » d'un concentré d'énergie extraordinaire. Et cette Energie dont on ne sait rien (ignorance que l'on masque sous le nom de « vitesse »), apparaît encore comme fin de tout. Malgré leur répugnance, les plus conformistes de nos scientistes commencent à soupçonner l'existence d'un monde métaphysique ; peut-être un jour soupçonneront-ils des Puissances transcendantes, c'est-à-dire en deçà et au-delà de la matière... » (R.A. SCHWALLER DE LUBICZ, *Le miracle égyptien*, Flammarion, p. 241.)

> « Il arrivera un moment où l'on n'opposera plus l'idée à la matière, quand on aura prouvé que la matière et toutes les fausses réalités du monde objectif ne sont que des représentations sans substance, et lorsqu'on expérimentera, comme Jésus est venu nous l'apprendre, que notre domination de la matière dépend de la clarté avec laquelle, par rapport à la réalité substantielle de l'Esprit, nous percevons sa nature illusoire... » (Alphonse de CHATEAUBRIANT, *Lettre à la chrétienté mourante*, Grasset 1951, p. 174.)

Les développements révolutionnaires de la physique moderne, les nouveaux rapports d'identité issus de la relativité einsteinienne établis entre l'énergie et la matière, qui réduisent cette dernière à n'être plus qu'un état phénoménal de la première, l'étude de l'atome et ses conséquences dans les domaines de la mécanique ondulatoire et de la mécanique quantique, enfin le bouleversement apporté dans les méthodes scientifiques par l'irruption des « nouvelles mathématiques » — tout cela, en même temps que de précieux « signes des temps » pour un observateur doué de quelque esprit de synthèse, en est arrivé à substituer une notion nouvelle et surprenante d'indéterminisme au vieux dogme que l'on avait cru indestructible de déterminisme. Le monde scientifique en est ainsi passé en assez peu d'années d'une représentation statique du monde à une interprétation dynamique de l'univers. Seuls les philosophes et les ésotéristes attachés à la *lettre* de la Tradition pourront trouver scandaleuse cette révolution qui, pour les autres, serait plutôt de nature à illustrer magnifiquement, sur le plan des correspondances matérielles, bien des passages à caractère métaphysique du Rig-Véda, du Zohar, de la Genèse et de l'Evangile de saint Jean, entre autres textes sacrés et fondamentaux.

En ce qui concerne plus particulièrement notre fin de Cycle et ses répercussions au niveau des connaissances profanes, il est certain que si le déterminisme étroit du XIXe siècle correspondait à une phase de « solidification » du monde, le nouvel aspect des sciences est un des signes qui nous permettent de penser que nous sommes entrés dans la phase de « dissolution » dont nous avons parlé plus haut. Mais cette « convergence » entre science et Tradition représente ici un aspect positif de cette « liquéfaction finale » et présage le « redressement » hors Cycle du temps du Millenium.

Oui, comme le disait Shakespeare, ce que nous appelons le « réel » n'est fait que de « l'étoffe de nos songes » ; la matière n'est que de *l'Energie* dévaluée, qui n'est elle-

même qu'une forme inférieure de *l'Esprit*. Du Centre suprême, de l'Unité, émanent (Expiration) des vagues de lumière et d'énergie qui se « densifient » au fur et à mesure qu'elles s'éloignent de ce Centre, avant — au cours de la seconde phase du Cycle total, l'Inspiration suprême — de se fondre à nouveau dans la lumière et dans l'Unité retrouvée. Le Cycle d'humanité dont nous vivons en ce temps la fin n'obéit pas à un autre schéma : l'Involution et la Réintégration-Rédemption correspondent à la même « Expiration » et à la même « Inspiration » de la Création divine.

Et c'est à la confrontation totale de *tous* les ordres de *Réalité* que nous voudrions convier tous les chercheurs, du psychique à la méta-psychique, et de la physique à la méta-physique... Dans la conclusion de *Signes et Messages pour notre temps* (Buchet-Chastel, 1958) Raymond Christoflour s'écrie :

> « Si le soleil a vraiment tourné à Fatima sur le commandement de la Sainte Vierge, si le Père Lamy a parlé aux anges, si le corps du Père Charbel reste incorruptible malgré les années, si le Padre Pio se rend invisible, alors la sécurité des incroyants s'effondre, le monde des athées chancelle, un autre monde s'élève et s'édifie, celui du rêveur de Judée, auquel ont cru les enfants et les saints. Et toutes les doctrines sont à réviser, toutes les directives à reprendre, tous les programmes à déchirer et à refaire. C'est bien à cette conclusion formidable que les incrédules sont invités... »

Tous les programmes scolaires, économiques, politiques, sont en effet à reprendre, dans la perspective du *devenir véritable* de l'humanité. La filiation initiatique ininterrompue de la Tradition universelle, dont les religions ont été les expressions temporelles et indispensables, doit servir à nouveau de base à un rééquilibrage psychique et spirituel de cette humanité qui ne se vautre jour après jour plus avant dans la matière que parce qu'un Système démoniaque lui a fermé les Portes du Ciel et l'a condamnée à un désespoir climatisé. La science qui demain fleurira sur les décombres de cette Babylone orgueilleuse et concentrationnaire ne reprendra son droit à être appelée Connaissance que lorsqu'elle se sera, dans l'esprit de la Tradition, ouverte au divin, au symbolisme, à l'étude des mythes, à la Cyclologie du Temps qualifié, à la surréalité véritable et à l'Intuition spirituelle...

10. Art moderne et art traditionnel

> « *C'est cet admirable, cet immortel instinct du beau qui nous fait considérer la terre et ses spectacles comme un aperçu, comme une* correspondance *du Ciel...* »
> Charles BAUDELAIRE, Introduction aux *Histoires extraordinaires* d'Edgard Poe.

En attendant quelque réhabilitation de l'Intuition, nous ne pouvons que constater que c'est à *l'Instinct* qu'obéit cette société si parfaitement infatuée d'une « culture » dont on lui rebat les oreilles. C'est poussée par un instinct grégaire, jouet de toutes les pulsions de la publicité, de la propagande et de la démagogie politique ou commerciale, que cette société s'abandonne aveuglément à toutes les tyrannies de la mode, ou épouse, de plus ou moins loin, les fluctuations de l'art moderne.

En fait, ce qui était jadis et même naguère harmonieux décor de vie, témoignage personnel d'un goût, d'un style d'existence que l'on pouvait personnaliser à l'infini, ce qui était l'expression, au-delà des mots, d'une soif de bonheur et de vérité que l'on s'efforçait de réaliser dans la lucidité, la mesure et la plénitude — est aujourd'hui devenu un long hurlement brutal et indifférencié qui, en tous les points de la planète, transforme nos villes, nos musées, nos appartements, nos salles de concert et de théâtre, et nos revues littéraires, en un morne catalogue de « structures » inhumaines et de vagissements animaux où l'intellectuel inconscient ne voit même plus qu'il est en train de diluer ce qui faisait sa fragile spécificité, cette intellectualité même, au sein d'une brume infra-psychique et au profit d'un instinct grégaire et viscéral.

Il n'est évidemment pas question dans le cadre de cet ouvrage d'entreprendre un panorama de l'art moderne et de qualifier analytiquement les principales de ses « productions ». Précisons au passage que ce dont nous contestons ici la valeur éthique et spirituelle n'est pas l'art *contemporain,* car il est heureusement encore à notre époque nombre d'artistes dignes de ce nom — en général d'autant plus ignorés qu'ils sont plus authentiques... — mais bien l'art *moderne,* celui qui caractérise pleinement la confusion mentale de notre temps et que par un chantage aussi insidieux qu'efficace, tous les rouages humains de l'actuel « Système » qui nous régit nous mettent en demeure d'admirer, — sous peine d'être étiquetés « passéites », « rétrogrades », « obscurantistes », « pompiers », etc. L'homme « moderne » type ayant pour double caractéristique de n'avoir ni caractère ni sens critique est sans défense contre les « ukases » de nos « critiques » patentés, de nos marchands de tableaux, de nos financiers et de nos ministres de la « Culture » ; comme le dit Max Picard, sa faculté d'admiration est sans cesse *prostituée.* En faveur de quoi ? D'une galerie de *monstres !...* Car là, comme en tous les autres domaines, c'est tout le monde obscur, jadis refoulé ou contrôlé de l'*Infra-réalité* qui, à la faveur de la dissolution psychique de l'humanité, a fait brusquement irruption il y a soixante ans, et maintenant de plus en plus, sur nos cimaises, nos tréteaux, nos scènes et nos rayons de bibliothèque. Nous sommes priés d'admirer en plein jour les cauchemars de nos nuits. Et pour ne parler que de peinture, pour peu que l'intoxication publicitaire ait été convenablement dosée, on peut voir cent mille, deux cent mille gogos (ô Panurge !) « faire la queue » pendant des heures (et payer bien sûr) pour admirer et trouver beau (« puisqu'on vous dit que c'est beau ! ») l'univers atomisé, plein de fœtus et de cadavres, dont un Pablo Picasso a empli pendant soixante ans à cadence industrielle nos galeries et nos musées...

> *« L'art est une sanctification de la nature »*

disait Maurice Denis. Il avait évidemment en vue l'art traditionnel. Car l'art moderne est une caricature, une destruction et une prostitution de la nature dont la stylisation et la hiératisation traditionnelles étaient au contraire une symbolisation spirituelle, une « remontée » vers les archétypes. Il y a chez les artistes les plus célèbres de notre temps une volonté manifeste de *destruction,* et d'abord de destruction du visage humain qui est le symbole même de notre « similitude » divine.

> « Pour moi la figure humaine, les gens, n'ont pas plus d'importance que des clous ou une bicyclette »

disait Fernand Léger...

De l'abstraction symbolique, l'art avait à la fin du Moyen Age évolué vers le naturalisme en cessant d'être sacré mais en restant religieux jusque chez les plus grands peintres du siècle dernier. Un certain naturalisme « lourd », photographique avant la lettre et anti-spirituel, puis le cubisme, ont marqué le passage de l'art dans la phase générale de *solidification.* La *dissolution* finale a maintenant envahi toutes les formes, et même la sculpture, qui devient elle aussi informe et mobile... Ce caractère *informel,* cette *abstraction* qui dessèche aujourd'hui toutes les formes de l'art et de la littérature est bien l'*inversion* de l'abstraction symbolique et du hiératisme originels. Car tandis que ceux-ci *reflétaient* le monde supérieur, l'informalité moderne, ou bien ne *signifie* plus rien (ce dont elle s'enorgueillit !) ou bien reflète le chaos sub-réel et les Ténèbres extérieures. C'est en ce sens surtout que l'art moderne est une *magie noire,* parfois au sens le plus opératif du terme, et a pour fonction eschatologique, comme la psychanalyse, de replacer dans le champ de notre conscience notre infra-psychisme peuplé de tous les *résidus* psychiques et démoniaques qui avaient dans les phases précédentes du Cycle été contenus dans ces « caves » par l'art sacré, les religions et la connaissance initiatique...

Ainsi l'inversion de l'art participe-t-elle à la *pollution* spirituelle générale, visible et invisible, qui caractérise notre époque, pollution psychique que l'art le plus important avec la musique, le plus immédiat, celui qui conditionne le plus directement notre vie quotidienne, l'archi-

tecture, manifeste aujourd'hui tragiquement. C'est un fait qu'à part de rares exceptions, tous les édifices qui dans nos villes manifestent encore une pensée architecturale ont *plus de cent ans.* La grande architecture est morte aux environs de l'Empire et du début de la Restauration. Le XIXe siècle n'a vécu que de pastiches tantôt prétentieux et hideux, tantôt réussis. La prétendue architecture moderne que ce soit celle de Mallet-Stevens, de Le Corbusier ou du Bohaus, oscille entre une acceptable discrétion et la plus innommable horreur, et manifeste elle aussi ce vide spirituel, cette sécheresse de l'âme qui caractérise toutes les productions de notre époque quand elles se veulent « modernes ». Si nous la qualifions de *prétendue* architecture, c'est qu'elle n'est plus pensée par des *architectes,* mais par des *ingénieurs* (même quand par routine on les appelle encore architectes), et que, constituée d'une *répétition* mortelle d'éléments identiques, elle participe du règne général et industriel de la *quantité.* C'est d'ailleurs paradoxalement dans les seules réalisations dites justement « œuvres d'art » (ponts, barrages, salles d'exposition, etc.) donc dans l'industrie que les constructions de notre époque retrouvent quelque intérêt. Quant aux suicidaires quartiers modernes de nos villes, ils justifieraient des jugements encore plus sévères que celui-ci :

> « L'architecture *en tant qu'art* est en train de mourir sous nos yeux... Comment peut se décrire cette bâtisse passe-partout, dont seules les dimensions diffèrent, que vous trouvez aussi bien dans la banlieue parisienne qu'à Francfort, Johannesburg et Caracas ? Un parallélépipède moins large que haut. Une caisse plantée de champ. Des rangées de trous rigoureusement semblables... Rien qui trahisse une recherche de formes, qui accroche la sensibilité de celui qui utilise la bâtisse ou de celui qui la regarde... La mode s'en est répandue à une vitesse peu croyable, comme un cancer généralisé... » (Jules ROMAINS, *Lettre ouverte contre une vaste conspiration,* Albin Michel 1966, p. 75-76.)

Les puissances d'argent qui déjà ont transformé la peinture en valeurs boursières et l'architecture en figures de l'enfer, ne pouvaient évidemment que se jeter sur les arts du spectacle, et pour gagner gros frapper bas. Le

cinéma, en particulier, qui est encore çà et là un art lorsqu'il est exercé par un créateur (phénomène en voie de disparition), ce « 7e art » qui aux mains des Vigo, des Flaherty, des Eisenstein, des Welles, des Renoir, nous a donné des chefs-d'œuvre, devient d'année en année le dépotoir de l'infra-dérision, de la violence, du sadisme et de la pornographie. Il n'est pas jusqu'aux petits écrans de notre télévision nationale qui, à côté d'émissions de qualité, de plus en plus rares, ne deviennent eux aussi les véhicules de la subversion et de la liquéfaction psychique ! Pauvre jeunesse qui, particulièrement en province, a pour toute « nourriture culturelle » ces poisons !

Les arts du langage ne pouvaient que se trouver au centre de ce processus généralisé de destruction, de liquéfaction psychique et d'inversion des valeurs. Ce qui a commencé par le Verbe-qualité finit par le verbe-quantité. Et dans quelle enflure sonore, quelle mégalomanie dialectique ! Comme les mandarins de notre époque et ceux qui en particulier se regardent écrire dans les revues « dans le vent » et s'écoutent parler sur nos ondes, sont fiers de leur « recherche », de leur « démarche », et de leur sacro-sainte « culture » ! En fait, il en est de la « culture » comme de la liberté : on n'en parle jamais tant que lorsqu'elle est sur le point de disparaître ; ce ne sont pas des bulletins de naissance auxquels nous sommes priés d'applaudir, mais des discours sur un lit d'hôpital ou sur une fosse mortuaire. Les philosophies à la mode dressent de fragiles et périssables échafaudages de mots sur le vide d'une pensée dont on ne veut pas avouer le caractère panique... Qu'ils sont secs et tristes, ces systèmes verbeux, fleurs vénéneuses écloses sur le limon amer d'un monde sans Dieu !

Faute d'Espérance, on se rue sur les cibles évanescentes d'espoirs aussitôt écroulés qu'entrevus. Et tout se confond en la noire ivresse d'une course effrénée autant qu'absurde où l'humanité qui croit penser perd jusqu'au souvenir de sa nature, de ses buts, et de son être... Car enfin, à lire ces « schèmes » délabyrinthés dans le « contexte » de tant de « structures » et l'« en-soi » de tant de « distanciations », on a envie de poser sans cesse

la simple question : « Mais de quoi parlez-vous ? ». « De quoi s'agit-il ? », comme disait Lyautey...

> « La confusion mentale semble être devenue, depuis le début du présent siècle, l'état idéal auquel aspirent toutes les activités, et l'estampille indispensable à laquelle se reconnaît l'originalité dans un domaine quelconque... Des esprits sérieux qui font profession de science ou de philosophie, ne savent plus traduire leur pensée que par une ostentation d'amphigouri et de galimatias plus ou moins pédantesque... Ils acquièrent un renom de profondeur qu'on leur eût marchandé s'ils avaient parlé clair. » (Jules ROMAINS, *ibidem*, p. 163.)

Dans un livre lucide et fécond, Jean Brun, professeur à l'Université de Dijon, analyse les formes que prend le monde moderne en liquéfaction :

> « Maîtres du monde, les avatars de Dionysos et d'Eros passent d'autant plus inaperçus qu'ils se manifestent dans ce qui semble aux antipodes du délire dionysiaque et du vertige érotique, à savoir l'intellectualisme et la technique... » (*Le retour de Dionysos*, Desclée 1969, p. 13.)

Jamais la littérature (et nous parlons bien sûr ici surtout de celle qui bénéficie de tous les prestiges de la publicité et de l'étude en Faculté) n'avait jusqu'à présent pris ce visage desséché d'un mécanisme qui, à force de se prendre lui-même comme objet de son étude, finit par parler pour parler, écrire pour écrire, ad libitum, sans but, sans fin...

Voici deux textes brefs empruntés à des ouvrages de la collection « Tel Quel » (Inutile de donner d'autres références : ce sont moins les hommes que nous critiquons ici que les idées de notre temps) :

> « Si l'on considère maintenant la chaîne dans laquelle la « différANCE » se laisse soumettre à un certain nombre de substitutions non synonymiques, selon la nécessité du contexte, pourquoi recourir à la « réserve », à « l'archi-écriture », à l'« archi-trace », à l'« espacement » voire au « supplément » ou au « *Pharmakon* », etc. ?...
> « Ainsi, *transposant* une opération de l'inscription scientifique et *parlant* une attitude de classe, c'est-à-dire la *représentant* dans le signifié de ce qui est entendu comme *un* sens (une structure), la pratique textuelle décentre le sujet d'un discours (d'un sens, d'une structure) et se construit comme l'opération de sa pulvérisation dans une infinité différenciée... »

On pense devant le phénomène structuraliste à ces étoiles naines qui dans le Cosmos arrivent à la fin de leur évolution et s'effondrent sur elles-mêmes en s'autodévorant...

La cancérisation généralisée du langage n'a pas épargné le roman où, là aussi, la « réification » et l'autoprolifération verbale déploient leurs épuisants et ténébreux prestiges. Voici le prière d'insérer d'un roman paru aux éditions de Minuit :

> « Ce chef-d'œuvre, comme toutes les œuvres de X... et de ceux qui, à sa suite, se reconnaissent du « nouveau roman », il faut savoir le lire. Plus exactement, il faut que l'œuvre elle-même apprenne au lecteur à la lire. Il n'y aura pas d'histoire, il n'y aura pas d'intrigue, il n'y aura pas de personnages, ni de temps, ni de signification — tout cela est dissous à l'instar de lois périmées. Reste une voix. La voix de X... Une voix qui change de ton à chaque livre : « Choisir à chaque fois, par goût du neuf, un ton entre les milliards qu'a enregistrés l'oreille, voilà mon lot. » Matériau passionné et passionnel, qui paraît né d'une haleine, mais vis-à-vis duquel, tout de suite, l'auteur prend sa distance comme il la prend vis-à-vis de son propre acte d'écrire. »

Croit-on qu'un art secret, profond comme celui de la poésie se trouve aujourd'hui davantage préservé ? La poésie est de tous les usages qu'on peut faire du langage, le plus *pur*. Or la notion même de pureté a disparu du monde moderne. C'est d'autre part le *langage de l'Ame*. Or, ce dernier vocable est aujourd'hui pour la plupart vide de sens, car les hommes de ce temps ont en effet perdu leur âme. Enfin et surtout — en dehors de nombreux groupes de vieilles dames et de vieux messieurs qui continuent vaille que vaille à composer en 1973 des vers à la François Coppée —, la quasi-totalité de la poésie dite « littéraire » ou « moderne » continue cinquante ans plus tard à distiller les absurdités, les incohérences et les poi-

sons du surréalisme (qui est en fait un *sous-réalisme*) basé sur l'anéantissement de toute prosodie, le culte de l'image gratuite et la pratique du hasard verbal dit « écriture automatique ». André Breton et ses disciples ne faisaient en cela que se livrer à ce « dérèglement raisonné de tous les sens » que prônait Rimbaud un demi-siècle plus tôt, mais en expulsant ce qu'il pouvait y rester de « raison ». Déjà le manifeste Dada avait donné la recette du « poème » nouveau style :

> « Pour faire un poème dadaïste, prenez un journal, prenez des ciseaux, choisissez dans ce journal un article ayant la longueur que vous comptez donner à votre poème. Découpez l'article. Découpez ensuite avec soin chacun des mots qui forment cet article et mettez-les dans un sac. Agitez doucement. Sortez ensuite chaque coupure l'une après l'autre. Copiez consciencieusement dans l'ordre où elles ont quitté le sac. Le poème vous ressemblera. Et vous voilà un écrivain infiniment original et d'une sensibilité charmante, encore qu'incomprise du vulgaire. »

Bien sûr on dira qu'il s'agissait là d'un canular. Mais lorsqu'une plaisanterie de ce genre destinée à épater le bourgeois est poussée systématiquement pendant cinquante ans à ses ultimes conséquences, il s'agit bel et bien d'un travail très conscient de *destruction*. Le pire est que cette liquéfaction est devenue le bain tiède dans lequel fleurissent aujourd'hui la plupart des recueils qui bénéficient encore de l'édition à compte d'éditeur... Plongeons au hasard dans l'œuvre d'un poète sacré « grand » par nos pontifes de la critique et de l'enseignement, toujours pris de panique à la seule idée d'avoir pu manquer le dernier bateau de l'art moderne. Il s'agit de Paul Eluard et de *Capitale de la douleur* (pages 100, 81 et 66 de l'édition Poésie-Gallimard 1966) :

CACHEE

> Le jardinage est la passion, belle bête de jardinier. Sous les branches, sa tête semblait couverte de pattes légères d'oiseaux. A un fils qui voit dans les arbres.
>
> A faire rire la certaine
> Etait-elle en pierre ?
> Elle s'effondra.

LA BÉNÉDICTION

> A l'aventure, en barque, au [nord.
> Dans la trompette des oiseaux
> Les poissons dans leur élé- [ment.
>
> L'homme qui creuse sa cou- [ronne
> Allume un brasier dans la clo- che
> Un beau brasier-nid-de-four- [mis.
>
> Et le guerrier bardé de fer
> Que l'on fait rôtir à la broche
> Apprend l'amour et la musi- [que.

On appelle cela aujourd'hui des « poèmes » ! Ainsi la « poésie » moderne est-elle devenue l'idolâtrie du premier jet, du brouillon, de l'Inachevé, l'adoration de l'insignifiant, de l'Informe, de l'instinct, du subconscient : un narcissisme inintelligible qu'il faut admirer de confiance pour ne pas paraître hérétique à l'encontre de la nouvelle « religion » qu'elle représente.

Un des aspects du surréalisme les plus significatifs est d'ailleurs son caractère de *mystique inversée* et de *caricature de l'ésotérisme*. André Breton, farouchement agnostique, a d'ailleurs réagi vigoureusement chaque fois que l'un des zélateurs de sa secte a voulu la faire dériver vers un quelconque spiritualisme :

> « L'analogie poétique diffère de l'analogie mystique en ce sens qu'elle ne présuppose nullement, à travers la trame du monde visible, un univers invisible qui tend à se manifester... Elle tend à faire entrevoir et valoir la vraie vie « absente » et, pas plus qu'elle ne puise dans la rêverie métaphysique sa substance, elle ne songe un instant à faire tourner ses conquêtes à la gloire d'un quelconque « au-delà »... (André BRETON, *Signe ascendant*, Gallimard 1968, p. 9.)

Voilà qui est clair. Notre ami Guy Béatrice apporte à ceci ce commentaire :

> « Breton fut toute sa vie farouchement athée, et l'on ne sait quelle horreur secrète la religion catholique déversa sur lui, dont l'aversion qu'il avait pour la couleur violette n'en est pas moins fort significative. Ainsi qu'il l'écrit : « Tout ce qu'il y a de chancelant, de louche, d'infâme, de souillant et de grotesque passe pour moi dans ce mot Dieu » (in *Dictionnaire abrégé du surréalisme*, Galerie des Beaux-Arts 1938, p. 9) « Rien ne me réconciliera avec la civilisation chrétienne ; du christianisme je repousse toute la dogmatique masochiste appuyée sur l'idée délirante du « péché originel » non moins que la conception du salut dans un « autre monde » avec les calculs sordides qu'elle entraîne dans celui-ci. » (in *Entretiens*, Gallimard 1952, p. 200-261.)

Quant aux curiosités que les surréalistes témoignèrent à l'égard des sciences traditionnelles, elles relèvent de l'occultisme et non de l'ésotérisme désintéressé, comme le souligne encore Guy Béatrice :

> « L'intérêt extrême porté par le groupe à l'Alchimie ne l'est que eu égard aux vertus opératrices de l'Œuvre, à l'exclusion de toute invocation à la transcendance de ses buts finaux. C'est là limiter singulièrement, nous semble-t-il, la portée d'une telle doctrine que de la réduire aux seules manipulations spagyriques !... Le surréalisme resta, bien qu'en possession de certaines clefs qui se nomment Alchimie, Astrologie, Jeux divinatoires, Hypnose, Ecriture automatique..., limité à cette Terre en héritier direct de l'esprit encyclopédique et de Jean-Jacques Rousseau, se voulant avant tout révolutionnaire et non traditionaliste, refusant de s'engager plus avant sur le chemin qui l'eût conduit à une connaissance pleine et entière de l'aventure humaine et de ses destinées ultimes par-delà la mort... »

Ajoutons qu'une fraction notable de ceux qui se réclamèrent de cet « esthétisme » destructeur se livraient, et se livrent encore souvent avec fatuité, à l'absorption de drogues hallucinogènes... Pauvres poètes dont « l'ivresse dionysiaque » a besoin d'être ainsi approvisionnée en pharmacie !

Le résultat de cette subversion littéraire, on le connaît : plus personne pratiquement n'achète de livres de poésie, même les « intellectuels » n'ayant pas envie de se casser

la tête sur des rébus incompréhensibles... Déjà il faut bien dire que le Français n'a jamais beaucoup eu la tête poétique. Il y a quarante ans, Henri de Montherlant dans ses *Carnets* remarquait amèrement

> « le mouvement électrique de recul du Français quand il a touché par hasard le lyrisme, comme s'il avait touché une vipère... »

Si déjà, à ce qu'on nous dit, 58 % des Français *n'ouvrent jamais un livre* du berceau à la tombe, à quel pourcentage n'arriverait-on pas en considérant les recueils poétiques ! Pratiquement aucun éditeur n'édite plus de poésie et — l'auteur de ces lignes est bien placé pour le savoir — ce pays est devenu spirituellement pour le poète un véritable camp de concentration...

Nous pensons que, dans la mesure où il y a encore une « postérité », les poètes qui resteront de notre temps seront ceux qui auront refusé à la fois le « ronron » sécurisant des néo-parnassiens et les effluves liquéfacteurs, empoisonnés du post-surréalisme, ceux qui se seront souvenus que le poète se doit de n'être pas seulement « voleur de feu » mais d'être aussi et peut-être surtout, un bon forgeron ! Il n'est pas de poésie sans prosodie, que celle-ci soit traditionnelle ou non. La résistance de la matière est un facteur essentiel de qualité. « Fond » et « forme » sont dans un poème réussi, indissociables. Pour notre part, il y a trente ans que nous avons adopté comme devise cette simple et féconde équation : *Architecture* + *Musique* = ***Poésie.***

Mais, encore une fois, y aura-t-il une postérité pour des poètes dont la plupart n'auront même pas pu se faire imprimer de leur vivant ?... Car il faut être mort, et depuis au moins vingt ans, pour intéresser nos historiens de la littérature, nos faiseurs de thèses et nos critiques, tous obstinés nécrophages. Exhumer de l'ombre un obscur poète d'il y a un siècle peut être « utile », surtout si l'on peut en faire un précurseur du délire verbal actuel, mais serrer la main à un poète *vivant* qui n'est passé ni par la prison ni par l'asile psychiatrique, est exclu : un tel geste n'est pas utile à la « carrière ».

Si les vrais poètes sont ainsi relégués dans une obscurité et un dénuement méprisants, tous les feux, tous les pactoles sont en revanche réservés aux saltimbanques de ce qui fut la chanson. Oh, certes, encore aujourd'hui, malgré tout, un petit nombre de chansonniers sont d'authentiques poètes... Mais presque toujours, hélas, la marchandise rythmée que l'on nous sert oscille entre la primarité brutale et de déliquescentes fadaises. Car c'est bien de cette alliance entre veulerie et violence que procède la musique dite « populaire » d'aujourd'hui, qu'elle qu'en soit la forme, de la chansonnette insipide au jazz même dit « authentique ». D'une ancienne technique d'extase collective empruntée au continent noir, la civilisation a fait ce bain sonore à la fois excitant et « tranquillisant » où se dilue toute volonté, tout sens critique... Comment s'étonner de la mutation de toute une jeunesse qui s'avère tout à coup étrangère à nous, avec laquelle il n'est plus de communication possible, lorsqu'on pense que la majorité de ces pauvres moutards vit depuis le berceau dans des appartements où le robinet à musique est ouvert à longueur de journée sur cette effusion permanente, obligatoire, de « musique veule » ? Voudrait-on tourner le bouton que le poste voisin vous inonderait à son tour. Et après le robinet à sons, le robinet à images prend le relais, achevant par son extraordinaire pouvoir de suggestion qui ne demande rien à l'attention ou à la réflexion, de transformer tout un peuple, toute une civilisation, en troupeau de « gogos » prêt à gober n'importe quelle propagande, mot d'ordre ou campagne d'intoxication diffusés par les « pouvoirs », que ceux-ci soient ceux du marchand de transistors ou ceux du tyran de service élu au suffrage universel, le premier travaillant pour le second comme il se doit...

Quant à la musique dite « grande » ou « culturelle », on sait quelle a été son évolution depuis quelques décennies : le dodécaphonisme et ses suites, l'abandon de toute mélodie, la recherche d'accords nouveaux et... surprenants... On n'entend plus parler là aussi que de « recherche » et de « structure ». Parfois, certaines de ces recherches prennent leur bien dans la musique du haut Moyen Age ou de l'Extrême-Orient, et, lorsqu'elles sont mises en

œuvre par quelques artistes véritablement inspirés comme Duruflé, Dutilleux, Carl Orff, ou Takemitsu, aboutissent à des créations absolument envoûtantes. Mais la plupart du temps, la musique d'avant-garde, dite « concrète », n'est plus que la négation de la notion même d'art musical : râclements, chocs, cris, vagissements, piles d'assiettes qui s'écrasent, etc. D'ailleurs, leurs thuriféraires ne se veulent plus « artistes » mais acousticiens et mathématiciens. Le 20 janvier 1967, sur l'antenne de France-Culture, Georges Charbonnier, dialoguant dans l'émission « Musique pour demain » avec Pierre Barbault et Michel Philippon, déclarait sans rire :

> « La musique est une chose trop sérieuse pour qu'on puisse l'abandonner aux musiciens. Le temps est venu de l'analyse scientifique du phénomène musical. La musique la plus intéressante qui se fait actuellement se fait en laboratoire. La musique de l'avenir ne pourra plus se faire sans machines... Ainsi pour l'arracher à la concurrence des constructeurs de machines (ordinateurs), et des industriels capitalistes, il est souhaitable que la production musicale devienne une affaire d'*Etat* où travailleront des jeunes chercheurs parfaitement compétents et désintéressés (exemple : le C.N.R.S...). Le musicien qui compose à sa table ou à son piano deviendra l'équivalent de ceux qui aujourd'hui s'occupent encore de dentelle ou d'enluminure : des attardés pittoresques sans aucune influence sur la production de leur époque... »

On apprécie les thèmes ici soulevés et leur « convergence » inquiétante avec tous les autres aspects de la nouvelle Babylone en construction : technicité impérative, souci d'une production intellectuelle, « programme » au mépris de toute préoccupation sensible ou spirituelle, anonymat, étatisation collectiviste et suppression brutale, après une phase de mépris condescendant, des traditionalistes dits « attardés pittoresques ». On ne s'attendait pas à voir ce schéma devenu banal appliqué au plus « spirituel » de tous les arts... Mais le programme planétaire de mise en condition et de destruction de tous les éléments de la civilisation ne saurait rien laisser dans l'ombre...

Déjà, dans la plupart des productions musicales

contemporaines qui nous sont proposées dans les salles de concert et à la radio, et même dans les moins déroutantes de ces œuvres, une oreille de « sensibilité métaphysique », si l'on peut dire, n'a pas de peine à dégager un caractère commun : inaudibles ou attachantes, toutes ces œuvres *suent l'angoisse*... En effet, une œuvre d'art peut avoir deux fonctions : refléter, exprimer en profondeur son époque, ou bien la transcender : la plupart des musiques de ce temps n'offrent aucune échappatoire vers « le haut », elles expriment, à l'insu même de leurs auteurs, le désespoir profond, ontologique de cette civilisation qui a tué son Dieu et malgré un déluge de mots et de communiqués de victoire, n'arrive pas à couvrir le bruit de son cœur étouffé de panique. Ces musiques éclatent en visions de sangs et de désastres. Ces musiques sont d'Apocalypse.

C'est pourquoi elles retournent au *bruit*. Raymond Christoflour dit, dans *La Drachme perdue*, p. 15 :

« Le bruit est à la musique ce qu'est le chaos initial à la création divine. »

La musique moderne reflète ce monde qui se défait, cette création divine qui retourne au « chaos initial » pour une inéluctable « refonte » cyclique. Elle exprime, elle crie, elle hurle la liquéfaction générale, la dé-genèse, la dégénérescence de notre temps !

Ainsi nous devient de plus en plus significatif cet art moderne que si peu d'opposants *qualifient* véritablement et que les enthousiastes noient sous un flot de mots abscons : homélies où fleurissaient il y a vingt ans les mots d'*absurde* et d'*existentiel*, hier de *convergence* et de *distanciation*, aujourd'hui de *contexte* et de *structure*... On n'a ainsi versé aucune lumière sur un objet obscur, mais on a prononcé beaucoup de mots présumés profonds, et on se déclare satisfait.

Et pourtant, comme toujours, à la clarté de la Tradition, la vérité est *simple* ! La voici : si l'on croit que la civilisation moderne et technocratique se dirige vers un mieux-être et une harmonie inéluctables, c'est-à-dire si l'on croit que dans tous les domaines — et même en dehors du domaine technique où cela est évident — l'idée de *progrès* est applicable à toutes les activités humaines, alors on est acculé à accepter l'idée de progrès également dans les arts ; à penser et proclamer, en toute logique, que les voitures compressées de César ou les squelettes de bronze de Germaine Richier, représentent une phase plus « évoluée » de la sculpture que la Pieta de Michel-Ange ; que les ectoplasmes de Modigliani sont plus « exaltants » que les portraits de Clouet, que les « blocs » de Maine-Montparnasse sont des « machines-à-habiter » bien plus humaines que les hôtels de l'île Saint-Louis, et que les « bruits » programmés par ordinateurs sont une « musique » autrement enrichissante pour l'âme que l'*Orfeo* de Monteverdi... Pourquoi pas ? Si un tel « choix » peut apporter paix et plénitude à certains de nos contemporains, nous sommes disposé à respecter chez eux ce qui ressemble fort — toutes proportions gardées — à la foi inconditionnelle des sectateurs d'une nouvelle religion.

Mais nous qui, grâce à la Tradition, connaissons les « origines » de l'humanité, qui savons que celle-ci ne « monte » pas mais qu'elle « descend », qui savons que le mythe de l'Age d'Or n'est pas un mensonge, mais la mémoire d'un temps qui a réellement existé et d'un état prestigieux de l'homme d'avant la Chute, — à nous a été donné le fil d'Ariane qui permet de comprendre le moteur psychologique et spirituel de l'art véritable, de l'art traditionnel. Comment cette lumière de l'Age d'Or ne nous éclairerait-elle pas ici ?

Comment ne pourrions-nous pas comprendre en cette lumière la nostalgie, consciente ou inconsciente, que les artistes ont témoignée tout au long de l'Histoire, c'est-à-dire de notre Age de Fer, à l'égard de cet « état Primordial » de simplicité, d'innocence et de plénitude ? Là est *l'enfance du monde*, qu'aveuglément, maladroitement, chaque artiste recherche en sa propre enfance, comme en un état à jamais révolu où instinct et intuition n'étaient pas encore antagonistes, où la douloureuse conscience du Mal n'était pas encore éveillée, et où la Connaissance des êtres et des choses était directe et spontanée...

Cette « mémoire », plus ou moins voilée, plus ou moins travestie, de l'Age d'Or, est le *moteur profond*, *éternel* de l'Art, comme il est celui de la Religion dont la fonction

est de donner à chaque homme, individuellement, que ce soit sous le nom de « Salut » ou de « Libération », le moyen de parcourir *en sens inverse*, le long escalier de l'Involution descendu « collectivement » par l'humanité, de lui donner le moyen de *réintégrer* le « Lieu Primordial »...

Il n'est pas jusqu'à cet art moderne, apparemment incompréhensible en son essence dont la nature ne s'éclaire à cet enseignement ! En effet, toute l'histoire de l'Art, en tous temps et en tous pays, peut être ramenée à deux ordres de pensée, à deux impulsions spirituelles fondamentales, à la fois antagonistes et complémentaires.

La première de celles-ci a été jusqu'ici de loin la plus constante : c'est ce que nous pourrions appeler l'impulsion « réintégrationiste » qui en fait se confond avec l'*art traditionnel*, et qui consiste à obéir à cette nostalgie de l'Etat Primordial : c'est l'art qui *rattache* l'homme à ses sources spirituelles, qui, allant à l'inverse de l'involution, réaffirme en lui — *mezzo voce* — la présence de tout un Monde, perdu et par lui retrouvé, d'Innocence et d'Harmonie. Il n'est pas de poésie en particulier qui ne trouve ici la source de son élan, le fondement métaphysique de sa fuite obstinée, désespérée. vers d'inaccessibles ou secrets « ailleurs ». C'est la clef de Novalis comme de Nerval, de Rilke comme de Baudelaire dont la dernière strophe de *Moesta et errabunda* traduit magnifiquement cette obsession spirituelle :

Mais le vert paradis des amours enfantines,
L'innocent paradis plein de plaisirs furtifs
Est-il déjà plus loin que l'Inde et que la Chine ?
Peut-on le rappeler avec des cris plaintifs
Et l'animer encor d'une voix argentine,
L'innocent paradis plein de plaisirs furtifs ?

Cet art, en la plénitude de son chant, reconstruit incessamment sur les ruines du Temps la Perfection détruite de l'homme chassé de son « Lieu » et de son « Etat » originels. Cet art *relie* l'humanité vieillie à son Enfance internelle. Aussi pourrions-nous nommer cet art traditionnel l'Art « *religiosus* » (*Religare* : relier)... Et, en effet,

jusqu'au seuil des Temps modernes, il n'a jamais été dissocié de la religion parce qu'il en assumait, selon des modalités différentes la même fonction dans le même esprit.

A son plus haut niveau, l'art traditionnel est un *medium* entre le monde divin et le monde humain, et l'œuvre d'art reflète en sa *transparence* une Réalité suprême autant qu'ineffable. De même qu'un poème mystique exprime beaucoup plus que la seule charge sémantique des mots dont il est composé, un vitrail du XIIIe siècle, une façade du XVIIe siècle parfaitement proportionnée, l'adagio d'un concerto pour piano de Mozart posent devant nous, tout à coup, comme tangibles, le climat, le goût, la saveur d'un monde de suprême richesse et de fraîcheur indicible...

Et c'est parce que, anonyme, l'artisan (tel se prénommait l'artiste au Moyen Age) travaillait, en son humilité, dans le cadre rigoureux de principes traditionnels, que son intelligence, libérée de tout souci d'être « original », renouvelait, par des variations insensibles, cette tradition, sans jamais la trahir, et touchait au divin. Ce cadre rigoureux, cet « *ars* », écartait les inhabiles et les fantaisistes et servait de tremplin à l'ascension vers les Archétypes éternels.

Et enfin, quelle est la seconde de ces deux impulsions spirituelles qui, à l'opposé de celle-ci, anime aujourd'hui l'art ? Qui, en notre fin de Cycle d'Humanité, prend à une vitesse accélérée la place de la première. C'est l'impulsion *involutive* qu'un euphémisme démagogique désigne sous le nom de « Progrès », d'« Evolution », ou plus franchement de « Révolution » : c'est l'impulsion *destructrice*, celle qui n'obéit plus à l'Intuition spirituelle mais à l'Instinct viscéral. C'est l'art d'abord tout simplement profane qui, sur sa propre lancée, devient peu à peu inéluctablement satanique, parce qu'il a pour fonctions de *détruire toutes les formes, de rompre toutes les harmonies*, de *briser irrémédiablement avec tout passé*... C'est le grand Sabbat esthétique de notre Fin des Temps. C'est l'*Art moderne.*

Qu'importe alors que les mâcheurs de « structure » et d'« informel » qui en sont les auteurs, les acteurs ou les figurants soient conscients ou non, « sincères » ou roublards, intelligents ou bêtes. Obéissant à la « pesanteur » spirituelle (dans l'acception que Simone Weil donnait à

ce mot en l'opposant à la « grâce »), alors même qu'ils se croient originaux, révolutionnaires et à contre-courant, ils ne font que se laisser pousser par la « logique » involutive de notre temps, par le « Vent de l'Histoire » (qui sent de plus en plus mauvais !) ; ils suivent leur pente..., qui descend vertigineusement ! Ils achèvent d'abattre les murs d'un monde déjà en ruine. Ouvriers déjà de la pré-apocalypse que nous vivons, alors même qu'ils croient — dans le domaine de l'art comme d'autres dans celui de la politique ou de la science — porter l'humanité vers de vertigineux destins, ils obéissent aveuglément au calendrier cyclique et ne font qu'« achever » un monde déjà condamné. Eux qui sont toute « révolte » et qui personnifient la « négation » spirituelle, ils obéissent ainsi quand même, à Dieu !

Mais s'ils ne font qu'accomplir le destin collectif de l'humanité, leur attitude ne peut, sur le plan individuel, qu'amonceler pour chacun d'eux un passif spirituel, un « karma » redoutable. Même inconscient, l'exercice de cette magie noire qu'est l'art moderne ne peut être impunément poursuivi !

Ainsi, ignorants ou incrédules pour la plupart, s'agitant fébrilement aux sons des trompettes du « Progrès », vont les hommes vers la fin du Cycle de leur manifestation terrestre jusqu'à ce que sur les ruines de leurs entreprises orgueilleuses et retournées au néant s'élève, dans un nouveau Jardin, l'Arbre de Vie d'un nouvel Age d'Or.

11. Dualité du monde moderne

> *« Quand la vie diminue d'une part, elle engendre de l'autre. »*
>
> EMERSON, *Forces éternelles.*

Tout le mouvement du monde moderne est une projection de l'homme hors de lui-même. Le temps de la Fin est un éclatement planétaire, commencé par les légions

romaines, les conquistadores de la Renaissance, les empires coloniaux, les explorations, et aujourd'hui concrétisé par la conquête de la lune. Tout cela était dès la Genèse compris en l'injonction de Iahvé « *Multipliez-vous et emplissez la Terre* » (injonction *spirituelle* dont l'humanité du dernier Age n'a plus compris que le sens *matériel*), et fut renouvelé par la Révélation chrétienne : « *Allez enseigner toutes les nations jusqu'aux extrémités de la Terre...* »

Eclatement géographique qui fut accompagné de la conquête du savoir scientifique. Aujourd'hui, la société technologique se trouve psychiquement en état d'expansion continue. Mais l'homme ayant été créé à la fois *extérieur* et *intérieur*, n'est pas sans ressentir — la plupart du temps inconsciemment — quelque malaise de cette conquête incessante, haletante, des domaines extérieurs.

Notre Occident super-industrialisé représentant comme l'Amérique du Nord et le Japon l'aspect le plus « avancé » du développement stupéfiant du machinisme et du système du profit, on pourrait croire que, dans l'ordre de la vie quotidienne et chez le plus grand nombre, la possession de tant d'esclaves mécaniques, de « tranquillisants » et de gadgets de toutes sortes aboutit à une paix de l'âme, une euphorie, bref un bonheur sans précédents. On sait qu'il n'en est rien même en dehors de ces « super-machines » à fabriquer les maladies nerveuses que sont nos mégalopolis. On est même surpris de recueillir en des couches de la population qui ne devraient logiquement avoir que des préoccupations terre à terre, l'expression vague ou précise d'une angoisse intuitive qui rejoint étrangement les alarmes des biologistes, des écologistes, des médecins, des sociologues et souvent des philosophes de la Tradition.

En fait, derrière les façades de l'optimisme officiel, les murailles du rationalisme apparemment triomphant, un immense désarroi, qui n'est que l'aspect d'une Attente inconsciente et plus ou moins bien refoulée, mine irrémédiablement les fondements et se fait reconnaître aux yeux suffisamment dessillés.

« ... Notre époque, en apparence si sceptique, si imperméable au surnaturel, si éprise de rationalisme et de scientisme, à la vue de l'impuissance universelle soupçonne autre chose que le jeu normal des lois de la nature et des sociétés, elle se sent désarmée comme une ville ouverte, frappée d'une malédiction qui n'offre aucun refuge, qui n'épargne ni les puissants ni les habiles. Quoi qu'elle veuille et quoi qu'elle taise, elle est travaillée jusqu'aux entrailles par une angoisse métaphysique, elle est en proie à une crainte sacrée... » (Raymond CHRISTOFLOUR, *Signes et Messages pour notre Temps*, p. 10.)

Cette angoisse, quelque confuse en soit l'expression, est en fait de bon augure : elle prouve que l'humanité ne se livre pas tout entière à la subversion matérialiste et sensorielle sans combat intérieur... Ce début de prise de conscience laisse à penser qu'après les échéances cataclysmiques maintenant inéluctables, une part au moins des survivants trouvera en elle-même l'énergie spirituelle nécessaire à une relative « remontée ».

Certes, si les éclairs de lucidité et les cris d'angoisse sont relativement nombreux, il n'en est pas de même des *actes* qui seuls pourraient arrêter l'humanité dans sa course au suicide ; défenseurs de l'environnement, diététiciens, philosophes, mystiques, hommes de Tradition parlent le plus souvent dans le désert ! Et ceci pour la raison aussi évidente qu'inéluctable que ceux qui ont dans le monde le pouvoir de décision font pour la plupart partie du « Système » qui les a hissés au pouvoir et sont prisonniers de leur ambition personnelle, des idéologies impérialistes et collectivistes dont on les a imprégnés, comme de l'appétit de pouvoir et de profit immédiat dont ils procèdent. La plupart pourraient prendre comme devise : « Après moi le déluge » !

Pourtant, au sein même des sociétés les plus superéquipées et les plus physiquement et psychiquement polluées, des réactions se font jour. L'irruption dans la conscience des citadins des notions d'*environnement* et de *qualité de la vie* commence çà et là à tempérer les effets nocifs d'une notion toute *quantitative* du progrès. Les milieux naturels non pollués sont recherchés, le paysan n'est plus toujours regardé comme le paria de la société.

Le parc national de la Vanoise que des promoteurs voulaient « équiper » de remonte-pente, d'hôtels, de routes et de « parkings » a été sauvé, au moins temporairement, par un mouvement d'opinion qui a groupé des millions de personnes. Le lac d'Annecy a retrouvé une partie de sa pureté. Londres a gagné la bataille de la pollution à partir de 1956 (Chasse aux combustibles imparfaits et trop chargés en soufre, industriels comme domestiques) ; la durée de l'ensoleillement y a remonté de 55 % en quinze ans, et la luminosité de 70 % ; des oiseaux disparus depuis quarante ans peuplent à nouveau les parcs... Il en a été de même aux U.S.A. pour la ville industrielle de Pittsburg. L'ensemble de ces U.S.A. a d'ailleurs entrepris la « bataille de l'air et de l'eau » qui va coûter... dix milliards de dollars (50 millions de francs) par an pendant trente ans ! Au Japon l'industrie a investi en 1971 vingt millions de francs pour la lutte antipollution !...

Saurons-nous en Europe profiter de ces expériences et prendre *à temps* des mesures générales de sauvegarde ? Enregistrons cependant le développement d'organismes qui ont pour but d'informer le consommateur, et en France tout un mouvement d'*agriculture biologique* qui a déjà porté ses fruits (c'est le cas de le dire). Un homme comme André Birre fondait en 1963 *l'Organisation scientifique pour l'entretien de la vie* dont les objectifs se résument ainsi : recherche scientifique, expérimentation, vulgarisation et enseignement. Depuis vingt-sept ans, ce pionnier élabore dans le domaine de l'agronomie ce qu'Alexis Carrel a magnifiquement accompli dans celui de la biologie.

Un vaste mouvement est né aux U.S.A. sous l'influence d'organismes comme la Rand Corporation, l'Institut de futurologie de Californie, le Massachussets Institute of Technology pour freiner les mécanismes devenus fous de la civilisation de consommation : lutte accrue contre la pollution, développement lorsque cela est possible du travail à domicile et des télécommunications pour diminuer les abrutissantes migrations quotidiennes, etc. Le M.I.T. cité à l'instant va jusqu'à prôner un *ralentissement* spectaculaire de la *croissance* et un bouleversement radical des structures industrielles, économiques, sociales et politi-

ques. Son plan de *survie* a entre autres objectifs ceux de contrôler la croissance démographique, de réapprendre à fabriquer des biens durables, de réduire les besoins, d'arrêter le gaspillage et de mettre frein à la publicité anarchique. C'est là entreprendre un *recyclage* général de toute l'économie moderne, mettre en question la notion même de consommation et en définitive les *finalités mêmes* de notre société ! Quel signe des temps !

Planétairement parlant, ces louables efforts viennent cependant trop tard. La civilisation scientiste, mécaniste et industrielle est dès aujourd'hui inéluctablement condamnée à assez brève échéance dans sa forme actuelle. Un homme de Tradition, loin de se laisser aller au désespoir, peut au contraire observer chez les futurs survivants les signes d'un redressement spirituel.

Car en notre veille du nouveau « déluge », certains déjà construisent l'Arche. A mesure que la *majorité* des habitants de la planète s'abandonne passivement à la subversion « capitaliste » ou « révolutionnaire », une *minorité* réagit spirituellement à l'involution générale. Certes, la plupart, par la nature même des sociétés où ils sont immergés, ont beaucoup de peine à s'exprimer et à communiquer entre eux. Mais qu'ils soient religieux, savants, artistes, commerçants ou fonctionnaires, ils forment, sans le savoir parfois, une chaîne invisible autant qu'efficace qui *transmet la Tradition*, et qui *témoigne*. Car notre tragique époque voit apparaître par publications, colloques, correspondances, conférences, etc, une remarquable reviviscence de la vie traditionnelle, même en dehors des cadres habituels aujourd'hui décadents que sont les églises exotériques ou les organisations traditionnelles et autrefois initiatiques. Par ailleurs, des chercheurs indépendants et souvent ignorés ou désavoués par les milieux officiels, font, pour la première fois dans l'histoire, des *ponts* entre les sciences expérimentales et les métaphysiques traditionnelles.

Nous avons déjà appelé çà et là l'attention dans ce livre sur le fait que bien des apports de la science contemporaine, à condition de les considérer d'un point de vue traditionnel, confirmaient étrangement bien des aspects de la connaissance immémoriale de l'humanité : celle-ci, après avoir perdu, par solidification psychique et involution sensorielle, l'accès au savoir spirituel intuitif et synthétique des Ages précédents, a été logiquement pourvue par la divine Providence d'un outil de secours approprié à notre mental rationaliste, qui est la science expérimentale. Celle-ci a hélas permis, résultat de la mentalité agressive et possessive de l'homme moderne, le développement du machinisme qui a les conséquences néfastes et anti-traditionnelles que l'on sait ; mais a aussi permis à cet homme moderne de réapprendre des bribes de ce que savaient les initiés d'autrefois : entre autres choses la juste et modeste place qu'il occupe dans le Cosmos, la nature « non-matérielle » de la matière, l'existence d'une « néguentropie », etc.

A côté de ces conquêtes (non exploitées spirituellement hélas...) des sciences officielles, frappent aujourd'hui à la porte les sciences psychiques et parapsychiques qui, malgré le mépris à peu près général dont elles sont affligées, remettent en mémoire l'existence de quelques-uns des « pouvoirs » perdus : clairvoyance, clairaudience, vision à distance, prémonition, maîtrise des mécanismes inconscients du corps vivant, lévitation, bilocation, etc.

Quels que soient çà et là les points de convergence entre les données les plus récentes de la science expérimentale et les enseignements de la Tradition, ne nous dissimulons pas le fossé spirituel qui les sépare. La mentalité qui préside à l'élaboration des premières est totalement différente de celle qui médite sur les seconds. Et nous devons déplorer d'autre part que l'intérêt qui çà et là s'attache aux phénomènes parapsychiques soit souvent coloré d'une mentalité spirite, théosophique ou magique, c'est-à-dire relevant du psychisme le plus inférieur et non de la spiritualité véritable. La parapsychologie ne pourra commencer à être envisagée dans sa vraie lumière que par des chercheurs préalablement informés de la hiérarchie fondamentale des plans de manifestation, et qui ne puissent comme tant d'esprits superficiels confondre magie et religion, psychisme et spiritualité... Ce que nous appelons aujourd'hui magie, avec souvent une juste dérision, n'est que le *résidu* caricatural des *pouvoirs* naturels que les civilisations traditionnelles (et surtout prédiluviennes)

possédaient afin d'utiliser sans aucun recours au machinisme le milieu ambiant et cosmique alors non encore involué comme il l'est de nos jours. Le savoir y était alors *Connaissance* parce que synthétique, et en mesure d'appréhender le champ tout entier du réel, y compris le plan spirituel, que les sciences de la seule matière négligent ou nient aujourd'hui complètement.

Quelque imparfaites, confuses ou « inversées » que soient ces résurgences, nous devons constater qu'à travers elles, notre temps de la Fin est en tous domaines celui des bilans, des encyclopédies... Bibliothèques, musées, photothèques ploient sous leurs trésors accumulés, et en grande partie inexplorés. Le corps du passé, du moins du passé historique, qui n'excède pas trois ou quatre millénaires, apparaît de plus en plus en sa complexité et sa cruauté photographique aux érudits de notre époque. Nous disons bien le *corps*, car l'âme et l'esprit de ce passé continuent d'échapper au plus grand nombre, prisonnier de la mentalité matérialiste et phénoménologique de l'homme moderne.

Des communications surprenantes, et surtout sans précédent, s'établissent planétairement entre ces *corps* hier parfaitement étrangers les uns aux autres. Actions et réactions unissent instantanément les contrées les plus lointaines. Nous subissons surtout pour le moment en cette fin de l'Ere des Poissons l'influx négatif de cette promiscuité mondiale, de ce rapetissement de la planète : uniformisation, grégarisation... Mais nous devons aussi y reconnaître les prémisses de cette Unité intellectuelle, sociale et spirituelle qui sera l'état de l'Humanité de l'Ere du Verseau, harmonisée enfin, « hors Cycle », par ce *Règne social de Jésus-Christ* que nous annoncent les prophéties.

Dans le chaos préalable que nous vivons, l'homme, continuellement aspiré par le tourbillon extérieur et niveleur, essaie intuitivement, et souvent inconsciemment, de se ressourcer, de reconquérir son propre *centre* perdu. Car l'homme de la Fin des Temps, aussi spirituellement déchu soit-il, reste toujours en sa nature profonde *homo religiosus*. L'esprit religieux, et même parfois la liturgie, n'ont pu être extirpés de l'intellect des peuples soumis à

l'athéisme officiel et militant des pays communistes. En Occident, sceptiques et agnostiques invétérés voient avec consternation toute une partie de la jeunesse exprimer avec bruit ce besoin religieux qu'ils croyaient définitivement « dépassé ». Certes, ce n'est pas du côté des messes yé-yé et des Jésus-Superstar que nous reconnaîtrons pour notre part un renouvellement du Christianisme ! Il n'en demeure pas moins vrai que ces aberrations infra-mystiques par lesquelles le Prince de ce monde essaye de capter un authentique autant qu'immémorial besoin témoignent d'une soif que l'Eglise future épurée par les nécessaires cataclysmes saura venir étancher, renouant ainsi la Chaîne d'Or de l'immémorial Christianisme.

Ainsi peut-on constater sans tomber dans quelque manichéisme, que les hommes de notre temps répondent de façon diamétralement opposée à ce qu'il leur reste d'intuition spirituelle, et que la plupart se laissent passivement entraîner, sous prétexte de « Progrès », aux aliénations les plus dégradantes. Deux courants ainsi se croisent sous nos yeux : l'un spirituellement « ascendant », l'autre spirituellement « descendant ». Tout oppose ces deux courants : d'abord la *quantité* des individus qui suivent l'un ou l'autre, et surtout la position sociale de ceux-ci : aux thuriféraires du « Progrès » sont ouvertes toutes les portes, toutes les perspectives terrestres ; alors que les traditionalistes qui se comportent parfois en « prophètes de malheur » sont traités avec suspicion ou mépris comme des « attardés irrécupérables »...

La jeunesse offre à nos regards un milieu particulièrement caractéristique de cette dualité. Nous n'avons que trop d'occasions de la mal juger à travers le comportement aberrant de certains troupeaux d'énergumènes toujours prêts, sous des prétextes « audio-visuels », syndicaux, universitaires, politiques ou hippies, à se livrer à la violence et à l'hystérie grégaire. Le bruit qu'ils font nous abuse sur leur importance : ce sont toujours les outres vides qui font le plus de bruit. Mais toute une part de la jeunesse d'aujourd'hui, Dieu soit loué, et souvent celle issue des milieux les plus modestes, témoigne à l'opposé d'un sérieux et d'une maturité que le vide moral et spirituel des méthodes d'éducation de ce temps ne laissait

pas présager. Et même chez les plus dépenaillés, les plus anarchistes de ces jeunes, ceux qui sont comme l'on disait encore hier « la honte de la famille » (la honte aujourd'hui n'est plus à la mode), un homme de Tradition ne peut-il trouver quelque signe encourageant ? Car enfin, qu'a-t-elle donc de si merveilleux, cette « civilisation technocratique », que l'on veuille y faire « carrière » ? Et ces jeunes, auxquels on a tout donné dans l'ordre matériel et sensoriel, ne témoignent-ils pas comme le dit l'Evangile que l'homme ne vit pas seulement de pain ? C'est ce qui leur reste d'intuition spirituelle qui leur fait vomir ce « Système » conditionné et chercher quelque *sens* à une existence dont leurs parents leur donnent trop souvent une si morne, si absurde image. Certes, la plupart ne sont animés (si l'on peut dire) que par une incoercible paresse ; pourtant un petit nombre fuit non vers les « paradis artificiels », la mendicité ou la délinquance, mais vers l'aventure véritable, et fait preuve dans les organisations les plus diverses d'une générosité de cœur dont les générations précédentes donnaient de moins en moins d'exemples. Le Christ n'a-t-il pas dit au fidèle de tout quitter, maison, famille, relations, pour le suivre ?

D'ailleurs, ce même phénomène peut être observé aujourd'hui pour tous les âges (à la réserve près que c'est dans la jeunesse qu'il nous paraît le plus spectaculaire) : la société de la Fin des Temps « bouge » décidément. Personne n'y reste immobile. Elle semble se scinder en deux populations de plus en plus étrangères l'une à l'autre : l'une, minoritaire, qu'attire vers le haut une « attente de Dieu » ; l'autre, composée du plus grand nombre, qui paraît vouloir sombrer en l'animalité béate et satisfaite. Ceux-ci, ou bien subissent, ou bien profitent, sans l'ombre d'un « complexe », de l'époque où ils vivent, en absorbant passivement les « tranquillisants » euphoriques. Mais les premiers, sans violence et avec les seules armes de l'Esprit, *luttent* contre ce « temps de la Fin », pour préparer le « temps à venir », même s'ils savent qu'ils n'ont aucune chance d'y parvenir physiquement. Les hommes du troupeau se livrent inconsciemment aux soldats de l'Apocalypse, quand ils ne sont pas eux-mêmes ces rétiaires... Tandis que la minorité, spirituellement, bâtit l'Arche que

porteront les « eaux » du « déluge » à venir : ils sont le sel de la Terre ; ils sont les ouvriers de la Onzième heure...

Cette Arche, c'est d'abord la remise en lumière de la tradition-ésotérique, la seule qui, au-dessus des disparités exotériques des religions, puisse unir les élites spirituelles *par le haut*, et non par le nauséeux syncrétisme des œcuménismes démagogiques ; c'est la confrontation de ce que l'Occident et l'Orient ont su garder de plus pur en leur mémoire de la Tradition Primordiale ; et c'est enfin, au-delà de tous savoirs ésotériques et théologiques, cette vivante *communion des saints* que forment sur toute la Terre les prières des moins savantes, des plus humbles et des plus pures de ces âmes aujourd'hui par milliards immergées au bain ténébreux de cette planète.

Que de noms viennent à notre pensée pour illustrer cette reviviscence de la Tradition en notre siècle et dans les domaines les plus apparemment opposés : Léon Bloy, Vladimir Soloviev, Fulcanelli, Gustav Meyrinck, P.-V. Piobb, Oswald Spengler, Charles de Foucauld, Sédir, Aldous Huxley, Louis Massignon, Charles Péguy, Milosz, Philéas Lebesgue, Marc Haven, Matgioi, Charbonneau-Lassay, Alphonse de Chateaubriant, René Guénon, Jean de la Varende, Rabindranath Tagore, Paul Valéry, Emile Dermenghem, Alexis Carrel, Shwaller de Lubicz, Antoine de Saint-Exupéry, Etienne Gilson, André Varagnac, Paul Le Cour, Nicolas Berdiaeff, Daniel-Rops, Romano Guardini, Ananda Coomaraswamy, Georges Bernanos, le Padre Pio, Jules Romains, Simone Weil, Marco Pallis, Raymond Christoflour, Virgil Georghiu, René Grousset, Alexandre Koyré, Gustave Thibon, Julius Evola, Jean Daniélou, Robert Hollier, Henry Corbin, Eugène Canseliet, Mircea Eliade, Julien Green, Luc Benoist, Raoul Auclair, Julien Gracq, Alexandre Soljenitsyne, Raoul Vergez, Alexandre Volguine, Jean Richer, Louis Charpentier, René Alleau, Antoine Faivre, Hubert Larcher, Jacques Duchaussoy, Gaston Georgel, Michel Helmer, Paul Naudon, Robert Amadou, Hadès, Jacques d'Arès, Vlaicu Ionescu, Jean Brun, Eric Muraise, Frithjof Schuon, Jean Tourniac, Henri Montaigu, Jean Biès, Philippe Lavenu, etc.

Certains pourront trouver surprenante la rencontre ici de certains noms. Mais notre thébaïde intérieure est assez vaste pour accueillir les êtres les plus divers, voire

opposés. Qu'importe la diversité des routes : il nous suffit que ces pèlerins soient tous en marche, d'une façon ou d'une autre, vers l'Etoile !

Que ce soit au sein des églises exotériques ou des organisations ésotériques, nous trouvons partout la même dualité : une décadence générale traversée de la « remontée » de certains êtres qui n'ont le plus souvent ni titres ni postes officiels, des « marginaux » qui pourtant assurent, consciemment ou non, la Tradition, au sens étymologique du terme : la transmission d'une partie de la Lumière.

> « Il y en a beaucoup qui paraissent dedans et qui sont dehors. Il y en a beaucoup qui paraissent dehors et qui sont dedans... » (Saint AUGUSTIN.)

Car la nature même de la transmission initiatique opère ipso facto une sélection et s'occulte lorsque croît l'indignité de ceux qui officiellement ont la charge de la recevoir.

> « La vérité est comme une source pure : si on la verse dans des récipients impurs, elle se déforme au point que le sage ne la reconnaît plus. Le Temple abritait jadis de grandes vérités, mais l'égoïsme, la perte de l'*Intérieur* au profit de l'Extérieur n'ont plus laissé que des hiéroglyphes sans vie. Comme il est dangereux d'instruire n'importe qui !... Les mystères ne seront jamais que l'héritage d'un petit nombre ; on ne peut ni les acheter, ni les enseigner du haut d'une chaire ; nous ne les recevons que si notre cœur a déjà été éveillé à la Sagesse et à l'Amour... » (Antoine FAIVRE, *Eckartshausen et la théosophie chrétienne*, Klincksinck 1969, p. 377.)

Et comment ne pas rendre ici un trop rapide hommage à ces deux grands restaurateurs de l'ésotérisme que furent René Guénon et Paul Le Cour, auxquels ce livre doit tant ? Certes, la disparité de ces deux intelligences ne nous échappe pas. Paul Le Cour (1871-1954) était à la fois un mystique et un homme d'action, un homme d'étude certes, mais avant tout un grand intuitif ; René Guénon (1886-1951), un métaphysicien dont la faculté maîtresse était l'intellect (au sens traditionnel et non rationaliste de ce mot) et qui avait bénéficié d'une triple initiation hindouiste, taoiste et soufie. Qu'avec des mentalités et des méthodes si différentes ces deux hommes aient souvent retrouvé les mêmes vérités atteste l'unité de la connaissance traditionnelle et la multiplicité des voies de la Providence... L'humour de Dieu, notion qui nous est chère — expression qui eût fort étonné le grave Guénon, moins peut-être Paul Le Cour... — accomplit à l'insu de notre intellect et de notre conscience lucide de bien étranges fiançailles !

Ces ésotéristes du XXe siècle qui sont en quelque sorte les archéologues de la Lumière inspirent et dirigent notre combat spirituel. Si sur le plan collectif nous sommes en effet solidaires de l'involution et de la décadence spirituelle de l'humanité, il appartient à chacun de nous d'éveiller les forces spirituelles latentes, endormies, piétinées par les slogans de facilité, de confort, de violence et de matérialisme... En notre temps, répondre à l'Esprit, c'est *lutter* en nous contre la propagande, l'intoxication de la doctrine totalitaire du prétendu « Progrès », c'est. à l'intérieur même des injonctions éternelles de l'Amour, lutter pour conserver et accroître notre Connaissance traditionnelle et reconquérir ce bien suprême et aujourd'hui bafoué : la Liberté spirituelle.

> « Comment donc échapper à l'influence délétère du monde actuel ? En observant une règle analogue à celle que s'imposaient les philosophes stoïciens, ou les premiers chrétiens. Se grouper avec ceux qui ont le même idéal que soi, et se soumettre à une stricte discipline. Par exemple, renoncer à écouter les mensonges de la radio, ne parcourir dans les journaux que les nouvelles qu'il est utile de savoir, lire seulement les articles et les livres des auteurs connus pour leur honnêteté et leur compétence, s'instruire des techniques modernes de la propagande afin de pouvoir s'en défendre ; enfin être résolument *non conformiste...* » (Alexis CARREL, *Réflexions sur la conduite de la vie*, Plon 1950, p. 144.)

Tout antidote est bon contre l'esprit de somnolence, de violence, d'orgueil, de lâcheté, d'idolâtrie ardente ou larvée, de repli égoïste et d'abandon grégaire.

« Ces animaux en moi qui crient et empêchent Dieu de m'entendre et de parler, il ne faut pas leur enseigner des sons ou des intonations. Il faut les amener à se taire parfois quelques instants. Puis les dresser à se taire de plus en plus souvent, de plus en plus longtemps. Puis obtenir, si on peut, leur silence total... » (Simone WEIL, *La connaissance surnaturelle*, Gallimard 1950, p. 190.)

C'est au sein de ce silence que pourra alors s'élever la seule utile, en définitive, protestation contre ce monde involué : notre prière.

« Pendant que la Terre, un grand nombre de milliers de fois, tourne autour du Soleil, bien des crimes se commettent à sa surface ; bien des clameurs bestiales, bien des cris de douleur et de désespoir, bien des blasphèmes montent, de cette planète aux destinées étranges, vers les cieux épouvantés ; mais la voix pieuse des solitudes où prient quelques hommes simples et bons couvre aisément blasphèmes et clameurs ; et la fumée de quelques sacrifices, fil ténu et bleu s'élevant dans l'air calme du matin ou du soir, porte en elle un parfum si puissant qu'il abolit l'odeur des crimes... » (Pierre TERMIER, *La joie de connaître.*)

12. L'Eglise éternelle

« La Croix se dresse, inaccessible aux flammes, bannière triomphale de toute la race humaine... »

NOVALIS, *Hymnes à la Nuit.*

A la fin de *Signes et Messages pour notre Temps*, Raymond Christoflour, après avoir évoqué d'extraordinaires expériences mystiques, de celle de Thérèse Neumann aux dernières apparitions mariales, en passant par celles du Padre Pio et du Saint homme de Tulle, écrit :

« On l'aura remarqué, beaucoup de messages que nous présentons, annoncent d'une manière plus ou moins voilée l'approche des temps nouveaux, qui pourraient bien être les derniers Temps. En tout état de cause, nous assistons présentement aux convulsions dramatiques qui semblent précéder quelque terrifiant passage, en terme d'ailleurs présumable dans la contraction du temps et dans la précipitation de notre histoire... Que l'on parle de n'importe quel point de l'activité moderne et qu'on suive du regard sa direction, qu'on se demande *où elle mène*, la même conclusion s'impose avec une rigueur géométrique... » (p. 376.)

Bien que souvent ils s'en défendent par « pudeur cartésienne », beaucoup d'hommes de notre temps ressentent profondément l'échéance de cette grandiose mutation, mais souvent réagissent de façon incohérente, parce qu'ils ne savent pas en fait *de quoi* il s'agit, ni *ce* qu'ils attendent. Ce qui est vrai des individus l'est aussi des institutions, et l'on sait quel trouble, quel antagonisme, quelle anarchie ce passage d'une Ere à l'autre provoque en l'Eglise mère de la Chrétienté, l'Eglise de Rome — comme dans les autres provinces spirituelles de la Chrétienté d'ailleurs. C'est pourquoi, jamais n'a été aussi urgent de rappeler et de séparer clairement dans les esprits *ce qui peut changer* de *ce qui doit demeurer* et surtout de rassurer ceux qui, dans l'angoisse, croient voir dans ces convulsions la fin du Christianisme lui-même !...

« Les destinées du Christianisme dépassent les imaginations des hommes ordinaires et elles ne font encore qu'être soupçonnées par ceux mêmes qui, pendant longtemps et avec la grâce de Dieu, lui ont donné leur esprit... » (Alphonse de CHATEAUBRIANT, *Lettre à la Chrétienté mourante*, p. 175.)

« Le Christianisme sera rajeuni d'une manière extraordinaire ; il ne s'agit pas d'une « modernisation » de l'Eglise, mais d'une forme nouvelle de la religion éternelle qui sera au Christianisme actuel ce que celui-ci est au judaïsme... » (Joseph de MAISTRE, Soirées *de Saint-Pétersbourg.*)

Le Verbe divin, la deuxième Personne de la Trinité, le Fils consubstantiel au Père a pris pour nous, depuis deux

mille ans, le visage du Christ Jésus. Il n'y a plus eu d'incarnation historique du Verbe divin depuis deux mille ans. Le Christ Jésus est pour nous le Verbe, Celui qui était au commencement des Temps ; il est pour nous depuis deux mille ans le Dieu Vivant, *Celui qui est*. Il est le *Maître* et le seul Maître. Les églises chrétiennes, au-delà de leurs différences, de leurs schismes et de leurs décadences, ne sont et ne demeurent chrétiennes que dans l'exacte mesure où elles continuent à incarner le Message évangélique, que dans l'exacte mesure où elles sont encore, au moins en partie, le Corps visible du Christ.

Alors, que nous vient-on parler en notre temps de « religion nouvelle » ? Ce que cache cette application au Christianisme de l'adjectif passe-partout « *nouveau* », si commode pour faire vendre de nouvelles marques de lessive, nous ne le savons que trop : c'est la désertion du plan divin pour la soumission au plan terrestre, c'est l'oubli même du sens du sacrifice et de la nature même de la vie terrestre prélude de la vie éternelle, c'est l'oubli du Ciel pour la Terre. Que toute une part de l'Humanité, et la plus nombreuse hélas ! délaisse la voie étroite et escarpée pour les plaisirs confortables de la Terre, c'est son droit, c'est son affaire ; mais le droit qu'elle n'a pas, c'est de le faire *au nom du Christ*, en allant jusqu'à faire du Verbe divin le moteur d'une notion toute matérialiste, technocratique et communautaire du « Progrès », en allant jusqu'à l'appeler « le Christ *évoluteur* », comme dit Teilhard en son jargon.

Il n'y a pas de pire imposture que de vêtir du nom du Verbe divin le goût du troupeau pour les biens de la Terre. Ceux-ci nous ont été donnés pour la subsistance de notre corps, et non pas (toutes les religions révélées le répètent !) pour que l'usage immodéré de ces biens nous fasse oublier nos fins dernières, qui sont la destinée finale de notre âme, et de la parcelle d'esprit divin qui y a été déposée — et que nous oublions trop souvent !

La Religion véritable, celle qu'à travers ses voiles et ses révélations diverses nous reconnaissons comme la Tradition Primordiale de l'Age d'Or et du Paradis terrestre, cette Tradition dont le Christ, il y a deux mille ans est venu nous rappeler l'essentiel, est *Une et Eternelle.*

Elle n'est ni nouvelle ni ancienne. L'étonnement, l'émerveillement ou l'inconfort qui sont les nôtres lorsque nous la retrouvons à travers les Pères de l'Eglise, l'Evangile et les Livres révélés de toutes les religions véritables, cet étonnement, cet émerveillement ou cet inconfort ne sont qu'à la mesure de notre ignorance, de notre indignité, de notre décadence intellectuelle et spirituelle d'hommes de la Fin des Temps, d'hommes de l'Age de Fer, en lesquels la vacillante flamme de l'humaine et orgueilleuse raison a succédé à la Lumière Primordiale de l'Intuition spirituelle. Si la Religion éternelle nous semble étonnante et *nouvelle*, c'est que nous nous sommes éloignés de la Source, c'est que le vase que nous sommes s'est altéré, c'est que la *Parole* en nous s'est en grande partie *perdue*. La doctrine des Cycles du Temps qualifié, commune à l'ésotérisme de toutes les traditions, nous permet de connaître, sinon la cause première, du moins le processus et la logique de cette déchéance, en explicitant le dogme chrétien du Péché originel : elle nous permet de mieux *comprendre* cette « Chute », de mieux en *accepter* les conséquences individuelles et collectives. Elle donne au gigantesque et effrayant problème du Mal, sinon la Réponse absolue que nous ne pouvons recevoir en notre état présent, tout au moins une Clef majeure, une réponse temporelle extraordinairement précieuse qui confirme et éclaire la réponse exotérique du Christianisme. La doctrine des Cycles, pierre d'angle de la Connaissance, peut nous sauver de la Révolte « inutile et perverse » ; elle peut fonder notre acceptation ; elle peut, en nous, et au plus haut, porter l'Amour.

APPENDICE AU CHAPITRE VIII

Lettre à un ami intégriste

> « *Nous voudrions que tout ce qui a une valeur fût éternel... Destruction de Troie. Chute de pétales d'arbres fruitiers en fleurs. Aimer Dieu à travers la destruction de Troie et Carthage. Et sans consolation. L'Amour n'est pas consolation, il est Lumière...* »
>
> Simone WEIL,
> (*La Pesanteur et la Grâce*, p. 124 et 16).

Cher Ami (1),

Voilà déjà des années que nous correspondons et que nous avons — trop rarement — le plaisir de nous rencontrer. Encore une lettre me direz-vous. Certes, mais aujourd'hui, je sais que ces pages — que je m'efforcerai de faire aussi peu nombreuses que possible, car je sais le poids de vos occupations — vont prendre, toutes familières qu'elles seront, je ne sais quelle valeur de bilan

(1) Cette « lettre », synthèse d'une correspondance réelle, ne prétend évidemment pas traiter en sa totalité la confrontation de l'intégrisme et de l'ésotérisme chrétien en notre Fin des Temps. Le destinataire aussi bien que celui qui dit *Je* caractérisent ici deux attitudes possibles devant la subversion spirituelle de notre temps, mais n'ont évidemment pas la prétention de parler au nom de qui que ce soit, de quelque organisme que ce soit, ni surtout de présenter leur engagement comme exemplaire : ils ne veulent que TEMOIGNER au nom de l'attitude qu'ils croient devoir adopter en vertu de leurs idées et de leur foi blessée.

grave et angoissé, à la lumière d'une exigence totale de vérité qui nous est commune.

Et cependant, les raisons que nous avons de nous comprendre et de nous entendre ne sont-elles pas beaucoup plus fortes que celles que nous pourrions avoir de nous déchirer ? Est-ce que depuis longtemps je n'observe pas, avec fraternité et « de l'intérieur », votre douloureux calvaire spirituel ? Ne suis-je pas indigné *avec vous*, lorsque des émissaires de « l'ordre nouveau » vous ricanent au nez, ou vous insultent — puisque ce nom d'*intégriste* que vous portez fièrement est en effet pour eux terme de mépris ?

Que de souvenirs communs je pourrais ce soir évoquer ? En dehors de nos lettres, nos articles — que souvent nous avons écrits en pensant l'un à l'autre —, nos conférences, nos rencontres, nos promenades même, comme en ce jour où, également horrifiés, nous avons trouvé au Marché aux Puces de la Porte de Saint-Ouen des calices, des ciboires en vermeil, et d'autres objets liturgiques que les « nouveaux prêtres » avaient expulsés de leurs « nouveaux temples » pour faire « place nette » et effacer les dernières traces de « triomphalisme » des églises « de papa »... (Ne m'avez-vous pas dit que des *patènes* étaient aujourd'hui utilisées comme cendriers dans des boîtes de nuit ?) Vous m'avez éclairé car j'en étais encore, quant à moi, aux tabernacles utilisés comme niches à chiens... Ce que nous percevons est en effet sans cesse dépassé par ce qui est.

Oui, on *brade*. C'est la grande évacuation par « l'aile marchande de l'Eglise » de tout ce qui portait le sacré : images, statues, objets de culte, symboles, latin, grégorien, orgues, cloches, que sais-je ? Tout ce qui portait sens et mystère, contemplation et prière personnelle, cheminement profond et dialogue muet de l'âme avec le Créateur est moqué, censuré, piétiné, « évacué »... Tous les temps du nouveau rite doivent être occupés par la palabre, la prière ânonnée, les hymnes « modernes », et la bonne parole socialisante impérativement diffusée... Et l'on admoneste ceux qui osent encore (« attitude d'esclave », paraît-il !) s'agenouiller pour la communion ! Et l'on rappelle à l'ordre ceux qui veulent encore se livrer à la prière personnelle ! A la poubelle, les vieux bréviaires, les missels en latin ! Au ruisseau, les chapelets !

De ces jeunes (et souvent moins « jeunes » !) vicaires, vous en connaissez comme moi. Et souvent, me dites-vous, leur sincérité vous étonne, vous bouleverse. Plus encore leur *ignorance* de tout ce qui a fait depuis deux mille ans la substance même de l'Eglise du Christ ! Ils détruisent tout car ils ne savent ce qu'ils détruisent. Ils prennent pour influx évangélique ce qui n'est que collectivisme instinctif, pour Amour ce qui n'est que copinage. Et avant tout, chez eux, quelle ignorance, encore, pour le problème n° 1, celui du Mal ! Avec eux, on est encore et toujours en plein rousseauisme : « L'homme est bon, laissons faire ! »

Comme en toutes les époques de décadence de la foi (mais plus qu'en toute autre, car ce temps récapitule en sa bassesse toutes les autres décadences) un terrible et envoûtant vent de *naturalisme* souffle sur tous les domaines de l'Esprit ! On connaît le raisonnement : il suffit d'être *généreux*. Justice, Fraternité, Charité sont des termes réduisibles à la même exigence... Malheureusement, la générosité, l'enthousiasme, c'est une vertu *naturelle*. Or, la nature est blessée depuis la Chute. La générosité ne devient spirituelle que si elle est orientée véritablement vers le bien, le Vrai et le Beau, que si elle est faite vertu *chrétienne* par adjonction des vertus cardinales et théologales. L'homme ne peut faire son salut uniquement par son *instinct*, son intellect, ou par la fraternité d'autrui : il faut que son *intuition spirituelle* soit en lui restaurée par l'influx d'une Révélation, de la Rédemption par le Christ incarné en Jésus. Un chrétien ne peut en lui « faire confiance » à la seule « nature », fût-elle « généreuse ». Sinon, le Verbe n'aurait pas eu besoin, en effet, de venir s'incarner sur la Terre !

Quand le Verbe incarné n'est plus que le « Grand Copain », les églises sont en effet ouvertes aux effluves les plus bas émanés de ce monde et de son « Prince »... Ah ! quelle soif vers les eaux temporelles ! Quel désir éperdu de « *s'ouvrir* » à tout ce qui jusqu'ici n'entrait pas dans le Temple ! Quelle hâte continuelle, quelle perte du sens de l'*éternité* !

Car ils avaient *l'éternel* et ils ne font maintenant que tirer une langue concupiscente vers tout ce qui est *temporel.* Tout ce qui flatte, bouge, crie, hurle, les séduit, surtout tout ce qui a *réussi,* même très peu de temps. Tout ce qui est *nouveau* leur est admirable. Les pires funambules leur semblent dignes d'être imités. Aussi, leur prosélytisme n'est-il plus que racolage... N'avons-nous pas lu dans un livre du R.P. Cloitre que la guitare électrique pouvait avoir un pouvoir comparable *aux grandes orgues des cathédrales sur nos ancêtres très chrétiens ? Johnny Halliday,* édit. Castermann, 1964.) Et ce même ecclésiastique n'est-il pas allé jusqu'à comparer ce bateleur yé-yé... au Christ ? « *Voilà le Dieu écartelé, mis en croix par la foule... Pour ce type d'hommes, le triomphe des rameaux n'est jamais très loin des ténèbres du Vendredi Saint...* » Oui, nous en sommes là...

Cher ami, comme moi blessé, vous savez que, rien qu'en reprenant nos lettres, nos écrits, le souvenir de nos conversations, je pourrais ici, en citant des faits, des paroles et des textes, emplir cinquante pages de nos douleurs, de nos indignations communes... Quel terrible temps que celui dans lequel les hommes de foi sont aujourd'hui plongés ! Comme nous nous sentons ici proches l'un de l'autre, à l'intérieur même de notre souffrance !

***

Et pourtant, ami, aussi proche de vous que je sois, « quelque chose », vous le savez, nous sépare, qui est notre position réciproque à l'égard du bouleversement spirituel contemporain. Je m'explique. La maison que nous aimons, où nous prions, et que nos ancêtres ont bâtie, est en ce moment secouée par un violent tremblement de terre, plus violent que tous ceux qui l'ont déjà lézardée dans le passé. Cette maison s'écroule sous nos yeux. Je vous entends crier à travers cendres et flammes qu'il n'est pas d'autre demeure possible pour vous, que cette maison est la *seule* habitable, et que, bien que blessée, elle subsistera jusqu'à la fin des Temps. (Ce qui est vrai puisque cette échéance est proche.) Admirable héroïsme ! Mais vous allez jusqu'à proclamer aussi (et cependant que les poutres vous tombent sur la tête), que quiconque n'est pas dans cette maison ne sera pas sauvé, car vous avez dit aussi que nul n'était sauvé avant qu'elle fût construite, il y a deux mille ans... Quant à moi, très affligé, certes, de ce spectacle, je me trouve à l'air libre, en péril aussi car le sol tremble partout. Mais, contrairement à vous, avant le déclenchement du cataclysme, j'avais consulté les archives et savais que de nombreuses maisons de prière et de salut avaient été construites autrefois à ce même emplacement et qu'elles avaient elles aussi péri de façon à peu près semblable. Je vois, non loin de votre maison, d'autres constructions où l'on prie aussi et où l'on fait aussi son salut, ne vous en déplaise — et qui semblent d'ailleurs en ce moment aussi mal en point que la vôtre... Ceci pour le passé et le présent. Quant au futur, ne croyez-vous pas que lorsqu'il ne restera pierre sur pierre de votre chancelante demeure, les survivants, comme autrefois, reconstruiront sur ses fondations, plus belle que jamais, une nouvelle maison de prière et que la Croix à son sommet brillera de nouveau ?

Allons, brisons là cette métaphore. Parlons franchement puisque notre amitié nous le permet. Si je vous ai bien compris en vos propos, vos lettres et vos écrits, la seule forme authentique d'une religion véritable en toute l'existence du monde est l'Eglise catholique romaine, que vous appelez d'ailleurs « l'Eglise » tout court, proclamant que quiconque ne lui appartient pas est dans l'erreur et le péché. (Je reconnais d'ailleurs que contrairement à d'autres qui semblent avoir la nostalgie de l'Inquisition, vous y mettez beaucoup de charité, de soupirs, de prières et de tolérance de fait...) Soyez sans crainte, je ne vous infligerai pas ici un cours de théologie et de liturgie comparées ; nos bibliothèques sont assez fournies d'études magistrales sur ces sujets. Mais, c'est pourtant d'un manque effrayant de... *curiosité* que je vous accuserai. Comment une simple histoire de l'Eglise — ou des Eglises si vous préférez — ne vous a-t-elle pas averti des trésors de foi, de science théologique et métaphysique qui ont existé par exemple dans les églises d'Orient, avant et après le schisme du XIᵉ

siècle ? Comment ne voyez-vous pas qu'aux côtés de votre église — qui est également celle où j'ai été baptisé et qui est chère à mon cœur — d'autres églises assument elles aussi à leur façon et avec des bonheurs divers, certes, cette même fonction d'Eglise du Christ ?... *Il y a beaucoup de demeures dans la maison du Père* (Jean, XIV, 2). ... *J'ai d'autres brebis encore qui ne sont pas de cet enclos ; celles-là aussi je dois les mener ; elles écouteront ma voix et il y aura* un seul troupeau, *un seul Pasteur* (Jean, X, 16).

Oui, tous les hommes « de bon vouloir » sont déjà en esprit sous la houlette du Verbe divin, en une Eglise véritablement *catholique*, c'est-à-dire *universelle...* Pourquoi avez-vous toujours fait semblant de ne pas m'entendre lorsque je vous ai maintes fois rappelé ce terrible seuil du IVe siècle — qui a été le premier et le principal schisme — au cours duquel l'Eglise primitive porteuse encore de tous ses prestiges internes et externes s'est à la fois revêtue d'une administration officielle et séparée peu à peu de son caractère initiatique ? Certes, le symbolisme religieux devait subsister et vivre encore d'une vie intense pendant plus d'un millénaire grâce en particulier aux artisans initiés porteurs de la Tradition. Mais que, dès le cœur du Moyen Age, cet enseignement dût s'organiser clandestinement et pâtît de constantes persécutions inspirées par la hiérarchie séculière, en dit long sur l'incompréhension, l'ignorance et la décadence spirituelle de celle-ci...

Je sais que le mot *ésotérisme* vous irrite : vous vous obstinez, ainsi que le mot *hermétisme*, à en faire le synonyme d'*occultisme* ! Vous employez d'ailleurs indistinctement ces mots les uns pour les autres. Pour vous, vous l'avez écrit, l'ésotérisme n'est qu'« *une doctrine orientale, un composé aberrant, un étrange magma hétéroclite...* » Ce faisant, vous utilisez très exactement le procédé polémique de l'amalgame... Vous m'avez à peine écouté lorsqu'un jour voulant vous éclairer, je vous ai longuement parlé, la Bible feuilletée devant nous, de platonisme, de gnose, d'astrologie, d'alchimie et d'illuminisme... Vous avez traité le tout de « fatras » ! — Comment appelle-t-on celui qui prétend tout connaître, se bouche les oreilles et

refuse toute discussion ?... N'est-ce pas là **ce « refus du dialogue »** qu'à bon droit vous reprochez aux **progressistes** qui vous méprisent ou vous insultent ?

Vous savez — et c'est là un des points heureusement nombreux qui nous rapprochent — la profonde admiration que je nourris à l'égard des Pères de l'Eglise et la joie que je prends depuis des années à lire ceux dont je possède les œuvres dans ma bibliothèque. Ils ont explicité, appliqué, élargi, magnifié l'Ecriture ; mais s'ils l'ont fait c'est que plus de la moitié d'entre eux, à commencer par saint Paul, étaient pétris de platonisme et de néo-platonisme, c'est-à-dire, ne vous en déplaise, de *gnose* non hérétique, c'est-à-dire, ne vous en déplaise, de cet *ésotérisme chrétien* que vous vous obstinez à vouloir rejeter sans le connaître, et qui est le fil d'Ariane par lequel la Tradition Primordiale est devenue le Christianisme, et sans lequel le catholicisme romain n'aurait pas existé.

> « Le Christianisme primitif était une véritable initiation où l'on dévoilait une véritable magie divine... » (Joseph de MAISTRE.)

Mais le Christ, dites-vous, *le Christ seul* a fait l'Eglise ! Certes ! le Christ seul, mais qui a dit : *Je ne suis pas venu abolir la Loi mais l'accomplir...* (Matthieu, V, 17). L'action de Celui qui a dit de Lui-même *Je suis l'Alpha et l'Omega*, n'était pas *révolution* mais *restauration* de la Tradition du Premier Jardin. Que vous le vouliez ou non, c'est cette « Eglise intérieure » éternelle qui est dépositaire en l'invisible du Symbolisme, des Mystères, des Prophéties, et de toute la Métaphysique chrétienne, qui nourrit depuis deux mille ans les visions de nos mystiques et les dogmes de votre église lorsqu'ils sont authentiquement inspirés par l'Esprit Saint. C'est à cette « Eglise intérieure » dont le plus visible courant est le Johannisme, qu'appartenaient Dante, Paracelse, Pic de la Mirandole, Vinci, Durer, Boehme, Claude de Saint-Martin, Joseph de Maistre, et cette grande Simone Weil pour laquelle vous ne m'avez pas caché votre admiration, tout en continuant à déplorer qu'elle ne fût pas entrée dans l'Eglise de Rome — alors qu'elle s'est expliquée de cette « impossibilité »

avec précision dans l'admirable *Lettre à un religieux* que vous n'avez jamais voulu lire !

Par ailleurs, que les religions en effet opposées dans leurs implications dogmatiques, liturgiques et sociales puissent cependant s'unir *dans leurs sources métaphysiques*, c'est-à-dire dans leur Symbolisme et dans leur Esotérisme le plus éternel, voilà ce que vous ne voulez pas savoir. Ainsi, la notion même de ce que Schuon appelle « l'Unité transcendante des religions » vous échappe totalement. Vous ne voulez avoir aucune lumière sur la *diversité* des voies que, selon les races, les climats, les époques et en définitive les Cycles du Temps, peut prendre ce que le catholicisme appelle la Grâce, et qui est l'effusion de l'Esprit, et qui souffle où Il veut, quand Il veut...

Que, hors de l'Occident, on puisse être *sauvé* par Mahomet, Civa, Krishna, Bouddha ou Lao-Tseu, que hors de l'Ere des Poissons on ait pu être *sauvé* par Orphée, Apollon, Pythagore ou Zoroastre, vous le niez, vous le niez farouchement... Que de millions d'hommes qui *ne connaissent ou ne connaissaient pas le Christ* vous précipitez ainsi dans *votre* enfer ! Votre amour de Dieu (que je ne conteste certes pas !) aboutit en fait à un terrorisme clérical qui n'a cessé d'être meurtrier que parce que le pouvoir temporel a été depuis quelques siècles de plus en plus dissocié du pouvoir spirituel... Comme vous n'avez plus d'*armes* temporelles, vous avez cessé d'emprisonner, de juger, de condamner... Mais combien j'eusse préféré que cette tolérance de fait fût *volontaire* et devînt *compréhension* !

Vous connaissez mon opinion à ce sujet — qui est plus qu'une « opinion », qui est une adhésion totale de l'intelligence et du cœur ! — c'est que depuis deux mille ans Jésus, personnage historique, porteur en lui du Christ, éternel Verbe divin, est en effet la *Voie* principale, la Voie fondamentale, surtout pour la race blanche, et qu'il était hautement licite, comme il est prescrit dans les Evangiles, de la faire « connaître » sans violence et avec les seules armes de l'Amour, au monde entier... Certains l'ont rejeté qui l'ont connu. D'autres ne le connaissent toujours pas — ou si mal ! mais comme disait Marivaux, *on ne voit pas les cœurs* ! Alors, je vous en prie, ne vous substituez pas à l'Ange du Jugement !

Oh ! je connais votre ultime argument : j'ergote, je ratiocine, je biaise et surtout je *désobéis* à l'Eglise qui m'a baptisé : péché d'orgueil, me dites-vous... Peut-être... Or je lis ceci dans *Sainte colère* sous la plume de notre cher Michel de Saint-Pierre :

> « Depuis que le Christ a prononcé son « Si tu veux », il n'y a plus d'obéissance aveugle. Le Christ n'a pas obéi aveuglément. Le Christ était un homme LIBRE. A la lumière de l'Evangile, l'obéissance aveugle, l'obéissance de l'esclave est une contradiction. Le Christ savait pourquoi il obéissait... »

Et je sais, moi, pourquoi j'ai cessé d'obéir à l'Eglise de Pierre : pour rester fidèle au Christ. Et parce que Son Eglise de Pierre, comme cela avait été prophétisé, est aujourd'hui activement engagée dans l'Apostasie — non pas toute entière et dans tous ses fidèles et ses prêtres, Dieu merci ! — mais dans la majorité de sa hiérarchie épiscopale notamment...

> « Reniement de saint Pierre... C'est l'Eglise qui a renié trois fois : au temps de Constantin, à la fin du Moyen Age, et au siècle de la technique et de la richesse... » (Raymond CHRISTOFLOUR, *La Drachme perdue.*)

A ceci je sais que vous allez me répliquer encore que je tombe dans l'erreur de Luther et de Calvin qui prétendaient interpréter la Bible sans le secours de l'autorité romaine et selon leur propre entendement... Je sais, et je ressens parfaitement — acculé à cette obligation par la force des choses — l'inconfort de ma position ; j'en connais, j'en ressens parfaitement le déchirement... Mais la recherche de la vérité ne saurait passer par le « confort » physique et psychique. J'aurais été heureux, croyez-le, de pouvoir demeurer en la demeure temporelle de mon baptême. J'y aurais crû et prospéré avec plénitude et joie... Mais je suis de ceux qui pour obéir ont besoin d'*admirer*... Et je ne puis plus admirer une administration temporelle des mystères divins qui s'est, par caducité, fonctionna-

risme, ignorance et lâcheté, laissée aller en ce siècle de la Bête triomphante, à l'Apostasie !

Oui, ami, notre époque est déchirante, atroce... Il m'est arrivé, je l'avoue (je m'en repents) de penser à un « guet-apens » divin ! Alors que seul le Diable peut être accusé ! Le fait que des êtres d'aussi bonne foi que nous soient amenés à se déchirer en est la preuve. Aussi, à la fin de cette lettre, ne vous dirai-je pas : « J'ai raison et vous avez tort. » Mais je dis : « Je vous comprends, ami, mais je ne puis vous suivre pour toutes les raisons que je vous expose depuis des années. En retour, je vous demande à vous aussi de faire mieux que me « tolérer », mais de me comprendre aussi. »

Seul le passage, à notre mort, si nous en sommes dignes, dans le Royaume de la Véritable Lumière, nous donnera la totale Vérité, et il nous sera sans doute tenu compte à tous deux d'avoir tant cherché !

Ami, cessons de nous déchirer. Si nous ne pouvons parler sans querelle, observons quelque temps un silence entre nous, ne serait-ce que par un sacrifice de nos amours propres de « lettrés ». Et que le Seigneur nous unisse dès ce monde-ci par ce silence, et par cet Amour qu'à travers Lui nous ne cessons de nous porter !

Très chrétiennement vôtre.

Jean PHAURE.

CHAPITRE IX

La fin du cycle

> *« Retenez mes paroles : à l'horizon de fumée et de feu, de grandes, grandes choses se lèvent pour les purs !... »*
> MILOSZ, *Lettre du 8 février* 1934.

Douloureux honneur que d'appartenir à une Humanité finissante qui ne sait pas sa fin prochaine, qui ne veut pas le savoir, — et de le dire pourtant, car il faut qu'en cette époque certaines choses soient dites, aussi inconfortables soient-elles. Dans le demi-siècle à venir les événements les plus brutaux, les plus inconcevables, à la fois maléfiques et bénéfiques, vont éclater — et ce n'est qu'alors que la plupart s'apercevront que certains les avaient prévus. Car cette Humanité est sourde et aveugle, et son réveil sera sanglant...

> « Puisque les hommes n'ont pas voulu obéir à la Vie, il faut qu'ils obéissent à la Mort. » (Léon BLOY, *Journal du 29 novembre* 1897.)

Et pourtant, au-delà de cette mort, il y a la Vie...

1. La fin du Cycle et les cycles de la Fin

Nous voilà arrivés à la fin de l'immense épopée adamique... Nous étions nés « dans l'Ombre de Dieu » (c'est le sens profond de l'expression hébraïque, habituellement traduite par « à l'image de Dieu »). Mais, doués de libre-arbitre, nous avons par quête orgueilleuse des pouvoirs divins commis le péché de chair et mélangé cette nature adamique qui nous plaçait « au-dessus des anges » avec la nature encore animale de certains préhominiens. Nous avons été chassés du Centre suprême, de l'Etat paradisiaque primordial, et pendant quarante millénaires nous avons promené sur Terre notre nostalgie de l'Innocence perdue, élevant successivement en des lieux tour à tour élus et disparus, grâce aux « descentes du Verbe », une série d'images du Centre primordial. Aujourd'hui, presque au terme du renversement général des valeurs spirituelles, la plupart des hommes ne cherchent même plus sur la Terre ni en eux-mêmes quelque « centre » que ce soit ; ils ont atteint le bord extrême de la « Roue » et ont pour la plupart oublié qu'il y eût même un moyeu à cette Roue ! C'est alors que va se faire en plusieurs étapes le « Jugement », le partage de ceux qui vont *tomber hors de la Roue,* ceux qui, après être comme nous tous depuis quarante mille ans *tombés dans le Temps,* vont *tomber hors du Temps,* tandis que d'autres, ayant gardé le souvenir du Centre divin, vont, à travers des épreuves purificatrices, *remonter vers* Lui...

Traversant toute la fin du Cycle de Son vol indicible, l'Amour divin « remonte » et « croise » en quelque sorte le courant descendant de l'Humanité. Plus pesante se fait la subversion, plus efficaces deviennent les remèdes spirituels. Perdus les liens établis au cours de la Protohistoire entre l'homme et le divin, les rites s'étaient matérialisés, avilis dans l'Antiquité. Le sacrifice, en particulier, cette opération spirituelle par laquelle une souffrance acceptée peut devenir salvatrice pour autrui en vertu de l'éternelle « communion des saints » en était venu à une opération « mécanique », sanglante et barbare. Pour redresser cette « religion » dégénérée, le Verbe fait homme se sacrifie Lui-même sur l'autel du monde pour sauver les âmes qui sont immergées dans celui-ci. La Messe et l'Eucharistie rendent pures, actives et permanentes les vertus expiatoires et salvatrices de ce Sacrifice.

Mais la Rédemption christique n'est pas achevée. D'abord, celle-ci ne sera pleinement opérative que si nous *coopérons* à ce Grand Œuvre par nos propres sacrifices (et Dieu le plus souvent demande à chacun de nous incomparablement moins que ce qu'Il a exigé de ses saints). Enfin ce n'est qu'après l'avènement dans ce monde purifié du Christ triomphant, du Christ-Roi, que le Mal sera vaincu et que sera pleinement retrouvé et compris le Sacrifice de gloire du grand-prêtre Melchisédech.

C'est à la *purification* de l'Humanité adamique parvenue au stade ultime de son involution que vont servir les tribulations de l'Apocalypse, en fait déjà commencées depuis 200 ans, depuis la destruction de l'ordre monarchique par la Révolution française, l'instauration de la conscription obligatoire, les guerres du XIXe siècle et les deux guerres mondiales. A-t-on remarqué les *nombres* que portent ces deux sanglantes hécatombes, sans précédent en l'histoire de l'Humanité ? 1914-1918, 9 millions de morts ; 1939-1945, 36 millions de morts, le quadruple... Si nous continuons la progression, nous obtenons 144... Fasse le Ciel que ce ne soit pas là le bilan de quelque futur conflit !

Même si l'on ne croit pas à une troisième guerre mondiale (qui « correspondrait », on l'a vu à la fin du chapitre VI, à la troisième guerre punique de la fin de l'Ere du Bélier), le ciel des hommes n'en apparaît pas moins, en ces années quatre-vingt du siècle vingtième, lourd de menaces. Et ceux qui redoutent de cruciales échéances ne se recrutent plus seulement parmi les lecteurs des prophéties ou de l'Apocalypse mais aussi de plus en plus parmi les hommes de science les plus lucides qui nous préviennent que la destruction accélérée de la biosphère par une technologie devenue folle va déclencher *d'ici peu* (avant la fin de ce siècle) de terribles désordres et de sévères hécatombes.

On s'est beaucoup moqué chez les historiens rationalistes de la grande Peur de l'an Mil. Une prospection même

rapide des publications de notre troisième tiers du XXe siècle mettrait facilement en lumière chez d'autres rationalistes la montée d'une grande Peur de l'an Deux Mille ! Certes, ce chiffre n'offre à première vue rien d'inquiétant — quoique un arithmosophe y verrait immédiatement le Nombre 2, celui de la Dualité, de la Division, du Désordre, porté par le multiplicateur 1000 à sa plénitude, à sa plus terrible efficacité...

Les raisons réelles et rationnellement analysables de cette angoisse, nous les avons rapidement évoquées dans notre chapitre précédent. Il est frappant pour un homme de Tradition de constater que la facile prévision d'échéances cataclysmiques pour l'ensemble de l'Humanité ne fait que recouper les prophéties sacrées les plus anciennes et les prédictions les plus authentiques.

C'est pourtant, et logiquement, vers de tous autres modes de pensée que, en accord avec la mentalité phénoménologie et agnostique de notre société, se tournent les esprits aujourd'hui anxieux. Car si les interrogations relatives à l'avenir ont toujours habité la conscience humaine, notre époque plus qu'une autre voit cheminer de nombreux courants de pensée qui à travers l'analyse du passé et du présent ont l'ambition d'ouvrir la voie au futur proche et lointain. Le prophétisme d'essence surnaturelle officiellement passé sous silence voit surgir autour de lui à la fois la prédiction, trop souvent d'essence infra-psychique, et superstitieuse, et la prospective, mot inventé par le regretté Gaston Berger, qui basé sur l'analyse rationnelle et synthétique des phénomènes du présent a pour nous le grand mérite spirituel de laisser place à la liberté humaine :

> « Le guide n'est pas celui qui nous apporte des solutions toutes faites ; c'est celui qui nous apporte la stimulation dont nous avons besoin à un certain moment de notre vie... C'est celui d'où nous vient l'inspiration qui nous permettra de trouver nous-mêmes nos propres solutions » (disait Gaston Berger en 1959).

Car une certaine forme d'investigation de l'avenir peut sous le nom de futurologie devenir une arme redoutable, un véritable lavage de cerveau, dans la main de technocrates ambitieux si les choix humains laissent place à une hypothèse « close », impérative, que nous n'avons plus la liberté de refuser. Esprit de système, impérialisme technocratique de la pensée et abus de la quantification appliquée aux domaines où prime la qualité sont les péchés mignons de trop de ces aventuriers de l'avenir.

Tout futurologue devrait avoir humblement en tête la maxime

« toujours l'inattendu arrive ».

Mais il arrive aussi que l'événement attendu, au moins par quelques-uns, se produise à point nommé, — et que ce « point » ait été « nommé » dans l'indifférence générale.

C'est surtout l'indifférence, du moins au sein des sphères dirigeantes ou pensantes, qui s'oppose à l'aspect traditionnel de la « prospective » : *le prophétisme.* Son origine fondamentalement irrationnelle et surnaturelle ne peut évidemment que faire hausser les épaules des rationalistes. Ainsi chassées des horizons intellectuels, les prophéties religieuses tombent alors — et de plus en plus à mesure que la Religion intellectualisée et rationalisée s'en désintéresse — aux mains des commerçants et exploiteurs de sensation pour qui la panique assaisonnée d'hystérie ainsi procurée à des lecteurs crédules est d'un excellent rapport. Travesties, sollicitées, truquées, les prophéties, même celles émanées des plus grands mystiques, deviennent ainsi au sein de feuilles à gros titres la pâture des faibles d'esprit et la facile risée des « esprits forts ».

Ce qui distingue fondamentalement une prophétie d'origine divine d'une vaticination infra-mystique ou d'un « plan » technocratique est que la première *laisse place à la liberté humaine* et fait appel à nos facultés les plus spirituelles. Elles sont destinées avant tout à nous faire choisir la difficile et salvatrice voie de la Réintégration.

Nous allons dans ce dernier chapitre tenter une mise en ordre des principales de ces prophéties, dans le cadre des écrits eschatologiques de la Bible et de la Cyclologie traditionnelle. Déjà au long de cet ouvrage le lecteur a pu prendre connaissance d'un certain nombre de ces textes :

ainsi au chapitre III l'« apocalypse » égyptienne attribuée à Hermès Trismégiste (*Asclepius* XXIV-XXVI), la vision des quatre Ages de l'Humanité par Hésiode dans *Les travaux et les jours*, le livre de Daniel, que nous allons ici retrouver, et, au chapitre VII, les annonciations mariales qui trouveront ici elles aussi un nouvel écho.

L'essentiel du prophétisme n'est pas la prédiction, mais le dévoilement progressif du dessein de Dieu sur le monde ; s'ils annoncent souvent avec une hallucinante précision des événements à venir, c'est pour ainsi dire « par surcroît », car leur principale fonction est de rappeler la précarité des institutions humaines et l'existence d'un *sens transcendant de l'Histoire* au milieu même des événements historiques à première vue chaotiques et sans signification. Et l'intemporalité des prophètes, leur intransigeance autant que leur fréquent irrespect à l'encontre des autorités constituées en ont fait fréquemment des êtres persécutés et moqués de leur vivant...

> « S'il est vrai qu'il ait été donné à quelques âmes de prévoir les événements sinistres, il faut y reconnaître plutôt une faculté malheureuse qu'un don céleste, puisque, pareille à la Cassandre antique, elles ne peuvent ni persuader les autres ni se préserver elles-mêmes... » (Gérard de NERVAL, *Les illuminés*, Jacques Cazotte.)

L'Eglise s'est toujours méfiée des prophètes, grands et petits, vrais ou faux, dont elle trouve encombrante, oiseuse ou dangereuse leur critique de l'Eglise visible à fins de promouvoir une Eglise idéale, celle dont parlent les Ecritures eschatologiques, et qui n'existe pas encore... Les prophètes sans être des agitateurs eux-mêmes fleurent toujours un messianisme quelque peu *révolutionnaire...* Et pour le commun des mortels ce sont surtout des gêneurs, des empêcheurs de danser en rond et de se laisser flotter au confortable sommeil de ce monde...

> « C'est un peuple rebelle, ce sont des fils renégats, des fils qui refusent d'écouter la loi de Iahvé : ils disent aux voyants : « Ne voyez pas » et aux prophètes : « Ne prophétisez pas la vérité pour nous ! Dites-nous des choses agréables, ayez des visions imaginaires. Ecartez-vous loin de la Voie, détournez-vous du chemin ! » (ISAÏE XXX, 9, 11.)

Sans pouvoir ici nous étendre sur ce sujet, rappelons au passage combien fréquente a été la réalisation littérale des événements annoncés par les prophètes : Ezéchiel prédit les 70 ans de la captivité à Babylone 150 ans auparavant ; Isaïe annonce 124 ans auparavant le retour en Israël et la reconstruction du Temple ; Jérémie prédit l'invasion de l'Egypte par Nabuchodonosor ; le Messie est annoncé 4.000 ans auparavant ; Daniel annonce Sa venue « 70 semaines d'années » après la captivité de Babylone (soit 490 ans ; or la captivité des Juifs prit fin en 538 av. J.-C.). On trouve également mainte preuve de la véracité des oracles grecs et romains : les avertissements à Cyrus, les prophéties relatives à Alexandre et à Auguste... De même en Amérique précolombienne, les Aztèques et les derniers Incas savaient que des hommes blancs et barbus viendraient de l'Orient pour les exterminer...

Il en est de même des prophéties et prédictions privées qui, pour n'avoir pas été réunies dans des livres canoniques ne révèlent pas moins la même effusion de l'Esprit Saint en des personnes parfois d'une confondante obscurité : le critère de l'authenticité d'un prophète n'est-il pas son caractère d'*instrument involontaire* de la volonté divine ?

> « Je n'étais pas prophète et je n'étais pas fils de prophète, car j'étais berger et cultivais des sycomores. Mais Iahvé m'a pris de derrière le petit bétail et m'a dit : « Va prophétiser à mon peuple, Israël ! » (AMOS VII, 14, 15.)

Joseph de Maistre a pu dire qu'il n'a pas existé dans l'histoire du monde un seul événement important qui n'ait été prophétisé. On ne s'étonnera donc pas que ceux de la fin des Temps aient fait l'objet d'innombrables prophéties et prédictions.

L'expression traditionnelle *Fin des Temps*, que dès le début de ce livre nous distinguions rigoureusement de la notion de fin du Monde qui n'est ici pas en cause, signifie on le sait la *Fin des Cycles* qui composent le Cycle ada-

mique tout entier. C'est sous cette acception que les prophètes bibliques, en particulier Daniel, utilisent cette expression, « les temps ».

Nous avons déjà constaté à la fin de notre chapitre VI que tous les cycles fondamentaux venaient s'achever en notre fin du xxe siècle ou au cours du xxie siècle :

— le Manvantara ou Cycle d'Humanité de 64.800 ans ;

— la « Grande Année » de 12.960 ans commencée à la disparition de l'Atlantide ;

— le Kali Yuga ou Age de Fer de 6.480 ans ;

— l'Ere précessionnelle des Poissons de 2.160 ans ;

— le cycle de Daniel de 2.520 ans.

Ce dernier cycle est même achevé depuis 1917 si on adopte la cyclologie de Raoul Auclair.

Nous avons également fait allusion à la division *septénaire* de l'Histoire et du temps de la Fin :

— les 4.000 ans de l'Antiquité ;

— les 2.000 ans de l'Ere chrétienne ;

— les 1.000 ans du Millenium.

L'Antiquité et l'Ere chrétienne totalisant 6.000 ans « correspondent » aux six Jours de la Genèse, le Millenium (*hors cycle*, hors Manvantara) reflète le septième Jour, et conclut non seulement le quatrième Age du Cycle (l'Age de Fer), mais le Cycle d'Humanité, le Manvantara tout entier.

Nous nous trouvons donc en cette fin du xxe siècle à la fin du sixième millénaire compté depuis le début du grand Septénaire de 7.000 ans, comme à la fin du Kali Yuga ou Age de Fer de 6.480 ans. La différence entre ces deux chiffres (6.000 et 6.480) vient de ce que l'Age de Fer, basé sur les Eres précessionnelles commence quelques siècles avant le début du Septénaire.

En fait, l'examen de nos hypothèses graphiques (au

début de ce volume et au chapitre VI) a montré à notre lecteur que si le Cycle d'Humanité s'achevait au début du xxie siècle (époque marquée par la dernière *grande* tribulation de l'Apocalypse), *un temps* était encore imparti aux survivants : c'est le temps d'Attente de la Parousie, c'est le Millenium de l'Apocalypse de saint Jean, et c'est zodiacalement parlant le début tout au moins de l'Ere précessionnelle du Verseau. *Tous les cycles* de notre temps d'Humanité adamique s'achèvent à l'entrée de ce « Millenium ».

On sait aussi que si toute l'époque de la Fin, du déluge de Noé à la Parousie est soumise au septénaire, l'Eglise elle aussi a été divisée par saint Jean en son Apocalypse en *sept Eglises*. Nous appuyant en partie sur le bienheureux Holzhauser du xviie siècle et sur Raoul Auclair, nous répartissons les sept âges de l'Eglise de la façon suivante :

I. L'EGLISE D'EPHESE, temps des apôtres.

II. L'EGLISE DE SMYRNE, temps des martyrs, de Néron à Constantin.

III. L'EGLISE DE PERGAME, temps des Pères de l'Eglise et des Docteurs, jusqu'à Charlemagne.

IV. L'EGLISE DE THYATIRE, apogée de l'Eglise : sept siècles jusqu'à la Réforme.

V. L'EGLISE DE SARDES, humanisme et déclin de la foi ; Eglise à la fin apostate en une partie de son clergé : la nôtre.

VI. L'EGLISE DE PHILADELPHIE, celle qui verra la petite tribulation, le « Jour de Iahvé », mais aussi la « consolation » du Grand Monarque et du Grand Pape.

VII. L'EGLISE DE LAODICEE, qui souffrira la persécution de l'Antéchrist, c'est-à-dire la grande Tribulation, et sera le « Porche » du Millenium ou Troisième Temps du Christ-Roi et de l'Esprit Saint.

La succession générale des événements à venir en cette fin des Temps peut selon nous être exprimée de la façon suivante :

— La fin du temps des Nations, le temps de l'Apostasie, que nous vivons.

— La petite Tribulation et le Jour de Iahvé.

— Le temps de l'Eglise de Philadelphie, du Grand Pape et du Grand Monarque.

— Le temps de l'Antéchrist, grande Tribulation, fin du Cycle proprement dit.

— Le Millenium-Ere du Verseau, temps du Christ-Roi et de l'Esprit Saint.

— La Parousie, la fin de l'Humanité adamique, et le Jugement dernier.

Les deux dernières phases, nous l'avons vu, sont *hors Cycle*. C'est donc la grande Tribulation de l'Antéchrist qui représente le terme de la cyclologie adamique, le renversement total de l'Age d'Or primordial, et la fin du Cycle proprement dit. Une tradition hindoue situe cette « fin » (fin du Kali Yuga) en 2030. Nicolas de Cuse (1401-1464) « tombe » sur la même date ! La Prophétie des Papes, qui comprend 112 devises, de Célestin II à Petrus Romanus qui sera le dernier pape, a son « sommet » en la 73e devise, « Axis in mediate signi », de Sixte V (1585-1590), « L'Axe au milieu du signe ». Le début de la prophétie est de 1143. De 1143 à 1587, il y a 444 ans ; si nous ajoutons à nouveau 444 ans à cette date de 1587, milieu de ce cycle prophétique, nous obtenons 2031, fin du cycle des Papes et fin de l'Eglise romaine (non pas du Christianisme bien sûr... !).

Quelque soit l'importance des traditions que nous venons d'évoquer, ce n'est évidemment qu'à titre d'hypothèse de travail que nous faisons état de cette datation (2030), qui nous semble cependant prêter à l'échelonnement des événements de la Fin un cadre chronologique de grande vraisemblance.

2. La fin du temps des Nations

Tout notre chapitre précédent était consacré aux signes de ce temps de la Fin. Mais parmi ceux-ci, trois doivent être ici rappelés avec force.

Parlant du retour du Christ en son Second Avènement, saint Paul dans la Deuxième Epître aux Thessaloniciens (II, I) met en garde ;

« Auparavant doit venir l'Apostasie ! »

Nous y sommes, planétairement parlant !

« On vous dira mangez et vous mangerez
On vous dira buvez et vous boirez
On vous dira jouissez et vous jouirez
On vous dira aimez et vous n'aimerez pas
Alors vous serez les maîtres du monde. »
Gabriel Audisio, *Fables*.

Déjà à la fin du siècle dernier, Kierkegaard pouvait soupirer ainsi :

« Il y a 1800 ans que le Christ a vécu. Il est oublié. Seule sa doctrine subsiste, c'est-à-dire que l'on a aboli le Christianisme. » (*L'Ecole du Christianisme.*)

Et encore la *doctrine*, la *lettre* subsistait-elle, la liturgie était préservée. Ce qui n'est plus le cas aujourd'hui... On est allé jusqu'à toucher au Canon de la Messe !

De plus en plus, les hommes, et pas seulement les plus jeunes, semblent frappés d'une étrange mutation : le sens des mots autrefois les plus clairs en particulier ceux contenus dans les Ecritures, leur est fermé.

« Toute vision est devenue pour vous comme les mots d'un livre scellé. On le donne à quelqu'un qui sait lire en lui disant : « Lis cela. » Il répond : « Je ne peux pas car le livre est scellé. » (Isaïe, XXIX, 11.)

Satan obscurcit l'entendement de ceux qu'il veut perdre... Même si nous n'avions pas d'autres *signes*, celui-ci

devrait nous éclairer. C'est la civilisation moderne tout entière qui *ignore* ou *piétine* la Parole de Dieu, et particulièrement les pays autrefois chrétiens. A cause de ceux-ci, c'est le monde entier qui aujourd'hui, déraciné de ses traditions, se livre à un sabbat effréné où la violence le dispute à l'appât sans mesure du gain, et la débauche à l'oubli de tout précepte religieux.

> « Sache bien par ailleurs que dans les derniers jours surviendront des moments difficiles. Les hommes en effet seront égoïstes, cupides, vantards, orgueilleux, diffamateurs, rebelles à leurs parents, ingrats, sacrilèges, sans cœur, implacables, médisants, intempérants, intraitables, ennemis du bien, délateurs, effrontés, aveuglés par l'orgueil, plus amis de la volupté que de Dieu, ayant les apparences de la piété mais reniant ce qui en est la force... » (St PAUL, *IIe Epître à Timothée,* II, 1 à 5.)

> « Comment est-elle devenue une prostituée, la Cité fidèle ? Sion, pleine de loyauté, la justice y habitait, et maintenant des assassins... Tous sont avides de profit et courent aux pots de vin... » (ISAÏE, I, 21 et 23.)

Et dans la *Didaché* ou *Enseignement des douze Apôtres,* premier document extra-canonique du Christianisme primitif écrit au premier siècle de notre Ere, nous pouvons lire :

> « Dans les derniers jours, les faux prophètes et les corrupteurs se multiplieront ; les brebis se changeront en loups et l'amour se changera en haine ; car l'iniquité ayant augmenté, les hommes se haïront les uns les autres et se persécuteront et se trahiront. »

Pendant des siècles ce genre de discours évangélique et eschatologique a été mis sur le compte des « hyperboles » mystiques, de même que le tableau des calamités naturelles ou belliqueuses de la fin des Temps. Après les apostasies sanglantes des Révolutions, après les deux guerres d'enfer, après Hiroshima, Dresde et les camps d'extermination, après avoir vu dans quelle fange spirituelle et quel abrutissement « confortable » vivent nos contemporains, on ne peut en effet que trouver maintenant fort lucides et modérés tous ces textes qui depuis des

millénaires parfois, par l'extraordinaire prodige de la vision prophétique, annoncent et décrivent notre monde de la Fin :

> « Ce n'est pas d'une volonté humaine qu'est jamais venue une prophétie, c'est poussés par l'Esprit Saint que des hommes ont parlé de la part de Dieu... » (IIe *Epître de saint Pierre* I, 21.)

Et *toutes les traditions* nous livrent des textes de cet ordre, preuve, s'il en était besoin, que l'Histoire a un « sens », mais que celui-ci, où cohabitent un déterminisme divin et le libre-arbitre humain, n'est pas tout à fait celui que voudraient nous enseigner les « philosophies » profanes obnubilées par un progrès technique dont elles font le moteur et le but de toutes choses !

Nous venons de prononcer le mot *libre-arbitre.* En effet, tels nous avons été créés, voulus par Dieu, tels nous serons ou non « sauvés » à la consommation des siècles. Et en cette nuit spirituelle de la fin du Cycle, celle qui vient comme la lune (et qui en effet a pour symbole la lune) éclairer nos ténèbres la Corédemptrice, la Nouvelle Eve qui vient réparer la faute de la première, Marie, Mère de Dieu et Mère de l'Eglise, nous répète en chacune de ses interventions, depuis la rue du Bac à Paris en 1830, que notre salut dépend en effet, d'abord, de nous-mêmes... Telle Isis rassemblant les membres épars d'Osiris afin d'en reconstituer le corps et de lui redonner vie, telle Athéna réunissant et revivifiant Dionysos dispersé, Marie aujourd'hui, parèdre du Verbe et Corédemptrice *rassemble* les membres dispersés de l'Adam déchu, disloqué par le péché et dilué en l'Humanité involuée. Elle est la Bergère de l'Humanité encore restée fidèle, à fins de nous mener au règne de l'Esprit Saint et du Christ-Roi. Et dès 1846 à la Salette, c'est Elle qui nous donnait le tableau le plus véridique de cette fin du Cycle, de cette fin du temps des Nations que nous vivons aujourd'hui :

> « Des gouvernants civils auront tous un même dessein qui sera d'abolir et de faire disparaître tout principe religieux, pour faire place au matérialisme, à l'athéisme, au spiritisme et à toutes sortes de vices... La

sainte foi de Dieu étant oubliée, chaque individu voudra se guider par lui-même et être supérieur à ses semblables. On abolira les pouvoirs civils et ecclésiastiques, tout ordre et toute justice seront foulés aux pieds ; on ne verra qu'homicides, haine, jalousie, mensonge et discorde, sans amour pour la patrie ni pour la famille. Le Saint Père souffrira beaucoup. Je serai avec lui jusqu'à la fin pour recevoir son sacrifice. »

Et à Fatima le 13 octobre 1917 :

« L'ordre ne règne plus nulle part. Même aux postes les plus élevés, c'est Satan qui gouverne et décide de la marche des affaires. Il saura même s'introduire jusqu'aux plus hauts sommets de l'Eglise. Il réussira à semer la confusion dans l'esprit des grands savants qui inventent des armes avec lesquelles on peut détruire la moitié de l'Humanité en quelques minutes. Il soumettra les puissants des peuples à son emprise et les amènera à fabriquer ces armes en masse... C'est alors que Dieu punira les hommes plus durement et plus sévèrement qu'Il ne les a punis par le déluge, et les grands et les puissants y périront tout autant que les petits et les faibles. Mais aussi il viendra pour l'Eglise un temps des plus dures épreuves. Des cardinaux seront contre les cardinaux et les évêques contre les évêques. Satan se mettra au milieu de leurs rangs. A Rome il y aura aussi de grands changements. Ce qui est pourri tombe et ce qui tombe ne doit pas être maintenu. L'Eglise sera obscurcie et le monde plongé dans le désarroi. »

Mère Marie Adalfune de l'Ordre de Saint Augustin (1814-1867) reçut au siècle dernier des révélations prophétiques qui concernent aussi notre époque :

« Les prêtres doivent dans leur enseignement se garder de faire appel aux exagérations de la science humaine, renoncer aux vanités et à la sagesse du monde et ne pas imiter les mondains dans leur conduite. Il est, sans doute, pénible de voir les églises et les couvents profanés, mais Dieu le permet pour abaisser l'orgueil, faire diparaître tout luxe mondain et ramener la simplicité en toutes choses. Beaucoup de prêtres, remplis de l'esprit du siècle, ne prêtent plus aucune attention aux exemples et aux

instructions du Pape. Il faut y mettre fin. Dans bien des couvents on ne connaît plus l'esprit de simplicité et de prière. On n'y cherche que ses aises et on ne veut que satisfaire son amour-propre. Dieu ne peut faire autrement que d'imposer un remède, pour faire cesser ces abus et rétablir le véritable esprit religieux... »

Dans une de ses visions, la célèbre Catherine Emmerich (1774-1823) vit comment au cours du temps et en particulier à partir de la Révolution la Terre était de plus en plus infestée d'invisibles démons, et prédit que cinquante ou soixante ans avant l'an 2000 ce serait Satan lui-même qui y besognerait...

Dans une vision du Sacré-Cœur de Jésus, mère Marie Rafols (1781-1853) qui fonda à Saragosse la Congrégation des Sœurs hospitalières de Sainte-Anne reçut de nombreuses révélations dont nous extrayons ceci :

« Le riche veut exploiter le pauvre et le pauvre se dresse contre le riche. Ce n'est pas là la doctrine que j'ai enseignée. Je veux que les hommes s'entraident... L'immoralité et l'impudence seront grandes dans toutes les classes sociales... La dépravation ne connaîtra plus de bornes ; et on ne craindra pas de scandaliser et de pervertir les enfants que mon cœur aime tant à cause de leur innocence... »

Le retour d'Israël en Palestine est le second des signes indubitables de la Fin.

« Jérusalem sera foulée aux pieds par les Gentils jusqu'à ce que les temps des Gentils aient leur terme. » (LUC XXI, 24.)

Le retour d'Israël marque donc la fin du temps des Gentils : la déclaration Balfour du 2 novembre 1917. Cette même année devait voir deux autres événements eschatologiques : Fatima et le prodige solaire du 13 octobre... La révolution bolchevique, prélude à la plus vaste entreprise de l'Histoire consacrée à la destruction de la foi... Et cela au milieu de la première « grande » guerre d'enfer des temps modernes, prélude à la décadence de l'Europe et au recul planétaire de l'homme blanc au profit des gigantesques « blocs » lucifériens, capitalistes ou communistes...

Enfin, voici le troisième signe fondamental : l'accomplissement des deux injonctions de l'Ancien et du Nouveau Testament : Iahvé à Adam :

« Multipliez et remplissez la Terre. »

Et le Christ aux apôtres :

« Allez enseigner à toutes les Nations jusqu'aux extrémités de la Terre. »

Saint Matthieu (XXIV, 14) et saint Marc (XIII, 10) disent que la fin des Temps viendra quand l'Evangile aura été prêché à toutes les nations. Ce qui est fait.

Dieu donne toujours des *signes*. Mais il ne force pas notre *liberté* ; ces signes sont destinés à nous éveiller et à nous convertir, mais ils sont donnés de façon à ce qu'il nous reste nous-même une partie du chemin à parcourir.

« Les châtiments ne se sont pas abattus sur les pécheurs sans qu'il y eût auparavant des signes... C'est en toute justice qu'ils ont souffert de leur propre méchanceté... » (*La sagesse de Salomon* XIX, 13.)

C'est au milieu des raffinements (plutôt des complications) de la civilisation la plus *avancée* (au sens où l'on dit qu'une viande est « avancée »), lorsque tout semblera prévu, assuré, comblé, que se déchaîneront les mécanismes d'auto-destruction de la fin du Cycle. et ces mécanismes ne seront autres que ces « prévisions », ces « assurances », et cette prospérité elles-mêmes... On peut déchiffrer sur une pierre tombale du cimetière de Kerby en Angleterre une inscription du XVe siècle dont voici la traduction :

« Quand les images paraîtront vivantes, se mouvant [librement,
Quand les bateaux, tels des poissons, nageront sous [la mer,
Quand les hommes, surpassant les oiseaux, scruteront [le ciel,
Alors la moitié du monde plongera dans le sang. »

Sainte Marguerite-Marie (1647-1690) de l'Ordre de la Visitation, qui fut chargée surnaturellement de promouvoir la consécration de la France au Sacré-Cœur de Jésus, reçut cette promesse divine en 1689 :

« Le Sacré-Cœur règnera malgré Satan et tous ceux qu'il suscite pour s'y opposer. Mais c'est maintenant le temps d'opérer et de souffrir en silence, comme Il a fait pour notre amour. »

Et Marie Reine du Ciel répétait le 5 septembre 1967 à San Damiano :

« Préoccupez-vous de sauver des âmes ! Je veux la conversion. Je donnerai des signes... Je donnerai des grâces... J'ai déjà donné tant de signes, tant de grâces !... Que voulez-vous de plus ? »

« Cherchez le Royaume de Dieu, et tout le reste vous sera donné par surcroît » *dit l'Evangile...*

3. Le Jour de Iahvé

Or, si Marie se fait de plus en plus pressante et si Elle nous donne des avis de plus en plus *précis*, c'est qu'une échéance redoutable approche, qui transparaît dans ses révélations les plus récentes, à San Damiano :

« C'est l'heure pour les prêtres de réveiller le cœur des hommes. Ouvrez vos bras, prêtres ! Et serrez vos brebis égarées, étreignez-les, portez-les au bercail, car l'heure est terrible... (6 août 1965.)

« Priez pour les prêtres, dit Jésus. Priez avec force, et ne cessez pas de prier, car le Démon veut les mener à la ruine... (14 août 1965.)

« Il y aura plusieurs signes dans le ciel, de jour et de nuit, avant que viennent les tribulations... (29 octobre 1966).

« Les signes sont liés aux événements à venir : jours d'angoisse et de pleurs...(13 janvier 1967.)

« L'heure est arrivée du terrible fléau... Quand viendront ces grandes ténèbres, levez les yeux au ciel où vous attend le Père avec tant de Lumière !... (2 juin 1967.)

« Vous devez comprendre que c'est le commencement des terribles épreuves d'angoisse et de pleurs, car le Père éternel ne m'écoute plus. Il veut faire justice, car il y a déjà 130 ans depuis la Salette, 50 ans depuis Fatima, trois ans ici... Les fléaux sont terribles, terribles à un point que vous ne pouvez imaginer... N'attendez pas que l'heure ait sonné. Aimez-vous les uns les autres... Vous êtes venus ici pour prendre force, courage, foi, pour résister aux luttes, aux tribulations, à la Croix, à la persécution, à la guerre, aux tremblements de terre, à la peste, à la faim... Lorsque viendront les terribles moments d'obscurité, si vous avez Jésus dans le cœur, vous serez forts... (9 juin 1967).

« Les moments s'approchent, terribles, les guerres vont commencer, et plus encore les luttes contre Satan qui veut ravir toutes les âmes. Mais vous, mes fils, agrippez-vous à Moi ; votre Mère du Ciel ne vous abandonne pas... Il y a longtemps que le Père Eternel envoie la Mère céleste pour vous réveiller du *sommeil où le démon vous enchaîne...* (14 juillet 1967.)

« Priez, mes enfants, car l'heure devient douloureuse. Ne dites pas qu'il y a toujours eu des calamités ! ... Ils pleureront, ceux qui n'auront pas voulu écouter mon appel ! (19 janvier 1968.)

« Veillez et priez, car le Démon est sur le point d'engager l'ultime combat ! » (11 février 1968.)

L'événement bien précis auquel Marie fait sans cesse allusion et que l'on retrouve invoqué çà et là dans les Ecritures et les prophéties, c'est le terrible *Jour de Iahvé,* sorte de Coup d'arrêt que le Ciel impose à la subversion planétaire à des fins que nous examinerons plus loin. C'est dès l'Ancien Testament que nous sont donnés les avertissements quant à cet immense échéance :

« Il adviendra après cela que je répandrai mon esprit sur toute chair : vos fils et vos filles prophétiseront, vos vieillards auront des songes, vos jeunes gens des visions... Dans les cieux et sur la Terre, du sang, du feu, des colonnes de fumée ! Le soleil se changera en ténèbres et la lune en sang... (*Joël,* III, 1 à 4.)

« Malheur à ceux qui désirent le Jour de Iahvé : il est ténèbres et non lumière ! (*Amos* V, 18.)

« Jour de fureur, ce Jour-là, Jour de détresse et d'angoisse, Jour de dévastation et de désolation, Jour de ténèbres et d'obscurité, Jour de nuage et de nuée, Jour de trompette et de fanfare, contre les villes fortifiées et contre les hautes tours d'angle ! Puis je serrerai de près les hommes ; ils marcheront comme des aveugles (parce qu'ils ont péché contre Iahvé), leur sang sera répandu comme poussière et leur chair comme des excréments. Ni leur argent, ni leur or ne pourra les sauver... (*Sophonie* I, 15 à 18.)

« Elle sera courbée, la fierté des humains, elle sera abaissée, la morgue des hommes... Quant aux idoles, le tout disparaîtra. On entrera dans les cavernes des rochers et dans les trous du sol, devant l'effroi causé par Iahvé et devant l'éclat de sa majesté... » (*Isaïe* II, 12, 17 à 19.)

Ne nous hâtons pas trop d'attribuer à une certaine fièvre prophétique et hébraïque la fureur de ces imprécations ; nous les retrouvons dans le Nouveau Testament : le Christ parle :

« Quand vous entendrez parler de guerres et de bouleversements, ne vous laissez pas atterrer. *Car il faut que cela arrive d'abord,* mais ce ne sera pas tout de suite la Fin... On se dressera nation contre nation et royaume contre royaume. Il y aura de grands tremblements de terre et par endroits des famines et des pestes ; il y aura des phénomènes effrayants et de grands signes venant du ciel. Mais avant tout cela, on portera la main sur vous et on vous persécutera, en vous livrant aux synagogues et aux prisons, en vous traduisant à cause de mon Nom devant des rois et des gouverneurs, ce qui pour vous aboutira à rendre témoignage. Soyez donc résolus à vous défendre, car c'est Moi qui vous donnerai parole et science, telles qu'aucun de vos adversaires ne pourra résister ou contredire. Et vous serez livrés même par vos père et mère, vos frères, vos parents, vos amis ; il en est parmi vous que l'on mettra à mort, et vous serez *haïs de tous à cause de mon Nom.* Mais il ne tombera pas un seul cheveu de votre tête. C'est en tenant ferme que vous sauverez vos âmes ! » (*Luc,* XXI, 8 à 19. Egalement dans *Matthieu* XXIV, 6 à 13.)

« Il viendra, le Jour du Seigneur, *comme un voleur...* » (IIe *Epître de saint Pierre* III, 10.)

C'est donc maintenant qu'il faut nous mettre en état d'affronter ces tribulations, *avec des armes spirituelles.*

N'oublions pas que ce « Jour de Iahvé » (qui n'est pas seulement un événement, mais une période) a pour rôle, dans l'économie générale de la fin des Temps, de *filtrer* l'Humanité, pour lui permettre d'arriver d'étape en étape, au temps du Christ-*Roi*, et de l'effusion directe de l'Esprit... Or l'Humanité est assez « basse » spirituellement pour que nous puissions parfois imaginer la puissance, l'énergie des « moyens » qui devront être mis en œuvre pour *réveiller* les hommes de leur sommeil luciférien ! Déjà Marie à la Salette nous donnait de redoutables précisions sur ces épreuves à venir :

> « Paris sera brûlé et Marseille englouti ; plusieurs grandes villes seront ébranlées et englouties par des tremblements de terre ; on croira que tout sera perdu ; on ne verra qu'homicides, on n'entendra que bruits d'armes et que blasphèmes. Les justes souffriront beaucoup ; leurs prières, leur pénitence et leurs larmes monteront jusqu'au Ciel, et tout le peuple de Dieu demandera pardon et miséricorde, mon aide et intercession... »

De même à Fatima :

> « La grande guerre surviendra dans la deuxième moitié du XXe siècle. Du feu et de la fumée tomberont alors du ciel et les eaux des océans se transformeront en vapeur, crachant leur écume vers le ciel, et tout ce qui est debout se renversera. Et des millions et d'autres millions d'hommes perdront la vie d'une heure à l'autre, et ceux qui vivent encore à ce moment-là envieront ceux qui sont morts. Il y aura tribulation partout où l'on porte le regard et misère sur toute la Terre, et désolation en tous pays... Les bons mourront avec les mauvais, les grands avec les petits, les princes de l'Eglise avec leurs fidèles, les souverains du monde avec leurs peuples ; partout règnera la mort élevée à son triomphe par les hommes égarés et par les valets de Satan qui seront alors les seuls souverains sur Terre. Ce sera un temps qu'aucun roi ni empereur, aucun cardinal ni évêque n'attend, et il viendra quand même selon le dessein de mon Père pour punir et venger. »

Ainsi avec de plus en plus de force monte et se précise devant nous grâce à l'effusion prophétique le visage

terrifiant de cette période : au comble de l'Apostasie planétaire, un déferlement de guerres civiles et de persécutions à l'encontre des croyants, le tout dégénérant en guerre mondiale où les armes de mort (atomiques, bactériologiques, etc.) pourraient être utilisées. Et, au comble de l'horreur, lorsque tout semblera perdu (et de toutes façons après que des millions d'hommes aient péri) un Coup d'arrêt surnaturel, peut-être constitué par l'impact même de ces armes démoniaques retournées par le Ciel contre leurs protagonistes... Nous allons préciser ces aspects par un rapide survol, un choix bref (et combien difficile) des prophéties et prédictions privées qui recoupent les injonctions scripturaires ou mariales précédentes.

Saint Césaire d'Arles (470-542), qui annonça les Croisades, la mort d'Henri IV, Louis XIV, la Révolution de 1789, Napoléon, les révolutions du XIXe siècle et les guerres mondiales, précise pour ce Jour de Iahvé :

> « Le fer et le feu enserrent la Babylone de la Gaule qui tombe dans un grand incendie, noyée dans le sang. Puis la seconde ville du royaume et encore une autre seront détruites... »

Jean de Vatiguerro (XVIe siècle) :

> « L'Eglise universelle et le monde entier gémiront sur la prise, la spoliation et la dévastation de la plus illustre, et la plus fameuse capitale et maîtresse de tout le royaume des Français... Le chef suprême de l'Eglise changera de résidence et ce sera un bonheur pour lui et pour ses frères qui seront avec lui, s'ils peuvent trouver un lieu de refuge où chacun puisse avec les siens manger seulement le pain de la douleur dans cette vallée de larmes. Car toute la malice des hommes se tournera contre l'Eglise universelle et par le fait, elle sera sans défenseur pendant 25 mois et plus, parce que pendant 25 mois il n'y aura ni pape ni empereur à Rome ni régent en France... L'air sera infecté et corrompu à cause de la malice et de l'iniquité des hommes. On verra dans le ciel des signes nombreux et surprenants : le soleil sera obscurci et il paraîtra couleur de sang aux yeux de plusieurs personnes : On verra une fois pendant environ quatre heures deux lunes en même temps ; auprès d'elles appa-

raîtront plusieurs choses étonnantes et dignes d'admiration. Des étoiles se choqueront : ce qui sera le signal de la destruction et du massacre de presque tous les hommes. Le cours naturel de l'air sera presque totalement changé et perverti à cause des maladies pestilentielles. Les hommes aussi bien que les animaux seront frappés de diverses infirmités et de mort subite ; il y aura une peste inénarrable ; il y aura une étonnante et cruelle famine qui sera si grande et telle par tout l'univers et surtout dans les régions de l'Occident que, depuis le commencement du monde jamais on n'aura entendu parler d'une semblable... »

La prophétie célèbre de Prémol, de 1783 (date de sa découverte, car on ne sait rien de son auteur) qui avait prédit les principaux événements du XIXe siècle, évoque de cette façon imagée la tribulation du Jour de Iahvé (selon le symbolisme général de la prophétie, le Jourdain désigne la Seine, Sion Rome, et Tyr Londres) :

« Les hommes épouvantés s'enfuient de tous côtés emportant leurs trésors ; et ils sont accablés de leurs trésors et tombent sur les chemins. Quel carnage, ô mon Dieu ! Le sang coule à flots dans le lit du Jourdain, il roule des cadavres, des crânes brisés et des membres épars... Les hommes et les peuples se sont levés les uns contre les autres. Guerre, guerre ! guerres civiles, guerres étrangères ! Quels chocs effroyables ! Tout est deuil et mort et la famine règne aux champs... Grâce, grâce pour Sion ! Mais vous êtes sourd, sourd à nos voix, et la montagne de Sion s'écroule avec fracas ! La Croix du Christ ne domine plus qu'un monceau de ruines... Et toi, superbe Tyr qui échappes encore à l'orage, ne te réjouis pas dans ton orgueil. L'éruption du volcan qui brûle tes entrailles approche. Tu tomberas bien plus avant que nous dans le gouffre !... Et ce n'est pas encore tout, Seigneur, votre Eglise est déchirée par ses propres enfants. Les fils de Sion se partagent en deux camps : l'un fidèle au Pontife fugitif, et l'autre qui dispose du gouvernement de Sion, respectant le sceptre, mais brisant les couronnes... La confusion est dans le sanctuaire... Mais, me dit l'Esprit, que l'homme espère en Dieu, et fasse pénitence ; car le Seigneur tout puissant est miséricordieux et tirera le monde du chaos, et un nouveau monde recommencera... »

Sainte Hildegarde (vers 1100-1178) est une des célèbres

voyantes mystiques de l'histoire de l'Eglise. Elle aussi prévoit la purification par le sang de l'Humanité apostate :

« Lorsque la crainte de Dieu sera tout à fait délaissée, des guerres atroces et cruelles surgiront à l'envi, une foule de personnes seront immolées et bien des cités se changeront en monceaux de ruines... »

L'« extatique de Tours », c'est ainsi qu'est désignée une religieuse anonyme dont on publia en 1882 des prophéties, s'exprime ainsi :

« Avant que ces événements n'arrivent, il y aura des signes dans le soleil, puis des tremblements de terre. Il y aura aussi des ténèbres de la nuit vers la fin des événements. Lorsque nous croirons être en paix, au moment où nous y penserons le moins, viendront les grands événements. La révolution éclatera en Italie, presque en même temps que chez nous. Nous serons quelque temps sans avoir de Pape. L'Angleterre sera, elle aussi, bien troublée. La révolution s'étendra dans toutes les villes de France. C'est un carnage complet. Cette révolution ne durera que quelques mois ; néanmoins elle sera effroyable ; le sang coulera partout, car la malice des méchants sera à son comble. Le nombre des victimes sera incalculable. Paris sera un vrai carnage. La persécution contre l'Eglise sera encore plus grande. La révolution lui causera tant de mal ! Cela ne durera pas. Les églises seront fermées très peu de temps dans les villes où il y aura peu de mal. Les prêtres devront se cacher autant qu'ils le pourront. Les prêtres en cure seront plus épargnés que les autres. Les méchants voudront détruire tout ce qui concerne le culte chrétien, mais ils n'en auront pas le temps. Plusieurs évêques et un grand nombre de prêtres seront mis à mort. L'archevêque de Paris sera mis à mort. Un grand nombre de prêtres seront également égorgés à Paris parce qu'ils n'auront pas eu le temps de se cacher... Là où Dieu aura été le plus offensé, là arriveront les plus grands maux. Les méchants seront les maîtres pendant un an et quelques mois. La France, dans ce moment là, n'aura aucun secours humain. Elle se trouvera seule, sans protecteurs. C'est à ce moment-là qu'elle se souviendra de Dieu, qu'elle aura recours au Cœur de Jésus et à Marie Immaculée. Ils reconnaîtront enfin que c'est Lui qui pourra rétablir la paix et le bonheur... »

Le Père Nectou, mort à Bordeaux en 1777, a prédit également cette révolution et ces guerres :

« On sera près de cette catastrophe lorsque l'Angleterre commencera à s'ébranler. L'Angleterre éprouvera une révolution plus terrible que la Révolution française, et elle durera assez longtemps pour que la France ait le temps de se rasseoir. Ce sera la France qui aidera l'Angleterre au rétablissement de la paix... Quand viendra le moment de la dernière crise, il n'y aura rien à faire que de demeurer où Dieu nous aura placés, se renfermer dans son intérieur et prier, en attendant le passage de la colère et de la justice divine. »

La « religieuse de Bellay » qui dicta ses prophéties entre 1810 et 1830, apporte une précision chronologique qui ne diffère pas tellement de celle apportée par l'« extatique de Tours » :

« La durée de tous ces bouleversements ne dépassera pas trois mois, et la grande crise, dans laquelle les bons doivent triompher, sera courte. »

Prophétie de l'abbé Souffrand (1755-1828) :

« Avant le grand Monarque, des malheurs doivent arriver. Le sang coulera par torrents dans le Nord et le Midi. L'Ouest sera épargné à cause de sa foi. Mais le sang coulera tellement au Nord et au Midi que je le vois couler comme la pluie dans un jour de grand orage, et je vois les chevaux ayant du sang jusqu'aux sangles. C'est principalement dans les villes que le sang coulera. »

Venue à Paris à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'apparition de la Salette, Mélanie, passant sur le pont Louis-Philippe qui rejoint le quai de l'Hôtel-de-Ville à l'île Saint-Louis, le vendredi 29 mai 1896, s'arrêta tout à coup, examinant longuement le beau paysage du cours aval de la Seine entre la Cité et la rive droite. La personne qui l'accompagnait, intriguée de cette contemplation prolongée, la questionna. Elle répondit :

« Voyez-vous la Seine ? Si vous saviez combien de gens y viendront et y seront jetés ! Et ce n'est pas tant ceux qu'on y jettera... — il y en aura certainement ; — mais le plus grand nombre viendra s'y jeter, tout affolés, fuyant le feu qui sera suspendu au-dessus de la Ville ! Ils s'y jetteront comme fous de terreur, croyant éviter ainsi ce feu menaçant ! Il y aura des quartiers où le feu du ciel sera comme suspendu au-dessus des maisons, mais ne détruira rien ; tandis que, dans certains autres, les pierres mêmes tomberont en poussière ! »

En 1896, l'extatique Marie-Julie Jehanny transcrit cette vision :

« Des nuages rouges comme le sang parcourront le ciel. Les fracas du tonnerre ébranleront la Terre ; des éclairs sinistres sillonneront les rues dans une saison où ils ne se produisent jamais... La Terre deviendra comme un vaste cimetière. Les cadavres des impies et des justes joncheront le sol. La famine sera grande. Enfin, tout sera bouleversé et les trois quarts des hommes périront. La crise éclatera presque subitement ; les châtiments seront communs au monde entier et se succéderont sans interruption. »

Madame Royer (1841-1924) fut l'objet de nombreuses apparitions du Christ. Dans celle de 1872, le Sauveur lui dit ceci :

« Même avec un petit nombre, J'entraînerai les faibles et les indécis et Je remporterai la victoire, car Je règnerai malgré Satan. Le monde entier verra que je ne suis pas seulement l'époux mystique des âmes pures et ferventes, leur consolateur, leur confident, mais que Je suis aussi leur Dieu, Roi de l'Eglise et du Monde, et que la victoire ne tient pas à la force des armes, ni au nombre, mais à Ma volonté. »

Sainte Anna-Maria Taigi (1769-1837) fut tertiaire de l'Ordre de la Sainte-Trinité et prophétisa très jeune :

« Dieu enverra un double châtiment : l'un part de la terre, à savoir des guerres, des révolutions et d'autres maux ; l'autre part du ciel, à savoir une obscurité épaisse. Celle-ci empêchera de voir quoi que ce soit. Cette obscurité sera accompagnée d'une infection dans l'air, ce qui fera périr sinon exclusivement, du moins principalement, les ennemis de la religion. Des téné-

bres pestilentielles, peuplées de visions effroyables, envelopperont la Terre pendant trois jours. L'air sera alors empesté par des démons qui apparaîtront sous toutes sortes de formes hideuses. Tant que durera l'obscurité, il sera impossible de faire de la lumière. Seuls les cierges bénis préserveront de la mort, ainsi que les prières à la sainte Vierge et aux saints Anges. Quiconque ouvrira la fenêtre par curiosité et regardera dehors ou bien sortira de sa maison, tombera aussitôt raide mort. En ces jours-là, tous doivent rester chez eux, réciter le rosaire et implorer la miséricorde divine. Tous les ennemis de l'Eglise, cachés ou apparents, périront pendant les ténèbres, à l'exception de quelques uns que Dieu convertira bientôt après. Le fléau de la Terre a pu être mitigé par les prières, mais non celui du Ciel, qui sera épouvantable et universel... »

On voit que lorsque les prophètes de l'Ancien Testament parlaient de *ténèbres*, ce n'était pas en métaphore, et que la Providence divine, à mesure que nous approchons de l'échéance, nous livre jusqu'à des *détails pratiques*. Peu de temps avant sa mort, le Padre Pio reçut du Christ Lui-même un message dont voici un extrait :

« Disciples fidèles, je vous ai avertis de ne pas suivre les faux prophètes et les faux Christ. C'est moi qui suis votre Sauveur. Quand l'Ange commencera de remplir sa mission avec l'épée de la Justice, alors que votre foi demeure ferme comme le roc... Je viendrai sur ce globe terrestre chargé de péchés, par une froide nuit d'hiver, dans un bruit de tonnerre. Des vents brûlants précéderont ce phénomène. La Terre tremblera et du feu descendra du Ciel. Tout ce qui est corrompu sera éliminé. De hauts édifices élevés par l'homme dans un esprit d'orgueil seront détruits. Alors l'humanité verra qu'il y a au-dessus d'elle une volonté toute puissante qui réduira en poussière ses plans insensés de vaine gloire. Un Ange anéantira les forces imprégnées de sophismes et de blasphèmes qui s'opposent à l'Evangile du Christ. Gare à vous, impies, qui vous moquez de Moi par vos théories fausses et hypocrites ! ... Je vous donnerai un signe pour vous indiquer le commencement de mes jugements. En une froide nuit d'hiver, je ferai retentir le tonnerre qui fera vibrer les montagnes. *Alors, fermez vos fenêtres et ne regardez pas au-dehors.* Ne profanez pas vos yeux par des regards curieux sur ces terribles événements. Car trois fois sainte est la Justice de Dieu qui purifiera la Terre pour vous, mon fidèle troupeau ! Placez-vous sous l'invocation de Ma Mère. Quoi que vous puissiez voir ou entendre, *ne désespérez pas.* Ce sera *un avant-coureur de la Fin des Temps.* Alors, réunissez-vous pour prier, invoquez vos anges gardiens, combattez avec confiance en Mon Nom, et *ne doutez pas de votre délivrance !* Je vous garderai de tout danger si vous avez confiance en Mon Amour. Persévérez *pendant une nuit et un autre jour* dans la prière. *La nuit suivante amènera la fin de ces troubles avec l'aurore du lendemain.* Le soleil donnera de nouveau sa chaleur, et sa lumière remplacera les ténèbres... »

Oui, ce Jour de Iahvé annonce, après les Ténèbres, une providentielle Aurore ! L'Amour évangélique a transformé les invectives sans nuances en *menaces conditionnelles et sélectives...* Encore faut-il que nous en tenions compte, et pas seulement du bout des lèvres ! Et qui d'entre nous, sous peine d'un impardonnable pharisaïsme, pourrait se sentir approcher de ces épreuves sans trembler, quelque fervente soit sa foi ?... Avant le Jugement général des *morts*, au moment de la Parousie, le Jour de Iahvé est un Jugement des *vivants*, et particulièrement de ces collectivités vivantes que sont les *nations*.

(Pour ce qui suit, que l'on se reporte au tableau de la page 160.)

Il est difficile de résister à la tentation d'essayer de placer ce Jour de Iahvé dans le temps... Sans vouloir aucunement préciser ici quelque date, car Dieu frappera quand Il voudra et notre pauvre science est infime au regard de Sa Sagesse, nous ferons cependant quelques remarques cyclologiques à ce sujet. D'abord, si aux 2.520 ans du cycle de Daniel achevé en 1917 nous ajoutons 72 ans, autre nombre cyclique (8 x 9 et moitié de 144), nous obtenons un autre cycle qui est 2.592 ans, dixième partie du Cycle précessionnel de 25.920 ans. Ce qui donne la date de 1989. Par ailleurs nous trouvons en cette fin de siècle une série exceptionnellement rapprochée de grandes conjonctions affectant les planètes lentes et « lourdes », celles qui « signent » la cyclologie de l'Histoire :

Janvier 1981, conjonction Jupiter-Saturne à 9° de la Balance.

Novembre 1981, conjonction Jupiter-Pluton à 25° de la Balance.

Novembre 1982, conjonction Saturne-Pluton à 28° de la Balance.

Janvier 1983, conjonction Jupiter-Uranus à 9° du Sagittaire.

Janvier 1984, conjonction Jupiter-Neptune à 0° du Capricorne.

Février 1988, conjonction Saturne-Uranus à 0° du Capricorne.

Mars 1989, conjonction Saturne-Neptune à 12° du Capricorne.

Février 1993, conjonction Uranus-Neptune à 20° du Capricorne.

Novembre 1994, conjonction Jupiter-Pluton à 27° du Scorpion.

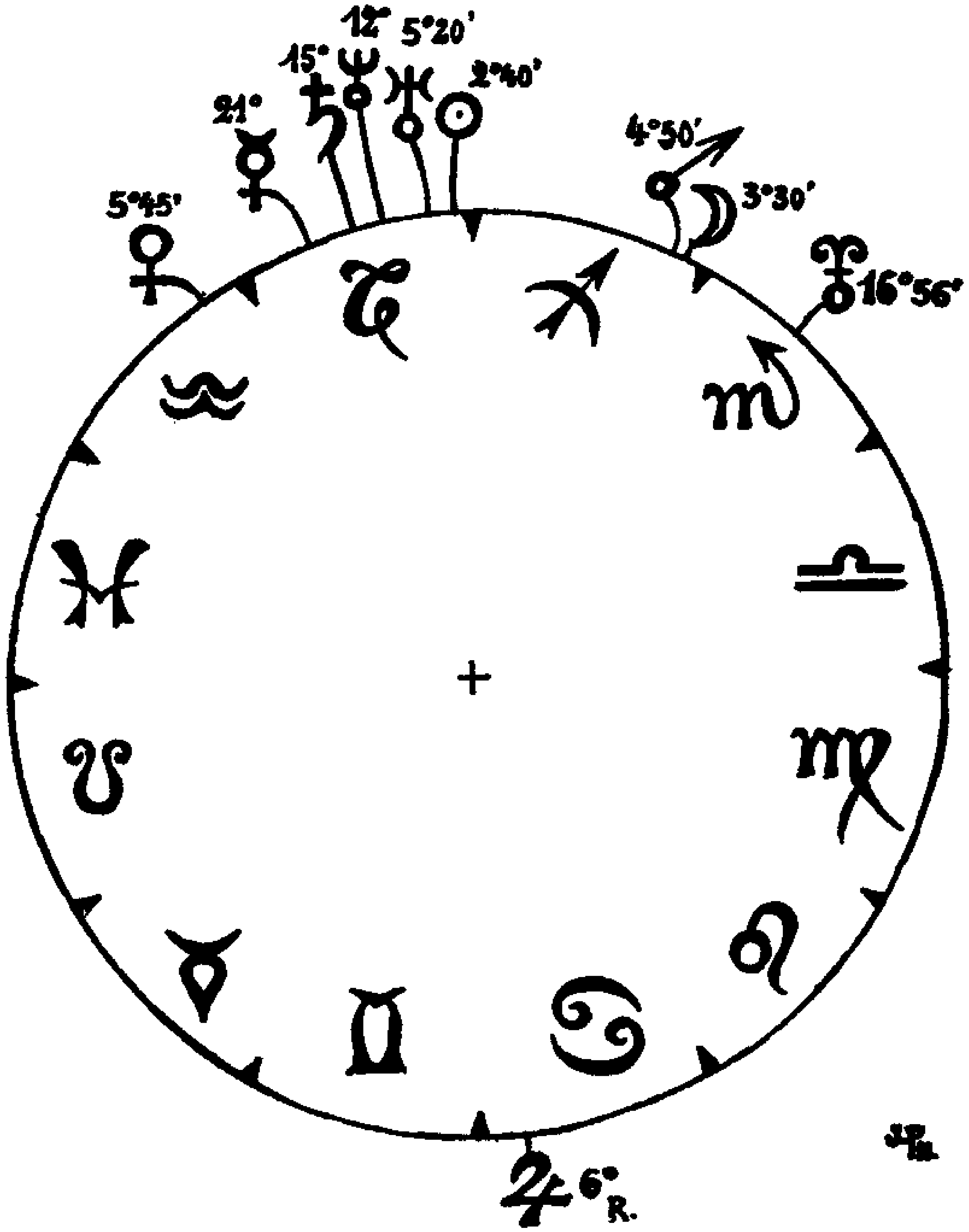
Janvier 1997, conjonction Jupiter-Neptune à 26° du Capricorne.

Février 1997, conjonction Jupiter-Uranus à 3° du Verseau.

Mai 2000, conjonction Jupiter-Saturne à 23° du Taureau.

On voit que les deux-tiers de ces conjonctions ont lieu en Balance et en Capricorne... Rappelons que la Balance est le signe du « Jugement » à l'Occident, et le Capricorne le domicile de Saturne, la « porte des dieux ».

Au milieu de cette période, l'année 1989 se trouve marquée par la grande *doriphorie* du jour de la Noël 1989 où huit astres sur dix seront groupés en Sagittaire et Capricorne... On sait que les siècles qui ont connu le plus grand nombre de doriphories (Ier, IIe, Ve, Xe XIVe, XVIIIe, XIXe et XXe siècles) ont été les plus agités. Et notre siècle partage avec les Ier, Ve et Xe siècles le redoutable honneur de compter trois doriphories (en 1941, 1962 et 1989) à lui seul !



Grande doriphorie du 25 décembre 1989 à midi GMT

Enfin l'entrée dans le signe du Verseau d'Uranus en 1996 et de Neptune en 1998 achèvera de marquer de ce signe « uranien » et « saturnien » l'Histoire des hommes, et montre que le monde d'aujourd'hui aura à ce moment profondément changé.

Si Nostradamus, on le sait, indique l'année 1999 comme étant celle de la venue du « grand roi d'effrayeur » (peut-être le début de l'influx antéchristique qui se déchaînera dans le premier quart du XXIe siècle), il nous semble licite, pour ces raisons de cyclologie et d'aspects planétaires, d'escompter la venue du Jour de Iahvé pour les années quatre-vingt-dix de ce siècle, la planétaire subversion préalable se développant dès nos années soixante-dix...

On sait par ailleurs l'importance du nombre 153 qui figure jusque dans les Evangiles. Or, 1846 (la Salette) + 153 = 1999. Et si nous remontons au début du cycle marial, 1830 (rue du Bac et abdication de Charles X, dernier roi de France), nous obtenons par la même opération : 1830 + 153 = 1983... Il semble donc que ces années quatre-vingt coïncident avec ce temps du *Jugement des Nations* qui s'achèvera surnaturellement par le Jour de Iahvé, le Jour du Seigneur.

Nombreux sont les quatrains de Nostradamus qui semblent se rapporter à ce « crépuscule » des Temps modernes. Nous n'en citerons ici que trois, parmi les plus clairs, car l'exégèse eschatologique du grand voyant de Salon de Provence exigerait une longue analyse. Nous renvoyons aux meilleures des études parues sur ce sujet en particulier aux ouvrages de Piobb, d'Eric Muraise, de Pierre Guérin, de Raoul Auclair et de Vlaicu Ionescu.

I. 67 La grande famine que je sens approcher
Souvent tourner, puis être universelle
Si grande et longue qu'on viendra arracher
Du bois racine, et l'enfant de mamelle.

II. 46 Après grand trouble humain, plus grand s'ap-
[prête
Le grand monteur les siècles renouvelle
Pluie, sang, lait, famine, fer et peste
Au Ciel vu, feu courant longue étincelle.

II. 90 Un an devant le conflit italique
Germains, Gaulois, Espagnol, pour le fort
Cherra l'école, maison de République
Où hors mis peu, seront suffoqués morts.

Et il semble que ce soit dès cette époque que doit intervenir un de ces « envoyés divins » dont parlent l'Ancien et le Nouveau Testament, si nous en croyons Malachie III, 23-24 :

« Voici que Moi Je vous envoie le prophète Elie avant que vienne le Jour de Iahvé, Jour grand et terrible. Il ramènera le cœur des pères vers les fils et le cœur des fils vers leurs pères, de peur que Je ne vienne frapper d'anathème le pays. »

Mais d'autres textes ne font intervenir Elie, avec Henoch (qui n'ont pas connu la mort et ont été « réservés » pour les temps de la Fin) que plus tard, au temps de l'Antéchrist.

Dans l'Apocalypse de saint Jean, l'ouverture des quatre premiers Sceaux désigne les fléaux qui ont assailli l'Humanité au cours de l'Ere chrétienne et particulièrement de la fin de l'Ere. Le cinquième Sceau dévoile

« les âmes de ceux qui avaient été égorgés à cause de la Parole de Dieu et du témoignage qu'ils avaient rendu. » (*Apocalypse* VI, 9.)

Ce cinquième Sceau est en notre temps du « crépuscule » des Nations hélas largement ouvert : que l'on pense à ceux que les communistes persécutent, emprisonnent et massacrent depuis 1917 en Russie soviétique et depuis 1948 en Chine, et aux autres fidèles non chrétiens qui ont subi le même sort comme au Tibet...

L'ouverture du *sixième Sceau* correspond à l'impact du Jour de Iahvé :

« Quand l'Agneau ouvrit le Sixième Sceau, je vis qu'il y eut un grand tremblement de terre. Le soleil devint noir comme un cilice ; la lune entière devint comme du sang ; les étoiles du Ciel tombèrent sur la Terre, comme un figuier laisse tomber ses fruits verts quand il est secoué par un grand vent. Le Ciel se reti-

ra comme un livre qu'on roule. Toutes les montagnes et les îles furent changées de place. Les rois de la Terre, les potentats, les capitaines, les riches, les puissants, tous les esclaves et tous les hommes libres allèrent se cacher dans les cavernes et dans les rochers des montagnes. Et ils disaient aux montagnes et aux rochers : « Tombez sur nous et dérobez-nous à la vue de Celui qui, est assis sur le trône, et à la colère de l'Agneau, car il est arrivé le grand Jour de leur colère, et qui pourrait subsister ? » (*Apocalypse* VI, 12 à 17.)

4. L'Eglise de Philadelphie

> « Après cela, je vis debout aux quatre coins de la Terre quatre anges qui retenaient les quatre vents de la Terre, pour que le vent ne soufflât ni sur la terre, ni sur la mer, ni sur aucun arbre. Et je vis un autre ange qui montait du levant, porteur du Sceau du Dieu vivant. Il cria à pleine voix aux quatre anges qui avaient reçu le pouvoir de nuire à la terre et à la mer : « Ne nuisez, disait-il, ni à la terre ni à la mer, ni aux arbres que nous n'ayons *marqué au front* les serviteurs de notre Dieu. » Et j'entendis donner le nombre de ceux qui étaient marqués : *cent quarante-quatre mille* de toutes les tribus des enfants d'Israël. Après cela, je vis paraître une foule immense que nul ne pouvait dénombrer, de toutes nations, tribus, peuples et langues. Ils se tenaient debout devant le trône et devant l'Agneau, vêtus de robes blanches, avec des palmes à la main (...) Puis l'un des vieillards prit la parole... (...) : « Ce sont ceux qui viennent de la grande tribulation. Ils ont lavé leurs robes et ils les ont blanchies dans le sang de l'Agneau (...) Ils n'auront plus faim, ils n'auront plus soif ; le soleil ne les accablera plus, ni aucune chaleur brûlante ; car l'Agneau qui est au milieu du trône les fera paître et les conduira aux sources des Eaux de la Vie ; et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux... » (*Apocalypse* VII, 1 à 17.)

Avec cette nouvelle partie de la vision de saint Jean, nous sommes passés à la phase suivante · au milieu du tumulte, des guerres civiles et étrangères, des séismes naturels ou provoqués par les hommes, Dieu est intervenu

et a envoyé trois jours de ténèbres physiques et spirituelles à l'issue desquelles le soleil a brillé à nouveau, illuminant un gigantesque « armistice » divin. Les forces du mal sont maîtrisées pour quelque temps, et le Seigneur rassemble son troupeau. Il *compte* et réconforte ces « élus » : $(3 \times 4)^2 \times 1000$: la matière transcendée par l'Esprit, le travail des hommes illuminé par la sainte Trinité, nombre multiplié par lui-même et porté à la plénitude ; donc ces 144.000 qui, marqués du Sceau divin, vont, après un temps de réparation et de récapitulation former l'armée spirituelle destinée à lutter contre l'Antéchrist... Car tous les suppôts de Satan n'ont pas été tués, et le Jour de Iahvé n'a été que le premier « filtrage » de l'Humanité. Mais en ce temps de paix retrouvée, de merveilleux événements vont survenir...

Marie à la Salette avait annoncé ce temps :

> « Tout à coup les persécuteurs de l'Eglise de Jésus-Christ et les hommes adonnés au péché périront, et la Terre deviendra comme un désert. Alors se fera la paix, la réconciliation de Dieu avec les hommes ; Jésus-Christ sera servi, adoré et glorifié ; la charité fleurira partout. Les nouveaux rois seront le bras droit de la sainte Eglise, qui sera forte, humble, pieuse, pauvre, zélée et imitatrice des vertus de Jésus-Christ. L'Evangile sera préché partout, et les hommes feront de grands progrès dans la foi, parce qu'il y aura unité parmi les ouvriers de Jésus-Christ, et que les hommes vivront dans la crainte de Dieu... »

De même à Fatima :

> « Plus tard, cependant, lorsque ceux qui survivront à tout seront encore en vie, on invoquera de nouveau Dieu et sa magnificence, et on le servira comme naguère lorsque le monde n'était pas encore aussi corrompu... »

Ce temps de paix et de reconstruction spirituelle occupe, dans cette « semaine sainte » qu'est la fin des Temps, la place du dimanche des Rameaux... Ensuite viendront les trahisons, le Procès, la Passion et la Mort,... avant cette Résurrection absolue que sera le Règne, le Millenium : le jour de Pâques !

Ce temps de restauration chrétienne correspond enfin, dans la vision des sept Eglises de l'Apocalypse de saint Jean, à la Lettre à l'Eglise de Philadelphie (III, 7 à 13). C'est la *seule Eglise sans reproches !...* (Ceci devrait faire réfléchir tous ceux qui depuis deux mille ans arguent sans cesse des imperfections de l'Eglise visible pour remettre en question la Révélation : l'Esprit qui à Patmos parle à saint Jean avait *prévu* les défaillances humaines, car nous sommes dans l'Age de Fer, et c'est à travers cette « gaste forêt », ce « pays méhaigné », que le Cavalier blanc parviendra *quand même* au Château du Graal, au temps du Règne !)

> « Ecris aussi à l'ange de l'Eglise de Philadelphie : « Voici ce que dit le Saint, le Véridique, Celui qui a la clef de David, Celui qui ouvre — et personne ne fermera, — Celui qui ferme — et personne n'ouvrira. » (*Apocalypse* III, 7.)

Ces épithètes désignent évidemment le Christ, qui a la clef des Ecritures et des « Temps ». Et maintenant l'Esprit annonce à l'Eglise de Philadelphie que grâce à la fidélité dont elle a fait preuve pendant le Jour de Iahvé, elle aura la pleine intelligence des Ecritures (ce qui prouve que les Eglises précédentes ne l'avaient pas tout à fait...) et le pouvoir de convertir une partie de ses adversaires les plus irréductibles :

> « Je connais tes œuvres. Vois, devant toi Je tiens ouverte une porte que personne ne peut fermer, parce qu'avec ton peu de force tu as gardé ma Parole et tu n'as pas renié mon Nom. Je vais te livrer des membres de la synagogue de Satan, des gens qui disent être Juifs, mais qui ne le sont pas : des menteurs ! Je vais les faire venir se prosterner à tes pieds et reconnaître que Je t'ai aimé. Parce que tu as gardé ma consigne de persévérance, moi aussi Je te préserverai de l'heure de l'épreuve qui va venir sur le monde entier pour éprouver les habitants de la Terre. Je viendrai prochainement : retiens ferme ce que tu as, pour que personne ne te ravisse ta couronne. Le vainqueur, J'en ferai une colonne dans le Temple de mon Dieu, et il n'en sortira jamais plus. J'inscrirai sur lui le nom de mon Dieu et le nom de la Cité de mon Dieu, — la Jérusalem nouvelle, qui descend du Ciel d'auprès de mon Dieu, — ainsi que mon Nom, le nouveau. Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Eglises ! » (*Apocalypse* III, 8 à 13.)

De toutes les prophéties concernant ce crépuscule glorieux de l'Eglise, les plus abondantes et les plus populaires annoncent le retour en France et en Europe d'un grand Monarque français qui sera, nous dit-on, le plus glorieux et le dernier des rois. (Nous sommes si loin, au moment où nous écrivons ces lignes, de la possibilité humaine d'une telle échéance, l'allusion à une telle conjecture déclenche aujourd'hui dans la plupart des milieux de tels ricanements, qu'il faudra bien en effet que les tribulations prochaines et l'impact du Jour de Iahvé soient d'une gigantesque efficacité pour que ceci advienne !...) Ainsi le premier formé des royaumes chrétiens et l'un des premiers à avoir disparu il y a près de deux siècles, ressuscitera pour quelque temps à l'extrême fin de l'Ere des Poissons et du Cycle tout entier... Sera-ce le 70ᵉ roi de France de nos computations ? Sera-ce la solution de l'énigme de Louis XVII, du frère jumeau de Louis XIV, ou le descendant d'un Valois oublié d'une souche antérieure à Henri IV ? En tout cas, saint Rémi le premier précise qu'il sera « *du sang de la Cape* » (Capétien)... Et saint Césaire l'appelle « *le roi de Blois* »...

Entre l'ouverture des 6ᵉ et 7ᵉ Sceaux de l'Apocalypse, les 144.000 sauvés du Jour de Iahvé se grouperont autour de ce souverain envoyé par la divine Providence qui, après de durs combats nous dit-on, montera sur le trône restauré, et ira à Rome rétablir le siège de saint Pierre. Car un grand Pape (peut-être le « *De Gloria Olivæ* » de la prophétie de Malachie...) règnera en même temps que le grand Monarque. Nous reprendrons ce sujet dans un ouvrage en préparation sur le Cycle de la Monarchie française, et ne transcrivons ici qu'un choix de prophéties limité par le cadre de la présente étude.

Dès le IVᵉ siècle, saint Augustin fait allusion à une prophétie antérieure :

> « Quelques-uns de nos docteurs disent qu'un roi franc possédera un jour l'empire romain dans toute son étendue. Ce roi viendra dans les derniers temps du monde ;

il sera le plus grand et le dernier de tous les rois. Il rendra l'âme à Jérusalem, sur le mont des Oliviers, et immédiatement après l'Antéchrist viendra. »

A la veille du baptême de Clovis en 496, saint Rémi déclare :

« Vers la fin des temps, un descendant des rois francs régnera sur tout l'empire romain. Il sera le plus grand des rois de France et le dernier de sa race. Il arrivera comme par miracle. Il sera de la vieille Cape. Le trône sera posé au midi. Après un règne des plus glorieux, il ira à Jérusalem, sur le mont des Oliviers, déposer sa couronne et son sceptre, et c'est ainsi que finira le saint empire romain et chrétien. »

Saint Césaire (470-542) déjà cité au paragraphe précédent, annonce :

« Alors brille l'éclair de la miséricorde divine, car la justice suprême a frappé tous les méchants. Il arrive, le noble exilé, le donné de Dieu. Il monte sur le trône de ses ancêtres d'où la malice des hommes l'avait chassé. Il recouvre la couronne de lys refleuris. Par son courage invincible il détruit tous les fils de Brutus, dont la mémoire sera à jamais anéantie. Après avoir posé son siège dans la ville pontificale, le roi de Blois relèvera la tiare papale sur la tête d'un saint pontife abreuvé par l'amertume des tribulations, qui obligera le clergé à vivre selon la discipline des âges apostoliques. Tous deux unis de cœur et d'âme feront triompher la réformation du monde. O très douce paix ! Vos fruits se développeront jusqu'à la fin des siècles. Amen. »

Sainte Hildegarde (XII[e] siècle), déjà citée, précise :

« Quand la société aura été enfin purifiée par ces tribulations, les hommes se rangeront sous les lois de l'Eglise. A ce moment de rénovation la justice et la paix seront rétablies par des décrets si nouveaux et si peu attendus que les peuples, ravis d'admiration, confesseront hautement que rien de semblable ne s'était vu jusque-là. Cette paix du monde, avant les derniers temps, figurée par celle qui précéda le premier avènement du Fils de Dieu, sera néanmoins contenue : l'approche du dernier Jour empêchera les hommes de se

livrer complètement à leur joie. Les juifs se joindront aux chrétiens. En ces jours de bénédictions, s'épancheront sur la Terre les plus douces nuées ; elles la couvriront de verdure et de fruits, parce que les hommes s'adonneront alors à toutes les œuvres de justice, tandis que dans les jours précédents, si désolés par les mœurs efféminées du monde, les éléments violentés par les péchés des hommes auront été dans l'impuissance de rien produire de bon. Les princes rivaliseront de zèle avec leurs peuples pour faire régner partout la loi de Dieu. Ils interdiront l'usage des armes de guerre. Les juifs et les hérétiques ne mettront pas de bornes à leurs transports : « Enfin, s'écrieront-ils, l'heure de notre propre justification est venue, les livres de l'erreur sont tombés sous nos pieds ! » La foule des fidèles sera notablement accrue par des flots de païens... »

Saint Ange, religieux de l'ordre des Carmes, mort en martyr en 1125, reçut, au cours d'une vision extatique, un message du Christ d'où nous extrayons ceci :

« Un roi s'élèvera finalement de l'antique race des rois de France, d'une insigne piété envers Dieu. Il sera honoré par les princes chrétiens et dévoué à la foi orthodoxe ; il sera aimé d'eux et sa puissance s'étendra au loin sur la terre et sur la mer. Alors, l'Eglise étant comme retirée d'une certaine destruction, ce roi s'unira au Pontife romain et le soutiendra. L'erreur sera détruite parmi les chrétiens. L'Eglise sera rendue à l'état que les bons ont choisi pour elle. Il enverra une armée à laquelle s'uniront spontanément de nombreux guerriers, s'élançant au combat pour l'amour de mon Nom ; et l'amour de la Croix qui les transportera leur obtiendra des trophées dont l'éclat s'élèvera jusqu'au Ciel. Le Monarque passera les mers et rendra à l'Eglise les contrées perdues par elle. »

Sainte Catherine de Sienne (1347-1380) prévoit ainsi le renouveau de l'Eglise :

« Quand ces tribulations seront passées, Dieu purifiera la sainte Eglise par un moyen qui échappe à toute prévision humaine, et il y aura après ces choses une réforme si parfaite de la sainte Eglise de Dieu et un si heureux renouvellement des saints pasteurs qu'en y pensant mon esprit tressaille dans le Seigneur. Les nations étrangères à l'Eglise se convertiront au véritable pasteur. »

Saint François de Paule (1416-1507), fondateur des « Ermites de saint François » en référence à saint François d'Assise, et qui fut appelé à la cour de France auprès de Louis XI, Charles VIII et Louis XII, prophétisa ainsi :

> « De par la vertu du Très-Haut, le grand Monarque anéantira les hérétiques et les incroyants. Il disposera d'une grande armée et les anges combattront à ses côtés. Il exterminera tous ceux qui se rebellent contre Dieu. Il sera comme un soleil au milieu des étoiles, et il exercera son empire sur le monde. Il y aura sur la Terre, en tout, douze rois, un Empereur et un Pape, avec quelques princes, et tous mèneront une vie sainte. »

Des nombreux quatrains que Nostradamus a consacrés à l'annonce du grand Monarque, citons trois parmi les plus clairs :

X. 86 Comme un griffon viendra le roi d'Europe
Accompagné de ceux de l'aquilon
De rouges et blancs conduira grande troupe
Et iront contre le roi de Babylon.

IV. 5 Croix, paix, sous un accompli divin verbe
L'Espagne et Gaule seront unis ensemble :
Grand clade proche et combat très acerbe
Cœur si hardi ne sera qui ne tremble.

IV. 86 L'an que Saturne en eau sera conjoint
Avec sol, le roi fort et puissant
A Reims et Aix sera reçu et oint
Après conquêtes meurtrira innocent.

Avant la fin du XXe siècle, Saturne transite dans des signes d'eau pendant trois périodes : en Cancer d'août 1973 à septembre 1975 ; en Scorpion de 1983 à 1985 ; et en Poissons de 1994 à 1996.

La prophétie de Prémol, déjà citée, annonce ainsi le grand Pape et le grand Monarque (rappelons que *Sion* désigne Rome) :

> « Et je vis un homme d'une figure resplendissante comme la face des anges monter sur les ruines de Sion. Une lumière céleste descendit du ciel sur sa tête, comme autrefois les langues de feu sur les apôtres. Et les enfants de Sion se prosternèrent à ses pieds, et il les bénit. Et il appela les Samaritains et les Gentils, et ils se convertirent tous à sa voix. Et je vis venir de l'Orient un jeune homme remarquable monté sur un lion. Et il tenait une épée flamboyante à la main. Et le coq chantait devant lui. Et sur son passage tous les peuples s'inclinaient car l'Esprit de Dieu était en lui. Et il vint aussi sur les ruines de Sion, et il mit la main dans la main du Pontife. Et ils appelèrent tous les peuples qui accoururent. Et ils leur dirent : « Vous ne serez heureux et forts qu'unis dans un même amour. Et une voix sortie du ciel, au milieu des éclairs et du tonnerre, disait : « Voici ceux que j'ai choisis pour mettre la paix entre l'Archange et le Dragon, et qui doivent renouveler la face de la Terre. Ils sont mon verbe et mon bras, et c'est mon Esprit qui les garde. Et je vis des choses merveilleuses, et j'entendis les cantiques s'élever de la Terre aux cieux... »

Sainte Anna-Maria Taigi (1769-1837) voit ainsi le renouvellement de la foi :

> « Saint Michel Archange, paraissant sur la Terre sous forme humaine, tiendra les démons enchaînés jusqu'à l'époque de la prédication de l'Antéchrist. Le Pontife, choisi selon le cœur de Dieu, sera assisté par Lui de lumières toutes spéciales. Son nom sera vénéré dans tout le monde et applaudi par les peuples. Il est le Pontife saint, destiné à soutenir la tempête. Le bras de Dieu le soutiendra et le défendra contre les impies, lesquels seront humiliés et confondus. Il aura à la fin le don des miracles. Des nations entières reviendront à l'unité de la foi et la face de la Terre sera renouvelée... »

Sœur Marianne, tourière au couvent des Ursulines de Blois, et qui en 1804 avait prédit les Cent Jours et Waterloo, a confié ces révélations après sa mort :

> « Ce ne sera pas celui qu'on croira qui régnera ; ce sera le sauveur accordé à la France et sur lequel on ne comptait pas. Vous chanterez un « Te Deum » comme on n'en a jamais chanté. Le triomphe de la religion sera tel que l'on n'a jamais rien vu de semblable ; toutes les injustices seront réparées : les lois civiles seront mises en harmonie avec celles de Dieu et de l'Eglise. L'instruction donnée aux enfants sera éminemment chrétienne. Les corporations d'ouvriers seront rétablies. »

L'« extatique de Tours » déjà citée précise que

> « le drapeau de la France sera le drapeau blanc avec le Sacré-Cœur de Jésus. »

Joséphine Reverdy (1854-1919), mystique et voyante, voit le grand Pape sacrer le grand Monarque, auprès duquel

> « était une splendide corbeille de lys blancs très hauts, ainsi qu'un drapeau blanc fleurdelisé. »

L'abbé Rigaux, confident de Mélanie Calvat, la voyante de la Salette, nota au début de ce siècle ce qu'elle lui avait confié, et en particulier ce qu'elle avait répondu à sa question :

> « Le grand Monarque que Dieu nous réserve ne descend-il pas des Orléans ? — Non, et quand il paraîtra, il n'aura pas tout d'abord d'ennemis plus acharnés que ceux-ci. Il sera surnommé Dieudonné, il s'appellera Charles-Louis, vivra longtemps et restera célibataire... Il sera un Valois du sang de saint Louis ; c'est un descendant de Philippe V, frère de saint Louis, de sa branche cadette... »

Le Père Lamy (1853-1931) vicaire à Saint-Ouen puis curé à la Courneuve, conquit de son vivant une réputation de sainteté analogue à celle du curé d'Ars, et prédit ceci entre autres choses :

> « Quand la paix sera rendue au monde, que de changements ! La grosse industrie, c'est la guerre, la fabrication des avions, l'exploitation des mines, le travail du fer, tout cela diminuera. Il n'y aura plus de ces grandes usines où la moralité dégénère et disparaît. Les ouvriers seront bien obligés de se rejeter sur la terre. Le travail de la terre reprendra une grande extension, et la terre redeviendra bien chère... Quand Dieu rendra la paix au monde, il faudra le réévangéliser, et cela sera l'œuvre de toute une génération... et il y aura à nouveau une floraison magnifique d'ordres et de congrégations... »

A la lecture de ces prophéties et de bien d'autres indices eschatologiques, il semble que ce temps de l'Eglise de Philadelphie sera celui qui verra enfin le grand rassemblement des Eglises, et mettra fin en particulier au schisme presque millénaire entre catholiques romains et catholiques orthodoxes. Il nous paraît d'ailleurs que c'est l'orthodoxie orientale qui, malgré ses divisions, et par sa fidélité encore presque intacte à l'esprit *mystique* du Christianisme primitif, est la mieux placée pour servir de pôle à cette réunification combien nécessaire avant le déchaînement de la dernière et grande tribulation.

Car ce temps de restauration spirituelle est fort limité dans le temps. Marie à la Salette nous a prévenus :

> « Cette paix parmi les hommes ne sera pas longue : vingt-cinq ans d'abondantes récoltes feront oublier que les péchés des hommes sont cause de toutes les peines qui arrivent sur la Terre.

5. L'Antéchrist

Le Jour de Iahvé n'était que la première tribulation de la fin du Cycle. Car la purification de l'Humanité n'est pas achevée ; celle-ci n'est pas encore prête à vivre le temps du Christ-Roi et de l'Esprit Saint, le Septième Jour du grand Septénaire ouvert par le déluge de Noé.

Alors va commencer, à la fin de cet « entracte » divin qu'a été le temps de l'Eglise de Philadelphie, la dernière et grande tribulation, celle de l'Antéchrist, au début du XXIe siècle. Et la fin de cette tribulation sera la fin du Cycle adamique proprement dit. Alors s'achèvera l'*Involution* commencée lors de la Chute et commencera, hors Cycle, le Millenium.

Cette grande tribulation est le terme final de ce gigantesque *renversement des valeurs spirituelles* qu'est toute la fin des Temps, c'est l'aboutissement de toutes les possibilités négatives qui étaient incluses dans la désobéissance adamique, dans cette rupture initiale qui détermina la Chute. A ce moment, le Cycle de manifestation arrive

à l'extrême bord de la « Roue », d'où l'on ne peut que *tomber hors du temps*, dans les Ténèbres extérieures, ou bien *réintégrer le Centre* de la « Roue », l'Etat primordial.

La tribulation qui a précédé le Jour de Iahvé était celle de l'Antéchrist-*Légion*. Celle-ci sera celle de l'Antéchrist-*Homme* (mais qui groupera autour de lui une autre « légion »...). L'Antéchrist est l'ω du cycle de Daniel dont Nabuchodonosor était l'α. L'Antéchrist récapitule de façon démoniaque en sa personne tous les despotes de l'Histoire...

Le temps de l'Antéchrist est celui de la suprême *tentation*. Non seulement Satan à travers lui va nous répéter plus fort que jamais « Vous êtes comme des dieux », mais il va susciter un être qui va se faire adorer comme un dieu, et en lequel une partie des Chrétiens abusés vont aller jusqu'à adorer le Christ lui-même ! Alors que cet être vient pour *renverser* l'Evangile ! C'est pourquoi il va pouvoir être appelé à la fois l'*Antéchrist* (celui qui vient *avant* le Second Avènement du Christ en la Parousie) — et l'*Antichrist* (celui qui se dresse *contre* le Christ).

Mais instruit par l'échec de la précédente tribulation, Satan va alors user d'armes nouvelles, tout au moins au début de la subversion antéchristique : ni guerres civiles ni guerres entre nations pour commencer, mais l'appareil gigantesque d'une formidable *séduction*. L'Antéchrist organisera la Cité *terrestre* où tout sera apostasie feutrée, luxe et oubli de Dieu ; il fixera les hommes à leurs plaisirs, à leur corps, à la matière... En fait les hommes, aussi *séduits* qu'ils pourront l'être, seront sacrifiés à ces idoles majuscules que sont l'Etat, le Plan, la Loi (humaine), le Parti, le « Bonheur » égalitaire et niveleur.

Les vrais chrétiens seront vite persécutés ; la dernière Eglise des catacombes souffrira ! Ce sera pour la seconde fois l'extension à l'ensemble du monde de ce qui existe depuis 1917 derrière ce « rideau » qui comme notre âge est de *Fer* : persécutions, dénonciations, déportations, incarcérations pénitenciaires ou psychiatriques, lavages de cerveaux, etc. Il y aura une Eglise officielle pour approuver cela et encenser l'Impérator !... Et il ne semble pas

hélas que l'Eglise qui succédera à celle de Philadelphie opposera une résistance très affirmée... C'est l'Eglise de Laodicée, la dernière de la lettre aux Sept Eglises de la vision de Patmos :

> « Je connais tes œuvres : Je sais que tu n'es *ni froid ni chaud !* Ainsi, puisque tu es tiède et ni chaud ni froid, *Je vais te vomir de ma bouche*. Parce que tu dis « Je suis riche, et m'étant enrichi, je n'ai besoin de rien », — et tu ne sais pas que tu es malheureux, misérable, pauvre, aveugle et nu ! — Je te conseille de m'acheter de l'or raffiné au feu pour que tu sois riche, des vêtements blancs pour te couvrir et pour cacher ta nudité infamante, et un collyre dont tu t'oindras les yeux pour recouvrer la vue. *Moi, Je reprends et Je corrige ceux que J'aime :* aie donc du zèle et repents-toi ! Voici que Je me tiens à la porte et Je frappe : si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, J'entrerai chez lui et Je dînerai avec lui, et lui avec Moi. Le vainqueur, Je le ferai asseoir avec Moi sur mon trône, ainsi que J'ai été vainqueur Moi aussi, et Je me suis assis avec mon Père sur Son trône. Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Eglises ! » (*Apocalypse* III, 15 à 22.)

L'annonce de l'Antéchrist court tout au long de l'Ancien et du Nouveau Testament.

> « Il y aura en ce jour-là — oracle de Iahvé — une clameur bruyante du côté de la Porte des Poissons... Et un grand fracas du côté des collines... » (SOPHONIE I, 10.)

Ce n'est pas là seulement indication topographique en la ville de Jérusalem, mais indication *zodiacale* que cela doit se passer lorsque le point vernal achèvera de sortir du signe stellaire des Poissons.

L'Apocalypse de Daniel, parfois avec les mêmes images que celles de saint Jean, nous montre l'Antéchrist de façon particulièrement frappante : dans le chapitre VII, les quatre grandes Bêtes « montées de la mer » (des multitudes) comme dans saint Jean y désignent les empires despotiques de l'Histoire. Mais la quatrième a dix cornes : ce sont les Nations (les « pieds » de la statue de Nabuchodonosor). L'une de ces cornes prend la place de trois des dix cornes. Et cette corne qui grandit désigne l'Antéchrist :

« Des yeux comme des yeux d'homme étaient sur cette corne, et une bouche qui disait de grandes choses » (VII, 8).

Car cet être démoniaque *parlera* sans cesse, il sera l'Anti-Verbe et séduira par sa parole.

Alors devant la Bête vient trôner une image de Dieu :

« Un *Ancien des jours* s'assit : Son habit blanc comme la neige ; les cheveux de Sa tête purs comme la laine ; Son trône, des flammes de feu et Ses roues de feu ardent. Un fleuve de feu coulait et jaillissait devant Lui. Mille milliers Le servaient, et une myriade de myriades se tenaient debout devant Lui. Le tribunal s'assit et les Livres furent ouverts. Je regardais alors, à cause des paroles hautaines prononcées par la corne. Je regardais jusqu'à ce que la Bête fût tuée et que son corps fût détruit et livré à l'ardeur du feu... » (DANIEL VII, 9-11.)

Car ce n'est que par Dieu que la Bête verbeuse est anéantie...

La vision du chapitre suivant de l'Apocalypse de Daniel décrit aussi, symboliquement, le dernier combat eschatologique : le combat du Bélier qui frappe « *vers l'ouest, le nord et le sud* », et du bouc venu « *de l'Occident* ». Et Daniel reçoit l'interprétation de sa vision de la bouche de l'Ange Gabriel :

« Comprends, fils d'homme, car la vision est pour le temps de la fin... Je te fais savoir ce qui arrivera à la fin de la colère, car la fin est fixée... A la fin... se lèvera un roi, dur de visage et habile en tromperie. Sa force deviendra puissante... Il détruira d'une façon prodigieuse, réussira dans ce qu'il fera et détruira les puissants et le peuple des saints. Et à cause de son habileté, la tromperie réussira par sa main et grandira dans son cœur. Il en détruira beaucoup qui se croyaient en sécurité. Il se dressera contre le Chef des chefs, mais, sans le secours d'aucune main, il sera brisé... Cache la vision, car elle est pour des jours lointains... » (DANIEL VIII, 17 à 26.)

A la fin du livre, Daniel évoque enfin la figure de celui qui sera avec « la Femme » le principal adversaire de l'Antéchrist :

« En ce temps-là se lèvera Mikaël, le grand Chef, celui qui se tient auprès des enfants de ton peuple. Ce sera un temps de détresse qui ne s'est pas produite depuis qu'il existe un peuple jusqu'à ce temps-ci. Dans ce temps-là ton peuple échappera, *tous ceux qui seront trouvés inscrits dans le Livre...* » (DANIEL XII, 1.) (Les 144 000 qui seront « marqués au front ».)

Aux chapitres X (5) et XII (6) intervient dans le livre de Daniel le mystérieux « *homme vêtu de lin* » qui est peut-être une image du Paraclet, qui est peut-être ce *Metatron* dont parle la Kabbale juive et qui doit venir à la fin du Cycle ouvrir le Règne de l'Esprit :

« J'entendis l'homme vêtu de lin qui était au-dessus des eaux du fleuve... « Pour un temps, des temps et la moitié d'un temps. Lorsque s'achèvera l'écrasement de la force du peuple saint, toutes ces choses finiront... Va Daniel, ces paroles sont secrètes et scellées jusqu'au temps de la fin. Beaucoup seront purifiés, blanchis et éprouvés par le feu. Les impies agiront avec impiété. Aucun impie ne comprendra, mais les intelligents comprendront. Et depuis les temps où cessera le sacrifice perpétuel et sera établie *l'abomination de la désolation, il y aura* 1 290 *jours.* Heureux celui qui attendra et arrivera à 1 335 jours !... » (DANIEL XII, 7 à 13.)

Le plus connu des textes eschatologiques évoquant le combat antéchristique est évidemment celui de l'Évangile de saint Matthieu :

« Car il y aura alors une grande tribulation, telle qu'il n'y en a pas eu depuis le commencement du monde jusqu'à présent et qu'il n'y en aura plus. Et *si ces jours ne devaient pas être écourtés, aucune créature ne serait sauvée* ; mais à cause des élus, *ces jours-là seront écourtés.* Alors si on vous dit « Voici le Messie ici ! » ou : « Là ! », n'en croyez rien, car il surgira de faux messies et de faux prophètes, qui opéreront de grands miracles et prodiges, au point d'induire en erreur, s'il se pouvait, même les élus. Maintenant Je vous ai prévenus. Si donc on vous dit : « Le voilà dans le désert ! », n'y allez pas : « Le voilà dans le cellier ! », n'en croyez rien. Car tout comme l'éclair part du levant pour briller jusqu'au couchant, ainsi sera l'avènement du Fils de l'Homme... Il enverra Ses anges au son de la trom-

pette, et ils rassembleront Ses élus des quatre points de l'horizon, d'une extrémité des cieux à l'autre... »

Saint Paul nous prévient également contre

« l'homme impie, l'être perdu, l'Adversaire, celui qui s'élève au-dessus de tout ce qui porte le nom de Dieu ou reçoit un culte, allant jusqu'à s'asseoir en personne dans le sanctuaire de Dieu, se produisant lui-même comme Dieu... » (IIe *Epître aux Thessaloniciens* II, 4.)

Dans l'Apocalypse johannique, la montée au pouvoir de l'Antéchrist correspond à l'ouverture du *septième Sceau* (VIII) : l'encensoir igné précipité sur la Terre, les sept Trompettes (« *le tiers de la Terre fut brûlé* », 7), la montagne lancée dans la mer, le tiers des hommes tués, la chute de l'Etoile Absinthe, la pollution mortelle des eaux, les désordres cosmiques. Au chapitre IX, l'ouverture du puits de l'abîme, les sauterelles (des hélicoptères dirait-on...) :

« Toutefois, il leur fut spécifié qu'elles ne causeraient de dommage qu'... aux hommes qui n'auraient pas sur le front le sceau de Dieu (4)... En ces jours-là, les hommes chercheront la mort, mais sans la trouver ; ils souhaiteront mourir, mais la mort les fuira (6). Le nombre des cavaliers armés était de deux myriades de myriades : j'entendis donner leur nombre (16)... Quant au reste des hommes — ceux qui n'avaient pas été tués par ces fléaux, — ils ne se repentirent pas de ce qu'ils avaient fait : ils continuèrent à adorer les démons et les idoles... (20). »

Au chapitre XI de l'Apocalypse apparaissent Elie et Enoch qui comme Empédocle n'ont pas connu la mort et reviennent alors sur Terre en un « avatara sacrificiel » :

« Je ferai prophétiser *mes deux témoins* revêtus de sacs, pendant 1 260 jours (3). Quand ils auront pleinement fini de témoigner, la Bête qui monte de l'Abîme leur fera la guerre, les vaincra et les tuera (7). Mais après trois jours et demi, un souffle de vie, venant de Dieu, entra en eux, et il se mirent sur leurs pieds, ce qui causa une grande frayeur à ceux qui regardaient (11). Et ils montèrent au Ciel dans la nuée, sous les

yeux de leurs ennemis (12). Au même moment eut lieu un grand tremblement de terre (13). »

Après la septième Trompette s'ouvre

« le Temple de Dieu, celui du ciel, et apparut dans son temple l'Arche de Son Alliance. » (XI, 19.)

Alors avec le chapitre XII commence le combat cosmique de la Femme (la parèdre du Verbe, la Sophia) avec le Dragon (la figure que prend Satan à la fin des Temps) :

« Un grand signe apparut dans le ciel : une Femme vêtue de soleil, la lune sous ses pieds et une couronne de douze étoiles sur la tête. Elle est enceinte et elle pousse des cris de douleur dans le travail de l'enfantement. Un autre signe apparut dans le ciel : c'était un grand Dragon couleur de feu, avec sept têtes et dix cornes, et sept diadèmes sur ses têtes. Sa queue entraînant le tiers des étoiles du ciel, les projeta sur la Terre. Puis le Dragon se tint devant la femme qui allait enfanter, afin de dévorer son enfant dès qu'elle l'aurait mis au monde. Elle enfanta un fils, un mâle, qui doit gouverner toutes les nations avec une houlette de fer... » (*Apocalypse* XII, 1 à 5.)

On peut voir dans cet enfantement douloureux accompli par la Reine du Ciel, soit la naissance symbolique de l'Eglise du Règne à venir, du Corps mystique du Christ-Roi, soit, plus audacieusement et qui ne serait contredit par aucune Ecriture, recoupant même certaines données ésotériques relatives au « Troisième Temps » l'incarnation sur Terre d'un être divin qui serait à la troisième Hypostase de la Trinité, à l'Esprit Saint ce que fut Jésus au Verbe créateur... Alors que le Christ qui *règnera* ne sera pas visible, pendant le Millenium, cette image du Paraclet, ou le Paraclet Lui-même aurait donc une forme humaine et gouvernerait les hommes « avec une houlette de fer »... Ceci ne peut encore être avancé que comme une supposition et il est certain que cette énigme ne sera pleinement éclairée pour tous qu'à l'extrême fin du Cycle...

Quoi qu'il en soit, la Femme

« s'enfuit au désert où Dieu lui a ménagé un refuge pour qu'on l'y nourrisse pendant 1260 jours (6). »

On remarque le retour obsédant chez saint Jean comme chez Daniel de ces *trois ans et demi* de combat eschatologique. Car pendant ce temps

> « Michel et ses anges combattaient contre le Dragon. » (7) ... Il fut précipité, le grand Dragon, le Serpent antique, qu'on appelle Diable et Satan, le séducteur du monde entier ; il fut précipité sur la Terre, et ses anges furent précipités avec lui. (9) ... Alors le Dragon plein de fureur contre la Femme, s'en alla faire la guerre contre les autres de ses descendants, contre ceux qui gardent les commandements de Dieu et qui détiennent le témoignage de Jésus... (17). »

Suit la description de la Bête sortie de la mer (des multitudes) qui est la synthèse des quatre Bêtes de Daniel avec ses dix cornes. Ses sept têtes répondent aux sept Eglises et représentent les déguisements successifs qu'elle prend pour mieux séduire les hommes.

> « Il lui fut donné de faire la guerre aux saints et de les vaincre. (XIII, 7.) »

Ensuite monte la Bête sortie de la Terre, qui symbolise les hommes qui se font les serviteurs de l'Antéchrist :

> « Elle amène la Terre et ses habitants à adorer la première Bête (12)... Elle fait que tous, petits et grands, riches et pauvres, hommes libres ou esclaves, se mettent une marque sur la main droite ou sur le front, en sorte que nul ne peut acheter ni vendre s'il n'est marqué du nom de la Bête ou du chiffre de son nom (16). »

Les disciples de l'Antéchrist porteront donc un *signe* (souvenons-nous de la Croix gammée des Hitlériens...) ; et de même que la Croix gammée était le divin *Svastika*, de même ce sera un symbole graphique spirituel qui sera détourné de sa signification supérieure et utilisé de façon terroriste par les sectateurs du despote planétaire : ce sera l'*Anti-Croix*.

> « C'est ici qu'il faut de la sagesse. Que celui qui est intelligent calcule le chiffre de la Bête : car c'est un chiffre d'homme, et son chiffre est *Six cent soixante-six*. (XIII, 18.) »

Les Pères et les Docteurs de l'Eglise ont cherché les noms dont la guématrie donnerait 666. Ils ont trouvé, en grec, *Τειταν* (*Teitan*) qui veut dire Géant ; *Αντῖμος* (*Antimos*), Honneur contraire ; *Αρνουμαι* (*Arnoumai*) Je nie ; et en latin *Diclux* : *Dic me esse lucem veram*, Dis que c'est moi qui suis la vraie lumière. (Ce qui constitue en fait le renversement de la formule qui figure sur la croix de saint Benoît : *Crux sancta sit mihi lux, non draco sit mihi dux :* que la sainte Croix soit ma lumière ; que le Dragon ne soit point mon chef.)

La triple répétition du nombre *Six* (les Jours de la Création, les six directions de l'espace) dans le chiffre de la Bête exprime, entre autres choses, l'aboutissement de toutes les possibilités de la manifestation sensible, *sans la possibilité de parvenir au Sept*, c'est-à-dire de réintégrer le Centre divin : la Bête est prisonnière de la matière où elle se vautre. 666 est le 36e « triangle » des nombres de 1 à 36 qui est lui-même la « grande Tetraktys », le nombre des décans du zodiaque, et qui est à mi-chemin de 9, l'*Ennéade* et de 144. Nombre des Elus (4 x 9 = 36 ; 4 x 36 = 144). Autrement dit, en ajoutant tous les nombres de 1 à 36, on obtient 666.

Posons par ailleurs deux divisions révélatrices : les 144.000 « marqués au front » comme serviteurs de Dieu pendant le temps de l'Eglise de Philadelphie et le nombre 216, nombre cyclique et cabalistique fondamental (dixième de l'Ere précessionnelle, et « Lion de Juda », une des figures du Christ, entre autres significations).

144 000	216	144 000	666
14 40	666	10 80	216
1 440		4 140	
144		144	

Ce que l'on peut exprimer ainsi : les 144.000 « marqués » comme serviteurs de Dieu avant l'avènement de l'Antéchrist sont ici l'objet du combat eschatologique entre le Christ et son Adversaire. De ce combat *sort « le reste »* : 144, ceux qui seront les Elus de la Jérusalem céleste.

Et c'est au chapitre XIX de l'Apocalypse que le Messie triomphe de la Bête :

« Puis je vis le ciel ouvert et parut un cheval blanc. Celui qui le monte s'appelle fidèle et véridique : Il juge et Il combat avec justice. Ses yeux sont une flamme ardente... Son Nom se dit « le Verbe de Dieu »... De sa bouche sort un glaive aigu pour en frapper les nations : c'est Lui qui les gouvernera avec une houlette de fer...

« Et je vis la Bête et les rois de la Terre avec leurs



Miniature extraite du Commentaire de l'Apocalypse de Beatus de Liebana. (Espagne, douzième siècle, conservé à la Bibliothèque nationale de Berlin.) Saint Jean l'Evangéliste est aux pieds du Christ qui tient un glaive dans la bouche, entouré des sept chandeliers : « Son nom ? Le Verbe de Dieu... De sa bouche sort une épée acérée. » (*Apoc.*, *XIX*, 13-15.)

armées rassemblées pour livrer bataille à Celui qui montait le cheval et à son armée. La Bête fut prise et avec elle, le Faux Prophète, qui par les prodiges faits devant elle, avait séduit ceux qui avaient reçu la marque de la Bête et ceux qui adoraient sa statue. Tous les deux furent jetés vivants dans l'étang de feu où brûle le soufre... » (*Apocalypse* XIX, 11 à 20.)

Quasi innombrables sont les prophéties extra-scripturaires qui ont annoncé l'Antéchrist. En voici un choix succinct, où apparaissent des précisions bien révélatrices. Ainsi saint Hippolyte au IIe siècle :

« De même que de l'illustre tribu de Juda naquit le Sauveur, ainsi de celle de Dan sortira l'Antéchrist... » (*Commentaires sur Daniel.*)

(Chaque tribu d'Israël correspond à un signe zodiacal, et Dan au Scorpion.)

Sainte Hildegarde au XIIe siècle, que nous avons déjà citée :

« Le fils de perdition qui règnera très peu de temps viendra dans les derniers jours. Après avoir passé une jeunesse licencieuse au milieu d'hommes très pervers, et dans un désert où elle aura été conduite par un démon déguisé en ange de lumière, la mère du fils de perdition le concevra et l'enfantera. Le fils de perdition est cette Bête très méchante (comme saint Jean l'appelle en son Apocalypse) qui fera mourir ceux qui refuseront de croire en lui, qui s'associera les rois, les princes, les grands et les riches, qui méprisera l'humilité et n'estimera que l'orgueil, qui enfin subjuguera l'univers entier par des moyens diaboliques. Il paraîtra agiter l'air, faire descendre le feu du ciel, produire des éclairs, le tonnerre et la grêle, renverser les montagnes, déssécher les fleuves, dépouiller la verdure des arbres, des forêts et la leur rendre ensuite. Il paraîtra aussi rendre les hommes malades, guérir les infirmes, chasser les démons, et quelquefois ressusciter les morts, faisant qu'un cadavre remue comme s'il était en vie. Cependant cette espèce de résurrection ne durera jamais au-delà d'une petite heure pour que la gloire de Dieu n'en souffre pas.

« Il gagnera beaucoup de peuples en leur disant : « Vous pouvez faire tout ce qu'il vous plaira : renoncez au jeune ; il suffit que vous m'aimiez, moi qui suis

votre Dieu ! » Il leur montrera des trésors et des richesses, et il permettra de se livrer à toutes sortes de festins, comme ils le voudront. Il les obligera à pratiquer la circoncision et plusieurs observances judaïques en leur disant : « Celui qui croira en moi recevra le pardon de ses péchés et vivra avec moi éternellement. » Il rejetera le baptême et l'Evangile et il tournera en dérision tous les préceptes que l'Eglise a donnés aux hommes de ma part. Ensuite il dira à ses partisans : « Frappez-moi avec un glaive et placez mon corps dans un linceul sans tache jusqu'au jour de ma résurrection. » On croira lui avoir réellement donné la mort et, de son côté, il fera semblant de ressusciter, après quoi il commandera à ses serviteurs de l'adorer.

« Quant à ceux qui, par amour pour Mon Nom, refuseront de rendre cette adoration sacrilège au fils de perdition, il les fera mourir au milieu des plus grands tourments. Mais j'enverrai mes deux témoins Hénoch et Elie, que j'ai réservés pour ce temps-là. Leur mission sera de combattre cet homme de mal et de ramener dans la voie de la vérité ceux qu'il aura séduits. Ils auront la vertu d'opérer les miracles les plus éclatants dans tous les lieux où le fils de perdition aura répandu ses mauvaises doctrines. Cependant Je permettrai que ce méchant les fasse périr et Je leur donnerai dans le Ciel la récompense de leurs travaux.

« Quand le fils de perdition aura accompli tous ses desseins, il rassemblera ses croyants et leur dira qu'il veut monter au ciel. Au moment même de cette ascension, un coup de foudre le terrassera et le fera mourir. La montagne où il se sera établi pour opérer son ascension sera à l'instant couverte d'une nuée qui répandra une corruption insupportable et vraiment infernale, ce qui, à la vue de son cadavre couvert de pourriture ouvrira les yeux à un grand nombre de personnes et leur fera avouer leur misérable erreur. Après la triste défaite du fils de perdition, l'épouse de mon Fils, qui est l'Eglise, brillera d'une gloire sans égale et les victimes de l'erreur s'empresseront de rentrer au bercail. »

Sainte Brigitte (1302-1373). A sa naissance, un prêtre entendit une voix lui dire : « Un enfant vient de naître dont la voix merveilleuse se fera entendre dans le monde entier. » Peut-être de sang royal suédois ; fit le voyage de Palestine, fonda en Suède un Ordre et une abbaye, et mourut à Rome après avoir dicté de nombreuses prophéties.

« De même que les enfants de Dieu viennent au monde de parents fidèles, ainsi l'Antéchrist naîtra d'une femme maudite, mais feignant la sainteté, et d'un homme maudit, desquels le démon formera son œuvre avec Ma permission (...) Sache donc qu'avant la venue de l'Antéchrist, la porte de la foi sera ouverte à plusieurs peuples infidèles... »

Et c'est encore Marie, à la Salette en 1846 qui donne les précisions les plus surprenantes :

« Naîtra l'Antéchrist d'une religieuse hébraïque, d'une fausse vierge qui aura communication avec le vieux Serpent, le maître de l'impureté ; en naissant, il vomira des blasphèmes, il aura des dents ; en un mot, ce sera le diable incarné ; il poussera des cris effrayants, il fera des prodiges ; il ne se nourrira que d'impuretés. Il aura des frères qui, quoiqu'ils ne soient pas comme lui des démons incarnés, seront les enfants de mal ; à douze ans, ils se feront remarquer par leurs vaillantes victoires ; bientôt, ils seront chacun à la tête des armées, assistés par les légions de l'enfer.

« Les saisons seront changées, la terre ne produira que de mauvais fruits, les astres perdront leurs mouvements réguliers, la lune ne reflètera qu'une faible lumière rougeâtre ; l'eau et le feu donneront au globe des mouvements convulsifs et d'horribles tremblements de terre qui feront engloutir des montagnes, des villes,... Rome perdra la foi et deviendra le siège de l'Antéchrist. Les démons de l'air avec lui feront de grands prodiges sur terre et dans les airs, et les hommes se pervertiront de plus en plus. Dieu aura soin de ses fidèles serviteurs et des hommes de bonne volonté ; l'Evangile sera prêché partout, tous les peuples et toutes les nations auront connaissance de la vérité !...

« Voilà Enoch et Elie remplis de l'Esprit de Dieu ; ils prêcheront avec la force de Dieu, et les hommes de bonne volonté croiront en Dieu ; beaucoup d'âmes seront consolées : elles feront de grands progrès par la vertu du Saint-Esprit et condamneront les erreurs diaboliques de l'Antéchrist.

« Malheur aux habitants de la Terre ! Il y aura des guerres sanglantes et des famines ; des pestes et des maladies contagieuses ; il y aura des pluies d'une grêle effroyable d'animaux ; des tonnerres qui ébranleront les villes ; des tremblements de terre qui engloutiront des pays ; on entendra des voix dans les airs ; les hommes se battront la tête contre les murailles ; ils appel-

leront la mort, et d'un autre côté la mort fera leur supplice ; le sang coulera de tous côtés. Qui pourra vaincre si Dieu ne diminue pas le temps de l'épreuve ? Par le sang, les larmes et les prières des justes, Dieu se laissera fléchir ; Enoch et Élie seront mis à mort ; Rome païenne disparaîtra ; le feu du ciel tombera et consumera trois villes ; tout l'univers sera frappé de terreur, et beaucoup se laisseront séduire parce qu'ils n'ont pas adoré le vrai Christ vivant parmi eux... Voici la Bête avec ses sujets, se disant le « Sauveur » du monde. Il s'élèvera avec orgueil dans les airs pour aller jusqu'au ciel ; il sera étouffé par le souffle de saint Michel Archange. Il tombera, et la terre qui, depuis trois jours sera en continuelles évolutions ouvrira son sein plein de feu ; il sera plongé pour jamais avec tous les siens dans les goufres éternels de l'enfer. Alors l'eau et le feu purifieront la Terre et consumeront toutes les œuvres de l'orgueil des hommes, et tout sera renouvelé : Dieu sera servi et glorifié. »

Comme à la fin de l'*Anneau des Niebelungen*, le Cycle de notre Humanité s'achève ainsi dans une fuligineuse apothéose qui semble récapituler pour la mieux renverser la montagne immense des désirs de possession et des rêves de puissance les plus immémoriaux de l'espèce.

6. Le Millénium et l'Ere du Verseau

Il est à la fin de l'Evangile de saint Jean un passage bouleversant (chapitre XXI) où Jésus ressuscité apparaît sur la rive du lac de Tibériade à ses disciples qui *hésitent* à le reconnaître. Quel symbole des prémisses du Règne ! Les apôtres pécheurs n'avaient presque rien pris (échec humain de la Prédiction à la fin de l'Ere des Poissons), et c'est saint Jean (l'Eglise intérieure) qui reconnaît le Seigneur. Celui-ci alors leur dit :

> « Jetez le filet du côté droit de la barque »... Ils le jetèrent donc, mais ils ne pouvaient plus le ramener, *tant il y avait de poissons...* (JEAN XXI, 6.)

Et il y a 153 poissons ! (144 + 9).

Voici que va pouvoir commencer le grand dimanche de la Semaine ouverte au déluge de Noé, voici que s'achève l'Age de Fer. Après le Vendredi Saint des terribles tribulations et de la mort apparente de l'Eglise, voici le jour de Pâques : le Christ est *enfin reconnu* par les hommes, et Satan *maîtrisé pour mille ans.*

> « Je vis descendre du ciel un ange qui tenait à la main la clef de l'abîme et une grande chaîne. Il saisit le Dragon, le Serpent antique qui est le Diable et Satan, et il l'enchaîna pour mille ans. Puis il le lança dans l'abîme, qu'il ferma et scella sur lui, pour qu'il ne séduisît plus les nations jusqu'à ce que les mille ans fussent écoulés... » (*Apocalypse* XX, 1 à 3.)

Les Pères de l'Eglise disaient que

> « le silence est le langage du siècle à venir ».

Après le tintamarre luciférien du dernier âge de la technocratie triomphante, les miracles démoniaques de l'Antéchrist, les combats titanesques de la dernière grande guerre planétaire, et les convulsions telluriques qui modifieront bien des lieux du globe, viendra en effet un grand silence sur le monde, où les survivants viendront se ressourcer, et au sein duquel, ayant dépouillé leurs derniers « attachements » terrestres et surtout ce qui pouvait leur rester d'orgueil, ils entendront enfin la voix de Dieu, qui n'avait pas cessé de parler en eux, mais qu'ils n'entendaient plus. Alors ce sera comme une replongée dans le Paradis originel, relative certes, car ces hommes des derniers temps, et plus exactement du *Dernier Temps,* aussi épurés seront-ils par les terribles épreuves qu'ils auront traversées, seront encore les lointains fils d'Adam et Eve... Mais quelle communion possible alors avec *la Parole retrouvée* !

> « Je vis des trônes, où prirent place ceux à qui fut donné le pouvoir de juger : c'était les âmes de ceux qui avaient été décapités à cause du témoignage de Jésus et de la parole de Dieu, et tous ceux qui n'avaient pas adoré la Bête ni sa statue et qui n'avaient pas reçu sa marque sur le front et sur la main. Ils revinrent à la vie, et ils régnèrent avec le Christ durant

mille ans. Les autres morts ne revinrent pas à la vie avant que les mille ans fussent écoulés. C'est la première résurrection. Heureux et saint celui qui a part à la première résurrection ! Sur ceux-là la seconde mort ne peut rien : ils seront prêtres de Dieu et du Christ, et ils règneront avec lui pendant mille ans. » (*Apocalypse* XX, 4 à 6.)

Quelle promesse ! Tous ceux qui seront restés fidèles jusqu'au sacrifice suprême à travers les tentations et persécutions des dernières tribulations *ressusciteront* donc ainsi, sur cette Terre, et participeront au Règne du Christ avant d'accéder de droit à l'immortalité céleste, tandis que les autres, après leur mort terrestre, devront attendre le Jugement général pour connaître soit la seconde mort, définitive, soit l'accès au séjour des Bienheureux. Ces Elus du temps de l'Attente de la Parousie, ces hommes et ces femmes du Millenium, sont symboliquement les 144, « reste » de la grande division purificatrice de la fin du Cycle.

Et ces Elus viendront de toutes les religions :

« J'ai d'autres brebis encore qui ne sont pas de cet enclos ; celles-là aussi, Je dois les mener ; elles écouteront Ma Voix, et il y aura *un seul troupeau*, un seul Pasteur. » (JEAN X, 16.)

La voilà, l'*Unité* retrouvée de la Tradition Primordiale ! La voilà enfin, la *Pierre* roulée du fond de l'horizon et qui, après avoir mis à bas le colosse de l'orgueilleuse et luciférienne Humanité devient la Montagne, le Royaume christique

« qui ne sera jamais détruit » (DANIEL II.)

« Jamais » en effet : car il n'aura pour fin que le terme, « hors temps, hors Cycle », de l'Humanité adamique.

Cette Montagne, c'est enfin, visible en sa plénitude et sa perfection, *l'Eglise du Christ*. Car Rome a été détruite lors du dernier combat eschatologique et le cycle des papes s'est achevé avec le 112e pape de la prophétie de Malachie, *Petrus Romanus*, le dernier et le seul à avoir repris le nom du fondateur de l'Eglise de Rome au début de l'Ere. Le

Christianisme redevenu alors pleinement « catholique », c'est-à-dire universel, est solairement renouvelé, épuré, illuminé par ses sources. Esotérisme et Exotérisme sont réunis, fondus en la même Connaissance directe. Les prisonniers de la caverne de Platon que nous sommes tous peuvent enfin « se retourner ». Ils voyaient « *dans un miroir, d'une manière obscure* ». Mais à présent, ils voient « *face à face* » (I *Corinthiens* XIII, 12).

Après la victoire sur le *Six* trois fois répété, l'Humanité subsistante est enfin digne de pénétrer dans *le Septième Millénaire*, dans ce Dimanche du grand *Septénaire* de la fin des Temps, où l'homme va être illuminé par les *Sept* dons du Saint Esprit enfin *révélé*... Mais 7 est aussi le Nombre des épreuves purificatrices... Et bien peu sont parvenus jusqu'à cet Age de l'Esprit...

Comment se réalisera *le règne social du Christ* ? Ce Règne que nous *appelons* chaque fois que nous récitons le Pater, et qu'avait charge, magnifiquement, de promouvoir ce mystérieux et fervent Hiéron de Paray-le-Monial que l'Eglise actuelle a mis sous le boisseau, pour ne pas dire plus... ? Nous ne le savons pas ; ni quelle forme prendra l'effluve divin de l'Esprit Saint... Peut-être par une manifestation visible, à travers Marie, de cette divine Sophia que n'a jamais cessé de vénérer l'Eglise d'Orient. D'ailleurs, si nous osons dire ici toute notre pensée, c'est sans doute cette Eglise d'Orient, plus *mystique* en son corps social et sa théologie que la trop rationaliste et thomiste Eglise de Rome qui nous semble devoir assurer dans ce « temps de l'Esprit » la Renaissance de l'Eglise véritable, de l'Eglise du Christ. Nous croyons en effet qu'après nous avoir été révélée sous la forme de Marie Mère de Dieu et Mère de l'Eglise, la parèdre du Verbe, sans cesser d'être Marie et la nouvelle Eve, nous sera révélée comme la Sophia... De quelle façon ? Nous ne pouvons pas plus le savoir que la façon dont s'établira le Règne terrestre, effectif, du Christ-Roi, et l'effusion de l'Esprit Saint, du Paraclet...

C'est du plus loin de l'Ancien Testament que le temps de la résurrection des Elus autour du Seigneur nous est annoncé, par l'entremise bien sûr d'une invocation à Iahvé.

« Il nous fera revivre après deux Jours ; au troisième Jour, Il nous ressuscitera et nous revivrons devant devant Lui, nous saurons poursuivre la connaissance de Iahvé. Son lever est sûr comme celui de l'aurore ; Il vient à nous comme la pluie, comme l'ondée de printemps qui arrose la Terre... » (*Osée* VI, 2 et 3.)

Les deux « Jours », ce sont les deux millénaires de la dispersion d'Israël, à l'issue desquels reviennent la vie et la résurrection, c'est-à-dire d'abord le retour en Palestine (1948), puis (peut-être au début du XXIe s...) la conversion :

« Nous revivrons devant Lui »...

Depuis trois mille ans, le Règne à venir est annoncé comme devant être celui de la Justice. (Ah ! comme depuis des millénaires les Justes en ont soif !) :

« Il fera droit aux malheureux du peuple. Il sauvera les fils de l'indigent, Il écrasera l'oppresseur !... Durant Ses jours, la Justice fleurira et une grande paix... » (*Psaume* LXXII, 1 à 7.)

« C'est alors que Je changerai la lèvre des peuples en une lèvre purifiée pour que tous invoquent le nom de Iahvé, pour qu'ils Le servent d'un même effort... » (*Sophonie* III, 9.)

« Le Royaume de Dieu en effet, ce n'est ni le manger ni le boire ; il est Justice, Paix et Joie dans l'Esprit Saint... » (*Romains* XIV, 17.)

Les Pères de l'Eglise parlent abondamment du Règne à venir, même si un certain nombre ne peuvent le placer dans le temps : saint Irénée, saint Justin, Tertullien, Hippolyte, Apollinaire de Laodicée, Lactance, Origène, saint Augustin... Et jusqu'à nos temps modernes, ce qui chez certains devait tomber dans un « Millénarisme » abusif et confus, prend chez les écrivains chrétiens des visages, soit aberrants, soit judicieux comme chez Eckartshausen. Celui-ci écrit en effet à Kirchberger en 1795 :

« Nous approchons de l'époque dans laquelle le Christ enverra Son Saint-Esprit sur les siens, de là le combat entre l'erreur et la vérité, entre la lumière et les ténèbres... »

Jusqu'à nos jours, et hors des gens d'Eglise, les témoignages d'espérance se succèdent avec Ballanche, Joseph de Maistre, Ernest Hello, Huysmans, Milosz, Léon Bloy, etc. Ce dernier, comme à son habitude, décoche un trait fulgurant pour stigmatiser dans son Journal l'inconscience et l'agnosticisme de ses compatriotes :

« Quand on crie au feu, tout le monde a peur. Que sera-ce quand on criera au Saint-Esprit ?

Car dès la période patristique, avec notamment saint Grégoire de Nazianze (enseignement que devait remettre en honneur Joachim de Flore au XIIIe siècle), on trouve la trace de l'attente du « Troisième Temps », de l'effusion directe au cours du Règne à venir de la troisième Hypostase de la divine Trinité. Saint Jean l'appelle l'Esprit de Vérité et l'Intercesseur :

« Quand viendra l'Intercesseur que Je vous enverrai d'auprès du Père, *L'Esprit de vérité* qui procède du Père, c'est Lui qui rendra témoignage de moi... » (*Jean* XV, 26.)

« Si je ne partais pas, l'Intercesseur ne viendrait pas vers vous. Par contre, si Je m'en vais, Je vous l'enverrai. Et une fois venu, Il établira la culpabilité du monde pour ce qui est du péché, de la Justice et de la condamnation (...) Quand Il viendra, Lui, l'Esprit de vérité, Il vous guidera vers la vérité totale... » (*Jean* XVI, 7-8 et 13-14.)

Le temps du Règne est la grande Pentecôte de l'Humanité qui recevra par l'Esprit Saint le don d'intellection de toutes les Ecritures :

« Je répandrai Mon Esprit sur toute chair. » (*Actes* II, 17.)

En un certain sens profond, le temps du Père était celui du « corps » de la manifestation terrestre ; celui du Fils était celui de l'Ame. Or, de même qu'au début de la Création l'Esprit Saint planait au-dessus *des Eaux*, au-dessus de l'*Ame* du monde, Il reviendra à la fin du Cycle

donner au Soma et à la Psyché de l'Humanité épurée la plénitude du Pneuma, du Souffle divin.

Le prodige des noces de Cana, le premier miracle accompli par le Christ en sa vie terrestre, était une annonce du Règne de l'Esprit, car l'eau symbolise l'Ame, et le vin l'Esprit. Le Père était le Créateur ; le Verbe, Son Instrument, le Recréateur. L'Esprit Saint sera le Glorificateur de la Création.

Et s'Il vient, c'est grâce au Combat du peuple de Dieu victorieux de la Bête. Car 666 + 144 = 810, Nombre du mot grec *Parakletos*, le Paraclet, l'Esprit Saint manifesté à la fin du temps comme *Ange de Dieu.*

N'est-ce pas déjà Lui qui se manifeste lorsque dans les chapitres X (5) et XII (6) de Daniel intervient le mystérieux « *homme vêtu de lin* », qui est peut-être une image du Paraclet, qui est peut-être ce *Metatron* dont parle la Kabbale juive et qui doit venir au début du Règne de l'Esprit ?

> « Son corps était comme une chrysolithe, son visage comme l'aspect de l'éclair, ses yeux comme des lampes de feu, ses bras et ses jambes comme l'apparence de l'airain poli, et le bruit de ses paroles comme le bruit d'une multitude... »

On le trouve encore dans la Genèse XXII, 9-19 et XXI, 8-21 ; dans l'Exode XX, 33 et III, 1-15 ; dans Isaïe LVIII, 12 :

> « Où est Celui qui mit en Moïse Son Esprit Saint ? A la droite de Moïse Il fit se déplacer Son bras majestueux. Il fendit les eaux à leur face pour se faire un Nom perpétuel... L'Esprit de Iahvé les menait à l'étape... » (*Isaïe* LVIII, 11-12.)

C'est de Lui que parle saint Jean quand il dit :

> « Et j'entendis *l'Ange des eaux...* » (*Apocalypse* XVI, 5.)

En Kabbale juive, *Metatron* est numériquement équivalent à *Shaddaï*, « le Tout Puissant ». Metatron groupe les acceptions de Seigneur, d'Envoyé divin, de Médiateur, de Pôle céleste, d'« *Ange de la Face divine* », de « Prince

du Monde » (à ne pas confondre avec le « Prince de *ce* monde » qui est, de façon provisoire, Satan...). Sa fonction eschatologique est proche de celle de Mikaël ; comme saint Michel, Metatron est « chef des milices célestes ». Metatron comme *Shekinah* est à la fois Clémence et Justice, Il est le Principe du pouvoir royal, sacerdotal et pontifical.

Metatron, « l'Ange de Iahvé », a pour valeur guématrique 314 : le Tout-Puissant. 144 est sa valeur en tant qu'homme et Ange. Dans l'Apocalypse (XXI, 17), il est dit de la muraille de 144 coudées qu'elle est

> « mesure d'homme qui est mesure d'Ange ».

Le Metatron, l'Ange de Iahvé est également en Kabbale « l'Enfant » : c'est cet « Enfant » que « la Femme » met au monde dans l'Apocalypse (XII, 5-6) ; et Celui-ci doit

> « paître toutes les nations avec une verge de fer ».

Car Metatron est aussi « l'Esprit » (Er-Ruâh), « Celui qui vaincra » (*Apocalypse* II, 7, 11, 17, 26, 29, et III, 5, 6, 12, 21, 22). C'est le premier cavalier blanc armé de l'arc (VI, 2), première des quatre puissances terrestres ; le Christ, second cavalier blanc, vient du Ciel (XIX, 11).

Après le combat, la seconde fonction eschatologique de l'Ange de la Face divine est le rétablissement de la Tradition primordiale sur la Terre. Saint Jean se jette par deux fois à ses pieds (*Apocalypse* XIX, 10 et XXII, 9), ce contre quoi l'Ange le met en garde. Il convient donc de rapprocher la nature de cet être divin de l'*Er Ruâh* islamique : l'Esprit, « le plus grand des Anges », qui symbolise l'Unité ; et du Principe créateur *Brahma* dans l'hindouisme.

Résumons en disant que Metatron est *l'Ange du Saint Esprit.*

> « Metatron est la manifestation existentielle ou cosmique du Saint-Esprit »

dit Frithjof Schuon dans *L'Œil du Cœur*, page 51.

Le temps de l'Esprit sera marqué par la révélation au

grand jour non seulement des traditions mises sous le boisseau, mais de choses et d'hommes eux aussi cachés aujourd'hui. Ferdinand Ossendowsky dans *Bêtes, hommes et Dieux* (1924), au chapitre XLIX, rapporte une étrange tradition relative à l'Agartha, au Centre spirituel suprême : le Roi du Monde serait apparu en 1890 dans un monastère bouddhiste à Narabanchi et aurait prophétisé les événements de la fin des Temps : les guerres d'enfer de la première moitié du XXe siècle, puis la tribulation précédant le Jour de Iahvé au cours de laquelle il enverra

> « un peuple maintenant inconnu qui, d'une main forte, arrachera les mauvaises herbes de la folie et du vice, et conduira ceux qui restent fidèles à l'esprit de l'homme dans la bataille contre le mal » ;

ensuite la victoire des justes et la période de paix correspondant à l'Eglise de Philadelphie ; enfin la grande tribulation à l'issue de laquelle (début du Millenium),

> « les peuples d'Agarthi sortiront de leurs cavernes et apparaîtront à la surface de la Terre ».

René Guénon nous a en effet rappelé dans *Le Roi du Monde* que cette terre fabuleuse et pourtant réelle, attestée par Saint-Yves d'Alveydre, Ferdinand Ossendowsky et Catherine Emmerich (*Vie d'A.-C. Emmerich,* tome II, chapitre VII, Téqui 1950), cette « montagne des Prophètes » comme dit cette dernière, n'a pris son nom d'*Agartha* qui signifie « inaccessible », « inviolable », que depuis l'entrée de l'Humanité dans le Kali Yuga. Et selon le même processus, l'Agartha, le Centre suprême, redeviendra accessible aux Elus du Millenium lorsque l'Age de Fer sera achevé. Cette « ouverture » doit s'entendre à la fois à la lettre et comme symbole du rétablissement de la Tradition Primordiale en cette période *hors cycle* où les effets de la Chute étant suspendus pour « mille ans », la Parole aujourd'hui perdue sera retrouvée...

Heureux les hommes qui, à travers le feu des épreuves purificatrices, parviendront à ce temps, à cet état, qui, s'il n'est pas celui de l'Age d'Or retrouvé, en sera par bien

de ses aspects, le fidèle Reflet. L'état dans lequel parviendront les Elus du Millenium (en attente de la Réintégration définitive, mais pas encore *réintégrés*) correspond assez à celui que faisaient atteindre les « petits mystères » de l'Antiquité qui avaient pour but la restauration de l'état primordial à travers une échelle initiatique et illuminatrice.

On sait que Paul Le Cour a consacré un ouvrage magistral à ce temps de l'Esprit et du Christ-Roi, et qu'il l'a logiquement appelé *L'Ere du Verseau.* Alors qu'en cette fin du xxe siècle, en ces effluves mêlés et *négatifs* des Poissons et du Verseau, nous ne connaissons encore de l'Ere nouvelle que l'aspect anarchique et destructeur, l'entrée dans l'Ere proprement dite nous donnera le Fleuve de Vie retrouvé, dans cette « liberté des enfants de Dieu » dont parle saint Paul, et dont nous avons jusqu'à présent si mal usé.

Les deux lignes ondulées du signe zodiacal du Verseau, qui est signe d'*Air,* symbolisent les ondes dont est faite la matière, si peu « matérielle ». Elles représentent l'Energie qui est la substance même du monde sensible, et la Vie universelle. Et Ganymède, qui porte le bonnet phrygien de l'initié et dont Paul Le Cour a mis en lumière les étymologies si révélatrices, de son amphore analogue au *Graal, verse l'Eau* de Vie et de Connaissance, ce torrent de grâces dont seront revivifiés les Elus de ce temps. *Medomai* (je conduis, je protège) *Agni* (le Feu de la Connaissance) : tout ce qui était caché ou imperméable à l'intellection rationaliste de l'Humanité précédente sera *dévoilé.*

Car n'oublions pas que le signe stellaire du Verseau correspond à l'un des quatre « Vivants » de la vision d'Ezechiel, le Kerubim à visage d'Homme, et à l'Ange de saint Matthieu. Et ce nom de Matthieu exprime la connaissance synthétique et universelle, la *Mathesis.*

Nous avons déjà rappelé le sens éminemment *symbolique* de cette expression de « Millenium » qui signifie *plénitude,* et non une durée de *mille années.* Car ce temps sera limité par le dernier « déchaînement » de Satan et par le Jugement final opéré par le Christ en Son Second Avènement. Or, si d'innombrables prophéties éclairent au-

jourd'hui de plus en plus les « temps » précédents, celui-là nous demeure impénétrable...

> « Quant à ce jour-là, et à cette heure-là, nul n'en sait rien, pas même les anges des cieux ; il n'y a que le Père qui le sache, Lui seul. » (MATTIEU XXIV, 36.)

Sainte Hildegarde répète la défense évangélique :

> « Quant à savoir quel jour après la chute de l'Antéchrist le monde devra finir, l'homme ne doit pas chercher à le connaître, il ne pourrait y parvenir. Le Père s'en est réservé le secret. »

Toutefois, Jeanne le Royer, sœur de la Nativité, qui prophétisa la Révolution, entendit au cours d'une vision du Christ Celui-ci lui préciser :

> « N'oublie pas qu'il ne faut pas parler de mille ans pour le monde ; il n'a plus que *quelques siècles* en petit nombre de durée... »

Il est donc vraisemblable que le temps d'Attente de la Parousie n'occupera que le début de l'Ere zodiacale du Verseau.

7. La Parousie et le Jugement dernier

Et voici, hors du Temps, dans ce devenir du Millenium suspendu entre deux Cycles, la gigantesque Conclusion de tout le Manvantara de 650 siècles (et du premier Septénaire du Kalpa tout entier). L'Œuvre est achevé. Le Cycle de l'Humanité adamique, comme un sablier, va être renversé, et la somme indénombrable des *actes* libres qui l'ont composé vont être *pesés* aux célestes Balances, entre la Rigueur et la Miséricorde, pour être soit rejetés hors de l'être, soit être réutilisés dans l'invisible pour la naissance d'un Cycle nouveau. C'est ce que représentent magnifiquement, a la fois exotériquement et ésotériquement, les Roses du couchant et les portails occidentaux de nos églises et cathédrales médiévales.

Mais d'abord doit intervenir l'ultime combat eschatologique, car

> quand les mille ans seront écoulés, Satan sera relâché de sa prison. Il en sortira pour séduire les nations qui sont aux quatre coins de la Terre, Gog et Magog, et les rassembler pour le combat, en nombre égal à celui du sable de la mer. Ils montèrent à l'intérieur du pays, et ils investirent le camp des saints et la Cité bien aimée. Mais le feu tomba du ciel et les dévora. Le diable, leur séducteur, fut lancé dans l'étang de feu et de soufre où étaient aussi la Bête et le Faux Prophète. » (*Apocalypse* XX, 7 à 10.)

Ce dernier combat était déjà abondamment décrit dans *Ezéchiel* XXXVIII et XXXIX, où les armées de Gog et de Magog envahissaient le monde. Selon une tradition hébraïque (Rabi Zhimbi), Gog signifierait *Faux Christ* et Magog, *Son Peuple*. C'est pourquoi nous pensons avec d'autres que la vision d'Ezéchiel s'applique aussi et peut-être surtout au combat antéchristique qui précède le Millenium.

Après l'ultime combat, le mal étant alors définitivement vaincu sur la Terre, éclate alors l'apothéose de tout le Cycle : le Second Avènement ou Parousie, et le Jugement dernier.

> « Et vous verrez le Fils de l'Homme siéger à la droite de la Puissance, et venir avec les nuées du Ciel... » (MARC XIV, 62.)

Parousie est le décalque d'un mot grec qui signifie « Présence », « Venue », « Arrivée », et que saint Matthieu dans le chapitre XXIV de son Evangile emploie le premier pour désigner le Second Avènement. Dans *L'Ere du Verseau*, Paul Le Cour a composé, de la page 33 à la page 52 (5e édition) une anthologie assez complète des textes fondant la doctrine de ce Second Avènement. Il montre entre autres choses avec force à quel point dans le monde actuel dit encore çà et là chrétien la plupart même des ecclésiastiques semblent avoir oublié cette échéance eschatologique fondamentale qui n'est pas le point de fuite d'une prétendue « évolution », mais la « catastro-

phe » providentielle et cyclique qui fermera ce Cycle d'Humanité et en ouvrira, s'il plaît à Dieu, un autre.

Dès l'Ancien Testament sont annoncés la résurrection et le Jugement :

> « Beaucoup de ceux qui dorment dans la terre de la poussière se réveilleront ; ceux-ci pour la vie éternelle, ceux-là pour la honte, pour l'horreur éternelle. Les gens intelligents brilleront comme l'éclat du firmament, et ceux qui en ont amené beaucoup à la justice, comme les étoiles, pour l'éternité et pour toujours. Et toi, Daniel, garde secrètes ces paroles et scelle le Livre jusqu'au temps de la fin... » (DANIEL XII, 2 à 4.)

Et le Nouveau Testament annonce plus de trois cents fois le retour du Christ ! En particulier *Luc* XXI, 24. 27, 28 ; XII, 37, 39 ; I, 32, 33 ; XVII, 24 ; *Matthieu* II, 6 ; XVI. 27, 28 ; XXIV, 30 ; XXVI, 64 ; *Marc* XIII, 26 ; XIV, 62 ; *Jean* XIV, 18, 28.

> « Avant tout vous devez savoir que dans les derniers jours viendront des railleurs avec leurs railleries, qui vivront au gré de leurs convoitises et qui diront : « Que devient la promesse de Son Avènement ? En effet depuis que nos pères sont morts, rien n'est changé de ce qui existait depuis le début du monde ! »... Le Seigneur ne diffère pas l'exécution de Sa promesse, comme d'aucuns le croient : il use de patience à votre endroit, voulant non que certains périssent, mais que tous viennent à la repentance... » (*IIe Epître de saint Pierre* III, 3-4 et 9.)

Il se peut que le Christ solaire du Second Avènement, le Christ en gloire du Jugement corresponde au *dixième Avatara* de Vishnou qu'attendent les Hindous à la fin du Manvantara. Sous des formes voilées et souvent déformées, la même « Attente » figure dans la plupart des traditions non chrétiennes.

Le Jugement dernier est la récapitulation de toutes ces apocalypses individuelles que sont nos morts, ces morts qui déjà, à la fin de nos petits cycles terrestres, nous font tomber hors du « temps de la vie », hors de notre temps biologique... Mais à quel « moment » serons-nous (dans la mesure où l'on peut pour cela employer un mode, présent ou futur) définitivement « hors du Temps », en dehors du plan de la « Roue » de la manifestation ?

> « L'apocalypse est un paradoxe du temps et de l'éternité qui résiste à la rationalisation. La fin de notre monde survient déjà dans notre temps, bien qu'elle marque aussi la cessation de ce temps et se trouve conséquemment par-delà ses limites. C'est là une antinomie analogue à celle de Kant. » (Nicolas BERDIAEFF, *Destination de l'homme* « Je sers » 1953, p. 355.)

Et comment s'opèrera la « séparation » de l'humanité survivante avec la manifestation terrestre qui, elle, continuera à exister ?... Sans doute selon les mêmes modalités que celles de notre mort individuelle qui nous échappent en grande partie, à nous, les vivants encore soumis au temps biologique.

Le Jugement accompli par le Christ, le Verbe divin redevenu visible en Sa gloire est avant tout le passage de l'humaine confusion à l'*Ordre* divin. De l'autre côté de cette limite hors du temps et de l'espace où commence le monde intermédiaire entre celui-ci et la sphère divine, tout ce qui aura dépouillé ses vêtements de matière sera placé à sa juste place. C'est par rapport à ce monde d'absolue vérité que le nôtre apparaîtra comme celui du *désordre* (celui que nous y avons fait régner par notre désobéissance). Dans cet « au-delà », tout sera rétabli dans son ontologique hiérarchie et nous accéderons là où toute notre vie terrestre — pesée sur des Balances plus subtiles que celles au moyen desquelles nous fondons ici-bas le « bien » et le « mal » — nous aura *préparés* à accéder.

> « De même que tous meurent en Adam, tous aussi reprendront vie dans le Christ, mais chacun à son rang ; comme prémisses, le Christ ; ensuite, lors de Son Avènement, ceux qui appartiennent au Christ. » (I *Corinthiens*, 22, 23.)

> « ... Se révélera le juste Jugement de Dieu qui rendra *à chacun selon ses œuvres* : la vie éternelle pour ceux qui, en persévérant dans les bonnes œuvres, recherchent gloire, honneur et immortalité ; la colère et le courroux pour les esprits rebelles et pour ceux qui, indociles à la vérité, sont dociles à l'injustice... Tous

ceux qui ont péché sans loi périront aussi sans loi, et tous ceux qui ont péché sous le régime d'une loi seront jugés d'après cette loi. » (Romains II, 5 à 12.)

« Alors s'accomplira la parole de l'Ecriture (ISAÏE XXV, 8) : « La mort a été engloutie dans la Victoire. Où est ta victoire, ô mort ? » (I *Corinthiens* XV, 54-55.)

« En vérité, en vérité, je vous le dis, l'heure vient — et nous y voilà — où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue revivront. » (JEAN V, 25.)

Car le Christ, le Fils, a été par le Père établi Juge du dernier Jour :

« Il Lui a donné le pouvoir d'exercer le Jugement, parce qu'Il est Fils d'Homme... Que cela ne vous étonne pas, car voici venir l'heure où tous ceux qui sont dans les tombeaux entendront Sa voix, et ils en sortiront ; ceux qui auront fait le bien ressusciteront pour la vie, ceux qui auront fait le mal ressusciteront pour la condamnation... » (JEAN V, 27 à 29.)

Et pourtant *tous* étaient appelés (la notion janséniste de prédestination est anti-chrétienne parce qu'anti-traditionnelle). C'est *librement* que certains ont *refusé la Lumière.*

« Quiconque fait le mal hait la lumière et ne vient pas vers la Lumière, de peur que ses œuvres n'apparaissent telles qu'elles sont... » (JEAN III, 20.)

Le Jugement dernier n'est que la manifestation dans la Lumière de l'Eternel de notre libre Choix...

Et, bien sûr, il faut comprendre que nous ressusciterons alors avec nos *Corps de Lumière* (quelque ait été le sort qui aura été fait à nos périssables dépouilles), et non avec nos ongles et nos cheveux, comme tendaient à le penser certains commentateurs de saint Thomas d'Aquin !

Qu'il nous soit permis, au milieu de tous ces textes scripturaires, de transcrire ici quelques strophes de l'admirable *Eve* de Charles Péguy, en hommage à l'inépuisable poète chrétien dont on célèbre (si peu...) le centième anniversaire de la naissance au moment où nous achevons la rédaction de ce livre.

Femme, vous m'entendez : quand les âmes des morts
S'en reviendront chercher dans les vieilles paroisses,
Après tant de batailles et parmi tant d'angoisses
Le peu qui restera de leurs malheureux corps,

Quand on n'entendra plus que le sourd craquement
D'un monde qui s'abat comme un échafaudage,
Quand le globe sera comme un baraquement
Plein de désuétude et de dévergondage ;...

Quand tout ne sera plus que poussière et que cendre,
Quand se réveillera la belle au bois dormant,
Quand le page et la reine et le prince charmant
Diront : C'est le grand Jour, ô Maître, il faut des-
[cendre,...

O Dieu qui rangerez sur un dernier cadastre
Nos titres d'origine et de propriété,
O Dieu qui classerez dans ce commun désastre
Nos titres de régime et de caducité,...

Veuillez nous dépouiller de nos vieilles ordures,
Veuillez nous revêtir de Votre Pureté ;
Veuillez nous dépouiller de nos investitures,
Veuillez nous revêtir de Votre Eternité !...

O Père, Fils, Esprit, Seigneur invulnérable,
Puissiez nous recevoir dans un dernier Séjour,
Par les portes de cèdre et les portes d'érable,
Nos cœurs toujours percés de l'ombre de l'Amour...

La notion de Jugement final se retrouve dans presque toutes les traditions. Voici un extrait de la prophétie de la Sibylle Erithrée dont l'oracle a été consacré par la liturgie catholique : son témoignage est joint à celui de David dans le troisième vers du *Dies iræ.* Cette Sibylle aurait vécu au temps de Romulus, et dès cette époque prophétisait le Christ et la fin des Temps. Voici, traduit de la version latine fournie par saint Augustin, le texte de son oracle :

« Aux approches du Jugement, la Terre sera glacée de crainte. Le Roi viendra du Ciel juger l'univers. Alors

bons et méchants verront le Tout-Puissant accompagné de Ses saints. Il jugera les âmes revêtues de leur corps et la Terre n'aura plus ni beauté ni verdure. Les hommes effrayés laisseront à l'abandon leurs trésors et ce qu'ils avaient de plus précieux. Le feu brûlera la Terre, la mer, le ciel, et ouvrira les portes de l'Hadès. Les bienheureux jouiront d'une lumière pure et brillante, les coupables seront la proie des flammes éternelles. Les crimes les plus cachés seront découverts et les consciences mises à nu. Le soleil perdra sa lumière. Les étoiles seront éteintes. La lune s'obscurcira. Les cieux seront ébranlés sur leurs pôles et les plus hautes montagnes abattues et égalées aux vallons. Toute la machine de l'univers sera détruite, et le feu consumera l'eau des fleuves et des fontaines. La Terre s'ouvrira jusque dans ses abîmes. Les rois comparaîtront tous devant le Tribunal du Juge souverain et les cieux verseront un fleuve de feu et de soufre. »

La figuration tant peinte que sculptée au Moyen Age du partage entre la « droite » (les Elus) et la « gauche » (les damnés) du Christ en gloire est à rapprocher des deux *Colonnes* de l'Arbre séphirotique, où la colonne de droite est le côté de la Miséricorde divine, et celle de gauche celui de la Rigueur divine : à droite la « Paix profonde », à gauche la « Justice », qui sont les deux aspects de la Shekinah, la « Présence réelle », cette Shekinah qui est la synthèse des Sephiroths. Ce sont aussi les deux « voies » finales que les pythagoriciens représentaient par la lettre Y, et les Latins par la double face du dieu Janus.

On a vu plus haut l'analogie entre Metatron et Mikaël, et leur double aspect de Miséricorde et de Justice. C'est pourquoi la présence devant le Christ en gloire des Jugements derniers, de saint Michel muni d'une balance dont les deux fléaux correspondent aux deux colonnes des Séphiroths revêt un caractère profondément traditionnel.

Mieux encore que tout autre texte inspiré, les deux derniers chapitres de l'Apocalypse de saint Jean décrivent d'une façon prodigieuse ce Jugement du Cycle achevé :

> « Puis je vis un grand Trône blanc et Celui qui y était assis. De devant Sa Face s'enfuirent la terre et le ciel, et on n'en trouva plus la place. Je vis les morts, les grands et les petits, debout devant le Trône. Des livres furent ouverts. Un autre Livre encore fut ouvert : *Le Livre de Vie.* Les morts furent jugés d'après ce qui était écrit dans les livres, selon leurs œuvres. La mer rendit les morts qui étaient en son sein ; la Mort et l'Hadès rendirent les leurs, et ils furent jugés chacun selon ses œuvres. Puis la Mort et l'Hadès furent jetés dans l'étang de feu. — L'étang de feu, c'est la seconde mort —. Tous ceux qu'on ne trouva pas inscrits dans le Livre de Vie furent jetés dans l'étang de feu. » (*Apocalypse* XX, 11 à 15.)

Dans la tradition hindoue, les Puranas disent que l'Avatara primordial du Cycle adamique est *Agni*, le Feu, et qu'Il doit revenir à la fin du Cycle purifier et renouveler le monde terrestre. Les pré-Socratiques, les Stoïciens font eux aussi, comme saint Jean en son Apocalypse, du Feu l'agent de Rénovation final. C'est le sens des quatre lettres *I N R I* : *Igne Natura Renovatur Integra,* la Nature tout entière est renouvelée par le Feu.

> « La Tradition est véridique : le monde après six millénaires sera consumé par le Feu ; j'ai appris cela de l'Enfer... » (William BLAKE, *Le Mariage du Ciel et de l'Enfer.*)

La fin d'un Cycle d'Humanité est l'achèvement de la réalisation de toutes les possibilités qui y étaient dès son origine incluses. Comme le dit René Guénon,

> « en réalité le monde corporel n'est pas anéanti, mais *transmué,* et il reçoit aussitôt une nouvelle existence, puisque, au-delà du « point d'arrêt » correspondant à cet instant unique où le temps n'est plus, « la Roue recommence à tourner » pour le parcours d'un nouveau Cycle. » (*Le Règne de la quantité et les signes des Temps,* p. 160.)

Ainsi le début comme la fin du Cycle sont intemporels : la nouvelle Jérusalem « descendue du Ciel » restaure l'état primordial et devient le Paradis terrestre du nouveau Cycle.

La Tradition exprime également cette fin et ce début par la notion de *renversement des pôles* : l'involution cyclique étant le passage de l'Unité à la multiplicité, du pôle de l'essence à celui de la substance, l'arrivée à ce dernier

pôle implique le « retournement » final qui ramène le monde, par une « transmutation » instantanée, à son pôle essentiel et primordial. La fin du Cycle d'Humanité n'est donc pas métaphysiquement une « remontée », mais un « renversement » total.

Il se peut d'ailleurs que cette notion eschatologique traditionnelle puisse ne pas être seulement prise dans son seul sens métaphysique, mais qu'elle corresponde également à un renversement physique des pôles de la Terre. On sait que les récentes mesures de l'orientation magnétique de certaines roches ont amené beaucoup de géologues à échafauder l'hypothèse d'un tel renversement plusieurs fois renouvelé dans le passé de la planète, et même au cours de notre actuel Cycle d'Humanité où des basculements partiels ont pu accompagner les « apocatastases » ou passages cataclysmiques d'un Age à un autre. Nous y avons fait allusion dans notre sixième chapitre.

Nous avons vu également que tout au long de l'involution cyclique le Centre suprême, puis successivement les centres spirituels de la planète, « s'occultaient » progressivement pour devenir à la fin du Cycle complètement cachés à la plus grande partie de l'Humanité. Seuls certains êtres privilégiés ont le pouvoir providentiel de « réintégrer » ce Centre primordial avant la fin du Cycle. Ce n'est qu'alors, selon la Tradition, que l'ensemble de l'Humanité (tout au moins la part de celle-ci qui aura mérité le « salut »), accompagné du milieu terrestre qui participe du même devenir cyclique, pourra lui aussi opérer la même Réintégration dans son état primordial. Alors selon une autre donnée de la Tradition ésotérique, le Temps se sera « changé en Espace », la mort, liée à l'inéluctable devenir temporel et cyclique, cessera sa fonction, et les âmes réintégrées en ce séjour spirituel avec leurs « corps de lumière » auront enfin eu accès à cette immortalité dont parlent toutes les traditions religieuses. Dans ce Paradis retrouvé hors du temps terrestre et dans un « espace » spirituel,

> « toutes choses apparaissent en parfaite simultanéité dans un immuable présent, par le pouvoir du « troisième Œil » avec lequel l'homme a recouvré le « sens de l'éternité ». (René Guénon, *Le Règne de la quantité et les signes des Temps*, p. 161.)

Le Paradis est la « Terre des Vivants » de toutes les traditions occidentales, le « Séjour d'immortalité » dont les « terres saintes » échelonnées au long du Cycle étaient les « relais » terrestres et parfois visibles, les sept *Dwîpas* des sept Rois d'Edom, fondus à la fin du Cycle dans le Pôle primordial retrouvé de la manifestation cyclique tout entière : l'ω du Cycle adamique redevenu l'α, se manifeste alors hors du Temps, en l'α d'un nouveau Cycle, d'un nouveau « temps » terrestre où toutes choses anciennes sont faites *nouvelles*, en un nouveau devenir harmonieux accordé au cours harmonieux du Cosmos.

> « Puis je vis un *Ciel nouveau et une Terre nouvelle*, car le premier ciel et la première terre avaient disparu, et il n'y avait plus de mer. Et je vis la Cité sainte, *la Jérusalem nouvelle*, descendre du ciel, d'auprès de Dieu, apprêtée comme une épousée parée pour son époux... Celui qui était assis sur le Trône dit : « Voici que Je rénove toutes choses. » Il ajouta : « Ecris, car ce sont là paroles sûres et véridiques. » Puis il me dit : « C'est fait ! Moi Je suis l'Alpha et l'Oméga, le Commencement et la Fin. »

Le Verbe qui a ouvert le Cycle vient donc le clore. Le Jugement s'accomplit, et saint Jean assiste alors à la descente de l'Alpha du nouveau Cycle :

> « L'un des sept Anges qui tenaient les sept Coupes... vint me parler... Il me transporta en esprit sur une grande et haute montagne, et il me montra la Cité sainte, Jérusalem, qui descendait du Ciel d'auprès de Dieu, brillante de Sa gloire... Elle avait douze portes... Je n'y vis pas de temple, car le Seigneur, le Dieu tout-puissant, en est le Temple, ainsi que l'Agneau... Rien de profane n'y entrera, ni personne qui commette abomination et mensonge, *mais ceux-là seuls qui sont inscrits sur le Livre de Vie de l'agneau.* » (*Apocalypse* XXI.)

Isaïe nous avait déjà donné une image du nouvel Age d'Or :

> « Je vais créer des cieux nouveaux et une terre nou-

velle, et on ne se souviendra plus du passé, qui ne remontera plus au cœur. Qu'on soit dans la jubilation et qu'on se réjouisse de siècles en siècles de ce que Je vais créer, car Je vais créer Jérusalem « Joie » et son peuple « Allégresse »... On n'y entendra plus de larmes ni de cris... Mourir à cent ans sera mourir jeune... Ils ne bâtiront plus pour l'habitation d'un autre et ne planteront plus pour la consommation d'un autre... Ils ne peineront plus en vain,... ils seront une race bénie de Iahvé, ainsi que leur descendance. Avant même qu'ils appellent, Je leur répondrai ; ils parleront encore qu'ils seront déjà exaucés. Le loup et l'agnelet paîtront ensemble... On ne fera plus de mal ni de ravages sur toute ma sainte montagne, dit Iahvé... » (ISAÏE LXV, 17 à 25.)

Et l'Apocalypse de saint Jean s'achève par la vision, analogue à celle du Paradis primordial, du Trône et de l'Agneau d'où sort le *Fleuve de l'Eau de la Vie* ; et de *l'Arbre de Vie...*

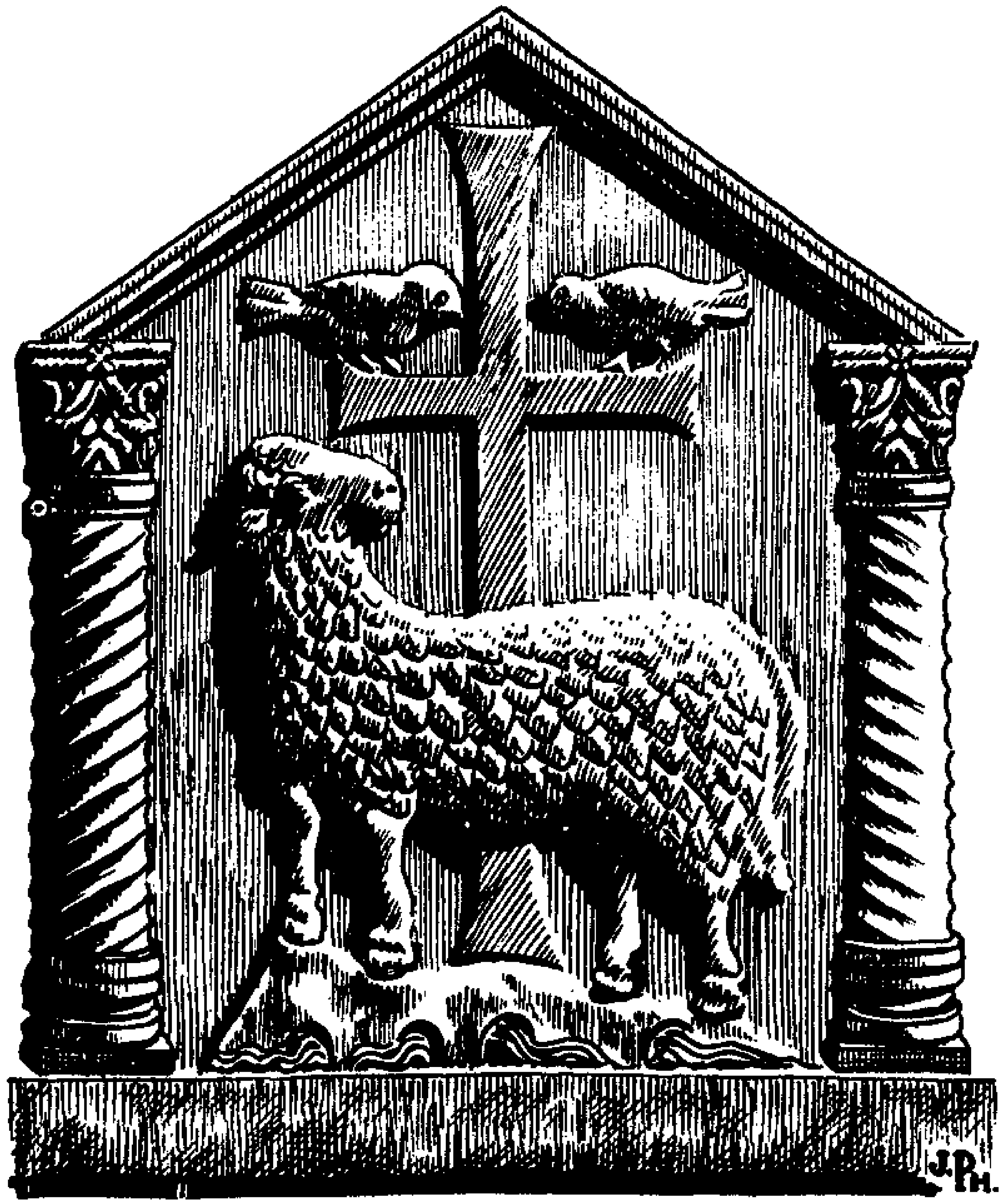
« Le Trône de Dieu et de l'Agneau sera dans la Cité ; ses serviteurs assureront Son culte ; ils verront Son Visage et ils auront Son Nom sur leur front... Il n'y aura plus de nuit... car le Seigneur Dieu les illuminera et ils régneront pour les siècles des siècles... » (*Apocalypse* XXII.)

Héritier de toute cette tradition spirituelle qu'est l'Alchimie véritable qui a pour objet la Réintégration au « Séjour d'immortalité », Philalèthe, dans *L'entrée ouverte au palais fermé du roi* (Denoël 1971, « Bibliotheca Hermetica ») évoque lui aussi, extasié, ce temps hors du Temps, ce Lieu hors de l'Espace,

« lorsque la nouvelle Jérusalem abondera en or sur les places publiques, lorsque les portes seront confectionnées de perles pures et de pierres très précieuses, et que l'Arbre de Vie, au milieu du Paradis, donnera ses feuilles pour la santé des nations...

« Que celui qui a soif vienne ! Que celui qui le désire reçoive gratuitement de l'Eau de la Vie ! » (*Apocalypse* XXII, 17.)

Vendredi Saint 1973.



Mausolée élevé par Galla Placidia à Ravenne : l'AGNEAU MYSTIQUE (*Ve siècle*). *Bas relief central du sarcophage d'Honorius, frère de Galla Placidia, la fille de l'Empereur Théodore Ier et Empereur lui-même de* 421 *à* 423. *Toute la luxuriante décoration de mosaïques et de sculptures du mausolée, trésor de symbolique chrétienne, tourne autour du thème de l'Agneau, symbole du Verbe Divin. Ici devant la Croix qui porte deux colombes, l'Agneau trône sur la montagne divine d'où s'écoulent les quatre fleuves du Paradis :* « L'Ange me montra le fleuve de Vie, limpide comme du cristal, qui jaillissait du trône de Dieu et de l'Agneau. » (Apoc., XXII, 1.)

CONCLUSION

Saint Isaac le Syrien disait :

> « Dieu a créé le monde visible par la parole et le monde invisible par le silence. »

C'est une investigation au sein de ce monde invisible qui est le Second Monde, l'Ame du Monde et le Reposoir des Lois et des Cycles que nous avons entreprise en cet ouvrage. Il est temps que lui succède le silence de nos sens afin qu'y règne enfin l'harmonie des Sphères et la Parole retrouvée qui sont, au sein de ce Silence, la Musique éternelle du Dieu vivant.

Le mystère éblouissant de la Cyclologie traditionnelle réside en la contemplation inlassable des origines, de la manifestation divine renouvelée d'âge en âge, puis de la Réintégration au sein des Fins dernières ; ces Fins qui sont aussi les Origines : tout émane de ce monde de la Sagesse divine, et tout y retourne.

> « O abîme de la richesse, de la sagesse et de la science de Dieu ! ... Car tout est *de* Lui, *par* Lui et *en* Lui. A Lui la gloire dans tous les siècles ! Amen. » (Saint PAUL, *Epître aux romains*, XI, 33-36.)

Incroyable *densité* de l'inspiration paulinienne : Tout est *de* Dieu l'Un, Dieu le Père. Tout est créé *par* Dieu le Fils, le Verbe divin. Tout repose et vit *en* Dieu l'Esprit, la Sagesse de Dieu.

Que cette Sagesse de Dieu, la divine Sophia, daigne, aussi indignes que nous soyons et que soit cet ouvrage,

inspirer à nos lecteurs leurs pensées et leur conduite en la Fin à la fois ténébreuse et lumineuse de ce Cycle d'Humanité !

Nous avons voulu montrer qu'une explication *traditionnelle* du monde et de son devenir fondée sur les enseignements des Révélations authentiques et en particulier sur l'Esotérisme chrétien, s'accordait avec les *faits* des sciences profanes et surtout prolongeait en l'épanouissant la foi chrétienne et catholique depuis des siècles coupée dans son aspect exotérique des questions métaphysiques fondamentales...

La fin de notre Cycle est à l'image d'un aquarium : toute une boue ténébreuse s'accumule pesamment à sa base, mais d'infimes particules s'en détachent et remontent sans cesse à l'appel de la lumière, participant à cet internel *équilibre* entre Grâce et Pesanteur, Lumière et Ténèbres. Car

> rendre la lumière
> suppose d'ombre une morne moitié...
> (Paul VALÉRY, *Le Cimetière marin.*)

Cette Ombre est nécessaire à l'indicible économie de la manifestation divine...

> « Les hommes du torrent, ceux qui s'abandonnent aux fatalités de la nature, sont mus à la façon des galets roulés par la mer. Comme la chose inerte, ils ont leur rôle assigné dans le plan de la Providence. Ils accomplissent sans le savoir les desseins de Dieu. Par leurs mouvements involontaires, ils font surgir les événements qui éprouvent les élus. Ils ne font pas l'histoire vraie, mais seulement le tissu sur lequel elle est brodée par les hommes libres... » (Raymond CHRISTOFLOUR, *La Drachme perdue*, p. 161.)

Notre temps de la Fin est à la fois tragique et passionnant. Mille *signes* d'Espérance et de Lumière s'offrent à ceux qui librement ont *choisi* la douloureuse « remontée ». Le temps de l'Eglise de Philadelphie et, combien plus encore, celui du Règne de l'Esprit Saint, verront enfin accomplir par ces « hommes libres » le grand rêve templier d'*Unité* de l'espèce humaine. Il a fallu, il y a six siècles et demi, le *sacrifice* de ces « Millénaristes » avant la lettre pour qu'une graine par eux semée et depuis fondue en la Terre-Mère, aujourd'hui germe, et demain fleurisse pour l'assomption finale de l'Adam pardonné ! O martyrs de toutes races, de toutes causes spirituelles et de toutes religions, votre invisible sang déjà devient Lumière en la grande Parousie des temps récapitulés et rédimés ! Et notre tâche à nous, obscurs ouvriers de la Onzième Heure, est de répondre de toute notre âme, de toute notre force à Celle qui en la Nuit finissante et par-dessus les Aubes sanglantes, annonce l'Aurore.

Il y a 127 ans à la Salette, Marie implorait :

> « J'adresse un pressant appel à la Terre ; j'appelle les vrais disciples du Dieu vivant et régnant dans les cieux ; j'appelle les vrais imitateurs du Christ fait homme, le seul et vrai Sauveur des hommes ; j'appelle mes enfants, mes vrais dévots, ceux qui se sont donnés à moi pour que je les conduise à mon divin Fils, ceux que je porte pour ainsi dire dans mes bras, ceux qui ont vécu de mon esprit ; enfin j'appelle les apôtres des derniers temps, les fidèles disciples de Jésus-Christ qui ont vécu dans le mépris du monde et d'eux-mêmes, dans la pauvreté et dans l'humilité, dans le mépris et dans le silence, dans l'oraison et la mortification, dans la chasteté et dans l'union avec Dieu, dans la souffrance et inconnus du monde. Il est temps qu'ils sortent et viennent éclairer la Terre. Allez, et montrez-vous comme mes enfants chéris ; je suis avec vous et en vous, pourvu que votre foi soit la Lumière qui vous éclaire dans ces jours de malheur. Que votre zèle vous rende comme des affamés pour la gloire et l'honneur de Jésus-Christ. Combattez, enfants de Lumière, vous le petit nombre qui y voyez ; car voici le temps des temps, la Fin des fins ! »

A Sa voix, il nous faut, maintenant que montent les Eaux du dernier Déluge, *construire l'Arche.*

Au Marais de Paris

Pâques 1973.

BIBLIOGRAPHIE

Seuls sont ici mentionnés les ouvrages relativement récents et pour la plupart non épuisés qui nous ont aidé à échafauder notre synthèse, car nous n'avons pas cru devoir mentionner ici d'éditions récentes des textes de base, des Védas et Platon à Saint-Yves d'Alveydre et Léon Bloy.

Nous avons marqué d'un astérisque certains des ouvrages qui nous paraissent devoir être lus et médités en priorité pour l'approche « traditionnelle » du devenir de l'Humanité. Pour l'ensemble des problèmes soulevés par notre sujet, les ouvrages non cochés n'en sont pas moins importants, même lorsqu'ils ne sont pas écrits d'un point de vue strictement « traditionnel ».

I

METAPHYSIQUE DU TEMPS
ASTROLOGIE SPIRITUELLE
ARITHMOSOPHIE CYCLOLOGIE

* André LAMOUCHE : *L'homme dans l'harmonie universelle*, La Colombe, 1958.
— *Rythmologie universelle et métaphysique de l'Harmonie*, Dunod, 1966.
Emile BOREL : *L'Espace et le Temps*, Alcan 1939, P.U.F. 1949.
H.-P. WILKINS : *Les mystères de l'Espace et du Temps*, Payot.
M. NORRO : *Le mystère du Temps, approche théologique*, Aubier, 1962.
Robert WALLIS : *Le Temps, quatrième dimension de l'Esprit*, Flammarion, 1966.
Louis LAVELLE : *Du Temps et de l'Eternité*, Aubier, 1945.
Jean PUCELLE : *Le Temps*, P.U.F., 1967.
J.-B. PRIESTLEY : *L'Homme et le Temps*, Pont-Royal, 1965.
Georges POULET : *Etudes sur le temps humain*, Plon, 1964.
Gaston BACHELARD : *La dialectique de la durée*, Boivin, 1936.
G. BRELET : *Le temps musical* (2 vol.), P.U.F., 1949.
Samuel A. GONDSMIT et Robert CLAIBORNE : *La mesure du Temps*, Laffont, 1970.

Anne Osmont : *Le Rythme, créateur de forces et de formes.* Omnium Littéraire, 1942.
* René Guénon : *Formes traditionnelles et cycles cosmiques,* Gallimard, 1970.
* Michel de Socoa : *Les grandes conjonctions,* Editions traditionnelles, 1951.
Andrée Petibon : *Christ et zodiaque,* La Colombe, 1962.
* André Guerrin : *Cyclologie universelle,* La Colombe, 1962.
Robert Tocquet : *Cycles et Rythmes,* Dunod, 1951.
K.-E. Kraft : *Traité d'Astrobiologie,* Amédée Legrand, 1939.
G. Baudez : *Le hasard et les causes rythmées,* Dunod, 1952.
A. Reinberg et Jean Ghata : *Rythmes et Cycles biologiques,* Presses Univ. de France, 1957.
Philippe Metman : *Les astres et la destinée,* Payot, 1941.
Marcel Locquin : *O L'Univers,* Ed. de Paris, 1971.
* Dr Maurice Vernet : *L'homme maître de sa destinée,* Grasset.
Erwin Oppenheimer : *La Science et le bon sens,* Gallimard, 1955.
Dr René Allendy : *Le problème de la destinée,* Gallimard.
* Gustave-Lambert Brahy : *Pour mieux comprendre l'astrologie,* Dervy, 1973.
H.-J. Gouchon : *Dictionnaire astrologique.*
André Boudineau : *Bases scientifiques de l'astrologie,* Editions Traditionnelles, 1966.
L'Astrologie : Numéro spécial de *La Tour Saint-Jacques,* mai-juin 1956.
Max Heindel : *Le message des astres,* Editions Traditionnelles, Chacornac, 1939.
* Paul Choisnard : *Langage astral,* Chacornac, 1940.
— *Saint Thomas d'Aquin et l'influence des astres.*
— *Les précurseurs de l'astrologie scientifique et la Tradition,* Leroux, 1929.
Abel Wattelier : *Nouveaux principes d'astrologie traditionnelle,* Dervy, 1952.
J.-G. Verdier : *Ce que disent les astres,* Stock, 1954.
Loutrel-Tschirret : *Les astres et nous.* La Colombe, 1951.
André Volguine : *Les astres parlent,* 1933.
* — *L'ésotérisme de l'astrologie,* Dangles, 1953.
— *La technique des révolutions solaires,* Dervy, 1937 et 1973.
— *Journal d'un astrologue,* Niclaus, 1957.
— *Astrologie lunaire,* Dervy, 1972.
— *L'interprétation astrologique des rêves,* Dervy.
André Barbault : *Traité pratique d'astrologie,* Seuil, 1961.
* — *Défense et illustration de l'astrologie.* Grasset, 1955.
Michel Auphan : *L'Astrologie confirmée par la science,* La Colombe, 1955.
* Hadès : *Manuel complet d'astrologie scientifique et traditionnelle,* Bussière, 1967-71 (3 vol.).
* — *L'Univers de l'astrologie,* Albin Michel.
* — *Pluton ou les grands mystères,* Bussière, 1971.
* — *Saturne et Uranus ou les mystères de l'espace et du temps,* Bussière, 1972.
— *Jours et nuits d'un astrologue,* Bussière, 1971.
H. Beer : *Introduction à l'astrologie,* Payot, 1939.
M.-F. Nouveau-Piobb : *Hécate,* Omnium Littéraire, 1961.
A. Savoret : *Preuves et épreuves de l'astrologie,* Heugel, 1952.

Enel : *Trilogie de la Rota ou Roue céleste, Essai d'astrologie cabbalistique,* Derain, 1928.
Marie-Louise Herboulet : *La loi de Wrouski appliquée à l'astrologie,* Ed. du Nouvel Humanisme, 1949.
Julevno : *Traité d'astrologie,* Editions Traditionnelles (2 vol.). 1934.
Georges Antarès : *Manuel pratique d'astrologie,* Ed. Flandres-Artois, Tourcoing, 1966.
Jean Hiéroz : *L'astrologie selon Morin de Villefranche, quelques autres et moi-même,* Omnium Littéraire, 1962.
* Cyrille Wilckowski : *L'homme et le zodiaque, essai de synthèse topologique,* Le Griffon d'Or, 1947.
M. Sénard : *Le zodiaque, clef de l'ontologie appliquée à l'astrologie,* Editions Traditionnelles, 1967.
Rupert Gleadow : *Les origines du zodiaque,* Stock, 1971.
Jacques Sadoul : *L'énigme du zodiaque,* Denoël, 1971.
Serge Hutin : *Histoire de l'astrologie,* Marabout, 1970.
Jacques Berthon : *L'Univers des Poissons,* Editions Traditionnelles, 1968.
— *Rendez-vous avec le Verseau. Le Monde du Capricorne. Voyage au Centre du Sagittaire. Les magies du Scorpion,* C.I.A., 1969-1971.
Jean Charon : *La conception de l'Univers depuis vingt-cinq siècles,* Hachette, 1970.
Jean-Pierre Nicola : *La condition solaire,* Editions Traditionnelles, 1965.
Michel Gauquelin : *Les horloges cosmiques,* Denoël, 1970.
— *L'hérédité planétaire,* Planète, 1966.
— *L'influence des astres,* Dauphin, 1955.
— *Le dossier des influences astrales,* 1973.
François Brunier, Christian Jacq et Marcel Locquin : *L'Astrologie relativiste,* Editions de Paris, 1970.
Alexandre Dénéréaz : *Rythmes humains, rythmes cosmiques,* Vaney-Burnier, Lausanne, 1931.
* André Faussurier : *La nature et le langage des formes.* Revue « Nature et Progrès », 1970.
Raymond Abellio : *La Structure absolue.* Gallimard, 1965.
René Alleau : *De la nature des Symboles,* Flammarion, 1958.
* Matila Ghyka : *Le Nombre d'Or,* Gallimard, 1931 (2 tomes).
— *Philosophie et mystique du Nombre,* Payot, 1952 et 1971.
Théo Koelliker : *Symbolisme et Nombre d'Or,* Omnium Littéraire, 1957.
A.-R. Darry : *La philosophie des Nombres,* Omnium Littéraire, 1966.
Marguerite Savigny-Vesco : *Le secret des Nombres,* Bussière, 1968.
* Dr René Allendy : *Le symbolisme des Nombres. Essai d'Arithmosophie,* 2e édition, Editions Traditionnelles, 1948.
* Gaston Georgel : *Les quatre Ages de l'Humanité,* Servir, Besançon, 1947.
Jean-Charles Pichon : *Le Royaume et les Prophètes,* Laffont.
— *Les Jours et les Nuits du Cosmos,* Laffont.
Mircea Eliade : *Le mythe de l'éternel Retour,* Gallimard.

II

ORIGINES DU COSMOS ET DE L'HUMANITE PROTOHISTOIRE, ANTIQUITE TRADITIONS RELIGIEUSES

Fred HOYLE : *L'Astronomie*, Pont-Royal, 1963.
— *La nature de l'Univers*, P.U.F., 1952.
— *Aux frontières de l'astronomie*, Buchet-Chastel, 1962.
— *Galaxies, noyaux et quasars*, Buchet-Chastel, 1966.
Pierre ROUSSEAU : *De l'atome à l'étoile*, P.U.F. Que sais-je, 1941.
— *L'astronomie sans télescope*, P.U.F., 1941 et 1961.
— *L'astronomie nouvelle*, Arthème Fayard, 1958.
— *L'Energie*, Arthème Fayard, 1950.
Lucien RUDAUX et Gérard DE VAUCOULEURS : *Astronomie, les Astres, l'Univers*, Larousse, 1948.
Evry SCHATZMAN : *Astronomie*, Gallimard, Encyclopédie de la Pléiade, 1963.
— *Origine et évolution des mondes*, Albin Michel, 1957.
Georges BRUHAT et Evry SCHATZMAN : *Les Planètes*, P.U.F., 1952.
Pierre GAUROY : *Les mondes du ciel*, Fayard.
Thornton PAGE : *Etoiles et galaxies*, Marabout-Université, 1966.
Alexandre KOYRÉ : *La révolution astronomique*, Hermann, 1961.
Robert JASTROW : *Des Astres, de la Vie et des Hommes*, Seuil, 1972.
Charles-Noël MARTIN : *L'Univers dévoilé*, Plon et 10-18, 1961.
— *Le Cosmos et la Vie*, Planète et Livre de Poche, 1970.
* Robert TOCQUET : *La vie dans la matière et dans le Cosmos*, Omnium Littéraire, 1950.
— *La Vie sur les planètes*, Seuil, 1960.
Henri LABORIT : *Du soleil à l'homme*, Masson, 1963.
André BOISCHOT : *La radio-astronomie et son apport à la connaissance de l'Univers*, Masson.
Immanuel VÉLIKOWSKY : *Mondes en collision*, Stock, 1957.
— *Les grands bouleversements terrestres*, Stock.
André GIRET : *L'astronomie et le sentiment religieux*, Paillard, 1965.
Harold SPENCER-JONES : *La Vie sur d'autres mondes ?* Dunod.
Walter SULLIVAN : *Nous ne sommes pas seuls dans l'Univers*, Laffont, 1966.
Richard HENNING : *Les grandes énigmes de l'Univers*, Laffont, 1957.
G. GAMOW : *La Création de l'Univers*, Denoël, 1956.
— *Matière, terre et ciel*, Dunod, 1961.
A. DAUVILLIER : *La physique cosmique*, Flammarion, 1957.
— *Les hypothèses cosmogoniques*, Masson, 1963.
F.-L. BOSCHKE : *Les sept Jours de la Création*, Laffont, 1967 et 1973.
Georges BEAU : *Le printemps des étoiles*, Laffont, 1958.
* Pierre LOYER : *Du Cosmos à Dieu*, Nouvelles Editions Latines, 1971.
Albert EINSTEIN : *La théorie de la Relativité restreinte et générale ; la Relativité et le problème de l'espace*, Gauthier Villars, 1954.

— *Sur le problème cosmogonique, théorie de la gravitation généralisée*, Gauthier Villars, 1954.
Lincoln BARNETT : *Einstein et l'Univers*, Gallimard, 1951 et 1964.
Max PLANCK : *Initiation à la physique*, Gonthier.
— *L'image du monde dans la physique moderne*, Gonthier, « Médiations », 1933 et 1963.
P.A.M. DIRAC : *Les principes de la mécanique quantique*, P.U.F., 1932.
Niels BOHR : *Le second principe de la thermo-dynamique*, Gauthier-Villars, 1949.
— *Physique atomique et connaissance humaine*, Gauthier-Villars, 1961.
Louis DE BROGLIE : *Matière et Lumière*, Albin Michel, 1937.
— *La physique nouvelle et les quanta*, Flammarion, 1947.
— *Physique et microphysique*, Albin Michel.
— *Ondes, atomes et corpuscules*, Albin Michel.
— *Sur les sentiers de la science*, Albin Michel.
— *Certitudes et incertitudes de la science*, Albin Michel.
Geneviève MORAND : *Matière, Electricité, Energie*, P.U.F. « Que sais-je », 1966.
J.-L. DESTOUCHES : *La Mécanique ondulatoire*, P.U.F. « Que sais-je », 1960.
Andrée GOUDOT : *Les Quanta et la Vie*, P.U.F. « Que sais-je », 1952.
Maurice DUQUESNE : *Matière et antimatière*, P.U.F.
Werner HEISENBERG : *Les principes physiques de la théorie des quanta*, Gauthier-Villars, 1932.
— *Physique et philosophie*, Albin Michel, 1961.
— *La Nature dans la physique contemporaine*, Gallimard « Idées », 1962.
Stéphane LUPASCO : *L'Energie et la matière vivante*, Julliard.
— *La tragédie de l'Energie*, Casterman « Mutations », 1970.
— *Les trois Matières*, 10-18, 1970.
Jean CHARON : *La Connaissance de l'Univers*, Seuil, 1962.
— *Du Temps, de l'Espace et des Hommes*, Seuil, 1962.
— *Eléments d'une théorie unitaire de l'Univers*, Kister, Genève, 1962.
Sir James JEANS : *Physique et philosophie*, 1954.
Jean DYL : *A la recherche de la Vérité*, La Pensée Universelle, 1973.
Charles-H. HAPGOOD : *Les mouvements de l'écorce terrestre*, Payot, 1962.
H. et G. TERMIER : *Formation des continents et progression de la vie*, Masson, 1954.
J.-H. RUSH : *L'origine de la Vie*, Payot, 1962.
Joël DE ROSNAY : *Les origines de la Vie de l'atome à la cellule*, Seuil, 1966.
A.I. OPARINE : *L'origine de la Vie sur la Terre*, Masson, 1965.
François JACOB : *La logique du vivant*, Gallimard, 1970.
* Dr Maurice VERNET : *La Vie dans l'Energie universelle*, Productions de Paris, 1971.
La Naissance du monde, Seuil, « Sources orientales », 1959.
* Dr CHAUVET : *L'ésotérisme de la Genèse*, Société des Publications du Centre (4 vol.), Limoges.
* Mgr Jean DE SAINT-DENYS : *Initiation à la Genèse*, Présence Orthodoxe, 1971.

* Dr Robert Hollier : *Tohu-Bohu, des confins de la science au seuil de la connaissance*, Omnium Littéraire, 1972.
Mircea Eliade : *La nostalgie des origines*, Gallimard, 1971.
Henri Bergson : *L'Evolution créatrice*, Alcan, 1910 et 1946.
Louis Vialleton : *L'origine des êtres vivants, l'illusion transformiste*, Plon, 1929.
Jean Rostand : *L'Evolution*, Delpire, 1960.
— *L'Homme*, *Gallimard*, 1926, et Club du Meilleur Livre, 1961.
— *Les Chromosomes*, Hachette, 1928.
— *La Genèse de la Vie*, Hachette, 1943.
Dr A. Dubois et Pr O. Fribault : *Evolution ou Création*, Nice, 1957.
Dr H. Terrier : *Le Transformisme et la Pensée catholique*, Cèdre.
Louis Bounoure : *Déterminisme et finalité*, Flammarion, 1957.
* Dr Maurice Vernet : *La grande illusion de Teilhard de Chardin*, Gedalge, 1964.
Marcellin Boule et Henri Vallois : *Les hommes fossiles*, 1963.
Camille Arambourg : *La Genèse de l'Humanité*, P.U.F. « Que sais-je », 1948.
Jules Carles : *Le Transformisme*, P.U.F. « Que sais-je », 1965.
— *Les origines de la Vie*, P.U.F. « Que sais-je », 1950 et 1966.
Georges Olivier : *L'Evolution et l'Homme*, Payot, 1965.
R. Bertrand-Serret : *La superstition transformiste*, 1952.
Georges Salet et Louis Laffont : *L'Evolution régressive*, Editions Franciscaines, 1943.
* Georges Salet : *Hasard et certitude*, Téqui, 1972.
Emmy Guittès : *Le passage de la matière à la Vie selon le Bouddha Gautama*, La Baconnière, 1966.
E.-M. Cioran : *La chute dans le Temps*, Gallimard, 1964.
M.-M. Labourdette : *Le Péché originel et les origines de l'homme*, Alsatia, 1953.
Hervé Rousseau : *Le dieu du Mal*, Presses Universitaires de France, 1963.
J. Duchesne-Guillemin : *Ormazd et Ahriman*, P.U.F., 1953.
Roger Verneaux : *Problèmes et mystères du Mal*, La Colombe, 1956.
Miguel de Unamuno : *Le sentiment tragique de la Vie*, « Idées », Gallimard, 1968.
Roland Villeneuve : *L'Univers diabolique*, Albin Michel, 1972.
— *Satan parmi nous*, La Palatine, 1961.
Etienne Borne : *Le problème du Mal*, P.U.F.
Roger Caillois : *L'Homme et le Sacré*, Presses Universitaires de France, 1946.
* Jean Servier : *L'Homme et l'Invisible*, Laffont, 1964.
Satan : Numéro spécial des « Etudes Carmélitaines », Descléc de Brouwer, 1948.
Serge Hutin : *Les civilisations inconnues*, Arthème Fayard, 1961.
— *Hommes et civilisations fantastiques*, « J'ai lu », 1970.
Ivar Lissner : *Civilisations mystérieuses*, Laffont, 1964.
— *Dieu était déjà là*, Laffont, 1965 et 1973.
Louis Charpentier : *Les géants et le mystère des origines*, Laffont, 1970.
Michel-Claude Touchard : *L'archéologie mystérieuse*, Culture, Art, Loisirs, 1972.

Peter Kolosimo : *Archéologie spatiale*, Albin Michel, 1970.
— *Terre énigmatique*, Albin Michel, 1971.
Robert Charroux : *Histoire inconnue des hommes depuis cent mille ans*, Laffont, 1963.
— *Le livre des Décrets trahis*, Laffont, 1964.
— *Le livre des maîtres du monde*, Laffont, 1967.
— *Le livre mystérieux inconnu*, Laffont.
— *Le livre des mondes oubliés*, Laffont, 1971.
— *Le livre du passé mystérieux*, Laffont.
* Pierre Carnac : *L'Histoire commence à Bimini*, Laffont, 1973.
Pierre Gordon : *La Révélation primitive*, Dervy, 1951.
* Simone Waisbard : *Tiahuanaco, dix mille ans d'énigmes incas*, Laffont, 1971.
* Pierre Honoré : *L'énigme du dieu blanc précolombien*, Plon, 1962.
R.-P. Bergounioux : *La Préhistoire et ses problèmes*, Fayard, 1958.
James Churchward : *Mu le continent perdu*, « J'ai lu », 1969.
— *L'Univers secret de Mu*, « J'ai lu », 1970.
* Louis-Claude Vincent : *Le Paradis perdu de Mu*, « La Source d'Or », 63 Marsat (2 volumes parus).
* Paul Le Cour, Jacques d'Arès et Doru Todericiu : *L'Atlantide atlantique*, Atlantis, 1971.
Léo Frobenius : *Mythologie de l'Atlantide*, Payot, 1949.
Alexandre Bessmertny : *L'Atlantide*, Payot, 1935.
Pierre Termier : *L'Atlantide* (in *A la gloire de la Terre*), Paris. 1913-1922.
Léon de Rosny : *L'Atlantide historique*, Leroux, 1902.
Abbé Th. Moreux : *L'Atlantide a-t-elle existé ?*, G. Doin, 1949.
Colonel A. Braghine : *L'énigme de l'Atlantide*, Payot, 1952.
Georges Poisson : *L'Atlantide devant la science*, Payot, 1945.
Otto Silbermann : *Un continent perdu, l'Atlantide*, Genet, 1930.
Denis Saurat : *L'Atlantide et le règne des géants*, Denoël, 1954.
J. Imbelloni et A. Vivante : *Le livre des Atlantides*, Payot, 1942.
R.-M. Gattefossé : *La vérité sur l'Atlantide*, Derain, 1923.
Roger Dévigne : *L'Atlantide sixième partie du monde*, Crès, 1924.
Constantin Balmont : *Visions solaires*, Bossard, 1923.
Andrew Tomas : *Les secrets de l'Atlantide*, Laffont, 1968.
— *Nous ne sommes pas les premiers*, A. Michel, 1971.
Thor Heyerdahl : *Aku-Aku, le secret de l'île de Pâques*, A. Michel, 1958.
Alfred Métraux : *L'île de Pâques*, Gallimard, « Idées », 1967.
Henry Lavachery : *Ile de Pâques*, Grasset, 1935.
* Francis Mazière : *Fantastique île de Pâques*, Laffont, 1966.
René Thévenin : *Les pays légendaires*, P.U.F. « Que sais-je », 1961.
Guy Tarade : *Les dossiers de l'étrange*, Laffont, 1971.
Pierre Duval : *La science devant l'étrange*, Denoël, 1973.
L. et C. Sprague de Camp : *Les énigmes de l'archéologie*, Denoël, 1965.
Marcel Brion : *La résurrection des villes mortes*, Payot, 1948.
Lady Wheeler : *Les grandes aventures de l'archéologie*, Laffont, 1960.
Hermann et Georg Shreiber : *Villes ensevelies*, Grasset, 1956.
Anne Terry-White : *Les grandes découvertes de l'archéologie*, Marabout-Université, 1962.

André LEROI-GOURHAN : *Le Geste et la Parole,* Albin Michel, 1964.
John CHADWICK : *Le déchiffrement du linéaire, B.* Gallimard, 1972.
R.-M. GATTEFOSSÉ : *Les Sages Ecritures,* Derain, 1945.
Marcel COHEN : *La grande invention de l'Ecriture et son évolution,* Imprimerie Nationale, 1958.
J.-G. FÉVRIER : *Histoire de l'Ecriture,* Payot, 1959.
E. DOBLHOFER : *Le déchiffrement des écritures,* Arthaud, 1959.
A. MEILLET : *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes,* 1949.
— *Les dialectes indo-européens,* 1950.
Werner KELLER : *La Bible arrachée aux sables,* Amiot-Dumont, 1956 et 1972.
C.-W. CERAM : *Des dieux, des tombeaux, des savants,* Plon, 1952.
André PARROT : L'ensemble de l'œuvre chez Albin Michel et Delachaux-Niestlé.
André VARAGNAC : *Civilisation traditionnelle,* Albin Michel.
Etienne DRIOTON et Jacques VANDIER : *Les peuples de l'Orient méditerranéen,* Presses Universitaires de France, 1938-1962.
J. DÉCHELETTE : *Manuel d'archéologie préhistorique celtique et gallo-romaine* (5 vol.), 1908-1927.
COLIN-SIMARD : *Découverte archéologique de la France,* Amiot-Dumont, 1955.
* Marcel MOREAU : *Les civilisations des étoiles,* Laffont, 1973.
Willy et Marcel BROU : *Chaussées Brunehault et monuments mégalithiques de la Gaule du Nord,* Office International de Librairie, Bruxelles, 1969.
— *Le secret des Druides,* idem, 1970.
* — *Le secret d'Adam,* id., 1971.
* Fernand NIEL : *La civilisation des mégalithes,* Plon, 1970.
— *Dolmens et menhirs,* P.U.F. « Que sais-je », 1972.
H. HUBERT : *Les Celtes et l'expansion celtique jusqu'à l'époque de la Terre et la civilisation celtique,* 1950.
Maurice BELL : *Druides, Héros, Centaures,* Plon, 1955.
Jean MARKALE : *Les Celtes,* Payot, 1969.
— *L'épopée celtique en Bretagne,* Payot, 1971.
Patrice GENTY : *Etudes sur le celtisme,* Editions Traditionnelles, 1973.
Lancelot LENGYEL : *Le secret des Celtes,* Robert Morel, 1971.
Paul BOUCHET : *Science et philosophie des Druides,* L'Amitié par le Livre, 1968.
Jacques BOURLANGES : *Le Ciel est sur la Terre,* La Pensée Universitaire, Aix-en-Provence, 1973.
* Marcelle WEISSEN-SZUMLANSKA : *Origine atlantique des anciens Egyptiens,* Omnium Littéraire, 1965.
DANIEL-ROPS : *Le Roi ivre de Dieu,* Leroux, 1951.
* René-A. SCHWALLER DE LUBICZ : *Le Temple de l'Homme,* Derain, 1958.
* — *Le Roi de la théocratie pharaonique,* Flammarion, 1961.
* — *Le miracle égyptien,* Flammarion, 1963.
* — *Propos sur ésotérisme et symbole,* La Colombe, 1960.
Marguerite GILLOT : *La puissance occulte de l'ancienne Egypte,* Omnium Littéraire, 1948.
E.-M. ANTONIADI : *L'Astronomie égyptienne depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque alexandrine,* Gauthier-Villars, 1934.

Otto MUCK : *Chéops et la grande pyramide,* Payot, 1961.
André POCHAN : *L'énigme de la grande pyramide,* Laffont, 1971.
Jean-Louis BERNARD : *L'Egypte et la genèse du surhomme,* La Colombe, 1957.
ENEL : *Le mystère de la vie et de la mort d'après l'enseignement des temples de l'ancienne Egypte,* Maisonneuve et Larose.
— *Les origines de la genèse et l'enseignement des temples de l'ancienne Egypte,* Maisonneuve et Larose, 1969.
— *Gnomologie,* Omnium Littéraire, 1959.
Alexandre VARILLE : *Quelques caractéristiques du Temple pharaonique,* Le Caire, 1946.
Max GUILMOT : *Le message spirituel de l'Egypte ancienne,* Hachette, 1970.
* Grégoire KOLPAKTCHY : *Le Livre des Morts des anciens Egyptiens,* Omnium Littéraire, 1966 et 1973.
Paul BARGUET : *Le Livre des Morts des anciens Egyptiens,* Cerf, 1967.
* A.-J. FESTUGIÈRE o.p. : *La Révélation d'Hermès Trismégiste* (4 vol.), Gabalda, 1950, 1954.
* Jean DORESSE : *Les Livres secrets des Gnostiques d'Egypte* (4 vol.), Plon, 1958-1953.
Charles WERNER : *La philosophie grecque,* Payot.
Robert EMMANUEL : *La mythologie vue par ses écoles des mystères,* R. André.
* Jean RICHER : *Géographie sacrée du monde grec,* Hachette, 1967.
François MILLEPIERRES : *Pythagore fils d'Apollon,* Gallimard, 1953.
Jean MALLINGER : *Pythagore et les mystères,* Niclaus, 1944.
— *Les secrets ésotériques des Pythagoriciens,* Niclaus, 1946.
— *Les secrets ésotériques dans Plutarque,* Niclaus, 1946.
Gabriel GERMAIN : *Homère,* Seuil, 1958.
Emmanuel MIREAUX : *Les poèmes homériques et l'histoire grecque* (2 vol.), Albin Michel, 1948-1949.
Robert BRASILLACH : *Anthologie de la poésie grecque,* Stock, 1950.
Micheline SAUVAGE : *Socrate et la conscience de l'homme,* Seuil, 1957.
A.-J. FESTUGIÈRE : *Socrate,* Flammarion, 1954.
Th. DEMAN : *Socrate et Jésus,* L'Artisan du Livre, 1944.
Romano GUARDINI : *La mort de Socrate,* Seuil, 1956.
Jean BRUN : *Les Présocratiques,* P.U.F. « Que sais-je », 1969.
— *Platon et l'Académie,* P.U.F. « Que sais-je », 1960.
— *Les Stoïciens,* P.U.F., 1957.
— *Le Stoïcisme,* P.U.F. « Que sais-je », 1958.
— *L'Epicurisme,* P.U.F. « Que sais-je », 1958.
— *Héraclite ou la philosophie de l'Eternel Retour,* Seghers, 1965.
— *Empédocle ou le philosophe de l'amour et de la haine.* Seghers, 1966.
* Jean BIÈS : *Empédocle d'Agrigente,* Editions Traditionnelles, 1969.
Georges ARNOUX : *Musique platonicienne,* Dervy.
* Simone WEIL : *La Source grecque,* Gallimard, 1953.
* — *Intuitions pré-chrétiennes,* La Colombe, 1951.

* — *Attente de Dieu*, La Colombe, 1963.
Marcel Sendrail : *Sages et Mages*, Hachette, 1971.
Rafaël Girard : *Le Popol-Vuh*, Payot, 1954.
Alexandre Volguine : *L'astrologie chez les Mayas et les Aztèques*, Editions des Cahiers astrologiques, Nice, 1946.
Marcel Granet : *La Pensée chinoise*, Albin Michel, 1968.
Matgioi : *La Voie rationnelle*, Editions Traditionnelles, 1941.
* — *La Voie métaphysique*, Editions Traditionnelles, 1956.
Max Kaltenmark : *Lao Tseu et le Taoisme*, Seuil, 1965.
Pierre Do-Dinh : *Confucius et l'humanisme chinois*, Seuil, 1952.
Maurice Percheron : *Le Bouddha et le Bouddhisme*, Seuil, 1956.
Ananda Coomaraswamy : *La pensée du Bouddha*, Corréa, 1949.
* — *Hindouisme et Bouddhisme*, Gallimard, 1949.
* René Guénon : *Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues*, Véga, 1921.
* — *L'homme et son devenir selon le Védanta*, Editions Traditionnelles, 1925.
* — *La métaphysique orientale*, Editions Traditionnelles, 1939.
* — *Etudes sur l'Hindouisme*, Editions Traditionnelles, 1968.
* — *Orient et Occident*, Gallimard, 1924.
Paul Brunton : *L'Inde secrète*, Payot.
Shri Aurobindo : *La Baghavad Gita*, Albin Michel, 1970.
— *Trois Upanishads*, Albin Michel, 1971.
Rabindranath Tagore : *Sadhanâ*, Albin Michel, 1971.
Arthur Avalon : *La Puissance du Serpent* Dervy, 1971.
Nyanaponika Mahathera : *L'Initiation au Bouddhisme*, Albin Michel.
Lama Anagarika Govinda : *Le Chemin des Nuages blancs*, Albin Michel.
Frithjof Schuon : *Castes et Races*, Derain, 1957.
— *L'Œil du Cœur*, Gallimard, 1950.
* — *De l'Unité transcendante des religions*, Gallimard, 1948.
— *Sentiers de Gnose*, La Colombe, 1957.
— *Les stations de la Sagesse*, Buchet-Chastel, Corréa.
— *Comprendre l'Islam*, Gallimard, 1962.
Emile Dermenghem : *Mahomet et la tradition islamique*, Seuil, 1960.
Henri Corbin : *Histoire de la philosophie islamique* (2 vol.), Gallimard, « Idées », 1964.
— *Le temps cyclique dans le mazdéisme et dans l'ismaélisme*, Eranos-Jahrbuch, XXI, 1951, Zurich, Rheim-Verlag, 1952.
* — *Terre céleste et corps de résurrection : de l'Iran mazdéen à l'Iran shi' ite*, Buchet-Chastel, 1961.
Muhyi-Din Ibn' Arabi : *La Sagesse des Prophètes*, Albin Michel, 1955.
Titus Burckhardt : *Introduction aux doctrines ésotériques de l'Islam*, Dervy.
Mohammed Iqbal : *Le Livre de l'Eternité*, Albin Michel.
Nur Alishah Elahi : *L'Esotérisme kurde*, Albin Michel.
L.-J. Rondeleux : *Isaïe et le prophétisme*, Seuil, 1961.
Jean-Paul Bonnes : *David et les psaumes*, Seuil, 1957.
Albert Cohen : *Le Talmud*, Payot, 1933.
Edmond Fleg : *Moïse*, Gallimard, 1928.
— *Anthologie juive*, Sulliver, 1951.
A.-J. Heschel : *La Notion du Temps dans la Bible*, Revue « Evidences », novembre 1958.

André Neher : *Moïse et la vocation juive*, Seuil, 1956.
— *L'essence du prophétisme*, P.U.F., 1955.
G. Scholem : *Les grands courants de la mystique juive*, Payot.
A.-D. Grad : *Le temps des Kabbalistes*, Payot.
— *Pour comprendre la Kabbale*, Dervy.
Adolphe Lods : *Histoire de la Littérature hébraïque et juive*, Payot, 1950.
— *Les prophètes d'Israël et les débuts du Juddaïsme*, Albin Michel, 1950.
Guy Casaril : *Rabbi Siméon Bar Yochaï et la Cabbale*, Seuil, 1961.
Mircea Eliade : *Traité d'histoire des religions*, Payot, 1949-1970.
— *Images et Symboles*, Gallimard, 1952.
— *Le Sacré et le profane*, Gallimard, 1965.
— *Aspects du Mythe*, Gallimard, 1971.
Georges Dumézil : *Les dieux indo-européens*, P.U.F., 1957.
— *Les dieux des Germains*, P.U.F., 1959.
— *La religion romaine archaïque*, Payot.
* Jacques Duchaussoy : *A la recherche de la Parole perdue*, Omnium Littéraire, 1972.
Werner Keller : *La Bible arrachée aux sables*, Amiot-Dumont, 1956.

III

CHRISTOLOGIE, MARIOLOGIE ESOTERISME CHRETIEN

Vocabulaire de Théologie biblique, Cerf, 1964.
Romano Guardini : *Le Seigneur* (2 vol.), Alsatia, 1946.
* Anne-Catherine Emmerich : *Visions sur la vie de N.S. Jésus-Christ* (3 vol.), Téqui, 1965.
* R.P. Schmoeger : *Vie d'Anne-Catherine Emmerich* (3 vol), Téqui.
Abbé de Cazalès : *La douloureuse passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ d'après les méditations d'Anne-Catherine Emmerich*, Téqui.
A.-D. Sertilanges : *Ce que voyait Jésus du haut de la Croix*, Flammarion, 1930.
Robert Aron : *Les années obscures de Jésus*, Grasset, 1960.
Jean Guitton : *Jésus*, Grasset, 1956.
P. Lagrange : *M.J. L'Evangile de Jésus-Christ*, Gabaldas, 1928.
Jean Daniélou : *Approches du Christ*, Grasset, 1960.
Augustin George s.m. : *A l'écoute de la Parole de Dieu*, Cerf, 1965.
Jacques Lacarrière : *Les hommes ivres de Dieu*, Arthaud, 1961.
H.-E. Medico : *L'énigme des manuscrits de la mer Morte*, Plon, 1957.
A. Dupont-Sommer : *Les écrits esseniens découverts près de la mer Morte*, Payot, 1959.
Millar Burrow : *Les manuscrits de la mer Morte*, Laffont, 1957.

— *Lumières nouvelles sur les manuscrits de la mer Morte*, Laffont, 1959.
Maurice GOGUEL : *La naissance du Christianisme*, Payot, 1946.
F. AMIOT : *Les Evangiles apocryphes*, Fayard, 1952.
Etienne GILSON : *Les sources gréco-arabes de l'augustinisme avicennissant*, Archives d'histoire doctrinale et littéraire du Moyen Age, IV, 1930.
Raymond ABELLIO : *La Bible document chiffré* (2 vol.), Gallimard, 1947 et 1950.
H.-M. FÉRET : *Connaissance biblique de Dieu*, Cerf, 1955.
Henri-Charles PUECH : *La Gnose et le Temps*, Eranos-Jahrbuch, t. XX, Zurich, Rascher Verlag, 1952.
Robert-M. GRANT : *La Gnose et les origines chrétiennes*, Seuil, 1964.
Hans LEISEGANG : *La Gnose*, Payot, 1951.
Serge HUTIN : *Les Gnostiques*, Presses Universitaires Françaises « Que sais-je », 1963.
R.P. CORNELIS : *La Gnose éternelle*, Fayard, 1961.
* Jacques LACARRIÈRE : *La Cendre et les Etoiles*, André Balland, 1970.
Jean SENDY : *Ces dieux qui firent le Ciel et la Terre ; le roman de la Bible*, Laffont.
Günther STEMBERGER : *Le symbolique du bien et du mal selon saint Jean*, Seuil, 1970.
PLOTIN : *Ennéades*, trad. Bréhier, 1924-1938.
Pierre HADOT : *Plotin et la simplicité du regard*, Plon, 1963.
Abbé Gustave BARDY : *Origine*, Gabalda, 1931.
Pseudo DENYS L'ARÉOPAGYTE : *Œuvres*, trad. Gandillac, 1943.
Mgr Jean DANIÉLOU : *Mythes païens, mystère chrétien*, Fayard 1966.
— *Le signe du Temple ou de la présence de Dieu*, Gallimard, 1942.
* — *Platonisme et théologie mystique*, Aubier, 1944.
— *Culture et mystère*, Editions Universitaires, 1948.
Claude TRESMONTANT : *Études de métaphysique biblique*, Gabalda, 1955.
— *Essai sur la pensée hébraïque*, Cerf, 1953.
— *Saint Paul et le mystère du Christ*, Seuil, 1956.
— *La doctrine morale des prophètes d'Israël*, Seuil, 1958.
— *Essai sur la connaissance de Dieu*, Cerf, 1959.
— *La métaphysique du Christianisme et la naissance de la philosophie chrétienne*, Seuil, 1961.
* — *Les idées maîtresses de la métaphysique chrétienne*, Seuil, 1962.
— *La métaphysique du Christianisme et la crise du XIII[e] siècle*, Seuil, 1964.
* — *Comment se pose aujourd'hui le problème de l'existence de Dieu*, Seuil, 1971.
Charles MŒLLER : *Humanisme et Sainteté*, Casterman, 1946.
— *Sagesse grecque et paradoxe chrétien*, Casterman, Tournai, 1948.
Hilda GRAEF : *Histoire de la Mystique*, Seuil, 1972.
Andrée PETIBON : *Christ et Zodiaque*, La Colombe, 1962.
H.-M. MANTEAU-BONAMY o.p. : *Maternité divine et Incarnation*, Vrin, 1949.
— *L'Incarnation*, Cerf, 1951.
* — *La Vierge Marie et le Saint-Esprit*, Lethielleux, 1971

DANIEL-ROPS : *Histoire de l'Eglise* (12 vol.), Fayard, 1943-1965.
— *Qu'est-ce que la Bible ?*, Fayard, 1955.
Ludwig HERTLING : *Histoire de l'Eglise*, Mame, 1962.
L.-J. ROGIER, R. AUBERT, M.D. KNOWLES, etc. : *Nouvelle Histoire de l'Eglise* (5 vol.), Seuil, depuis 1963.
M.-D. PHILIPPE o.p. : *Mystère de Marie* (2 vol.), La Colombe, 1958.
— *Mystère du Corps mystique du Christ*, La Colombe, 1960.
Cardinal NEWMANN : *Essai sur le développement de la doctrine chrétienne*, 1908.
— *Du culte de la Sainte Vierge dans l'Eglise catholique*, 1908.
Vladimir LOSSKY : *La théologie mystique de l'Eglise d'Orient*, Aubier, 1944.
* *Petite philocalie de la prière du cœur*, trad. et prés. de Jean Gouillard, Ed. des Cahiers du Sud, 1953.
Récits d'un pèlerin russe, prés. tr. Jean Gauvain, Cahiers du Rhône, 1948.
J. MEYENDORF : *Introduction à l'étude de Grégoire Palamas*.
Angelus SVESIUS : *Le Pèlerin chérubinique*, trad. Plard, 1946.
Jean BIÈS : *Mont Athos*, Albin Michel, 1963.
Ivan DE LA THIBAUDERIE : *Eglises et Evêques catholiques non romains*, Diffusion Dervy.
René DRAGUET : *Histoire du dogme catholique*, 1946.
Dom Edmond BERNARDET : *Les plus beaux textes de la liturgie romaine*, La Colombe, 1946.
Hans Von CAMPENHAUSEN : *Les Pères grecs*, Edition de l'Orante, 1963.
— *Les Pères latins*, Edition de l'Orante, 1963.
Robert PAYNE : *Les Pères de l'Eglise d'Occident*, Corréa, 1953.
R.P. RÉGAMEY : *Les plus beaux textes sur la Vierge Marie*, La Colombe, 1942.
* Jérôme CARCOPINO : *La Basilique pythagoricienne de la Porte Majeure*, Flammarion, 1956.
* — *Les fouilles de Saint-Pierre et la tradition ; le christianisme secret du carré magique*, Albin Michel, 1953.
* — *De Pythagore aux Apôtres*, Flammarion, 1956.
Charles JOURNET : *Esquisse du développement du dogme marial*, Alsatia, 1954.
R.-P. BERNARD o.p. : *Le mystère de Marie*, Desclée de Brouwer, 1933.
DANIEL-ROPS : *Les Evangiles de la Vierge*, Laffont, 1948.
A. MOLIEN : *Les grandeurs de Marie*, 1932.
* Abbé BERTAUD : *Etudes de symbolisme dans le culte de la Vierge*, Nouvelles Editions Latines, 1947.
A. ÆGERTER : *Le Mysticisme*, Flammarion, 1952.
Hilda GRAEF : *Histoire de la Mystique*, Seuil, 1972.
S. LEMAÎTRE : *Textes mystiques d'Orient et d'Occident* (3 vol.), Plon, 1955.
R. OTTO : *Mystiques d'Orient et Mystiques d'Occident*, trad. Jean Gouillard, Payot, 1951.
P. POURRAT : *La spiritualité chrétienne* (4 vol.), Gabalda, 1927-1928.
Henri MARROU : *Saint Augustin et l'augustinisme*, Seuil, 1955.
Marcel MOREAU : *La tradition celtique dans l'art roman*, « Atlantis », 1963.

* Marie-Magdeleine DAVY : *Initiation à la Symbolique romane*, Flammarion, 1972.
* René ALLEAU : *Enigmes et Symboles du Mont Saint-Michel*, Julliard, 1970.
* Louis CHARPENTIER : *Les mystères de la cathédrale de Chartres*, Laffont, 1966.
* — *Les Jacques et le mystère de Compostelle*, Laffont, 1969.
* — *Les mystères templiers*, Laffont, 1967.
Albert OLLIVIER : *Les Templiers*, Seuil, 1958.
* John CHARPENTIER : *L'Ordre des Templiers*, La Colombe, 1961.
Maurice GUIGNARD : *Les Architectes odinistes des cathédrales*, chez l'auteur, 28 Bonneval, 1971.
* FULCANELLI : *Le Mystère des Cathédrales*. 1925, Pauvert, 1964.
* — *Les Demeures philosophales*, 1929, Pauvert, 1965.
Titus BURCKHARDT : *Principes et méthodes de l'Art sacré*, Derain, 1958.
Jurgis BALTRUSAITIS : *Le Moyen Age fantastique*, Armand Colin, 1955.
Jean GIMPEL : *Les Bâtisseurs de Cathédrales*, Seuil.
* René GILLES : *Le Symbolisme dans l'art religieux*, La Colombe, 1961.
* Jean HANI : *Le Symbolisme du Temple chrétien*, La Colombe, 1962.
R.A. SCHWALLER DE LUBICZ : *Propos sur Esotérisme et Symbole*, La Colombe.
Gustave COHEN : *La grande Lumière du Moyen Age*, Gallimard, « Idées ».
Simone PÉTREMENT : *Le dualisme dans l'histoire de la philosophie et de la religion*, Gallimard, 1948.
— *Le dualisme chez Platon, les gnostiques et les manichéens*, P.U.F.
Fernand NIEL : *Albigeois et Cathares*, P.U.F. « Que sais-je », 1955.
— *Montségur*, Grenoble, 1967.
René NELLI : *La civilisation traditionnelle dans les pays du Languedoc et du comté de Foix*, Toulouse.
— *Les deux tentations chez les Cathares du XIII*e *siècle*, Cahiers d'Etudes Cathares, Arques, 1949.
— *Spiritualité de l'hérésie : le Catharisme*, P.U.F., 1953.
— *Ecritures cathares*, Denoël, 1959.
René NELLI, Fernand NIEL, Jean DUVERNOY, Déodat ROCHÉ : *Les Cathares*, Editions de Delphes, 1965.
Déodat ROCHÉ : *Etudes manichéennes et cathares*, Arques et Véga, 1952.
— *L'Eglise romaine et les cathares albigeois*, Cahiers d'Etudes Cathares, Arques, 1957.
René NELLI et Déodat ROCHÉ : *Le Catharisme*, Institut d'Etudes Occitanes, Toulouse, 1938 et 1952.
Maurice MAGRE : *Le Sang de Toulouse*, 1931, Laffont, 1972.
* Fernand LEQUENNE : *Le drame cathare ou l'hérésie nécessaire*, Julliard, 1954.
Jacques MADAULE : *Le drame albigeois et le destin français*, Grasset, 1961.
Ernest FORNAIRON : *Le mystère cathare*, Flammarion, 1964.
Simone SAINT-CLAIR : *La route du Graal*, La Colombe, 1963.
Henri DONTENVILLE : *Les dits et récits de Mythologie française*, Payot, 1950.

— *Mythologie française*, Payot, 1973.
— *Histoire et géographie mythiques de la France*, Maisonneuve, 1973.
Emile BRÉHIER : *Histoire de la philosophie* (7 vol.), P.U.F.
Etienne GILSON : *L'esprit de la philosophie médiévale*, 1932, Vrin, 1944.
— *La philosophie au Moyen Age, des origines patristiques à la fin du XIV*e *siècle*, Payot, 1944 et 1952.
J.-G. BOUGEROL : *Saint Bonaventure et la Sagesse chrétienne*, Seuil, 1963.
Alexandre MASSERON : *Dante et saint Bernard*, Albin Michel, 1953,
Dom Claude J. NESMY : *Saint Benoît et la vie monastique*, Seuil, 1959.
* Gaston LUCE : *De Platon à Dante*, Heugel, 1933.
Paul VUILLAUD : *La Pensée ésotérique de Léonard de Vinci*, Dervy.
Maître ECKART : *Traités et sermons*, Aubier, 1942.
Jeanne ANCELET-HUSTACHE : *Maître Eckart et la mystique rhénane*, Seuil, 1961.
* Serge HUTIN : *Robert Fludd alchimiste et philosophe rosicrucien*, Omnium Littéraire, 1971.
Jean RYEUL : *La légende de Raymond Lulle*, Omnium Littéraire.
* Luc BENOIST : *L'Esotérisme*, P.U.F. « Que sais-je », 1963.
Julius EVOLA : *La tradition hermétique*, Editions Traditionnelles, 1963-1968.
Jean MARQUÈS-RIVIÈRE : *Histoire des doctrines ésotériques*, Payot, 1940 et 1971.
* Paul NAUDON : *La Tradition et la Connaissance primordiale dans la spiritualité de l'Occident. Les Silènes de Rabelais*, Dervy, 1973.
— *La Franc-Maçonnerie et le Divin — Histoire philosophique de la Franc-Maçonnerie à l'égard du sentiment religieux*, Dervy, 1960.
* — *La Franc-Maçonnerie chrétienne*, Dervy, 1970.
Jean PALOU : *La Franc-Maçonnerie*, Payot, 1966 et 1971.
Serge HUTIN : *Histoire des Rose-Croix*, Courrier du Livre, 1962.
Jean-Pierre BAYARD et P. MONTLOIN : *Les Rose-Croix*, Grasset, 1971.
M.-F. NOUVEAU-PIOBB : *La Rose-Croix Johannite*, Omnium Littéraire, 1971.
René LE FORESTIER : *La Franc-Maçonnerie templière et occultiste*, publié par Antoine Faivre, Aubier, 1970.
* Jacob BŒHME : *Mysterium Magnum*, traduit et présenté par Nicolas Berdiaeff (2 vol.), Aubier, 1945.
Alexandre KOYRÉ : *La philosophie de Jacob Bœhme*, 1929.
Serge HUTIN : *Les disciples anglais de Jacob Bœhme*, Denoël, 1960.
Antoine FAIVRE : *Kirchberger et l'Illuminisme du XVIII*e *siècle*, Martinus Nijhoff, La Haye, 1966.
* — *Eckartshaussen et la théosophie chrétienne*, Klincksieck, 1969.
— *L'Esotérisme au XVIII*e *siècle en France et en Allemagne*, Seghers, 1973.
E. BENZ : *Les sources mystiques de la philosophie romantique allemande*, Vrin, 1967.

* Auguste Viatte : *Les sources occultes du romantisme* (2 vol.), Champion, 1928, rééd., 1965.
D'Eckhartshausen : *La Nuée sur le sanctuaire*, Psyché, 1948.
Martinès de Pasqually : *Traité de la réintégration des êtres*, Chacornec, 1899.
Robert Amadou : *Louis-Claude de Saint-Martin et le Martinisme*, Griffon d'Or, 1946.
— *Trésor martiniste*, Editions Traditionnelles, 1969.
* Louis-Claude de Saint-Martin : *L'Homme de Désir*, texte établi et présenté par Robert Amadou, 10-18, 1973.
Claude de Saint-Martin, Fabre d'Olivet : *Gnostiques de la Révolution*, textes choisis par André Tanner (2 vol.), Egloff, 1946.
* Marquis de la Franquerie : *La Mission divine de la France*, Condom, 1939.
Pierre Virion : *Le Christ qui est Roi de France*, Nouvelles Editions Latines, 1948.
Louis Lallement : *Essai sur la mission de la France*, La Colombe, 1946.
Claire Martigues : *Le Pacte de Reims*, Ed. Saint-Michel, Saint-Cénéré.
* Jean-Pierre Bayard : *Le Sacre des Rois*, La Colombe, 1964.
Jean Tenaille : *Civilisation occidentale*, Omnium Littéraire, 1958.
* Joseph de Maistre : *Les soirées de Saint-Pétersbourg ou entretien sur le gouvernement temporel de la Providence* (2 vol.), Vitte, 1924 ; et la Colombe, 1960.
* — *Considérations sur la France*, Vrin, 1936.
* Emile Dermenghem : *Joseph de Maistre mystique*, La Colombe, 1946.
C.J. Gignoux : *Joseph de Maistre*, Nouvelles Editions Latines, 1963.
* Alain Mercier : *Les sources ésotériques et occultes de la poésie symboliste* (2 vol.), Nizet, 1969.
Henri Corbin : *Herméneutique spirituelle comparée : I. Swedenborg — II. Gnose ismaélienne*, Eranos Jahrbuch, Zurich, 1964-1965.
Vladimir Soloviev : *Les fondements spirituels de la Vie*, Casterman, 1948.
Sören Kierkegaard : *L'école du Christianisme*, Perrin, 1963.
* Sédir : *La Prière — Les Rose-Croix — Initiations — Les Forces mystiques — Fragments — L'Enfance du Christ — Le Sermon sur la Montagne — Les guérisons du Christ — Le Royaume de Dieu — Le Couronnement de l'Œuvre — Mystique chrétienne — La Voie mystique — Méditations pour chaque semaine*, Editions des Amitiés Spirituelles.
Max Heindel : *Histoire des Rose-Croix et de l'Association Rosicrucienne, Origines de la Franc-Maçonnerie et du Catholicisme*, Diffusion Dervy.
— *Cosmogonie des Rose-Croix*, Diffusion Dervy.
— *Le Christianisme de la Rose-Croix*, Diffusion Dervy.
Paul Arnold : *La Rose-Croix et ses rapports avec la Franc-Maçonnerie*, Maisonneuve et Larose.
Maurice M. Belval : *Etapes de la pensée mystique de J.-K. Huysmans*, Maisonneuve et Larose.
* René Guénon : *L'erreur spirite*, 1923.
* — *L'Esotérisme de Dante*, Gallimard, 1925.

* — *Autorité spirituelle et pouvoir temporel*, 1929.
* — *Le Symbolisme de la Croix*, Véga, 1931.
* — *Les états multiples de l'être*, Véga, 1932.
* — *Saint Bernard*, 1929, Editions Traditionnelles, 1951.
* — *Initiation et réalisation spirituelle*, Editions Traditionnelles, 1952.
* — *Aperçus sur l'Initiation*, Editions Traditionnelles, 1946.
* — *Aperçus sur l'Esotérisme chrétien*, Editions Traditionnelles, 1954.
* — *Symboles fondamentaux de la science sacrée*, Gallimard, 1962.
* — *Etudes sur la Franc-Maçonnerie et le Compagnonnage*, 1965.
* Paul le Cour : *Hellénisme et Christianisme*, Omnium Littéraire, 1951.
— *L'Evangile ésotérique de saint Jean*.
— *Saint Paul et les mystères chrétiens*, Dervy, 1953.
* Simone Weil : *La Connaissance surnaturelle*, Gallimard, 1950.
* — *La Pesanteur et la grâce*, Plon, 1948.
* — *Lettre à un religieux*, Gallimard, 1951.
* Marie-Magdeleine Davy : *Introduction au message de Simone Weil*, Plon, 1954.
Gaston Kempfner : *La philosophie mystique de Simone Weil*, La Colombe, 1960.
Simone Pétrement : *La vie de Simone Weil* (2 vol.), Fayard, 1973.
* Luc Benoist : *Le Compagnonnage et les métiers*, P.U.F. « Que sais-je », 1966.
* Raoul Vergez : *La Pendule à Salomon*, Julliard, 1957.
* — *Les Tours inachevées*, Julliard, 1959.
* — *Les enclumes de cristal*, Julliard, 1970.
* — *La Rose vient de la Mer*, La Guitarde, 65200 Pouzac, 1972.
Raoul Vergez, Lucien Carny et Gérard de Crancé : *Les Compagnons en France et en Europe* (3 vol.), Roger Garry, 1973.
Dr Philippe Encausse : *Le Maître Philippe de Lyon*, Editions Traditionnelles, 1973.
Papus : *Le Tarot des Bohémiens*, Dangles, 1911-1971.
Edmond Delcamp : *Le Tarot initiatique, Symbolisme et Esotérisme*, Le Courrier du Livre, 1972.
Andrée Petibon : *Le Tarot* (3 vol.), Omnium Littéraire, 1953-1968.
Eric Muraise : *Le Livre de l'Ange*, Julliard, 1969.
* Jacques Duchausson : *Le Bestiaire divin ou la Symbolique des animaux*, rééd. Le Courrier du Livre, 1973.
Serge Hutin et Béatrice Whiteside : *Paracelse*, La Table Ronde, 1966.
Serge Hutin et M. Caron : *Les Alchimistes*, Seuil, 1959.
Serge Hutin : *Histoire de l'Alchimie*, Marabout-Université, 1971.
* René Alleau : *Aspects de l'Alchimie traditionnelle*, Edition de Minuit, 1953.
* Eugène Canseliet : *Deux Logis alchimiques*, Jean Schemit, 1945.
* — *Alchimie*, Pauvert, 1964.
* — *L'Alchimie et son Livre muet*, Pauvert, 1967.
Jacques Sadoul : *Le trésor des alchimistes*, « J'ai Lu », 1971.
Bernard Husson : *Anthologie de l'Alchimie*, Belfond, 1971.
Laurence Talbot : *Les Paladins du monde occidental*, Dervy

— *Le souffle du Norrois*, Dervy.
— *La roue du Gouvernail*, Dervy.
— *La part du Lion dans la genèse du Christianisme*, Dervy.
— *Genèse profane ou l'Œuf du monde*, Dervy.
— *La retraite aux flambeaux*, Dervy.
— *La Couronne est au fond des Eaux*, Dervy.
Blanche MESSIS : *Votre vie plus heureuse*, « Amour et Lumière », diffusion Dervy.
Romolo MANTOVANI : *La Lumière du Golgotha*, Dervy.
* Henri BLANQUART : *Les mystères de la Nativité christique*, Laffont, 1973.
François CHENIQUE : *Le Buisson ardent*, La Pensée Universelle, 1973.
* Jean-Pierre BAYARD : *La Symbolique du Feu*, Payot, 1972.
* — *La Symbolique du monde souterrain*, Payot, 1973.
Marguerite GILLOT : *Aux Portes de l'Invisible*, La Table Ronde, 1960.

IV

ANNONCIATIONS MARIALES
ERES DES POISSONS ET DU VERSEAU
ESCHATOLOGIE, SIGNES DU TEMPS DE LA FIN

J. GAUBERT et L. CRISTIANI : *Les Apparitions de la Sainte Vierge*, La Colombe, 1952.
CRAPEZ : *Le Message du Cœur de Marie à sainte Catherine Labouré*, Spes, 1946.
* Léon BLOY : *Celle qui pleure*, Mercure de France, 1879 et 1945.
Schnydrig WINOWSKA : *La Sainte Montagne*, Lescuyer, 1947.
* Gaétan BERNOVILLE : *La Salette*, Albin Michel, 1946.
Louis BASSETTE : *Le fait de la Salette*, Cerf, 1955.
Y. ESTIENNE : *Lourdes et la Salette*, Nouvelles Editions Latines, 1958.
* Grillot DE GIVRY : *Lourdes, ville initiatique*, Editions Traditionnelles, 1959.
Marcelle AUCLAIR : *Bernadette*, Bloud et Gay, 1957.
* Alexis CARREL : *Le voyage de Lourdes*, Plon, 1949.
Abbé Léonce MANENT : *Nouvelle histoire de Lourdes*, La Colombe, 1955.
Louis COLIN : *L'Apparition de Notre-Dame de Pontmain*, Bonne Presse, 1910.
Henry PANEEL : *Pontmain ou la Madone aux étoiles*, La Colombe, 1955.
Alma HOLGERSEN : *Le soleil dansait sur Fatima*, Laffont, 1955.
Antero DE FIGUEIREDO : *Notre-Dame de Fatima*, Livraria Bertrand, Lisbonne, 1944.
Chanoine C. BARTHAS : *Les apparitions de Fatima*, Fayard, 1952.
William-Thomas WALSCH : *Notre-Dame de Fatima*, Amiot-Dumont, 1954.

Armand GÉRARDIN : *Notre-Dame de Banneux*, Bruxelles, 1947.
Chanoine H. MASSART : *La belle histoire de Beauraing*, Editions Universitaires, 1951.
F. Sanchez-Ventura Y PASCUAL : *La Vierge est-elle apparue à Garabandal ?* Nouvelles Editions Latines, 1965.
* — *Marie annonce la fin des Temps*, Nouvelles Editions Latines, 1969.
— *Stigmatisés et apparitions*, Nouvelles Editions Latines, 1967.
Messages du Ciel donnés à Kerezinen, 1938-1965, Rouen, 1966.
* Pierre TILLOY : *Le Ciel a visité la Terre, ou Jésus et Marie dans l'Histoire*, « Forts dans la Foi », 37 Bléré, 1971.
Roger REBUT : *Les messages de la Vierge Marie*, Téqui, 1968.
R.P. Henri DANIEL : *Saint Louis Marie Grignion de Montfort*, Téqui.
Raoul AUCLAIR : *Le Livre des Cycles*, Aux Portes de France, 1947.
— *Le Crépuscule des Nations*, La Colombe, 1954.
— *Les Centuries de Nostradamus*, Deux-Rives, 1958.
* — *Les Epiphanies de Marie*, Beauchesne, 1967.
— *La Dame de tous les peuples*, Nouvelles Editions Latines, 1967.
— *Kerezinen*, Nouvelles Editions Latines, 1968.
* — *La Prophétie des Papes*, Nouvelles Editions Latines, 1969.
* — *La Fin des Temps ou le Nouveau Livre des Cycles*, Fayard, 1973.
* — *Histoire et Prophétie*, Nouvelles Editions Latines, 1973.
HADÈS : *Que sera demain ?*, La Table Ronde, 1966.
* — *L'astrologie et le destin de l'Occident*, Laffont, 1971.
* — *Manuel complet d'astrologie mondiale*, Bussière, 1972.
André BARBAULT : *Les astres et l'Histoire*, Pauvert, 1967.
Armand BARBAULT : *Ce que sera l'avenir du monde*, Editions Fulgur, 1956.
Gustave-Lambert BRAHY : *La clef de la prévision des événements mondiaux et des fluctuations économiques et boursières*, P.I.C., Bruxelles, 1968 (diffusion Editions Traditionnelles).
Dr Methodi KONSTANTINOV : *L'astrosociologie mondiale*, Omnium Littéraire, 1972.
Michel HELMER : *Les Siècles et les Jours*, publication annuelle de l'Institut de Technologie Prévisionnelle appliquée (14, Cours-Lieutaud, Marseille) depuis 1967.
* Gaston GEORGEL : *Les Rythmes dans l'Histoire*, Servir, 1949.
* — *L'Ere future et le mouvement de l'Histoire*, La Colombe, 1956.
* René GUÉNON : *La Crise du monde moderne*, Gallimard, 1927, « Idées », 1969.
* — *Le Règne de la quantité et les signes des Temps*, Gallimard, 1945, « Idées », 1970.
Paul SÉRANT : *René Guénon*, La Colombe, 1953.
Paul CHACORNAC : *La vie simple de René Guénon*, Editions Traditionnelles, 1958.
* Jean TOURNIAC : *Propos sur René Guénon*, Dervy, 1973.
* Paul LE COUR : *L'Ere du Verseau*, 1937 ; 5e éd. Omnium Littétaire, 1971 avec une préface de Jacques d'Arès.
Oswald SPENGLER : *Le déclin de l'Occident*, 1917.
— *L'Homme et la Technique*, Gallimard, « Idées », 1969.

Nicolas BERDIAEFF : *Le sens de la Création. Un essai de justification de l'homme*, 1916 ; Desclée de Brouwer, 1955.
* — *Le sens de l'Histoire. Essai d'une philosophie de la destinée humaine*, 1923 ; Aubier, 1949.
— *Un nouveau Moyen Age*, 1924 ; Plon, 1930.
— *Esprit et Liberté. Essai de Philosophie chrétienne*, 1927 : « Je Sers », 1933.
— *Destination de l'homme*, 1931 ; « Je Sers », 1935.
— *Destin de l'homme dans le monde actuel*, 1934 ; Stock, 1936.
— *Esprit et Réalité*, 1937 ; Aubier, 1950.
— *Les sources et le sens du communisme russe*, 1937 ; Gallimard, 1951.
— *De l'esclavage et de la liberté de l'homme*, 1939 ; Aubier, 1946.
* — *Essai de métaphysique eschatologique*, 1947 ; Aubier, 1946.
* — *Dialectique existentielle du divin et de l'humain*, Janin, 1947.
— *Essai d'autobiographie spirituelle*, Buchet-Chastel, 1958.
* — *Vérité et Révélation*, Delachaux et Niestlé, 1954.
* Alexis CARREL : *L'Homme, cet inconnu*, Plon, 1935, Livre de Poche, 1961.
* — *La Prière*, Plon, 1944.
* — *Réflexions sur la conduite de la Vie*, Plon, 1950.
Jules ROMAINS : *Problèmes européens*, Flammarion.
— *Le Problème n° 1*, Plon, 1949.
— *Passagers de cette planète, où allons-nous ?*, Grasset.
— *Situation de la Terre*, Flammarion.
— *Pour raison garder*, Flammarion.
* — *Lettre ouverte contre une vaste conspiration*, Albin Michel, 1966.
Paul VALÉRY : *Variété*, Gallimard, 1924.
* — *Regards sur le monde actuel*, Stock, 1931 ; Gallimard, 1945.
Romano GUARDINI : *La fin des Temps modernes*, Seuil, 1953.
Elie DANIEL : *Serait-ce vraiment la Fin des Temps*, Téqui, 1927.
Baron DE NOVAYE : *Demain... ?*, Lethielleux, 1934.
Marcel HAMON : *Les Prophéties de la Fin des Temps*, La Nouvelle Edition, 1945.
Jean FERVAN : *La Fin des Temps*, La Bourdonnais, 1941.
Georges VOULOIR : *Les Prophéties pour les temps actuels*, Médicis, 1948.
DUPONT-FOURNIEUX : *Les derniers jours des derniers temps*, La Colombe, 1959.
Pierre DARIMBERT : *L'Aube de Dieu*, Nouvelles Editions Latines, 1958.
Albert MARTY : *Le monde de demain vu par les prophètes d'aujourd'hui*, Nouvelles Editions Latines, 1958.
— *Alerte au monde*, Nouvelles Editions Latines, 1959.
— *Journal de Conchita* (Garabandal), Nouvelles Editions Latines, 1967.
J. GONTHIER : *Malédictions et Bénédictions*, Librairie du Carmel, 1963.
Emile DERMENGHEM : *La vie et les révélations de Marie des Vallées*, Plon et Nourrit, 1926.
Michel SERVANT : *Veillez et priez, car l'Heure est proche* (3 vol.), « Tout restaurer dans le Christ », B.P. 56, 78108 Saint-Germain-en-Laye, 1973.

* Sophie DE SÈDE : *La Sainte-Chapelle et la politique de la Fin des Temps*, Julliard, 1972.
R.-A. HAROLD : *Apocalypse ; les Prophètes et les prophéties*, L'Avenir, 1948.
* Dom Jean DE MONLEON : *Le sens mystique de l'Apocalypse*, Nouvelles Editions Latines, 1948.
Henri D'ALLAINES : *Actualité de l'Apocalypse*, La Colombe.
Suzanne JACQUEMIN : *Les Prophéties des derniers Temps*, La Colombe, 1958.
Angèle L'HERMITE : *L'Ere atomique et les Prophéties*, Courrier du Livre, 1959.
Henri D'AMFREVILLE : *Les Temps à venir*, La Colombe, 1961.
Joëlle DE GRAVELAINE : *Prédictions et Prophéties*, Hachette, 1965.
Pierre FONTAINE : *Les grandes Prophéties d origine divine*, Courrier du Livre, 1966.
P.-V. PIOBB : *Le Secret de Nostradamus.*
Dr DE FONTBRUNE : *Les Prophéties de Nostradamus dévoilées*, Adyar, 1939.
Jean-Charles PICHON : *Nostradamus et le secret des Temps*, Productions de Paris, 1959.
Jean MONTEREY : *Nostradamus prophète du XXe siècle*, La Nef de Paris, 1961.
François BROUSSE : *Les Clés de Nostradamus*, Revue « sources vives », n° 32, Perpignan, 1965.
* Eric MURAISE : *Saint-Rémy de Provence et le secret de Nostradamus*, Julliard, 1969.
* Pierre GUÉRIN : *Le véritable secret de Nostradamus*, Payot, 1971.
Les Prophéties de Nostradamus, éd. intégrale établie et commentée par Serge Hutin, Belfond, 1972.
* Raymond CHRISTOFLOUR : *Signes et Messages pour notre temps*, Buchet-Chastel, 1958.
* — *La Drachme perdue*, Ed. du Dialogue. Diffusion « Diffédit », 96, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.
J. DU PLESSIS : *Les derniers Temps d'après l'Apocalypse*, Téqui.
Paul VULLIAUD : *La Fin du Monde*, Payot, 1952.
Ioan DIONYSOS : *Finis Latinorum*, Omnium Littéraire, 1961.
* Pierre DE LA GORCE : *Histoire religieuse de la Révolution* (5 vol.), Plon, 1916 et 1949.
Jacqueline CHAUVEAU : *La conjuration de Satan : la persécution religieuse sous la Révolution de 1789*, Nouvelles Editions Latines, 1969.
Mgr CRISTIANI : *Présence de Satan dans le monde moderne*, France-Empire.
R.P. BRÜCKBERGER : *Les Cosaques et le Saint-Esprit*, La Jeune Parque, 1951.
— *Lettre ouverte à Jésus-Christ*, Albin Michel, 1973.
Abbé COACHE : *Vers l'Apostasie générale*, La Table Ronde.
Antonio PACIOS : *La Passion de l'Eglise*, Cèdre, 1972.
Michel DE SAINT-PIERRE : *Les nouveaux Prêtres*, La Table Ronde, 1963.
— *Sainte Colère*, La Table Ronde, 1965.
— *Bernadette et Lourdes*, La Table Ronde.
* — *Eglises en ruine, Eglise en péril*, Plon, 1973.

Edith DELAMARE, Léon DE PONCINS, Jacques BORDIOT, Gilles DE COUESSIN et Georges VIREBEAU : *Infiltrations ennemies dans l'Église*, Librairie Française, 1971.
Pierre ANDREU : *Histoire des Prêtres ouvriers*, Nouvelles Editions Latines, 1960.
* Henri DE LUBAC : *Le drame de l'humanisme athée*, Union Générale d'Editions 10-18, 1965.
Pierre DEBRAY : *Dossier des nouveaux prêtres*, La Table Ronde, 1965.
Jean OUSSET : *Pour qu'Il règne*, La Vie Catholique, 1959.
Jean MADIRAN : *L'Intégrisme, histoire d'une histoire*, Nouvelles Editions Latines, 1964.
— *La vieillesse du monde, essai sur le Communisme*, Nouvelles Editions Latines, 1966.
Tito CASINI : *La Tunique déchirée*, Nouvelles Editions Latines, 1968.
Bernadette LÉCUREUX : *Le latin, langue de l'Eglise*, Spès, 1964.
Marie-Madeleine MARTIN : *Le latin immortel*, Diffusion de la Pensée Française, 86, Chiré-en-Montreuil, 1970.
Jacques MARITAIN : *Le Paysan de la Garonne*, Desclée de Brouwer, 1967.
R.P. Maurice LELONG o.p. : *Lexicon de l'Eglise nouvelle*, Robert Morel, 1972.
B. Maria KIESLER : *Padre Pio sans légende*, Téqui.
L'Evolution rédemptrice du Père Teilhard de Chardin, Cèdre, 1950.
Philippe DE LA TRINITÉ o.p. : *Rome et Teilhard de Chardin*, Fayard, 1963.
* R.-Th. CALMEL o.p. : *Réponse au Teilhardisme*, « Itinéraires », 1963.
Bernard CHARBONNEAU : *Teilhard de Chardin prophète d'un âge totalitaire*, Denoël, 1963.
André MONESTIER et Louis SALLERON : *Pour ou contre Teilhard de Chardin*, Berger-Levrault, 1967.
* Mgr FULTON-J. SHEEN : *La Science contre la Foi ?*, Arthème Fayard, 1962.
Robert OPPENHEIMER : *L'Arbre de la Science*, in « Le Monde » du 31 mai 1958.
Robert JUNGK : *Le Futur a déjà commencé*, Arthaud, 1953.
— *Plus clair que mille soleils*, Arthaud, 1958.
Michel ROUZE : *Robert Oppenheimer et la bombe atomique*, Seghers.
F. GIGON : *Apocalypse de l'Atome*, Editions Mondiales, 1958.
Jacques GAUSSERON : *Hiroshima ou la Pensée désintégrée*, La Colombe, 1961.
Charles-Noël MARTIN : *L'Heure H a-t-elle sonné pour le monde ?* Grasset, 1955.
Promesses et menaces de l'énergie nucléaire, P.U.F., 1960.
François DE CLOSETS : *En danger de progrès*, Denoël, 1970.
* Daniel RUZO : *Les derniers jours de l'Apocalypse*, Payot, 1973.
Alfred NAHON : *La lune et ses défis à la Science*, Mont Blanc, 1973.
Fernand BRUNNER : *Science et Réalité*, Aubier, 1954.
Gaston BOUTHOUL : *L'Infanticide différé*, Hachette, 1970.
Drs HUANT et DUSSERT : *Les maladies de notre société*, Debresse.
J.-L. PECH : *Menaces sur notre vie*, Gallimard.
C.-V. D'AUTRÈC : *Les charlatans de la médecine*, La Table Ronde.

Dr P. OUDINOT : *La conquête de la santé*, Dangles.
Raymond DEXTREIT : *Vivre sain*, « Vivre en Harmonie ».
Pierre DELBET : *Politique préventive du cancer*, « La Vie claire ».
Marie MAURON : *La Mer qui guérit*, Seuil.
Nicolas SKROTZKY : *Alerte à l'Homme*, Del Duca, 1961.
Rachel CARSON : *Printemps silencieux*.
Roger HEIM : *Destruction et protection de la nature*, Armand Colin.
Jean DORST : *Avant que nature meure*, Delachaux et Niestlé, 1965.
Vance PACKARD : *L'art du gaspillage*, Calmann-Lévy, 1962.
Fairfield OSBORN : *La planète au pillage*.
André BIRRE : *Une politique de la Terre*, « Vie et Action » 1967.
André PASSEBECQ : *Cours de psychosomatique naturelle*, Institut de Culture Humaine, Lille, 1962.
* Günther SCHWAB : *La danse avec le diable*, La Colombe, 1963.
* — *La cuisine du diable*, La Colombe, 1964.
* — *Les dernières cartes du diable*, Le Courrier du Livre, 1967.
Jean CHOISEL : *L'avenir de notre Evolution*, Courrier du Livre, 1964.
— *Le grand Virage*, chez l'auteur.
— *Les racines du Mal*, chez l'auteur, 1973. Diffusion Dervy.
Philippe SAINT-MARC : *Socialisation de la Nature*, Stock, 1971.
Paul et Anne EHRLICH : *Population. Ressources. Environnement*, Fayard, 1973.
Jean ROSTAND : *Pensées d'un biologiste*, Stock.
— *Nouvelles pensées d'un biologiste*, Stock.
— *Inquiétudes d'un biologiste*, Stock, 1967.
Ralph NADER : *Le Festin empoisonné*, Editions spéciales, 1972.
Halte à la croissance ? (Club de Rome et Massachusetts Institute of Technology), Fayard, 1972.
Gordon RATTRAY TAYLOR : *Le Jugement dernier*, Calmann-Lévy, 1970.
Georg PICHT : *Réflexions du bord du gouffre*, Laffont, 1971.
Fernand DIVOIRE : *Occultisme casse-cou*, Dervy, 1948.
Georges GURDJIEFF : *Récits de Belzébuth à son petit-fils*, Janus, 1973.
P.O. OUSPENSKI : *Fragments d'un enseignement inconnu*, Stock.
Louis PAUWELS et Jacques BERGIER : *Le Matin des Magiciens*, Gallimard, 1961.
Jacques BERGIER : *Le Livre de l'Inexplicable*, Albin Michel, 1971.
— *Les Frontières du possible*, Casterman, 1971.
Louis PAUWELS : *Lettre ouverte aux gens heureux et qui ont bien raison de l'être*, Albin Michel, 1971.
* Paul SÉRANT : *Lettre à Louis Pauwels sur les gens inquiets et qui ont bien le droit de l'être*, La Table Ronde, 1972.
Kingsley AMIS : *L'univers de la Science-fiction*, Payot, 1962.
Jean GATTÉGNO : *La Science-fiction*, P.U.F. « Que sais-je », 1971.
Serge HUTIN : *L'Immortalité magique*, Marabout, 1973.
Aldous HUXLEY : *Le meilleur des mondes*, Plon.
* Georges ORWELL : *1984*, Gallimard, Livre de poche, 1964.
Robert-Hugh BENSON : *Le Maître de la Terre ou la Crise des derniers Temps*, Editions Saint-Michel, 53 Saint-Céneré, 1971.
Gustav MEYRINCK : *Le Golem* 1929, La Colombe.

— *L'Ange à la fenêtre d'Occident*, La Colombe, 1962.
— *Le Dominicain blanc*, La Colombe, 1962.
— *Le Visage Vert*, La Colombe, 1964.
— *La Nuit de Walpurgis*, La Colombe, 1965.
— *Au seuil de l'Au-delà*, La Colombe.
John CHARPENTIER : *Le Maître du Secret*, La Colombe, 1936.
André HARDELLET : *Le Seuil du Jardin*, Pauvert, 1966.
Léopold ENGEL : *Mallona ou la Planète explosée*, chez le traducteur Jean Choisel.
Aimé MICHEL : *Mystérieux objets célestes*, Arthaud.
Henri DURANT : *Les dossiers des O.V.N.I.*, Laffont, 1972.
Jean ROSTAND : *Aux frontières du surhumain*, 10-18, 1973.
Pierre LECOMTE DU NOÜY : *L'homme devant la science*, Flammarion, 1939.
— *Entre croire et savoir*, Gonthier, 1964.
* Dr Robert HOLLIER : *Tohu-Bohu, des confins de la science au seuil de la Connaissance*, Omnium Littéraire, 1972.
* Dr Hubert LARCHER : *Le Sang peut-il vaincre la mort ?*, Gallimard, 1957.
Dr Hubert LARCHER et Patrick RAVIGNAN : *Les domaines de la Parapsychologie*, Denoël, 1973.
Paul LE COUR : *Manifestations posthumes*, Dervy, 1950.
Sheila OSTRANDER et Lynn SHROEDER : *Fantastiques recherches parapsychologiques en U.R.S.S.*, Laffont, 1973.
Jean PERRIN : *La Science et l'Espérance*, P.U.F., 1948.
Robert TOCQUET : *Les pouvoirs secrets de l'Homme*, Productions de Paris, 1963.
Pierre SCHAEFFER : *L'Avenir à reculons*, Casterman, 1970.
Serge HUTIN : *Les Sociétés secrètes*, P.U.F. « Que sais-je », 1966.
— *Gouvernants invisibles et sociétés secrètes*, « J'ai Lu », 1971.
Dictionnaire des Sociétés secrètes en Occident, Culture, Art, Loisirs, 1971.
Jean SAUNIER : *La Synarchie*, Grasset, 1971.
Charles BAUDOUIN : *Le mythe du Moderne*, Mont Blanc, 1946.
Vance PACKARD : *La persuasion clandestine*, Calmann-Lévy, 1958.
— *Les obsédés du standing*, Calmann-Lévy, 1960.
— *A l'assaut de la pyramide sociale*, Calmann-Lévy, 1964.
Fritz BAADE : *La course à l'an 2000*, P.U.F., 1963.
Herman et Wiener KAHN : *L'an 2000*, *Laffont*, 1968.
Arthur C. CLARKE : *Profils du futur*, Denoël, 1964.
Alvin TOFFLER : *Le choc du futur*, Denoël, 1970.
Harvey COX : *La Cité séculière*, Castermann, 1968.
Hans SELYE : *Le stress de la Vie*, Gallimard, 1962.
Jean FOURASTIÉ : *Idées majeures*, Gonthier, 1966.
Gabriel MARCEL : *Les hommes contre l'humain*, La Colombe, 1951.
Jean BRUN : *Les conquêtes de l'Homme et la séparation ontologique*, P.U.F., 1961.
* — *Le Retour de Dionysos*, Desclée, 1969.
Jean-Marie DOMENACH : *Le Retour du Tragique*, Seuil, 1967.
Gabriel MARCEL et Jean PRIEUR : *Le siècle à venir*, Fondation Roland de Jouvenel, 1971.
* Gustave THIBON : *Notre regard qui manque à la Lumière*, Fayard.
— *Nietzsche ou le déclin de l'esprit*, Fayard.
— *L'Echelle de Jacob*, Fayard.

— *Simone Weil telle que nous l'avons connue* (avec J.-M. Perrin), Fayard.
* Julius EVOLA : *Chevaucher le Tigre*, La Colombe, 1964.
— *La doctrine de l'Eveil*, Adyar, 1970.
* — *Les hommes au milieu des ruines*, Sept Couleurs, 1972.
* — *Révolte contre le monde moderne*, Editions de l'Homme, Montréal et Bruxelles, 1972.
— *Masques et visages du spiritualisme contemporain*, Editions de l'Homme, Montréal et Bruxelles, 1972.
Raymond ABELLIO : *La fin de l'Esotérisme*, Flammarion, 1973.
René ALLEAU : *Les Sociétés secrètes*, Livre de Poche, 1969.
— *Hitler et les sociétés secrètes*, Grasset, 1969.
Jean-Michel ANGEBERT : *Hitler et la tradition cathare*, Laffont, 1971.
— *Les mystiques du soleil*, Laffont, 1971.
L'homme face au totalitarisme moderne, Actes du Congrès de Sion (mai 1964), Club du Livre Civique, 1964.
Jean RONDOT : *Trois erreurs de notre temps*, chez l'auteur, 1964.
Dr Paul TOURNIER : *Désharmonie de la vie moderne*, Delachaux et Niestlé, 1947.
E.-M. CIORAN : *Précis de décomposition*, Gallimard, « Idées », 1966.
Pierre GROSCLAUDE : *Délirante Humanité*, Nouvelles Editions Latines.
Jean FOURASTIÉ : *Faillite de l'Université ?*, Gallimard, « Idées », 1972.
Maurice JOYEUX : *L'Anarchie et la révolte de la jeunesse*, Casterman, 1969.
Abel CLARTÉ : *Le vrai drame de l'école de France*, La Table Ronde.
— *Alphabet*, Psyché-Soma, 1967.
Odon DE HORVATH : *Jeunesse sans Dieu*, Plon.
Robert JASTROV : *Désastre de la vie et des hommes*, Seuil.
René GIRAUDON : *Démence et mort du théâtre*, Casterman, 1971.
Max PICARD : *Désintégration des formes dans l'art moderne*, Vitte, 1960.
L. GAUTIER-VIGNAL : *L'Enfer des Villes*, Buchet-Chastel, 1964.
* Marcel DE LA BIGNE DE VILLENEUVE : *Satan dans la cité*, Cèdre.
Pierre MARIEL : *Le Diable dans l'Histoire*, Galic, 1961.
— *L'Europe païenne du XXe siècle*, La Palatine, 1964.
Mgr POLLIO : *Le calvaire de l'Eglise dans la Chine nouvelle*, Téqui.
Jean COLOMBAT : *La fin du monde civilisé ; les prophéties de Vacher de Lapouge*, Vrin, 1946.
Vladimir SOLOVIEV : *La Crise de la philosophie occidentale*, Aubier, 1947.
J.-B. RHINE : *Le nouveau monde de l'Esprit*, Maisonneuve, 1955.
Mgr Jean DANIÉLOU : *Essai sur le mystère de l'Histoire*, Seuil.
— *Scandaleuse Vérité*, Fayard, 1961.
— *La culture trahie par les siens*, Epi, 1972.
Fernand ALQUIÉ : *L'Homme et l'Histoire*, P.U.F., 1952.
Walter WIORA : *Les quatre Ages de la Musique*, Payot, 1961.
* Albert ROUSTIT : *La Prophétie musicale dans l'histoire de l'Humanité*, Horvath, 1970.
Arnold TOYNBEE : *L'Histoire. Un essai d'interprétation*, Gallimard, 1951.

— *La civilisation à l'épreuve*, Gallimard, 1955.
— *Le monde et l'Occident*, Gonthier, 1964.
Jean SERVIER : *Histoire de l'Utopie*, Gallimard, « Idées », 1967.
Alban-G. WIDGERY : *Les grandes doctrines de l'Histoire, de Confucius à Toynbee*, Gallimard, « Idées », 1965.
René GROUSSET : *Bilan de l'Histoire*, Plon, 1946 et 1962.
Albert MÉGLIN : *Le Pari humain*, Mame, 1968.
— *Du Chaos à l'Espoir*, Mame, 1973.

V

PERIODIQUES

Atlantis. L'Initiation. Etudes Traditionnelles. Les Cahiers de l'Herméneutique. Triades. Revue Métaphysique. Panharmonie. Hamsa. Question de. Aurores.

Les Cahiers Astrologiques. Destin. Uranus. Equinoxe. Trigone.

Archælogia. L'Information Archéologique. Découvertes. Journal des Savants. Bulletin de la Société de Mythologie Française. Nouvelle Ecole.

Compagnonnage. Compagnons et Maîtres d'Œuvre.

Cahiers d'Etudes Cathares. Jérusalem. Présence Orthodoxe. Revue d'Histoire des Religions. Una Voce. La France Catholique. La Contre-Réforme Catholique. L'Homme Nouveau. Itinéraires. Lecture et Tradition. Catacombes. Ecrits de Paris. Le Charivari. Stella Maris. La Place Royale.

Sciences et Avenir. Lumière dans la Nuit. Science et Vie.

Vie et Action. Nature et Vie. La Santé Spirituelle. La Vie Claire. La Nouvelle Hygiène. Hygiène et Médecine Naturelle. Combat pour l'Homme. Nature et Progrès.

Etc.

*
* *

BIBLIOGRAPHIE COMPLEMENTAIRE

Ouvrages parus entre 1973 et 1977

A. ABÉCASSIS, M.-M. DAVY, M. MOKRI, J.-P. RENNETEAU : *Le thème de la lumière dans le judaïsme, le christianisme et l'islam*, Berg International, 1975.

René ALLEAU : *La Science des symboles*, Payot, 1975.
Michel ANGEBERT : *Les Cités magiques*, Albin Michel, 1974.
Jean ANGELINI : *Histoire secrète de la Corse*, Albin Michel, 1977.
* Jacques D'ARÈS : *Encyclopédie de l'ésotérisme* (4 vol. parus), éd. du Jour, J.-P. Delarge.
Raymond ARON : *Plaidoyer pour l'Europe décadente*, Laffont, 1977.
* Raoul AUCLAIR : *Prophétie de Catherine Emmerich pour notre temps*, Nouvelles Editions Latines, 1974.
* — *Le jour de Yahvé*, Téqui, 1975.
— *Marie toute belle en ses quinze mystères*, Téqui, 1976.
* — *Les Centuries de Nostradamus* (réédition), Nouvelles Editions Latines, 1976.
Sri AUROBINDO : *La manifestation supramentale sur la terre*, Buchet-Chastel, 1975.
* Abbé Augustin BARRUEL : *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, Diffusion de la Pensée française, 1976.
* Séverin BATFROI : *Alchimie et révélation chrétienne*, La Maisnie, 1976.
— *Alchimiques métamorphoses du Mercure universel*, La Maisnie, 1977.
* Séverin BATFROI et Guy BÉATRICE : *Terre du Dauphin et Grand Œuvre solaire*, Dervy, 1976.
Jean-Pierre BAYARD : *Le symbolisme de la Rose-Croix*, Payot, 1976.
Robert BEAUVAIS : *Nous serons tous des protestants*, Plon.
BELLINE : *Un voyant à la recherche du temps futur*, Laffont, 1976.
Jean-Louis BERNARD : *Apollonius de Tyane et Jésus*, Laffont, 1977.
André BIRRE : *Une autre révolution : pour se réconcilier avec la terre*, 1975.
* Jacob BŒHME : *Confessions*, Fayard, 1973.
* — *L'Aurore naissante*, Sébastiani, 1975.
* — *De la signature des choses*, Sébastiani, 1975.
* Jacques BOURLANGES : *Le Ciel est sur la Terre*, chez l'auteur, 88, rue du Maréchal-Leclerc, 84120 Perthuis, 1977.
* Gustave-Lambert BRAHY : *Pour mieux comprendre l'Astrologie*, Dervy, 1973.
Eugène CANSELIET : *Trois anciens traités d'alchimie*.
François-Xavier CHABOCHE : *Vie et mystère des nombres*, Albin Michel, 1977.
Louis CHARPENTIER : *Le Mystère Basque*, Laffont, 1975.
M. CIESLAK : *Accomplissement des prédictions bibliques*, Fischbacher, 1976.
Dr Antoine CLARIS : *Espaces nouveaux de la médecine*, Laffont, 1977.
François DE CLOSETS : *La France et ses mensonges*, Denoël, 1977.
Abbé Louis COACHE : *En attendant la fin : I, La perfidie du modernisme*, Diffusion de la Pensée française, 1977.
* Ananda COOMARASWAMY : *Le temps et l'éternité*, Dervy, 1977.
* J. CRÉTINEAU JOLY : *L'Eglise romaine en face de la Révolution* (réédition de 1859), 1976.
* Marie-Madeleine DAVY : *Initiation à la symbolique romane*, Flammarion, 1977.
* Henri DONTENVILLE : *Histoire et géographie mythiques de la France*, Maisonneuve et Larose, 1973.
Guy-René DOUMAYROU : *Géographie sidérale*, « 10-18 », 1976.
Jean DUCHÉ : *La Mythologie racontée à Juliette*, Laffont, 1977.

* Gilbert DURAND : *Science de l'homme et tradition*, Sirac, 1975.
Mircea ELIADE : *Fragments d'un journal*, Gallimard, 1973.
* — *Histoire des croyances et des idées religieuses*, tome 1 : *De l'Age de la pierre aux mystères d'Eleusis*, Payot, 1976.
Antoine FAIVRE : *L'Esotérisme au XVIIIe siècle*, Seghers, 1975.
André FIGUERAS : *De Laënnec à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, le combat de Monseigneur Ducaud-Bourget*, La Pensée Française, 1977.
Jean DE LA FOYE : *Ondes de vie, ondes de mort*, Laffont, 1975.
Ghislaine et Lucien GÉRARDIN : *Savoir et Magie*, Retz, 1976.
M.-H. GOBERT : *L'Origine des religions*, Baudoin, 1977.
Henri-J. GOUCHON : *L'Horoscope annuel simplifié*, Dervy, 1973.
* — *Dictionnaire Astrologique* (rééd.), Dervy, 1976.
* Robert GOUIRAN : *La porte des dieux ou l'architecture ésotérique et les structures de l'invisible*, Dervy, 1977.
A.-D. Grad : *Traité des principes kabbalistiques*, Laffont, 1975.
Pierre-P. GRASSE : *L'évolution du vivant*, Albin Michel, 1974.
Martin GRAY : *La vie renaîtra de la nuit*, Laffont, 1977.
* René GUÉNON : *Mélanges*, Gallimard, 1976.
* HADÈS : *Les mystères du zodiaque*, Albin Michel, 1974.
Suzanne HAÏK-VENTOURA : *La musique de la Bible révélée*, R. Dumas, 1976.
Jean HANI : *Les métiers de Dieu*, 1976.
Germaine HOLLEY : *Comment comprendre votre horoscope*, Rocher, 1977.
Bernard HUSSON : *Transmutations alchimiques*, « J'ai lu », 1974.
Serge HUTIN : *Tous les secrets sont en nous*, Dervy, 1976.
— *La vie quotidienne des alchimistes au Moyen Age*, Hachette, 1977.
Eugène IONESCO : *Antidotes*, Gallimard, 1977.
Stanislas KLOSSOWSKI DE ROLLA : *Alchimie*, Mame, 1973.
Annie Kriegel : *Les juifs et le monde moderne*, Seuil, 1977.
* Jacques LACARRIÈRE : *La cendre et les étoiles*, « 10-18 », 1973.
Jean-Pierre LAURANT : *Le sens caché dans l'œuvre de René Guénon*, L'Age d'Homme, Lausanne, 1975.
Bernard-Henri LÉVY : *La barbarie à visage humain*, Grasset, 1977.
* Père Georges LUSSEAUD : *La ville au bout du temps*, L'Epicentre, « Le Christ Vainqueur », Prahecq, 1977.
Jean MAROLLEAU : *La Galaxie Yin Yang*, R. Dumas, 1976.
Pierre MARIEL : *Secrets et mystères de la Rose-Croix*, Prisme, 1976.
Simon et Théophane MATGIOI : *Les enseignements secrets de la Gnose*, R. Dumas, 1974.
Paul MISRAKI : *L'expérience de l'après-vie*, Laffont, 1974.
Dr Raymond MOODY : *La vie après la vie*, Laffont, 1977.
* Eric MURAISE : *Histoire et légende du grand monarque*, Albin Michel, 1976.
* Paul NAUDON : *La tradition et la connaissance primordiale dans la spiritualité de l'Occident*, Dervy, 1974.
Shela OSTRANDEN : *Fantastiques recherches parapsychiques en U.R.S.S.*, Laffont, 1974.
Pierre PASCAL : *Discours contre les abominations de la nouvelle Eglise*, Baucens, 1976.
Louis PASQUIER : *Essai pour un retour aux sources traditionnelles*, R. Dumas, 1976.

* Régine PERNOUD : *Pour en finir avec le Moyen Age*, Seuil, 1976.
* Paul DEL PERUGIA : *Louis XV*, Albatros, 1976.
Jacques PLONCARD D'ASSAC : *L'Eglise occupée*, Diffusion de la Pensée française, 1974.
André RIHS : *L'Aube que la mort a ramenée*, Carouge, Genève, Diffusion Dervy, 1976.
* Jean ROUVIER : *Les grandes idées politiques des origines à Jean-Jacques Rousseau*, Bordas, 1973.
* Raymond RUYER : *La Gnose de Princeton*, Fayard, 1974, Livre de Poche « Pluriel », 1977.
Georges SALET : *Hasard et certitude*, 1973.
Claire SANTAGOSTINI : *Astrologie globale*, Ed. Traditionnelle, 1974.
R.-A. SCHWALLER DE LUBICZ : *Le temple de l'homme* (rééd.) (3 vol.), Dervy, 1977.
* Marina SCRIABINE : *Au carrefour de Thèbes*, Gallimard, 1977.
Albert Slosman : *Le grand cataclysme*, Laffont, 1976.
Pierre STABLE : *La Kabbale et le Yi-King*, Dervy, 1976.
Guy TARADE : *Les dossiers noirs de la pollution*, Laffont, 1977.
* Jean TOURNIAC : *Propos sur René Guénon*, Dervy, 1976.
— *De la chevalerie au secret du Temple*, Abi, 1976.
— *Les tracés de lumière*, Dervy, 1977.
Jean TRITHÈME : *Traité des causes secondes*, Sebastiani, 1974.
Georges VALLIN : *La perspective métaphysique*, Dervy (2e éd.), 1977.
Raoul VERGEZ : *Les illuminés de l'art royal*, Julliard, 1975.
Daniel VERNEY : *Fondements et avenir de l'Astrologie*, Fayard, 1974.
* Georges DE VILLEFRANCHE : *L'Astrologie ésotérique retrouvée*, Dervy, 1975.
Alexandre VOLGUINE : *Les significations des encadrements dans l'horoscope*, Dervy, 1974.
Arnold WALDSTEIN : *Lumières de l'alchimie*, Mame, 1973.
G. WASCHSMUTH : *Ciel de naissance et ciel de mort*, Triades, 1976.
Lyall WATSON : *Histoire naturelle du surnaturel*, Albin Michel, 1975.
Claude D'YGÉ : *Anthologie de la poésie hermétique* (rééd.), Dervy, 1977.
Ouvrage collectif : *Les racines du futur*, Mame, 1977.

Ouvrages parus entre 1978 et 1983

* Jacques D'ARÈS : *Encyclopédie de l'Esotérisme*, tome V : *L'Eveil initiatique*, Atlantis, 1982.
Eddy BATACHE : *Surréalisme et Tradition*, Editions Traditionnelles, 1978.
* Séverin BATFROI : *Du Chaos à la Lumière*, Trédaniel, 1978.
* Guy BÉATRICE : *Sainte Anne d'Alchimie*, Trédaniel, 1978.
— *Le Vaisseau du Salut et l'Or des alchimistes*, Trédaniel, 1979.
— *Des Mages alchimistes à Nostradamus*, Trédaniel, 1982.
Jean BIÈS : *Passeports pour des Temps nouveaux*, Dervy, 1982.
R.P. BRÜCKBERGER : *Ce que je crois*, Grasset, 1981.
Jean BRUN : *Les rivages du monde*, Desclée, 1979.
— *A la recherche du Paradis perdu*, Presses Bibliques Universitaires, Lausanne, 1979.

Fritjof CAPRA : *Le Tao de la physique*, Tchou, 1979.
Christian CHABANIS : *Dieu existe*, Stock, 1979.
* Pierre CHAUNU : *La Mémoire et l'Eternité*, Poche « Pluriel », 1978.
— *Histoire et Foi*, France-Empire, 1980.
— *Histoire et Décadence*, Perrin, 1982.
François CHENIQUE : *Le Yoga spirituel de saint François d'Assise*, Dervy, 1978.
Maurice CLAVEL : *Deux siècles chez Lucifer*, Seuil, 1978.
Olivier CLÉMENT : *Sources*, Stock, 1982.
Daniel COLOGNE : *Julius Evola. René Guénon et le Christianisme*, Eric Vatré, 1978.
Ananda K. COOMARASWAMY : *La doctrine du Sacrifice*, Dervy. 1978.
Marc DEM : *Dieu & successeurs*, Albin Michel, 1982.
Jacques DUCHAUSSOY : *Histoire extraordinaire du naturel*, Rocher, 1979.
— *Mystère et mission des Rose-Croix*, Rocher, 1981.
Jacques ELLUL : *L'idéologie marxiste chrétienne*, Centurion, 1979.
— *La Foi au prix du doute*, Hachette, 1980.
— *L'Empire du non-sens*, Presses Universitaires de France, 1980.
— *A temps et à contre-temps*, Centurion, 1981.
— *La Parole humiliée*, Seuil, 1981.
Kurt EGGENSTEIN : *Le Sens caché des Evangiles et l'avenir de l'Humanité, révélation du Christ à Jacob Lorber en 1840*, Dervy, 1981.
* Docteur J. GAUTIER : *Freud a menti*, Cevic, 1978.
Pierre GORDON : *Les racines sacrées de Paris*, Arma Artis, 1981.
* — *La Révélation primitive*, *id.*
Michel GRANGER et Yves TORRE : *L'Homme conscience de la matière*, Présence, 1983.
Pierre-Paul GRASSÉ : *L'Homme en accusation*, Albin Michel, 1980.
Jean GUITTON : *Crises dans l'Eglise*, Perrin, 1980.
* Jean HANI : *La divine Liturgie*, Trédaniel, 1981.
* Vlaicu IONESCU : *Le message de Nostradamus sur l'Ere prolétaire*. Préface de Jean Phaure, Diffusion Dervy, 1976.
Marie-France JAMES : *Esotérisme et Christianisme*, Nouvelles Editions Latines, 1981.
Arthur KOESTLER : *Le hasard et l'Infini*, Tchou, 1977.
— *Janus*, Calmann-Lévy, 1979.
— *La Quête de l'Absolu*, Calmann-Lévy, 1981.
Père Michel-Philippe LAROCHE : *Theotokos*, Présence, 1981.
Jean-Pierre LAURANT : *Matgioi*, Dervy, 1982.
Jean-Luc MAXENCE : *La mystérieuse prophétie de saint Malachie*, Oswald, 1979.
* Eric MURAISE : *Voyance et Prophétisme*, Lanore, 1980.
Michel NIL : *Les apparitions de la Vierge en Egypte*, Téqui, 1980.
Whitall-N. PERRY : *Gurdjieff à la lumière de la Tradition*, Trédaniel, 1980.
Henri-Charles PUECH : *Sur le manichéisme*, Flammarion, 1979.
Daniel RÉJU : *La Quête des Templiers et l'Orient*, Rocher, 1980.
— *Le troisième Secret de Fatima*, Rocher, 1981.
Michel DE ROISIN : *Ulrich de Mayence, la Bible de l'an 2000*, Rocher, 1979.
Jean TOURNIAC : *Symbolique maçonnique et tradition chrétienne*, Dervy, 1982.

Claude TRESMONTANT : *La crise moderniste*, Seuil, 1979.
— *Problèmes du christianisme*, Seuil, 1980.
* Philippe VIDAL : *Le Calendrier, histoire du monde*, Editions Traditionnelles, 1978.
Steven WEINBERG : *Les trois premières minutes de l'Univers*, Seuil, 1978.
Alain WOODROW : *L'Eglise déchirée*, Ramsay, 1978.

*
* *

Aquarius ou la nouvelle Ere du Verseau, 34 auteurs dont Jean Phaure, sous la direction de Jacques Halbronn, Albatros, 1979.
Doctrine de la non-dualité et Christianisme par un moine d'Occident, Dervy, 1982.
Cahiers de l'Hermétisme, Albin Michel : *Jacob Boehme*, 1978 ; *Lumière et Cosmos*, 1981.
Cahiers de l'Université de Saint-Jean de Jérusalem, Berg International ; 9 cahiers parus, dont :
N° 4 : *Les pèlerins d'Orient et les vagabonds de l'Occident*, 1977.
N° 9 : *Apocalypse et sens de l'Histoire*, 1983.

*
* *

Ouvrages parus entre 1984 et 1987

Raoul AUCLAIR : *L'Apocalypse*, Stella (Québec), 1984.
— *L'Homme total dans la terre totale*, id., 1985.
Jean BIÈS : *Retour à l'Essentiel*, Dervy-Livres, 1986.
— *Art, Gnose et Alchimie, trois sources de régénérescence*, le Courrier du Livre, 1987.
Christian CHARRIÈRE : *L'Œil d'Emeraude*, Harriett Albatros, 1986 — *Le Salut à l'Ame du monde*, la Place Royale, 1987.
Yves-Albert DAUGE : *L'Esotérisme, pourquoi faire ?* Dervy-Livres, 1985.
Jean GIMPEL : *Ultime rapport sur le déclin de l'Occident*, Olivier Orban, 1985.
Jean HAUDRY : *La Religion cosmique des Indo-Européens*, Arché Milano, 1987.
Vlaicu IONESCU : *L'Histoire secrète du monde, Nostradamus*, Félin, 1987.
Philippe LAVENU : *L'Esotérisme du Graal, secret du Mont Saint-Michel*, Trédaniel-la Maisnie, 1986.
Dr Jean MARCHAL : *L'Apocalypse de saint Jean*, n° triple de « Question de », Albin Michel, été 1987.
Henri MONTAIGU : *René Guénon ou la mise en demeure*, la Place Royale, 1986 — *Le Roi capétien*, Dervy-Livres, 1987.

INDEX DES NOMS D'AUTEURS CITES

(Cet index ne fait pas référence à la bibliographie)

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

N

O

P

R

S

T

V

W

X

Z

TABLE DES MATIERES ANALYTIQUE

Chapitre VII. LA REVELATION CHRETIENNE

Chapitre VIII. LES SIGNES DE NOTRE TEMPS

LE CYCLE DE L'HUMANITÉ ADAMIQUE

L'auteur a tenté dans cette vaste quête, menée à travers la plupart des traditions d'Orient comme d'Occident, de rassembler les fragments épars de ce qui devrait présenter le plus d'importance pour un homme aujourd'hui encore conscient de son origine spirituelle : LE DEVENIR VÉRITABLE DE L'HUMANITÉ, éclairé à la fois par les enseignements spirituels immémoriaux, et aussi par les FAITS de l'archéologie, de la paléontologie, de la géologie et de la cosmologie, débarrassés du dogme erroné du transformisme.

Cette investigation patiente tournée vers les origines, le déroulement CYCLIQUE et les fins dernières de la présente humanité répond de façon « traditionnelle » (au sens guénonien du terme) à l'éternelle et triple question : Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ? Elle restaure la tradition du « Temps qualifié » et rappelle les relations ontologiques microcosme-macrocosme comme les bases de l'astrologie spirituelle qui fut la science sacrée des cycles du Temps.

Après avoir évoqué le problème du Mal et l'essentiel de ce que la mémoire de l'humanité nous a transmis quant à ses civilisations passées, l'auteur qualifie l'époque actuelle qui, caractérisée par le renversement général des valeurs, la technologie déboussolée et le déchaînement animal des instincts, se situe au terme de la longue INVOLUTION spirituelle de l'espèce adamique.

Enfin, à travers données de l'astrologie mondiale, écrits révélés, prophéties et prédictions, il jette de précises lumières sur la proche fin du Cycle, qui n'est évidemment pas la « fin du Monde », mais l'achèvement du Cycle adamique. Cette « fin des Temps », après d'inéluctables cataclysmes qui changeront le visage de la Terre, effectuera le PARTAGE entre ceux qui, après être comme nous tous TOMBÉS DANS LE TEMPS, vont TOMBER HORS DU TEMPS, et ceux qui vont réintégrer le Centre primordial, pour que puisse commencer un nouveau Cycle d'humanité. C'est le Verbe créateur Lui-même, le Christ, et Marie, qui, à travers des êtres missionnés, ne cessent en cette fin des Temps, en ce moment du Choix suprême, de nous demander l'effort nécessaire à cette salvatrice Réintégration.

9 782850 766411

ISBN : 2-85076-641-0

Prix : 199 F

DERVY